MÈMOIRES
I. F. A. O.
T. LXXVI
IIe PARTIE

E. HERZFELD : INSCRIPTIONS ET MONUMENTS D'ALEP
TOME I — VOLUME 1 (TEXTE)

LE CAIRE
1955

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE, SOUS LA DIRECTION DE JEAN SAINTE FARE GARNOT

TOME LXXVI

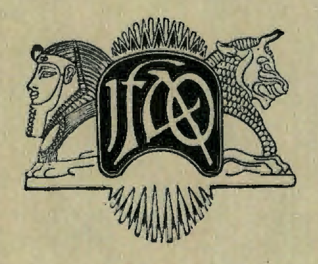
ERNST HERZFELD

MATÉRIAUX
POUR UN
CORPUS INSCRIPTIONUM ARABICARUM

DEUXIÈME PARTIE : SYRIE DU NORD

INSCRIPTIONS ET MONUMENTS D'ALEP

TOME I — VOLUME 1 (TEXTE)



Ouvrage publié avec le concours
du Centre national de la Recherche scientifique

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1955

MATÉRIAUX

POUR UN

CORPUS INSCRIPTIONUM ARABICARUM

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national de la Recherche scientifique

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE, SOUS LA DIRECTION DE JEAN SAINTE FARE GARNOT

TOME LXXVI

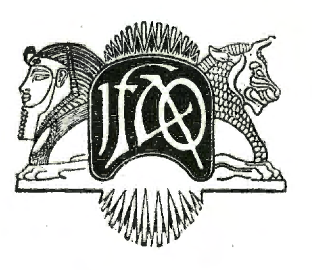
ERNST HERZFELD

MATÉRIAUX
POUR UN
CORPUS INSCRIPTIONUM ARABICARUM

DEUXIÈME PARTIE : SYRIE DU NORD

INSCRIPTIONS ET MONUMENTS D'ALEP

TOME I — VOLUME 1 (TEXTE)





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1955



AVANT-PROPOS

La publication du présent ouvrage apparaît tout d'abord comme une œuvre de piété, puisqu'elle met entre les mains du public savant un important écrit inédit du grand Ernst Herzfeld, et que ce livre est dédié à l'illustre mémoire de Max van Berchem, créateur et animateur du *Corpus Inscriptionum Arabicarum.* Cette publication, d'autre part, apporte à diverses branches de la science, notamment à l'épigraphie et à l'archéologie musulmanes, une contribution de haute valeur. Génie puissant, aux curiosités inlassables, Herzfeld a manifesté ses dons dans l'exploration de nombreux domaines. Il n'en est aucun, semble-t-il, où il se soit acquis des titres de gloire plus certains que celui de l'islamologie. L'intérêt des inscriptions dont on trouvera plus loin le texte et la traduction est évident, pour quiconque — même non spécialiste, comme l'auteur de ces lignes — s'intéresse à l'histoire et à l'archéologie ; la plénitude du commentaire qui leur fait suite n'est pas moins évidente. Enfin nous retrouvons, dans les figures des volumes de texte et les dessins du volume de planches, l'admirable précision, la sûreté de main, l'élégance du trait qui caractérisent les croquis aussi bien que les relevés de Herzfeld. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y a là de véritables trésors. Ces trésors seraient vraisemblablement demeurés ignorés, ainsi que les autres richesses qui les accompagnent, sans un concours de circonstances dont il faut à présent dire un mot. Les difficultés étaient multiples. Où trouver les ressources qui permettraient d'éditer un manuscrit fort étendu, abondamment illustré, par conséquent très coûteux ? A la suite de négociations dont l'initiative revint à mon prédécesseur, M. Charles Kuentz, l'*Institute for Advanced Studies,* de l'Université de Princeton (sur les presses de laquelle parut, en 1947, le *Zoroaster and his World* de Herzfeld), se chargea de faire exécuter, en phototypie, toutes les planches, et fournit une partie du papier destiné aux volumes de texte. Cadeau princier, bien digne des traditions de la grande institution américaine, à laquelle nous adressons, une fois de plus nos remerciements les plus chaleureux. De son côté l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, dont les collections comprenaient déjà plusieurs volumes du *Corpus Inscriptionum Arabicarum,* offrit de légender les planches et de les brocher, et accepta d'imprimer le texte correspondant.

Toutefois les lourdes charges financières qui sont les siennes ne lui auraient sans doute pas permis de réaliser ce projet avant plusieurs années si le Centre national de la Recherche scientifique n'était intervenu. Grâce à la bienveillante compréhension de son

Directeur, M. G. Dupouy, et à celle des membres de la Commission compétente, un crédit spécial fut mis à la disposition de l'Institut français d'Archéologie orientale. Celui-ci, dès lors, pouvait entreprendre l'œuvre projetée et la mener à bonne fin.

D'autres difficultés, d'un autre genre, s'étaient, entre temps, présentées. Une fois de plus la générosité et l'esprit de coopération, tant des amis de Max van Berchem et de Herzfeld que de ceux de l'Institut français d'Archéologie orientale, permirent de les résoudre. Ainsi qu'il est expliqué plus loin dans l'introduction, le manuscrit de Herzfeld exigeait certaines mises au point et demandait à être complété. Le professeur Etienne Combe, Directeur de l'Institut suisse d'Architecture et d'Archéologie, voulut bien prendre à sa charge cette noble mais délicate mission. Non seulement il a revu le texte d'Ernst Herzfeld avec un soin et une compétence également exemplaires, mais il a enrichi ce texte, en le dotant, notamment, de précieux index qui permettront de le consulter dans les conditions les meilleures[1]. Notre collègue, qui fut autrefois attaché à l'Institut français d'Archéologie orientale, n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour rendre service à cette maison en même temps qu'à la science; qu'il me soit permis de lui exprimer mes remerciements les plus sincères.

Notre entière gratitude est due également à tous ceux qui, dès l'origine, ont contribué, par leurs initiatives amicales, leurs démarches et l'appui de leur haute autorité, à rendre possible la publication de ce livre : Mlle Marguerite Van Berchem, MM. René Dussaud et Henri Massé, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et le professeur Louis Massignon, qui fut notre rapporteur auprès du Centre national de la Recherche scientifique.

Jean Sainte Fare Garnot.

Le Caire, le 12 mars 1955.

(1) Le professeur Combe nous a en outre assuré l'aimable collaboration de M. C. Haeni qui a exécuté, avec grand talent, plusieurs dessins nécessaires à l'illustration de l'ouvrage.

INTRODUCTION

Habent sua fata libelli.

Cet ouvrage, dont on m'a demandé de surveiller l'impression dans les *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale*, est triplement posthume. Tout d'abord parce que Max van Berchem, le créateur et l'initiateur du *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, est décédé en 1921, après avoir publié le premier tome de cette série, consacré aux inscriptions de l'Égypte (*Mémoires de la Mission Archéologique française*, t. XIX, 1894-1903), un autre, avec la collaboration de Halil Edhem, sur l'Asie Mineure (*Mémoires Institut français*, t. XXIX, 1910-1917), puis les volumes sur Jérusalem (*Mémoires Institut français*, t. XLIII-XLV, 1920-1927), où sa brillante pensée éclate à chaque page. Mais la part qu'il a prise à la publication du *Corpus* n'a pas été limitée à ces volumes, car il avait senti la nécessité d'assurer la continuité de cette vaste entreprise, en cherchant des collaborateurs bénévoles. Et à ceux-là il remit la documentation qu'il possédait, copies de textes ou photographies personnelles, éventuellement estampages, ou des documents qu'on lui avait envoyés (voir sa *Note sur l'avancement du recueil des inscriptions arabes*, in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1911, p. 543) Ses dossiers permirent donc aux collaborateurs recrutés par lui d'avoir en mains une série de textes, qu'ils n'avaient qu'à contrôler, ou que van Berchem signalait comme devant être vérifiés, et parfois l'indication précieuse de nouveaux textes à relever. La mort mit fin à sa direction spirituelle et à une collaboration internationale bien assise.

Le présent ouvrage sur Alep est né justement sous cette impulsion de van Berchem, car il fait suite à un premier volume que Moritz Sobernheim avait consacré aux *Inscriptions de la Syrie du Nord*, d'accord avec van Berchem (*Mémoires Institut français*, t. XXV, 1909; lire la préface). Sobernheim poursuivit son étude, avec Herzfeld comme collaborateur; il mourut après avoir publié entre autres une série d'inscriptions d'Alep dans la revue *Der Islam*, t. XV, 1926, mais sans avoir terminé le Corpus complet d'Alep.

Herzfeld continua seul, mais il a, du fait même que ses recherches commencèrent en collaboration avec Sobernheim, bénéficié de l'impulsion donnée par van Berchem, de même qu'il a profité, comme d'autres, de ses relations épistolaires avec ce dernier. Il a pu en outre utiliser les copies, commentaires et déchiffrements de nombreux textes faits par son prédécesseur. Il suffit de parcourir le volume, pour voir dans les formules employées sa dépendance vis-à-vis de Sobernheim. Mais il est mort en 1948, troisième membre de l'équipe attelée à ce travail (voir sur son œuvre considérable : *Ars Islamica*, t. VII, p. 82-92; et *Archaeologica Orientalia in Memoriam E. Herzfeld*, New-York, 1952, p. 279-280).

Cuique Suum.

Il est nécessaire de faire quelques remarques préliminaires sur ce volume, car la préface de l'auteur (voir plus loin, p. XI-XII) est très brève.

Herzfeld a laissé un *manuscrit achevé*, dont l'impression a tardé par suite de certaines difficultés, qui furent surmontées. Depuis qu'on m'a chargé de l'éditer, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en assurer la parution. Lorsque le manuscrit m'a été remis, ainsi que huit bonnes feuilles tirées, deux autres prêtes à l'être, et quelques placards, puis la suite des planches, exécutées par la Princeton University Press, et les clichés des figures, j'ai dû tout de même parcourir ce gros manuscrit, l'étudier quelque peu pour en connaître la composition, puis comparer les planches et les figures avec le texte. Cette vérification a pris du temps, car je ne voulais pas faire un travail purement mécanique de correcteur d'épreuves.

Les *planches* ne portaient pas les légendes, et j'ai dû faire ce travail, délicat en dépit du fait que la liste des planches avait été déjà établie. La même vérification fut faite pour les *figures*, dont une liste existait; mais quelques-unes d'entre elles n'avaient pas de numéro, ou portaient un numéro inexact; en outre, huit figures n'étaient pas prêtes pour la reproduction (N°s 106, 108, 109, 110, 111, 120, 124, 125); elles ont été exécutées par M. G. Haeni, architecte assistant de l'Institut suisse, d'après les croquis de Herzfeld; je le remercie pour sa très habile collaboration.

Comme il se doit pour l'édition d'une œuvre posthume, mais terminée par l'auteur, j'ai respecté son texte, qui contient sa pensée, et je ne me suis permis de corrections que dans la rédaction, laquelle était parfois boiteuse. J'ai maintenu aussi la composition de l'ouvrage, bien qu'un principe du *Corpus* n'ait pas été suivi, à savoir la publication de *tous* les textes préservés sur un monument quelconque à la place où, dans l'ouvrage, ce monument est étudié. Ainsi une série de *décrets* sont donnés à leur date, postérieurement à la construction des monuments qui les portent, probablement parce qu'ils sont considérés comme sans importance pour l'histoire de l'architecture. Je n'ai pas non plus corrigé la lecture de certains textes arabes, ou leur traduction, dans les cas où une critique pouvait paraître nécessaire. Par contre, j'ai signalé, comme il est normal, que certains textes avaient été publiés par d'autres, du vivant de l'auteur, ce qui lui a échappé : par exemple plusieurs décrets; j'ai alors ajouté sous les numéros mêmes les corrections essentielles qui pouvaient être faites.

Je dois relever immédiatement certains faits, que d'autres aussi constateront après moi : ainsi les lecteurs n'auront pas besoin de se livrer aux mêmes recherches que j'ai dû faire.

L'auteur aurait pu, ce semble, marquer plus nettement sa dépendance vis-à-vis des *Carnets van Berchem*, et, partout où une inscription s'y trouvait, le noter afin qu'on sache le rapport existant entre sa publication et ces dossiers importants, conservés à Genève. J'ai donc toujours ajouté cette référence, si elle se trouvait dans mes notes.

L'auteur ne nous dit pas, non plus, pourquoi il n'a pas toujours donné la référence au *Répertoire chronologique d'Épigraphie arabe,* même si la publication du texte n'y était faite que d'après les ouvrages historiques de Tabbâkh et de Ghazzî. Cela aurait singulièrement complété la bibliographie critique des inscriptions d'Alep, s'il avait ajouté à ce propos quelques notes succinctes. Le Répertoire, malgré les corrections qu'on peut y apporter, est un réel Corpus; en le citant partout où c'était nécessaire, l'auteur aurait averti le lecteur du rapport existant entre cet inventaire et son Corpus. J'ai donc ajouté cette référence partout où elle manquait.

Certains textes, publiés aussi au Répertoire, d'après Tabbâkh et Ghazzî, ou d'autres sources, avaient été omis; de même tous les textes sur des *objets mobiliers* faits pour de hauts fonctionnaires d'Alep alors en fonction, comme leur rédaction l'indique. J'ai donc réparé ces omissions, dans les *Additions*, qu'on trouvera à la fin du volume.

Je m'empresse d'ajouter à ces considérations sur la composition de l'ouvrage important laissé par Herzfeld, que je n'ai nullement la pensée d'en diminuer la valeur. Si l'auteur avait vécu, et s'il avait eu l'occasion de discuter son mémoire avec quelque collègue, avant de l'envoyer à l'impression, il aurait pu accepter de telles suggestions.

Aucune *Bibliographie* n'était établie par l'auteur et j'ai jugé inutile de la rédiger moi-même, préférant plutôt consacrer mon temps à établir un *Index* aussi complet que possible, qui facilitera les recherches dans cette masse énorme de matériaux. On le trouvera avec les «Additions et Corrections», à la fin du volume 2.

Je dois en terminant cette introduction sur l'histoire de cet ouvrage et du manuscrit de l'auteur, remercier en mon nom personnel, et aussi, je pense, au nom de tous ceux qui utilisent le *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, la Direction de l'Institut français pour avoir accepté ce nouveau volume dans ses *Mémoires* et en avoir assuré la publication. De même, je suis reconnaissant à l'imprimerie de l'Institut, et à son Directeur, M. P. Lajuncomme, pour leur diligence et l'accueil compréhensif que j'ai toujours trouvé auprès d'eux.

Le Caire, Juin 1954.

Étienne Combe

DIRECTEUR DE L'INSTITUT SUISSE
DE RECHERCHES ARCHITECTURALES ET ARCHÉOLOGIQUES
DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

PRÉFACE

Max Van Berchem *In Memoriam.*

Les présents volumes représentent l'aboutissement d'un travail entrepris il y a déjà longtemps par mon ami Moritz Sobernheim et moi-même, et dont l'objet était de préparer un volume des *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, de Max van Berchem. La mort de Max van Berchem mit fin à la publication de sa grande œuvre.

Avant son décès, M. Sobernheim avait entrepris la publication des inscriptions d'Alep, en commençant par celles de la citadelle, dans la revue *Der Islam.*

Au moment où la deuxième guerre mondiale éclata, l'Institut de France et The American Council of Learned Societies étaient prêts à assurer la publication des présents volumes. Ce plan fut abandonné, mais l'Institute for Advanced Studies de Princeton s'intéressa aux destinées de cet *opus interruptum.* Finalement, l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a accepté de publier l'ouvrage et l'Institute for Advanced Studies d'en imprimer les planches. Je suis vivement reconnaissant à ces deux institutions et les remercie d'avoir joint leurs efforts pour rendre possible l'édition de ce livre.

Les inscriptions ont été recueillies sur les lieux, d'abord en 1908 et 1914, par Moritz Sobernheim et moi-même, puis entre 1914 et 1930, par moi seul, au cours de plusieurs séjours que je fis en Syrie. Le recueil des inscriptions concernant Alep constitue la matières des présents volumes. Un certain nombre d'inscriptions recueillies à Ḥamâh, Ḥims et Damas, ne formant pas un tout suffisamment complet pour être édité dans la série des ouvrages de Max van Berchem, ont été publiés dans *Ars Islamica* de 1942 à 1946.

M. Sobernheim avait établi un manuscrit assez complet, étudiant les textes, avec traductions et notes, et contenant les biographies des personnages mentionnés, mais ce manuscrit n'a pas été intégralement retrouvé. Les estampages que j'avais faits avaient été donnés à la Deutsche Morgenländische Gesellschaft, à Halle, et ne m'ont pas été accessibles durant l'achèvement du présent ouvrage. J'ai donc dû établir en partie le texte en me basant sur les copies d'inscriptions contenues dans mes cahiers, sur mes photographies et sur un certain nombre de copies faites par M. Sobernheim, que j'avais prises avec moi pour les contrôler et les compléter au cours de trois ou quatre séjours que je fis seul en Syrie. Dans la préparation du texte français, j'ai été aidé par Mme Jacqueline Chevalley; je tiens à la remercier ici de ses conseils qui m'ont permis d'en améliorer la rédaction.

Dans les *Monuments et Inscriptions d'Alep,* j'ai suivi les méthodes et principes établis par M. van Berchem dans ses volumes sur Le Caire et Jérusalem. C'est à lui que je dédie cet ouvrage. La pensée des critiques qu'il eût pu formuler m'a été un guide inestimable au cours de mon travail. Il aurait pardonné les défauts et les erreurs, qui ne dépareraient pas cet ouvrage s'il ne nous avait pas quittés : seule sa main aurait su atteindre la perfection.

Ernst Herzfeld.

INTRODUCTION.

PRÉHISTOIRE ET LÉGENDE D'ALEP.

La plus ancienne notice historique sur Alep se trouve dans une inscription de Narām-Sīn, trouvée à Ur [1]. Le roi conquiert *Arman* et *Ebla,* la région au delà de l'Euphrate jusqu'à la ville d'*Ulišu* (près de Tripoli), et *Nabnum* (le Liban), et la montagne des cèdres (l'Amanus). La graphie *Arman* alterne avec *Halman* pour désigner la ville de Ḥulwān au pied des « Portes du Zagros »; de même ici, Narām-Sīn écrit *Arman* vis-à-vis de la graphie assyrienne usuelle *Halman* pour Alep. *Ebla* est *Abina* de la campagne en Syrie du roi Suppiluliuma, *Abila* de l'époque romaine, la vallée du Baradā, Ābil al-sūk des Arabes, donc l'Antiliban. Pendant la seconde moitié du troisième millénaire, le « Pays Supérieur », dont Alep était une des villes principales, restait en possession incontestée des empires d'Akkad et de Sumer et Akkad.

Le nom de la ville réapparaît dans la copie d'un traité entre Mursilis II de Hattusas, vers 1336 av. J.-C., et son neveu Rimisharma, roi de *Ha-al-pa,* faite pour Muwattalis, fils de Mursilis III [2].

« Jadis les rois du pays de la ville de Ha-la-ap possédaient un grand-royaume », contemporain avec celui de Hattusilis I, le grand-roi, roi du pays de la ville de Hatti, fils de Labarnas. « Mursilis (Ier), le grand-roi, petit-fils de Hattusilis (Ier)... détruisit la royauté du pays de la ville de Ha-la-ap et le pays de la ville de Ha-la-ap. »

Ces notices sont mises en relation avec d'autres par le passage du « testament de Telibinus » [3].

« Puis Mursilis marcha contre la ville de Halpa et détruisit la ville de Halpa, et il amena dans la ville de Hattusas les prisonniers de Halpa et sa richesse »,

et par le passage d'une chronique [4] :

« Ensuite Mursilis marcha contre Babylone, et il détruisit Babylone » — suit une phrase, mutilée, parallèle à l'autre sur les prisonniers et les richesses.

[1] *Royal Inscriptions from Ur,* p. 275, 5-10.

[2] Figulla, *Keilschrifttexte aus Boghazköi,* I, n° 6;. F. Weidner, *Keilschr.-Urkunden aus Boghazköi,* nos 5 et 6, et IV, p. 49 *b; Id., Politische Dokumente aus Kleinasien,* p. 80 ; voir R. P. Dhorme, *Syria,* VIII, 1927, p. 34-41. L'original du traité était dans la collection de Mme F. Hahn, sœur de M. Sobernheim, qui avait rendu possible les fouilles de Hugo Winckler à Boghazköi.

[3] E. Forrer, *Keilschrifttexte aus Boghazköi in Umschrift,* n° 23.

[4] Forrer, *loc. cit.,* n° 20.

La *Chronique babylonienne* bien connue, dit :

« Au temps de Shamshu-Ditana, le pays de Hattu (marcha) contre le pays d'Akkad. »

Il s'agit de la grande invasion hittite en Babylonie qui mit fin à la Ire dynastie de Babylone vers 1600 av. J.-C.

Le traité d'Alep, ensuite, parle de la situation à la fin du xvie siècle av. J.-C. Sous Tudhalias Ier, grand-roi de Hattusas, les Alépins ont fait alliance avec l'État de Hanigalbat, au nord-est d'Alep, se sont révoltés contre leurs maîtres anatoliens, et Alep est détruit par Tudhalias Ier.

Vers cette époque, Alep apparaît pour la première fois dans les textes égyptiens, sous la forme de *Ḥ-r-b* (1). Au xve siècle, sous Thoutmès III et Aménophis II, la ville est sujette de l'Égypte. Déjà à cette époque reculée se dessine la situation qui déterminera l'histoire d'Alep pour les milliers d'années à venir : l'indépendance de la Syrie est toujours contestée par les pouvoirs de l'Égypte et de l'Anatolie. C'est la terre même qui prescrit, par sa situation géographique, ce cours de l'histoire.

La ville est mentionnée dans le récit de la bataille de Qadesh, en 1268 av. J.-C.

A l'époque assyrienne, Alep devient une province de cet empire. Cette situation se répète au moyen âge à l'époque de Zengi et de Nūr al-dīn. Vers 850, Alep apparaît sous Salmanassar III sous le nom de Ha-al-man (2). Cent ans plus tard, un traité nous est conservé entre Asur-Nirari d'Assur et Matu-ilu d'Alep.

La Bible ignore le nom d'Alep, car la cité χελϐών des Septante est le χαλυϐών de Strabon (d'après Posidonios), représentée aujourd'hui par Ḥalbūn, à 18 kilomètres au nord de Damas, dans l'Antiliban. C'est le *Ḥlbvn* d'Ézéchiel, 27, 18, fameux pour son vin. C'est le vin de χαλυϐών que les grands-rois perses buvaient à Suse (3), comme Malikshāh en aura bu à Isfahan. En grec, le nom χαλεπ ne se trouve que chez les auteurs byzantins.

F. Delitzsch, *Paradies*, p. 275, remarque : « Le plus ancien nom d'Alep semble avoir été Halban; pour la chute de l'*n* final, cf. Meggidōn : Meggidō et Shīlōh à côté du nom. gent. Shīlōnai ». Il n'y a donc aucune différence essentielle entre les noms Halab et χαλυϐών.

Les variantes du nom d'Alep sont toutes des reproductions, en langues diverses, surtout sémitiques, d'un nom qui commençait par une aspiration, qui avait une linguale au milieu, et une labiale comme troisième consonne. On le considère généralement comme sémitique : *ḥalib* « lait frais ». Alep serait donc la ville « où le lait et le miel coulent ». Les Arabes, qui croient dans les trois *māqāms* d'Ibrāhīm al-khalīl et plusieurs autres dans le voisinage d'Alep, l'ont cru. Le plus ancien témoin de cette étymologie naïve est ʿAbdalraḥmān b. Isḥāq al-Zadjdjādjī, mort en 337 H. : « *ḥalab*, parce qu'Ibrāhīm y trayait, *ḥalaba*, ses brebis les jours de vendredi, et en donnait l'aumône, de sorte que les pauvres disaient *ḥalaba, ḥalaba* ». Ibn Buṭlān, dans sa lettre à Hilāl ibn al-Ṣābī, vers 440, raconte presque la même histoire. Yāqūt objecte qu'à l'époque d'Ibrāhīm, sauf Ismaʿīl et Qaḥṭān, personne ne parlait arabe en Syrie, mais il considère l'existence des sanctuaires comme une preuve de l'historicité du séjour d'Ibrāhīm à Alep, en préférant une étymologie hébraïque ou syrienne.

(1) Sethe, *Urkunden*, IV, p. 890 sqq., voir Max Müller, *Asien u. Europa*, p. 251, 256 sqq. — (2) Luckenbill, § 610, 646, 647. — (3) Chez Strabon, Posidonios, Athénée.

On a tiré de cette étymologie sémitique des conclusions historiques. Le R. P. Dhorme, *loc. cit.*, p. 41, écrit : « Le culte du dieu-lune..., originaire d'Ur en Chaldée, remonte d'abord jusqu'à Ḥarrān, en Syrie des deux fleuves, et passe par l'Euphrate pour s'installer à Nairab, à quelques kilomètres d'Alep. La même voie est suivie par Abraham..., et rien ne nous interdit de croire que les patriarches ont erré dans ces parages. » Le rôle d'Alep, à son antiquité la plus reculée, peu après 2000 av. J.-C., aurait été, comme centre d'une population sémitique, de résister aux courants qui passaient de l'Anatolie à la Babylonie, et *vice versa*. Le R. P. Dhorme aurait appuyé cette théorie sur la légende d'Abraham, s'il en avait eu connaissance. Il continue : « Le nom de *Laban*, frère de Rebecca, est l'hébreu *lbn* qui exprime la blancheur des dents et du lait, mais qui correspond aussi à l'arabe *laban*, « le lait », plus tard « lait caillé ».

Il me semble que ces mots expriment exactement ce que les Arabes ont pensé. Mais en principe, chaque prophète ou patriarche pourrait avoir trait ses brebis à *Ḥalab*. L'étymologie n'implique d'aucune manière que c'était Ibrāhīm. Ibrāhīm intervient seulement comme le plus populaire des patriarches, l'ancêtre, qui avait une belle-fille dont le frère, beau-père de Yaʿqūb, s'appelait Laban, et parce que c'était chez lui que Yaʿqūb avait acquis ses richesses en brebis. Ces histoires étaient une raison suffisante pour fixer la légende d'Ibrāhīm à *Ḥalab*.

Mais il y a de fortes raisons qui interdisent de croire qu'Alep avait été, au troisième millénaire, un centre de populations sémitiques. A part des considérations géographiques et des raisons historiques qui ne permettent une pareille hypothèse que pour une époque beaucoup plus tardive, il y a quelques indications très précises sur la religion des anciens Alépins. Dès la plus haute antiquité (1), le dieu d'Alep est le *Teshup* de *Halpas* et sa compagne est la *Hepat* de *Halpas* (2), divinités qui se retrouvent, sans changement, dans tous les traités avec les voisins, « qu'il s'agisse du roi du Mitanni ou de celui de Nuhashshē » (Dhorme). Teshup et Hepat sont également les dieux principaux de Hattusas, de Kizvatna et d'autres villes de l'Asie Mineure; ils sont essentiellement anatoliens et subaréens.

Il en faut conclure que la population n'était pas du tout sémite, mais « subaréenne », et avec cela l'étymologie sémitique du nom *Ḥalab* tombe : il doit être subaréen ou anatolien.

Nous avons vu que les noms de Ḥalab et de χαλυϐών sont identiques. La forme grecque n'est rien qu'un dérivé du nom ethnique χάλυϐες (3). Cette forme est un pluriel en *-up*, régulier pour les noms d'êtres vivants, d'un thème monosyllabe, comme tant d'autres noms ethniques de la même couche ethnologique ancienne. Homère parle du pays d'Ἀλύϐη, et les χάλυϐες, descendants de Χάλυψ, *khalūbh* de la Bible, sont pour les Grecs les « premiers mineurs ». Leur habitat primitif est au Pont, où les villes d'Ünyeh-Οἰνοή, « ville de vin », et Demir Maʿden « mines de fer », symbolisent jusqu'à nos jours les deux contributions importantes de ces peuples à la civilisation universelle : la viticulture et la métallurgie. Ces deux industries sont aussi « anatoliennes » que les divinités Teshup et Hepat. Partout où l'on retrouve les noms des Chalybes

(1) Document de Mursilis, Forrer, *K. B. U.*, n° 14.

(2) Forme du nom à désinence nasi-hittite.

(3) Ce résultat est d'accord, comme j'apprends après coup, avec les déductions de M. Cumont, *Études syriennes*, 1917, chap. v : en parlant du Jupiter Dolichénus « natus ubi ferrum exoritur (ou nascitur) », il rapproche cette phrase de la scolie sur Apollonius Rhod., I, 1323 : *χάλυϐες, ἔθνος Σκυθίας, ὅπου σίδηρος γίνεται*, reconnaît dans l'endroit les mines de fer dans le qaza Zaitūn, exploités par les Chalybes, et compare avec leur nom celui d'Alep.

et de leurs associés, les Cappadociens et les Tabals[1], on trouve aussi des mines de métaux et le meilleur vin. La similitude du nom Halwan-Ḥulwān, à la frontière iranienne, avec celui d'Alep-Halwan, n'est pas fortuite : c'est une autre étape sur le chemin de ces mineurs vagabonds qui les mena à l'Est jusqu'à Qahvad-Kitpatia près de Sulṭaniyya, et à Ṭabaristān, et à l'Ouest sur toutes les côtes de la Méditerranée, les bouches des grands fleuves de France, et même jusqu'en Scandinavie[2].

A l'époque islamique, l'attribution légendaire d'Alep à Abraham doit avoir été acceptée comme fait historique de bonne heure et généralement. On en trouve un écho curieux à l'extrémité orientale du monde musulman. Dans son article plein d'information «Balōchistān» dans l'*Encyclopédie de l'Islam,* Longworth Dames parle des tribus *Brāhōi.* Leurs voisins les appellent *kurd-gali* «parlant le kurde», et il existe parmi eux des groupes, et une tribu entière purement kurdes, les Mamasanī ou Muḥammad-Ḥasanī; ils vivent aussi entre le Khūzistān et le Fārs en Irān. Idrīsī appelle «kurdes» aussi leurs voisins, les *Kōč.* Le nom *Brāhōi* est en effet la forme kurde d'*Ibrāhīmī,* «descendants d'Ibrāhīm», notion non-historique, mais un des rapprochements généalogiques fréquents aux premiers siècles de l'hégire, où des peuples nouvellement convertis, ne pouvant prétendre être des Arabes, s'arrogeaient au moins la seconde noblesse : la descendance d'un prophète de l'Ancien Testament. Tous les clans Brāhōi, comme les Balōčīs, prétendent aussi être originaires d'Alep. De pareilles légendes ont causé, il n'y a pas très longtemps, la découverte des «Lost Tribes of Israel», par des voyageurs modernes. En réalité, l'immigration fictive exprime la même idée que le nom Brāhōi-Ibrāhīmī : Alep est la ville d'Ibrāhīm[3].

Quelques notices curieuses sur la préhistoire d'Alep se trouvent aussi dans la tradition littéraire arabe. La source principale est le *kitāb al-djāmi' lil-tārīkh* du médecin chrétien abu naṣr Yaḥyā b. Djarīr de Takrīt[4]. Il dit, chez Yāqūt, *mu'djam,* II, p. 305 :

«Salūkūs[5] al-Mauṣilī régna 45 ans, à partir de 3959 de l'ère d'Adam; en l'an 59 de la dynastie, *Ṭausā,* qui est Samīran, devint reine avec son père, et c'est lui qui bâtit Alep.»

Yaqut continue : «A un autre endroit Yaḥyā dit : Règne de Séleucus Nīqāṭūr sur la Syrie, la Babylonie, et les Provinces supérieures : Il était un Assyrien, et devint roi en l'an 13 de Ptolémée, fils de Lāghūs, après la mort d'Alexandre; dans sa 13e année il bâtit Laodicée, Séleucie, Apamée, Berrhoea, *i. e.* Alep, Édesse, *i. e.* al-Ruhā, et paracheva la ville d'Antioche, fondée avant lui par Antigone, en l'année 6 après la mort d'Alexandre.»[6]

[1] Kizvat-na, Kitpat, Katpat-uka, Cappadoce; Tabal, Tubal, Bad-Tibira, Tibareni, Ṭabarī.

[2] Leurs représentants modernes sont les «Arménoïdes maritimes» ou «prospectors» de l'ethnologie scientifique.

[3] Longworth Dames cite aussi quelques étymologies, p. 653; la vraie étymologie de *Kōč* < *akaufačiya* est «montagnard» et de *bulōč* < **brzavačiya* «criard».

[4] Voir Ḥadjdjī Khalfa, éd. Flügel, t. VII, index n° 6891; il vivait pendant la première moitié du ve siècle H.; Yāqūt, *Irshād,* I, p. 38 : un de ses élèves mort à Baghdad en 474 H. Yāqūt, *mu'djam,* le cite pour la fondation des villes de Laodicée, Séleucie, Apamée, Berrhoea (Alep), Édesse (al-Ruhā), et pour Antioche. — Ibn al-'Adīm, chez ibn Shiḥna, p. 19 sqq., abrège le même passage que Yāqūt. D'après ibn Shiḥna, p. 20, abu Rai'ān Aḥmad al-Bairūtī aurait cité le même passage chez Mas'ūdī, *qānūn,* avec une variante du nom du fondateur.

[5] Yāqūt écrit سلوكوس, ibn al-'Adīm بلوكوش, abu Rai'ān Aḥmad chez Mas'ūdī بلقورس. Une note de l'éditeur d'ibn Shiḥna, p. 20, dit : *kit. mukhtaṣar tārīkh al-duwal* [*i. e.* abu l-Faradj Barhébraeus] éd. Beyrouth, p. 38, «à l'époque des «Juges d'Israël» fut bâti la ville d'Alep par ordre de بنخوس ou بلخوس, roi d'Āthūr».

[6] Une notice identique se trouve dans la «*Syr. Chronik*» *Nöldeke-Guidi,* p. 40 : «Séleucus régna 32 ans [312-280] et fondait Antioche, Laodicée, Séleucie, Apamée, Édesse, c'est-à-dire Orhāi, et Berrhoea, c'est-à-dire Alep.» Note : «provient d'un chronographe quelconque, voir Syncellus, 274 (Bonn, p. 520), Dionyse de Telmaḥrē, p. 61».

Ibn Shaddād, *durr,* p. 48 : «La cidatelle d'Alep, dit-on, fut fondée par Mīkhā'īl, on dit aussi par Séleucus qui bâtit la ville d'Alep».

Mīkhā'īl est un nom corrompu, mais qui représente une figure de la haute antiquité orientale. L'opposition à Séleucus Nicator indique qu'ibn Shaddād avait en vue la même notice que Yāqūt et ibn al-'Adīm[1].

Yāqūt donne une troisième histoire, *loc. cit.,* p. 306[2] :

«Balqūrus, roi d'Āthūr, résidant à Ninive[3], avait un gouverneur de Qinnasrīn (c'est-à-dire de la Syrie du Nord) nommé *Ḥalab* b. Mahr, un Amalékite, qui traça le plan d'Alep et lui donna son nom, en 3990[4] de l'ère d'Adam. Balqūrus régna 30 ans. La fondation d'Alep eut lieu 549 ans après l'arrivée d'Ibrāhīm en Syrie — car il était contemporain de Nimrūd-Rāmīs, quatrième roi d'Āthūrā, et, pour se soustraire aux vexations de ce roi, émigra avec sa tribu à Ḥarrān, plus tard à Jérusalem — et 110 ans après l'exode des Juifs de l'Égypte et la noyade de Pharaon... Alep fut fondé par les Amalékites, forcés par les Juifs d'émigrer vers Ṣōbā-Qinnasrīn[5], et ne tomba sous la domination juive que par sa conquête par David, paix sur lui!»

On peut reporter tout ce qui se trouve autre part, à ces trois récits principaux sur la fondation d'Alep.

Les deux notices sur Salūkūs ou Balūkūs et sur Salūqūs sont d'un caractère entièrement différent malgré la similitude des noms.

La source de la première notice ne peut être qu'une chronographie byzantine en langue syriaque, comme par exemple Eusèbe. Dans de pareils textes, le terme al-Mauṣilī vise les rois assyriens. Ya'qūbī par exemple distingue une première dynastie des «Syriens ou Babyloniens»[6] et une deuxième des «rois de Mauṣil et de Ninive».

La reine Samīram, Semiramis, en co-régence avec son père, est la figure mythique, qui se compose des déesses Istar[7] et Šumalia, de la reine Šammuramat, de la reine demi-légendaire Humāy-Amyītès, et de la reine Atossa, fille de Cyrus, épouse de Darius. — *Ṭausā* est Hutausā-Atossa; la forme arabe est la transcription d'une source intermédiaire araméenne. L'identification Humāy-Semiramis est normale chez les auteurs musulmans, cf. Ḥamza al-Isfahānī, p. 38 : «Humāy Čihrāzādh[8] est Shamīrān, fille (dans Firdausī, à la fois épouse) de Bahman.» Bahman n'est autre que Darius, v.-p. Dārayavahuš, de *Dārayavahumanah, décomposé par la légende en deux figures, Dārā et Bahman.

L'identification Atossa-Semiramis est restreinte à une branche de tradition spéciale. *Ṭabarī,* I, p. 678, 2, vers 900 ap. J.-C., parle de «Khutaus, l'épouse de Luhrāsp», et Hellanicus, chez Phlegon, *frgmt.,* 163, vers 430-400 av. J.-C. dit «Atossa, fille de Ariaspes»[9]. Ces notices

[1] ميخايل, comme سلوكوس et ses variantes doivent refléter le même nom assyrien : *Bylwk(s)*, avec *m* pour *b* et transposition de *l* et *k*.

[2] Cité aussi par ibn al-Khaṭīb chez ibn Shiḥna, p. 23, ult.

[3] *Balqūrus,* forme du nom employé par abu Rai'ān, et *Āthūr,* indiquent une source araméenne-hébraïque. Yāqūt écrit *Nynwy,* tandis qu'ibn al-Khaṭīb retient la forme *Nynws* de sa source, ibn al-'Adīm, c'est-à-dire gr. *Ninos.*

[4] *Durr,* p. 23 : 3962.

[5] Identification ancienne, mais erronée.

[6] Synonymes dès l'époque sasanide, où l'ancienne Babylonie portait le nom officiel d'Asūristān.

[7] Cf. Tabarī, I, p. 688 : «Astoria, *i. e.* Istār, épouse d'Ahasvérus [Xerxès], mère de Bahman»; la déesse Istar s'amalgame ainsi avec la reine Esther.

[8] Épithète de la déesse Anāhīt, identifiée à Istar.

[9] Pour **Aryaspes* = v.-p. **arvāspa* : méd. *arvataspa,* remplacé plus tard par m.-p. Luhrāsp, v.-p. *druvāspa.*

réflètent la forme avestique de la légende. Arvataspa-Luhrāsp est le père légendaire de Vištāspa-Hystaspes, père de Darius. Mais déjà Hellanicus raconte la légende que Justin, I, 1, connaît sous le nom de Semiramis, sous le nom d'Atossa [1], et les chronographes, comme Eusèbe et Barbarus, disent : « Atossa quae et Semiramis ».

Chez Ya'qūbī, Samīrān (Ṭausā) succède à Ninus, et celui-ci à Bālūs, gr. Bēlos, le premier « roi de Mauṣil et de Ninive ». Chez Clément d'Alexandrie, Eusèbe et d'autres, la liste plus longue comprend un roi *Βηλοῦχος*, le بلخوس d'abu l-Faradj Barhebraeus [2].

Comme figure légendaire, Bēlouchos n'est qu'un substitut de Bēlos ou de Sardanapale. Notre texte attribue la fondation d'Alep au père de Ṭausā-Semiramis, ce serait Bahman assimilé à Sardanapale. Mais Semiramis est la fondatrice de villes par excellence, et l'idée fondamentale de toute la légende est : Alep florissait sous la dynastie sargonide d'Assur, représentée par Semiramis.

La deuxième tradition sur la « fondation » par Séleucus Nicator est historique. Selon Appien, *Syr.*, 57, et Cédrène, I, p. 292, II, p. 344 (éd. Bekker), Séleucus agrandit une ville déjà existante et l'appela Berrhoea, باروا. Les mots « *al-bilād al-ʿulyā*, Provinces Supérieures » sont une traduction parfaitement correcte du terme grec officiel « les satrapies supérieures », e. g. Polybe, V, 48 *αἱ ἄνω σατραπίαι*, c'est-à-dire l'Iran. La notice sur Antioche, fort exacte, se trouve aussi chez Syncellus et dans le *Chronikon Paschale*. Un livre de ce genre était donc la source où le savant médecin de Takrīt, Yaḥya b. Djarīr, puisait ses deux notices.

La troisième tradition, avec sa computation selon l'ère d'Adam et sa connaissance du Vieux Testament, est évidemment d'origine juive. Les noms *Ḥalab* et *Mahr* chez Yāqūt correspondent à Kʰalūbʰ = Chalyps en *Gen.* IV, 22 et à *Mahir*, appelé « descendant » de Kʰalūbʰ. Mahir est le mot assyrien *mahiru* « fripier ». Ce qui importe est que cette tradition ne rattache pas la fondation de la ville à la figure d'Abraham, d'accord avec le silence de la Bible sur la ville d'Alep. Nous reviendrons sur cette tradition en parlant du maqām Ibrāhīm, *infra*, et sous le chapitre du Djāmiʿ Ḥayyāt.

RESTES MONUMENTAUX.

De la haute antiquité d'Alep il ne reste que quelques sculptures en basalte, hittites ou syriennes. Dès le Moyen Age, une paire de petits lions couchés ont été remployés dans une construction de la citadelle [3], et les chroniques parlent de la découverte d'un grand lion en basalte lorsqu'on creusa une citerne dans la cour de la grande Mosquée [4]. La planche IV*a* montre un aigle, aussi en basalte, dont la tête a été retrouvée plus tard [5]. On ne sait si la petite stèle, qui représente

(1) Voir *Archaeol. Mitteilg. Iran,* VI, p. 78 sqq.

(2) Voir *supra ;* sa source semble être la liste originale de Ctésias. — La forme بلوكوس d'ibn al-ʿAdīm est donc la plus correcte, سلوكوش de Yāqūt une corruption légère ; tous les deux ont ar. ك au lieu de gr. χ pour syr. *kʰ* ; بلخوس pour بيلوخس ou بيلخوس ; بلقورس, avec *q*, pour بيلوقوس. Ibn Shiḥna annote : « Balqūrus, celui que les Grecs appellent Sardanapale » ; celui-ci est en effet au fond de la figure légendaire. Le nom manque dans les listes de Ṭabarī et de Yaʿqūbī.

(3) Voir « Citadelle », inscr. 70 et pl. IV*e*.

(4) Voir *infra,* « Gr. Mosquée », introduction. Probablement le grand sanctuaire de la ville, temple, cathédrale, mosquée, n'a pas changé de place.

(5) Photographie Miss Gertrude Bell ; l'original complet était dans une collection privée à Berlin.

un roi sur un trône, buvant, et un personnage qui lui fait face, séparés par une table — provient de la ville même ou plutôt des environs.

Récemment, les fouilles de M. Ploix de Rotrou sur la citadelle ont mis au jour un bas-relief important en basalte : deux génies mâles, ailés, en adoration, sous les symboles du soleil et de la lune [1]. Sur la face sud du djāmiʿ Qīqān, on voit une pierre à inscription hiéroglyphique hittite, pl. IV*d*, une des premières pièces qui attirèrent l'attention des savants sur ce groupe de monuments [2]. J'ajoute ici, quoique moins ancienne, une inscription en une écriture qui m'est inconnue, sur une pierre qui sert de seuil à une maison privée au *zuqāq al-ṭawīl,* faubourg nord de la ville (fig. 1).

Aussi l'époque hellénistique, et même la période du Bas Empire, n'ont laissé que peu de monuments. Dans la citadelle, les citernes et la partie basse des puits sont préislamiques. Dans la porte d'Antioche, du côté sud, un morceau de l'enceinte primitive semble exister encore.

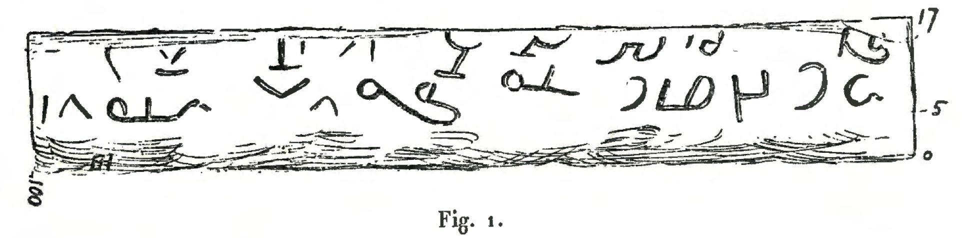


Fig. 1.

La madrasa al-Ḥalawiyya renferme une partie de la bâtisse de la cathédrale d'Alep, et deux synagogues contiennent aussi des corps de bâtiment antérieurs à l'époque musulmane. Dans d'autres endroits, comme au djāmiʿ Qīqān, le nombre de matériaux antiques remployés dans les constructions islamiques est si grand que l'on peut supposer qu'elles s'élèvent sur l'endroit de constructions antiques.

Sur toute la surface comprise entre les murs de l'enceinte et surtout entre la citadelle et la porte d'Antioche, située à l'Ouest, on trouve des bases, fûts, chapiteaux de colonnes antiques en basalte ou en calcaire, des formes les plus simples (fig. 2). Dans la citadelle, il y a deux sarcophages antiques, dont un à inscription (pl. IV*c* et fig. 3). Depuis longtemps, on connaissait une inscription grecque funéraire, sur deux pierres utilisées dans le mur de la porte al-Naṣr [3] (fig. 4). J'y ajoute une pièce découverte dans un khān Isḥāq, à l'intérieur de l'enceinte, entre la porte Djinān et le premier grand saillant, celui aux lions.

Tout ceci est peu de chose, mais une étude du plan de la ville révèle que la ville préislamique, c'est-à-dire celle fondée par Séleucus, occupait un espace régulier, circonscrit par les côtés ouest et nord de l'enceinte actuelle, par une ligne nord-sud passant par le centre de la citadelle, et par

(1) Voir *Syria,* XIV, 1931, p. 95. Il faut les rapprocher des sculptures du sarcophage d'Aḥīram de Byblos, et de la stèle du dieu Ilu de Rās-Shamra (Ugārit). Un relief aménagé dans la bâtisse de la citadelle de Rūmqale, sur l'Euphrate, semble appartenir au même groupe. Des fouilles récentes ont révélé au centre de la citadelle, à une profondeur considérable, des murailles à larges orthostates en basalte de l'époque hittite.

(2) Voir Burton and Drake, *Unexplored Syria,* 1872, II, p. 186 et Clermont-Ganneau, *Quarterly Statem. Pal. Expl. Fund,* 1873, p. 73.

(3) *C. I. Gr.,* 4445 ; *Le Bas-Waddington,* n° 1831 *a,* avec la remarque suivante : « seule inscription relevée à Alep ».

la prolongation de la partie sud de l'enceinte du coin sud-ouest au bāb Qinnasrīn jusqu'au point où elle coupe la ligne nord-sud. Le plan était donc un carré, avec la citadelle à cheval sur son côté est. Les rues étaient droites et se coupaient à angles droits, selon le plan hellénistique. Les choses se sont passées ici comme à Damas, où l'état ancien est encore plus apparent. Comme à Damas, il semble qu'il y eut, à Berhoea, un théâtre, dont les *sedilia* sont indiqués par le quartier *al-Sidillā,* qui s'étend depuis la Ḥalāwiyya et le ḥammām al-Bailūnī (anc. Maughān) jusqu'à la ʿAqaba, correspondant à la ʿUqaiba, partie de l'ancien hippodrome de Damas, alors qu'un quartier *Asfrīs,* la maḥallat al-Saffāḥiyya avec la mosquée de Taghriberdi d'aujourd'hui, dont le nom persan signifie « cirque », semble conserver le souvenir d'un cirque romain [1].

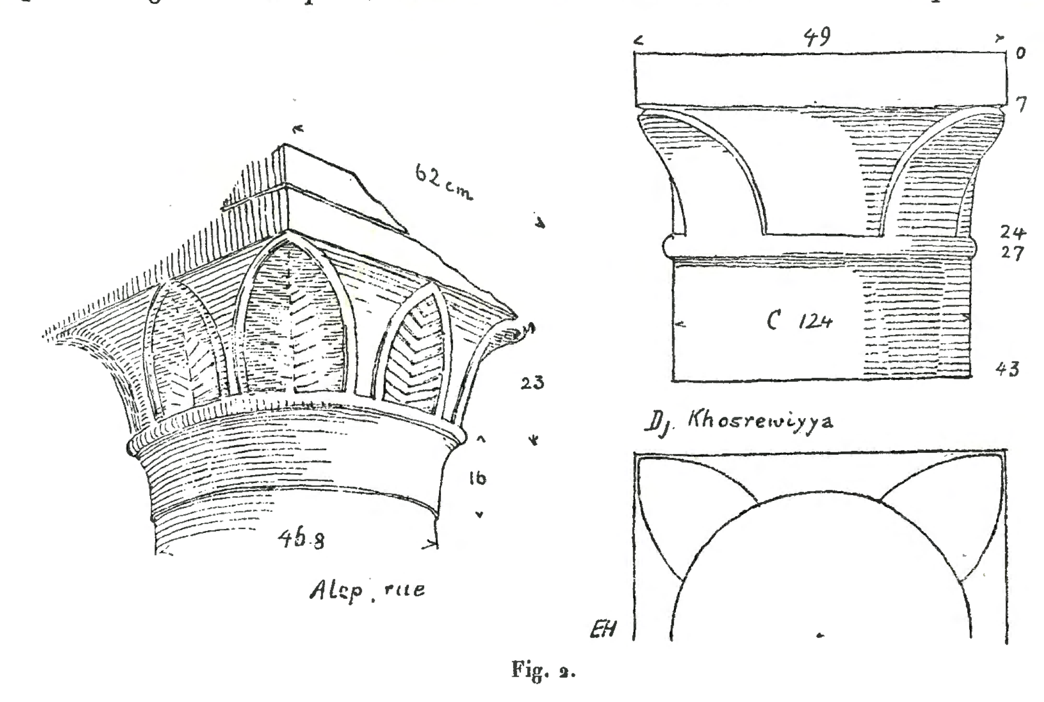


Fig. 2.

Dans *durr,* p. 32, on trouve : « Ibn al-Khaṭīb dit dans sa description de l'ancienne « enceinte imprenable » d'Alep : « Alep avait trois murs ». Puis, d'accord avec ibn Shaddād : « bâtis en pierre, construction grecque ».

Une triple muraille, pas rare à l'époque assyrienne, serait exceptionnelle à l'époque du Bas Empire dont l'auteur parle. La source semble compter une double muraille pour la ville, et une pour la citadelle [2].

Ibn Shaddād, *durr,* p. 48, continue : « La citadelle s'élève sur une colline dominant la ville, et est entourée d'un mur qui possédait à l'origine deux portes en fer, l'une située plus haut que l'autre. Le mur descend vers la ville des deux côtés de la citadelle. »

Cela veut dire : l'entrée de la citadelle consistait en un passage, fermé par une porte extérieure et une intérieure. Et la citadelle était « à cheval » sur un côté de l'enceinte de la ville; voir *infra,* description d'ibn Buṭlān [3].

[1] Voir *infra,* inscr. 164 et 207.

[2] Texte يليه; on s'attend à عليه, préposition normale pour exprimer la relation d'un mur à la ville.

[3] Ibn Shiḥna interpole ici deux notices d'ibn Shaddād, concernant un puits et un monastère dans la citadelle. Nous parlerons du puits par la suite.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 32, chap. « murs de ville », complété par p. 49, chap. « citadelle », d'après une source anonyme : « Quand Kisrā Anōshirwān vint assiéger Alep, — [qui appartenait à ce moment à l'empereur Justinien], — les murs reçurent des fentes [1]; après l'avoir conquise et en possession de la ville, il répara les parties démolies du mur, mais en les construisant en larges briques persanes »; p. 49 : « Il rebâtit aussi, dans la citadelle des endroits [2]. »

Ibn Shiḥna interpole ici deux remarques : « Ibn Shaddād dit : Nous avons observé (ces réparations) sur la section de mur entre le bāb al-Djinān et le bāb Antākiya ». Et « Ibn al-Khaṭīb : C'est sur la section entre le bāb al-Djinān et le bāb al-Naṣr ».



Fig. 3.

La première observation désigne le côté ouest, la seconde le côté nord. La maçonnerie en briques larges mais plates peut être sasanide ou byzantine. Nous ne l'avons vue qu'aux citernes et aux puits de la citadelle (pl. XXIV), mais point à l'enceinte. Ce que nous avons vu est une alternance qui ne nous semble pas voulue, de tours rondes et angulaires entre la porte d'Antioche et l'angle

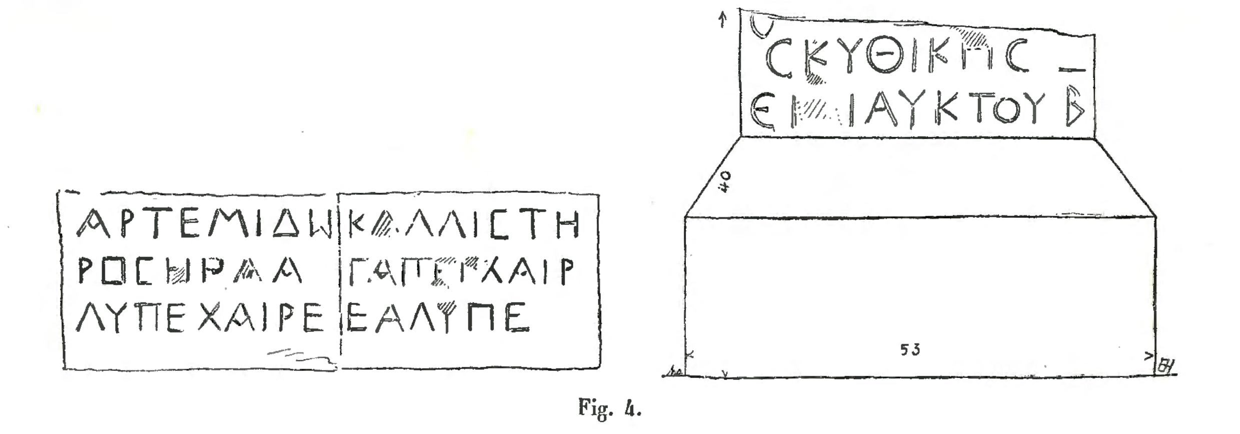


Fig. 4.

sud-ouest de l'enceinte, et la forme ronde est une anomalie en Syrie. L'hypothèse byzantine me semble plus probable que la persane, car la source n'est pas contemporaine et ne transmet pas un fait historique, mais une conclusion déduite des apparences. Chosroès conquit Alep en 540 [3]; il n'aurait réparé les murs que s'il avait considéré la conquête comme une chose définitive, supposition peu probable. Ménandre [4] parle amplement des négociations entre Petros, ambassadeur de Justinien, et le Ζίχ, ambassadeur de Chosroès. En fait, le roi abandonna ses conquêtes éphémères, malgré que le Ζίχ parle comme s'il avait eu l'intention de les garder et de les étendre.

[1] شعث, V, glossaire *B. G. A.,* IV : chez Balādhurī, Muqaddasī et Yaʿqūbī : « ruinosus fuit, sive propter devastationem, sive propter neglectum, de aedificio, de urbe; Istakhrī : reparatione egere ».

[2] وبنى فى القلعة مواضع, cf. la phrase mieux stylisée, p. 49 ult. : لمّا بنى سور المدينة بنى منها مواضع, ou p. 55 pénult. : وابتنى بها مصنعًا, soit que مواضع ait ici une signification plus spéciale, comme وضع « fonder » une ville; واضع « fondateur », donc « fondements », cf. موضوع maçonnerie qui sert de bases aux édifices, pl. مواضيع, τὸ ὑποκείμενον, opp. محمول; soit qu'on restitue مصانع, ce qui serait la grande citerne « persane » ou « byzantine » de la citadelle.

[3] Procope, II, 7; Nicéphore Callisth., XIV, 39.

[4] *Excerp. de Legat. Rom. ad Gentes,* II, § 3.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 49 : « Lorsque abu ʿUbaida conquit Alep — [ibn al-Khaṭīb, *durr*, p. 31 : en l'année 16/637] — les murs de la citadelle étaient en ruines à la suite d'un tremblement de terre qui avait ébranlé la ville ; on ne les avait pas réparés proprement ; il mit à bas une partie et la reconstruisit. »

La démolition et la reconstruction des murs par abu ʿUbaida est une mesure s'accordant avec les stipulations du traité ; il en est autrement pour les réparations douteuses de Chosroès [1].

Alep fut prise après une courte résistance. Le traité conclu par ʿIyāḍ b. Ghanm et validé par abu ʿUbaida, garantissait aux Alépins « sicurtà per la loro vita, i beni, le mura della città, le chiese, le case e la cittadella (*al-ḥiṣn*) », contre le payement du *kharādj* et la cession d'un emplacement pour y construire une Mosquée [2].

Ibn Shaddād, *durr*, p. 79 : « Dans l'histoire de Muḥammad b. ʿAlī al-ʿAẓīmī [3] : Lorsque les Musulmans prirent Alep, ils y entrèrent par le bāb Antākiya, et s'arrêtèrent, la porte passée ; sur l'endroit où ils jetèrent leurs boucliers, on construisit la première mosquée, appelée al-Ghaḍā'irī, et plus tard madrasa al-Shuʿaibiyya. »

Ce petit masdjid n'a rien à voir avec l'emplacement cédé pour la construction de la Grande Mosquée [4]. L'historicité de la notice est prouvée par deux faits : 1° l'inscription de la Shuʿaibiyya fait allusion à la conquête ; 2° les habitants arabes du faubourg al-Ḥāḍir, en dehors de la porte d'Antioche, avaient embrassé tout de suite la cause musulmane.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 49 : « Il y a également des restes [5] des œuvres umayyades et ʿabbasides dans la citadelle. » Ibn Shaddād, *durr*, p. 32, continuation de la description de l'enceinte : « Un certain nombre de saillants de l'enceinte ont été renouvelés [6], depuis la conquête, par les princes musulmans, par exemple les Umayyades et par les Mirdāsides pendant qu'ils régnaient à Alep au nom (من قبل) des ʿAbbasides, mais surtout par Ṣāliḥ b. ʿAlī et son fils ʿAbdalmalik. » [7]

Ibn Shaddād, *durr*, p. 32, complétée par p. 49 (source anonyme), et p. 55, 7 [8] : « Ces saillants (de l'enceinte) furent endommagés lorsque, en dhū l-qaʿda 251 (décembre 962), l'empereur Nicéphore assiégea Alep [9].

(1) Voir les remarques sur l'observation des traités sous « al-Ḥalāwiyya ».

(2) Voir Don Leone Caetani, *Annali*, III, § 276, 279, 280, 281 et 285. Selon lui, — cf. p. 435 et 812, — « le terme *kharādj* ne s'emploie pas, dans le sens d'impôt foncier, avant le IIe siècle » ; selon M. van Berchem, *Propr. terr.*, p. 20 sqq., « l'emploi de *kharādj*, pour désigner l'impôt foncier, remonte à l'époque de ʿUmar ». Le problème touche l'historicité de la tradition. Le terme *kharādj* provient d'une transformation v.-p. de l'akk. *allūka*, voir *Altp. Inschr.*, p. 246.

(3) L'identification de l'ancien bâtiment avec le masdjid al-Ghaḍā'iri appartient à ibn Shaddād et ne précise pas la date de la source. D'après ʿAbbās al-ʿAzzāwi, *al-ʿAẓīmī wa-tarīkhuhu*, dans *Rev. de l'Académie de Damas*, XVIII, 1943, 199-209, al-ʿAẓīmī était né en 483 H., et son *Histoire* va jusqu'à 538 H. Cf. *Ars Islamica*, X, 1943, p. 30, n. 21.

(4) Voir sous « al-Shuʿaibiyya » et « madrasa al-Saifiyya ».

(5) *Athār* peut signifier « traces qui disparaissent », mais signifie ici, comme dans toutes nos inscriptions, « vestiges, parties bien conservées », de restes monumentaux, d'où est résultée l'acception « monument de l'antiquité ».

(6) *Abradja* est la forme du pluriel employée par ibn Shaddād. Le verbe *djaddada* est : « remplacer une construction antérieure par une entièrement nouvelle », voir sous « Minaret de la Grande Mosquée ».

(7) Le père, un oncle du calife al-Manṣūr, était gouverneur d'Alep en 146-763, le fils peu après, d'après les monnaies, voir v. Zambaur, *Manuel*, p. 29.

(8) Une comparaison des données dans les chapitres « enceinte », « portes » et « citadelle » chez ibn Shiḥna, fait ressortir qu'ibn Shaddād avait suivi un ordre strictement chronologique, pas topographique. Ibn al-Khaṭīb a détruit l'unité originale du récit d'ibn Shaddād en introduisant cette séparation en chapitres, et la disposition devint encore moins claire par les interpolations et explications introduites par ibn Shiḥna. Le passage, p. 32, commence par un ولما, qui n'a pas de suite ; p. 55, 7, la phrase finale du passage, p. 32, qui terminait chez ibn Shaddād le paragraphe entier, est reprise.

(9) Nicéphore II Phocas, stratège sous Constantin VII, sous l'impératrice Théophanô, et sous leur fils Romanos II, couronné empereur le 16 août 863 (radjab 352), fut tué par Théophanô et Ioannes Tzimiscès en décembre 969 (safar 359), après avoir reconquis la Syrie du Nord en 968-969. Voir Schlumberger, *Nicéphore Phocas*.

Il s'empara de la ville après la fuite de Saif al-daula b. Ḥamdān, tandis que la citadelle, dans laquelle quelques ʿAlides et Hashimites s'étaient retranchés, ... résistait, quoique ses murailles aient été en ruines à cette époque. Depuis ce temps, tous les princes se préoccupèrent sérieusement de la fortification de la citadelle. — Saif al-daula lui-même, après sa rentrée en 353, en reconstruisit une partie et répara en même temps l'enceinte de la ville. Son nom se trouvait inscrit sur quelques tours ; j'ai trouvé une de ces inscriptions sur la tour à l'ouest du bāb Qinnasrīn [1]. Son fils et successeur Saʿd al-daula reconstruisit des tours et renforça l'enceinte, en 367 (977-978), il reconstruisit aussi une partie de la citadelle qu'il habitait après avoir terminé les parties des murailles commencées par son père. »

Ibn Shaddād, *durr*, 33 et 51, continue : « Les Mirdāsides reconstruisirent un côté de l'enceinte de la ville, et bâtirent là le palais. Quelques tours bâties après 420 (1029) par Muʿizz al-daula abu ʿUlwān Thimāl [2] subsistèrent jusqu'à la conquête par les Tatars » [Hulagu].

Ce passage nous amène au moment où les premières inscriptions apparaissent, et dorénavant nous étudierons l'enceinte et la citadelle séparément.

DESCRIPTIONS DE LA VILLE

ANTÉRIEURES AUX MONUMENTS PRÉSERVÉS.

On possède trois descriptions détaillées d'Alep datant de l'époque antérieure aux restes monumentaux.

Vers 375/985, le géographe al-Muqaddasī, p. 155, la décrit comme une ville fortifiée « à sept portes : de Ḥimṣ, de Raqqa, de Qinnasrīn, al-Yahūd, al-ʿIrāq, du dār al-Baṭṭīkh, d'Anṭākiya, et en plus le bāb al-Arbaʿīn qui est fermé ». Or, pour aller à Ḥimṣ, on passe forcément par Qinnasrīn, également pour le ʿIrāq par Raqqa. La « maison des melons », nom de la cinquième porte, est autrement inconnue.

En radjab 438 (janvier 1047), le voyageur persan, Nāṣir i Khusrau visita Alep [3] :

« De Manbidj nous gagnâmes Alep. On compte 70 farsangs de Mayyāfārkīn à Alep.

Alep m'a paru être une bonne ville. Elle possède une muraille [4] dont j'estimai la hauteur à vingt-cinq aunes [5], et une citadelle très grande, entièrement fondée sur la roche [6]. Alep est environ de la même grandeur que Balkh ; elle est toute florissante. Ses maisons se touchent. Cette ville est le lieu des douanes, *bādjgāh*, entre la Syrie, les pays de Rūm, de Diyārbakr, de l'Égypte et du ʿIrāq, et elle est fréquentée par les négociants et les marchands de toutes ces contrées.

Elle a quatre portes : le bāb al-Yahūd [7], le bāb Allāh [8], al-Djinān et Antākiya. »

(1) Éd. الى جانب قنّسرين, *bāb* manque ; voir sous « bāb Qinnasrīn ».

(2) *Durr*, p. 41, ibn Shaddād mentionne une inscription de Thimāl, 434-449 (1042-1057) au bāb al-ʿIrāq, voir *infra*, p. 14.

(3) Éd. Schefer, p. 10 ; cf. Guy le Strange, *Palestine*, p. 362.

(4) *Bāra* $<$ *vāra*, cf. la remarque sur *bāshūra*, **pēšvāra*, p. 29, n. 3.

(5) P. *ārsh* = ar. *dhirāʿ*, voir la détermination de l'aune du Firdaus = 0 m. 4363, sous « Firdaus ».

(6) *Bar sang* : des 36 mètres d'élévation de la colline, environ 16 mètres sont des débris, 20 mètres du rocher.

(7) Nom changé par Ẓahir Ghāzī en bāb al-Naṣr.

(8) Étymologie populaire du nom aram. *Bābillā*, village au nord d'Alep.

L'estimation de la hauteur de la muraille, qui correspond à 11 mètres, est évidemment exacte. Les caravanes partant pour le ʿIrāq faisaient et font encore le petit détour par Bābillā, où elles restent la première nuit [1]; la porte de Bābillā serait donc identique à la porte du ʿIrāq. Les autres noms correspondent à l'usage.

Deux ans plus tard, en 440/1048, le médecin arabe chrétien, ibn Buṭlān, décrit sa visite à Alep dans une lettre adressée à Hilāl b. al-Muḥsin al-Ṣābī [2] :

« Nous partîmes de Ruṣāfa, et après quatre jours, nous arrivâmes à Alep.

Cette ville possède une muraille en pierres blanches [3] percée de six portes. Sur le côté de la muraille s'élève la citadelle. Sur son niveau le plus haut se trouvent une Mosquée et deux églises, dans l'une desquelles est l'autel sur lequel Ibrāhīm al-Khalīl sacrifiait; et à un niveau plus bas est une caverne où il abritait ses brebis [4]... Dans la ville il y a une grande Mosquée, six églises et un hôpital. Les habitants boivent l'eau de pluie, recueillie dans des citernes [5].

Devant sa porte coule le nahr Quwaiq, dont les eaux débordent pendant l'hiver, mais dont le lit est sec en été [6]. Parmi les merveilles on peut mentionner que dans la « Halle aux étoffes » [7], munie de vingt boutiques, les commis vendent chaque jour des marchandises pour une valeur de vingt mille dinars, et cela déjà depuis vingt ans. Il n'y a point, à Alep, un seul bâtiment tombant en ruines. »

On voit ce qui intéresse le médecin chrétien : la question de l'eau, le *bīmāristān* « Krankenhaus », terme persan pour une institution qui se répand longtemps avant les *khānqāh* et *madrasa* iraniennes en Syrie. Des six églises, quatre furent transformées en mosquées en 519 H.

La citadelle était, à cette époque, « à cheval » sur le côté du levant de l'enceinte. Les six portes doivent être le bāb al-Djinān, Anṭākiya, Qinnasrīn, ʿIrāq, Arbaʿīn et Yahūd (fig. 6).

Nous faisons suivre ici la description plus récente d'al-Yāqūt, qui visita Alep en 611, 613, 618 et en 625 ou après, donc entre 1214 et 1228, sous Ẓāhir Ghāzī et ʿAzīz Muḥammad. Il dit, *muʿdjam,* II, p. 308 :

« La ville a, à notre époque, huit portes : la bāb al-Arbaʿīn, al-Yahūd — Ẓāhir Ghāzī la reconstruisit et la nomma bāb al-Naṣr, — bāb al-Djinān, Anṭākiya, Qinnasrīn, al-ʿIrāq et bāb al-Sirr. La citadelle est proverbiale pour sa beauté et sa puissance. La ville est située dans une dépression, au milieu de laquelle s'élève une haute colline, parfaitement ronde de contour, dont la pente a été façonnée symétriquement et sans défaut; la forteresse est bâtie en haut de cette colline. Elle possède un fossé creusé si profond qu'il atteint l'eau qui jaillit de la terre. A l'intérieur est une citerne d'eau pure, ainsi qu'une Mosquée et un *maidān,* des jardins et des palais. Ẓāhir Ghāzī se préoccupait d'elle avec tout son zèle; il l'a ornée de bâtiments, il fit creuser le fossé et paver le talus avec de grandes pierres de taille. C'est une merveille à voir. »

[1] Voir mon routier, *Arch. Reise,* I.

[2] Chez Yāqūt, *Muʿdjam,* II, 305, cf. Le Strange, *loc. cit.,* p. 363. Ibn Buṭlān décrit aussi Ruṣāfa, cf. Yāqūt, II, p. 785, voir *Arch. Reise,* I, p. 140 sqq. Pour l'auteur cf. Brockelmann, *Gesch. Arab. Lit.,* I, p. 483.

[3] « Pierre blanche », après avoir vu les murs d'albâtre de Ruṣāfa, et peut-être les murs noirs de basalte de Diyārbakr.

[4] Il parle des deux *maqām,* supérieur et inférieur.

[5] *Ṣahārīdj,* voir sous « Shuʿaibiyya ».

[6] Le fleuve qui n'est pas loin de tout le côté occidental de l'enceinte, s'approche du bāb al-Djinān.

[7] *Qaiṣariyyat al-bazzāzīn : qaiṣariyya* est un mot idiomatique syrien, dérivé du καισάριον, basilique fondée par Jules César à Antioche, voir Herzfeld, *Etimologia d'al-qaisariyya,* dans *Oriente Moderno,* avril 1922, p. 691. — *Bazzāz* « marchand de *bazz,* βύσσος », métier antique, qui se continue, la matière première étant remplacée, au moyen âge, probablement par la soie; voir le bāzār *al-bn* ou *al-bazzāzīn,* incorporé par Nūr al-dīn dans la Gr. Mosquée.

Bien que Yāqūt rapporte sa propre expérience, il emploie quelques expressions, par exemple « proverbiale » qui se trouvent textuellement chez ibn al-Khaṭīb, au *durr;* il a par conséquent lu la source originale commune, le livre rare d'ibn al-ʿAdīm. Il parle de huit portes, mais n'en nomme que sept. Celle qui manque est le bāb al-Faradj. Il emploie bāb al-Sirr comme un nom propre, tandis qu'ibn Shaddād l'emploie comme un terme générique « une porte secrète ».

TOPOGRAPHIE DE LA FORTIFICATION ANCIENNE.

Pour bien comprendre les problèmes topographiques qui se rattachent aux murs d'Alep, nous suivrons d'abord l'énumération des portes donnée par ibn Shaddād, laissant à part les interpolations et explications avec lesquelles ibn al-Khaṭīb et ibn Shiḥna ont encombré cette liste.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 39 ult. à p. 46 :

1. « La première porte, sur le côté du midi de la ville, est le *bāb Qinnasrīn,* appelé ainsi parce qu'on en sort en direction de Qinnasrīn. »

2. « Puis vient, sur le côté du levant, le *bāb al-ʿIrāq,* appelé ainsi parce qu'on en sort en direction du ʿIrāq. »

3. « Puis vient, également sur le côté du levant, le *bāb Dār al-ʿadl,* dans un nouveau mur construit par Ẓāhir Ghāzī, qui part du mur principal et contourne les faces du midi et du levant du Dār al-ʿadl (Salle de Justice), construite au *bain al-Sūrain,* l'ancien *faṣīl* de Nūr al-dīn. »

4. « Puis vient, également sur le côté du levant, le *bāb al-Ṣaghīr,* la porte par où l'on sort du (quartier) taḥt al-Qalʿa (en longeant le fossé de la citadelle et la khānqāh al-qaṣr) pour aller à la Salle de Justice; en dehors s'étend le nouveau mur déjà mentionné. »

5. « Puis vient le *bāb al-Arbaʿīn,* porte qui était restée fermée longtemps, mais fut rouverte... On n'est pas d'accord sur le sens du nom « porte des Quarante ».

6. « Puis vient, sur le côté du nord, le *bāb al-Naṣr,* appelé jadis *bāb al-Yahūd,* parce que les quartiers des Juifs sont en dedans, leurs cimetières en dehors. »

7. « Puis vient, sur le côté du couchant de la ville, la porte *bāb al-Farādīs,* fondée par Ẓāhir Ghāzī..., puis fermée et rouverte seulement sous le règne de son petit-fils Nāṣir Yūsuf ».

8. « Puis vient le *bāb al-Djinān,* appelé ainsi parce qu'on en sort dans les jardins. »

9. « Puis vient le *bāb Anṭākiya,* appelé ainsi parce qu'on en sort en direction d'Antioche [1]. »

« Et de cette porte (on revient) au bāb Qinnasrīn. »

Cette description claire montre tout de suite que le n° 7, bāb al-Farādīs, correspond au bāb al-Faradj moderne; les nos 1 (Sud) et 6 à 8 (Nord et Ouest) sont les mêmes qu'aujourd'hui. Mais il y a un désaccord complet pour les portes 2 à 5 du mur est, dont le tracé devait

[1] Ibn Shiḥna intercale ici la description d'une dixième porte, prise dans un autre chapitre d'ibn Shaddād : « le *bāb al-saʿāda,* par où l'on va au *maidān al-ḥaṣā,* l'hippodrome des cailloux, porte fondée par Nāṣir Yūsuf en 645, qui construisit les saillants de sa façade; elle a un passage voûté et deux portes. » Ibn Shiḥna ajoute : « ibn al-Khaṭīb omet... cette porte, peut-être qu'elle était en ruines, et qu'il n'en restait rien. Mais lorsque le sultan Muʾayyad Shaikh (en 820) refit les murs, on découvrit à cet endroit une porte murée qui pourrait être celle-ci; on la ferma de nouveau. » — Elle devait se trouver près de l'angle sud-ouest sur le côté du couchant, en face du faubourg moderne d'al-Kallāsa, l'ancien Ḥāḍir. Là se trouvait probablement la *raḥba al-kabīra,* peut-être un autre nom pour le *maidān al-ḥaṣā,* voir sous « Madrasa al-Saifiyya ».

être tout différent du tracé moderne. La manière dont la citadelle est mentionnée devient tout à fait claire si on la rapproche des descriptions antérieures d'ibn Buṭlān et d'ibn Shaddād (cf. *supra,* p. 12), qui disent que la citadelle était «à cheval» sur un côté de l'enceinte.

Pour établir ce tracé d'une manière exacte, nous recueillerons d'abord les données sur les portes disparues.

Bāb al-ʿIrāq.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 41 : «bāb al-ʿIrāq, porte ancienne; sur un de ses saillants on lit :

أبو علوان ثمال بن صالح بن مرداس

«abu ʿUlwān Thimāl, fils de Ṣāliḥ, ibn Mirdās» qui était... [1] à Alep, après 420. Elle a deux portes [2]. En avant d'elle s'étend le *maidān* créé par Nūr al-dīn en 553» [3].

Ibn Shaddād, *durr,* p. 39 : «Le maidān du bāb al-ʿIrāq a 520 coudées de longueur; 85 coudées de largeur au sud et 150 au nord.» — La coudée équivaut à un pied et demi; ces mesures correspondent à 225 mètres sur 37 et 65 mètres.

Ibn al-Khaṭīb ajoute, *durr,* p. 41 : «Rien ne reste de cette porte. Sur son emplacement s'élève à présent la partie nord — var. lect. son emplacement original se trouve au nord — de la mosquée d'al-Ṭawāshī, près du ḥammām al-Dhahab.» Note d'ibn Shiḥna : «C'est juste. J'ai vu là une vaste salle, *qāʿa,* avec une haute porte munie de deux banquettes de marbre, et un beau passage voûté, *sābāṭ* [4]. Lorsque le sultan Mu'ayyad Shaikh (aº 820) eut décidé de démolir les murs existants pour les reconstruire sur le plan ancien, il ordonna de démolir cette salle et de reconstituer le bāb al-ʿIrāq sur le plan ancien, ordre qui fut exécuté. A sa mort, on cessa les travaux de la porte et on abandonna la reconstruction des murs.»

Le djāmiʿ al-Ṭawāshī et le ḥammām al-Dhahab existent, voir plan, pl. I et fig. 5 et 6. L'emplacement est déterminé par l'intersection d'une ligne prolongeant le mur méridional vers l'Est, et d'une perpendiculaire passant par l'entrée de la citadelle. A cet endroit se trouve aujourd'hui une petite place, seul reste du maidān, d'où rayonnent deux rues, l'une vers le bāb al-Nairab à l'Est, l'autre vers le bāb al-Maqām au Sud-Ouest. Ce sont les chemins de campagne qui partaient de l'ancienne porte [5]. Elle était donc située sur le côté oriental, tout près de l'angle sud-est de l'enceinte primitive.

Quand il s'agit de questions topographiques, les bains sont des points de repère immuables; ils demeurent forcément près du cours des conduites souterraines. Le *ḥammām al-Dhahab* était situé, selon Ibn Shiḥna p. 241, «au *zuqāq al-muballaṭ*», passage pavé (p. 246), «où se trouve le *masdjid Ghauth*». Ce dernier existait aux temps de nos visites, et Ibn Shiḥna (p. 69) et Yāqūt

[1] Manque un mot indiquant une activité; Thimāl régnait 434-449 (1042-1057).

[2] Cela veut dire un seul passage, sans coudes, avec une porte extérieure et une intérieure, type archaïque et simple d'une porte de ville.

[3] Pour la date voir p. 21.

[4] *Qāʿa* possiblement «cour». — *Sābāṭ,* mot emprunté, d'origine inconnue, plutôt gréco-latine que persane, expliqué par «passage couvert». Est-ce que c'est le terme pour les baies voûtées? Yāqūt, III, 3 : الساباط عند العرب سقيفة بين دارين من تحتها طريق نافذ والجمع سوابيط وساباطات Aujourd'hui, à Jérusalem, un marché dans une rue voûtée est appelée *sābāṭ.* D'autre part, le nom de la ville *Sābāṭ al-Madā'in,* apparaît depuis l'époque romaine pour une des villes de Séleucie-Ctésiphone.

[5] Un exemple clair d'un fait analogue est Reims, où la cité romaine avec les routes qui en partent, a déterminé aussi la formation des faubourgs.

disent qu'il était «à l'intérieur du bāb al-ʿIrāq». (P. 109) : «une *khānqāh,* réservée à des esclaves, dans le quartier taḥt al-Qalʿa, est située au bout du *zuqāq al-muballaṭ,* qui n'est séparé de la Sulṭāniyya (qui existe) que par un chemin, *ṭarīq*». Ceci sous-entend «en venant de la ville».

Ibn Shiḥna confirme nos conclusions sur la situation de la porte en disant que, vers 820, Mu'ayyad Shaikh, ayant décidé de revenir à l'ancien tracé des murs, les fit reconstruire à partir du bāb Qinnasrīn, par le quartier *sāḥat Bizzā,* jusqu'au djāmiʿ al-Ṭawāshī, et au delà du ḥammām al-Dhahab. Baibars abandonna ce plan définitivement.

Bāb Dār al-ʿAdl et Bāb al-Ṣaghīr.

Ces deux portes forment un groupe qu'il faut traiter ensemble.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 34 : «Ẓāhir Ghāzī construisit pour ses audiences publiques le *dār al-ʿAdl,* «la Salle de Justice» [1] sur le terrain entre les deux murailles [2], la nouvelle qu'il avait fait ériger lui-même le long du maidān (du bāb al-Ṣaghīr), et l'ancienne dans laquelle est le bāb al-Ṣaghīr, la «Petite Porte». Ce terrain comprend le *faṣīl* bâti par Nūr al-dīn. Les travaux furent commencés en 585» (1189).

«A l'est de la ville (c'est-à-dire en dehors), il construisit, devant le Palais de Justice, un mur avec deux portes, l'une orientée vers le sud (p. 41), par laquelle il n'était permis à personne de passer (à cheval), sauf à Ẓāhir Ghāzī lui-même, le fondateur, — l'autre, vers le nord-est, au bord du fossé (de la citadelle), qui s'appelle également bāb al-Ṣaghīr.»

(P. 42) «Le bāb al-Ṣaghīr (c'est-à-dire l'ancienne porte du mur principal) est la porte par où l'on sort de *taḥt al-Qalʿa,* en longeant le fossé (de la citadelle) et la khānqāh al-qaṣr, pour aller au Palais de Justice. C'est en dehors d'elle que sont les deux portes que Ẓāhir Ghāzī a nouvellement construites dans le mur qu'il a fait ériger autour de la Salle de Justice, l'une également appelée bāb al-Ṣaghīr, s'ouvrant sur le bord du fossé (de la citadelle), et par laquelle on sort sur le maidān déjà mentionné; l'autre est toujours fermée» [3].

Ibn Shaddād, *durr,* p. 51 : «Ẓāhir Ghāzī ouvrit une porte appelée *bāb al-Djabal* dans le mur de la citadelle, à l'est de l'entrée principale, avec une *dargāh* que l'on n'ouvrait que pour lui-même quand il descendait au Palais de Justice (terminée en 611).»

[1] *Dār* peut signifier l'ensemble d'un grand palais. D'autre part, par exemple dans l'histoire de Samarra chez Ṭabarī, *dār* est employé plusieurs fois pour un appartement ou une salle définie de cet ensemble; al-Muntaṣir, comme prince-héritier, a un *dār* dans le *qaṣr* al-Djaʿfarī de son père al-Mutawakkil; les princes al-Muʿtazz et al-Mu'ayyad sont apportés dans un *dār* du *djausaq* (palais où réside le khalife al-Muntaṣir), dont on ferme la porte jusqu'à ce qu'ils prononcent leur abdication comme successeurs. Dans le *kit. al-Aghānī,* 7, 31, le khalife al-Muʿtaṣim donne un *dār,* appelé al-Dimishqī, à l'intérieur du *djausaq,* à une chanteuse, jusqu'à ce qu'une maison lui soit donnée en ville. *B. G. A., Gloss.* dit «*dār* 'atrium, salle', opp. *ḥudjra* (chambre à coucher)». Masʿūdī, *murūdj,* VIII, 2 : le khalife al-Muhtadi fit bâtir une salle voûtée, à quatre portes, appelée *qubbat al-maẓālim* «Salle de Justice» dans le *djausaq,* où il donnait des audiences privées et publiques régulièrement. Mīrkhond traduit *qubba* par *gumbadh* «coupole». Le terme *dār al-ʿAdl* a exactement le même sens. Dans la nécrologie de Nūr al-dīn, chez Ibn al-Athīr, XI, 266, l'auteur donne des exemples de la justice de l'atabek : «Il bâtit dans ses pays des *dār al-ʿAdl,* dans lesquels il donnait audience avec le qāḍī al-Shahrazūrī, en donnant justice aux opprimés — qu'il s'agisse d'un juif — contre les oppresseurs — qu'il s'agisse de son propre fils ou du premier de ses émirs.» La salle d'audience est l'élément essentiel, peut-être le seul d'un pareil *dār,* mot qui semble toujours exclure l'idée d'habitation privée. C'est la même différence qu'entre sérail et harem.

[2] *Fīmā bain al-sūrain,* nom fréquent de quartier de ville, où il y a plusieurs murailles, comme au Caire et à Damas; à Samarra il y a une région appelée *bain al-ḥā'iṭain.*

[3] C'est le *bāb dār al-ʿAdl* de la section méridionale du nouveau mur, *durr,* p. 41 : le sultan seul pouvait y passer, *rakiba.* On pourrait penser au *bāb al-nizāla* du grand palais de Samarra, où tout le monde devait mettre pied à terre; mais ici l'usage de la porte secondaire semble avoir été réservé exclusivement au sultan.

En résumé : l'ancien mur oriental atteignit la citadelle en un point à l'est de sa grande entrée — nous verrons plus loin que c'était le point où s'élève la tour avancée sud. Le mur devait franchir le fossé et monter la pente jusqu'à l'enceinte supérieure. Où il atteint le fossé, se trouve l'ancien bāb al-Ṣaghīr.

L'ancien et le nouveau bāb al-Ṣaghīr, intérieur et extérieur, forment une unité, situés sur le

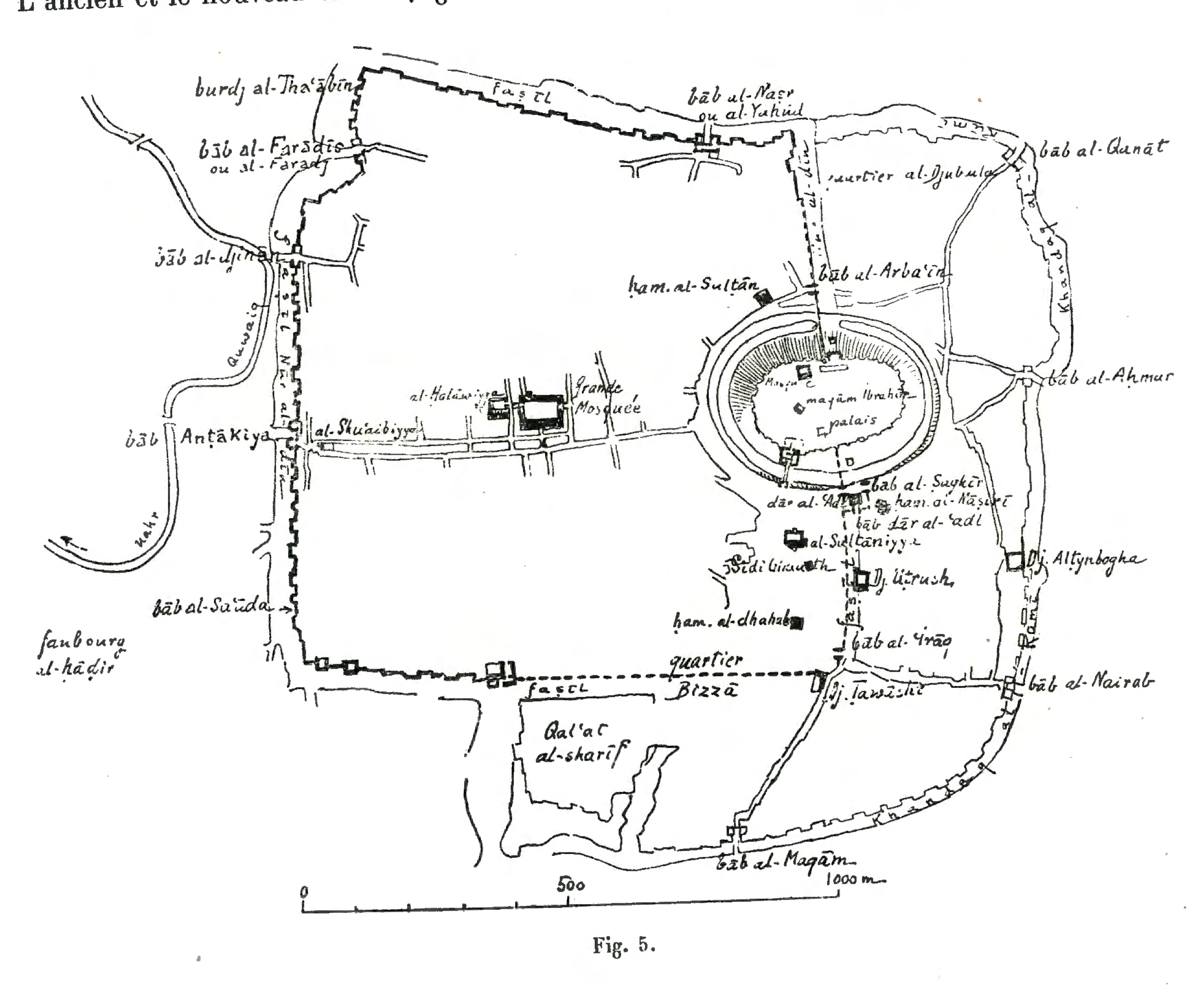


Fig. 5.

même axe ouest-est, et séparés que par la longueur de la Salle de Justice [6]. Dans le coin formé extérieurement par la citadelle et le grand mur, sur le terrain du faṣīl de Nūr al-dīn, Ẓāhir avait construit le dār al-ʿAdl, qui est protégé à l'Ouest par le grand mur, au Nord par le fossé de la citadelle, et des deux côtés sud et est par le nouveau mur, avec le bāb dār al-ʿAdl dans la partie méridionale, et le nouveau bāb al-Ṣaghīr (dans l'axe de l'ancien) dans la partie orientale. Puisque le court chemin entre les deux portes Ṣaghīr passe le long du fossé, le dār al-ʿAdl était probablement du côté sud.

Le maidān s'étend en dehors du bāb al-Ṣaghīr extérieur, à l'Est, en dehors du faṣīl de Nūr al-dīn. Le fait qu'une porte, le bāb al-Djabal, fut ouverte dans l'enceinte de la citadelle pour

[6] C'est-à-dire très peu : les *dār* de la citadelle ne mesurent que 30 ou 40 coudées, soit 13 mètres ou 17 m. 50.

permettre au sultan de descendre directement à la Salle de Justice, prouve que ce chemin ne passait pas sous le fossé, mais le franchissait en utilisant le grand mur qui devait se continuer au delà de l'ancienne porte Ṣaghīr et rejoindre l'enceinte supérieure [1]. Une communication de ce genre, faisant usage du mur correspondant, existait au Nord.

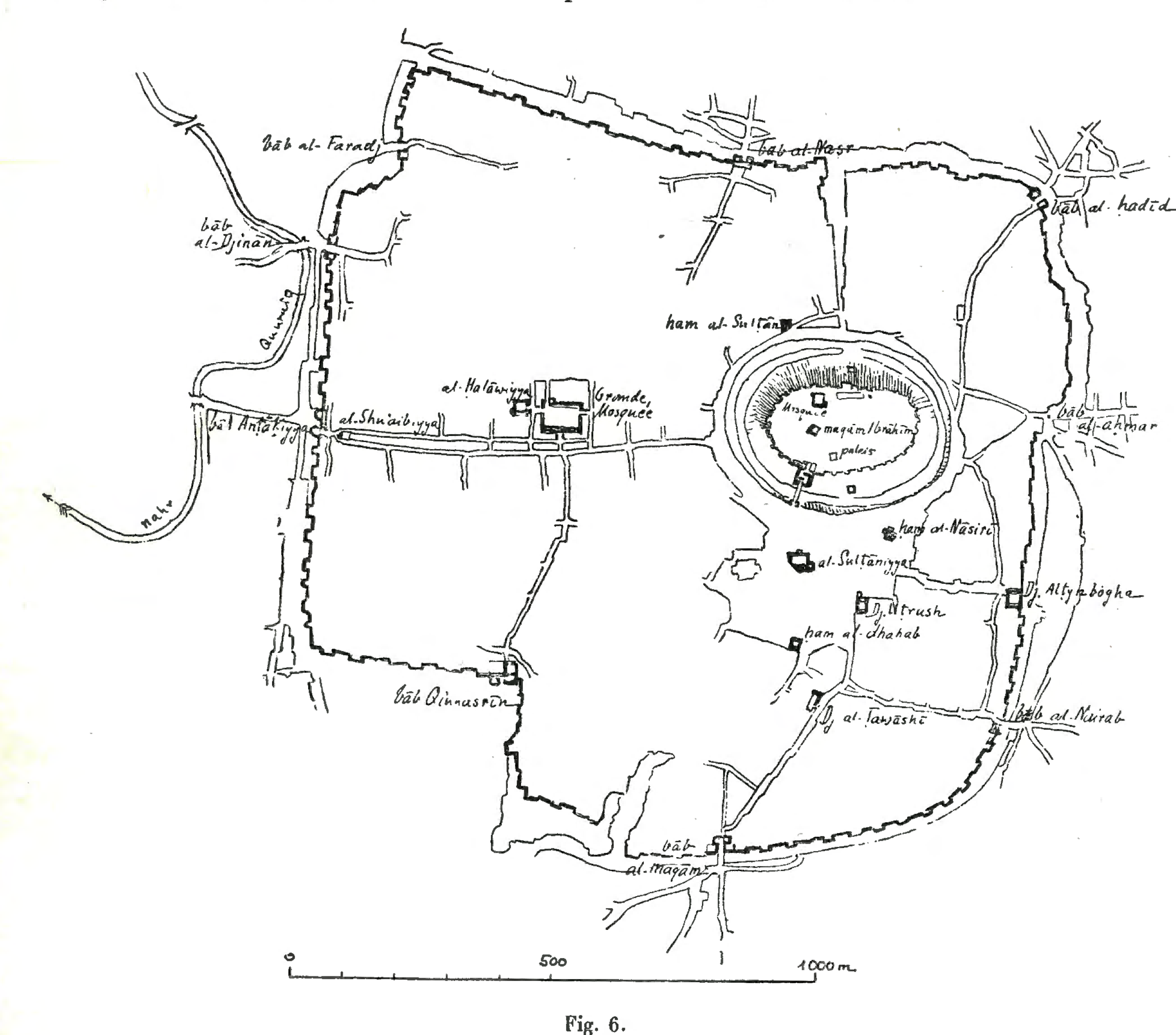


Fig. 6.

Dans le chapitre « Citadelle » se trouvent encore deux passages qui ont rapport à notre problème :

Ibn al-Khaṭīb, *durr*, p. 65 : « A ʿAzīz al-Daula Fātik [2]... appartenait le palais qu'on appelle *khānqāh al-qaṣr*, contigu [3] à la citadelle, fondé (comme khānqāh) par Nūr al-dīn ; commencement de la construction en 553 ; appelé *al-qaṣr* parce que son emplacement était celui du *qaṣr*, château, bâti par Shudjāʿ al-dīn Fātik. » « La khānqāh fut démolie plus tard pour donner de l'espace aux agrandissements de la citadelle : le fossé empiéta sur la place. Le bain fut désaffecté [4] à l'époque de Ẓāhir Ghāzī qui le fit démolir et en fit une cuisine. »

[1] Voir sous « Bāb Arbaʿīn » et cf. la communication entre le palazzo Pitti et les Uffici à Florence.

[2] Voir son inscription au bāb Anṭākiya, n° 8.

[3] *Sic* dans le ms. ar. Br. M., 436 *a*.

[4] Éd. دبيرًا, ms. ar. Br. M. دَاثَرًا, évidemment داثرًا.

Le quartier taḥt al-Qalʿa existe encore et comprend les Mosquées al-ʿĀdiliyya, al-Sulṭāniyya, Uṭrush.

Dans sa description des quartiers, ibn Shiḥna dit, p. 241 : «*khaṭṭ taḥt al-Qalʿa,* rue dans laquelle se trouvent le Palais du Gouvernement, le marché sūq al-ghazl [1], détruit par Tchakam, l'école du sultan Ḥasan, également détruite par Tchakam, la khānqāh al-qaṣr, la Sulṭāniyya, les maisons des banu l-Shiḥna et leur madrasa, le dār al-ḥadīth et la zāwiya d'al-Ṭawāshī [2] etc.»

Ibn al-Khaṭīb, *durr,* p. 57 : «Tchakam démolit le bazar [nom ?] au bord du fossé, à l'est de (la porte de) la citadelle, ainsi que l'école du sultan Ḥasan en face de la citadelle. Il y avait, au nord du ḥammām al-Nāṣirī, un très large arc, *qanṭara,* bâti en pierres *hiraqlī* [3], dont le (pilier du) nord s'appuyait sur l'épaule du fossé : on l'appelait *bāb al-Qaus al-barrānī,* «la porte de l'arc (arme) extérieure.» Un autre arc, le *bāb al-Qaus al-djawānī,* intérieure, était à l'ouest de celui-ci, à l'extrémité du Marché aux Chevaux qui s'étend de là vers le Palais de Justice, occupant tout l'espace entre les deux arcs. Le deuxième est aussi large, sinon plus large que le premier. Tchakam les démolit et fit construire, avec les matériaux, les deux nouvelles tours (avancées sur l'escarpe).»

Le Marché aux Chevaux n'a pas changé de place, et les tours de Tchakam existent. Le ḥammām al-Nāṣirī se trouve près du fossé au sud de la tour de Tchakam, avec la Sulṭāniyya à l'Ouest, et le djāmiʿ Uṭrush au Sud.

Dans la liste des *ḥārāt,* ibn Shiḥna parle du *khaṭṭ sūq al-khail,* «rue du Marché aux Chevaux», p. 241 : «anciennement connue sous le nom «les deux portes al-Qaus»; dans cette rue sont à présent le ḥammām al-Nāṣirī, les «bazars nouveaux», le mausolée d'Arghun, le collège de Taghriwermish, la Mosquée d'Uṭrush et de Demirdash». La situation du *bāb al-Ṣaghīr* et du *bāb dār al-ʿAdl,* immédiatement au sud de la citadelle, est donc bien établie.

Bāb al-Arbaʿīn.

Les différentes anecdotes étiologiques qu'ibn Shaddād et ibn al-Khaṭīb donnent comme explication du nom de «Porte des Quarante», prouvent qu'on n'en connaissait plus le sens à l'époque islamique. Le nom est antique. Comme dans d'autres villes de Syrie les «Quarante» sont les quarante martyrs de la ville de Samaria-Sébasté [4], source de reliques si riche, que les habitants en faisaient cadeau libéralement à d'autres villes. Placées dans une porte, ces reliques exercent leur pouvoir protecteur au profit de toute la cité. Les *maqām* de saints dans les portes de villes islamiques, coutume presque générale en Syrie — voir les plans des portes d'Alep, — ne sont que la survivance de notions préislamiques.

[1] Éd. الغزل, var. lect. الغرل, cf. p. 57 «sūq العرى ou العزى au bord du fossé, à l'est de l'entrée de la citadelle, détruit par Tchakam» : aussi p. 107 : عرصة الفراى et le nom moderne al-Farrā'īn, الفرّائين.

[2] A distinguer du djāmiʿ al-Ṭawāshī. La madrasa fut détruite, selon al-Baṭrūnī, *durr,* p. 119, en 935, pour faire place à la Khusrawiyya.

[3] M. van Berchem penchait à voir dans ce terme une forme plutôt qu'une matière, et Sauvaget traduit «pierre d'appareil». Mais *hiraqlī* est un adjectif de *Hiraqla,* nom de ville, Héraclée. C'est donc un nom de provenance, ou, comme ils s'agit d'une pierre, le nom des carrières. Il y avait une Héraclée en Cyrrhestica, Strabon, XVI, 2, 7 : «A l'Est d'Antioche est l'Euphrate, Bambyke (Manbidj), Beroia (Alep) et Herakleia», et «Herakleia est à 20 stades du sanctuaire d'Athène en Kyrrhestís», sur le chemin allant de Dārā à Apamée, voir Pauly, *R.E., s. v.* — Le matériel du pavé du talus de la citadelle, appelé *hiraqlī,* est une pierre calcaire fort solide.

[4] Voir E. Lucius, *Anfänge d. Heiligenkultes,* 1904, p. 161, 184 et 275.

La porte des Quarante appartenait au même type archaïque et simple que le bāb al-ʿIrāq.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 42 : «Elle a deux portes», c'est-à-dire un seul passage droit, fermé aux deux bouts.

Ibn al-Khaṭīb, *durr,* p. 42 : «Elle était en ruines, et il n'en restait que des vestiges; lorsque le sultan Ashraf Barsbāy décréta la construction de l'enceinte extérieure [1], on enleva ce qui restait de pierres, de sorte qu'à présent il n'y a plus ni pierre ni pan de mur.»

Ibn Shaddād, *durr,* p. 51 : «Ẓāhir Ghāzī relia le côté du nord de la citadelle au bāb al-Arbaʿīn par un passage voûté en berceaux, عقد et آزاج معقودة, dont on ne fait usage qu'en cas de nécessité, comme d'une porte secrète, *bab sirr*» [2].

Ibn al-Khaṭīb, *durr,* p. 58 : «Tchakam fit construire deux tours (avancées), dont l'une sur le talus du nord, en face du bāb al-Arbaʿīn».

Ibn Shiḥna, *durr,* p. 246 : «Le ḥammām al-Sulṭān, au bord du fossé (de la citadelle), près du bāb al-Arbaʿīn».

Le bain existe au milieu du secteur nord-ouest du fossé [3]. La porte des Quarante était donc située au pied de la citadelle, au point où la partie nord du mur oriental rejoignait le fossé. La large rue moderne, nord-sud, qui aboutit au point nord du fossé, doit suivre le tracé du fossé oriental de l'enceinte primitive. Près de son angle nord-est, un morceau du mur oriental était encore visible au temps de nos visites; d'autres restes sont cachés sous des constructions modernes.

Cette situation de la porte est confirmée par beaucoup d'autres données topographiques qui impliquent toutes la présence de la porte à cet endroit, par exemple : l'aqueduc de Ḥailān atteint d'abord le bāb al-Qanāt, entre ensuite en ville par le bāb al-Arbaʿīn, où il se ramifie, la branche maîtresse allant droit vers la cathédrale, la madrasa al-Ḥalāwiyya. Le quartier Farāfrā, avec les madrasas Qawāmiyya, Nāṣiriyya, le djāmiʿ al-Ḥayyāt et d'autres, s'étend autour du secteur nord-ouest du fossé de la citadelle, et est désigné comme le quartier «en dedans du bāb al-Arbaʿīn». Enfin le quartier Djubail et ses sanctuaires, situé en dedans du bāb al-Qanāt, était désigné jadis comme «hors du bāb al-Arbaʿīn».

Les Maidāns.

Devant les portes des villes orientales s'étend généralement une vaste place qui sert à différents usages : les caravanes s'y arrêtent pour les inspections douanières; en temps de paix, ces places sont une espèce d'*agorà,* lieu d'activité politique et judiciaire. A Alep, on mentionne des *maidān* devant les portes du ʿIrāq, Ṣaghīr, Qinnasrīn; un *maidān al-ḥaṣā* devant la porte al-Saʿāda; en outre, chose analogue, le Marché aux Chevaux devant l'entrée de la citadelle, et un *maidān al-akhḍar* «place verte» ou «gazonnée» à l'intérieur de la citadelle.

[1] Le long du khandaq al-Rūm, en abandonnant l'idée de Mu'ayyad Shaikh, de revenir au plan ancien.

[2] Cf. *bāb al-sirr* chez Yāqūt, *supra,* p. 12. Le terme pourrait signifier une poterne, comme il y en a une sur la face nord-est de la citadelle, fermée par une toute petite porte en fer forgé, de l'époque de Ghāzī; mais les poternes mènent en dehors d'une fortification, le passage qui mène au bāb al-Arbaʿīn débouche à l'intérieur. Il est donc plus probable que le passage utilisait une section du mur qui devait relier l'enceinte de la citadelle à la porte qui se trouvait en bas.

[3] Voir ibn Shaddād, dans إعلام النبلاء في تاريخ حلب الشهباء (abbr. *Iʿlām*) de Muḥammad Rāghib al-Ṭabbākh, Alep 1342/1923, vol. III, p. 530, et Sauvaget, *Perles,* p. 139 : construction achevée en 608, sur l'ordre de Ẓāhir Ghāzī.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 49, donne leurs mesures en coudées : le maidān du bāb al-ʿIrāq a 520 sur 85 ou 150 coudées, équivalent à 225 mètres, sur 37 ou 65 mètres. Celui du bāb Qinnasrīn a une longueur de 1150 coudées sur 50 (au Nord) et 70 (au Sud), soit 350 mètres sur 22 et 31 mètres. Le maidān al-ḥuṣā pourrait être la *raḥba al-kabīra* entre la muraille et le faubourg al-Kallāsa ou al-Ḥāḍir, «large d'un trait de flèche», soit 230 mètres [1].

La forme est toujours fort étirée, comme celle des cirques romains, dans les proportions de 1 : 4 à 1 : 12. A Samarra, on distingue plusieurs places semblables dans la ville, qui mesurent 200 mètres sur 45, 400 mètres sur 50, 550 mètres sur 65. De la description du *sūq al-khail* on peut conclure que ces espaces étaient entourés de simples murs ou de séries de boutiques, *ṣaff;* ceux de Samarra étaient entourés d'arcades, tel le maidān d'Isfahān, le plus parfait exemple du type, place énorme qui surpasse en dimensions, non en beauté, les *Procurazie* de Venise.

Dans le glossaire de la *B. G. A.,* IV, M. J. de Goeje observe : « *maidān* extra urbem est « campus, pratum», in urbe «area, forum» quod tum mercatui, tum ludis publicis est destinatum», et cite la description des maidāns d'Isfahān et de Qazwīn [2]. Les maidāns de Samarra servaient comme terrains de *polo* [3].

Le Faṣīl de Nūr al-Dīn.

La figure 5 représente graphiquement le résultat de notre examen des portes de l'enceinte primitive. Une addition importante fut faite à cette enceinte aux dernières années du règne de Nūr al-dīn [4].

Ibn Shaddād, *durr,* p. 33 : «Nūr al-dīn, fils de l'atabek ʿImād al-dīn, bâtit un *faṣīl* pour l'enceinte, en avant des sections de la courtine comprise entre le bāb al-Ṣaghīr et le bāb al-ʿIrāq, entre la qalʿat al-Sharīf, le bāb Qinnasrīn et le bāb Anṭākiya, et entre le bāb al-Djinān, le bāb al-Naṣr et le bāb al-Arbaʿīn; il fit de ce *faṣīl* une deuxième courtine moins élevée, en avant du grand mur, *al-sūr al-kabīr.*» [Suit : Il reconstruisit aussi la courtine du bāb al-ʿIrāq, et cette reconstruction fut commencée en 553» (1158)].

[1] Selon ibn Rusta, p. 22 : 24 traits de flèches = 1 farsakh ou 5500 mètres.

[2] Par Cartwright, chez Purchas, *Pilgrimages,* II, p. 1431 et 1434.

[3] A Baghdad, le khalife al-Ma'mūn fait ajouter « un *maidān* pour les courses de chevaux et le jeu de polo et un حيّز (ou حير) pour des bêtes sauvages» au qaṣr al-Tādj, Yāqūt, *muʿdjam,* I, 807. A Samarra un *maidān* se trouve à l'intérieur du *djausaq,* et le khalife al-Muʿtaṣim y joue une partie de polo avec Isḥāq b. Ibrāhīm, le Tahiride, cf. Tabarī, III, 1326 sqq. Le palais de Bogha al-ṣaghīr possédait un *maidān* pour le polo, Ṭabarī, III. Dans l'histoire de ʿAlā al-dīn abu l-Shāmāt, *1001 Nuits,* éd. Caire, II, p. 65 (Nuit 622) le champ de polo est imaginé «hors de la ville», c'est-à-dire devant les portes. — Le grand *maidān* d'Isfahān est mentionné dès la première époque islamique, devant la porte méridionale de la ville préislamique de Gay, ar. Djayy, v.-p. *gava.* La porte s'appelait « du *maidān* » ou « de l'*asprēs* », deux mots iraniens et synonymes : *asprēs* < *aspa.rvaisa* « course de chevaux», et *maidān* < *maitāna,* dérivé de *mita,* lat. *meta,* du cirque. Voir *Altp. Inschr.,* p. 170, 3, 258 et sqq. On trouve *asprēz* à côté d'*asprēs,* comme *handēz : handēs, muhandis : muhandiz,* voir van Berchem, *Amida,* n° 2, p. 14, où il faut lire المهندز au lieu de المتحدر[ى]. Voir *infra,* sous « al-Sidillā ».

[4] Le texte, interrompu entre les mots فصيلا et والحصن par une longue note explicative, porte فصيلا // والحصن على موضع. *al-hiṣn* est « murus qui circumdat urbem», voir *B. G. A.,* IV, la fortification entière. Les mots *ʿala mauḍiʿi* et tout ce qui suit, définissent la situation du faṣīl en relation à l'enceinte : au lieu de *faṣīlan wa l-hiṣnu* il faut donc lire *faṣīlan lil-hiṣni.* Dans les *Mille et une Nuits,* éd. Caire, II, p. 75, Nuit 275, on lit dans la description de la ville d'Īram al-ʿimād en Arabie du Sud : مدينة عظيمة وحولها حصن عظيم وحول ذلك الحصن قصور شاهقة في الجو

Pour les sections du *faṣīl* ibn Shaddād suit le sens contraire à celui suivi dans sa liste des portes. Le *faṣīl* est complet à deux exceptions près : il manque entre le bāb Anṭākiya et le bāb al-Djinān, où le fleuve s'approche des murailles; et il manque au Sud entre la qalʿat al-Sharīf et le bāb al-ʿIrāq, pour des raisons inconnues.

La signification du terme *faṣīl* ressort clairement des descriptions de la Ville Ronde d'al-Manṣūr à Baghdad [1], qui avait un mur principal, un avant-mur de dimensions inférieures, un fossé, et deux *faṣīl,* c'est-à-dire *intervallum,* terre-plein, un entre les deux murs et un en dedans du grand mur. Le *faṣīl* est, en principe, un terrain sur lequel, pour des raisons de défense, construire n'est pas permis. Le cas normal est donc le *faṣīl* devant le grand mur. Ensuite le terme, qui englobe le fossé et — s'il existe — l'avant-mur le long du fossé, se rattache à la chose la plus visible, à l'avant-mur, le προτείχισμα, par abréviation de *sūr al-faṣīl.* Comme cela il reçoit le sens « fausse-braye» [2], mais sans perdre sa signification plus complexe. C'est pourquoi ibn Shaddād, dans sa description du nouveau mur, construit au coin formé par le mur principal et la citadelle, sur le *bain al-sūrain,* peut identifier cet espace avec le *faṣīl* de Nūr al-dīn.

A une première lecture il semble que la date 553 ait été attribuée par ibn Shaddād à la construction du *faṣīl* ainsi qu'à la reconstruction de la courtine du bāb al-ʿIrāq. Il répète cette date au sujet de la création du maidān qui fait corps avec cette porte. De plus, en 552, année où Nūr al-dīn était à Alep, il y eut un tremblement de terre [3] qui renversa les murailles de nombreuses villes. Nūr al-dīn craignait quelque coup de main des Croisés contre ces villes et se hâta de rebâtir les murs pour mettre les villes à l'abri d'une aggression. Al-Qalānisī parle d'une inspection de l'état des défenses d'Alep et de ses dépendances, le 3 radjab 552 (11 août 1157). Et une inscription de Nūr al-dīn dans la mosquée al-Ḥasanain à Ḥamāh dit :

أمر بعمارة هذا المسجد المبارك بعد هدمه في الزلزلة الحادثة سنة إثنين وخمسين وخمس مائة

Il n'y a pas de doute que Nūr al-dīn a réparé les dégâts causés par le tremblement de terre en 552. Mais la question est de savoir, si la construction du *faṣīl* a eu lieu la même année. Ibn al-ʿAdīm diffère d'ibn Shaddād et attribue la date 565 à cette construction [4].

Le 12 shawwāl 565 (29 juin 1170) est la date du grand séïsme qui frappa Alep plus que toute autre ville, et toutes les chroniques en parlent longuement [5]. Ibn al-ʿAdīm et ibn al-Athīr sont en parfait accord [6] :

«A° 565 : dans cette année, le 12 shawwāl, eurent lieu des tremblements de terre violents, successifs et étendus, comme on n'en avait jamais éprouvé. Ils s'étendirent à beaucoup de pays... mais furent le plus

[1] Voir *Archaeol. Reise,* II, p. 118 et sqq.

[2] *Durr,* p. 33 : حائط دون الحصن, plus exactement : حائط قصير دون سور المدينة

[3] Ibn al-Athīr, XI, 144 : «en radjab 552» (août 1157), sans mentionner Alep; al-Qalānisī, p. 343 mentionne Alep comme extrémité nord de ce séïsme; Blochet, trad. d'ibn al-ʿAdīm, p. 40 d'après ms. ar. Paris, 1683, donne 535, erreur d'impression au lieu de 553, voir Sauvaget, *Mél. Inst. fr. Damas,* I, 1929, p. 138, n. 2.

[4] Trad. Blochet, p. 41.

[5] Ibn Shaddād, *durr,* p. 67, donne, alternativement, la date du 8 shawwal 575 (ms. ar. Paris, 1683 : 576) sur l'autorité de Zain al-dīn ibn al-ʿAdjamī : c'est une erreur, voir *Histoire du Minaret de la Grande Mosquée.*

[6] Ibn Athīr, XI, p. 233; cf. *Hist. des Atabeks, Rec. Hist. Or.,* II *b,* p. 262; Abu l-Fidā, *Rec. Hist. Or.,* I, p. 40.

intenses en Syrie. Une grande partie de Damas etc., etc., et d'Alep fut détruite, les murailles et les forteresses s'écroulèrent... Nūr al-dīn [à ce moment dans le Ḥaurān, en campagne contre les Francs] se rendit tout de suite à Baʿalbek... et à Alep, et vit là les effets du séïsme, plus forts que partout ailleurs... il campa en dehors de la ville et dirigea personnellement les reconstructions, et ne se reposa pas avant que les murs de la ville et les mosquées ne fussent de nouveau solides (par crainte des coups de main des Croisés). Mais le séïsme avait fait les mêmes ravages dans les pays des Francs, et eux aussi travaillaient à réparer les dégâts, par crainte de Nūr al-dīn. Ainsi chacun travaillait à restaurer son pays par peur de l'autre.»

Ibn al-ʿAdīm dit la même chose et ajoute : « Il campa en dehors de la ville, et donna ordre de reconstruire toute l'enceinte fortifiée, et de bâtir aussi une seconde enceinte concentrique autour de la ville, ce qui constituait une double fortification. Ses lieutenants s'occupaient de Baʿalbek, Ḥamāh, etc.»

La construction du *faṣīl* est une chose inusitée qui a apparemment pour but de créer une ligne de défense vite faite, pour permettre de réparer plus commodément les dégâts sérieux. C'est pourquoi il faut accepter la date d'ibn al-ʿAdīm, 565, pour sa construction, date corroborée par les inscriptions que l'on trouve sur les murs de la citadelle : 568 H.

Le rempart extérieur : Khandaq al-Rūm.

Déjà en 592, Ẓāhir Ghāzī fit enlever ce faṣīl [1]. Cet enlèvement est une mesure corrélative à un autre grand changement opéré par Ẓāhir Ghāzī.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 42 sqq. : « En avant des trois portes, al-ʿIrāq, al-Ṣaghīr et al-Arbaʿīn, Ẓāhir Ghāzī fit élever un rempart [2], de terre retirée du khandaq al-Rūm, qu'il appela *al-tawātīr* [3]. Il va parallèlement au mur, du point oriental de la qalʿat al-Sharīf jusqu'au bāb al-Qanāt. On y ouvrit trois portes : 1° la porte méridionale s'appelle *bāb al-Maqām* [ibn Shiḥna : parce qu'on en sort vers le maqām Ibrāhīm] ; 2° puis vient, sur le côté du levant, la porte appelée *bāb al-Nairab ;* 3° puis vient le *bāb al-Qanāt,* appelé ainsi parce que l'aqueduc, *qanāt,* de Ḥailān, que Ẓāhir avait fait creuser, entre en ville par cette porte [ibn Shiḥna : connue à présent comme bāb Bānqūsā, parce qu'on en sort vers ce village].»

Voilà les trois portes du sud et de l'est d'aujourd'hui. Ibn Shaddād a la notion que le bāb al-Maqām correspond, sur la ligne extérieure, au bāb al-ʿIrāq de la ligne intérieure, le bāb al-Nairab au bāb al-Ṣaghīr, le bāb al-Qanāt au bāb al-Arbaʿīn, comme c'est en effet le cas si l'on détermine la position des portes disparues comme nous l'avons fait plus haut.

La fortification extérieure suit la ligne du *khandaq al-Rūm* « appelé ainsi parce que les Byzantins, *rūm,* l'avaient creusé lorsqu'ils s'abattirent sur Alep sous le règne de Saif al-daula» (Ibn al-

(1) Ibn Shaddād, *durr,* p. 33, de même en abrégé, p. 39 : وفي هذه السنة (٥٩٢) أمر برفع الفصيل الذى بناه نور الدين محمود *rafaʿa* est un mot ambigu, « élever » ou « enlever », « erheben » ou « aufheben », cf. Muqaddasī, *B. G. A.,* III, p. 225, 5, et *Gloss.,* IV, s. v. : « demtus, remotus fuit » ; et l'exemple épigraphique رسم برفع سدّ الحرق « démolir la digue du canal abusivement établi... », d'une inscription de Kafr Sūsa, a° 853, citée par M. Sauvaget, *L'enceinte primitive,* p. 146, n. 4.

(2) Les mots *saḥafa* et *tall* précisent la forme à double talus et éliminent toute construction en pierre.

(3) Ibn Shiḥna a feuilleté les dictionnaires pour trouver trois étymologies différentes de ce nom étrange, qu'il approuve toutes. On y pourrait ajouter الثواتير « satellites praetoriani ». Il faut évidemment lire النواتير, pour النواطير (cf. ساطورة : ساتورة etc.) pluriel de ناطور « garde, gardien », donc « chemin de garde, de ronde ».

Khaṭīb, *durr,* p. 34) ; j'ai comparé sa description avec le texte à plusieurs endroits plus correct du ms. or. Br. M., 436 *a,* fol. 84 *a* et *b :*

« Ẓāhir Ghāzī fit aussi déblayer [1] le khandaq al-Rūm qui s'étend [2] de la qalʿat al-Sharīf jusqu'à la porte par où l'on va aux cimetières [3], — ce travail fut commencé, mais ne fut terminé que sous le règne de son fils ʿAzīz Muḥammad, — et qui garde au delà de ce point la direction Est, puis tourne vers le Nord jusqu'à la porte, ouverte sous le règne d'al-ʿAzīz, contiguë au maidān, et appelée à présent bāb [4] al-Nairab ; ensuite il continue vers le nord et atteint [5] le bāb al-Qanāt [6], puis il tourne vers l'ouest, passant au nord d'al-Djabaʾilī [7] jusqu'à ce qu'il rejoigne le fossé de la cité. Ẓāhir Ghāzī fit enlever les déblais et jeter sur le bord du fossé, du côté de la ville, de sorte que ce terrain fut rehaussé et forma un talus le long du fossé.» [8]

Durr, p. 35 : « L'atabek Shihāb al-dīn Ṭoghrul... ordonna que les lapicides taillent le calcaire du khandaq al-Rūm dans le but de l'approfondir et de l'élargir ; et il devint en effet profond et large, et la fortification de la ville y gagna.»

Ṭoghrul qui exerçait la régence pour ʿAzīz Muḥammad, termina les travaux commencés par Ghāzī. *Durr* p. 34 : « On construisit un mur en brique crue le long du fossé sous le règne de ʿAzīz Muḥammad, fils de Ẓāhir Ghāzī, puisse Allāh leur faire miséricorde ! » La bénédiction montre que c'est ibn Shaddād, le contemporain, qui parle. La notice est repétée p. 44 : « on construisit le long du fossé un mur en brique crue à l'époque d'al-ʿAzīz ; ensuite on le remplaça par un mur en pierre, également à l'époque d'al-ʿAzīz.»

C'est donc le rempart le long du khandaq al-Rūm, commencé par Ẓāhir Ghāzī comme une fortification additionnelle extérieure, après l'enlèvement du faṣīl de Nūr al-dīn, qui se développe en mur de ville déjà sous ʿAzīz Muḥammad, et qui se transforme en enceinte principale sur les côtés sud et est, pendant l'époque mamlouke (fig. 6).

La Qalʿat al-Sharīf.

Le point de départ du khandaq al-Rūm au Sud-Ouest est la qalʿat al-Sharīf, aujourd'hui quartier de la ville à l'intérieur de l'angle irrégulier de la fortification, à l'est du bāb Qinnasrīn.

Ibn al-Khaṭīb, *durr,* p. 35 [9] : « La qalʿat al-Sharīf n'est pas (à proprement parler) une *qalʿa,* citadelle ; en effet il y avait (d'une part) l'enceinte de la ville comme elle est à présent, et (d'autre part) elle (la qalʿat al-Sharīf), occupant une colline attenant à la ville [ibn Shiḥna : du côté sud] ». La description finit avec les mots : « Les traces du fossé existent encore, quoique fort effacées et peu visibles. En 510 (1116), sous Ilghāzī b. Orṭoq, le mur de la qalʿa fut rasé, et la ville redevint comme elle avait été.»

(1) Ms. Br. M. : وأهتمّ ... بتحرير, pour وحرر ... ايضًا de l'édition.

(2) Ms. Br. M. corrompt les mots وهو من en وهدمت.

(3) Un manuscrit du *durr* a المقام au lieu de المقابر, sens identique.

(4) Éd. omet « puis tourne au nord » ainsi que tout le passage entre « porte » et « Nairab », ce qui produit la phrase incorrecte : « le fossé va à l'est au bāb al-Nairab ».

(5) Éd. يصل, mieux que ms. Br. M. يعود.

(6) Ms Br. M. interpole « par où l'on va à Bānqūsā », éd. ajoute « en dehors du bāb al-Arbaʿīn » et une longue note sur Bānqūsā.

(7) Éd. *Djubail ;* si *al-Djabāʾilī* était correct, le nom serait araméen, à rattacher à l'ethnique Djabbūl, *Gambulu.*

(8) Le ms. Br. M. saute, à cause du « homoioteleuton », du premier fossé au deuxième, et fait suivre, comme l'édition, une phrase, non grammaticale et qui n'est pas à sa place ; elle appartient au paragraphe qui suit ici, où elle est repétée à la fin.

(9) Comparé avec le ms. ar. Br. M., 432 *a,* fol. 84 *b.*

Pour la description même nous faisons usage du manuscrit ar. 522 du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg [1] :

Année 478 (1085), après la mort, par la main de Sulaimān b. Quṭulmysh, de Muslim b. Quraish : « Le Sharīf abu ʿAlī al-Ḥasan, fils de Hibat-Allāh al-Hāshimī [donc un ʿAbbaside], surnommé al-Ḥutaitī, possédait tout le pouvoir politique dans la ville, tandis que Sālim b. Mālik al-ʿUqailī commandait à la citadelle (fol. 69 *a*). Comme préposé et chef de police, il fit construire pour lui-même, en ṣafar 478, la *qalʿat al-Sharīf,* qui porte son nom, entourée d'une enceinte et pourvue d'un faṣīl (*intervallum*) avec muraille et fossé, entre la qalʿa et la ville, par crainte que les Alépins qui le haïssaient et qui détestaient son gouvernement, ne le trahissent. Le Sharīf et Sālim, commandant de la citadelle, tombent d'accord d'écrire tous les deux une lettre au sultan Malikshāh, offrant de lui rendre la ville, et l'implorant de venir ou d'envoyer une armée pour délivrer Alep de Sulaimān b. Quṭulmysh. » Ensuite, Malikshāh expédie son frère Tutush qui tue Sulaimān en bataille et délivre Alep [2].

PÉRIODES DES MURS

REPRÉSENTÉES PAR DES RESTES MONUMENTAUX.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 33 (enceinte) et p. 50 (citadelle) : « [Après les Mirdasides], les princes d'Alep reconstruisirent l'enceinte comme le prouvent des inscriptions en leurs noms, par exemple Qasīm al-daula Aqsonqor et son fils, l'atabek ʿImād al-dīn Zengi. » [3]

Idem., contin. : « Nūr al-dīn reconstruisit la courtine du bāb al-ʿIrāq, en 553. » [4] Il construisit un faṣīl, entre 565 et 568 [5].

Les chroniques ne rapportent aucune activité de Ṣāliḥ Ismāʿīl et de Saladin.

La période qui a déterminé pour toujours le caractère de la fortification d'Alep, est celle de Ẓāhir Ghāzī. Le récit original d'ibn Shaddād sur cette période a été maltraité par ibn al-Khaṭīb et ibn Shiḥna ; nous citons ici les données par ordre chronologique :

Ibn Shaddād, *durr,* p. 34 : « Lorsque Ẓāhir Ghāzī arriva au pouvoir..., il bâtit un mur au côté est de la ville devant le Palais de Justice..., travaux commencés en 585. » [6]

Id., p. 33 : « Il ordonna de construire une courtine depuis le bāb al-Djinān jusqu'à la Tour des Dragons, *burdj al-thaʿābīn,* ouvrit la porte nouvelle [ibn Shiḥna : celle qu'on appelle bāb al-Faradj], et construisit des saillants

(1) Ibn Shaddād, fol. 68 *b* sqq. ; d'après une notice marginale de M. Sobernheim, le texte serait identique à celui du ms. parisien de la *zubda,* fol. 108 et sqq.
وأمّا الشريف حسن الحتيتى فإنّه كان مقدّم الإحداث ورئيسهم
فعمر لنفسه فى صفر من السنة ثمان وسبعين قلعة الشريف المنسوبة
اليه وبنى عليه سورًا دائرًا وفصل بينها وبين المدينة بسور وخندق
خوفًا على نفسه أنّ يسلمه أهل حلب وكانوا يبغضونه ويكرهون
ولايته عليه وإتفق الشريف وسالم بن مالك صاحب القلعة الكبيرة
على أن كاتبا السلطان ملكشاه يبذلان له تسليم حلب اليه ويحثانه
على الوصول أو وصول نجدة يدفع سليمان بن قطلمش

(2) Voir Dozy, *Suppl.,* s. v. *iḥdāth.* — Le sharīf avait été *ra'īs* d'Alep déjà en 472, lorsque Muslim entra en Alep et خلع على إحداثهم. Le poste de *ra'īs* semble avoir été d'abord une charge purement policière ; plus tard, des charges religieuses y sont jointes, voir Ṭāriq b. Ṭarīra, sous « Mashhad al-Muḥassin ».

(3) Voir inscr. n° 92, djāmiʿ al-Ḥadjdjārīn.

(4) Date qui ne se réfère qu'aux travaux de la porte et de son maidān, voir *supra,* p. 21.

(5) Voir *supra,* p. 20-22.

(6) Voir *supra,* sous bāb Dār al-ʿadl et bāb al-Ṣaghīr, p. 15-16.

depuis le bāb al-Djinān jusqu'au bāb al-Naṣr ; il dirigea les travaux personnellement, et cet endroit devient le plus fort de tous [1]. Il fit aussi déblayer les fossés. Cela fut exécuté en 592. »

Ibn Shiḥna, *durr,* p. 125 : « Au bāb al-Djinān, dans la tour appelée *burdj al-thaʿābīn,* située près du bāb al-Faradj, est un talisman contre les serpents, grâce auquel, dans Alep, la morsure des serpents est sans effet ; à Bānqūsā, par contre, ils tuent instantanément. »

Id., p. 34 : « L'atabek Ṭoghrul construisit un puissant saillant sur la courtine entre le bāb al-Naṣr et la Tour des Dragons, en face des fours à chaux et des cimetières juifs, au nord de la ville ; travaux exécutés après 620. »

D'après ces indications, la Tour des Dragons semble avoir été le saillant de l'angle nord-ouest de l'enceinte qui offre à présent une ligne irrégulière à cet endroit, voir le plan de la ville et pl. VII *a*. Le nom et le talisman font penser à la célèbre « Porte aux Serpents » de la citadelle, voir pl. XXXV *b*, qui date aussi de l'époque de Ẓāhir Ghāzī. On supposera qu'un bas-relief analogue sur la tour était la cause du nom [2].

Ẓāhir Ghāzī fit enlever le faṣīl de Nūr al-dīn, ordre donné en 592 [3].

Ibn Shaddād, *durr,* 33 et 39 : « Il ordonna de faire des transformations aux courtines et aux tours (du mur principal) et de leur donner la hauteur que l'enceinte a à présent. » [4]

Le passage suivant peut se rapporter à cette construction-ci ou aux saillants du mur nord, de 592 :

« Lorsqu'il conçut le plan de construire les saillants, il assigna à chacun de ses émirs l'administration d'une des tours jusqu'à la fin des travaux, et fit écrire leurs noms sur ces tours. » Remarque d'ibn Shiḥna : « Telle est leur coutume. Lorsqu'on renouvela l'enceinte, monsieur mon père a administré la construction du bāb al-Maqām et du bāb al-Qanāt, et a écrit son nom sur les deux portes, gravé sur des pierres *ṣawwān* [5], qui sont demeurées visibles jusqu'au jour où l'émir Demirdash, gouverneur d'Alep, les fit ôter. » [6]

La date de cette reconstruction générale des courtines et des saillants sera la même que celle des importants travaux faites à la citadelle, après 600 et avant 611. En 611 Ẓāhir Ghāzī aménagea

(1) Confirmé par ibn al-ʿAdīm, trad. Blochet, p. 124, n° 592 : « Ẓāhir s'occupa activement de faire creuser les fossés d'Alep, et de fortifier la ville » ; d'après ms. ar. Paris, 1683 : « Il ordonna de bâtir un mur depuis le bāb al-Djinān jusqu'au bāb al-Naṣr ; il ordonna aussi de creuser le fossé, et cela en l'an 592. » — C'est ici qu'il faut placer les remarques sur l'inspection personnelle du sultan et sur la puissance de l'endroit, qui sont dépourvues de sens à la place où elles apparaissent.

(2) Dans une des histoires des *Mille et une Nuits,* éd. Caire, I, p. 38, Nuit 27, un *thuʿbān,* « dragon », attaque un serpent, *ḥayya,* ils sont donc supposés être des ennemis naturels.

(3) Voir *supra,* p. 22, n. 1.

(4) Époque de ʿAzīz Muhammad et Nāṣir Yūsuf.

(5) *Ṣawwāna* est une pierre dure ; le mot vient évidemment de Συήνη, *Pap. Elef.,* Svn, la syénite. Le nom de la ville a été arabisé en *suwān, uswān,* Assouan ; le terme technique n'a pas été dérivé du nom arabisé de la ville. Mais la syénite n'a jamais été employée en Syrie du nord ; la seule pierre dure d'un usage fréquent, surtout pour des inscriptions des premiers siècles de l'Islam, est le basalte noir. Voilà ce que doit signifier *ṣawwān* en Syrie. — Au Caire, selon Maqrīzī, Badr al-Djamālī construisit un glacis en grands blocs de *ṣawwān* au bāb Zuwaila, voir M. van Berchem, *Notes d'épigraphie,* I, p. 44 ; il annote « *silex,* ou quelque roche analogue ». Dans ce cas « syénite » me semble probable. Voir *supra,* p. 18, n. 3, « hiraqlī ».

(6) Demirdash était plusieurs fois gouverneur, voir sous inscr. n°s 216 et 217, a° 809-812. La période de restauration ne peut pas être celle de Mu'ayyad Shaikh. Ibn Shiḥna se rappelle d'avoir vu comme enfant les travaux exécutés sous Tchakam en 808-809, et l'étrange acte de Demirdash s'expliquerait en supposant qu'il ôta les inscriptions du rebelle Tchakam. Il est encore possible, mais peu probable que le passage soit dû à ibn al-Khaṭīb et non à ibn Shiḥna.

une communication entre la citadelle et le dār al-ʿAdl, probablement en même temps une autre entre la citadelle et le bāb al-Arbaʿīn. Ces ouvrages relient les travaux de l'enceinte à ceux de la citadelle. Eux furent terminés, tandis que la nouvelle ligne de fortification le long du khandaq al-Rūm, commencée à une date antérieure, ne fut terminée que par ʿAzīz, fils de Ẓāhir Ghāzī.

Sous le règne de ʿAzīz Muḥammad, en 620, l'atabek Ṭoghrul a construit un saillant au front nord de l'enceinte, entre le bāb al-Naṣr et la Tour des Dragons (voir *supra*).

Le long du khandaq al-Rūm, on a construit d'abord un mur en brique crue, remplacé peu après par un mur en pierre (voir *supra*).

Le fossé est élargi et approfondi.

Voir aussi les travaux de réparation faits à la citadelle, en 622 et 628.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 36 : « Nāṣir Yūsuf ordonna de refaire complètement quelques saillants de l'enceinte, entre le bāb al-Djinān et le bāb Qinnasrīn, travail exécuté en 642 ; on refit une vingtaine de saillants puissants, chacun équivalant à une forteresse, complets en eux-mêmes, bâtis solidement. Leur hauteur est de plus de 40 coudées, leur largeur entre 40 et 50 coudées. Chaque saillant possède des galeries (de bretèches) [1] qui protègent les défenseurs contre les pierres des balistes et contre les flèches. Un glacis descend des courtines et des saillants jusqu'au fossé... La fortification en fut tellement augmentée, que les Tatars, lorsqu'ils vinrent attaquer la ville, après des efforts vains, durent lever le siège. »

Ibn Shaddād ajoute : « L'enceinte entière comprenait (à cette époque) 128 saillants et (le même nombre de) courtines ; son périmètre — sans la citadelle — était de 6625 coudées ; l'enceinte de la citadelle mesurait 1520 coudées, avec 49 saillants et 48 courtines. » [2]

Si la coudée est celle employée à la même époque au Firdaus, sous inscr. 162, les longueurs sont 2900 et 665 mètres, chiffres qui restent au-dessous des mesures actuelles : 3500 et 750 mètres [3]. Sur le côté ouest, on peut compter — avec les changements postérieurs, — 30 saillants, soit à peu près 120 sur les quatre côtés. Nāṣir i Khusrau estime, en 438, la hauteur de l'enceinte, à 25 coudées. Ẓāhir Ghāzī l'a augmentée, et ibn Shaddād parle de 49 coudées, soit 17 m. 50. A présent, le pied des murs est enseveli sous des décombres, et l'étage des bretèches et des créneaux a presque partout disparu. Apparemment, toutes les mesures sont des estimations très proches de la vérité.

Ibn al-Khaṭīb, *durr*, p. 36 : « L'enceinte d'Alep demeurait dans l'état de puissance décrite jusqu'à la prise par Hulagu en 658. Il la détruisit atrocement, de même que la citadelle, qui fut restaurée sous le règne du sultan Ashraf Khalīl (i. e. 689-693), tandis que les murs de la ville demeurèrent en ruines jusqu'au gouvernement de l'émir Saif al-dīn Gümüshbogha al-Ḥamāwī, en 793 [4]. Il s'occupa avec zèle de leur restauration, fit des vantaux de portes (suit un développement sur le bāb al-Faradj, voir *infra*, p. 40). Le mur demeura en bon état jusqu'à la conquête d'Alep par Tamerlan qui ruina et incendia la ville, et détruisit l'enceinte une seconde fois. »

[1] *Riwāqāt*, emploi rare de ce terme ordinaire. Mot emprunté du persan, subordonné au thème *rwq* et rentré en persan comme *riwāq, riwāg*, avec ses significations secondaires. De **ravāka*, rac. **raf-* « suivre », une « suite, série » d'éléments égaux, par exemple « colonnade, arcade », aussi « courtine » (Vorhang), toujours avec la notion d'une longue étendue.

[2] Le nombre diffère parce que la grande entrée a deux tours.

[3] La « coudée noire » de Samarra, 0 m. 518, donnerait 3430 et 787 mètres.

[4] Éd. 663, *var. lec.*, 693, les deux dates sont fausses, la vraie est 793, voir inscr. n° 10, et van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim*, p. 43, n. 2.

« Dès ce temps, chaque gouverneur, l'un après l'autre, rapiéça une section des murs, sans plan méthodique, jusqu'à la troisième visite à Alep du sultan Mu'ayyad Shaikh, en 820 (1417). Il examina l'état des murs anciens, en fit entièrement le tour — j'y étais (ibn al-Khaṭīb) — et décida de reconstruire l'enceinte sur le plan ancien, depuis le bāb al-ʿIrāq jusqu'au bāb al-Arbaʿīn, et de réparer en même temps le mur extérieur du khandaq al-Rūm. On commença, et il répartit les frais sur la province d'Alep et d'autres. [Note d'ibn Shiḥna : « Il avait préposé aux travaux le vizir ʿAlam al-dīn Sulaimān b. Aldjāy [1], qui détruisit des mosquées et des madrasas, confisqua les immeubles illégalement, opprima les gens et leur causa des dommages énormes ; tout ce qui était bâti sur le tracé de l'ancien mur, fut démoli : heureusement cette situation ne dura que peu de temps] (p. 28) : On construisit solidement des tours puissantes, pendant à peu près trois années. La construction commença à l'Ouest au bout de la qalʿat al-Sharīf, et s'étendit vers l'Ouest jusque près du bāb al-Djinān, sur la face ouest, et vers l'Est jusqu'en face du djāmiʿ al-Ṭawāshī [ibn Shiḥna : « bien plus, au delà jusqu'en face du ḥammām al-Dhahab »]. On fit les fondations de la porte que le sultan avait ordonné, le bāb al-ʿIrāq et une à la place du bāb al-Arbaʿīn, comme jadis. A ce moment, le sultan mourut, qu'Allāh ait pitié de lui ! Son successeur, le sultan Ashraf Barsbāy, ordonna de reconstruire le mur extérieur, et de continuer les travaux au khandaq al-Rūm, mais d'arrêter les travaux en cours dans la région du djāmiʿ al-Ṭawāshī et de la *ḥārat Bizzā* [2], et de défaire la construction commencée avant cet endroit. Le sultan envoya pour cette affaire le qāḍī Zain al-dīn ʿAbd al-Bāsiṭ, inspecteur des armées en Égypte, et on dessina le plan sur le terrain et on inaugura en sa présence le commencement des travaux, en shaʿbān 831 (mai-juin 1428). Ensuite le qāḍī retourna au Caire, le sultan approuva son rapport, et chargea de l'exécution l'émir Saif al-dīn Bāk [3], gouverneur de la citadelle d'Alep, qui se mit avec zèle à sa tâche. Qu'Allāh en permette la terminaison par ses soins et de son vivant ! »

Les chroniques finissent à cette même date et sur cet épisode, et la « Continuation » d'al-Baṭrūnī n'apporte rien sur les phases postérieures, sous les sultans Qāitbāy, Nāṣir Muḥammad, et Qānṣauh al-Ghūrī, dont les noms sont beaucoup plus fréquents dans les inscriptions que ceux de leurs prédécesseurs. L'époque de Mu'ayyad Shaikh est bien représentée par les inscriptions, l'époque de Barsbāy l'est moins. Mais l'étude archéologique des portes et des saillants prouve qu'une grande partie des restes monumentaux remonte aux époques anciennes, surtout à celle de Ẓāhir Ghāzī et de Nāṣir Yūsuf, malgré le silence des textes épigraphiques.

[1] Éd. الجاى ; cf. *durr*, p. 91, destruction du mausolée de Qaiṣar, p. 121 de la madrasa al-Shādhbakhtiyya. La ponctuation semble toujours être fautive ; cf. *durr*, p. 133, madrasa *al-Aldjā'iyya* ; notre inscr. 198, et *M.C.I.A. Eg.*, inscr. n° 187 sqq.

[2] Pour le nom comp. *bazzā d nahrāwāthā, Syr. Chron.*, Nöldeke-Guidi, p. 12 : probablement forme dialectale pour *bez'ā*, Bar Bahlūl, 377 ; talm. *Byz'* « fente ».

[3] Voir inscr. n° 221, sabīl bāb al-Maqām ; la bénédiction contient une date pour la rédaction, par ibn al-Khaṭīb, du livre d'ibn al-ʿAdīm.

CHAPITRE PREMIER.

FORTIFICATION D'ALEP.

A. — LES MURS.

CÔTÉ NORD.

BĀB AL-NAṢR.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 44 : « bāb al-Naṣr, appelée jadis *bāb al-Yahūd*... Ẓāhir Ghāzī détestait ce nom et l'appela *bāb al-Naṣr,* le seul nom sous lequel on le connaît à présent. »

Vingt ans avant ibn Shaddād, et vingt ans après Ẓāhir Ghāzī, Yāqūt parle encore, comme avant lui Nāṣir i Khusrau, du bāb al-Yahūd « la porte des Juifs » [1]. *Naṣr* est l'assistance d'Allāh qui amène la victoire ; le nom signifie donc « Porte de la Victoire » au sens imprécatif.

Ibn al-ʿAdīm, ms. ar. Br. M., 463 *a,* f° 85 *a :* « Ẓāhir Ghāzī changea (le plan de) cette porte de ville qui avait eu deux issues [2] par lesquelles on sortait sur la *bāshūra* [3], pour passer ensuite à l'extérieur de la ville. Ẓāhir la fit démolir et fit faire quatre portes, chacune avec un *dargāh* [4] (passage voûté) à elle, de sorte que l'on

[1] L'inscription d'al-Malik al-Ashraf Mūsā à Mayyāfārkīn, a° 607-617, atteste aussi un changement de nom : « la porte nouvelle », connue jadis sous le nom de *bāb al-marā,* et à présent comme *bab al-Farādj.*

[2] C'est-à-dire porte d'entrée et de sortie.

[3] Éd. باشورة, ms. Br. M. a باب سفرة, mais يخرج منها. Ibn Shiḥna l'explique à cet endroit par « un morceau de terrain en dehors d'un mur de ville, contre lequel est construit un mur qui s'étend entre ce terrain et le fossé, et par lequel on sort en dehors de la ville ». Le mot de *bāshūra* a été étudié par M. van Berchem à plusieurs reprises, par exemple *Notes d'épigr.,* I, p. 42 sqq. (barbacane) ; *M. C. I. A. Eg.,* p. 86, n. 3 (« ouvrage saillant sur la courtine ») ; *Arab. Inschr. Syrien, M.D.P.V.,* 1903, p. 38 (mont Thabor) ; *Inscr. de Banias,* p. 464 (où le terme me semble se rapporter au terrain en face de l'inscription) ; *Voy. en Syrie,* Alep, voir *infra,* p. 78, aussi *Archaeol. Reise,* I, p. 35, n. 8. — La signification est claire, mais non l'étymologie. Nöldeke, chez S. Fraenkel, *Aram. Fremdw.,* p. 238, a proposé une dérivation de l'aram. *br sur'* « fils de mur », c'est-à-dire « petit mur », non satisfaisant comme forme et comme sens. Van Berchem l'appelle « un mot persan, comme *dargāh* », *Notes d'épigr.,* p. 43, je crois avec raison : *bāshūra* est ou directement m.-p. *pēšvār,* de **pašya.vāra* « avant-mur », ou il vient d'un dérivé avec vrddhi du même substantif **pāšya.vara,* c'est-à-dire προτείχισμα. Cf. ar. *mākhūra* de m.-p. *maykhvar.*

[4] Ibn Shiḥna, *durr,* p. 51, explique *dargāh* par « le lieu qui suit la porte, on y fait un coude, ارتفق, pour entrer ensuite dans la maison ou dans un bâtiment du même genre », cf. M. van Berchem, *Voy. en Syrie,* p. 215, note ; par conséquent, *dargāh,* arabisé *durqāʿa,* est le terme normal pour les entrées coudées des maisons musulmanes. Le mot persan est un composé, type *khāngāh,* de *dar* « porte » plus *gāh* « place », cf. doorway, Thorweg. Sur l'inscription de la porte en bois du sanctuaire de Muḥammad Makhrūq à Nīshāpūr, il signifie simplement « portail », a° 978 H. :

گشاده باد بعزّت هیشه این درگاه
بحقّ حرمة قدر علیّ ولیّ الله
بر روی اهلٔ دل در دولة گشاده باد
این در بروی اهلٔ سعادة گشاده باد

Dans la description de la Ville Ronde d'al-Manṣūr, par Wakīʿ et Yaʿqūbī, voir *Archaeol. Reise,* II, p. 125, *dargāh* est remplacé par le synonyme *dahlīz,* un autre dérivé de *dar,* v.-p. *dvarθi-* plus le suff. dimin. *-iča.*

passait d'une dargāh à l'autre sous de grands berceaux, *qabw,* solides. Et devant il construisit de hauts saillants forts. (F° 85 *b*) : On sort de la porte en passant sur un pont voûté, jeté sur le fossé. Les hauts tas de terres, de cendres et d'ordures devant la porte furent enlevés, le terrain fut aplani, et on construisit des magasins où l'on vendait du blé et du bois.»

Ibn al-Khaṭīb confirme que le bāb al-Naṣr n'avait d'abord que deux portes, et que l'on sortait sur la bāshūra. Cette description, confirmée par des observations concordantes, prouve que les

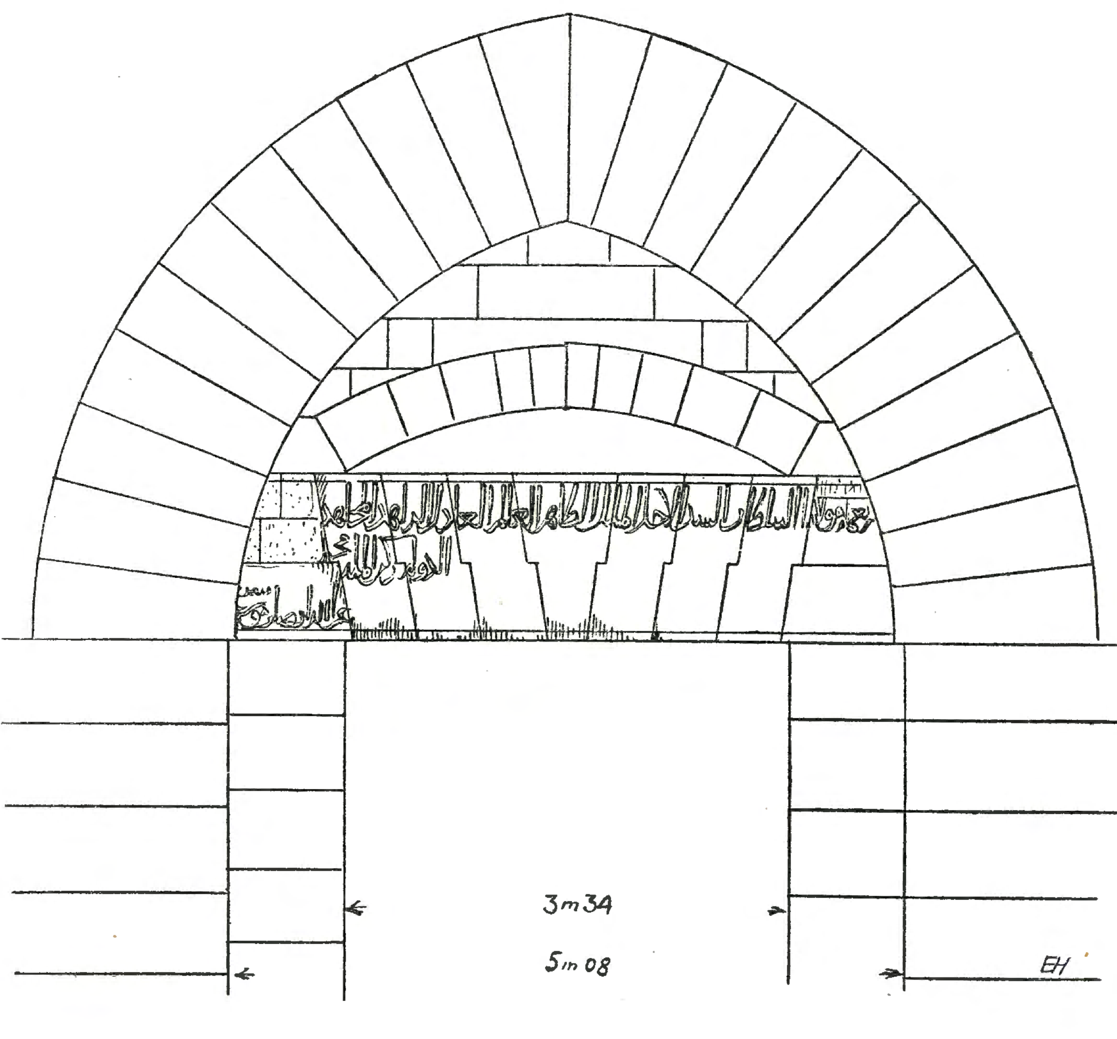


Fig. 7.

portes à passage droit, sans coudes, mais avec un ouvrage saillant sur la courtine, représentent le type archaïque des portes de ville [1], et que les passages coudés ne se généralisent que vers la fin du VIe siècle. On les mentionne déjà vers 158 H. dans la description de la Ville Ronde de Baghdad.

Le bāb al-Naṣr se compose d'une paire de saillants distants l'un de l'autre de 7 m. 50, larges de 15 mètres, s'avançant à partir du mur de 10 mètres vers l'extérieur, et au moins

[1] Voir les portes de Badr al-Gamālī au Caire.

de 8 mètres vers l'intérieur; l'épaisseur des murs varie de 2 m. 50 à 3 m. 80. Ils sont entièrement construits en pierres de grand appareil. La surface des pierres de taille est parfaitement lisse. A une époque toute récente, on a démoli la courtine entre les deux tours, pour créer un passage droit pour la rue, changement qui a rendu difficile la compréhension du plan (voir pl. V, *b*).

Pour entrer, étant entre les deux tours, on tourne d'abord à gauche, puis, passant la porte, on entre à l'intérieur de la tour de gauche, qui présente une pièce oblongue, voûtée à arêtes avec une petite ouverture au sommet de la voûte; deux niches à meurtrières donnent sur la face principale nord, une sur la face en saillie Est. Ensuite on tourne à droite, par une deuxième porte, qui se trouve dans la ligne de la grande courtine. Tournant une troisième fois, à droite, on se trouve dans un long passage voûté — à berceau en général, mais à arêtes dans les axes des portes — qui réunit les deux tours parallèlement à la grande courtine. Après 20 mètres dans ce passage on a le saillant ouest, qui ne sert pas de passage, à sa droite, et on tourne une quatrième fois, à gauche. La porte intérieure n'existe plus; une recherche dans les maisons avoisinantes pourrait peut-être encore révéler des restes. Par suite, on ne sait pas si l'on débouchait directement dans l'intérieur de la ville par la porte percée dans la paroi sud du long passage, face à la tour occidentale, ou s'il existait un autre passage pénétrant vers l'intérieur de la ville, comme il en existe un à la porte de Qinnasrīn.

La description d'ibn Shaddād parle de quatre portes avec quatre *dargāh,* ce qui est contraire à la logique : quatre portes entraînent trois *dargāh.* Probablement le bāb al-Naṣr n'avait — à parler exactement — que trois portes et deux *dargāh,* peut-être quatre portes et trois *dargāh.* Mais, chose essentielle pour la description et pour la défense, celui qui entre doit tourner au moins quatre fois.

A l'extrémité Est du long passage intérieur sont deux *maqām,* ou tombeaux de saints, appelés al-Khiḍr et abu l-ʿAbbās. En bas du pied-droit ouest de la deuxième porte, deux pierres tombales à inscription grecque ont été remployées dans la maçonnerie. On croit qu'elles portent la marque de la main d'un martyr et qu'elles guérissent les verrues.

La porte possède un arc ogive à deux centres, sans clef, chaque moitié à onze voussoirs, extradossé suivant une courbe concentrique à l'intrados. Le plan intérieur de cet arc ne touche pas le plan de la porte proprement dite, mais entre les deux il y a un vide qui se prolonge jusqu'à l'étage supérieur, soit pour laisser passer une porte à guillotine [mentionnée déjà dans la description des murs de Baghdad bâtis en l'année 250 H.], soit pour pouvoir tirer sur les assaillants ou les ébouillanter d'en haut. Le linteau de la porte même est une plate-bande lourde, appareillée avec deux sommiers doubles et sept voussoirs taillés suivant une ligne à une dent. Elle est protégée par un arc de décharge en ogive surbaissé.

On prétend qu'une fort jolie sculpture, pl. IX, *b* un lapin courant sur un fond d'arabesques, provient de cette porte [1], et il se peut qu'elle ait fait partie d'une frise ornementale qui se serait étendue jadis entre les deux tours sur la courtine détruite.

[1] Publiée dans : «*Mshattā, Ḥīra und Bādiya*», *Jahrb. Preuss. Kunstsamlg.*, 1921, II, Tfl. 3.

1.

Texte de construction, royal, *in situ,* 609 H. — Sur le linteau appareillé en plate-bande de la porte. La plate-bande s'est affaissée et a été grossièrement réparée à une époque récente, avec perte du coin supérieur gauche de l'inscription, voir pl. VI, *a* et fig. 7. Inscription 5 mètres × 1 mètre, trois lignes, naskhī ayyoubide, grands caractères, photographie, inédite.

(1) أُمر بعمله مولا[نا] السلطان السيّد الأجلّ الملك الظاهر العالم العادل الزاهد المجاهد

[المرابط المؤيّد] (2) المظفّر المنصور غياث الدنيا والدين ملك الاسلام والمسلمين عماد الدولة

رُكن الملّة محيى [العدل فى العالمين] (3) أُبو المظفّر الغازى ابن الملك الناصر صلاح الدنيا

والدين يوسف ابن أَيّوب [ناص]ر [اميرا] المـ[ـو]مـ[ـنيـ]ـن أعزّ الله أُنصاره فى سنة تسع وستّمائة

« A ordonné de le construire notre maître le sultan, le seigneur éminent, al-Malik al-Ẓāhir, le savant, le juste, l'ascétique, le champion de la foi, le vigilant, l'assisté (d'Allah), le victorieux, le vainqueur, Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, le prince de l'islam et des musulmans, l'appui de l'empire, le pilier de la nation, le vivificateur [de la justice dans les mondes], Abu l-Muẓaffar al-Ghāzī, fils d'al-Malik al-Nāṣir Ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn Yūsuf, fils d'Ayyūb, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie ses victoires! — en l'année 609» (1212).

Nous avons recueilli, à Alep, 18 inscriptions de l'époque de Ẓāhir Ghāzī. D'une partie il est l'auteur immédiat; les autres sont écrites sous son règne. Les deux premiers mots des inscriptions suffisent pour distinguer les deux catégories :

A. *amara bi-ʿamalihi,* nos 1, 36, 37, 38, 68, 70?, 89, 97 (*amara bi-ʿimāratihi...*), 135 (*waqafa...*).

B. *ʿumila, ʿummira, djuddida* (en général au passif), *ansha'a, waqafa... fi ayyāmi* ou *fī daulati...*

Cette distinction n'est pas limitée à une époque, mais est un principe. Nous indiquerons, dans le présent volume, toutes les inscriptions du type A par «texte royal». Les inscriptions du type B sont «texte officiel» ou «privé» selon le caractère de l'objet, non de l'auteur.

Dans les inscriptions du groupe B, on n'a pas besoin d'un protocole détaillé pour indiquer le règne; on le réduit aux éléments indispensables, quelquefois à rien, au nom seul. Les protocoles détaillés ne se trouvent que dans le groupe A, et l'historien doit étudier l'évolution de leur rédaction.

Les nos 37 et 38 se trouvent sur des objets mobiliers et pourraient être classifiés comme «marques de propriété» ou «signatures d'auteur»; le protocole est réduit à : *al-malik al-ẓāhir Ghāzī,* c'est-à-dire surnom et nom. La même formule apparaît sur le tombeau du prince, n° 147, fait après sa mort. Les nos 89, maqām Ibrāhīm hors ville, et 97, mashhad al-Muḥassin, n'ont que : *al-malik al-ẓāhir ghiyāth al-dunyā wa l-dīn,* puis la *kunya* et le nom propre. Au n° 97, la *kunya* et le nom sont précédés de *al-sulṭān.* Au n° 68, maqām supérieur de la citadelle, les attributs *al-ʿādil, al-ʿālim, al-mudjāhid, al-mu'ayyad, al-muẓaffar, al-manṣūr* sont insérés entre le surnom et le titre souverain en *al-dunyā wa l-dīn.* Ce sont des protocoles fortement abrégés. Le n° 130

conserve une prière faite auprès du tombeau d'un saint, avec les formules *al-ʿabd al-faqīr..., al-mudjāhid fī sabīl..., al-rādjī ʿafw..., al-malik al-ẓāhir Ghāzī.* Il est évident que la rédaction est en rapport avec l'endroit : on n'emploie pas un protocole détaillé, encore moins un protocole complet, dans un lieu saint.

De nos dix-huit inscriptions, il n'y a, par conséquent, que les nos 1, bāb al-Naṣr, et 36, entrée de la citadelle, qui donnent de bons exemples de protocoles. La différence de leurs dates, 609 et 606, est insignifiante. Les deux protocoles sont, sinon identiques, du moins sans contradictions. Aucun n'est donc complet, et il faut les combiner pour arriver au protocole suivant :

السلطان السيّد الأجل الملك الظاهر العالم العادل الزاهد المجاهد المرابط المظفّر

المنصور غياث الدنيا والدين ملك الاسلام والمسلمين سيّد الملوك والسلاطين محيى العدل

فى العالمين قامع الكفرة والمشركين قاهر الخوارج والمتمرّدين أُبو المظفّر الغازى بن يوسف

بن أَيّوب ناصر أُمير المؤمنين

On peut l'appeler un protocole ayyoubide classique. Le titre initial est *al-sulṭān* sans autre qualification. Il y a un titre entre *sulṭān* et le surnom avec *malik;* il y a une série d'attributs arabes entre le surnom et le titre souverain en *al-dunyā wa l-dīn,* une plus large série de titres entre celui-ci et la *kunya,* enfin le titre califien en *amīr al-mu'minīn* après la généalogie. — Cette disposition est obligatoire. Comme les titres mêmes, elle a son histoire. Tandis que les détails changent, elle est la constante, et ses origines remontent à des siècles longtemps avant l'ère mahométane.

L'étude des protocoles antérieurs, zengides et seldjoukides, nous révèlera, au cours de ce volume, la genèse de ces titres, mais il ne faut pas penser que les deux inscriptions nous donnent le protocole complet de Ẓāhir Ghāzī. Déjà une comparaison rapide avec d'autres protocoles d'Ayyoubides nous force d'admettre qu'on pourrait découvrir une troisième inscription de ce type qui ajouterait d'autres titres. Ce que nous voudrions, c'est avoir un critérium nous permettant d'établir la relation entre les protocoles épigraphiques et les textes fondamentaux des chancelleries, et les méthodes de la rédaction officielle des inscriptions.

Nous possédons un protocole ayyoubide de la même époque et complet — on pourrait penser plus que complet, mais qui en réalité ne dépasse pas les limites de l'usage officiel — dans le Ms. ar. Br. M., 3035, des «avantages évidents des qualités incomparables des Nāṣirīs»[1]. Ce petit livre est écrit par un fils d'al-Malik al-Nāṣir Dā'ūd b. ʿĪsā b. abī Bakr b. Ayyūb, et commence par un protocole de ces quatre princes, qui sert de point de départ pour une discussion de la généalogie des Ayyoubides. Le jeune auteur polémise contre la constatation, pourtant basée sur des faits, de l'historien Yaḥyā b. Ḥāmid abi Ṭayy[2], que les Ayyoubides ne connaissaient rien sur leurs ancêtres avant Shādhī (ou Shādī), et y oppose une généalogie de sa famille qui remonte, par Quraish et ʿAuf, à Ismaʿīl et Ibrāhīm, puis à Noë, Mathusalem, Seth et Adam.

[1] الفوائد الجلية فى الفرائد الناصرية, Rieu, *Suppl.*, n. 557. Dā'ūd était le fils du cousin de Ghāzī, seigneur du Krak des Chevaliers, mort en 656; le ms. doit être antérieur à cette date. — [2] Voir sous Grande Mosquée, Introduction.

Les protocoles sont des chefs-d'œuvre linguistiques, produits les plus élaborés de la chancellerie.

الفصل الاول فى ذكر نسبه

هو السلطان الملك الناصر المولىّ المهاجر صلاح الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين
منقذ بيت الله المقدّس من ايدى المشركين ناصر الاسلام وحصنه ذخر الامام وركنه مؤيّد
الملة وغرِّها[1] غياث الأمة وكنزها كهف الشريعة وحسامها كال المفاخر وقوامها موضح الحقّ
وممهّده مظهر العدل ومجدّده محى العلوم[2a] وناشرها تابع السُنّة وآثرها جامع كلمة الايمان
ودافعها مفرّق كلمة الكفر وراضعها باعث المكارم ومُسديها آخذ الدنيا ومعطيها سيّد
الملوك وسندهم مولى السلاطين واوحدهم ذو المحامد والمآثر ابو المفاخر داود

ابن السلطان الملك المعظّم شرف الدنيا والدين سلطان الاسلام والمسلمين مُحير[1] الممالك
ونجدتها مُجَهّز الجيوش ونصرتها حافظ الامصار ومسدّدها محصّن الحصون ومشيّدها ناصر
حزب التوحيد ومؤيّده كاسر جمع التثليب[1] ومبدّده قامع الكافرين وهاذمهم[1] قاتل
المشركين وقاصمهم سلطان العلماء وغيثهم عالم السلاطين وليثهم ابى المظفّر عيسى

ابن مولانا السلطان الكبير السعيد الشهيد الملك العادل سيف الدنيا والدين سلطان
الاسلام والمسلمين واهب الممالك ونظامها تاج السلطنة وامامها رُكن الاسلام وعضده ناشر
العدل ومؤيّده منقذ اسرَى حصون الاسلام ومعيدها[2b] فاتح مستغلق اقاليم الشرك
ومبيدها ملك الامم وسلطان العرب والعجم صاحب البرّين والبحرين خادم القبلتين
والحرمين ظلّ الله فى ارضه مقيم سُنّته وفرضه أبي بكر محمّد

ابن الملك الافضل نجم الدنيا والدين والد الملوك والسلاطين شيخ الدُوَل وقسيمها
اسد الجيوش وزعيمها قيس الاراء[1] وعمرها ظهير الممالك وذخرها مُظهر دعوة السُنّة ومُعليها
هادم دعوة الالحاد ومعفيها حليف الودع وخليله ضيف الحرم ونزيله ابي سعيد أيّوب
بن شادى بن مروان

قدّس الله ارواحهم وفسح فى الملا الأعلى مراحهم

(1) Le texte est presque sans fautes : au lieu de غرّها il faut lire عِزّها, mais cf. l'alternative de العزّ ou الغُرّا dans l'inscription de la Mustanṣiriyya, Baghdad, *Arch. Reise,* I, n° 40, p. 43, 4, note de Goldziher. Au lieu de هادم au lieu de جمع التثليب ; جمع التثليث lire مجير ; مجير au lieu de هاذم ; le texte porte الاراء etc., ce qui donne du sens, mais entre *al-djuyūsh* et *al-mamālik* on a besoin d'une notion concrète, donc الامراء.

« Le *sulṭān al-Malik al-Nāṣir,* le saint, l'émigré, *Ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn,* le sultan de l'islam et des musulmans, le libérateur de la maison sanctifiée d'Allah des mains des infidèles ; le secours et la forteresse de l'islam, la réserve et le pilier de l'imām ; l'aide et la puissance de la nation ; l'asile et le trésor de la communauté ; le refuge et le glaive de la loi religieuse ; la perfection et la norme des gestes généreux ; celui qui met à découvert et interprète le droit, qui rend évidente et renouvelle la justice ; qui vivifie et ressuscite les sciences, qui suit et choisit l'orthodoxie ; qui met d'accord et honore la parole de la foi[1], qui éloigne et dédaigne la parole de la mécréance ; qui cause et distribue les générosités, qui prend et donne le monde ; le seigneur et le brevet des princes, le maître et le seul des sultans ; l'homme aux actions dignes de louanges et de mémoire, *Abu l-Mafākhir Dā'ūd,* fils du *sulṭān al-Malik al-Mu'aẓẓam Sharaf al-dunyā wa l-dīn,* sultan de l'islam et des musulmans ; le protecteur et la puissance des royaumes, qui arme et mène à la victoire les armées ; qui garde et préserve les contrées, qui fortifie et renforce les forteresses ; qui défend et protège les adhérents du monothéisme, qui casse et dissipe la foule des trinitariens ; qui subjugue et terrasse les infidèles, qui tue et brise les polythéistes ; le sultan d'entre les savants et leur recours, le savant d'entre les sultans et leur refuge ; *Abu l-Muẓaffar 'Īsā,* fils de *notre maître* le *grand sultan,* le bienheureux, le défunt, *al-Malik al-'Ādil Saif al-dunyā wa l-dīn,* le sultan de l'islam et des musulmans ; le donateur et le régent des royaumes, la couronne et l'imām[2] du sultanat ; le pilier et le support de l'islam, celui qui ressuscite et soutient la justice ; qui libère et ramène des donjons les prisonniers islamiques, qui conquiert et abat les fortifications des régions du polythéisme ; le prince des nations et le sultan des Arabes et des non-Arabes, le possesseur des deux continents et des deux mers ; le servant des deux qiblas et des deux sanctuaires ; l'ombre d'Allah sur Sa terre, le préposé à Sa loi et à Ses prescriptions ; *Abi Bakr Muḥammad,* fils d'*al-Malik al-Afḍal Nadjm al-dunyā wa l-dīn,* le générateur des princes et des sultans, l'ancien et l'associé aux empires ; le lion et le porte parole[3] des armées, le Qais et le 'Amr des émirs (?), l'appui et la réserve des royaumes ; qui loue et exalte la mission orthodoxe, qui efface et anéantit la mission hétérodoxe ; l'allié et l'ami de celui qui craint Allāh, l'hôte et le convive du ḥaram ; *Abi Sa'īd Ayyūb,* fils de *Shādhī,* fils de *Marwān,* qu'Allah sanctifie leurs âmes et qu'Il fasse large leur lieu de repos au royaume des cieux ! »

Nous ne discuterons pas le document pour ses mérites propres, nous noterons seulement quelques faits frappants.

Même si l'on admet que ce protocole est en fait le protocole d'un seul roi et que tous les attributs répartis sur lui et ses descendants sont à lui seul, on est obligé de constater que ce protocole éblouissant n'est pas complet : les prédicats qui s'insèrent entre *al-sulṭān* et le surnom avec *malik,* et, à la fin, le titre califien en *amīr al-mu'minīn,* manquent.

Le surnom avec *malik* appartient à chaque membre de la famille, mais ce qualificatif n'est pas souverain[4]. La souveraineté est exprimée par le titre en *al-dunyā wa l-dīn* et par son complément *sulṭān al-islām wa l-muslimīn.* Ce complément manque parmi les titres d'Ayyūb. En réalité, il ne portait pas non plus le surnom Nadjm *al-dunyā wa l-dīn,* mais simplement Nadjm *al-dīn;* il n'a jamais régné, et même Saladin n'atteignit les titres souverains qu'après une longue hésitation du calife. Car ces titres émanent d'une investiture solennelle de la part du calife, qui délègue sur le porteur, en les octroyant, une partie de ses propres pouvoirs. En vertu de cette origine ils sont souverains[5].

(1) Dans le serment féodal, prêté au khalife al-Muntaṣir, et de même à al-Mu'tazz, Ṭabarī, III, 1475, la double activité de إجتماع الكلمة لمّ الشعث est un des devoirs du khalife.

(2) On est tenté de lire *'amāma.*

(3) *Za'īm al-djuyūsh :* on a adopté la traduction « porte-parole » ; dans les *Prolégomènes* d'ibn Khaldūn M. Bouthoul emploie « régent du royaume », peut-être « héraut ».

(4) C'est pourquoi il faut éviter la traduction « roi », voir M. Sobernheim, *Ba'albek,* p. 14. — L'emploi de *malik* dans les protocoles modernes des rois d'Égypte et de l''Iraq, est une façon de parler européenne.

(5) Voir M. van Berchem, *M. C. I. A. Ég.,* p. 300 sqq., et cf. les titres souverains féminins *'iṣmat, ṣāliḥat, khāliṣat al-dunyā wa l-dīn, infra,* sous « Firdaus ».

La formule *sulṭān al-islām wa l-muslimīn* s'était développée chez les derniers Seldjuks [1] comme titre honorifique, alors que leur titre générique restait toujours *al-sulṭān al-muʿaẓẓam shāhānshāh al-aʿẓam*.

En étudiant le document, on observe qu'aucune phrase entière et presque aucune expression ne se répète [2]. Cela prouve que la rédaction a été faite entièrement pour un seul roi. D'abord je pensais que c'était à l'époque de Dā'ūd, et qu'on n'a pas fait usage des protocoles propres du père et du grand-père. Quant à l'arrière-grand-père, Ayyūb, non seulement il ne s'appelait pas Nadjm al-dunyā wa l-dīn, mais il n'a jamais porté aucun des titres indiqués, qui ne sont rien qu'une qualification posthume de son rôle historique. La preuve évidente en est la phrase « générateur des rois et des sultans», scil. Ayyoubides. — Mais un détail me semble prouver que ce protocole a été composé pour al-ʿĀdil : c'est que lui seul est qualifié de *maulānā* « notre maître», attribut qui distingue toujours le roi régnant de ses ancêtres.

Mais le fait qu'il n'y a pas de répétitions prouve plus encore : tous les titres honorifiques qui se trouvent entre *sulṭān al-islām wa l-muslimīn* et les *kunya* des trois rois, ont été répartis entre le sultan et ses descendants et son père. [2] Pour les étudier, on peut les traiter tous comme des éléments d'un seul protocole [3].

L'usage des titres honorifiques en général est déjà pleinement développé dans les « fastes» assyriens. On y trouve un grand nombre de formules identiques ou semblables aux formules arabes, par exemple des qualificatifs comme *šarru dannu, kēnu, šaḫtu, ellu* « le roi puissant, vrai, pieux, saint», ou *lā šanān* « sans égaux», qui correspondent à *al-malik al-ʿazīz, al-kāmil, al-ṣāliḥ, al-zāhid, al-auḥad;* ou *pīt ḫasīsi* « dont l'entendement est ouvert» ∽ *al-ʿālim;* puis des groupes comme *rē'u māti*... « pasteur du pays de... » ∽ *ḥāfiẓ bilād..., nāṣir samni..., mupīq dēn...,* cf. les combinaisons avec *sharīʿa, sunna* et *dīn;* plus proche *nāṣir kētti* « intendant de la justice» et *ša parṣi kidudi kīma lābirimma uṭēra ašrušun* « qui a restauré, comme elles étaient jadis, les lois et les normes» = *muḥyī al-ʿadl fī l-ʿālamīn; aššu dannu ana enši lā ḫabali* « puisque le fort ne viole pas le faible» = *munṣif al-maẓlūmīn min al-ẓālimīn; ša ukallu rittušu pāliḫ ilāni* « qui soutient de ses mains celui qui craint les dieux» ∽ *ḥalīfu l-waʿri wa khalīluhu; igi-gál malki ša kiššati* « le sage d'entre les princes du monde» = *ʿālim al-salāṭīn; ēpiš Esagila u Ezida* « l'édificateur des deux sanctuaires de Babylone» ∽ *khādim al-ḥaramain;* ou *muddiš ešrēti kullat maḫāzē* « le restaurateur des sanctuaires de toutes les villes»; *šarrani ṣīt šamši u ērib šamši... unassiqu* « qui subjugue les rois de l'Orient et de l'Occident» ∽ *malik umarā' al-sharq wa l-gharb; ša ultu tāmtim ēlīt adi tāmtim saplīt ibēluma* « qui règne de la mer supérieure à la mer inférieure» ∽ *ṣāḥib al-barrain wa l-baḥrain.* On pourrait y ajouter les formules qui d'ordinaire se réfèrent à des dieux : *ša innasaḫu lā pāliḫ mamītšu* « qui déracine celui qui a trahi son serment», *ša ašgagi lā pāliḫ zikrišu* « qui châtie celui qui a trahi sa parole», et les comparer aux titres *qāhir, qāmiʿ, hādim,* etc. combinés avec *al-kafara, al-mushrikīn,* etc. Il est inutile de continuer. Les protocoles assyriens n'ont jamais été étudiés sérieusement, bien que Hugo Winckler en ait reconnu l'importance historique en même temps que M. van Berchem en tirait tout le profit pour l'époque islamique.

[1] Voir inscr. 77. — [2] Dans ma traduction je n'ai pas réussi à éviter toute répétition. — [3] Nous désignerons les titres honorifiques de Dā'ūd par I, 1-19, de ʿĪsā par II, 1-11, de ʿĀdil par III, 1-12.

Pour les époques achéménide, séleucide et arsacide, les matériaux sont rares. Mais on ne saurait ignorer les analogies *δίκαιος* = *ʿādil, ἐπιφανὴς* = *ẓāhir, εὐεργέτης* = *afḍal, εὐσεϐὴς* = *ṣāliḥ, νικάτωρ* = *manṣūr, νικήφορος* = *muẓaffar,* ou *mu'ayyad, σωτὴρ* = *mughīth, ghiyāth,* d'autant plus que ces épithètes réapparaissent chez les Arabes dans les mêmes régions. Chez les Sasanides, nous n'avons que des traces : *ἀγαθός, εὐτυχὴς* (*farraxv*) = *saʿīd, εὐσεϐὴς* (*ahlaw*) = *ṣāliḥ, ἀγαθοποιὸς* (*huvaršt*) = *afḍal, ἀρχαῖος* = *ikhtiyār, shaikh;* leur épithète la plus curieuse *εἰρηνοπάτριος* (*rāmshahr*) correspond aux titres comme « protecteur» des *bilād, amṣār.* Bien entendu, ce ne sont pas les titres mêmes, moins encore des protocoles entiers qui se transmettent, mais c'est leur teneur, la manière de penser qui persiste.

Dans notre document les titres honorifiques apparaissent toujours par paires, avec un objet à deux attributs, dans un rigoureux parallélisme, et en prose rimée. Cette manière n'est pas née à l'époque du document, comme en témoigne l'inscription de Nūr al-dīn à la Ḥalāwiyya, notre n° 101 [1]. Les rimes se trouvent déjà chez les Grands-Seldjouks en Perse, mais le parallélisme rigoureux doit être d'origine arabe, syrienne.

A première vue, la richesse des titres honorifiques — il y en a 42 sans compter ceux d'Ayyūb — produit l'impression d'un désordre complet; en réalité, la disposition est aussi voulue que la forme littéraire. Après le titre « libérateur de Jérusalem», qui fait de Dā'ūd un second Saladin, viennent d'abord les titres (I, 3-6) en *islām wa l-muslimīn, milla wa umma,* (II, 2-5) *mamālik wa djuyūsh, amṣār wa ḥuṣūn,* (III, 2-3) *mamālik wa salṭana,* (6-7) *asrā al-islām wa mustaghlaq al-shirk.* Ce premier groupe décrit le sultan comme possesseur du pouvoir temporel sur la « nation» et la « communauté», avec la presque identité des notions de « nationalité» et de « religion» telle qu'elle existait en Orient jusqu'à la première guerre mondiale.

Le deuxième groupe est : (I, 7-14) titres avec *sharīʿa wa mafākhir, ḥaqq wa ʿadl, ʿulūm wa sunna, īmān wa kufr,* (II, 6-11) *tauḥīd wa tathlīth, kāfirīn wa mushrikīn, ʿulamā' wa ʿālim,* (III, 4-5) *islām wa ʿadl.* Ils montrent le sultan comme seigneur justicier et administrateur de la justice, comme garant de l'orthodoxie, et comme protecteur et directeur de la vie intellectuelle.

Un fait surpenant : les titres de possession territoriale qui avaient une assez large part aux époques antérieures, ont presque disparu [2]. On ne pourrait ranger dans ce troisième groupe que (III, 8-11) *malik al-umam, sulṭān al-ʿarab wa l-ʿadjam, barrain wa baḥrain, qiblatain wa ḥaramain,* les deux premiers sont vagues, le troisième indique plutôt un programme qu'une réalité [3], et le dernier est une charge honoraire, d'ailleurs jalousement gardée. On voit que *al-ʿarab wa l-ʿadjam* n'exprime aucune prétention de dominer en Perse. *ʿAdjam* signifie non-arabe et vise les populations

[1] Une première apparition, en 456 H., à Damas, Djisr Thaurā, [à présent au jardin du musée de Damas, coufique avec quelques mots en naskhi] *Répert.*, 2651, cf. Sauvaget, *Syria,* X, 137 : l'atabek Badr dhū l-ri'āsāt, معزّ الدولة وسعدها وعضدها ; puis, en 487 H., inscriptions de Tutush, Āmid, enceinte, *Répert.*, viii, 2804, dans le titre قاضى القضاة و كمالها « qāḍi al-quḍāt, juge des juges et leur perfection». M. Wiet ajoute un *sic* non justifié et traduit incorrectement « le juge et la perfection des juges».

[2] Il ne faut pas généraliser ce fait qui peut résulter des changements introduits par la rédaction tardive.

[3] Rukn al-daula Sulṭānshāh de Kirmān, 467-477, est le premier, en épigraphie, à porter le titre *malik al-barr wa l-baḥr.*

non-arabes de l'empire ayyoubide [1]. Mais le terme est modelé sur le pahlavi *Ērān ut Anērān,* plus tard *Ērān u Tūrān,* qui, sous les Sasanides, impliquait l'aspiration à la domination du monde connu. L'ambassadeur de Chosroès I qui négocie la paix avec Justinien [2], l'exprime en disant : *χοσρόης ὁ πάντων ἀνθρώπων εἴπερ βούλεται βασιλεύς.*

Le quatrième groupe nous donne un aperçu profond de l'état social de l'époque. (I, 15) *bā'ith al-makārim wa musdīhā,* (16) *'ākhidh al-dunyā wa mu'ṭīhā,* (17) *sayyid al-mulūk wa sanaduhum,* (18) *maulā al-salāṭīn wa auḥaduhum,* (II, 11) *ẓill Allāhi fī arḍihi,* (12) *muqīm sunnatihi wa farḍihi.* En comparant (III, 2) *wāhib al-mamālik wa niẓāmuha* « qui fait don des royaumes et est leur régent » [3], on comprend que ces titres décrivent le sultan comme suzerain, Liege Lord, dans une société féodale. C'est à ce titre qu'il est le seigneur des princes, le maître des sultans, celui qui prend la terre et la distribue à son gré, qui crée et répand ses générosités, les fiefs. Dans ce contexte, il faut prendre *sanad* [4] dans son sens de lettre d'investiture féodale [5], comme symbole concrétisant le pouvoir de celui qui les donne. Tous ces pouvoirs et activités sont compris dans le terme « l'ombre d'Allāh sur Sa terre », par lequel le sultan s'arroge le titre exclusivement califien *ẓill Allāhi fī l-'ālamīn* [6].

muqīm exprime la même idée : celui qui est préposé, chargé par Allāh, comme son plénipotentiaire, de veiller à ce que la *sunna* et le *farḍ* soient observés dans le monde [7]. Dans le système féodal islamique, le calife est toujours resté l'instance suprême, le lieutenant d'Allāh qui investit les souverains, et il y a de bonnes raisons de douter que le titre *ẓill Allāh* ait jamais été porté, en fait, par un sultan; sans doute, aucun calife ne l'aurait jamais reconnu [8].

Le teneur du document est donc : le sultan comme porteur du pouvoir politique souverain, le sultan comme justicier et juge, comme garant de l'orthodoxie et directeur de la vie intellectuelle,

(1) Cas instructif : *Répert.,* 3156, d'après le *ms. ar. Berlin* 6124, épitaphe d'une dame, mère d'un malik al-muntakhab 'Alam, morte en 546 H. et ensevelie à la Mecque : كاملة العرب والعجم non pas « femme parfaite des Arabes et des Persans », mais « l'idéal des femmes arabes et non-arabes ».

(2) Ménandre Prot., *De Legat,* II, § 3.

(3) Comme dans le cas de *wālid al-mulūk wa l-salāṭīn,* il faut sous-entendre « de l'empire ayyoubide », indiqué par l'article défini *al-mamālik.*

(4) Mot rare et à ce qu'il semble toujours associé à *sayyid,* par jeu de graphie plutôt que de mots. On pourrait peut-être dériver une signification en le rapprochant d'*isnād;* en général on traduit « appui », voir M. van Berchem, *M. C. I. A. Ég.,* p. 97. inscr. 60 et p. 453, note.

(5) Par lettre-patente, comme déjà à l'époque achéménide : le gouverneur de la Samarie est un *b'l ṭ'm,* akk. *bēl ṭēmē* « porteur de diplôme », voir *Altp. Inschr.,* p. 146, 318.

(6) Lane, *Dict.,* s. v. ظلّ, cite un ḥadīth : *al-sulṭān ẓill Allāh fī l-arḍ* « la souveraineté est l'ombre d'Allāh sur la terre », voir M. van Berchem, *Epigr. des Assass.,* p. 486. — Bīrūnī, *Chronol.,* trad. p. 206, explique par « the office of guarding and watching over the world and reigning in it », c'est-à-dire par une définition de la notion de « souveraineté », le terme v.-p. *al-dahūfadhiyya* < mède *dahyupati.* L'origine du terme *ẓill Allāh* est la formule achéménide *ina ṣilli ša Aḫurmazda,* ou *b-ṭlh zy 'hvrmzd,* voir *Altp. Inschr.,* p. 350. Mais dans le monde musulman cette place suprême appartient au calife, voir Goldziher, *Rev. Hist. Rel.,* XXXV, 1897, p. 331-338; Thomas Arnold, *The Caliphate,* p. 50.

(7) Cf. Ṭabarī, III, 1489, lettre d'al-Muntaṣir à Muḥammad ibn Ṭāhir, concernant l'abdication de ses frères : وانه قد يجب عليهما ... القائمين بما بعث به رسوله et 1491 : ... على عجزها عن القيام بما عقد لهما من العهد ... cf. *al-qā'im* dans le *laqab* du calife 'abbaside, ou dans celui du Mahdī, sous « mashhad Muḥassin ».

(8) Cela touche le problème chronologique du document : 656 (1258) est l'année de la fin du califat de Baghdad et de la mort de Dā'ūd. On pourrait en conclure que notre document date de la courte période entre la conquête de Baghdad par Hulagu et le rétablissement des 'Abbasides au Caire. Mais d'autres considérations parlent en faveur d'une date antérieure.

puis le sultan comme suzerain suprême, et à la fin quelques mots sur ses qualités personnelles : *dhū l-maḥāmid wa l-ma'āthir,* et la *kunya abu l-mafākhir.*

Nous avons noté quelques analogies de détail avec des protocoles de l'antiquité orientale. Une autre observation a des conséquences plus importantes : la même série d'idées domine la composition de l'inscription funéraire de Darius à Naqsh i Rustam : le roi des rois comme souverain temporel dont le pouvoir est fondé sur la religion; le roi comme seigneur justicier et suprême juge de qui émane le droit; le roi comme suzerain suprême qui « prend la terre et la distribue », comme *framātar,* et tout cela *ina ṣilli ša Aḫurmazda,* dans l'ombre de Dieu. A la fin ses qualités personnelles, *αἱ κατὰ τὸ σῶμα ἀρεταί.*

Ce n'est qu'aux apogées que l'on peut observer ce parallélisme. D'autre part, on peut suivre, pas à pas, la croissance des protocoles islamiques, depuis leur apparition jusqu'à leur apogée et au delà, et le développement de leur forme est graduel et s'enchaîne si logiquement, qu'il interdit de supposer des contacts avec des traditions antiques. Le phénomène qui demande explication est, qu'après des interruptions longues et totales, survenant par la force des choses, une pensée et des formes antiques se recréent, dans des périodes de prospérité. Quand la pensée est libre de se déployer sans contrainte, elle retrouve toujours la même expression, non pas par l'effet d'une disposition d'esprit d'une race spéciale, car vagues d'immigration sur vagues d'immigration ont été absorbées entre temps par ces peuples. Le phénomène est un phénomène de civilisation. Plus le passé d'une civilisation devient long, plus les types de ses idées fondamentales deviennent fixes, qu'il s'agisse des sphères religieuse, sociale ou artistique. Dans le cas des protocoles, c'est à l'image du roi parfait, à ses divers aspects et fonctions sociales, que la pensée revient toujours.

CÔTÉ OUEST.

BĀB AL-FARADJ.

Les textes littéraires concernant cette porte sont un peu contradictoires. L'ordre de l'énumération des portes d'Alep, p. 13, ne permet pas de douter qu'il s'agit de la porte al-Faradj quand ibn Shaddād écrit, *durr,* p. 45 :

« Bāb al-Farādīs, fondé par Ẓāhir Ghāzī, qui bâtit les [deux] saillants hauts et forts contre sa façade. La porte fut fermée à la mort du sultan, et ne fut rouverte qu'à l'époque de son petit-fils Nāṣir Yūsuf (II). »

C'est la « porte nouvelle » qu'Ibn Shaddād, *durr,* p. 33, mentionne entre le bāb al-Djinān et la Tour des Dragons. Il ne donne pas le nom, mais ibn Shiḥna ajoute « celle que l'on appelle bāb al-Faradj ». Mais le texte porte *al-bāb al-mustadjadd* avec l'article défini, indication que le nom apparaissait dans le texte original. L'attribution du nom bāb al-Faradj à cette porte était inconnue à ibn Shaddād, car il dit, *durr,* p. 46 :

« Jadis il y avait à Alep deux portes du nom al-Faradj, l'une située à côté du *ḥammām al-qaṣr* bien connu et démoli par Ẓāhir Ghāzī, dont les traces ont disparu : l'autre située devant le pont sur le Quwaiq, en dehors du bāb

Antākiya, bâtie par Sīmā le Long[1], appelée aussi *bāb al-Salāma;* ses traces ont disparu. Les Byzantins l'avaient détruite sous le règne de Saif al-daula ibn Ḥamdān. Nous en parlerons dans : « Bâtiments antiques d'Alep. »

Chez Ibn al-Khaṭīb, *durr,* p. 37, le nom ancien est différent :

« Entre le bāb al-Naṣr et le bāb al-Djinān il y avait une porte appelée *bāb al-ʿabbāra* qui, à l'occasion d'une réfection, reçut le nom de *bāb al-Faradj.* Il y avait eu jadis un bāb al-Faradj à Alep, mais situé près de l'entrée de la citadelle, contigu au château appelé à présent [2] *khānqāh al-qaṣr;* Ẓāhir Ghāzī l'a démoli ». Cf. *idem,* p. 55 : « La khānqāh al-qaṣr était le palais de Fātik, plus tard démoli etc. », voir p. 17.

Ibn Shiḥna fait deux remarques contradictoires. La première, p. 45, concerne le bāb al-Farādīs mentionné par ibn Shaddād :

« Ibn al-Khaṭīb omet cette porte, ne mentionne qu'en passant le bāb al-Faradj, jadis *bāb al-ʿabbāra,* et connaît un autre bāb al-Faradj près de la citadelle. Dans le chapitre sur les portes il ne parle que du *bāb al-Djinān,* et je crois que les deux sont identiques, car *al-djinān* signifie *al-farādīs* (les jardins). »

La deuxième remarque est insérée, après la mention du bāb al-Djinān par ibn Shaddād :

« il semble que le *bāb al-Farādīs* soit celui qu'on appelle à présent *bāb al-Faradj,* et que d'autres le nomment *bāb al-ʿabbāra,* Allāh sait mieux ! »

Les conclusions de la première remarque ne sont pas justes. En réalité, il n'y a aucune contradiction, et les sources primaires sont des plus authentiques. Ẓāhir Ghāzī avait fondé la nouvelle porte sous le nom *bāb al-Farādīs,* nom fastueux comme celui de son bāb al-Naṣr. Ibn al-ʿAdīm indique le nom populaire *ʿabbāra,* porte du trajet. A la mort du sultan on mure sa porte. De même qu'à Baghdad le sultan Murād IV, rentré en triomphe par la porte du Ṭalism, après sa victoire sur les Perses en 1048/1638, fit murer la porte [3], en raison de superstitions magiques analogues, on mura la porte des Paradis après la mort de Ẓāhir. Ibn al-ʿAdīm dit que le nom fut changé, sans doute au moment où Nāṣir Yūsuf fit rouvrir la porte. Depuis ce temps c'est le bāb al-Faradj.

Faradj signifie *gaudium, solatium.* Dozy, *Suppl.,* lui donne la signification « belle-vue », en s'appuyant sur un passage de Thévenot (II, p. 58) qui s'applique justement à notre porte : « A Alep il y a le Bāb al-Faradje, porte de belle vue, parce qu'au sortir de cette porte on a la vue de plusieurs jardins ». — *farādīs,* pl. de *firdaus,* signifie « les paradis » [4], et ibn Shiḥna veut y voir un synonyme de *djinān* « les jardins ». *faradj* est un nom répandu ; à Alep il se trouvait trois fois ; p. 29, n. 1, nous avons mentionné un bāb al-Faradj à Mayyāfārkīn. « Belle vue » ne me semble pas convenir ; les noms des portes de ville en Orient normalement ont un caractère tout différent, celui-ci contient trop d'Europe du xviiie siècle [5]. En tout cas, bāb al-Faradj semble être un nom qui caractérise de petites portes.

[1] *Sīmā al-ṭawīl,* était un qā'id et maulā du calife al-Muhtadī, mentionné par Ṭabarī, III, 1860, a° 256, cf. ibn al-Athīr, VII, 157 et III, 1929, a° 265, ibn al-Athīr, VII, 219 sqq., tué en défendant Antioche contre Aḥmad b. Ṭulun.

[2] Mot qui trahit que c'est ibn al-ʿAdīm, et non ibn al-Khaṭīb qui parle.

[3] Voir M. van Berchem, *Archaeol. Reise,* I, p. 38 sqq.

[4] *Bāb al-Farādīs* est un nom rare. A Damas il y a une raison spéciale pour ce nom : un faubourg antique « Paradeisos ». *Aghānī,* 21, 200, commentaire d'un poème : « al-Farādīs est une rue appelée *darb al-Farādīs* », ibn al-Naḥḥās : « al-Farādīs est un endroit à Damas ».

[5] [Sauvaget, *Perles,* p. 23, rejette aussi la traduction « bellevue » et traduit « Délivrance »] *faradja* signifie *aperuit portam; fardj, firadj* (pl. de *fardja*), *furadj* (de *furdja*) « fente ».

La porte al-Faradj a été démolie en 1904, pour faire passer une rue. Il n'en reste que le saillant méridional, qui sert d'habitation privée. Il est construit en assises égales de pierres de taille. Chaque pierre est bordée d'une ciselure fine, le milieu est plus rude : c'est la façon typique de l'époque mamlouke tardive. A 6 mètres du sol on voit une meurtrière étroite, longue de 1 m. 50, avec un élargissement rond au milieu, autre indication d'époque tardive. Deux cartouches de Qāitbāy flanquent celle-ci. Mais ce groupe ne se trouve pas dans l'axe de l'inscription qui est en-dessous. Les bretèches et les créneaux ont entièrement disparu. A gauche, en bas, on remarque un morceau de maçonnerie plus ancienne, reste de la courtine de la porte : ce sont donc seulement les saillants qui étaient l'œuvre de l'époque de Qāitbāy.

2, A ET B.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 893 H. — Sur le mur nord du saillant sud de la porte, bandeau à 3 m. 20 du sol, 4 m. 80 × 40, une ligne, naskhī mamlouk, grands caractères. La *basmala* au-dessus du milieu du bandeau dans un cadre à forme de miḥrāb ; les deux bouts du bandeau sont des palmettes, développement de l'*ansa* d'une *tabella ansata.* Voir pl. X, *b* et fig. 8. Photographie inédite ; cp. Ghazzi, II, 19.

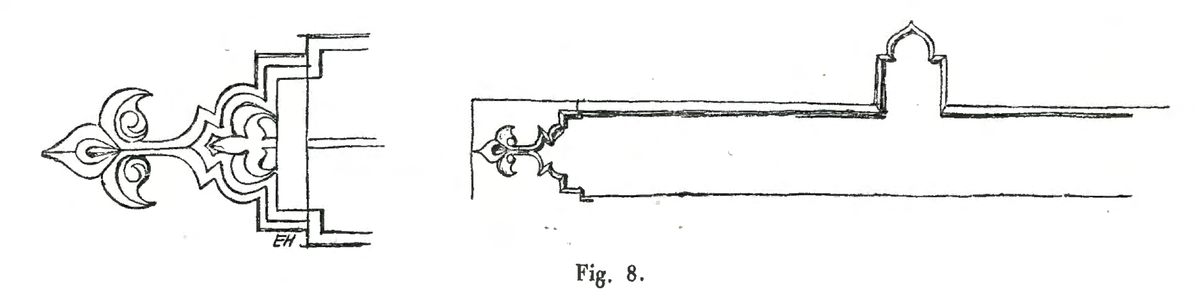


Fig. 8.

A.

أُمر بعمارته وعمارت *sic* ما تهدّم فى تاريخه من سور حلب مولانا السلطان المالك الملك
الأُشرف أبي *sic* النصر قايتباى عزّ نصره بتاريخ سنة ثلاث وتسعين وثمانمائة

« A ordonné sa reconstruction et la reconstruction de ce qui était tombé en ruines, à sa date, des murs d'Alep, notre maître le sultan souverain, al-Malik al-Ashraf abu l-Naṣr Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée ! — à la date de l'année 893 (1488). »

B.

Cartouches de Qāitbāy.

أُبي النصر قايتباى

عزّ لمولانا السلطان الملك الأُشرف

عزّ نصره

La reconstruction générale dont parle cette inscription n'eut pas lieu plus de soixante ans après les travaux de reconstruction de mu'ayyad Shaikh et de Barsbāy, reconstruction très rapprochées dont nous ne pouvons deviner les causes faute de sources littéraires.

Les restes de la porte ont été enlevés en 1904 lorsqu'on élargit la rue, qui avait pris de l'importance avec le développement de la ville moderne en dehors du bāb al-Faradj.

3.

M. le Dr Bischoff reproduit une inscription qui se trouvait sur la porte même. Nous reproduisons ici le texte, malgré son inexactitude [1] :

جدّد هذا التاريخ المبارك فى أيّام مولانا السلطان الملك الأشرف المنصور ابن الملك العزيز بولاية المقرّ السيفى الأشرفى نائب القلعة المنصورة بحلب المحروسة

La teneur et les formules de l'inscription montrent qu'elle doit appartenir à l'époque mamlouke. Le seul *malik al-manṣūr* (Muḥammad) fils d'*al-Malik al-ʿAzīz* (ʿUthmān) connu n'était pas un mamlouk, mais un petit-fils de Saladin, et n'a jamais régné à Alep. Parmi les deux dynasties mamloukes il n'y a pas de *malik al-ashraf* fils d'un *Malik al-ʿAzīz*. En outre, on ne peut refaire un *tārīkh,* une date, il faut probablement lire *al-burdj,* la tour. Mais en définitive, il est impossible de retrouver le texte derrière cette transcription [2].

4.

Texte de construction, privé, pas *in situ,* sans date. — Pierre encastrée dans le parement de la septième tour au sud du bāb al-Faradj, 1 mètre × 35, trois lignes, caractères moyens. Photographie, inédite.

(1) بسم الله الحفيظ وعليه توكّلنا ربّنا افتح بيننا وبين قومنا بالحقّ وأنت (2) خير الفاتحين الحمد لله ربّ العالمين أنشأ هذا الخان المبارك العبد الفقير الى الله تعالى (3) الشيخ حسين بن مصطفا البصطامى تبارك الله عليه الحفيظ بن الحفيظ بن الحفيظ

« Au nom d'Allāh le Conservateur, c'est en Lui que nous avons mis notre confiance. Seigneur, juge entre nous et notre peuple, car Tu es le meilleur arbitre dans les mondes ! (*Cor.*, VII, 87) Grâce à Allāh, le Maître des mondes, a construit ce *khān* béni l'esclave avide d'Allāh l'Exalté, le shaikh Ḥusain, fils de Muṣṭafa al-Bisṭāmī [3] — qu'Allāh le bénisse ! — le ḥafīẓ, fils d'un ḥafīẓ, fils d'un ḥafīẓ. »

La pierre, portant l'inscription de construction d'un khān, n'est plus à sa place primitive. Il se peut qu'elle vienne du « Ḥusain Mustaufī Tchiftlik » ou *khān Dangūra,* ancien Dār Kūrā, à l'intérieur du bāb al-Faradj. Le fondateur était un *ḥafīẓ,* connaissait le coran entier par cœur,

[1] Aussi Ghazzi, II, 19, la reproduit avec الباب pour التاريخ. M. van Berchem mentionne dans ses cahiers une inscription au bāb al-Faradj, en quatre lignes, o m. 60 × o m. 40, qui lors de sa visite n'était plus lisible.

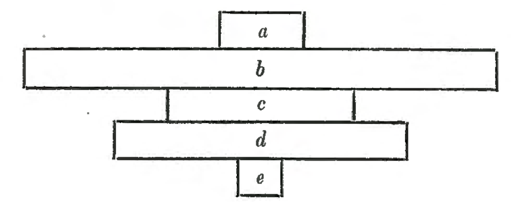
[2] Cet exemple justifiera notre attitude vis-à-vis du livre de Bischoff — il y a très peu d'inscriptions moins inexactes. Nous nous abstenons, par conséquent, de citer sous « publications » les textes de Bischoff, et nous n'avons accueilli que celles de ses copies dont les originaux n'existent plus et qui offrent un intérêt historique même si leur texte est incorrect.

[3] Peut-être la ville Bisṭām en Iran, normalement écrite avec un *sīn.*

comme son père et son grand-père. C'est pourquoi le rédacteur a choisi une formule initiale inusitée. Les formules, ainsi que l'écriture, situent l'inscription à la fin de l'époque mamlouke, ou dans les décades suivantes.

5.

Texte de construction, royal, *in situ,* sans date. — M. van Berchem note dans son carnet IX, p. 79, l'inscription sur un « sabīl Achtar al-sulṭān » (*sic*), à côté du bāb al-Faradj, grande arcade style Soliman, colonnettes torses, grand bassin sous la voûte. Sur le mur du fond grand bandeau; cp. Ghazzi, II, 210 :



(a) بسمله ... (b) أمر بإنشا هذا السبيل المعظّم السلطان الأعظم والخاقان الأفخم الأكرم أبو المظفّر سلطان سليمان خان بن سليمشاه خان بن بايزيد خان بن محمّد خان خلّد الله ملكه وسلطانه

c) fragment en coufique décoratif, Coran.
d) petit naskhī cursif, en creux, indistinct.
e) restauration de 1226 H.

L'auteur est le sultan Sulaiman Ier, 928-974, 1520-1566.

Une de nos notes indique : « Sur la face ouest d'une tour entre le bāb al-Faradj et le bāb al-Djinān, vis-à-vis de la Maulawikhānah, un cartouche du sultan Qāitbāy, à 6 mètres du sol ». Il semble que ce soit une tour entre le bāb al-Faradj et la tour avec l'inscription no 4.

BĀB AL-DJINĀN.

Le bāb al-Djinān, « Porte des Jardins », est mentionnée déjà chez Nāṣir i Khusrau en 438. Ibn Shaddād l'énumère parmi les portes de la ville, voir p. 13, en remarquant : « d'où l'on sort dans les jardins » et « elle a deux portes »; elle appartenait donc au même type que les portes al-Faradj, ʿIrāq, Arbaʿīn. Ibn Shiḥna, p. 125 : « Au bāb al-Djinān est un talisman contre les serpents, dans un saillant appelé *burdj al-Thaʿābīn,* près du bāb al-Faradj », voir p. 25. La deuxième indication paraît être une correction de la première : à vrai dire « au bāb al-Faradj ».

Dans le saillant du sud, large de 11 m. 64, se trouve une salle qui sert aujourd'hui d'école, et dans laquelle est un miḥrāb avec colonnes antiques ou byzantines. Les archères du saillant servent de fenêtres.

L'inscription occupe le milieu de la façade ouest du saillant. Sa forme est identique à celle du bāb al-Qanāt, no 27, datée 915. Elle est flanquée en haut par deux cartouches ronds du sultan Ghūrī, en bas, dans les axes des cartouches, par deux meurtrières, type du bāb al-Faradj. La maçonnerie est traitée comme à l'époque de Qāitbāy, bāb al-Faradj; voir pl. VI, *b*.

6, A ET B.

Texte de réfection, royal, *in situ*, 918 H. — Plaque d'inscription en trois pièces, sur le front occidental de la tour méridionale de la porte, à 3 m. 50 du sol, 2 m. 40 × 77, deux lignes, avec *basmala* au-dessus, naskhī mamlouk, grands caractères. Photographie ; inédite [1].

A.

بسمله... (1) جدّد هذا البرج المبارك مولانا السلطان المالك الملك الأشرف أبي *sic* النصر
قانصوه الغورى عزّ نصره (2) فى توليـة المقرّ السيفى تمراز الأشرفى نائب القلعة الحلبيّة
المحروسة ووكيل المقام الشريف أعزّ الله أنصاره فى سنة ثمان عشر وتسعمائة

« Au nom d'Allāh... a refait ce saillant béni notre maître le sultan souverain, al-Malik al-Ashraf Qānṣauh al-Ghūrī, par la gestion de Son Altesse Saif al-Dīn Timrāz al-Ashrafī, lieutenant de la citadelle d'Alep la bien gardée et procureur du saint lieu [2] — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — en l'année 918 (1512). »

B.

Cartouche du Sultan Ghūrī.

أبي النصر قانصوه الغورى
عزّ لمولانا السلطان الملك الأشرف
عزّ نصره

M. Sobernheim : « Le gouverneur du sultan Qānṣauh, Abrak, avait fait d'importantes restaurations à la citadelle et aux portes Ḥadīd et Qinnasrīn [3]. Timrāz semble avoir été son successeur ; car Abrak quitta son poste en 917 (1511) pour aller comme gouverneur à Tripoli, et le sultan, dit ibn Iyās [4], nomma à sa place un de ses mamlouks, et à la mort de Ghūrī, Timrāz est cité parmi les gouverneurs de la citadelle d'Alep pendant le règne du sultan ».

SAILLANTS ENTRE LE BĀB AL-DJINĀN ET LE BĀB ANṬĀKIYA.

Entre le bāb al-Djinān et le bāb Anṭākiya se trouvent deux grands saillants, à 90 pas de distance l'un de l'autre, larges de 15 mètres, sur 12 m. 50 de saillie. La courtine, sur cette section possède une étroite galerie intérieure.

Le premier saillant, à arêtes coupées, contient à l'intérieur deux pièces voûtées à berceaux, perpendiculaires à la courtine, chacune avec une meurtrière sur la façade.

[1] Ghazzi, II, 19 et 231, publie un texte semblable, probablement la même inscription, malgré la date 920 H. et le nom المقرّ السيفى برسباى

[2] Le maqām Ibrāhīm dans la citadelle.

[3] Voir inscriptions nos 26-29, 50-55.

[4] *Ms. ar. Péterb.*, 46, fol. 42 *a*.

Je ne suis pas tout à fait sûr que les deux lions en bas de la planche IX *e-f* proviennent de cette tour, en tout cas ils proviennent d'une tour du mur occidental. L'un, enchaîné et tourné à droite, est sculpté sur quatre blocs du parement, et est contemporain de la construction de la tour. L'autre, tourné à gauche, n'occupe qu'un seul bloc dont les dimensions ne sont pas celles de l'appareil normal. C'est donc une pièce plus ancienne remployée. Les deux pièces sont en haut relief bombé, à arêtes fortement arrondies.

Le deuxième grand saillant porte, en haut, une inscription de mu'ayyad Shaikh qui restaura l'enceinte en 820-823. Aux deux cinquièmes de sa hauteur, la maçonnerie change, et un empattement en retrait apparaît qui, en lui-même, est fréquent dans la plupart des tours. En bas, il y a

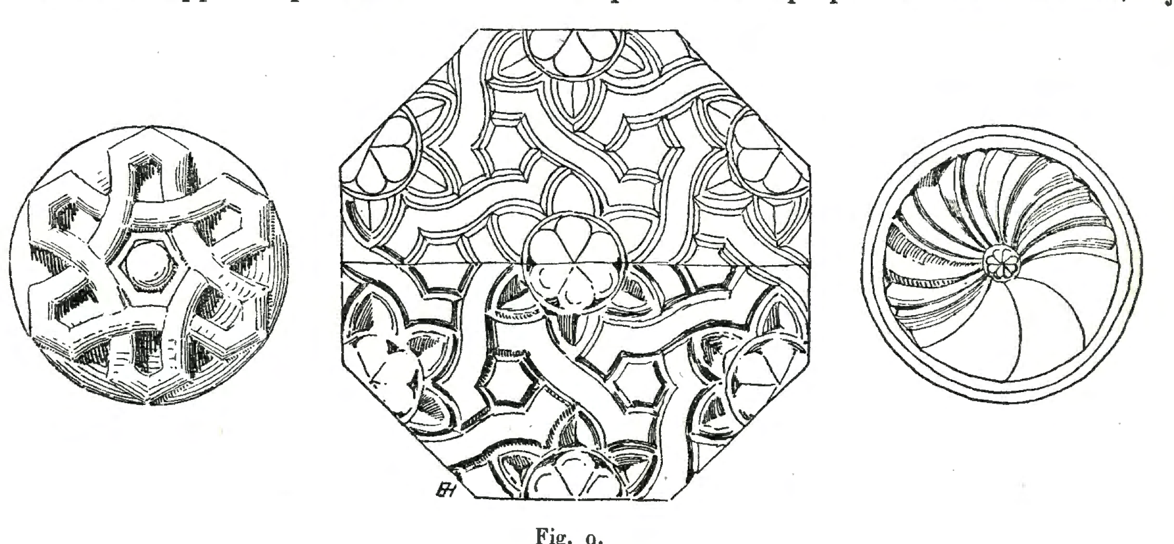


Fig. 9.

de larges blocs, à parpaings assez régulièrement distancés. Trois meurtrières, disposées symétriquement, indiquent trois chambres à l'intérieur. Aux extrémités de cette rangée de meurtrières, on voit deux larges fûts de colonnes employés comme parpaings, voir pl. X, XI et fig. 9.

Immédiatement au-dessus, les assises sont moins hautes, les blocs plus petits. Beaucoup de fûts de colonnes minces, de rosettes rondes ou hexagonales, sont parsemés sur la surface d'une manière symétrique, mais pas absolument régulière. En haut, un œil-de-bœuf encadré — comme sur la tour avancée sud de la citadelle, 915 H. — est flanqué de deux meurtrières un peu en saillie sur la surface, type Qāitbāy et Ghūrī ; leur forme diffère sensiblement de celle des meurtrières inférieures. Tout en haut, les consoles de deux machicoulis subsistent aux deux angles ; un troisième semble avoir occupé le milieu au-dessus de l'inscription. Toute cette partie supérieure appartient sans doute à la période de mu'ayyad Shaikh. Mais la partie inférieure jusqu'à l'empattement est plus ancienne, et doit être un reste des saillants construits sur cette face de l'enceinte par Nāṣir Yūsuf, voir p. 26.

Au centre de la façade, on voit une plaque encadrée à entrelacs sculpté, et à la même hauteur, de chaque côté, deux fauves, très écartés, se font face. Ces animaux, en haut-relief entièrement plat et angulaire, sont sculptés chacun sur deux blocs, dont la hauteur ne correspond pas aux assises régulières. Comme les divers autres ornements, ce sont des pièces remployées. Leur silhouette est en saillie sur le plan de la surface, sans qu'une base les supporte. Collés à la surface,

ils flottent dans l'espace. Voilà une manière éminemment orientale [1], non-sculpturale, mais normale en peinture où la couleur indique le sol sur lequel les figures reposent.

Sur le front septentrional de l'enceinte, on pouvait voir autrefois un saillant — à présent caché sous des maisons modernes — encore plus large, mais de même type : la partie basse est en maçonnerie plus solide, avec une rangée de quatre meurtrières. Aux extrémités, sur la même ligne, correspondant aux larges fûts de colonnes de l'autre tour, se trouve symétriquement une paire de fauves identiques aux autres, voir pl. VII, *b*. Leurs blocs disparates ont été aménagés dans le parement, mais non façonnés dans ce but. Cette tour énorme est probablement la tour construite par Ṭoghrul entre le burdj al-Tha'ābīn et le bāb al-Naṣr, voir p. 26. Et non seulement les animaux sont plus anciens que la période de mu'ayyad Shaikh, mais que celle de Ṭoghrul.

En effet, leur style, qui se distingue clairement de celui des fameux fauves de Baibars, ne diffère en rien de celui des animaux sur l'enceinte de Diyārbakr-Āmid, et là on peut les dater : ils forment partie intégrante du corps du bâtiment qui date de 297 (909-910), époque du calife al-Muqtadir. A Alep, la période Ḥamdanide des murailles, depuis 333 (944-945), correspond à la période de Muqtadir. Les sculptures doivent avoir été fabriquées pour les murs Ḥamdanides; on les a remployées chaque fois qu'on a restauré les tours, à cause de leur vertu talismanique [2].

7.

Texte de construction, royal, *in situ* (820-823). — En haut du deuxième saillant au sud du bāb al-Djinān, sous les échauguettes, bandeau composé originairement de quatre blocs; une ligne, naskhī mamlouk, très grands caractères; photographie.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim*, n° 54.

[أُم]ر [بسدّ مكا]نه وتشيّد اركانه مولانا السلطان الملك المؤيّد أُبو النصر شيخ

« [A ordon]né de [remplir] ses [brêches] et de renforcer ses angles, notre maître le sultan al-Malik al-Mu'ayyad abu l-Naṣr Shaikh. » [3]

rukn est « point de résistance, angle », en langue moderne, comme terme d'architecture « jambage, pied-droit, arête » [4]. Ici, toute la phrase est poétique. Les points de résistance sont les

(1) C'est déjà le cas pour les animaux qui couvrent les murs des portes de Babylone, et, à une époque plus reculée, pour les sculptures hittites de Tell Halaf et de Zendjirli.

(2) Voir les remarques de M. van Berchem, *Arch. Reise*, I, p. 38 sur les représentations apotropaïques. — Le même raisonnement s'applique aux *symplegmata* du *bāb al-Sindjār* à Mauṣil, *Arch. Reise*, II, p. 213, fig. 228, que j'avais attribué à la période de Badr al-dīn Lu'lu'. L'enceinte de Mauṣil a eu, elle aussi, sa période ḥamdanide; ces sculptures en sont le reste.

(3) Le premier bloc, le plus petit, manque, et de plus le texte porte effectivement لاركانه. La restitution me paraît être indiscutable, voir la même phrase dans le récit d'ibn Shaddād, *durr*, p. 68, sur le fils du qāḍī Muḥammad ibn al-Khashshāb, au figuré : entrer dans la brèche, créée par la mort du père; cf. Ṭabarī, III, 1692 : *bi-sadd mā anā bi-sabīlihi*. Aussi à Qazwīn, sous inscr. n° 27 : منيع المكان ورفيع الاركان et cf. *1001 Nuits*, éd. Caire, III, 56 : قد اعلى بنيانه وشيّد اركانه وحصن ابوابه et p. 181 : عالى الحيطان قوىّ الاركان

(4) Ibn al-Athīr, VII, 249 : « Pendant le siège de la ville d'*al-Khabīth*, chef des Zandj, al-Muwaffaq attaqua une des tours (*rukn min arkān*), la plus solidement fortifiée de la muraille, devant laquelle coulait le large « Canal des Turcs ». Voir aussi les remarques de M. van Berchem, *Notes d'épigr.*, I, p. 24, n. 1, description de la restauration du minaret d'al-Ḥākim, où les *arkān* de cent coudées de longueur sont une *crux* : peut-être « échaffaudages »?

saillants par rapport aux murailles en général, mais non une partie de la tour même qui porte l'inscription. Le verbe *shayyada* peut signifier « in altum exstruxit aedificium » [1] ou plutôt « munire, mettre en état de défense », mais communément « crépir » [2]. Le mot est en parallèle avec *sadda makānahu*. Toute la phrase est au figuré. En simple prose cela serait « mettre en état de défense ».

BĀB ANṬĀKIYA.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 46 : « Nicéphore, l'empereur de Byzance, avait détruit cette porte, lorsqu'il s'empara d'Alep en 351 (962); quand Saif al-Daula eut repris la ville [en 353], il la rebâtit. Cette construction subsista jusqu'à ce que Nāṣir Yūsuf la fît démolir et reconstruire; les travaux furent commencés en 643 (1245). En 645, il érigea la paire de puissants saillants avec une *dargāh* et avec des arcs cintrés l'un sur l'autre; elle a deux portes. »

Par la porte d'Antioche, les musulmans conquérants entrèrent dans la ville en l'an 16 (637) [3].

Le bāb Anṭākiya est la porte principale de la face ouest de l'enceinte. Elle se compose d'une paire de saillants rapprochés. Outre les parties au-dessus des voûtes, la bâtisse ne permet de constater que deux périodes de construction. A l'intérieur, derrière le saillant nord et la courtine courte, on a laissé subsister un mur plus ancien comme paroi intérieure d'une courte galerie entre les deux saillants. Sa maçonnerie est faite de blocs — à surface rude — plus larges que d'ordinaire, longs de 0 m. 60 à 1 mètre, hauteur de deux assises 1 m. 05. Sur un bloc de ce mur l'inscription n° 8, au nom du calife al-Ḥākim, a été sculptée, entre 407 et 409, 1016-1018. Dans le plan primitif, le pan de mur qui porte cette inscription, a formé apparemment la face extérieure d'une courtine plus longue entre deux saillants plus étroits que ceux de la porte actuelle. Si l'inscription ne disait pas *amara bi-binā'ihi,* on attribuerait cette bâtisse à Saif al-daula au lieu d'al-Ḥākim.

Au bout de la face intérieure du saillant sud, j'ai vu les restes d'une abside semi-circulaire, fort ruinée, de 1 m. 40 de diamètre, dont l'appareil est fait de blocs encore plus larges. Cette abside doit être un morceau de la construction de Saif al-daula ou même de l'enceinte antique.

Tout le reste est un ouvrage homogène. Voir pl. XII, *a,* XIII-XV, *a*.

Les deux saillants, larges de 24 mètres sur 12 m. 50 de saillie, et distants de 9 mètres, ont les arêtes largement coupées. La tour du nord, divisée à l'intérieur en trois compartiments voûtés, avec huit larges niches à meurtrières, ne sert que de défense à l'entrée. La circulation va par la seule tour sud. En venant du dehors, on doit tourner à droite pour entrer par la porte dans la grande salle, la *dargāh,* oblong de 15 m. 40 sur 7 m. 20, qui occupe tout le saillant. Des niches profondes, de vraies chambrettes à meurtrières ont été aménagées dans l'épaisseur énorme de ses murs, larges de 5 m. 50. Arrivé au milieu, on tourne à gauche pour passer par la seconde porte qui débouche dans la ville. Les tours ne font point saillie à l'intérieur de l'enceinte, la seconde porte est donc située dans la ligne de la grande courtine.

(1) Voir *B. G. A.*, IV, *šayyada*, I, II et IV. — (2) Cf. Ezekiel, 13, 10-16, sur les faux prophètes : « Le peuple bâtit les murailles, eux les enduisent de chaux. » — (3) Voir p. 10 et Inscription 105.

La voûte de la salle, construite en moellons, résulte de la pénétration de deux berceaux; au centre s'ouvre un «impluvium», plus exactement un «window» rond pour lancer des projectiles d'en haut. Son cadre, construit en pierre de taille, fig. 10, forme une corniche alvéolée. — Seule la porte extérieure était fermée par des vantaux; la porte intérieure était une simple ouverture.

Dans le mur sud de la salle on voit un petit miḥrāb et dans une des niches à meurtrières sur son côté se trouve le cénotaphe d'un saint qu'on appelle shaikh ʿAlī al-Rūmī.

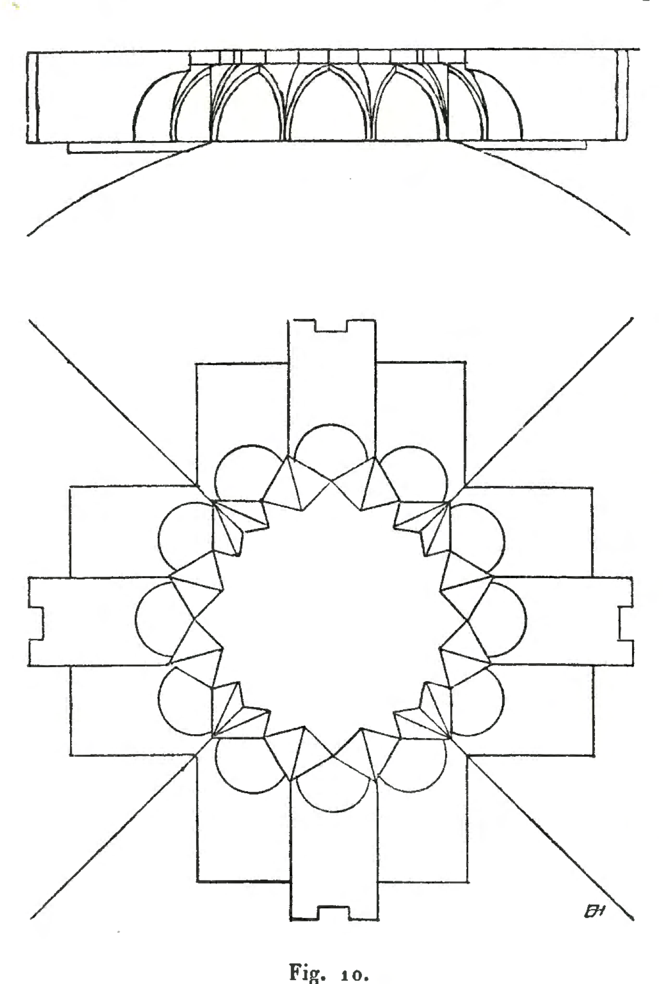


Fig. 10.

La porte extérieure ressemble en tout point à celle du bāb al-Naṣr, qui est plus ancienne de 35 ans. C'est d'abord le même arc ogive, à voussoirs un peu plus petits en rapport avec la portée, en avant de l'ouverture rectangulaire, et séparé aussi d'elle par un intervalle permettant le passage d'une porte à guillotine, voir fig. 15. — Le linteau en plate-bande est si lourd que sa hauteur emploie trois, au lieu de deux couches de sommiers, et que les sept voussoirs sont taillés à trois degrés. L'arête inférieure n'a été coupée qu'après coup en forme d'arc surbaissé [1].

Aux deux coins du rectangle de l'ouverture, le bloc supérieur des pieds-droits est taillé en imposte saillante, en forme de console, comme au bāb Qinnasrīn, de Nāṣir Yūsuf, aᵒ 654. Les petites différences sont normales au cours d'une évolution de 35 ans (609-645). On voit encore les sommiers et un voussoir de l'arc de décharge du linteau, qui a été aboli imprudemment à l'occasion d'une réparation limitée sous Barqūq, en 792, voir inscr. nᵒ 9.

Plus bas, inscr. nᵒ 11, aᵒ 823, nous donnerons la preuve que toute la bâtisse au-dessus du sommet de l'arc de la porte, c'est-à-dire l'étage des machicoulis, a été refaite sous mu'ayyad Shaikh. Mais sa reconstruction ne fit que refaire ce qui existait auparavant, comme le prouvent l'arrangement pour la porte à guillotine de l'entrée, et l'ouverture au centre de la voûte de la *dargāh,* qui supposent l'existence d'un étage supérieur.

[1] La même méthode de restauration s'observe à la porte du mūristān al-Qaimarī à Ṣāliḥiyya, Damas.

8.

Texte de construction, royal, *in situ,* sans date (407-409). Pl. XIII*a* et fig. 11. — Dans le passage derrière la courtine entre les deux saillants, sur un bloc du mur intérieur, à 1 m. 90 du sol moderne, inscription à cinq lignes, coufique simple, 0 m. 65 × 0 m. 35, petits caractères. Estampage, photographie; inédite.

(1) بسمله ... مما أمر (2) ببنائه عبد ‹الله› الامام الحاكم بأمر الله (3) أمير المومنين صلواة الله عليــه [-]ـحـ[- -] (4) الأمير السيّد أمير الأمراء عزيز الدولة (5) أبو شجاع أطال الله بقائه وأعزّ نصره

«Au nom d'Allāh... voici ce qu'a ordonné de bâtir l'esclave [d'Allāh] l'imām al-Ḥākim bi-amr Allāh, l'émir des croyants — que la bénédiction d'Allāh repose sur lui! — [l'a exécuté] l'émir, le seigneur, l'émir des émirs, ʿAzīz al-daula abu Shudjāʿ — qu'Allāh prolonge sa vie et glorifie sa victoire).» [1]

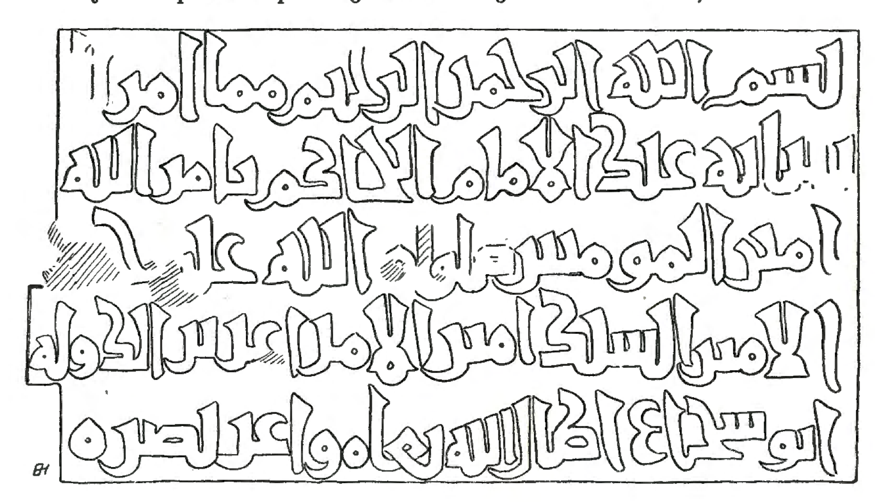


Fig. 11.

Ibn al-ʿAdīm, *durr,* p. 55, comparé au *Ms. Ar. Br. M.,* 436, *a,* fol. 83 *a* : «Fatḥ al-Qalʿī, en possession de la citadelle, se révolta contre son maître Murtaḍā al-daula Lu'lu' [un maulā de Saʿīd al-daula ibn Ḥamdān], puis la rendit au lieutenant d'al-Ḥākim.»

C'était en 406 (1015-1016). L'année suivante, le calife nomma gouverneur ʿAzīz al-daula Fātik. A cette époque, les gouvernements de la ville et de la citadelle n'étaient pas encore séparés.

Ibn al-ʿAdīm continue : «ʿAzīz al-daula Fātik, en possession de la citadelle, se révolta contre al-Ḥākim, mais fut tué dans son lit [2]; son château, *qaṣr,* était la *khānqāh al-qaṣr,* dont le nom est dérivé de son *qaṣr,* qui communiquait, متّصلاً, avec la citadelle. Dorénavant, le calife al-Ẓāhir et son fils al-Mustanṣir nommèrent toujours deux gouverneurs, l'un de la citadelle, l'autre de la ville, pour éviter une répétition de l'expérience faite avec Fātik.» [3]

[1] Le mot Allāh, indispensable dans le protocole califien, est omis par erreur du lapicide. — On emploie l'eulogie chiite, qui, en pays sunnite, ne s'emploie normalement que pour les membres de la famille du prophète.

[2] Ed. بالمركز, *Ms. Br. M.* بالركز, mais Hilāl b. Ṣābī : فلمّا قام الى مرقده

[3] C'est l'origine de la séparation des deux postes, qui se continua sans exception; voir inscr. nᵒ 74.

Celui-ci avait omis le nom du calife dans la prône du vendredi, et avait commencé à frapper monnaie sous son propre nom, signes évidents de son indépendance. On préparait une expédition punitive au Caire, lorsque al-Ḥākim disparut, en 411 (1020). Après sa «cryptothanatie» [1], sa *ghaiba,* sa sœur, Sitt al-Mulk, prend la régence pour le fils mineur à qui on donne le nom de Ẓāhir, «celui qui apparaît», *ἐπιφανής*. Elle éblouit Fātik en le comblant de grâces, puis corrompt son majordome Badr, qui le fait assassiner au lit par un esclave hindou, en 413 [2].

La reconstruction du bāb Anṭākiya par ordre du calife, doit avoir été exécutée avant que Fātik se révolte, donc dans les deux premières années de son gouvernement, 407-409.

Le *ms. ar. Br. M.* 436 *a* rapporte qu'il avait dédié deux chandeliers d'argent à la Grande Mosquée, qu'ibn al-ʿAdīm avait encore vue.

9.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 792 H. Pl. XV *b* et fig. 12. — Au tympan de la porte, sur un bloc aménagé au-dessus du linteau et sous le haut arc ogive, six lignes, la première et la dernière sur la marge, l. 2-5 dans un cadre un peu enfoncé; entre une paire de blasons. Toutes ces pierres remplacent un ancien arc de décharge surbaissé, dont les sommiers sont conservés : l'inscription est donc *in situ,* mais a été ajoutée après coup à la porte déjà existante. 1 m. 20 × 0 m. 65, naskhī mamlouk, petits caractères.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim,* n° 51.

(1) بسمله ... إنّ فتحنا لك فتحاً مبيناً ليغفر لك الله ما تقدّم من ذنبك وما تأخّر
(2) بسمله... فآنظر الى آثار رحمت *(sic)* الله كيف يحيى الأرض بعد موتها (3) إنّ ذلك لمحيى الموتى
وهو على كلّ شىء قدير جدّد هذا الباب المبارك فى أيّام مولانا السلطان (4) الملك الظاهر
أبي سعيد برقوق خلّد الله ملكه بنظر مولانا المقرّ الأشرف السيفى كمشبغا الظاهرىّ كافل
المملكة (5) الحلبيّة المحروسة وتولى عمارته أقل عباد الله تعالى محمّد بن الخطيب ال...
قاضى قضاة المسلمين بحلب (6) بإشارة الجناب العالى الشهابي أحمد بن السلار وذلك فى شهر
رمضان العظّم *(sic)* سنة ا[ثن]ين وتسعين وسبعمائة

«Au nom d'Allāh... Nous avons remporté pour toi une victoire éclatante, (signe) qu'Allāh te pardonne les fautes anciennes et récentes (*Cor.,* 48, 1 et 2). Tourne les regards vers les traces de la miséricorde d'Allāh : comment il rend la vie à la terre morte. C'est l'œuvre de celui qui fera revivre les morts, car Il est Tout-puissant!

[1] Voir M. van Berchem, *M. C. I. A., Jér. Ville,* inscr. 24, et *Altp. Inschr.,* p. 335 et 346. — Dans la légende iranienne, c'est Kai Khusrau qui disparaît après avoir renoncé à la royauté, cf. Thaʿālibī, p. 237 et 243. Dans le Žamāspnāmah, v. 59, un des rois futurs, près de la fin du monde, «au milieu de son règne disparaît en non-existence». Comparez le suicide légendaire d'Alexandre le Grand, Artavīrāznāmak, I, 11, et Arrien, VII, 27; et les réflexions de Julien l'Apostat chez Ibsen, *Empereur et Galiléen.* La *ghaiba* du calife al-Ḥākim — cf. la *ghaiba* du Mahdī — a abouti à sa déification chez des sectes extrêmes.

[2] Voir Hilāl b. al-Ṣābī chez al-Qalānisī, Amedroz, p. 72 sqq.; J. J. Müller, *Hist. Merdasidarum,* Bonn 1829, Freytag, *Hist. Halabi,* p. xv.

(*Cor.,* 30, 49). — Cette porte bénie a été refaite à l'époque de notre maître le sultan al-Malik al-Ẓāhir abu Saʿīd Barqūq — qu'Allāh perpétue sa royauté! — sous la surintendance de notre maître Son Altesse illustre, Saif al-dīn Gumushbogha al-Ẓāhirī, gouverneur de la principauté d'Alep — qu'elle soit gardée! — et a administré sa construction le plus humble des esclaves d'Allāh, Muḥammad ibn al-Khaṭīb, al-..., qāḍī al-quḍāt des musulmans d'Alep, avec le conseil du haut sieur Shihāb al-din Aḥmad ibn al-Salār; et cela (fut achevé) au mois de ramaḍān, le fatidique [1], de l'année 792» (août-septembre 1390).

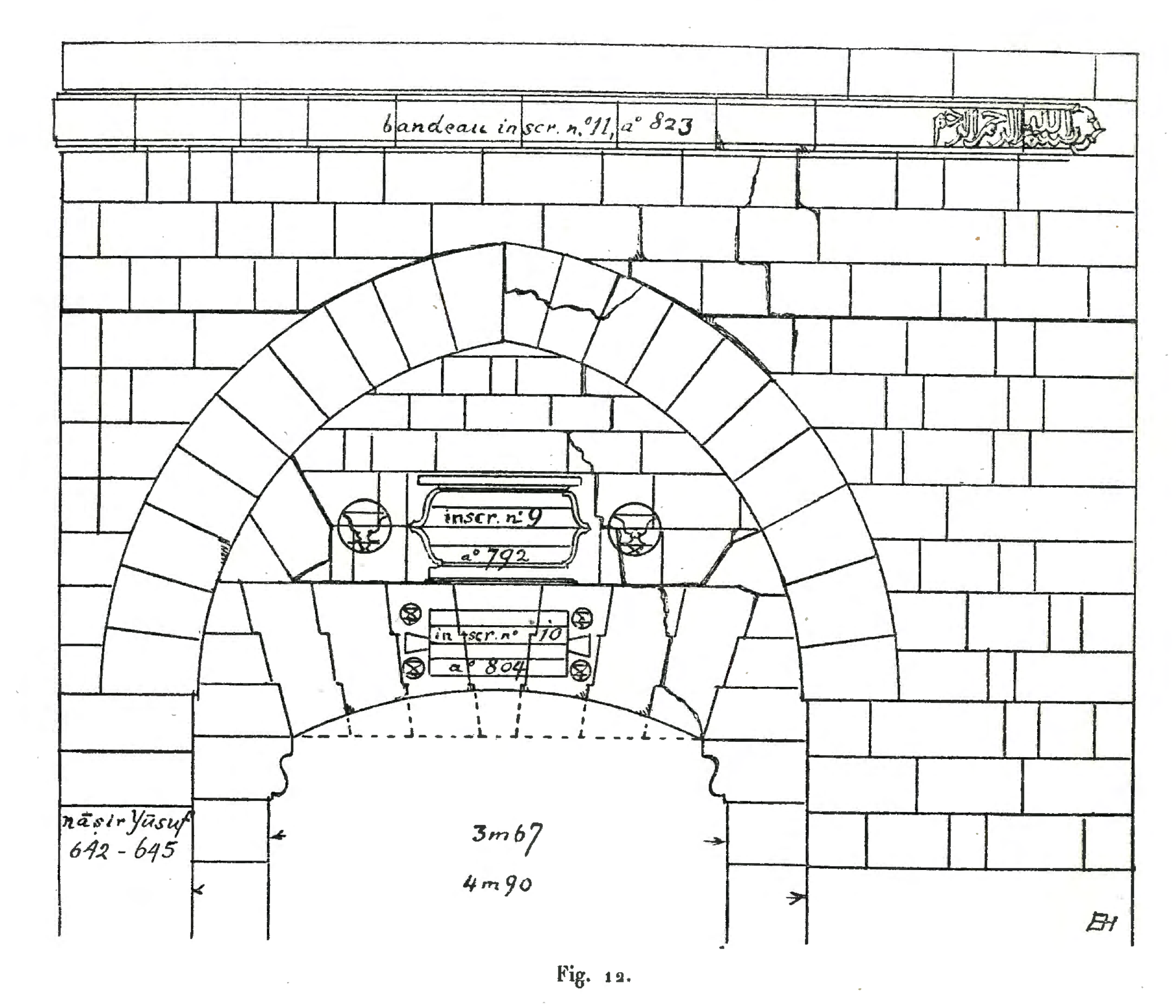


Fig. 12.

Forme et contenu de cette inscription dépassent les «textes de construction» ordinaires. En étudiant les documents de la chancellerie, édits ou lettres, conservés par exemple chez Ṭabarī, on voit que la coutume est de faire précéder le sujet même par des versets coraniques bien choisis, quelquefois nombreux, puis de donner des ordres stricts en langage juridique. On sent que notre inscription est extraite d'un semblable document, qui serait dans ce cas l'édit original de Barqūq. Quoique l'inscription parle seulement de la «réfection de cette porte», l'édit même, et par conséquent la teneur de notre inscription, comprennent un programme plus vaste, la reconstruction de la fortification entière, dont ibn Shaddād parle.

[1] *Ramaḍān al-muʿaẓẓam,* surnom basé sur la croyance que le sort des hommes est décidé dans une de ses nuits.

C'est pourquoi nous trouvons ici, plus explicites qu'ailleurs, les indications : 1° de l'époque du sultan, *fī ayyāmi;* 2° de la surintendance, *naẓar,* du gouverneur; 3° de la gestion financière, *tauliyā* ou *tawalli,* du qāḍī, et enfin 4° du conseil technique, *ishāra,* d'un djanāb Aḥmad. Cela constitue une organisation complète de travaux comprenant plus que la simple restauration d'une porte. Toute l'organisation suit des coutumes établies depuis longtemps. Quand al-Manṣūr fonda Baghdad, tâche qui comportait le travail de cent mille ouvriers, au lieu des individus on a des commissions entières, l'une formée par de grands dignitaires pour l'administration, une autre, d'architectes et d'hommes de métier, pour l'exécution [1].

En langue épigraphique et officiel, *naẓar* «surintendance» est l'activité d'un personnage du plus haut rang. Le mot entre dans *naẓar al-maẓālim,* «Cour d'appel», qui est toujours présidée par le souverain même. Van Berchem remarque [2] : «*fī naẓari,* formule réservée à l'héritier du royaume, désigne... une sorte de présidence d'honneur», note : «cache peut-être le titre *nāẓir al-ʿimāra*». On pourrait traduire «sous la protection, le protectorat». Dans un décret de 791, où le sultan se réserve la surintendance d'un hôpital, nous trouvons le terme *nāẓir.* Le sens s'étend lorsqu'il s'agit des lieux saints comme la Mecque ou Jérusalem, cf. *niẓārat al-kiswa* [3]. La prérogative du souverain est alors déléguée, en considération de la sainteté des endroits, à des employés spéciaux. La surintendance générale des constructions du gouvernement, branche du ministère des finances, est la charge de l'héritier désigné, ceci déjà chez les ʿAbbasides [4]. Dans notre cas, la prérogative souveraine de la «protection» est déléguée au *kāfil al-mamlaka* «garant de la principauté», titre normal du gouverneur de province.

C'est Gümüshbogha, sur lequel M. Sobernheim fournit la note suivante : «Il était un mamlouk de l'émir Yelbogha, dont la carrière dans l'armée et l'administration commence en 768, interrompue par plusieurs séjours en prison. Lorsque, en 791, Barqūq fut forcé d'abdiquer, Gümüshbogha fut envoyé à Alep comme gouverneur. L'année suivante, Barqūq fit sa réapparition, et Gümüshbogha prit son parti et l'aida à regagner le trône. Il resta à Alep jusqu'en 793, puis fut appelé au Caire et occupa le poste d'atabek de 794 à 800. A la fin, souffrant d'une maladie des yeux, il s'attira la disgrâce du sultan en demandant à son oculiste, si le sultan lui avait ordonné de le rendre aveugle. Il mourut en prison à Alexandrie en ramaḍān 801» (mai 1399) [5].

(1) Voir *Arch. Reise,* II, p. 117 sqq. — Les deux postes, administratif et exécutif, sont d'usage, voir les inscriptions du Marwanide Naṣr, a° 464, à la citadelle de Diyārbakr, *Répert.,* n°ˢ 2679, 2680, et a° 465, n° 2700, avec *amr, naẓar, ʿala yad* et le nom de l'architecte. Même pour un tout petit bâtiment comme le mashhad ʿAlī sur l'Euphrate (Zengi, II, a° 598), l'inscription indique le règne, un *mutawalli* et deux architectes à côté du fondateur — *istaufāhā,* — voir *Der Islam,* V, 4.

(2) *M. C. I. A. Ég.,* p. 84, inscr. n° 49.

(3) Par exemple *M. C. I. A. Ég.,* p. 346.

(4) Ainsi al-Muʿtazz sous al-Mutawakkil, d'après Ṭabarī, III, 1394 sqq. ibn Khaldūn et ibn al-Athīr, confirmé par ses inscriptions au palais de Balkuwārā, voir *Erst. Vorl. Ber. Ausgr. v. Samarra,* 1912, p. 32. — Les ʿAbbasides suivent une coutume antique : Xerxès comme héritier désigné de Darius est chargé de la surintendance des constructions dans tout l'empire, même le terme est identique : akk. *naṣāru* = ar. *naẓara,* v.-p. *pātanai, apayai,* en même temps «protéger : protection», voir *Altp. Inschr.,* p. 277 sqq. et 315.

(5) Abrégé de la biographie, compilée du *ms. ar. Gotha* 1622, ibn Ḥadjar, fol. 68 *b,* 120 *b,* 125 *a,* 132 *a,* et du *manhal,* Paris 2072, fol. 46 *a.*

Le cas de notre inscription 74, restaurations faites sur la citadelle en 775-778, où le gouverneur de la province agit en qualité de conseiller, *mushir,* et le lieutenant de la citadelle à titre de protecteur, *nāẓir,* loin de contredire, confirme nos conclusions: la citadelle est hors de la juridiction du gouverneur, et le lieutenant est le représentant immédiat du sultan.

Les termes dérivés du verbe ولى et employés pour la deuxième fonction, la charge administrative, n'expriment pas clairement, si le titulaire agit en sa qualité général de *wāli,* c'est-à-dire si une pareille administration appartient en principe à sa charge, ou s'il agit sous commission spéciale, de *mutawalli.* Nous connaissons par les inscriptions d'Alep tant de cas où le qāḍī administre d'importants travaux de construction, que l'on en peut conclure que l'administration financière faisait partie en principe de sa juridiction, *tawalli.* Dans notre cas, Muḥammad ibn al-Khaṭīb, *qāḍī al-muslimīn* à Alep, en 792, n'est autre que le père de l'historien d'Alep, abu l-Ḥasan ʿAlī, fils de Muḥammad, fils de Saʿd ibn Khaṭīb al-Nāṣiriyya [1]. Van Berchem transcrit, dans son carnet, le relatif après al-Khaṭīb par السارق, que je ne parviens à voir, cf. fig. 13, sans pouvoir déchiffrer les signes indistincts d'une manière convaincante, je crois que الناصرى ; *al-nāṣirī* est possible.

Fig. 13.

Les devoirs de la troisième charge, celle du *mushīr : ishāra,* ressortent ici plus clairement qu'ailleurs [2]. C'est le «conseil professionnel», correspondant au comité d'architectes et d'ingénieurs lors de la fondation de Baghdād; pas nécessairement l'architecte, mais un personnage ayant des connaissances spéciales, quelquefois un astronome. Aḥmad ibn Salār doit être un fils du lieutenant de la citadelle Muḥammad ibn Salār qui occupa ce poste en 775-778 et en 786 [3], et son représentant dans la commission des travaux faits aux fortifications de la ville, alors que le père préside la commission de la citadelle, dans laquelle le gouverneur de la province n'a qu'une voix de conseiller.

Un autre terme, fort fréquent en littérature, n'apparaît pas dans cette inscription : *mubāshir,* dirigeant, intendant. Ce titulaire est toujours en relation immédiate et spéciale avec le travail, et à cet «entrepreneur» s'appliquent des expressions comme *ʿala yad* «par les soins de...» [4].

10.

Texte de restauration, royal, *in situ,* 804 H. Pl. XV, *b* et fig. 14. — Inscription gravée, en forme de *tabula ansata,* sur les claveaux du linteau de la porte, sous le numéro précédent, avec quatre petits blasons ronds aux coins [5]. 1 m. 10 × 0 m. 40, quatre lignes; les *ansae* portent la date. Naskhi mamlouk, petits caractères, photographie.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim,* n° 51.

(1) تدوم عزّ (sic) ونعمة وسعادة مقام مالكنا المليك (sic) الناصرى (sic) ملك المشارق

(2) والمغارب خادم الحرمين عهد من أبيه الظاهرى (sic) أمر (3) بتجديده بعد دثوره مولانا المقرّ

(1) Né en 774 à Djibrīn, mort en 843 H.

(2) Voir van Berchem, *Épigr. des Assassins,* p. 459.

(3) Voir inscr. 42.

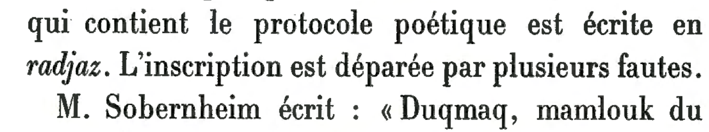
(4) Voir M. van Berchem, *M. C. I. A. Ég.,* p. 84, et *Épigr. des Assassins,* p. 461.

(5) L'origine de cet arrangement sont les quatre clous qui fixent la *tabula* au mur, voir Herzfeld, *Tabula Ansata, Der Islam,* VI, p. 189 sqq.

الأشرف السيفى دقماق (4) الملكى الناصرى كافل المملكة الشريفة الحلبية المحروسة أعزّ الله
تعالى أنصاره (dr) بتاريخ شهر شعبان (g) سنة أربع وثمانمائة

« Puissent durer la puissance et le bien-être et le bonheur de Sa Majesté, notre souverain, al-Malik al-Nāṣir, prince des pays orientaux et occidentaux, serviteur des deux sanctuaires, héritage provenant de son père al-Ẓāhir ! A ordonné de refaire cette porte, devenue vieille, notre maître, Son Altesse Saif al-dīn Duqmaq, (l'officier) d'al-Malik al-Nāṣir, le gouverneur de la principauté royale d'Alep, la bien gardée, — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — à la date du mois de sha'bān 804 (mars 1402). »

Les points de la lecture qui semblaient douteux à M. van Berchem sont en réalité exacts, et son commentaire n'a besoin que d'une formulation un peu plus affirmative. La formule rare qui contient le protocole poétique est écrite en *radjaz*. L'inscription est déparée par plusieurs fautes.



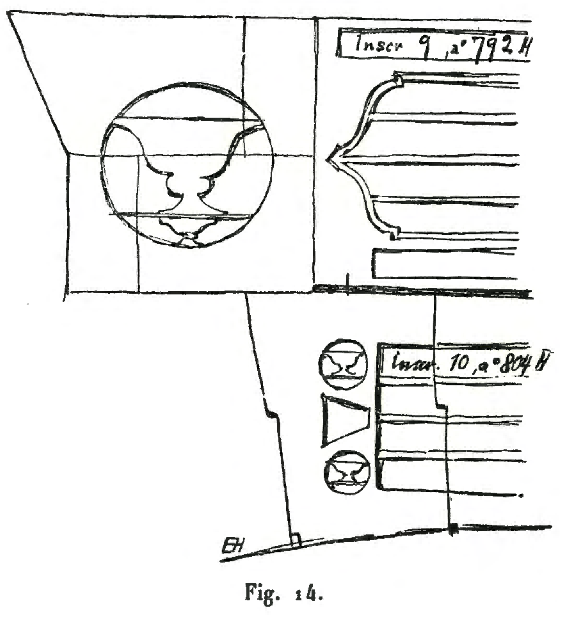


Fig. 14.

M. Sobernheim écrit : « Duqmaq, mamlouk du sultan Barqūq, reçut un commandement à Alep au commencement du deuxième règne de Barqūq, puis administra Malaṭiya pendant deux ans. Au moment de l'invasion de Tamerlan, il était gouverneur de Ḥamāh, fut fait prisonnier, mais s'échappa et retourna en Égypte. Après la retraite de Tamerlan, il devint gouverneur de Ṣafad, puis il fut envoyé à Alep pour remplacer Demirdash. Selon abu l-Maḥāsin, il fut nommé gouverneur d'Alep en sha'bān, selon Ibn Iyās, I, p. 341, d'accord avec notre inscription, il entra à Alep dans ce mois. Demirdash s'y opposa par les armes, mais fut battu [1]. Deux ans après, le sultan Nāṣir Faradj, homme très méfiant, voulut faire arrêter Duqmaq. Celui-ci tua le messager et s'enfuit. Quelque temps après, le sultan le gracia et l'installa à Ḥamāh. Le mécontentement des émirs causé par le régime arbitraire du sultan, amena une révolte sous la conduite des émirs Shaikh al-Maḥmūdī (plus tard sultan mu'ayyad Shaikh) et Tchakam [2]. Pendant les vicissitudes de ces combats, Tchakam prit Ḥamāh, s'empara de la personne de Duqmaq et le fit exécuter, meurtre que même ses partisans désapprouvèrent. L'émir Ṭaghriberdi [3], père de l'écrivain abu l-Maḥāsin, était un ami de Duqmaq ; la biographie de celui-ci écrite par le fils, est donc en sa faveur » [4].

L'inscription a été sculptée dans la surface de la plate-bande de la porte qui existait déjà, et puisqu'on ne voit pas d'autres traces de réparations — *tadjdid* signifie correctement « remplacer par un nouveau un objet ancien » — elle pourrait viser le remplacement des vantaux de la porte, œuvre qu'ibn al-Khaṭīb attribue à la rénovation faite par Gümüshbogha.

[1] Voir sous « djāmi' Uṭrush », inscr. 216. — [2] Voir inscr. n° 43. — [3] Voir « djāmi' Taghriberdi », inscr. 209. — [4] Extrait d'Ibn Iyās, I, p. 341 sqq. ; cf. Weil, *Chalifen*, IV, p. 102, 104, 109.

11.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, 823 H. — Grand bandeau, commençant sur le saillant droit à la hauteur du sommet de l'arc ogive de la porte, et suivant la courtine jusque sur le saillant gauche ; une ligne 7 m. 70 sur chaque saillant, 9 m. 15 au milieu ; naskhī mamlouk, grands caractères, photographies. Au milieu de la courtine, sous le bandeau, un entrelacs sculpté en creux entre deux nœuds en relief, voir pl. XIV*b* et fig. 15.
Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim*, n° 53 ; voir Ghazzi, II, 18.



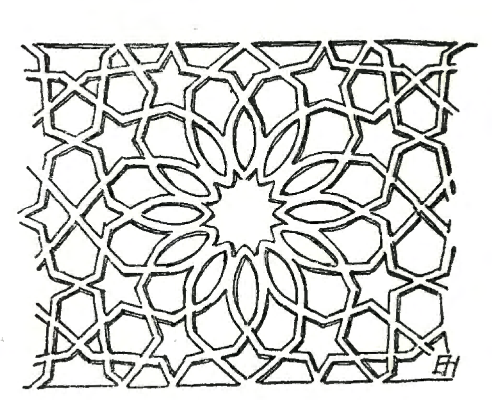


Fig. 15.

بسمله ... أمر بعمارة هذا [ا]لباب والأسوار بعد خرابها ودثارها (sic) ومحو رسومها إلّا بقية
من آثارها مولانا السلطان الأعظم مالك رقاب الأمم سيّد سلاطين العرب والعجم سلطان
البرّين وخاقان البحرين خادم الحرمين الشريفين سلطان الاسلام والمسلمين ناصر الغزاة
والمجاهدين العالم العادل الملك المؤيّد [أبو النصر شيخ] خلّد الله ملكه فى كفالة المقرّ
الأشرف السيفى [plusieurs mots effacés] فى شهور سنة ثلاث وعشرين [ثمانمائة]

« Au nom d'Allāh... a ordonné de reconstruire cette porte et les murailles, qui s'étaient éboulées étant devenues vieilles et dont les traces étaient effacées sauf des restes de parties bien conservées, notre maître, le sultan suprême, le tout-puissant sur les nuques des peuples, le seigneur des sultans des Arabes et des non-Arabes, le sultan des deux continents, le khāqān des deux mers, le servant des deux augustes sanctuaires, le sultan de l'Islām et des musulmans, le protecteur des conquérants et des champions de la foi, le savant, le juste, al-Malik al-Mu'ayyad [abu l-Naṣr Shaikh] — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — pendant le gouvernement de Son Altesse illustre Saif al-dīn [Yashbek... al-Yūsufī], au courant de l'année [8]23 » (1423) [1].

Le protocole du sultan n'apporte rien de nouveau. La formule *mālik riqāb al-umam* « celui qui a droit sur les nuques des peuples », condensée dans l'inscription 10 en « *maqām mālikinā,*

[1] Pour *duthūr*, cf. inscr. 40 ; pour *athār*, p. 77, n. 1 ; van Berchem traduit « sichtbare Bauteile ». — Le terme *mudjāhidīn* de l'époque des croisades continue d'être employé ; pour *ghuzāt* « qui font un *ghazw* », cf. la signification que *al-ghāzī* a prise en Asie Mineure, à la frontière byzantine.

Sa Majesté notre souverain», signifie le «seigneur sur la vie et la mort des sujets»[1]. *kifālat al-maqarr* est le nom abstrait dérivé du titre de charge *kāfil al-mamlaka*[2] gouverneur de la principauté, poste occupé à la date de l'inscription par Yashbek al-Yūsufī; donc, il faut restituer son nom dans la lacune.

M. Sobernheim écrit : «Saif al-din Yashbek al-Yūsufī était un mamlouk de mu'ayyad Shaikh; celui-ci, parvenu au trône, le fit inspecteur de la sommellerie et «commandant de mille» en Égypte. De 818 à 820, il gouverna Tripoli, puis Alep, jusqu'à la mort du sultan en 824. Pendant une lutte des troupes égyptiennes avec le prince turcoman Qara Yūsuf, il commit une félonie et fut décapité, encore en l'année 824. Il est enterré dans la turba qu'il avait bâtie contiguë à sa madrasa al-Yashbekiyya, au bazar des fabricants de flèches, *sūq al-nashshābīn*[3]. Sous son gouvernement, le portique occidental de la grande Mosquée fut reconstruit avec un plafond voûté»[4].

Cette inscription, jointe aux textes moins explicites des nos 8, 16-18, confirme les passages d'ibn Shiḥna sur une restauration systématique décrétée par mu'ayyad Shaikh. Elle est sculptée sur une série de plaques, de longueur variée, aménagées dans le parement, comme la troisième assise au-dessus du sommet de l'arc ogive de la porte. L'appareil change à partir de la couche qui est coupée, en bas, par le sommet de l'extrados de cet arc, voir fig. 11. Jusque-là, on voit des parpaings réguliers qui lient le parement au blocage intérieur de l'œuvre. A partir de ce niveau, il n'y a plus de parpaings. On voit aussi une petite réparation au sommet de l'extrados de l'arc. Par conséquent, seulement la partie supérieure a été ajoutée aux murs anciens; l'addition commence à la hauteur du sommet de l'arc. La réparation comprend les bretèches avec leurs corbeilles décorées. Mais ni le plan ni même les voûtes de la porte d'Antioche n'ont été affectés par ce remaniement. Le corps du bâtiment est l'œuvre de Nāṣir Yūsuf, exécutée en 643-645, et décrite par ibn Shaddād.

L'expression «traces effacées, sauf un reste de parties conservées» serait donc une grosse exagération, au moins en ce qui concerne la porte d'Antioche. Il faut en conclure, comme dans le cas de l'inscription 10 — et comme dans d'autres cas que nous rencontrerons encore — que l'inscription ne se rapporte pas ou pas seulement à l'objet sur lequel elle a été écrite. Elle désigne l'œuvre entière de mu'ayyad Shaikh, et, en d'autres points, les dégâts causés aux murs par Tamerlan, peuvent avoir été beaucoup plus sérieux qu'à la porte d'Antioche.

[1] Cf. la notion semblable : v. Kremer, *Culturgesch. d. Orients,* I, p. 386 : «die Wahl des Khalifen fesselte wie eine unauflösliche Kette den Wähler an seinen Erwählten, daher : die Wahl lastet auf meinem Nacken usw.» Aussi Ṭabarī, III, 1476 et 1546, serment prêté aux califes al-Muntaṣir et al-Mu'tazz : بعد بيعتكم هذه على انفسكم وتأكيدها أيّاها فى اعناقكم. La formule plus ancienne que celle de notre inscription, *al-amīr al-mālik* signifie «qui a droit sur...» sans que le pouvoir soit illimité; et la formule mamlouke, *al-maqarr al-mālikī* caractérise le porteur du titre comme représentant d'un *sulṭān al-mālik.* N'ayant pas trouvé moyen d'user partout de la même traduction «souverain», j'emploie faute de mieux «tout-puissant» et «puissant».

[2] Voir *M. C. I. A. Ég.*, p. 209 sqq.

[3] Dans la même rue se trouve la madrasa al-Shādhbakhtiyya.

[4] Cf. *infra* p. [248] et voir *durr,* p. 234 et 64; la biographie chez Maqrīzī, *Ms. ar. Paris,* 1727, II, fol. 325 *a* et 333 *s;* Manhal al-Ṣāfī, IV, fol. 424 *a* et V, fol. 162, nécrologie.

PREMIER SAILLANT AU SUD DU BĀB ANṬĀKIYA.

A douze pas de distance du saillant sud de la porte, petit saillant, large de 7 m. 50 sur 2 m. 70 de saillie. La partie basse et un morceau de la courtine attenante, du côté sud, montrent une maçonnerie fort ancienne, comparable à celle du mur de Ḥākim à la porte d'Antioche, ou encore plus ancienne. — Deux saillants des mêmes dimensions, mal bâtis et anépigraphes, suivent vers le sud.

12, A ET B.

Texte de réfection, royal, *in situ,* 894 H. Pl. XXII*a.* — Plaque d'inscription en trois parties à double *ansa,* voir fig. 16, faisant saillie sur la surface du parement, qui occupe la hauteur de deux assises de celui-ci, à 5 m. 25 du sol; ca. 3 m. 10 × 0 m. 60, deux lignes naskhī mamlouk, grands caractères. Aux deux bouts de l'inscription, cartouches du sultan Qāitbāy. Photographie, inédite.

A.

(1) أمر بتجديده مولانا السلطان المالك الملك الأشرف أبي (*sic*) النصر قايتباى عزّ نصره

(2) فى أيّام المقرّ العالى السيفى كرتباى النائب بالقلعة بحلب المحروسة فى سنة أربع وتسعين وثمانمائة

«A ordonné de le restaurer notre maître le sultan tout-puissant, al-Malik al-Ashraf abu l-Naṣr Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée! — à l'époque de Sa haute Altesse Saif al-dīn Kurtbāy, lieutenant de la citadelle d'Alep la bien gardée, en l'année 894 (1489).»

B.

Cartouche, comme au n° 2 B.

La fin du ixe siècle est une époque où les armées du sultan Bayazid attaquent Alep. Il y a plusieurs *Kurtbāy*[1] à cette époque, l'un d'eux est le petit-fils du sultan Qāitbāy, envoyé à Alep pour faire partie d'une des expéditions contre les Turcs. Les chroniques ne rapportent pas qu'il soit resté comme lieutenant de la citadelle, mais deux petites particularités, en apparence insignifiantes, de l'inscription appuient cette présomption.

Fig. 16.

D'abord le fait que le lieutenant de la citadelle, dans une inscription sur l'enceinte de la ville qui entre dans la juridiction du gouverneur, ne mentionne pas ce gouverneur. Puis, l'expression *fī ayyāmi*. A vrai dire, à cette époque tardive, la langue protocolaire n'est plus fort exacte, et *fī ayyāmi* peut signifier «pendant la durée de la charge d'un tel». Mais M. van Berchem a fait l'observation si simple et si sagace que *fī ayyāmi* «dans les jours» signifie normalement

[1] Probablement turc *qurt* «loup» plus *bāy* «riche» ou une couleur.

« sous le règne » et ne figure que devant le nom d'un souverain [1]. En effet, on vit au « Victorian age » ou à la « Wilhelminische Epoche », mais un lieutenant ordinaire de la citadelle ne fait pas époque. L'inscription du grand Seldjouk Maḥmūd de Shāpūrkhwāst-Khurramābād, a° 523, écrite en persan, traduit *fi ayyāmi* par *dar 'ahd* « à l'époque de », traduction parfaitement correcte que je soutiens partout dans ce volume. Il semble qu'ici la formule soit employée par courtoisie pour le petit-fils du sultan, présent à Alep. Il se peut que l'auteur de notre inscription n° 20 soit la même personne.

QUATRIÈME TOUR AU SUD DU BĀB ANṬĀKIYA.

Mesures ca. 15 mètres sur 5 m. 50, construction grossière.

13.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, sans date. — Inscription sur la face occidentale, encastrée dans le parement à 4 mètres au-dessus du toit plat d'une maison moderne. Une ligne, naskhī ottoman, 1 m. 50 × 0 m. 30, grands caractères, inédite.

أمر بعمارته مولانا السلطان أحمد خان

« A ordonné de le construire le sultan Aḥmad Khān. »

Il s'agit du sultan Aḥmad I, 1012-1026 (1603-1617).

Puis vient un saillant plus ancien, anépigraphe, à arêtes coupées, fort large, décoré d'une rosette ; ensuite, jusqu'à l'angle sud-ouest de l'enceinte, une section sur laquelle des saillants ronds alternent avec des saillants rectangulaires.

CÔTÉ SUD.

PREMIÈRE TOUR SUR LA FACE SUD DE LA MURAILLE.

Près de l'angle sud-ouest. Saillant carré de 20 mètres de largeur, avec des machicoulis, et dans l'axe, une fenêtre ornée, pl. XVI *a* et XVIII *a*.

14, A ET B.

Texte religieux, *in situ*, sans date. — *A*) Au-dessus de l'encadrement de la fenêtre, entre les consoles des bretèches, une ligne, 6 mètres × 0 m. 50, naskhī mamlouk, grands caractères ; photographie, inédite.

بسمله ... من عمل صالحًا فلنفسه ومن أسآء فعليها وما ربّك بظلّام للعبيد (*Cor.*, 41, 46)

[1] Traduction adoptée déjà par Barbier de Meynard dans Mas'ūdī, *Murūdj* ; Ya'qūbī, *Historiae*, emploie *ayyām* dans les titres des chapitres pour « règne d'un tel ». Voir van Berchem, *Épigr. des Ass.*, p. 486, *M.C.I.A. Jér. Har.*, p. 26 sqq.

B) Sur le linteau de la fenêtre même.

ما شاء الله كان لا قوّة إلّا بالله

L'écriture de même que la maçonnerie et les formes architecturales ressemblent en tous points aux œuvres de l'époque de mu'ayyad Shaikh, à qui on doit attribuer la tour entière. Mais la teneur de l'inscription est aussi inusitée sur une construction purement fortificatoire, que la grande fenêtre. Il faut chercher une raison spéciale.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 79 écrit, dans le chapitre « places de pèlerinage » : « *Masdjid al-Nūr* : près du bāb Qinnasrīn, dans une des tours de l'enceinte ; Abu Numair [1] y adorait ». Les mots qui suivent peuvent être une note d'ibn Shiḥna : « C'est 'Abd al-Razzāq b. 'Abd al-Sallām, mort en 425 (Son tombeau est hors du bāb Qinnasrīn, au-dessous de la qal'at al-Sharīf, près du fossé). On y fait des vœux et on le visite jusqu'à nos jours. »

Il me semble que dans notre tour était le masdjid al-Nūr, restauré par mu'ayyad Shaikh.

DEUXIÈME GRANDE TOUR.

De la face sud, à l'ouest du bāb Qinnasrīn, voir pl. XVI *a*.

15.

Texte de reconstruction, royale, *in situ*, 821 H. — Bandeau au-dessous d'un machicoulis ruiné ; inscription en une ligne, 2 m. 50 × 0 m. 53, naskhi mamlouk, grands caractères, photographie.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim*, n° 55.

أمر بعمارته مولانا السلطان الملك المؤيّد أبو النصر شيخ في شهو[ر] سنة احد [و]عشرين [و]ثمانمائة

« A ordonné sa reconstruction notre maître le sultan al-Malik al-Mu'ayyad abu l-Naṣr Shaikh, au cours de l'année 821 (1418). »

Voir la remarque de M. van Berchem, *loc. cit.*, p. 47 : sa lecture, reproduite dans son carnet, était juste. La date, 821, est écrite serrée, avec omission des deux *wāw*. Le shaikh copiste du baron Oppenheim a copié l'édition de Bischoff avec ses fautes.

BĀB QINNASRĪN.

A l'époque préislamique et pendant les premiers siècles de l'hégire, Qinnasrīn, l'ancienne Chalkis, située au sud d'Alep, était la capitale de la province, et la porte de Qinnasrīn est une des portes antiques d'Alep. Al-Muqaddasī la mentionne en 375 (985). Voir pl. XVI-XIX.

[1] [Tabbākh, *I'lām*, IV, 73 sqq., d'après ibn al-Ḥanbalī, cité par Sauvaget, *Perles*, p. 79, n. 1 : ibn abī Numair vivait à Alep pendant le siège de la ville par le Domesticus Firdaus (?) en 373 (983-984), et sa piété et son courage auraient amené les Byzantins à lever le siège.]

Ibn Shaddād, *durr*, p. 39 sqq.[1] : «bāb Qinnasrīn, peut-être bâti par Saif al-daula ibn Ḥamdān, car il y a une inscription en son nom sur un de ses saillants [354-356]; Nāṣir Yūsuf reconstruisit la porte en 654 (1256)[2]. — Il fit transporter à Alep, dans ce but, les pierres d'une des tours du château qui avait été construit par Maslama b. ʿAbd al-Malik à al-Nāʿūra, à l'est d'Alep, et aussi la porte de Raqqa que l'on y adapta. Et il bâtit de puissants saillants qui flanquent la porte, accomodés pour la garnison, de manière que la porte devint une forteresse complète en elle-même, avec moulins à blé, fours à pain, bassin à huile, citernes pour l'eau, arsenal et garnison. — La porte de Raqqa, œuvre grecque ou non, se trouvait d'abord à ʿAmmūriya[3], après la conquête en 223 (838) par al-Muʿtaṣim elle fut transportée à Samarra, et après que cette ville fut abandonnée, à Raqqa.»

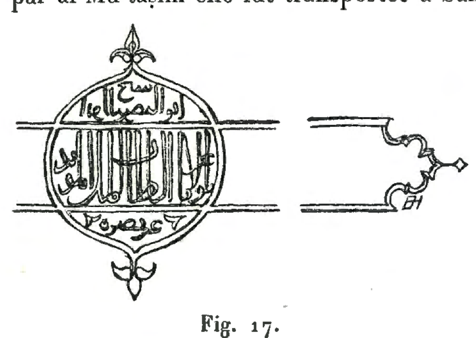


Fig. 17.

«Une coïncidence étrange m'a été racontée par les deux qāḍīs Kamāl-al-dīn... al-Asadī, ibn al-Ustādh[4], et Majd al-dīn... ibn Djarāda, ibn al-ʿAdīm[5] : Nous avons fait, un jour, une visite au shaikh al-ṣāliḥ... Sharaf al-dīn Muḥammad... al-Ḥaurānī[6], en dehors d'Alep, justement le jour où l'on monta la porte de Raqqa au bāb Qinnasrīn. Nous causions de la porte, et le shaikh dit, le jour même de l'inauguration : «je vois descendre sur la ville celui qui la prendra et qui détruira cette porte et toute la ville!» C'est arrivé comme il l'a prédit : lorsque les Tartares s'emparèrent d'Alep, cette porte fut la première chose qu'ils saccagèrent.» — Après le départ des Tartares, le sultan Ẓāhir Baibars, qui avait pris le gouvernement, fit arracher les plaques de fer et leurs clous, et emporta le tout à Damas et au Caire.»

Cette dernière remarque doit provenir d'ibn al-Khaṭīb.

16, A-C.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* sans date. — En haut du mur de la courtine entre les deux tours du bāb Qinnasrīn, à 6 mètres du sol, *A*) un grand cartouche du sultan Mu'ayyad Shaikh, en trois lignes, qui forme le milieu d'un grand bandeau; *B*) coranique (*Cor.,* 30, 49), une ligne, 5 m. 30 × 0 m. 50, naskhi mamlouk, grands caractères; *C*) quelques mots en graffito, petits caractères, aux quatre angles du bandeau, voir fig. 17. Photographie, voir pl. XVII.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim,* n° 56.

A

أبي النصر شيخ

عزّ لمولانا السلطان الملك المؤيّد

عزّ نصره

[1] Cf. *durr,* p. 39 combiné avec p. 49.

[2] Cinq ans avant la conquête par les Tatares.

[3] Ἀμόριον, ville de la Grande Phrygie ou de la Galatia Salutaris, sur la grand'route d'Iconium-Qonia à Constantinople, prise par al-Muʿtaṣim en 223, deux ans après la fondation de Samarra. Une tradition différente dans le Fakhrī d'ibn al-Ṭiqṭaqa, éd. Ahlwardt, p. 275 : «al-Muʿtaṣim prit une des portes de ʿAmmūriya, en fer et très grande, et la fit transporter à Baghdad, où elle se trouve «à présent» (la source n'est pas mentionnée) à l'une des portes du palais des khalifes, nommée *bāb al-ʿāmma;* c'était en l'année 223.» Al-Muʿtaṣim ne résida plus à Baghdad en 223, et le fameux *bāb al-ʿāmma* était à Samarra : le nom de Baghdad semble être une erreur pour Samarra, et la source devait dater du IIIe siècle. — Voir des exemples semblables de transport de portes de Syrie et de Kūfa à Baghdad, *Arch. Reise,* II, p. 128. — Ce sont des trophées, remployés dans des buts magiques : pour éterniser la victoire qu'ils symbolisent, cf. *Arch. Mitth. Ir.,* V, p. 143 sqq.

[4] Voir sous «Khānqāh fi l-Farāfrā», inscr. 163.

[5] Voir sous «Madrasa al-Ḥalāwiyya», inscr. 102.

[6] Voir sous «Shaikh Ṣāliḥ», inscr. 155.

B بسمله ... فانظر الى أثار رحمت الله كيف يحيى الأرض بعد موتها إنّ ذلك لمحيى الموتى

C وهو على كل شىء قدير يا حفيض (*sic*) يا كافى

Le verset coranique est le même que Qāitbāy cite dans son inscription sur le bāb Anṭākiya[1]. La teneur, Allah qui rappelle à la vie la terre morte, fait allusion à un grand travail de restauration, dont ibn Shiḥna parle longuement. Mais l'inscription ne prétend pas que la porte ait été «construite» par le sultan; elle n'est pas datée, mais elle appartient à la restauration de mu'ayyad Shaikh dans les années 820-823 (1417-1420).

17, A et B.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 907 (1501). — Grand bandeau contournant l'angle sud-ouest du saillant oriental, à la hauteur de la naissance de l'arc ogive de la porte et au-dessous des consoles des machicoulis. Une ligne, 7 m. 50 × 0 m. 60, naskhi mamlouk tardif, grands caractères, photographie.

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim,* n° 57.

A.

(S) أمر بعمارته مولانا السلطان المالك الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره وأدام اقتـــداره بمحمّد وآ(O)له وذلك بتاريخ شهر ربيع الآخر ســـنة سبع وتسعمائة من الهجرة النـ[بويّة]

«A ordonné sa reconstruction notre maître le sultan tout-puissant, al-Malik al-Ashraf abu l-Naṣr Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée et que son pouvoir dure par Muḥammad et sa famille! — et cela (fut exécuté) à la date du rabīʿ II de l'année 907 de l'hégire du prophète (14 octobre-11 novembre 1501).»

B.

Cartouches du sultan Qānṣauh al-Ghūrī, au-dessus des deux extrémités du bandeau, en trois lignes, mêmes caractères :

ابي النصر قانصوه الغورى

عزّ لمولانا السلطان الملك الاشرف

عزّ نصره

Cette inscription témoigne de la grande activité de Qānṣauh al-Ghūrī pour adapter les fortifications d'Alep, l'enceinte et la citadelle, aux changements survenus dans les armes d'attaques, en vue du danger imminent de la part des Ottomans. Nous en trouverons beaucoup de preuves, et une inscription, citadelle n° 52, exprime que ces transformations étaient faites dans ce but.

[1] De même que le sultan Khalīl, sur la grande entrée de la citadelle, emploie *Cor.,* 57, 16.

Le bāb Qinnasrīn est la plus complexe des portes d'Alep.

La courtine est une double muraille à galerie intérieure. Deux saillants de largeur inégale se détachent d'elle; celui de l'ouest a 18 m. 40 de largeur, l'autre 26 m. 80. En 1916, les deux existaient encore; en 1930, le saillant ouest était complètement rasé. Voir pl. XII *b*.

Sa partie avancée avait disparu depuis longtemps, et ce qui existait était une salle, allongée aux deux bouts par de profondes niches à meurtrières; elle s'étendait sur toute la largeur de la tour, mais sa profondeur n'était pas plus que la moitié de la saillie. Elle communiquait avec une deuxième salle avancée. Quel qu'ait été le plan de cette salle avancée, la saillie de la tour doit

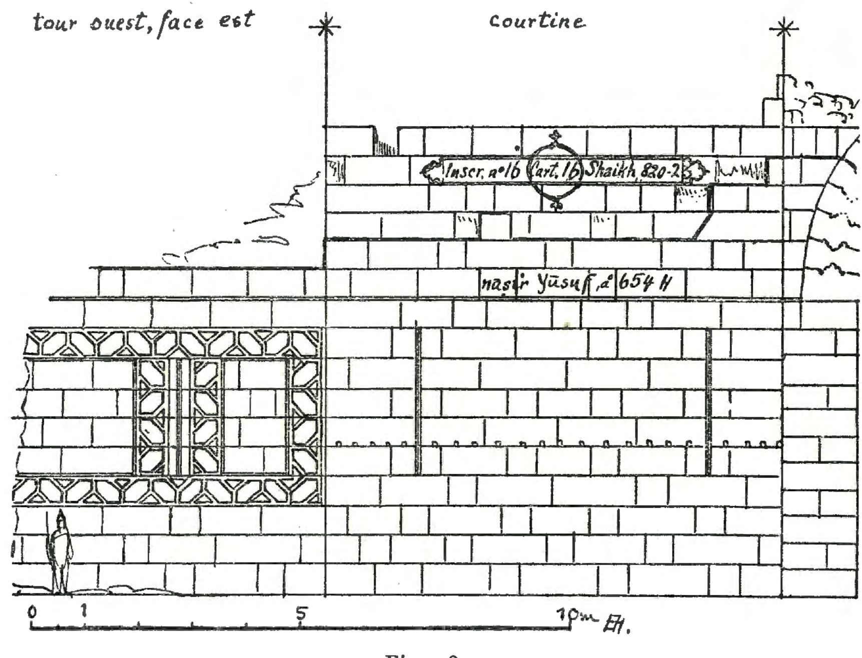


Fig. 18 *a*.

avoir dépassé 17 mètres, tandis que la tour Est n'a que 12 m. 92. Une saillie inégale est inadmissible, parce qu'elle aurait empêché de balayer de la tour en retrait le front de la tour en saillie. Or, le front de la tour Est a été complètement remanié. Il faut donc admettre que le front qui manquait dès notre première visite à la tour Ouest n'était plus le front primitif, mais déjà un remaniement correspondant à l'autre. La disposition intérieure de la tour Est ne permet pas de supposer une deuxième salle parallèle à celle qui existait. La solution est que, avant l'époque de Qānṣauh, le plan des deux tours était la moitié d'un octogone, comme au bāb Anṭākiya.

La face du saillant Ouest, qui donne sur la baie, était ornée d'une décoration unique et remarquable, voir pl. XVIII *b* et XIX *b*, fig. 18 *a-b*. A première vue, cette partie fait l'impression d'être le reste d'une époque beaucoup plus reculée. Mais les lits des pierres sont les mêmes sur la tour et sur la courtine, et ni à l'angle rentrant, ni à l'intérieur je n'ai pu découvrir la moindre trace d'une coupure. Le taillage des blocs était identique partout, et les meurtrières, dans la tour et dans la courtine, voir pl. XIX *a*, étaient d'un même type, caractéristique de la haute époque ayyoubide. L'œuvre était homogène, et l'époque une. Pourtant, la décoration, limitée à la tour Ouest, et sans équivalent dans toute l'architecture militaire de la Syrie, doit avoir une raison

d'être. L'explication est peut-être contenue dans la remarque d'ibn Shaddād, que Nāṣir Yūsuf avait remployé pour la construction les pierres d'une tour du château de Maslama, fils de ʿAbdal-malik[1].

Le saillant Ouest n'est qu'un ouvrage défensif. La circulation passe par la tour de droite, comme au bāb Anṭākiya. Comme là, une seule salle, *dargāh,* de 18 m. 20 sur 7 mètres, occupe tout l'intérieur; elle a de profondes niches à meurtrières dans l'épaisseur des murs qui atteint 5 m. 80. Cette salle est voûtée en berceau, avec des arêtes au centre, et avec une ouverture octogonale au sommet. Au bout de la salle se trouve le sanctuaire d'un saint, appelé Khalīl al-Ṭayyār. L'ensemble est une réplique un peu agrandie du bāb Anṭākiya. Dans cette *dargāh* se trouve un puits.

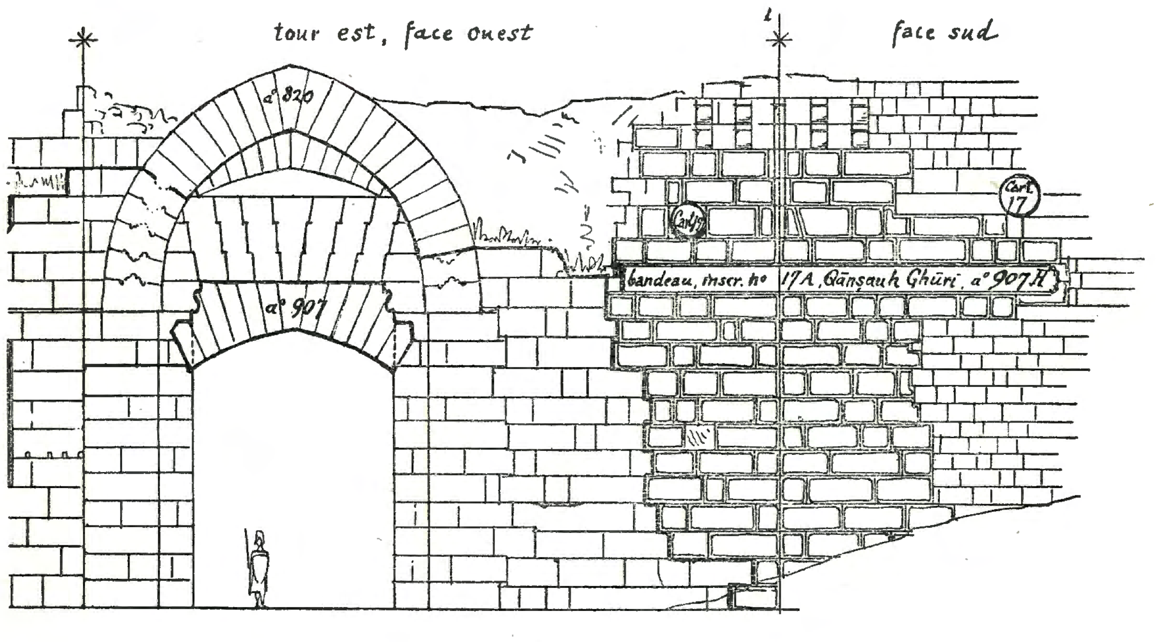


Fig. 18 *b*.

Les assises de l'appareil de la tour Ouest continuent sans la moindre irrégularité sur toute la courtine entre les deux tours et sur le coin Nord-Ouest de la tour Est. A la hauteur de la première assise au-dessus de l'ornementation de la tour Ouest, hauteur qui correspond, sur la tour Est, à la naissance du grand ogive de la porte, le mur de la courtine montre un léger empattement en retrait. Deux assises plus haut, l'appareil change : les quatre assises différentes qui suivent portent l'inscription n° 16 de mu'ayyad Shaikh. Cette maçonnerie supérieure appartient à la reconstruction de 820-823, et elle empiète sur le coin Nord-Ouest à gauche de la porte et comprend plus que la moitié de la grande ogive.

Tout ce qui est en bas appartient à l'époque primitive, y compris la grande porte. Ses pieds-droits sont bâtis en lits alternants blancs et noirs, dont la hauteur aussi alterne. Onze de ces couches correspondent à dix assises normales. Leur raccord en ligne droite est effectué à la naissance de l'ogive, qui est à la hauteur de l'empattement de la courtine. A droite du pied-droit, on continue par onze assises égales, et le raccord entre elles et les assises blanches et noires est

[1] Cependant, les blocs qui encadrent les meurtrières ne peuvent pas provenir d'un bâtiment antérieur.

obtenu avec le plus petit nombre de décrochements possible. Dans le pan de mur à droite de la porte, on observe des blocs de 2 m. 50 et de 3 mètres de longueur, forme entièrement inusitée : ces blocs pourraient encore être des matériaux provenant de la tour de Maslama. L'assise inférieure se prolonge sur environ 5 mètres jusqu'à l'avant-dernier bloc de l'angle Sud-Ouest. En haut, l'appareil ancien se rétrécit, et la maçonnerie de l'angle est posée sur cet œuvre ancien. Tous ces blocs ont le bord ciselé autour d'un milieu rude de la maçonnerie des IXe et Xe siècles. Les neuf assises inférieures s'adaptent à la hauteur des assises anciennes; plus haut, un décalage se produit, et c'est là que se trouve le grand bandeau n° 17, de Qānṣauh al-Ghūrī, a° 907 H., sous les consoles d'un machicoulis d'angle.

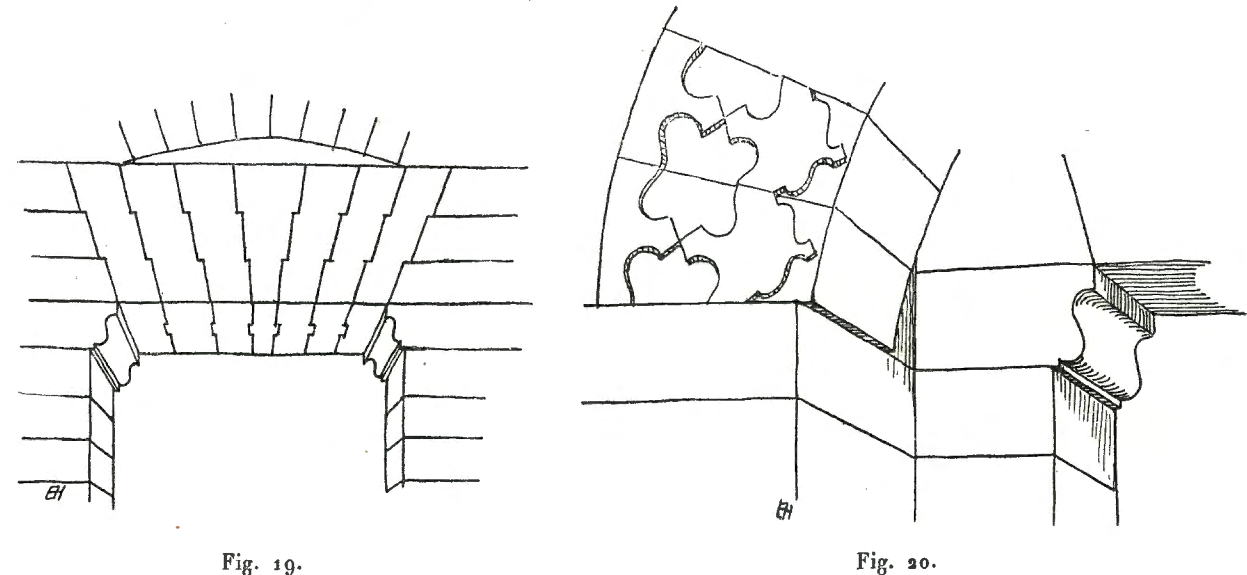


Fig. 19. Fig. 20.

La même maçonnerie continue sur plus de 4 mètres sur la face Sud du saillant, puis termine en degrés. Le reste de la face Sud est construit en petit appareil du Xe siècle, où huit couches correspondent à cinq de l'appareil de l'angle. Mais l'inscription en haut, entourée de pierres de grand appareil, repose sur le mur à petit appareil. Les deux appartiennent donc à la même période : le grand appareil est réservé à l'angle, pour le renforcer et pour effectuer le raccord avec les assises de l'appareil ancien de la face Ouest.

Il n'y a que trois périodes de construction : le grand œuvre a été exécuté à la première période, c'est-à-dire sous Nāṣir Yūsuf, en 654 H. En 820-823, mu'ayyad Shaikh a reconstruit l'étage supérieur et l'ogive de la porte. Comme cette reconstruction ne touche pas le sol, elle n'apparaît pas sur notre plan, pl. XII *b*. En 907, Qānṣauh a altéré radicalement le front Sud : c'est lui qui a coupé les trois côtés de l'octogone primitif et les a remplacés par une ligne droite. En même temps, il a fait voûter un arc surbaissé au-dessous de la plate-bande de la grande porte, qui apparemment s'affaissait. Le dessin primitif de la grande porte n'avait que cette plate-bande sous un arc de décharge, et avec des consoles aux deux coins. La porte intérieure a conservé, sans remaniements, son état primitif qui est celui-là même, fig. 19. Chaque détail se retrouve au bāb Anṭākiya, mais l'échelle est ici plus grande, le matériel plus riche. C'est le progrès fait entre les deux dates, 645 et 654.

On quitte la première *dargāh* par une deuxième porte située dans la ligne de la grande courtine, et on entre dans un long passage, perpendiculaire à la courtine, qui fait saillie vers l'intérieur de la ville. Ce passage se compose de deux *dargāh*, sans coude, mais séparées par une troisième porte. La voûte de la deuxième *dargāh* est du même type que la première. Au sommet est une ouverture carrée avec une corniche à consoles de style antique. Elle est très proche de l'impluvium de la cuisine du mashhad al-Ḥusain, qui date de l'époque de ʿAzīz Muḥammad, voir pl. XIX *b* et CI *b*. La troisième *dargāh* est carrée, sa voûte s'est effondrée, mais les points de naissance conservés montrent qu'elle était à arêtes. Enfin, on gagne la rue par une quatrième porte

Fig. 21.

intérieure, entièrement conservée dans son état primitif, voir pl. XX *b* et fig. 20. Les lourds voussoirs de son ogive sont décorés d'un dessin en creux : l'idée est la même que celle des moulures échancrées, un travail *muqandal* [1], qui, exécuté à petite échelle, est ajouré.

L'ensemble du plan constitue un angle rectangle, et le terrain intérieur, d'environ 30 sur 24 mètres, faisait partie du bâtiment original : c'est là que se trouvaient les moulins à blé, les fours à pain, bassins à huile, etc., qui faisaient, selon ibn Shaddād, de la porte de Qinnasrīn « une forteresse complète en elle-même ». Même aujourd'hui, la seule différence est qu'au lieu de pain et d'huile on y produit du soda, et que pour le faire plus à son aise, on a détruit la tour de Maslama et de Nāṣir Yūsuf.

Après la grande entrée de la citadelle, la porte de Qinnasrīn était le plus important ouvrage de la fortification d'Alep, et un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire de la Syrie médiévale. La figure 21 donne un certain nombre de marques de maçons recueillies sur les blocs de la porte de Qinnasrīn, qu'il faut comparer avec les signes du tableau de M. Clermont-Ganneau, dans *Archaeolog. Researches in Palestine*, 1873-1874, *Pal. Expl. Fund*, London 1899, p. 10. Ces marques prouvent que des maçons francs ont participé à la construction.

[1] Voir les arcs à sept lobes du Grand Minaret, pl. LVIII, et cf. la série de petits arceaux qui encadre la tête de la grande voûte elliptique du Ṭāq i Kisrā à Ctésiphon, *Arch. Reise*, III, pl. XLI. Une décoration semblable se trouve sur le grand arc de l'*iwan* dans la « cuisine d'al-ʿAdjamī », en ville près de la Grande Mosquée, et un arc d'échelle moins large, en style *muqandal* de la Djazīra, lui fait face.

BĀB AL-MAQĀM.

D'après Ibn Shaddād, *durr,* p. 43, le bāb al-Maqām a été fondé, en même temps que le mur extérieur le long du khandaq al-Rūm, par Ẓāhir Ghāzī, et terminé par ʿAzīz Muḥammad. Ibn Shaddād dit — remarque qu'ibn Shiḥna répète, p. 34 — «à présent (c'est-à-dire à l'époque de ʿAzīz) on l'appelle «porte de Nafīs» d'après le nom d'un homme qui y était *isfāsalār*»[1].

18.

Cartouche du sultan Barsbāy. — Sur les deux pieds-droits de la baie centrale, à la hauteur de la naissance de l'arc (qui n'existe plus), à environ 5 mètres du sol, une paire de grands cartouches a été aménagée dans le parement de la façade; 1 mètre de diamètre, trois lignes, naskhī mamlouk, très grands caractères. Photographie, pl. XX *a;* inédite, cp. Ghazzi, II, 22.

ابو النصر برسباى

عزّ لمولانا السلطان الملك الأشرف

عزّ نصره

Il s'agit du sultan Barsbāy dont nous rencontrerons encore plusieurs cartouches depuis ce point des murs jusqu'au bāb al-Nairab. Selon ibn al-Khaṭīb, à partir de l'année 831 H., Barsbāy a continué l'œuvre entreprise par son prédécesseur mu'ayyad Shaikh sur la ligne de fortification

[1] Le ms. ar. Paris, 1683 porte قبيس Qubais au lieu de نفيس Nafīs. — L'édition p. 43 porte اسفاسلار avec les variantes اسناسلار ou الاسناسلار. Ibn Shiḥna l'interprète, en hésitant, comme : «mot persan, écrit اسفاسلار, اسفهسلار ou اصفهسلار, signifiant *mutawalli al-amr* ou comme nous dirions *mutawalli al-ḥadjr,* c'est-à-dire qui peut, à son gré, prohiber ou permettre l'importation dans une ville, dans une citadelle etc., *wallāh aʿlam*». Dans sa description de la citadelle, Ibn Shaddād, *durr,* p. 51, mentionne la présence de ce même officier à chacune des trois portes de fer de la grande entrée : اسفاسلار ونقيب. *Naqīb,* comme titre militaire est le chef de cinquante ou de cent hommes, le chef de cent ou mille est *qāʾid,* celui de mille *amīr-alf,* d'où ammiraglio, admiral. Le mot persan qu'ibn Shiḥna croit reconnaître dans la graphie anormale — sans *h* — de son exemplaire du ms. d'ibn al-Khaṭīb est *ispahsalār,* un des plus hauts titres militaires en Iran, chef d'armée, maréchal, équivalent du titre sasanide *spāhpet.* Le titre ne disparaît pas et signifie la même chose encore dans les inscriptions de Nūr al-dīn et de Saladin, dont les fils et les neveux sont tous des isfahsalārs. Des «titres sont condamnés à descendre un à un les degrés de la hiérarchie sociale et politique» dit M. van Berchem, mais le titre d'*isfahsalār* maintient toute sa signification à l'époque d'ibn Shaddād, et n'accepte jamais la signification qu'ibn Shiḥna lui attribue : *mutawalli al-ḥadjr.* Certainement il n'y avait pas de «généralissime» aux portes de fer de la fortification d'Alep. Il est vrai qu'ibn Khallikān, biographie d'Aqsonqor al-Bursuqī, n° 102, p. 140 écrit اسباسلّار; et à Diwrigi, *M. C. I. A. Siw.,* inscr. n° 36 on trouve la forme سباسلار dans le même sens que la forme normale اسفهسلار de l'inscr. 32; voilà, en épigraphie, la même faute de graphie que dans le livre d'ibn Shiḥna. Pour éviter la supposition d'une erreur de lapicide, M. van Berchem annote p. 64 : «سپاسلار est la forme arménienne du terme arabisé *isfahsalār*». La chute de l'*h* appartient en effet à l'arménien, et à Diwrigi on peut s'attendre à une telle anomalie, mais non à Alep. Le mot *ḥadjr* par lequel ibn Shiḥna explique le titre signifie d'après *B. G. A.* IV (gloss.) «exportationem interdicit» ويمنع السلطان من حمل ذلك الى البلدان; à la place de *ḥaml,* ibn Shiḥna emploie l'expression rare يتعلق ب dans le sens d'importer. D'après Djauharī, *ḥadjr* serait la signification primaire de *ʿaqala,* qui entre dans le nom *Dair al-ʿāqūl,* grand barrage douanier sur le Tigre. Évidemment les اسفاسلار des portes d'Alep sont des officiers de douanes, et je préférerais lire استاندار *āstāndār* «janitor».

extérieure, mais en abandonnant l'idée de reconstruire aussi la ligne intérieure. La présence de ses cartouches prouve l'exactitude des données littéraires.

Il est encore possible de s'apercevoir, en dépit de l'état déplorable de cette porte, que les cartouches et la maçonnerie autour d'eux, diffèrent de la maçonnerie plus ancienne des pieds-droits, sur laquelle ils reposent. La reconstruction de Barsbāy n'affecte que les parties plus élevées que la naissance du grand arc ogive de la porte primitive.

19.

Fragment de texte historique. — Parmi les pierres qui bloquent à présent le passage latéral Est, il y en a plusieurs qui proviennent d'un très grand bandeau; hauteur des lettres, sans cadre, o m. 56. La place originale de ce bandeau était probablement le fond de la baie centrale, au-dessus du linteau ou de l'arc de la porte. En déblayant les décombres et les pierres on pourrait sans doute trouver encore d'autres fragments, fig. 22. Ce qu'on voit sont les mots :

... السلـ[ـطا]ن الملـ[ـك] الأشرف [...

qui peuvent se rapporter à Barsbāy, comme les cartouches, ou à Qāitbāy, mais ni à Mu'ayyad Shaikh, ni à ʿAzīz Muḥammad. Les mamlouks Ashraf Khalīl et Ashraf Shaʿbān n'apparaissent jamais comme restaurateurs des murailles.

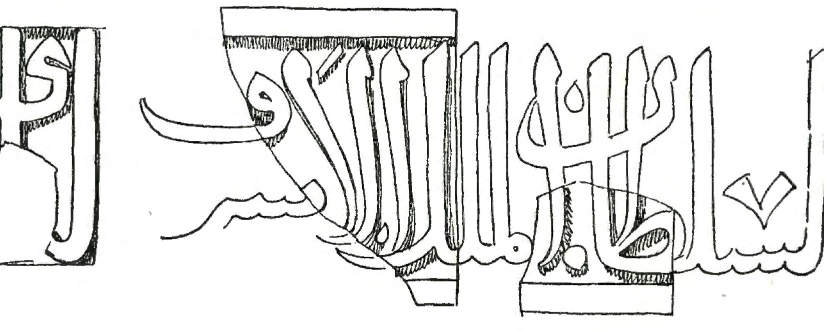


Fig. 22.

Sur le jambage de la porte intérieure on voit un édit, inscr. n° 234 *a,* qui date probablement de l'année 860-861 et, qui est en tout cas postérieur à la reconstruction exécutée sous Barsbāy en 831-841.

20, A ET B.

Texte de réfection, royal, *in situ,* 898 H. Sur la tour Est de la porte. — Plaque à *ansae* doubles, composée de trois pièces, qui occupe la hauteur de deux assises du parement, entre deux cartouches de Qāitbāy, et surmontée par un médaillon ornemental à rosette de sept rayons en tourbillon; à 7 mètres du sol, deux lignes, environ 2 m. 70 × o m. 60, naskhī mamlouk, grands caractères. Photographie, pl. XXIII *d;* inédite, cp. Ghazzi, II, 22.

A.

(1) أمر بتجديده مولانا السلطان الملك الأشرف أبو النصر قايتباى عزّ نصره (2) فى أيام مولانا ملك الأم[راء .....] سنة ثمان وتسعين وثمانمائة

«A ordonné de le refaire notre maître le sultan, al-Malik al-Ashraf abu l-Naṣr Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée! — à l'époque du Malik al-Umarāʾ (préfet général) ... en l'année 898 (1493).»

B. CARTOUCHES.

أبي النصر قايتباى

عز لمولانا السلطان الملك الأشرف

عز نصره

Je ne peux pas déchiffrer les restes endommagés du nom du préfet, voir fig. 23. Mais toute la forme extérieure de la tour et de l'inscription est identique à celle de la tour au sud du bāb Anṭākiya, qui a été construite «à l'époque» du gouverneur Kurtbāy, petit-fils du sultan, et il me semble qu'il s'agit ici du même personnage, voir inscr. n° 12. — Là, en 894 H., le titre est *al-nā'ib bi l-qal'a bi-ḥalab al-maḥrūsa;* ici, quatre ans après, il est déjà *malik al-umarā'*.



Fig. 23.

Le bāb al-Maqām appartient à un type de portes de ville entièrement différent des autres portes d'Alep, voir fig. 24. Au lieu d'une porte unique percée sur le côté étroit d'une tour et d'un passage coudé, un triple passage franchit directement la

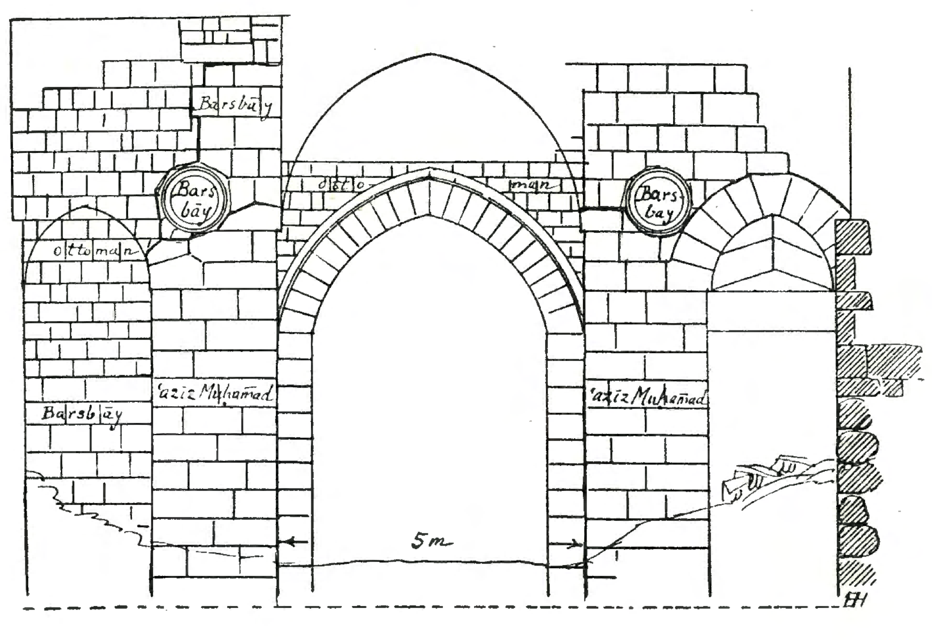


Fig. 24.

courtine, en traversant une salle voûtée, de 13 m. 25 × 7 m. 20, qui s'étend dans l'axe du rempart. On ne peut pas appeler *dargāh* cette salle qui n'est pas la prolongation d'une porte. L'ouverture centrale, large de 4 mètres, est destinée aux véhicules et aux cavaliers, les ouvertures latérales, de 2 mètres, aux piétons. Les vantaux des portes disparaissaient dans les enfoncements des jambages, leurs lourds linteaux étaient protégés par deux larges pierres disposées

en décharge comme des arbalétriers de bois; ce plan et cette élévation, comme toute la maçonnerie, portent le caractère de la première époque ayyoubide. L'enfoncement de la porte centrale était surmonté, à l'origine, par un arc ogive posé fort haut, dont les deux voussoirs inférieurs subsistent; tandis que la forme de la porte même, au fond, était certainement rectangulaire, comme partout. A l'intérieur de la salle, à gauche, il y a le sanctuaire obligatoire : un Maqām al-Arba'īn. Il se peut qu'on ait transféré le sanctuaire du bāb al-Arba'īn lorsqu'on abandonna définitivement cette porte ancienne.

L'ensemble appartient à ce type franchement romain, représenté en Syrie par le bāb al-Sharqī de Damas, porte antique qui n'a jamais cessé d'être en usage. Je crois qu'à l'origine le bāb al-Maqām n'était pas flanqué de saillants, tout comme le bāb al-Sharqī. Le plan de ce type est un rectangle étiré; il convient particulièrement pour une porte de rempart en terre. La ligne de fortification sur laquelle se trouve le bāb al-Maqām était le rempart de terre de Ẓāhir Ghāzī, transformé seulement plus tard en mur de pierre; il semble donc qu'on avait choisi ce plan pour les portes de la ligne de fortification extérieure.

Entre 831 et 841, Barsbāy a reconstruit la porte : il a supprimé la grande ogive de la baie centrale, et a bouché les portes latérales. En 898, lorsque le rempart extérieur fut devenu la seule ligne de fortification, Qāitbāy a ajouté la tour Est qui doit avoir eu un pendant sur le côté Ouest.

CÔTÉ ORIENTAL DES MURAILLES.

Tout près du Djubb al-Qubbī, à un point où le côté Sud de l'enceinte s'incurve vers le Nord.

21.

Cartouches. — Trois cartouches sur colonnes servant de parpaings, en trois lignes; pl. XXIII *a* et *b*.

أبي النصر قانصوه الغورى

عز لمولانا السلطان الملك الأشرف

عز نصره

Voir les cartouches identiques, sub n°s 6 B, 17 B.

CÔTÉ EST.

BĀB AL-NAIRAB.

Selon ibn Shaddād, le bāb al-Nairab, appartenant à la ligne de fortification extérieure, fut construite par Ẓāhir Ghāzī, et terminé par ʿAzīz Muḥammad, voir p. 22-23.

22.

Cartouche, *in situ,* sans date. — Grand cartouche encastré et encadré d'une série de denticules doubles, à droite de l'ogive de la porte, face extérieure. Trois lignes, diamètre environ 0 m. 80, naskhī mamlouk, grands caractères. Photographie, pl. XX *c;* inédite, cp. Ghazzi, II, 21.

خلّد الله ملكه

عزّ لمولانا السلطان الملك الأشرف

عزّ برسباى نصره

« Gloire à notre maître al-Malik al-Ashraf Barsbāy, que sa victoire soit glorifiée, qu'Allāh perpétue sa royauté ! »

Voir les nos 18 et 19.

23.

Texte royal, *in situ,* sans date. — Sur le mur à côté de la porte, court bandeau en une ligne 1 m. 80 × 0 m. 36, naskhī mamlouk, grands caractères; photographie; inédite.

عزّ لمولانا الملك الأشرف عزّ نصره

La proximité du cartouche du sultan Barsbāy fait croire qu'il s'agit encore ici du même sultan.

24.

Texte de restauration, royal, *in situ,* 1158 (1745). — Dans le tympan de l'arc ogive au-dessus de la porte même, dans un cadre ornemental, sculpté dans les pierres du parement, environ 2 mètres × 0 m. 80, en deux lignes, naskhī ottoman, petits caractères. Inédite, cp. Ghazzi, II, 22.

بالسعد باب الملك حصناً شيّدا

فى دولة السلطان محمود الثنا سنة ١١٥٨

Le cinq n'est pas tout à fait sûr. Les vers évoquent une restauration faite pendant le règne du sultan Maḥmūd I (1143-1168 = 1730-1754). Celle-ci ne comprend que le mur du fond de l'arc ogive. L'appareil des murs n'a pas été touché, le plan et la main-d'œuvre entière de la porte appartiennent à Barsbāy.

CÔTÉ ORIENTAL DES MURS.

Tour près de la Mosquée d'Altynbogha, au Sud du bāb al-Aḥmar.

25, A ET B.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 903 H. — Court bandeau en deux lignes, encastré dans le parement du mur, même hauteur qu'une couche du parement, avec *ansae* en forme de palmettes aux deux bouts; environ 2 m. 30 × 0 m. 45, naskhī mamlouk, caractères moyens; photographie, pl. XXII *b;* inédite, cp. Ghazzi, II, 21; Ṭabbākh, II, 373.

A.

(1) بسمله ... أمر بعمارة هذا السور فى أيام مولانا السلطان الملك الناصر أبي السعادات

محمّد ابن الملك الأشرف قايتباى (2) عزّ نصره المقرّ الكريم جان بلاط كافل حلب المحروسة

بتولى السيفى مصرباى نائب القلعة الحلبيّة بتاريخ جماد الآخر سنة ثلاث وتسعمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné de reconstruire cette muraille à l'époque de notre maître, le sultan al-Malik al-Nāṣir abī l-Saʿādāt Muḥammad, fils d'al-Malik al-Ashraf Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée ! — Son Altesse gracieuse Djān-Balāṭ, gouverneur d'Alep la bien gardée, avec l'administration de Saif al-dīn Miṣrbāy, lieutenant de la citadelle d'Alep, à la date du djumād II de l'année 903 » (février 1491).

B.

Cartouche, sur la tranche d'une colonne servant de parpaing; pl. XXIII *c* :

أبي السعادات محمّد بن قايتباى

عزّ لمولانا السلطان الملك الناصر

عزّ نصره

La rédaction du texte montre qu'il s'agit d'une restauration systématique des murs sous le règne de Nāṣir Muḥammad (901-904), les travaux donc se continuèrent depuis l'époque de Qāitbāy jusqu'à celle de Qānṣauh Ghūrī. Tous ces travaux sont des préparatifs en vue de l'attaque menaçante des Ottomans.

Pour Djān-Balāṭ al-Nāṣirī, plus tard sultan Ashraf Djānbalāṭ (906-1006), voir sa biographie sous inscr. 263, édit promulgué à son nom. Nous possédons le mausolée du lieutenant de la citadelle, Miṣrbāy, voir inscription no 262.

A cette époque tardive c'est le gouverneur de la province qui « ordonne » la restauration de l'enceinte et qui en charge le lieutenant de la citadelle, c'est-à-dire qui délègue une partie de sa compétence au plus haut officier militaire de la province. Dorénavant, cet état de choses devient de règle, voir les inscriptions de Qānṣauh Ghūrī, nos 27-29.

BĀB AL-AḤMAR.

Bāb al-Aḥmar, la « Porte Rouge » est le nom moderne de l'ancien *bāb khandaq al-Yālūdj;* Ibn Shiḥna, *durr,* p. 44 : « On a pratiqué nouvellement, entre le bāb al-Nairab et le bāb al-Qanāt une petite porte, appelée à présent bāb Khandaq al-Yālūdj [1], située sur les terres extraites du khandaq al-Rūm... à l'époque de ʿAzīz Muḥammad ». Rien n'existait plus de cette porte lors de nos visites, mais le Dr Bischoff, vers 1880, copie encore une « Inscription sur le bāb al-Aḥmar ».

26.

Texte de réfection, disparu.

أمر بتجديده مولانا السلطان الملك أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره بتولى المقرّ السيفى أبرك وشاد الشرابات والخانات الشريفة لحلبيّه عزّ نصره سنة ٩٢٠

Il faut nécessairement insérer *al-ashraf* après *al-malik,* et lire plutôt بتولية pour بتولّى. Le copiste, incapable de déchiffrer le texte entier, n'a pas indiqué les lacunes. Evidemment il faut lire *wa shādd al-sharābkhānāt al-sharīfa,* mais cette sommellerie royale était au Caire, *al-ḥalabiyya* doit se rapporter à autre chose, et le *wa* initial prouve qu'un autre titre de charge manque; les signes qui sont de trop, با, ال et و peuvent en être un reste. Nous aurions ainsi :

ابرك [نائب القلعة] لحلبيّة وشادّ الشرابخانات الشريفه [بالديار المصرية]

La date est fausse, puisqu'en 920 Abrak n'était plus à Alep. Il faut lire عشر au lieu de عشرين, dont le ين pourrait être un reste de اثنين, c'est-à-dire 912 (?). Voir les autres inscriptions du gouverneur Abrak, réunies sous inscr. 272, Khān al-Qaṣṣābiyya.

BĀB AL-QANĀT.

Ibn Shaddād, *durr,* p. 44 sqq. : « *bāb al-Qanāt :* appelé ainsi parce que la canalisation d'eau, *qanāt* que Ẓāhir Ghāzī avait fait creuser depuis Ḥailān, entre en ville par cette porte. » Note d'ibn Shiḥna : « appelée à présent *bāb Bānqūsā,* parce qu'on en sort vers Bānqūsā, grand *ḥāra,* quartier, de la banlieue d'Alep, sur le côté du nord-ouest, avec des mosquées, des bains, des bazars, des magasins, *khānāt,* à présent un *bandar* [mot persan, « emporium »] important. » (Suit la note sur le bāb khandaq al-Yālūdj.)

Aujourd'hui on dit communément *bāb al-Ḥadīd,* la « Porte de Fer » pour al-Qanāt ou Bānqūsā.

[1] Nom douteux, avec variantes با لوج, يا لوج, mais non بلوج, ce qui serait *bulōdj,* les Baloutches.

27, A ET B.

Texte de construction, royal, *in situ,* 915 H. — Grande plaque en plusieurs parties, encastrée dans le parement à gauche de la porte même; deux lignes, avec *basmala* au-dessus, 2 m. 60 × 0 m. 80, naskhī mamlouk, grands caractères; photographie, pl. XXI *b;* inédite, cp. Ghazzi, II, 21.

A.

(1) بسمله ... (2) أمر بعمارة هذا الحصن المنيع والباب الرفيع مولانا السلطان الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره بتولية مملوكه أبرك (3) مقدّم الألوف بالديار المصريّة وشادّ الشرابخانات الشريفة ونائب القلعة لحلبيّة المحروسة أعز الله أنصاره سنة خمسة عشر وتسعمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné la construction de cette fortification puissante et de cette porte élevée [1] notre maître le sultan al-Malik al-Ashraf Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée! — sous la gestion de son mamlouk Abrak, commandant de mille dans la province du Caire, inspecteur de la sommellerie royale et lieutenant de la citadelle bien gardée d'Alep — qu'Allāh glorifie ses victoires! — en l'année 915 (1509). »

B.

Cartouches. — Un cartouche au-dessus du sommet de l'arc ogive de la porte, deux autres sur la face Est du saillant. Texte comme nos 6 B, 17, 21, voir pl. XXI *a.*

D'après ce texte on peut reconstruire celui de l'inscription 26; voir aussi n° 29. — Pour la biographie d'Abrak, voir sous inscr. 272. Comme déjà en 903, sous le sultan Nāṣir Muḥammad, inscr. 25, l'entretien de l'enceinte est ici l'affaire du lieutenant de la citadelle.

28.

Texte de construction, royal, *in situ,* 915 H. — A l'intérieur du passage voûté, *dargāh,* de la porte, au centre du tympan nord, au-dessus de la cloison du sanctuaire moderne, inscription en six lignes, 9 m. 76 × 0 m. 62, naskhī mamlouk, petits caractères, inédite.

(1) بسمله ... أمر بعمارة هذا البرج (2) المشيّد والباب لجديد صاحب السيف والقلم (3) مولانا السلطان الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى (4) عزّ نصره بتوليـــة المقرّ

[1] Voilà un exemple de l'usage normal de l'expression *al-ḥiṣn al-manīʿ wa l-bāb al-rafīʿ,* qui se trouve au figuré dans le titre de la régente Ḍaifa, voir inscr. n° 138, Firdaus. J'ai relevé en Perse, par exemple à Kum, Gumbadh i sabz, I, a° 761 : القبّة المنيعة والسدّة الرفيعة et à Qazwīn, Shāh ʿAbbās I : بنيا *sic* هذه العمارة المنيعة المكان وانشا *sic* هذه السدّة الرفيعة الأركان

السيفى أبرك مقدّم الألوف بالديار المصريّة (5) وشادّ الشراب خاناة (sic) الشريفة ونائب القلعة المنصورة بحلب (6) المحروسة اعزّ الله أنصاره بتاريخ سنة خمس عشر وتسعمائة

«A ordonné la construction de ce saillant fortifié [1] et de (cette) porte nouvelle le seigneur du glaive et de la plume [2], notre maître etc.... (comme au numéro précédent)... à la date de l'année 915.»

Cette inscription parle du saillant — par lequel passe la route — et de la porte même, tandis que l'inscription n° 27 parle du *ḥiṣn* et de la porte. La différence fait ressortir le fait que la première inscription se rapporte à beaucoup plus qu'à l'endroit où elle est placée : aux travaux entiers de Qānṣauh Ghūrī. Nous avons fait la même observation à propos de l'inscription 2 de Barsbāy au bāb al-Faradj et de l'inscription 9 de Barqūq au bāb Anṭākiya. — D'autre part, la porte même est une œuvre d'un seul jet, qui ne contient aucune partie de l'époque antérieure de ʿAzīz Muḥammad; l'expression «la porte nouvelle» est tout à fait justifiée : une nouvelle construction a remplacé l'ancienne. C'est le sens du terme *ʿimāra* combiné avec *djadīd*.

29.

Texte sur objet mobilier, royal, *in situ*, 915 H. — La porte est fermée par deux battants de 1 m. 72 de largeur recouverts de bandes de fer de 0 m. 10 à 0 m. 17 de large, fixées par des clous. Sur les deux vantaux, une de ces lames porte une inscription en repoussé, une ligne, naskhī mamlouk, caractères moyens; photographie; inédite.

(1) أمر بعمله مولانا السلطان المالك الأعظم المالك الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره (2) بتوليـــة المقرّ السيفى أبرك مقـــدّم الألوف بالديار المصرية وشادّ الشرابخانات الشريفة ونائب القلعة الحلبيّة اعزّ الله انصاره سنة خمس عشر وتسعمائة

«A ordonné de le fabriquer notre maître, le sultan suprême, le tout-puissant, al-Malik al-Ashraf...» (le reste comme aux numéros précédents).

Cette porte est en bois solide, garni de bandes de fer, tandis que les portes de Ẓāhir Ghāzī à la citadelle sont entièrement en fer, et d'une technique supérieure. La technique plus récente se retrouve par exemple au khān Khāʾirbeg, bâtisse contemporaine de la «Porte de Fer».

La Porte de l'Aqueduc est l'œuvre de Qānṣauh Ghūrī du haut en bas. La maçonnerie entière a tous les caractères de son époque, tels que nous les avons décrits en parlant des portes al-Djinān

(1) Plus exactement «en état de défense», voir p. 46, n. 3 et 4.

(2) Voir *M. C. I. A. Ég.*, p. 504 : ce titre désigne à l'origine le vizir, en tant que représentant du calife ou du sultan dans l'exercice des deux pouvoirs, militaire et civil; cf. *dhu l-riʾāsatain*, Ṭabarī, III, 841, titre honorifique de Faḍl b. Sahl, sur le glaive duquel était écrit, incrusté en argent, رئاسة الحرب d'un côté, رئاسة التدبير de l'autre. Cf. Goldziher, *W.Z.K.M.*, XIII, p. 321 et suiv. — Le titre est assez régulier dès l'époque de Barsbāy. Un exemple plus ancien, a° 72 *x*, à Isfahan, Djaʿfariyya, du vizir sayyid Shams al-dīn al-Ḥasan al-Ḥusainī. Sporadiquement il apparaît dès la fin du IIIe siècle.

et Qinnasrīn. Les murs sont fort solides, de 3 m. 15 à 4 m. 80 d'épaisseur, mais le plan est fort simple et a perdu toutes les finesses des œuvres anciennes. Une petite chambre de 5 m. 15 sur 4 mètres occupe tout l'intérieur du saillant; on entre sur le côté de la saillie, et on sort, après avoir tourné, en franchissant la grande courtine. Comme partout il y a le tombeau d'un saint. Voir le plan, pl. V *a*.

BĀB AL-MALIK.

Cette porte ne faisait pas partie de l'enceinte de la ville, mais était une porte du faubourg bāb al-Nairab, quartier de la banlieue à l'Est du bāb al-Nairab. A présent rien ne reste de la porte même, sauf l'inscription aménagée dans un mur contigu à la porte disparue. Il semble que ces portes de faubourg, qui ont dû être en grand nombre, étaient simplement des portes qui fermaient les ruelles, et que les murs extérieurs des maisons jouaient le rôle des murailles.

30.

Texte de construction, pas *in situ*, 876 H. — Plaque aménagée dans un mur récent, bord en relief, trois lignes, maskhī mamlouk; photographie, pl. XXIII *e*; inédite.

(1) أمر بانشاء هـذا الباب السعيد المقـرّ الأشرف العالى ادرك المعانى (2) بالمعالى العـالمى الكافلى الفاضلى الزعيمى قانصوه اليحياوى كافل المملكة (3) الحلبيّة اعزّ الله انصاره فى رمضان المعظّم سنة ستّ وسبعين وثمان مائة

«A ordonné de construire cette porte de bon augure Son Altesse illustre et haute — qu'il arrive par de grands exploits à l'idéal! — le savant, le gouverneur excellent, le porte-parole, Qānṣauh al-Yaḥyāwī, gouverneur de la principauté d'Alep — qu'Allāh glorifie ses victoires! — en ramaḍān le fatidique de l'année 876» (11 février-11 mars 1472) [1].

M. Sobernheim écrit sur Qānṣauh al-Yaḥyāwī [2] : «Mamlouk du sultan Djaqmaq, fut successivement gouverneur d'Alexandrie, de Ṣafad, et de Tripoli, jusqu'à ce qu'il fut nommé, en 874 (1469), gouverneur d'Alep; dans cette fonction il eut des différends avec le gouverneur de la citadelle, qui furent tranchés en sa faveur par le sultan Qāitbāy. En 884 (1479), il obtint le même poste à Damas, et dut accompagner le dawadār Yashbek dans la malheureuse guerre contre Yaʿqūb Beg, chef des Turcomans. Il fut fait prisonnier et gardé jusqu'en 886 (1481). Le sultan qui lui en voulait, le bannit à Jérusalem, sans emploi. La réfection d'un sabīl témoigne de son séjour involontaire de six ans à Jérusalem. En 892 (1487), il fut nommé de nouveau gouverneur de Damas et y resta jusqu'à sa mort en 902 (1497).»

(1) A cette époque tardive, le verbe أنشأ remplace de plus en plus l'ancien عمّر; on pourrait le traduire par «commencer» en éliminant l'idée de non-achèvement. — (2) Voir Ibn Iyās, II, *passim*.

DATES ÉPIGRAPHIQUES DE L'ENCEINTE.

Pour nous résumer, nous donnons ici la liste des dates épigraphiques de l'enceinte :

8.	407-409	Ḥākim et ʿAzīz al-daula	bāb Anṭākiya
1.	609	Ẓāhir Ghāzī	bāb al-Naṣr
-	(613-634)	ʿAzīz Muḥammad	bāb al-Maqām
-	(634-658)	Nāṣir Yūsuf	bāb Anṭākiya; bāb Qinnasrīn
9.	792	Barqūq et Gümüshbogha	bāb Anṭākiya, pour l'enceinte en général
10.	804	Faradj et Duqmaq	bāb Anṭākiya
15.	821	Mu'ayyad Shaikh	deuxième tour sur le côté Sud
11.	823	Mu'ayyad Shaikh et Yashbek al-Yūsufī,	bāb Anṭākiya, pour l'enceinte en général.
7.	s. d.	Mu'ayyad Shaikh	deuxième tour au sud du bāb al-Djinān
14.	s. d.	Mu'ayyad Shaikh	première tour sur le côté Sud.
16.	s. d.	Mu'ayyad Shaikh	bāb Qinnasrīn
18.	s. d.	Barsbāy (831-842)	bāb al-Maqām
22 et 23,	s. d.	Barsbāy	bāb al-Nairab
2.	893	Qāitbāy	bāb al-Faradj
12.	894	Qāitbāy et Kurtbāy	première tour au Sud du bāb Anṭākiya
20.	898	Qāitbāy et Kurtbāy (?)	tour à l'est du bāb al-Maqām
25.	903	Muḥammad b. Qāitbāy	tour, section Est, près d'Altynbogha,
17.	907	Qānṣauh Ghūrī	bāb Qinnasrīn, pour l'enceinte en général.
26.	912 ?	Qānṣauh Ghūrī et Abrak	bāb al-Aḥmar
27-29.	915	Qānṣauh Ghūrī et Abrak	bāb al-Qanāt
6.	918	Qānṣauh Ghūrī et Timrāz	bāb al-Djinān
21.	s. d.	Qānṣauh Ghūrī	tour, angle sud-est.

CHAPITRE II.

FORTIFICATION D'ALEP.

B. — LA CITADELLE.

SOURCES LITTÉRAIRES.

Nous avons exposé plus haut les données sur les époques « préhistoriques » de la citadelle non représentées par des restes monumentaux : c'est-à-dire l'existence de la citadelle à l'époque assyrienne, sa « fondation » par Séleucus Nicator, sa conquête et sa réparation par Chosroes Anōshirwān, sa conquête et sa reconstruction par les musulmans. Au commencement du VIIe siècle de l'hégire, les auteurs prétendent avoir vu encore des restes datant des époques umayyade et abbaside. En 351, à la prise d'Alep par Nicéphore, les murs de la citadelle n'étaient pas en état de défense. Après ce temps, les princes s'occupèrent sérieusement de sa fortification. La citadelle avait eu, dès l'origine, un mur en pierre, et elle était à cheval sur l'enceinte de la ville, côté Est. Le Ḥamdanide Saʿd al-daula et ses successeurs résidèrent dans la citadelle. Les premiers documents épigraphiques apparaissent sous les Mirdasides, 414-472, ou 1025-1079.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 50 sqq. : « Riḍwān, fils de Tutush (488-507), avait un palais dans la citadelle. »

« Aqsonqor et Zengi renforcèrent la citadelle et y ont laissé de beaux monuments [1]. »

« Toghtekin [2] construisit un saillant sur le côté du midi et un magasin de munitions [3] portant une inscription en son nom. »

« Nūr al-dīn éleva beaucoup d'édifices et y fit faire un *maidān* gazonné, appelé *al-maidān al-akhḍar*, la « Place Verte. »

(p. 39) : « elle a 750 coudées de longueur sur 50 de largeur au Sud et 70 au Nord [4]. »

« Son fils al-ṣāliḥ Ismāʿīl reconstruisit une ancienne *bāshūra* [5] en y mettant une inscription en son nom. »

« Les bâtiments se multiplièrent jusqu'au règne de Saladin, qui donna la citadelle à son frère al-ʿĀdil Saphadin. Celui-ci bâtit un saillant ainsi qu'un palais pour son fils Falak al-dīn [6], qui porte encore le nom de celui-ci ».

[1] واَقَرّوا بها أثارًا حسنة, cf. *B. G. A.*, IV, *s. v.* et voir *supra*, p. 24.

[2] L'atabek bouride de Damas, mamlouk affranchi de Tutush, fait captif à Ray par Barkiyāruq, en 488, puis échangé ; retourne à Damas et épouse la veuve de Tutush, mère de Duqāq (Damas) et de Riḍwān (Alep). Son nom devait précéder ceux d'Aqsonqor et de Zengi.

[3] *Al-dhakhā'ir*, munitions de guerre ou provisions de bouche.

[4] Voir *supra*, p. 19.

[5] Voir sous « Bab al-Naṣr » p. 29, n. 3.

[6] Un frère utérin d'al-ʿĀdil, Falak al-dīn, est bien connu, mais on ne sait rien d'un fils de ce nom.

Ibn al-Khaṭīb a obscurci la description d'ibn Shaddād des travaux considérables de Ẓāhir Ghāzī, en en changeant la disposition. La date, « tous ces travaux furent terminés en 611 », se trouve au milieu du texte, sans que l'auteur ait voulu indiquer que les détails qui suivent soient postérieurs. Nous présenterons les faits dans leur ordre.

(p. 51) : « Ẓāhir Ghāzī renforça la citadelle... Il approfondit le fossé de sorte que l'eau y était abondante, et il fit creuser, dans le bord extérieur, des caves destinées aux prisonniers de guerre, chaque cave ayant cinquante cellules ou même davantage. »

(p. 50)[1] : « Il démolit la *bāshūra* qui s'élevait à (l'entrée de) la citadelle. Il façonna en talus la butte qui lui sert d'assiette, revêtit cette butte d'un glacis de pierre *hiraqlī*[2] [interpol. d'ibn Shiḥna : la porte de la citadelle était alors presque au niveau du sol de la ville, jointe à la *bāshūra*, celle-ci s'abattit en 600[3]] et plaça l'entrée plus haut, là ou elle se trouve actuellement. Il bâtit un pont reliant l'entrée à la ville, éleva sur la façade de l'entrée deux tours sans pareilles, et fit pour la citadelle cinq *dargāh*[4] (p. 51) avec des voûtes maçonnées et des arcs superposés, et y plaça trois portes de fer, ayant chacune un *asfāsalār* et un *naqīb*[5]. Dans elle[6] il construisit des locaux pour le séjour des soldats et des officiers, où étaient suspendues des armes. »

(p. 50) : « Il construisit un grand réservoir pour l'eau et des magasins pour les récoltes. »

(p. 51) : « Et il construisit une *sātūra*, ساتورة à eau, solide, avec un escalier qui descend aux sources. » Deux manuscrits ajoutent : « à l'aide de laquelle l'eau arrive à toutes les maisons de la citadelle. »

Dans la description de la citadelle à l'époque préislamique, IBN SHADDĀD dit, *durr*, p. 48 : « Au milieu on avait creusé un puits dans lequel on descend, jusqu'au niveau de l'eau, par 125 marches, pratiqué[7] sous terre, percé dans la roche, voûté en berceaux[8] qui se pénètrent l'un l'autre. »

Il semblerait que le même objet ait été décrit deux fois s'il n'y avait au moins deux de ces puits sur la citadelle. Le puits situé près de la pente nord s'appelle aujourd'hui *sāṭūra*, ساطورة ;

[1] Pour tout ce passage et le suivant voir M. VAN BERCHEM, *Voy. en Syrie*, p. 213, n. 7, qui, en s'aidant de mon croquis, les interprète déjà dans le même sens.

[2] Voir p. 18, n. 3. Sur ce glacis, au coin SE de la tour E de la Grande Entrée, on a retrouvé la trace d'une inscription en blocs de basalte colossale, portant la date : وستمائة ...

[3] C'est celle bâtie par Ṣāliḥ Isma'īl. Plusieurs personnes furent tuées, entre autres Thābit, l'architecte de la Grande Mosquée, voir l'introduction à ce chapitre.

[4] خمس دركاوات بآزاج معقودة وحنايا منفوضة. Les mots expriment que les voûtes se suivent en montant.

[5] Voir pour ces titres p. 65, n. 1 ; selon ibn Shiḥna, p. 258, le *mutawallī al-ḥadjr* — terme par lequel il interprète *isfāsalār* — et le *naqīb* (syndic), sont deux officiers subordonnés au lieutenant de la citadelle. Dans la cérémonie du *maukib*, cortège à l'arrivée d'un nouveau gouverneur de la province, ils accomplissent un rite curieux : ils vont à la rencontre du nouveau gouverneur qui descend devant la porte de la citadelle, lui enlèvent son sabre et lui délient sa ceinture. Ensuite, le gouverneur prie, sa ceinture posée sur le cou [attitude turque de soumission, décrite par Ṭabarī, lorsque Bāikbāk et d'autres Turcs se prosternent comme cela devant le calife al-Musta'īn], pendant que le *mutawalli al-hadjr* tient son sabre. On lui présente l'étendard royal, sur lequel il pose ses lèvres, puis il remonte à cheval et entre le palais du gouvernement (qui n'est pas dans la citadelle). — Il semble que cette cérémonie indique une restriction des droits du gouverneur quand il s'agit de la citadelle.

[6] « Elle » désigne la citadelle, mais surtout la grande entrée ; les autres expressions sont *amākin lil-djulūs* et *arbāb al-daula*.

[7] Éd. هدمت, *vo. ll.* هندمت, مُدّت ; j'avais restitué هندست avant de m'apercevoir que Bischoff, p. 134 le lit de la même manière.

[8] Texte : وخرقت خروقا وصيّرت ازواجًا ينفذ بعضها الى بعض Ayant des doutes sur « *izwādjan*, en paires » et en comparant خمس دركاوات بآزاج معقودة وحنايا منفوضة et له دركاه وحنايا بعضها على بعض je lis آزاجًا, cf. *durr*, p. 51. *Qāmūs :* ضرب من الاقبية (ou الاقبية, plur. de قبو ?) *Lisān al-'arab :* du pers. ادستان (*sic*). Le sens est « voûte en berceaux », tandis que حنايا, plur. de حنية est « arc cintré ». *āzādj* est emprunté de l'aram. *'ZG'*, lui-même un emprunt de l'Akk. asakku, Sum. Ē AZAG, « chambre d'obscurité, cave, voûte souterraine ».

le plan de Rousseau l'indique par *il-Ssattoura*[1]. L'autre, entre le point, où la Grande Entrée débouche à l'intérieur, et la porte du palais d'al-'Azīz Muḥammad, porte en outre le nom de « puits de Séleucus ».

Nous laisserons pour plus tard les palais érigés sur la citadelle par Ẓāhir Ghāzī et 'Azīz Muḥammad.

Règne de 'Azīz Muḥammad :

(p. 51) : « Le 24 ramaḍān 616, en curant le fond du fossé, on trouva 19 briques, *libna*, d'or, pesant 97 *raṭl* d'Alep, le *raṭl* à 720 dirhams »[2].

(p. 53 sqq.) : « En 622 (1225), alors qu'il faisait très froid, dix tours de la citadelle s'écroulèrent avec les courtines, sur une étendue de 500 coudées (= 220 mètres) dans la région du Dār al-'adl[3] ; une partie aussi du pont bâti par Ẓāhir Ghāzī tomba. L'atabek Ṭoghrul s'occupa de la reconstruction, et réunit les ingénieurs pour une consultation. Ils furent d'avis qu'il fallait fonder les murs au niveau le plus bas du fossé, et faire monter la maçonnerie sur tout l'escarpement jusqu'en haut de la butte, pour éviter que la débâcle ne se reproduise. Mais l'atabek, jugeant qu'un tel travail exigerait trop d'argent et de temps, ne suivit pas leur conseil et se contenta de bâtir des fondations en poutres d'olivier et de murier, mises sur les terres[4]. C'est à cet endroit que les efforts des sapeurs des Tatars furent efficaces, de sorte qu'ils réussirent à prendre la citadelle » (en 658/1260).

IBN AL-KHAṬĪB, *durr*, p. 56 sqq. : « La citadelle resta en ruines jusqu'à sa reconstruction sous le règne d'al-Ashraf Khalīl » (689-693 ; gouverneur Qarasonqor).

Puis venait chez ibn al-Khaṭīb un paragraphe sur la conquête par Tamerlan, en 804 (1401), et ensuite : « Elle demeura en ruines jusqu'à l'arrivée du nouveau lieutenant de la citadelle pour le sultan Nāṣir Faradj, l'émir saif-al dīn Tchakam, celui qui aspirait à la souveraineté. Il ordonna de rebâtir la citadelle, leva les gens pour la corvée pour le fossé et pour les enlèvements de terres ; il s'occupait de ces travaux avec le plus grand zèle [en 809 ; note d'ibn Shiḥna : à un tel point qu'il travaillait en personne et fit travailler les notables ; j'ai vu moi-même, enfant, avec monsieur mon père, les plus grands émirs porter des pierres sur leur dos] ».

(p. 58) : « Tchakam bâtit les deux tours sur le talus de la citadelle, l'une au sud, attenante au marché aux chevaux ; l'autre au Nord en face du bāb al-Arba'īn, et il y mit des corps de garde ».

[1] Il écrit ss pour *ṣād*, tt pour *ṭā*, donc صاطورة. Le mot existe encore dans le dialecte d'Alep, mais est entièrement inconnu des lexicographes. C'est un mot emprunté, type *fā'ūla*, fréquent dans les mots d'origine syriaque, cf. *nāṭūr*. *Sāṭūra*, dont la qualité essentielle est le puits et un appareil hydraulique pour monter l'eau, rappelle, par son objet et par sa forme, le mot également énigmatique شاذروان, expliqué aux *mafātiḥ al-'ulūm*, p. 70 par : « substruction sur laquelle repose (ou qui protège) un pont, plus large que la superstructure ». Le gloss. *B. G. A.*, IV dit : « dividiculum, 1) ad ducendum aquam ad urbem terris vicinis elevatiorem, 2) aquae dividendae ». Dans le premier sens le mot s'applique à des œuvres hydrauliques colossales, dans le deuxième IBN DJUBAIR, WRIGHT, p. 278 (et IBN BAṬṬŪṬA, I, p. 234) l'emploie pour une œuvre hydraulique petite mais ingénieuse, au mont Qāsiyūn de Damas ; Dozy cite des exemples où il signifie « fontaine, jet d'eau » ou « gargouille », syn. de pers. *afrēz, ābrēz*. En persan le mot *shādhurwān* apparaît avec les mêmes variantes, mais une signification — dais, tapis, corniche, etc. — qu'il est difficile de concilier avec l'arabe. Le mot reste obscur au point de vue sémantique et étymologique. On aimerait savoir son origine comme signe de relations culturelles. Les iraniens ont développé les travaux de génie hydraulique à une époque fort reculée.

[2] En architecture, *libna* est la brique séchée au soleil, mais non la brique cuite ; l'idée de la forme domine si l'on parle de *libna* d'or ou d'argent. Déjà en assyrien, dans les tablettes de Nuzi, XIVe-XVe siècles av. J.-C., *libnāte* s'emploie pour des lingots de métal ; cf. TUKULTI-NINIP, II, *Annales*, éd. P. Scheil, l. 71 : 18 *libnāte ša anaki* « briques de plomb ».

[3] IBN AL-'ADĪM, trad. Blochet, p. 168 : « a° 622 : les tours sur la portion du mur de la citadelle contiguë à la porte *bāb al-djabal* s'écroulèrent, vers la fin du mois de dhu l-qa'da » (début de décembre). Pour le bāb al-djabal voir plus haut, p. 15, aussi le fragment d'inscription de 'Azīz, n° 39.

[4] *Al-turāb*, les terres composées de débris du *tall*, et non le rocher vif.

(p. 57) : «Il démolit le bazar الجزل [1] au bord du fossé, à l'est de (l'entrée de) la citadelle, ainsi que l'école du sultan Ḥasan en face de l'entrée [suit une description du marché aux chevaux entre les deux bāb al-Qaus], et les deux bāb al-Qaus, et il fit construire avec tous ces matériaux les deux tours (avancées) nouvelles. Il refit les murs de la citadelle tels qu'ils avaient été auparavant, et rebâtit les deux saillants de l'entrée supérieure, et ordonna de bâtir le château, *qasr,* sur leur toit plat. Il en construisit les murs, mais non le toit. Ces travaux furent exécutés en 809» (1406).

«Après son avènement, le sultan Mu'ayyad Shaikh même vint à Alep et ordonna de plafonner (p. 8) le château et de couper dans ce but des poutres dans la région de Damas. Ce qui fut fait et l'on transporta les poutres à Alep; elles étaient extrêmement longues et grosses, et on en employa pour le toit du château qui devint très haut et beau.» [Note d'ibn Shiḥna : «J'ai oublié si c'est mon oncle, le qāḍī Fatḥ al-dīn ou bien un autre qui m'a raconté que l'émir Tchakam avait déjà fait venir de telles poutres de Ba'albak, mais qu'elles étaient insuffisantes, de sorte que Mu'ayyad Shaikh en commanda d'autres»].

Les travaux de Mu'ayyad Shaikh furent exécutés dans les mêmes années que ceux de l'enceinte, en 820-824. Ici finissent nos sources littéraires. Nous verrons qu'elles sont exactes jusqu'aux moindres détails.

INSCRIPTIONS DE LA FORTIFICATION EXTÉRIEURE.

31.

Texte de reconstruction, royal, pas *in situ,* 465 H. — Le *Répertoire,* VII, n° 2699 dit : «bloc remployé dans les maçonneries du front Nord». A présent dans le Maqām supérieur de la Citadelle, 1 m. 07 × 0 m. 58, cinq lignes, coufique simple, fig. 25.

(1) بسمله ... أمر[ه الامير] (2) الأجلّ تاج الملوك ناصر الدين شرف (3) الأمّة ذو الحسنين
خالصة أمير (4) المؤمنين أبو سلامة محمود بن (4) نصر بن صلح سنة خمس وستّين واربعمائة

«Au nom d'Allāh... [L']a ordonné [l'émir] éminent, tādj al-mulūk, nāṣir al-dīn, la noblesse de la nation, l'homme aux deux beautés, l'ami sincère de l'émir des croyants, abu Salāma Maḥmūd, fils de Naṣr, fils de Ṣ(ā)liḥ, en l'année 465» (1073).

Le prince est Rashīd al-daula Tādj al-mulūk Maḥmūd, qui régna à Alep d'abord en 452-453, puis de 457-468, le texte témoigne de l'activité des Mirdasides aux murs de la citadelle.

Le protocole de l'inscription serait entièrement irrégulier. Selon la coutume de l'époque, Maḥmūd est connu sous son *laqab* en *daula* — qui manque ici, — et non comme *nāṣir al-dīn.* Il est vrai que son nom *tādj al-mulūk* est aussi fréquent que *rashīd al-daula.* Mais en jetant un coup d'œil sur notre liste des titres de l'époque, sous inscr. 58, on se rendra compte que les titres honorifiques en *mulūk* suivent toujours le groupe, bouyide d'origine, en *daula-milla-umma,* au lieu de le précéder comme ici; en outre, on ne possède pas d'exemple où le groupe bouyide est

[1] Nom corrompu, voir sous «bāb Dār al-'adl» et «Ṣaghīr», p. 18, n. 1.

représenté par un titre en *umma* seul. — Au commencement, — *al-adjall* doit être le reste de *al-amīr al-adjall al-sayyid.* Le titre octroyé par le calife, — Maḥmūd reconnut al-Qā'im en 463 — *khāliṣa,* serait d'après Dozy, *Suppl.* «ami intime», mais les exemples cités sont limités à l'extrême occident du monde musulman. Normalement ce mot est le féminin de *khāliṣ,* et n'apparaît, à ma connaissance, en épigraphie, que dans le laqab de la reine Tūrān-malik : خالصة الدنيا والدين à Baiburt [1]. On s'attend à *khāṣṣa* «domesticus, intime» [2]. En outre, le titre califien qui, ici, est mis avant le caractéristique personnel *dhū l-ḥusnain,* doit suivre le nom propre et la généalogie, règle qui ne souffre pas d'exception, et le caractéristique personnel devait précéder la kunya abu Salāma. — Enfin, la graphie ṢLḤ pour *ṣāliḥ* serait la faute inverse de *khāliṣa* pour *khāṣṣa.* Il se peut donc, que le lām dans خالصة soit de trop.

La date aussi n'est pas conforme à ce que rapportent les chroniques. Le titre califien, en 465, ne peut être que 'abbaside. En 463 Maḥmūd abandonna la cause fatimide et introduisit dans la *khuṭba* le nom du calife 'abbaside et du sultan Alp Arslan, qui s'approcha d'Alep, et qui l'assiégea lorsque Maḥmūd refusa de lui rendre hommage personnellement. La mère de celui-ci, fille de Waththāb al-Numairī, seigneur de Ḥarrān, aplanit la difficulté, et Alp Arslan lui fit grâce et le laissa à son poste de gouverneur d'Alep pour les Seldjoucides. Une inscription de 465 devait mentionner le nom du sultan comme celui du calife. Et si, au contraire, le titre califien était fatimide, la date devait être antérieure à 463 H. [3].

Sur le secteur entre l'ouest et le nord de l'enceinte de la citadelle, il y a une série assez régulière de huit saillants commençant au point ouest. Sur les deux premiers saillants des inscriptions anciennes ont été remployées, apparemment tout près de leur place primitive.

32, A ET B.

Texte de construction, royal, pas *in situ* (568 H.) — Trois pierres de cette inscription ont été remployées dans la maçonnerie de la tour B (fig. 25). D'abord, sur la face latérale Sud, un ancien bloc d'angle saillant qui contient la fin de la *basmala* et le commencement du texte; l'inscription contourne l'angle du bloc.

Puis, sur la face latérale Nord, dont la largeur n'est que de trois blocs, deux autres pierres qui contiennent la fin du titre califien et le début de l'eulogie. De la deuxième pierre, 29 centimètres sont visibles, le reste disparaît dans un joint de la courtine. Dans leur situation primitive, ces deux pierres formaient un angle rentrant, car les dernières lettres de la première pierre sont écrites perpendiculairement à la ligne en petits caractères [4], et la deuxième pierre commence avec un rebord vertical. Le fait que l'inscription possède un angle saillant et un angle rentrant prouve que, dans son arrangement primitif, elle ne s'étendait pas seulement sur les trois côtés d'un saillant, mais qu'elle se continuait sur une partie de la courtine à gauche; c'était l'eulogie qui occupait ce morceau. A droite correspondait probablement le début de la *basmala.* La saillie de la tour primitive ne dépassait pas 1 m. 20.

[1] Voir *'iṣmat al-dunyā wa l-dīn,* inscr. 160, A et B, sous «Firdaus».

[2] *Répertoire,* 2897 donne encore une fois le titre خالصة امير المؤمنين à un émir *al-*[... *al-manṣ*]*ūr shams al-khilāfa fakhr al-mulk* (ou *al-mulūk?*) جهاده العزيز, où al-'Azīz, suivi du titre califien, doit être le nom propre, et non «sa guerre sainte(?) précieuse».

[3] Voir Ibn al-Athīr, X, 42-44; Weil, III, p. 106-109.

[4] D'autres exemples de cet expédient se rencontrent dans les inscriptions de Nūr al-dīn à Mauṣil, Ḥamāh et le maqām inférieur de la citadelle d'Alep, inscriptions incrustées en noir sur fond d'albâtre, style mossouliote; particularité très fréquente dans des inscriptions coufiques en mosaïques de brique en Perse.

Ce qui manque, c'est tout le milieu de l'inscription, aussi long que la face avancée de la tour ancienne, c'est-à-dire que la lacune est d'environ 6 mètres, comme dans l'arrangement ultérieur. Elle permet d'insérer, entre les mots conservés *al-malik* [*al-ʿâdil*] et *Maḥmūd b. Zengi,* tout le protocole que Nūr al-dīn emploie dans ses inscriptions

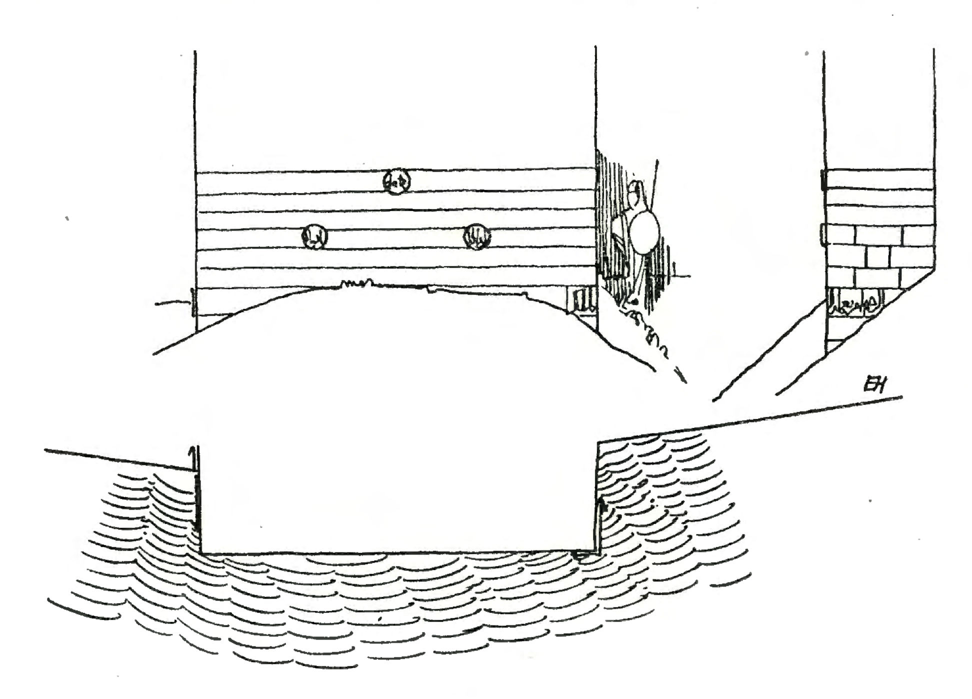


Fig 25.

à Ḥamāh, 558 H., et à Raqqa, 561 H., mais non le protocole de ses premières années. Il faut donc attribuer les inscriptions non datées de la citadelle à la période des reconstructions après le grand séisme de 565 H., et

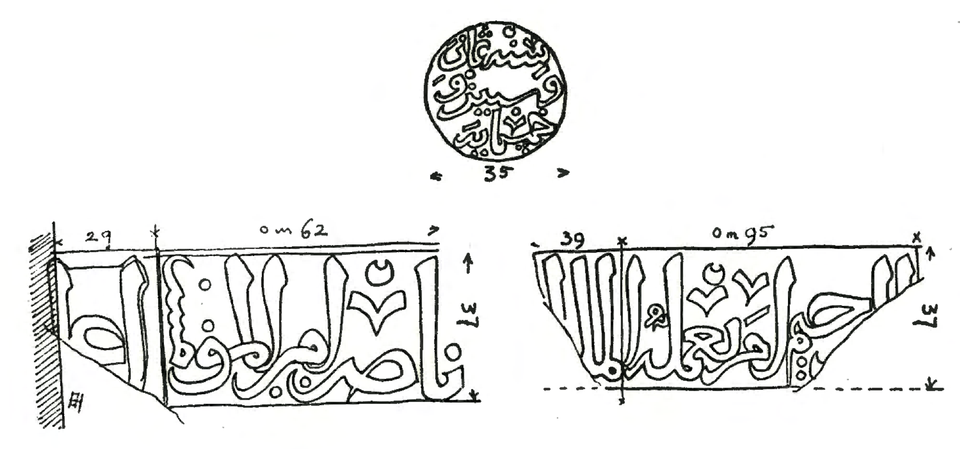


Fig. 26.

non à celle qui suivit le séisme de 552 H. — Et la date « en l'année 568 », conservée dans le médaillon isolé sur la face avancée du même saillant, doit appartenir à notre inscription. Voir pl. XXXIV *c* et fig. 26.

Publication : M. Sobernheim, *Arab. Inschriften von Aleppo,* Der Islam, XV, 1926, n. 2 et 3.

A.

(S) [بسم الله الرحمن] الرحيم أمر بعمله ا(O)لملك [العادل العالم الغازى الزاهد المرابط المؤيّد المظفّر المنصور نور الدنيا والدين سلطان الإسلام والمسلمين محيى العدل فى العالمين

منصف المظلومين من الظالمين مظهر الحقّ بالبراهين قاهر المتمرّدين قامع الملحدين قاتل الكفرة والمشركين أبو القسم] (N) محمود بن زنكى بن اق سنقر ناصر أمير المؤمنين أعز ا[لله أنصاره]

B.

En médaillon, au milieu de la face avancée, o m. 35 de diamètre :

سنة ثمان وستّين وخمسمائة

[A] « Au nom d'Allāh... a ordonné de le faire al-malik [al-ʿĀdil...

...] Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh glori[fie ses victoires!] [B] en l'année 568 » (1172-1173).

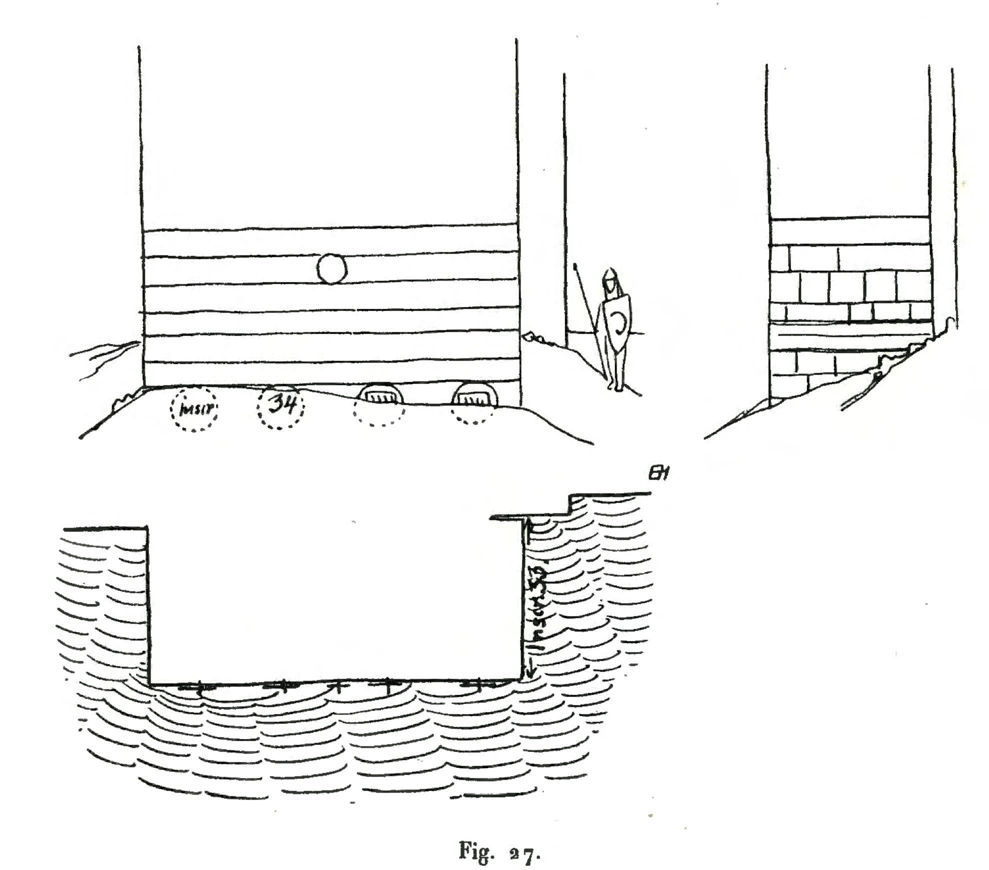


Fig. 27.

33.

Texte de réfection, royal, pas *in situ,* sans date. — Sur la face latérale Sud du saillant A, fig. 27, qui s'adosse contre la courtine sans appareillage, peu au-dessus du sol, longue plaque, 2 m. 62 × 2 m. 40, inscription en deux lignes, naskhi nouride, grands caractères. Photographie et dessins. Fig. 28. Voir pl. XXXIV *d.*

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 1.

(1) بسمله ... جدّد فى دولة مولانا الملك (2) العادل نور الدين أبو القسم محمود بن زنكى بن اق سنقر ناصر أمير المؤمنين

« Au nom d'Allāh... fut refait sous le règne de notre maître al-malik al-ʿĀdil Nūr al-dīn abu l-Qāsim Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants [1]. »

Le texte est complet, le protocole est réduit aux formules indispensables. La séquence en est rigoureusement officielle ; titre avec *malik*, laqab en *dīn*, kunya, nom propre, généalogie, titre octroyé par le calife (ʿabbaside).

La plaque est aménagée dans le parement de la face latérale du saillant, entre des pierres, dont

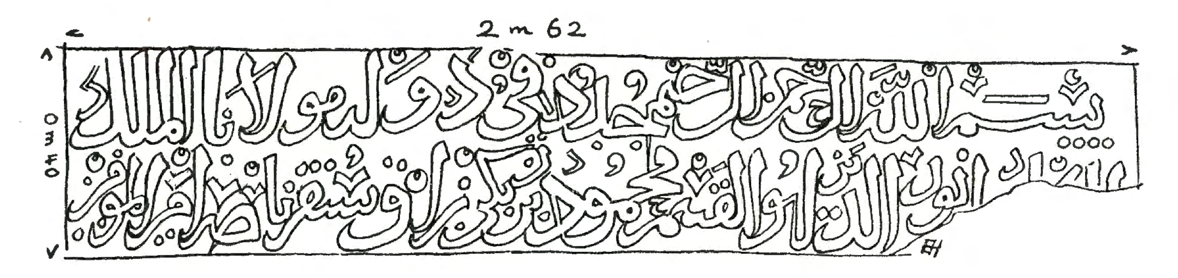


Fig. 28.

le pourtour est bordé d'une ciselure, méthode non employée avant l'époque de Qāitbāy. Probablement la place primitive de la plaque était sur la face avancée du saillant ancien.

34.

Cartouches. — Sur la face ouest de la tour A sont visibles cinq fûts de colonnes servant de parpaings. Leurs tranches portent les parties d'une même inscription. Les deux premières, à droite, ont environ 0 m. 70 de diamètre ; les deux autres, au pied du saillant à gauche, du même format, sont couverts de terre. Le cinquième, au-dessus, d'un format plus petit, fait partie de l'inscription n° 35. Naskhi nouride, grands caractères, fig. 29.

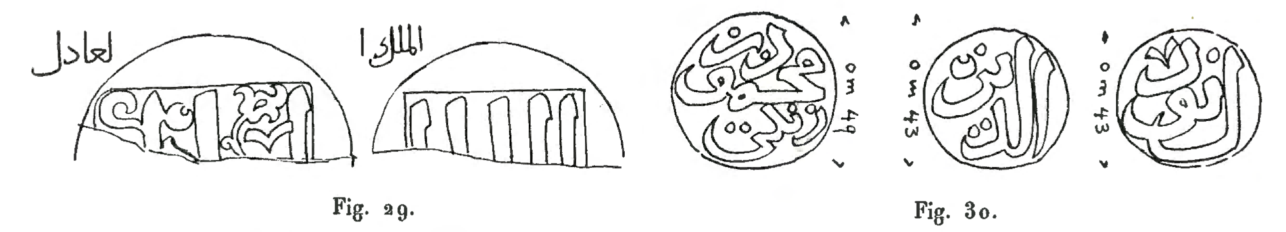


Fig. 29. Fig. 30.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 2.

.../الملك ا/لعادل/...

Le texte de cette inscription est réparti sur une série de médaillons : voilà l'origine des « cartouches » si fréquents à l'époque mamlouke.

35.

Médaillon. — Sur la face principale du saillant B il y a deux médaillons sur colonnes-parpaings, diamètre, 0 m. 45, fig. 30, contenant le fragment d'une inscription à laquelle appartient aussi le médaillon supérieurs de 0 m. 49 de diamètre, de la tour A.

(1) Il faut supprimer le mot *al-ʿālim* que M. Sobernheim insère entre *al-malik* et *al-ʿĀdil*.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 4.

[الملك العاد]ل نور الدين محمود بن زنكى

« [al-malik al-ʿĀdi]l Nūr al-dīn Maḥmūd, fils de Zengi ».

Sur la tour qui suit en allant vers le nord, on voit le fragment d'une inscription coranique, en coufique fleuri, mis dans le parement, 0 m. 33×0 m. 135, caractères moyens, voir figure 31.

C'est la *āya* du trône, *Cor.*, II, 256.

36.

Texte de construction, royal, *in situ*, 606 H. — A la fin du passage de la grande entrée, sur le tympan au-dessus de la troisième porte en fer, inscription sur quatre larges plaques faisant corps avec l'appareillage du tympan. Inscription en six lignes, flèche 1 m. 64, base 3 m. 12 ; une septième ligne, de 0 m. 85, à part sur le linteau de la porte même, contient la date. Voir pl. XXXVIII.

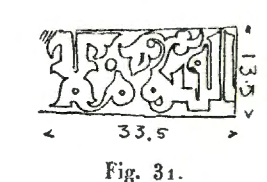


Fig. 31.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 21.

(1) بسمله ... أمر (2) بعمله مولانا السلطان الملك الظاهر العالم (3) العادل المجاهد المرابط المؤيّد المظفّر المنصور غياث الدنيا ‹والدين› (4) ملك الإسلام والمسلمين سيّد الملوك والسلاطين قامع الكفره والمشركين (5) قاهر الخوارج والمتمرّدين أبو المظفّر الغازى ابن الملك الناصر صلاح الدين (6) يوسف بن أيّوب ناصر أمير المؤمنين أعزّ الله أنصاره بتولّى بدر الدين ايدمر الملكى الظاهرى (7) وذلك فى سنة ستّ وستّمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné de le faire notre maître le sultan, al-malik al-Ẓāhir, le juste, le champion de la foi, le vigilant, le secouru, le victorieux, le vainqueur, le secours du monde [et de la religion [1]], le prince de l'islam et des musulmans, le seigneur des princes et des sultans, le dompteur des infidèles et des polythéistes, le subjugueur des rebelles et des hérétiques, abu l-muẓaffar al-Ghāzī, fils d'al-malik al-nāṣir Ṣalāḥ al-dīn Yūsuf, fils d'Ayyūb, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — sous la lieutenance de Badr al-dīn Aidemir [2], l'officier d'al-malik al-Ẓāhir ; et cela [fut achevé] en l'année 606 » (1209-1210).

Badr al-dīn Aidemir était le lieutenant de la citadelle sous Ẓāhir Ghāzī, c'est pourquoi il apparaît dans cette inscription — *bi-tawallī* — et dans l'inscription n° 63 au maqām inférieur de la citadelle. D'après Ibn Shaddād, *durr*, p. 113 [2] il était un affranchi de ʿImād al-dīn Shādī, fils de Saladin, et le fondateur d'une madrasa al-Badriyya dans la rue *al-bāziyār*, du fauconnier, « ruinée à présent » [plutôt ibn Shiḥna qu'ibn Shaddād]. Ibn al-ʿAdīm (chez Blochet, p. 150 sqq.) : « Lorsque, en djumādā II, 613 (septembre-octobre 1216), Ẓāhir Ghāzī tomba malade et sentit approcher sa fin, il prit soin d'assurer la succession de ses deux fils, ʿAzīz et Ṣāliḥ, et leur fit prêter hommage et foi par les émirs les plus puissants : Ṭoghrul, Saif al-dīn b. ʿAlam al-dīn, et Badr al-dīn Aidemir, qui reçut le fief important de Qalʿat al-Nadjm pour ses services loyaux. »

(1) *Wa l-dīn*, indispensable, manque par omission. — (2) Éd. بدر الدين بدر, à lire ايدمر.

La place dominante de cette inscription qui est partie essentielle de l'élévation de la porte, prouve que toute l'œuvre de la grande entrée, y compris les voûtes des passages et celles de la porte extérieure aux serpents, appartient à l'époque de Ẓāhir Ghāzī, en accord parfait avec les sources littéraires. Le grand bandeau sur les faces extérieures des deux saillants, quoique situé à la hauteur de la naissance des voûtes, n'est qu'une inscription se rapportant à de grands travaux de restauration de la citadelle en général. Rien de la grande entrée n'a été touché ou enlevé, tout ce qu'on a fait aux cours des siècles sont des additions et des superstructures.

37.

Texte sur objet mobilier, royal, *in situ*, 606 H. — Sur les vantaux en fer de la même porte (n° 36), inscription

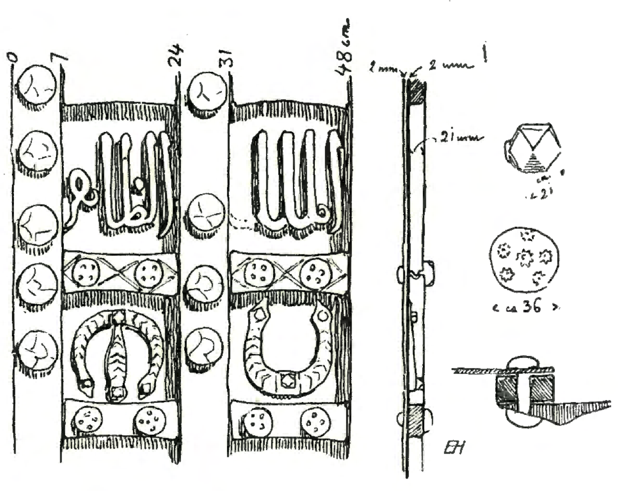


Fig. 32.

en une ligne, lettres en fer forgé, remplissant dans les carrés qui couvrent la surface des vantaux les dix carrés, o m. 20 × o m. 15, de la quatrième rangée. Naskhi ayyoubide, grands caractères; photographie et dessin, voir fig. 32.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 20 ; van Berchem-Oppenheim, n° 47. Cf. Ghazzi, II, 34 ; Ṭabbākh, II, 225.

أمر — بعمله — مولانا — الملك — الظاهر — (droite)

غازى — يوسف — فى سنة — ثمان — وستمائة (gauche)

«A ordonné de le fabriquer notre maître, al-malik al-Ẓāhir Ghāzī, [fils de][1] Yūsuf, en l'année 606» (1209-1210).

38.

Texte sur objet mobilier, royal, *in situ*, 608 H. — Sur les vantaux en fer forgé de la porte de la tête de pont. Les inscriptions 37 et 38 ne diffèrent que par la date. Voir pl. XXXVI *b*.

[1] Ici et sur l'inscr. 38 le بن est omis. Supprimer وذلك chez Sobernheim, et corriger la disposition des carrés.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 10 ; van Berchem-Oppenheim, n° 48. Cf. Ṭabbākh, II, 225.

أمر — بعمله — مولانا — الملك — الظاهر — (droite)

غازى — يوسف — فى سنة — ثمان — وستمائة (gauche)

«...en l'année 608» (1211).

Les vantaux de cette porte sont d'une rangée plus courte que les autres, soit que l'ouverture de la porte de Ẓāhir Ghāzī ait eu exactement les dimensions de celle de Qānṣauh Ghūrī, soit qu'on ait adapté les vantaux en en coupant la rangée supérieure. Dans le second cas, la place primitive des vantaux aurait été une des portes des passages coudés de la grande entrée, c'est-à-dire de la deuxième, qui possède aujourd'hui des battants en bois garnis de lames de fer, type Qānṣauh Ghūrī, tandis que la première porte, celle aux serpents, et la troisième, inscr. n° 37, sont encore en place.

Nos plans, coupes, croquis et photographies nous dispensent de décrire en détail l'entrée de la citadelle, le grand monument de Ẓāhir Ghāzī, «encore aujourd'hui un des produits les plus remarquables de la construction militaire arabe»[1]. Il suffit d'indiquer en quelques mots ce qui appartient à cet ouvrage, en laissant de côté les superstructures postérieures, et de faire ressortir l'exactitude de la description d'ibn Shaddād. Voir pl. XXVI-XXXI.

Dès l'origine, cette entrée avait une tête de pont, mais qui a été entièrement remplacée par la tour de Qānṣauh Ghūrī. Le pont, quoique réparé à plusieurs reprises, est encore l'ancien. Ses piliers restent en partie sur le fond du fossé, en partie sur le talus. Son tablier est une rampe, inclinée d'environ 1 : 10, à larges degrés pavés.

Il conduit à l'espace, originairement à ciel ouvert, entre les deux saillants jumeaux qui forment la partie avancée de la grande entrée; le corps de bâtiment même se développe derrière cette façade en s'enfonçant dans le talus, à mi-hauteur de la butte. Malgré la hauteur de la façade, le niveau du toit plat, c'est-à-dire des machicoulis, dépasse à peine la ligne du pied de l'enceinte supérieure, de sorte que la grande entrée — à part les saillants proprement dits — forme une espèce de sous-sol à l'enceinte, et quoique l'on monte constamment, on débouche finalement au-dessous de l'enceinte.

En haut, la ligne de l'enceinte se continue sans interruption en arrière de l'ouvrage avancé. Une paire de tours larges, mais peu saillantes, correspond en haut et au fond aux saillants jumeaux du bas; entre elles une petite porte donne accès à l'étage des machicoulis de l'ouvrage inférieur.

Le saillant à droite de l'ouvrage inférieur est celui par lequel on entre, l'autre ne sert que de défense. La porte est surmontée d'un arc ogive, décoré de deux paires de serpents entrelacés, voir pl. XXXV *b*; derrière l'arc se trouve un vide pour une porte à guillotine, comme dans les portes de ville. Cette porte, la première des trois portes mentionnées par ibn Shaddād, possède des vantaux en fer forgé. Une large et longue *dargāh*, voir pl. XXXVI *a*, occupe tout l'espace intérieur de la tour, et s'enfonce à son extrémité nord dans le talus. Là, dans une niche,

[1] M. van Berchem, *Voy. en Syrie*, p. 211 sqq.

s'ouvre un escalier aménagé dans l'épaisseur du mur, qui monte plus directement à l'enceinte supérieure. C'est la communication entre le palais de Ẓāhir Ghāzī et les *cinq dargāh*, dont ibn Shaddād parle. La figure 33 reproduit quelques marques de maçons que nous avons recueillies, sur les pierres de taille.

Une deuxième grande porte s'ouvre sur la *dargāh* principale, trois fois coudée, *dargāh* 2, 3, 4 d'après le calcul d'ibn Shaddād. Cette porte a des vantaux en bois, garnis de lames de fer; ils

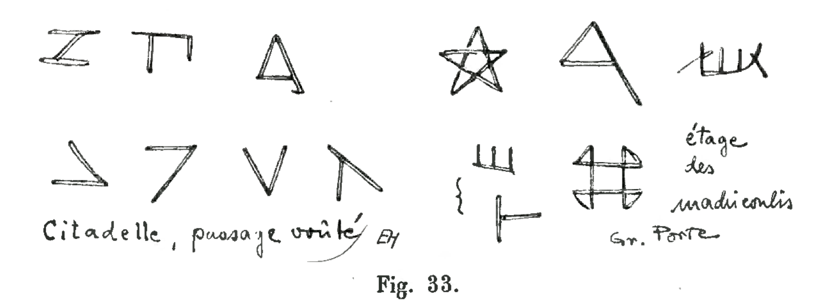


Fig. 33.

remplacent la deuxième porte en fer forgé originale qui est probablement aujourd'hui la porte de la tête de pont. Sur le tympan au-dessus du linteau se trouve, à peine visible à cause de l'obscurité, un bas-relief : deux lions ou léopards accroupis, affrontés devant un «arbre saint», motif fréquent de l'Orient antique, voir fig. 34.

Dans la grande *dargāh,* la rampe pavée s'élève continuellement, environ 1 : 4, tandis que les

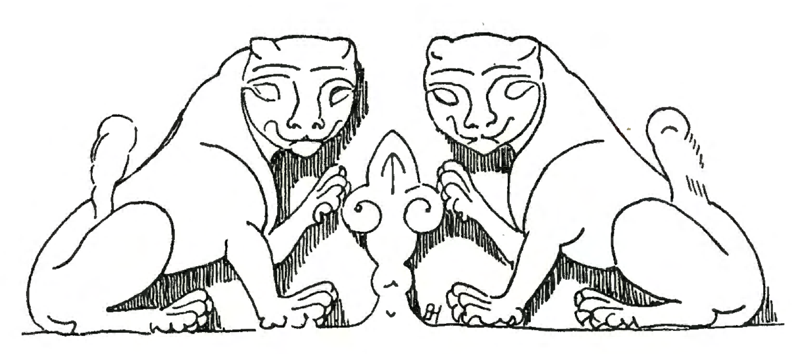


Fig 34.

voûtes en berceau sont horizontales, mais se décalent trois fois. Cette *dargāh* communique avec la salle intérieure, pourvue d'un puits, de la tour ouest, et dans son mur extérieur ouest s'ouvre la petite porte d'un escalier qui descend sous le talus à une canalisation sous le fossé.

A l'extrémité Est de la (quatrième) *dargāh* se trouve le *maqām* d'al-Khiḍr abu l-ʿAbbās, «le mystérieux saint Georges arabe». En tournant à gauche on se trouve en face de la troisième porte en fer forgé, avec la grande inscription de Ẓāhir Ghāzī sur son tympan, et une paire de lions couchants, «le lion qui rit et le lion qui pleure», qui sortent du jambage de la porte comme des consoles, voir pl. XXXVI. Enfin, on passe par une cinquième *dargāh* dans l'axe de cette porte par-dessous le mur de l'enceinte, et on débouche à l'intérieur de la citadelle.

Tous les autres ouvrages sont des superstructures postérieures, dont nous parlerons dans le commentaire de leurs inscriptions.

39.

Fragment, texte royal, pas *in situ,* sans date. — Dans le parement de la tour à l'Est de la grande entrée, pierre portant un fragment d'inscription, une ligne, o m. 56 × o m. 27, naskhi ayyoubide, grands caractères; dessin fig. 35.

... السلط]ان الملك العزيز محـ[ـمّد ...

...[le sulṭ]ān al-malik al-ʿAzīz Muḥ[ammad...

Parce que le style protocolaire ayyoubide n'emploie pas le titre *sulṭān* devant le nom du père défunt [1], l'inscription appartenait à ʿAzīz lui-même, non à son fils Nāṣir Yūsuf [2]. Les chroniques mentionnent une grande réparation faite en 622 sous son règne dans cette région «près du Dār al-ʿadl», et le fragment atteste cette réparation. Cette partie des murs fut détruite par les Tatars en 804, et réparée plus tard.

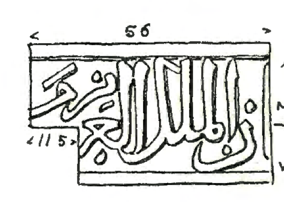


Fig. 35.

40.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 691 H. — Grand bandeau parcourant les deux saillants de la grande entrée, au-dessous des machicoulis au niveau de la naissance des voûtes. Il commence sur la face Est du saillant Est, parcourt ses trois côtés, tourne sur le mur du fond de la baie et continue sur les trois faces du saillant Ouest. Au fond de la baie, deux lignes l'accompagnent, une au-dessus, une au-dessous, séparées du bandeau principal par une assise de pierres. Il me semble que l'inscription entière a été sculptée dans les pierres de l'appareillage des murs préexistants, et qu'à aucun endroit on n'a fait usage de plaques encastrées. Hauteur du bandeau o m. 50, développement total environ 70 mètres; les deux lignes au fond ont chacune 5 m. 18. Naskhi mamlouk ancien, très grands caractères. Photographies. Voir pl. XXXV.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 13.

(saill. Est) (E) بسمله ... إعلموا أنّ الله يحيى الارض بعد موتها قد بيّنّا لكم الآيات لعلّكم
تعقلون (S) أمر بعمارتها بعد دثورها مولانا السلطان الأعظم الملك الأشرف العالم العادل
الغازى [المجا]هـ[ـد المر]ابط [المثاغر] المؤيّد المظفّر المنصور (O) صلاح الدنيا والدين أوحد
الملوك ناصر الاسلام والمسلمين عماد الدولة ركن الملّة مجير الأمّة ظهير الخلا(courtine)فة نصير
الامامة سيّد الملوك والسلاطين سلطان جي[saill. Ouest] (E)وش الموحّدين ناصر الحقّ بالبراهين
محيى العدل فى العالمين [مبيد] الخوارج قامع المتمرّدين قاتل الكفرة والملحدين قاهر (S) الطغاة

[1] De même que le déterminatif souverain *al-dunyā* est supprimé, par exemple Ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn, mais après sa mort Ṣalāḥ al-dīn. Chez les califes leur titre essentiel *al-imām* disparaît avec leur mort; c'est par exemple *ʿabdallah al-imām al-Mutawakkil ʿalā llāh amīr al-mu'minīn,* mais, dans le document d'abdication de ses fils al-Muʿtazz et al-Mu'ayyad *amīr al-mu'minīn al-Mutawakkil ʿalā llāh.*

[2] Voir M. Sobernheim, *loc cit.,* n° 4.

والمارقين قامع عبدة الصلبان اسكندر الزمان فاتح الأمصار هازم جيوش الفرنج والأرمن والتتار هادم عكّا والبلاد السا(ـ)حليّة محيى الدولة الشريفة العبّاسيّة ناصر الملّة المحمّديّة خليل بن السلطان الملك المنصور قلاون أعزّ الله أنصاره وذلك فى سنة أحد [وتسعين] وستّمائة

Au fond de la baie, ligne inférieure, cf. Ghazzi, II, 34 :

بالإشارة العاليّة المولويّة الأميريّة الكبيرية الشمسيّة قراسنقر الجوكندار المنصورى الأشرفى كافل المملكة الحلبية أعز الله أنصاره

Ligne supérieure : répète le verset coranique du commencement.

« Au nom d'Allāh... Sachez qu'Allāh rend la vie à la terre morte. Nous vous avons déjà expliqué les miracles, afin que vous les compreniez! (*Cor.*, 57, 16.) A ordonné sa reconstruction en raison de sa caducité [1] notre maître le sultan suprême, *al-malik al-Ashraf* le savant, le juste, le guerrier, le champion de la foi, le vigilant, le gardien des frontières, le secouru, le victorieux, le vainqueur, *ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn*, l'unique parmi les princes, le défenseur de l'islam et des musulmans, le soutien de l'empire, le pilier de la religion, le protecteur de la nation, l'appui du califat, l'aide de l'imamat, le maître des princes et des sultans, le sultan des armées des confesseurs de l'unité (d'Allāh), le défenseur du droit par les preuves, le vivificateur de la justice dans les mondes, l'exterminateur des révoltés et des rebelles, le tueur des infidèles et des hérétiques, le subjugueur des récalcitrants et des dissidents, le dompteur des adorateurs de la croix, l'Alexandre de son temps, le conquérant des régions, l'anéantisseur des armées des Francs, des Arméniens et des Tatars, le destructeur de ʿAkkā et des places fortes des côtes, le vivificateur de l'empire saint des ʿAbbasides, le protecteur de la communauté mahométane, *Khalīl*, fils du sultan al-malik al-Manṣūr Qalā'ūn, — qu'Allāh glorifie ses victoires! — et cela (fut achevé) en l'année 6(9)1, avec le haut conseil de notre maître, le grand émir, Shams al-dīn Qarasonqor, le porte-raquettes d'al-Manṣūr [Qalā'ūn], officier d'al-Ashraf [Khalīl], gouverneur de la province d'Alep, — qu'Allāh glorifie ses victoires! »

L'objet même de l'inscription n'est pas mentionné; les relatifs féminins de « sa reconstruction, sa vieillesse », forcent à suppléer *al-qalʿa* « la citadelle » (fém.), et non *al-bāb* « la porte » (masc.). La date coïncide avec celle d'une visite du sultan Khalīl à Alep, et avec la première période du gouvernement de Qarasonqor.

Malik al-ashraf Khalīl fait encore usage du protocole ayyoubide presque complet, et l'enrichit même d'un certain nombre de titres honorifiques. Il a droit de porter les titres de l'époque des croisades, car il a repris aux Francs les dernières places qu'ils tenaient encore : Tyr, Sidon, Haifa et ʿAkkā. La dernière, fameuse dès l'époque de Saladin, est mentionnée spécialement. Il reconquit aussi Qalʿat al-Rūm sur l'Euphrate, possession des Tatars, et Marʿash et Behesnā, possessions des Arméniens. Le titre « vivificateur de l'empire saint des ʿAbbasides » fait allusion à un autre fait historique : après l'extinction des Fatimides, les ʿAbbasides, obligés de s'enfuir devant les Tatars, avaient trouvé refuge au Caire. — *Iskandar al-zamān*, titre persan, est inséré à sa place, à cause de la rime (*al-ṣulbān*), mais montre que dès cette époque on aimait lire le roman d'Alexandre.

[1] *Duthūr* doit être pris, dans toutes les inscriptions d'Alep et probablement ailleurs, dans son sens de « devenir vieux », mais non de « destruction ». Les inscriptions assyriennes disent souvent « une bâtisse *illabiru, ennaḫu*, devint vieille, s'abîma », ou *anḫūtu labirūtu illik;* puis *anḫūsu uddiš* « sa caducité, sa vieillesse fut renouvelée ».

Nous parlerons du gouverneur Qarasonqor, qui a aussi reconstruit la grande Mosquée, en décrivant son mausolée et son sabīl aux Maqāmāt.

Un point important reste à expliquer. Les parties de la grande entrée bâties par Ẓāhir Ghāzī subsistent encore aujourd'hui merveilleusement conservées grâce à la solidité de leur construction. Si on ne connaissait pas l'inscription n° 36 de Ẓāhir Ghāzī, on serait en droit de trouver dans cette grande inscription, en raison de sa position très évidente sur toutes les faces de la grande entrée, la preuve que tout le monument était une œuvre de l'époque de Khalīl. En vérité il y a à peine touché : l'inscription a été sculptée dans une maçonnerie existante, et même l'étage des machicoulis appartient entièrement à Ẓāhir Ghāzī. Pourtant l'inscription ne veut pas créer une fausse impression. Sa formule « sa reconstruction en raison de sa caducité » ne peut pas se référer à l'entrée, au *bāb* masculin, mais seulement à l'objet féminin *al-qalʿa*, la citadelle. Comme nous l'avons observé aux bāb Anṭākiya et Qinnasrīn, on met l'inscription sur un endroit bien visible — ici la porte — qui n'est que partie de l'œuvre plus vaste auquel elle se rapporte.

La grande entrée de Ẓāhir Ghāzī n'a jamais été détruite; mais tout l'intérieur de la citadelle et ses murailles ont été ruinés par Hulagu, et c'est à la vaste reconstruction qui suivit que l'inscription se réfère, non à une reconstruction de l'entrée.

Comme il s'agit d'une inscription de la citadelle, le *kāfil al-mamlaka* joue le rôle de *mushīr*, voir les remarques sous n°s 8, 9 et 74. Le lieutenant de la citadelle n'est pas nommé, ni dans l'inscription 41 qui ne parle que du sultan. On a un cas semblable dans les inscriptions 46 et 47, où un *nāẓir al-ashrāf* au Caire, sur l'ordre du sultan, agit en qualité de *mushīr* à la citadelle d'Alep, endroit tout à fait hors de son autorité; le lieutenant n'est pas nommé, l'inscription n° 47 ne parle que du sultan. Il se peut qu'il y ait eu ailleurs des inscriptions mentionnant le lieutenant. Évidemment, *ishāra* exprime que l'objet, la citadelle, n'est pas sous la juridiction de l'agent.

La grande Mosquée fournit des faits analogues : Qarasonqor, gouverneur d'Alep — apparemment avec des pouvoirs extraordinaires (titre en *dunyā wa l-dīn*, et *fī ayyāmi* dans l'inscription de sa maqṣūra), agit, selon l'inscription du mihrab, n° 79, a° 684, seulement en qualité de *mushīr*. Le minbar, inscr. n° 81, a° 684, est fait (A) à l'époque du sultan Nāṣir Muḥammad, (B) par ordre de Qarasonqor, (C) sous le *tawallī*, l'administration, la juridiction d'un Muḥammad ibn al-Ḥaddād (Shaddād?). De même, inscr. n° 83, Altynbogha, et n° 84, le gouverneur Yelbogha, agissent avec la même qualité. C'est parce que l'administration des propriétés de la Mosquée est indépendante et non sujette à la juridiction du gouverneur.

41.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, sans date. — A la première porte de la grande entrée (Porte aux Serpents), plaque appliquée devant l'arc de décharge du linteau de la porte. 2 mètres × 0 m. 50, deux lignes, naskhi mamlouk ancien, grands caractères, photographie. Voir pl. XXXV *b*.

Publication : Sobernheim, *loc. cit.*, n° 14; Ghazzi, II, 34.

(1) أمر بعمارتها بعد دثورها السلطان الأعظم الملك الأشرف صلاح (2) الدنيا والدين خليل محيى الدولة الشريفة العبّاسيّة ناصر الملّة المحمّدية عزّ نصره

« A ordonné sa reconstruction en raison de sa caducité le sultan suprême, al-malik al-Ashraf ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn Khalīl, le vivificateur du saint empire abbaside, le protecteur de la nation mahométane».

L'inscription n'est qu'un abrégé de la précédente. La plaque a été ajoutée après coup; pour le faire on a dû enfoncer, par martelage, la surface de l'arc de décharge.

42.

Texte de réfection, officiel, *in situ*, 786. — Au-dessous de la précédente, sculptée dans le grand bloc du linteau de la Porte aux Serpents. 3 mètres × o m. 60, deux lignes, naskhi mamlouk, grands caractères; photographie. Voir pl. XXXV *b*.

Publication : Sobernheim, *loc. cit.*, n° 15; Ghazzi, II, 34.

(1) جدّدها بعد إهمال عمارتها وإشرافها على الدثور فى أيّام مولانا السلطان المالك الملك
الظاهر أبي سعيد برقوق عمّر الله ببقـائه الأمصار (2) وشرّف بوجوده (و) دوام دولته
الأشراف (sic) العبد الفقير الى الله تعالى محمّد بن يوسف بن سلار نائب السلطنة بها
فى شهور سنة ستّ وثمانين وسبعمائه

« L'a restauré après qu'on avait laissé tomber en ruines ses murailles et ses crénaux, à l'époque de notre maître le sultan tout-puissant, al-malik al-Ẓāhir abu saʿid Barqūq — qu'Allāh fasse prospérer par sa longue vie les provinces et se glorifier par l'existence et la durée de son règne les frontières de l'empire [1] ! l'avide d'Allāh l'Exalté, Muḥammad, fils de Yūsuf, ibn Salār, lieutenant de la citadelle, au cours de l'année 786» (1384).

Comme dans les inscriptions n°s 40 et 41, les pronoms féminins *ʿimārati-hā* et *ishrāfi-hā* demandent le régime *al-qalʿa*, encore plus clairement dans le titre *nāʾib al-salṭanati bihā*, c'est-à-dire *bi l-qalʿati*. L'inscription sculptée sur le linteau de la porte parle de réparations de la citadelle, pas de la porte.

Elles furent exécutées par le lieutenant de la citadelle, Muḥammad, fils de Yūsuf, ibn Salār. En 792, six ans plus tard, nous rencontrons un Aḥmad ibn Salār comme conseiller dans l'inscription n° 9 du bāb Anṭākiya, qui traite de la reconstruction générale de l'enceinte de la ville. Alors que le lieutenant de la citadelle agit indépendamment, un de ses parents le représente au comité, présidé par le gouverneur de la province [2], qui dirige les travaux de l'enceinte. Ibn Salār est un nom de famille, probablement dérivé du nom du vice-roi d'Égypte Saif-al-dīn Salār, dont nous possédons des inscriptions datées de 703 et de 708, au Caire et à Khān al-aḥmar près de Baisān [3].

(1) Voir *M. C. I. A. Ég.*, n° 82. — M. Sobernheim, *Islam*, n° 15, donne une lecture incorrecte de l'eulogie. Un parallélisme règne entre *ʿammara... al-amṣār* et *sharrafa... al-ashrāf*; le dernier mot est évidemment une faute du lapicide ou du scribe pour *aṭrāf*, opposé normal d'*amṣār*, causée par la similitude du verbe.

(2) En 792 c'était Yelbogha al-Nāṣirī.

(3) Voir *M. C. I. A. Ég.*, n° 106. Pour les banu Salār voir inscr. n° 72, a° 769; 74, a° 775-778, citadelle.

43.

Cartouche. — M. Sauvaget rapporte que M. Ploix de Rotrou a découvert dans la tour avancée Sud un cartouche circulaire, o m. 40 de diamètre :

نظام الملك
الملك العادل أبي عبد الله چكم
عزّ أقداره

« al-malik al-ʿAdil abu ʿAbdallah Tchakam, que son destin soit glorifié !»

Comme M. Sauvaget le remarque [1], ces formules insolites attestent que Tchakam était alors en révolte ouverte. Ibn al-Khaṭīb fait allusion à sa révolte en disant « celui qui aspirait à la souveraineté» [2]. Il décrit les travaux de l'énergique gouverneur-sultan, qu'Ibn Shiḥna se rappelle avoir vu comme enfant, et fait mention spéciale de cette tour. La date était 809 H. — Selon la tradition, Tchakam se fit prêter hommage sous le nom d'al-malik al-ʿAdil. Tous ces détails sont confirmés par la courte inscription.

Tchakam, allié de l'émir Shaikh al-maḥmūdī, défit le gouverneur Demirdash [3] en shaʿbān 807 (février 1405) et fut tué dans une bataille à Diyārbakr contre Qara Yelek, prince Turcoman [4] des Aqqoyunlu, en dhu l-qaʿda 809 (l'avant-dernier mois de l'année; avril-mai 1407), de sorte que les travaux sont datés entre 807 et 809 [5].

44, A-C.

Signature d'architecte, sans date (809). — Façade méridionale de la salle du château construit sur l'ouvrage ancien de la grande entrée, inscription sur le linteau de la petite fenêtre (murée) à droite (Est), encadré en relief, 1 m. 30 × o m. 40, une ligne, naskhi mamlouk, grands caractères. Photographie.

Publication : Sobernheim, *loc. cit.*, n° 23.

A كتب السعد على أبوابها أدخلوها بسلام آمنين

« A écrit al-Saʿd sur ses portes : « Entrez-y en paix avec confiance !»

Le court verset du *Coran*, 15, 46, appartient à une description du paradis et est d'un usage commun pour les inscriptions de portes. C'est apparemment la forme que Saʿd, l'architecte, a choisie pour signer son œuvre. Un homme privé quelconque ne peut pas inscrire son nom

(1) *L'Enceinte primitive d'Alep, Mél. de l'Inst. fr. de Damas*, t. I, 1929, p. 142, n. 3.

(2) Voir plus haut, p. 79, avec plus de détail chez ibn Iyās, I, p. 35-52.

(3) Voir sous inscr. n° 215.

(4) Voir Weil, t. IV, p. 112, 115 sqq.; cf. sous « Mūristān Arghūn», inscr. n°s 183 et 184.

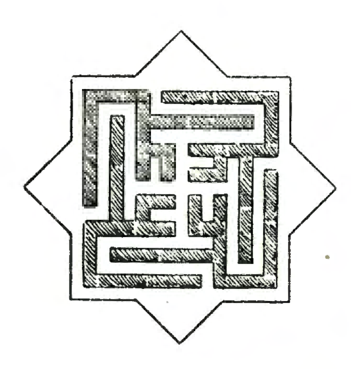
(5) Von Zambaur, *Manuel*, place Tchakam en 817, pour des raisons qui me sont inconnues.

sur une bâtisse royale; la place, cadre en relief sur le linteau de la fenêtre, est prévue dans le plan original de la façade; personne n'aurait payé l'appareil technique nécessaire pour ajouter après coup une inscription banale.

Ce mur de la façade existait, comme l'exprime l'inscription suivante, n° 45, à l'époque de Muʿayyad Shaikh, en 820 H., et fut sans doute construit par Tchakam, en 807-809.

B ET C.

Sur les pans de mur entre les sept fenêtres, à la hauteur des linteaux, il y a six inscriptions décoratives et deux



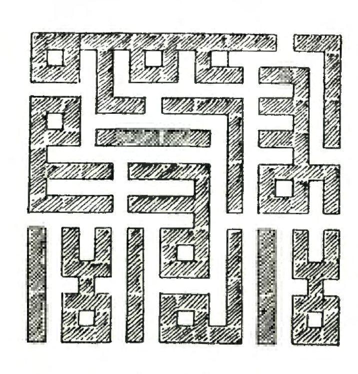




Fig. 36.

simples rosettes en haut relief, alternant symétriquement. Quatre de ces inscriptions sont composées à la manière d'une «amulette des Sept-Dormants» entourant un «écusson de David» : fig. 36.

قل كلّ نعمة على ساكنها

«Dis : tout bien-être à qui l'habite!».

Deux sont carrés, en «tchār ʿAlī», écriture carrée, avec la confession de foi :

لا اله الا الله محمّد رسول الله

45.

Texte de construction, royal, pas *in situ,* 820 H. — Sur une pierre gisant sur le sol de la grande salle du château et provenant probablement d'une partie élevée des murs, inscription en deux lignes, 1 m. 90 × 0 m. 42, naskhi mamlouk, grands caractères, estampage.

Publication : Sobernheim, *loc. cit.,* n° 25.

(1) كمل عمارة هذا القصر المبارك ما خلا جداره مولانا السلطان الملك (2) المؤيّد شيخ خلّد الله سلطانه فى العشر الآخر من شهر رجب سنة عشرين وثمان مائة

«A achevé la construction de ce château béni, à l'exception des murs, notre maître le sultan al-malik al-Mu'ayyad Shaikh, — qu'Allāh perpétue son sultanat! — à la dernière décade du mois de radjab de l'année 820» (3-13 septembre 1417).

D'après ibn al-Khaṭīb, en 809, Tchakam avait construit les murs de cette salle sur le toit plat des deux saillants de Ẓāhir Ghāzī, mais pas le toit. D'après ibn Shiḥna, on avait apporté, de Baʿal-

bek, des poutres insuffisantes. Avant qu'il ait pu prendre d'autres mesures, le gouverneur rebelle fut tué, en dhu l-qaʿda 809 (avril-mai 1406)[1]. Ibn al-Khaṭīb dit que Muʿayyad Shaikh, à l'occasion de sa visite à Alep en 820, ordonna de plafonner le château et qu'on transporta des poutres énormes de la région de Damas, cela veut dire du Liban. La salle devint «très belle et haute». L'inscription de Muʿayyad Shaikh, vraie jusque dans les détails, dit expressément que les murs existaient auparavant.

46, A ET B.

Texte de reconstruction, royal, *in situ,* 877 H. — Au-dessous de la grande fenêtre au milieu de la façade du château, bandeau sur plan rentrant, avec cadre formant pointes aux deux bouts, flanqué de deux cartouches. Une ligne 6 mètres × 0 m. 50, naskhi mamlouk, très grands caractères. Photographies. Voir pl. XXXII *a.*

Publication : Sobernheim, *loc. cit.,* n° 22.

A.

أمر بعمارة هذا القصر المبارك بعد دثورها (*sic*) مولانا السلطان الملك الأشرف قايتباى عزّ نصره وذلك باشارة الشريف علاى *sic* الدين ناظر السادة الأشراف بالديار المصريّة بتاريخ سنة سبع وسبعين وثمانمائة

B. CARTOUCHES.

ابو النصر قايتباى

عزّ لمولانا السلطان الملك الأشرف

عزّ نصره

«A ordonné la reconstruction de ce château béni, en raison de sa caducité, notre maître le sultan, al-malik al-Ashraf Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée! — et cela sur le conseil du sharīf ʿAlāy al-dīn, surintendant des nobles sayyids en Égypte, en date de l'année 877» (1472).

Le suffixe féminin *-hā,* suivant immédiatement le masc. *mubārak,* est une faute si grossière qu'elle ne peut pas se trouver dans une inscription monumentale rédigée par un sayyid et surintendant des sayyids. Nous avons rencontré à plusieurs reprises la formule أمر بعمارتها بعد دثورها, dont les deux mots بعد دثورها sont un reste. Donc, l'inscription n'est pas une composition originale, mais un extrait d'un document officiel qui parlait de la *qalʿa,* féminin, la citadelle, au lieu du *qaṣr,* masculin, le château. Comme l'inscription était destinée à être sculptée sur le château, un scribe — chargé de faire l'extrait — a remplacé le mot fém. *qalʿa,* par *qaṣr,* masc., mais a oublié, par mégarde, de corriger le genre du relatif. Ce petit détail est important pour l'interprétation de l'inscription.

Les murs de la salle, bâtis en 809 par Tchakam, étaient intacts en 820, à l'époque de Muʿayyad Shaikh qui y posa une charpente. Des pilastres engagés dans les parois latérales montrent avec

[1] Voir inscr. n° 43.

évidence qu'un toit composé de trois parties parallèles à la façade était prévu par Tchakam. La grande fenêtre au milieu de la façade fait partie, elle aussi, du plan original; l'ordonnance rhythmée des six petites fenêtres et des panneaux qui les séparent exige l'existence de la grande fenêtre comme axe. En outre, les chambranles de la fenêtre — au fond du cadre à colonnettes engagées, — exécutés en assises de marbre alternativement blanc et noir, sont analogues aux chambranles de la deuxième des petites fenêtres de chaque côté. Le nombre des assises des parois lisses est le même que celui des chambranles des fenêtres (26 pour la grande fenêtre) avec le minimum de décrochements nécessaires pour raccorder les couches de hauteur constante des parois avec celles de hauteur différente (blanc et noir) des chambranles. Il ne peut être question que la grande fenêtre, sous laquelle se trouve l'inscription de Qāitbāy[1], ne soit en vérité l'œuvre

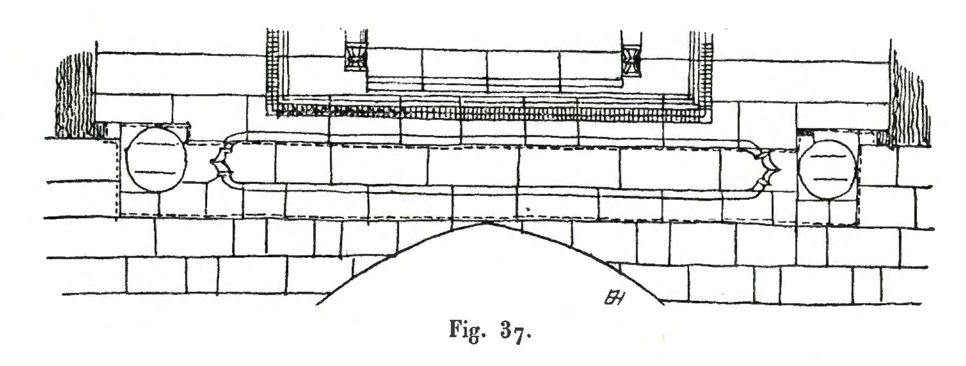


Fig. 37.

de Tchakam. On pourrait s'imaginer que l'architecte de Tchakam, Sa'd, avait déjà préparé, en 809, le champ de l'inscription et les cartouches, mais dans ce cas Mu'ayyad Shaikh s'en serait servi en 820. D'autre part, leur position est assez maladroite : il n'y a pas d'espace ni en hauteur — entre le sommet de la grande ogive et le cadre de la fenêtre, — ni en largeur — entre les deux premières petites fenêtres. Il suffit de couvrir l'inscription sur une photographie, pour réaliser combien le dessin gagne par son élimination. L'inscription a été ajoutée, voir fig. 37.

Elle occupe, avec son cadre, les trois assises entre le sommet de l'extrados de la grande ogive et le rebord de la grande fenêtre. L'assise supérieure qui comprend le cadre inférieur en saillie de la fenêtre, est appareillée avec l'ensemble des parois, et appartient donc à l'œuvre primitif. Mais l'inscription elle-même est sculptée sur sept plaques, hautes d'une assise et un tiers, encastrées dans l'appareillage; et le cadre inférieur consiste en neuf blocs, bas et allongés. Autour des cartouches on voit de petites pierres de remplissage qui — à droite — laissent un vide assez visible. On en conclut que deux assises du parement ont été enlevées et remplacées premièrement par les plaques encastrées de l'inscription, puis par son encadrement inférieur et les cartouches avec leurs petites pierres. Voilà toute l'étendue des changements introduits par Qāitbāy. — Nous poursuivrons cette discussion en commentant l'inscription suivante.

Nāẓir al-sāda est ce qu'on appelle plus tard *naqīb al-ashrāf,* un sayyid chargé de vérifier les titres nobilitaires de ses égaux, en même temps leur président et porte-parole. A Baghdad, par exemple, la charge est héréditaire dans la famille des Gīlānīs, aussi à Ḥamāh.

[1] L'autre inscription, n° 47, de Qāitbāy, à l'intérieur de la fenêtre, ne contredit pas non plus cette conclusion.

47, A ET B.

Texte de construction, royal, *in situ,* 880 H. — Sur le linteau et sur deux faces des chambranles de la grande fenêtre, à l'intérieur de la salle du château, une ligne continuée par deux tronçons sur les faces externes des chambranles. En outre, deux cartouches, au-dessus, sur les chambranles, un troisième sur la clef de l'ogive de la fenêtre. Développement total 5 m. 80 × 1 m. 50, hauteur de la ligne principale 9 m. 45 et o m. 52, des tronçons

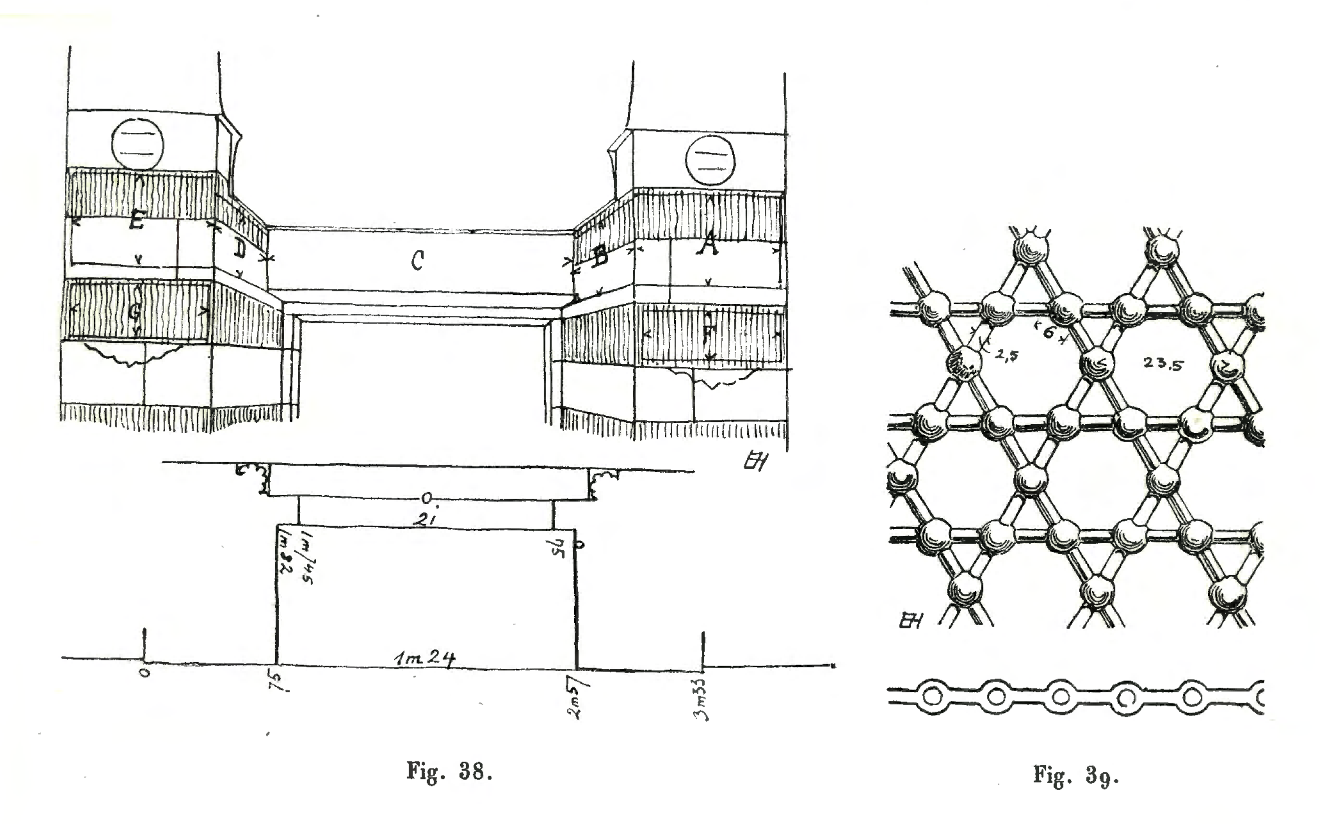


Fig. 38. Fig. 39.

o m. 33. La figure 38 montre l'arrangement et fig. 39, grille de bronze. Naskhi mamlouk, grands caractères, photographie. Voir pl. XLII *a*.

Publication : Sobernheim, *loc. cit.*, n° 27.

A.

1 (A) بسمله ... وبه نستعين أمر بانشاء هذا (B) القصر المبارك مولانا السلطان الأعظم
(C) مالك رقاب الأمم المالك الملك الأشرف قايتباى الذى ما برح على ملوك الارض اعلا
شرفاً (D) بخدمة لحرمين الشريفين سلطان الإسلام (E) والمسلمين قامع الكفرة والمشركين
(2) (F) محيى العدل فى العالمين مفيض لجود على ذوى العود (G) عزّ نصره بتاريخ شهر ربيع
الآخر سنة ثمانين وثمانمائة

B.

Cartouche au sommet :

ابو النصر قايتباى

عزّ لمولانا الملك الاشرف

عزّ نصره

Cartouches aux côtés :

قايتباى

السلطان الملك الاشرف

عزّ نصره

« Au nom d'Allāh... et c'est Lui dont nous implorons le secours! A ordonné de fonder ce château béni notre maître le sultan suprême, tout-puissant sur les nuques des peuples, le tout-puissant, al-malik al-Ashraf Qāitbāy, qui ne cesse pas d'avoir le plus sublime honneur parmi les princes de la terre par son service aux deux nobles sanctuaires, le sultan de l'islam et des musulmans, le dompteur des infidèles et des polythéistes, le vivificateur de la justice dans les mondes, source de générosité pour ceux qui cherchent la protection d'Allāh, — que sa victoire soit glorifiée! — en date du mois de rabiʿ II de l'année 880» (août 1475).

L'inscription se déploie sur les pierres de la fenêtre sans égard ni aux hauteurs inégales des lignes, ni aux couleurs; en A, B, D et E les lettres s'étendent sur deux assises, une blanche et une noire. Le fond n'est que très légèrement enfoncé, et ni les bords, ni même les trois cartouches ne ressortent sur la surface lisse du parement. Tout cela prouve que l'inscription a été sculptée dans le substrat existant. La conclusion est la même que celle résultant des observations faites au sujet de l'inscription n° 46, à l'extérieur de la même fenêtre.

Mais ici le texte dit « a ordonné de *fonder, bi-inshāʾi,* ce château », mots qui semblent recéler une intention de tromper. Cependant on ne peut pas supposer que le sultan, grand bâtisseur, ait attaché de l'importance à la transformation matérielle d'un bâtiment, à des problèmes d'architecte. Le tout est une question d'interprétation des termes. M. van Berchem a insisté plusieurs fois sur ce point que, pour les musulmans, l'intérêt dominant n'est pas l'édifice fragile et destiné à périr, mais l'idée qu'il incarne [1]. Donc, tous les termes qui expriment la notion de « bâtir », ont un sens double, abstrait et concret.

En outre, l'emploi de ces termes évolue dans les provinces au cours des siècles. A Alep, dans les inscriptions du vᵉ siècle, le terme général *ʿamala* est le plus usité, au viᵉ *ʿamara* devient plus fréquent; *banā* est étonnamment rare. Et à ces époques *anshaʾa* désigne toujours en premier la « fondation », dans son sens abstrait, d'une institution abritée par un bâtiment, dont l'existence matérielle n'est désignée qu'au second. M. van Berchem a indiqué des cas rares où *anshaʾa* signifie « refaire » [2]. Au cours du viiiᵉ, et plus encore au ixᵉ siècle, *anshaʾa* remplace *ʿamara* et semble avoir perdu sa signification primitive plus restreinte. Dans notre cas, l'inscription exprime que

[1] Voir par exemple *M. C. I. A. Ég.*, p. 99; *M. C. I. A. Jér. Har.*, p. 404. — [2] Par exemple *M. C. I. A. Ég.*, p. 99 et 471.

Qāitbāy a fait, de nouveau, du château d'Alep une salle d'audiences royales, mais non qu'il a fait construire une fenêtre [1].

Les inscriptions de Qāitbāy étudiées jusqu'ici ne nous révèlent pas en quoi consistaient ses travaux.

Son protocole est fort incomplet, malgré ses formules déjà très prétentieuses. Si l'on se représente ce que l'Europe avait accompli à son époque, 1468-1495, celle des grandes découvertes, la disproportion entre les prétentions exagérées et l'impuissance réelle devient tragiquement ridicule. Dans cette inscription le sultan n'insiste que sur un point : le privilège de protéger les sanctuaires de la Mecque et de Médine, dont les sultans mamlouks ont toujours été jaloux.

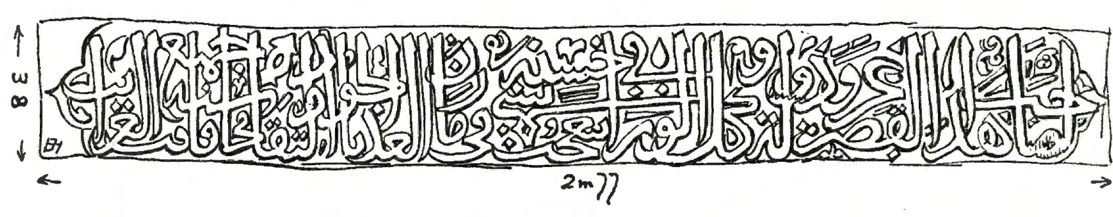


Fig. 40.

Barsbāy aussi refusait au sultan mongol Shāhrokh le droit d'orner la Kaʿba d'une nouvelle *kiswa,* et même après que la souveraineté eut passé aux sultans ottomans, le privilège d'orner la Kaʿba resta, jusqu'à nos jours, aux Égyptiens. Et dans les rites qui se multiplient autour de cet acte, on retrouve avec étonnement la survivance de formes de l'Égypte ancienne.

48, A ET B.

Cartouche et eulogie en vers, sans date. — Sur une assise de marbre jaunâtre, au-dessus de la plate-bande de décharge de la porte sur la face nord du château, bandeau, 2 m. 77 × 0 m. 38, une ligne, naskhi mamlouk, grands caractères. Photographie, dessin, fig. 40. Voir pl. XL *a*.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 24.

A.

لصاحب هـذا القصر عزّ ودولة وكلّ الورا فى حسنه يتعجّب

بنى فى زمان العدل بالجود والتقا محاسنه فاقت جميع الغرائب

B.

ابو النصر؟ قايتباى

عزّ لمولانا السلطان الملك الاشرف

عزّ نصره

Le contenu du poème, en mètre *ṭawīl,* est banal. L'écriture, à tort appelée « naskhi ottoman » par M. Sobernheim, est la même que celle des autres inscriptions de Qāitbāy. Je crois pouvoir,

[1] Voir des cas analogues, *Altpers. Inschr.*, p. 88, n. 1.



malgré le badigeonnage épais, déchiffrer son nom dans le cartouche. Les deux inscriptions A et B ont la même platitude, le même manque de relief que l'inscription n° 47, et la mollesse des signes provient du fait que cette inscription aussi a été sculptée dans le portail déjà existant. L'élévation du portail est comme une combinaison des portails des mosquées Ṣāḥibiyya, datée de 765, Ṣarawī, de 780, et Uṭrush, de 801, donc une œuvre de la période de Tchakam, 809 H.

Ceci nous ramène au problème des travaux que Qāitbāy fit au château.

L'entrée dans le château se fait par la porte située sur sa face nord. Elle mène d'abord à une petite chambre, jadis la casemate entre les deux tours de l'enceinte de Ẓāhir Ghāzī, puis, dès l'époque de Tchakam, l'antichambre de la grande salle. La porte est construite en assises de marbre blanc et noir. A l'extérieur elle donne sur une petite cour entourée d'un haut mur crénelé avec chemin de ronde. Ce mur de défense repose sur un ouvrage souterrain de neuf voûtes à arêtes, adossé à l'intérieur contre l'enceinte de Ẓāhir Ghāzī (contiguë à la troisième porte, voir inscr. n° 36), et faisant partie de cette construction.

Mais le mur autour de la cour dépasse à l'Ouest l'étendue de la substruction, et pour fonder ce côté du mur on a dû doubler à l'extérieur la face ouest de l'œuvre sous-jacente.

Il est bien possible que sous Tchakam et Mu'ayyad Shaikh la plate-forme devant la porte ait été ouverte et que ce soit Qāitbāy qui ait ajouté le mur. On pourrait peut-être attribuer à la même période un exhaussement des tours de Ẓāhir Ghāzī, et la belle porte du côté Est du mur, voir pl. XL *b*. Au-dessus du sommet de son ogive un panneau décoratif en marbre de couleur est aménagé dans le parement, avec un cadre en marbre blanc à rinceaux en haut-relief. Ce cadre n'est pas du temps de Qāitbāy, mais plutôt une œuvre antique qu'on aurait voulu remployer. De cette manière nous aurions quelques additions notables au château à attribuer à Qāitbāy.

Mais il est possible que le renforcement au côté Ouest de l'ouvrage souterrain et le mur autour de la cour, jusqu'à la hauteur du sommet de la porte, soit l'œuvre de Tchakam, et que seulement les exhaussements des tours de Ẓāhir Ghāzī et les parties hautes, c'est-à-dire le chemin crénelé du mur de la cour, appartiennent à Qāitbāy.

Il est très peu probable qu'il ait remanié le toit de la salle, construite sous Mu'ayyad Shaikh, car déjà en 916 (?) [1], pas plus de 36 ans après Qāitbāy, Qānṣauh Ghūrī, comme nous le verrons bientôt, remplaça le toit écroulé par des coupoles, plutôt un toit datant de 820 qu'un toit de 877.

49.

Texte de construction, royal, *in situ*, 877 H. — Au milieu du côté nord, là où anciennement l'enceinte de la ville rejoignait le mur supérieur de la citadelle, un large bastion [2] fait saillie sur le talus.

En haut de sa maçonnerie court un long bandeau, 19 mètres × 1 m. 25, et « tchār ʿAlī », écriture carrée, incrustée en blocs de basalte noir dans le parement de calcaire blanc. Une ligne, très grands caractères; photographie et dessins [3]. Voir pl. XXX *b* et *c*; L*a*.

[1] Voir inscr. n° 50.

[2] J'emploie ce terme pour distinguer cette projection de 20 mètres de largeur, 10 mètres de saillie, des autres saillants qui n'ont pas plus de 6 sur 2 mètres; il se peut que le mur d'enceinte ait contourné les trois côtés de cette saillie.

[3] Le milieu, qui manque aujourd'hui, est fourni par un dessin de Ch. Texier, fait vers 1830, que M. van Berchem avait mis à notre disposition.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 5.

أمر بعمارته مولانا السلطان الملك الأشـ[ـرف ابو النصـ]ـر قايتبای عزّ نصره سـنة سبع وسبعين وثمانمائة

« A ordonné de la construire notre maître le sultan al-malik al-Ashraf abu l-naṣr Qāitbāy — que sa victoire soit glorifiée ! — en l'année 877 » (1472).

Sur le talus de la colline, plus bas que le bastion, s'élève la tour avancée de Tchakam, reliée à la citadelle par un passage souterrain. Les deux ensembles dominent tout le front Nord de la colline. Ils se trouvent sur le tracé de l'ancienne enceinte qui fut désaffectée à partir de l'époque de ʿAzīz Muḥammad, pendant que se développait l'enceinte extérieure, et qui fut définitivement abandonnée et rasée sous Barsbāy.

« Tchār ʿAlī », « quatre (fois le nom de) ʿAlī », est l'appellation persane de ce genre d'écriture, employée en Perse et à Baghdad [1]. Je ne connais aucun autre exemple où cette écriture soit employée pour une inscription historique [2].

Le point de départ est en effet la combinaison quadruple du nom de ʿAlī, d'après le schéma de la croix gammée. Nous en verrons des exemples dans le djāmiʿ Ṭaghriberdi, voir pl. CLV. Je n'ai pas trouvé d'exemples antérieurs au début du VIIe siècle; elle appartient donc à une époque où les communications avec la Chine étaient bien établies, et il se peut que son origine soit dans l'écriture chinoise des sceaux et des estampes. Mais son développement suit celui des appareillages compliqués en briques, inventés trois cents ans plus tôt, qui portent le nom éloquent de *hazārbāf* « mille-tissu », dans lesquels le *tchār ʿAlī* pénètre, le méandre et la croix gammée, le schéma de base des deux étant apparenté.

50.

Texte de réfection, royal, *in situ*, 916 (?) H. — La grande salle du château avait été couverte de neuf coupoles qui retombent, par des arcs faibles et à large portée, sur les murs extérieurs et sur quatre piliers intérieurs, chacun renforcé par une paire de colonnes de basalte. Lors de nos visites, deux de ces piliers, ceux du Nord, étaient encore debout, avec leur système d'arcs, voir plan pl. XXVI, et à la naissance de la coupole du milieu, au point sud, se trouvait une plaque à inscription encadrée, en forme de *tabula ansata*, à *ansae* palmettisées, environ 1 mètre sur 0 m. 40, inscription en deux lignes, naskhi mamlouk, voir fig. 41 et pl. XLII *b*.

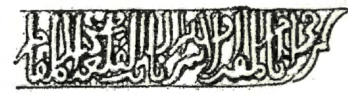


Fig. 41.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 26.

جدّد هذه القبـة عند تلاف سقفه مولانا السلطان الملك الأشرف قانصوه الغوری

[1] Voir *Archaeol. Reise*, II, p. 157, 158, 179, 231, 308.

[2] L'inscription, probablement persane, de la tour de Radkan au nord de Mashhad, datée de 860 H., a des caractères semblables, mais disposés en une ligne droite, non enchevêtrés.

(2) فى أُيّام المقرّ الأشرف أبرك نائب القلعة وكيل المقام الشريف أعزّ الله أنصاره بتاريخ
شهر المحرّم سنة [ستّ ؟] عشر وتسعمائة

« A bâti à neuf cette coupole (du château), lors de l'écroulement de son plafond, notre maître, le sultan al-malik al-ashraf Qānṣauh al-Ghūrī, à l'époque de Son Altesse illustre, Abrak, lieutenant de la citadelle, procureur du saint Maqām, à la date du mois de muḥarram de l'année 91(6?) » (avril 1510).

La lecture de M. Sobernheim diffère de la mienne. Il omet le nom d'Abrak, ce qui rendait l'inscription anonyme, et il écrit بأمر, lecture incomplète de فى أيّام ; وبمحكم au lieu de وكيل [1]. Son objection contre la lecture du nom d'Abrak est que celui-ci ne fut promu au rang suprême de *maqarr al-ashraf* qu'en 916. A vrai dire, nous le trouvons comme simple *maqarr* jusqu'en 915, mais encore dans la même année comme *maqarr al-ashraf*. Je n'ai pas de doute sur cette lecture et sur le nom, mais sur la date ; je n'ai pas pu la mettre dans ma copie faite sur place, et il m'est impossible de la lire sur la photographie ; 916 me semble la seule lecture possible [2]. La formule *fī ayyāmi* qui serait fort irrégulière à une époque antérieure, est employée plusieurs fois par Abrak, et signifie « pendant la durée des fonctions » du gouverneur. Il est vrai que, jusqu'à cette époque, le qualificatif normal d'un lieutenant de la citadelle est *al-maqarr al-karim al-ʿālī,* tandis que le gouverneur de la province est *al-maqarr al-ashraf*. Le détail n'est pas sans intérêt : le petit attribut *al-ashraf* a joué encore dans les dernières années un rôle en Perse dans le qualificatif du premier ministre et du ministre de la cour, et j'ai vu moi-même les ambitions, anxiétés, jalousies, critiques et tragédies, sinon causées, tout au moins rattachées à l'obtention du titre de *ḥadrat i ashraf*. Je traduis dans ce volume *al-ashraf* par « illustre », *al-karīm* par « gracieux », *al-adjall* par « éminent », en pensant aux qualificatifs *illustris, spectabilis, egregius-κράτιστος* du bas-empire romain, et jusqu'à ce qu'on établisse des traductions plus conformes aux expressions gréco-latines.

La langue de l'inscription est très correcte : *qubba* est la coupole ; *saqf* est le plafond, le toit intérieur ; le suffixe relatif masculin vise *al-qaṣr,* « le plafond de la salle du château ». *tilāf* exprime le fait de tomber en ruines de « choses qui se consument par le feu » (Dozy) ; *djaddada* signifie « remplacer un objet par un objet nouveau ». L'inscription dit que le plafond en bois — celui bâti par Mu'ayyad Shaikh — tombé à la suite d'un incendie, fut remplacé par des coupoles.

C'est exactement ce que les ruines révèlent. Les parois latérales des murs ont chacune deux éperons de butée intérieurs, larges de 1 m. 85 et de 2 m. 20, non équidistants ; l'architecte de Tchakam avait en vue de construire le plafond en bois sur deux rangées de supports parallèles à la façade. Mu'ayyad Shaikh a suivi la même idée en construisant deux rangées de trois arcs de faible épaisseur, 0 m. 78, mais de portée considérable, de 7 m. 30 à 7 m. 70. La faible épaisseur des supports permettait d'égaliser leurs distances, et elle suffisait pour le poids d'un toit plat. Mais la portée des arcs n'était pas égale. A l'intérieur de la salle ils retombaient sur quatre piles-culées de 0 m. 98 sur 0 m. 78, intentionnellement minces pour ne pas encombrer la salle. L'architecte de Qānṣauh, au lieu de construire des supports nouveaux pour ses coupoles, a utilisé

[1] Titre porté aussi par Timrāz, en 916, voir inscr. n° 6. — [2] Voir *infra* sous inscr. n° 55.

ces piles-culées insuffisantes en les allongeant un peu, en adossant des pilastres de butée leurs correspondant, contre les éperons de Tchakam, en doublant par-dessous les arcs de gauche et de droite, et en plaçant une paire de petites colonnes de basalte, fig. 42, contre chaque pilier

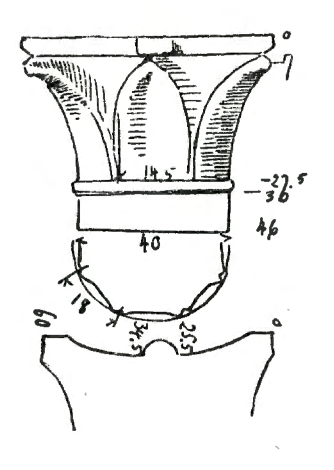
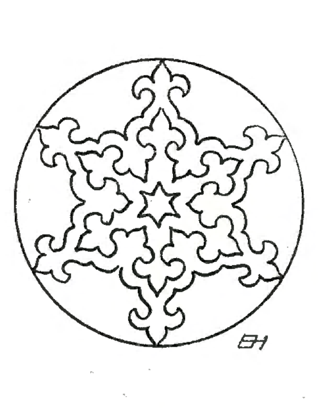
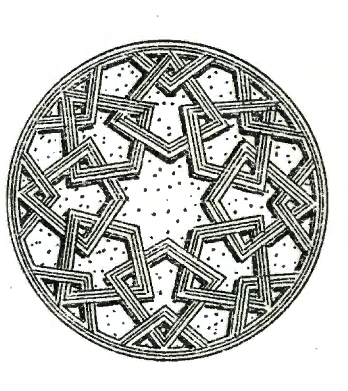




Fig. 42.

pour servir d'appui aux arcs perpendiculaires. Ces changements servent en même temps à égaliser la portée des coupoles. La poussée d'un groupe de neuf coupoles se neutralise à l'intérieur du groupe, mais bien que les coupoles en brique, peu épaisses, n'aient pas été très lourdes, elles exerçaient une poussée à l'extérieur, et l'architecte a sérieusement compromis les murs de la salle. En outre, les butées, les arcs et les pendentifs des coupoles entraient en conflit avec les fenêtres de la salle que l'on a grossièrement bouchées. Notre planche II *b* montre les coupoles ; elle reproduit une gravure très exacte qui semble provenir d'un livre de voyage publié vers 1700 ; je l'ai trouvée isolément au quai du Pont Royal et n'ai pas pu identifier le livre [1].

51, A ET B.

Texte de rénovation, royal, *in situ,* 913 H. — Tête de pont de la citadelle, tour avancée. En haut de l'encadrement de la porte, inscription en une ligne, 3 m. 80 × 0 m. 40, sur trois plaques encastrées dans un cadre en forme de *tabula ansata,* à *ansae* palmettisées. Naskhi mamlouk, grands caractères. Au milieu, au-dessus le *basmala,* au-dessous la date, 0 m. 75 × 0 m. 12. Photographies. Voir fig. 43. Le bandeau est flanqué de deux cartouches du sultan Ghūrī (pl. XXXI *b*).

Publication : M. Sobernheim, *l. c.,* n° 9.

A.

أمر بتجديد عمارته مولانا السلطان الأعظم الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى
عزّ نصره بتولية المقرّ السيفى أبرك الأشرفى نائب القلعة المنصورة الحلبيّة عزّ نصره بتاريخ
شهر ربيع الأوّل سنة ثلاث عشر وتسعمائة

[1] Il s'agit du voyage fait en 1747 par Alexander Drummond, *Travels through different Cities of Germany, Italy, Creece, and several parts of Asias, as for as the Euphrates,* London, 1754 (note de l'éditeur Ét. Combe).

B.

Cartouches comme n°s 6, 17, 21, 27.

« A ordonné de remplacer cette construction par une nouvelle notre maître, le sultan suprême, al-malik al-ashraf abu l-naṣr Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée ! — par la gestion de Son Altesse saif al-dīn Abrak al-ashrafī, lieutenant de la citadelle victorieuse d'Alep — que sa victoire soit glorifiée ! — à la date du mois de rabī' Ier de l'année 903 » (juillet 1507).

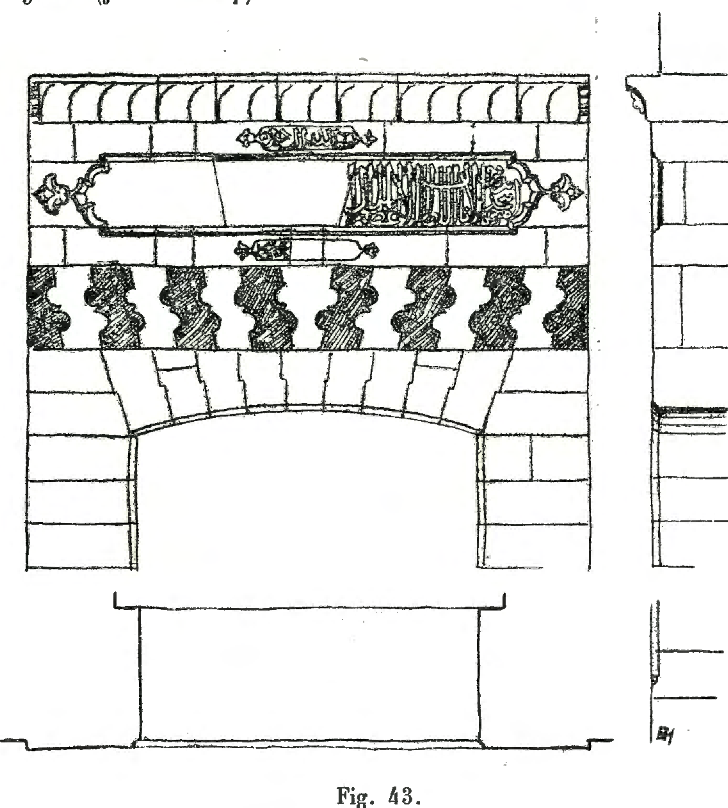


Fig. 43.

Du bas en haut, la tête de pont est une œuvre d'un seul jet de l'époque de Qānṣauh; l'expression *tadjdid 'imaratihi* est tout à fait exacte [1]. Elle indique en même temps que le pont avait déjà auparavant une tour à sa tête. La seule chose qui n'est pas l'œuvre de Qānṣauh est la porte en fer forgé (voir inscr. n° 38), et une paire de volets de fenêtre du même genre qui proviennent de l'ancienne tour — ou de la grande entrée de Ẓāhir Ghāzī.

Dans cette inscription de 913, le lieutenant de la citadelle, Abrak, dont nous avons rencontré le nom dans l'inscription de la coupole de la grande salle, porte encore simplement le titre *al-maqarr*. — Pour *fī tauliyati* voir *M. C. I. A. Jér. Ville*, p. 220.

52, A-C.

Décret militaire, royal, *in situ*, 914 H. — A l'intérieur de la tour du pont, à gauche en entrant, sur le linteau d'une barbacane, inscription en deux lignes, 2 m. 48 × 0 m. 35; le *basmala* en haut sous l'arc de

[1] M. van Berchem remarque une fois que *tadjdid 'imārat*... est un peu pléonastique, « renouvellement du bon état ». Je le prends plutôt dans le sens indiqué au texte.

décharge; deux courtes continuations, B et C, sur les deux pieds droits; naskhi mamlouk, caractères moyens, photographies (pl. XXXIII *c*). Voir fig. 44 la disposition de l'inscription; fig. 45 détails.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 12.

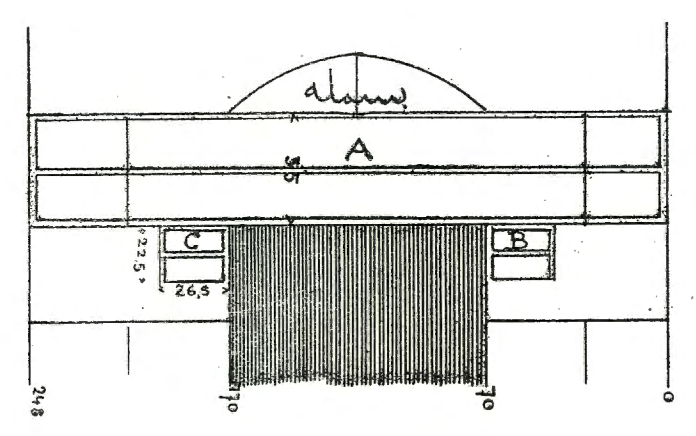


Fig. 44.

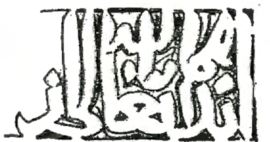



Fig. 45.

A بسمله ... (1) لـمّـاكان بتاريخ سابع عشر شهر ذى القـعـدة لحرام سـنة أربع عشر وتسعمائة ورد المرسوم الشريف العالى المولوى السلطانى الملكى الأشرفى أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره الى كلّ واقف عليه من ا[لكفال] و[الحج]اب والقضاة ونائب القلعة[1] اعزّ[2]
(2) أيّدهم الله ? تعالى أن يكون جميع السبّاكين والحدّادين لخفيف والثقيل على عوائدهم [1 mot]** لقدر مضافات الزردخانه الشريفة بالقلعـة المقصودة وكتب ذلك مولانا الأمير السيفى أبرك الأشرفى عين مقدّمين(sic) الألوف بالديار المصريّة وشادّ الشرابخاناة الشريفة
B (3) [.....] الشا [...] اعزّ الله أنصاره C (3) رحم الله من كان السبب فى ذلك B (4) ..
C ..... (4) وتجدّدها عليه

« Au nom d'Allāh... A la date du 17e du mois dhu l-qa'da le saint, de l'année 914 (5 mars 1509), arriva le haut décret royal de notre maître, le sultan al-malik al-ashraf abu l-naṣr Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée ! — à tous ceux des [gouverneurs], des [chambel]lans, des juges et au lieutenant de la citadelle que cela concerne [1] — qu'Allāh l'Exalté [glorifie] [2] les aide ! — que tous les fondeurs et taillandiers, pour le léger

[1] Voir *M. C. I. A. Jér. Har.*, p. 145, n. 3; formule d'un édit circulaire.

[2] Le dernier mot de la ligne 1, اعزّ, est le commencement d'une autre eulogie que celle qui suit.

et le lourd, suivent leurs habitudes dans la combinaison [un mot] des alliages de l'arsenal royal dans la citadelle victorieuse; et l'a écrit notre maître, l'émir saif al-dīn Abrak al-ashrafī, titulaire d'un commandement de mille dans la province du Caire et inspecteur de la sommellerie royale à... [1] — qu'Allāh glorifie ses victoires! — qu'Allāh ait pitié de celui qui en est la cause! [2] [et maudit soit] qui malgré cela commettra à nouveau [l'abus]».

Comme le décret parle de fondeurs et de taillandiers, la *zardkhāna,* à l'origine une «maison de cottes», doit être devenue une fonderie. Il faut comparer tout le contenu avec l'édit de Ghūrī sur le Château de Qāitbāy à Alexandrie, *M. C. I. A. Ég.*, p. 491, qui interdit aux *zardkashiyya,* aux employés militaires de l'arsenal, sous peine de mort, d'enlever du château aucune sorte d'armes, de canons, de fusils, ou d'autres instruments de guerre. Ci-dessous, je donne un abrégé du commentaire de M. Sobernheim, *loc. cit.* :

«A mon avis les mots *muḍāfāt* «alliages», *thaqīl* «lourd», souvent «cuivre», et *khafīf* «léger», aussi «étain», montrent que l'ordonnance parlait de la porportion des alliages pour les canons et les fusils. D'après Hammer-Purgstall, les premiers fusils furent importés de Venise au Caire — d'où leur nom *al-bunduqiyya* — en 906 (1500). Une anecdote dit que Ghūrī et ses émirs méprisaient une arme dont on pouvait se servir sans danger personnel, et que les marchands vénitiens leur prédirent qu'ils succomberaient à cette même arme.»

D'après M. van Berchem [3] des canons apparaissent déjà sous Qāitbāy; un spécimen avec son inscription est conservé à la Sainte Irène de Constantinople.

«Qānṣauh Ghūrī doit s'être intéressé à la fabrication des nouvelles armes, puisqu'il a armé contre leurs effets les fortifications des grandes places de son empire. Les canons étaient de bronze dont l'alliage variait. D'après cet édit, l'arsenal devait continuer à fabriquer selon les formules déjà en usage.»

Je ne saurais dire si l'on a des renseignements sur les débuts de la fabrication des armes à feu en Égypte ou en Syrie. Quelques points me semblent obscurs dans cette interprétation. L'édit remédie à un abus et prie Allāh de récompenser celui qui est la cause de (ou qui a collaboré à) son abolition, probablement Abrak. Aurait-on déjà fabriqué après si peu de temps des pièces inférieures? Les mots *thaqīl* et *khafīf* pourraient aussi faire allusion à l'artillerie, lourde et légère, canons et fusils. Le mot court qui manque après *ʿawāʾid* pourrait changer l'interprétation entière [4].

Dans cette inscription Abrak porte les titres *ʿain muqaddami l-ulūf, shādd al-sharābkhāhāt* (au

[1] M. Sobernheim a cru voir dans les signes estompés les mots بديوان حلب, lecture qui laisse inexpliqué un ... الشا. Entre *sharābkhānāt al-sharīfa* et l'eulogie on ne peut s'attendre qu'à un complément de lieu, analogue à *bi-diyār al-miṣriyya;* je crios que c'est بها; ... الشا serait le reste d'*al-shāmiyya.* La lacune contenait peut-être la mention du lieu, où avait été placé le décret; mais il est peu probable qu'on ait gravé ici le texte original, qui était gardé régulièrement au *dīwān.*

[3] *Voyage en Syrie,* p. 211, note.

[4] Dans son brouillon M. Sobernheim avait considéré une explication toute différente : *mudāfāt* comme «surpaie» et «gratification hors des gages», et *thaqīl* et *khafīf* comme des expressions pour «grand et petit»; donc, l'édit entier comme concernant un règlement de paies.

[2] *Al-sabab* ne peut signifier qu'un homme subalterne et anonyme ait instigué le sultan de promulguer cet édit. Chez Ṭabarī, III, 1329, le qāḍī Aḥmad b. abi Du'ād dit : al-Muʿtaṣim distribua des aumônes, par mes mains et mes *asbāb,* équivalent à cent millions de dirhems, c'est-à-dire «par mon travail», et il me semble que la phrase épigraphique من كان السبب signifie «qui y ont travaillé», les collaborateurs.

Caire), *nāʾib al-qalʿa* (à Alep). Que le mot *amīr* remplace *maqarr,* est affaire de rédaction. M. Sobernheim explique *ʿain* comme «titulaire» ou «candidat», qui recevra le premier poste libre [1]. Dans nos inscriptions le titre n'apparaît que depuis 914. Mais Abrak reste «candidat» même après avoir atteint le suprême rang d'un *maqarr al-ashraf,* voir les inscriptions nos 55, 271 et 272, années 915 et 916. D'autre part, dans les inscriptions de l'an 915, nos 27-29 et 54, il est encore simple *maqarr,* mais déjà *muqaddam,* pas seulement *ʿain.* Si l'alternative était en effet entre un aspirant et un possesseur, un tel changement serait difficile à comprendre, car on ne peut accepter que ce soit une erreur qui se répète tant de fois dans les inscriptions. La nuance produite par l'addition du mot *ʿain,* c'est-à-dire «désigné», pourrait être un peu différente. A Rome on avait les trois positions : *in actu positi, vacantes* et *honorarii.* Le premier état est ici hors de question; le deuxième s'appelle en arabe *baṭṭāl; ʿain* pourrait correspondre à «honoraire», qualité qui pouvait être omise sans changer la qualité essentielle ou le rang. Si *ʿain* signifiait «candidat», cela impliquerait qu'Abrak a reculé d'un degré dans la hiérarchie. M. van Berchem, *M. C. I. A. Ég.,* p. 544 sqq., en parlant de *ʿayyana* «désigner», remarque en terminant, que «Goldziher n'approuve pas l'explication suggérée».

53, A ET B.

Texte de construction, royal, *in situ,* 914 H. — Tour avancée sur l'escarpement sud de la citadelle, à l'est de la tête du pont. A mi-hauteur, inscription en bandeau se terminant en *ansae* palmettisées, fig. 46, avec le *basmala* au-dessus, et flanquée de deux cartouches. 6 mètres × 0 m. 45, naskhi mamlouk, grands caractères, photographie. (Pl. XXXI *a*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 7.

A.

أمر بعمارته مولانا السلطان الأعظم الملك الأشرف أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره
فى أيّام المقرّ السيفى ابرك الأشرفى شادّ الشرابخاناة الشريفة ونائب القلعة المنصورة الحلبيّة
عزّ نصره فى شهر ربيع الأوّل سنة أربعة عشر وتسعمائة

B.

Cartouches, comme sous nos 6, 17 etc.

«A ordonné de le construire notre maître, le sultan suprême, al-malik al-ashraf abu l-naṣr Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée! — à l'époque de Son Altesse saif al-dīn Abrak al-ashrafī, inspecteur de la sommellerie royale et lieutenant de la citadelle victorieuse d'Alep — que sa victoire soit glorifiée! — au mois de rabīʿ Ier de l'année 914» (juillet 1508).

[1] *Loc. cit.,* p. 172, avec renvois à ibn Iyās; voir M. van Berchem, *M. C. I. A. Ég.,* index.

Comme la tour de la tête du pont, celle-ci, avancée sur le talus et reliée à la citadelle par un passage souterrain, est entièrement l'œuvre de l'époque de Qānṣauh Ghūrī. Dans son *Voyage en Syrie,* p. 210 sqq., M. van Berchem a déjà expliqué les angles arrondis, l'émoussement des arêtes, les œils-de-bœuf, etc., comme une conséquence de l'invention de l'artillerie [1]. De la construction primitive, celle de Tchakam, rien ne reste, elle a dû être rasée complètement. On a utilisé les pierres, voir le cartouche au nom de Tchakam à l'intérieur, inscription n° 43.

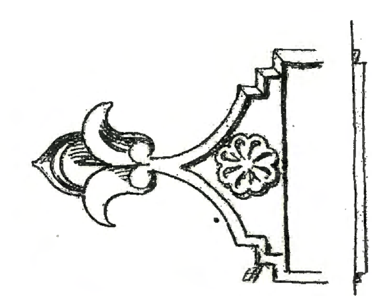


Fig. 46.

54.

Décret royal, 911-915 H. — Tête de pont, porte intérieure, sur le tympan au-dessus du linteau, inscription en quatre lignes 1 m. 60 × 0 m. 45, la quatrième, qui est plus courte, au milieu ; naskhi mamlouk, caractères moyens, estampage.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 11.

(1) لمّا كان بتاريخ سنة احد عشر وتسعمائة برز المرسوم العالى السلطانى الملكى الأشرفى أبو النصر قانصوه الغورى عزّ نصره الى نائب هذه القلعة (2) المنصورة بحفر الخندق واخراجّ ما فيها وبناء دائر الخندق بالقلعة المنصورة حماها الله تعالى واستكمل عمل ذلك مِن بناءها[2] الى مدّة آخرها سنة ثلاث عشر وتسعمائة المتولّى فيها قبل توجّه (3) الى خدمت الأبواب الشريفة وهو نائب القلعة وعاد المقرّ السيفى أبرك الأشرفى مقدّم الألوف بالديار المصريّة وشادّ الشرابخاناة الشريفة ونائب هذه القلعة المنصورة (4) اعزّ الله انصاره بتاريخ سنة خمسة عشر وتسعمائة

«En l'an 911 avait été promulgué le haut décret royal du sultan al-malik al-ashraf abu l-naṣr Qānṣauh al-Ghūrī — que sa victoire soit glorifiée ! — adressée au lieutenant de cette citadelle victorieuse — qu'Allāh glorifie sa victoire ! — de creuser le fossé, de le déblayer, et de faire entourer par ce fossé (toute) la citadelle victorieuse — qu'Allāh la défende ! — et s'occupa de cette œuvre, depuis le commencement des travaux tout le temps jusqu'à leur achèvement en 913, le gouverneur sur place, avant son voyage au service de la Sublime Porte à titre de lieutenant de la citadelle et à son retour, Son Altesse saif al-dīn Abrak al-ashrafī, commandant de mille en Egypte,

[1] Van Berchem, discute, *loc. cit.,* la possibilité que les œils-de-bœuf aient été pratiqués après coup, soit après les expériences de la bataille de mardj al-Dābiq (1516), soit après la conquête de Salīm Ier. Je n'ai pas découvert de traces d'un aménagement postérieur ; la tour est restée dans son état original.

[2] N'ayant pas l'estampage, je ne suis pas à même de contrôler la lecture. M. Sobernheim note, que l'on s'attend à من ابتداءها au lieu de بناءها. Y a-t-il انشاءها ? ou *banā* dans le sens de «poser les fondations»? Je ne suis pas entièrement satisfait de la lecture وعاد ; en tout cas, je prends la phrase قبل توجّه ... وعاد comme une parenthèse, et المقرّ السيفى ابرك comme sujet du passage qu'elle interrompt ... المتولى فيها ... واستكمل. — «En Égypte» aurait dû suivre le titre «inspecteur de la sommellerie» et non *muqaddam*. Voilà un des cas, où Abrak est *muqaddam* et non *ʿain muqaddami l-ulūf.*

inspecteur de la sommellerie royale, et lieutenant de cette citadelle victorieuse — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — à la date de l'an 915» (1509).

L'inscription nous révèle le procédé en usage en pareils cas. Les travaux de la citadelle restent séparés des travaux de l'enceinte, voir les inscriptions nos 17, a° 907, avant Abrak ; nos 26, a° 912 ? et 27-29, a° 915, à l'époque d'Abrak, et n° 6, a° 918, après Abrak ; mais l'entretien de l'enceinte de la ville est aussi placé sous l'autorité, *tauliya,* du lieutenant de la citadelle. Les travaux ordonnés par le décret concernent le fossé et l'escarpement, mais les deux tours avancées font aussi part du programme, voir n° 55. — L'exécution s'étend sur les années 911-915, de la première période de gouvernement d'Abrak à la deuxième. La rédaction du texte ne laisse pas soupçonner que le lieutenant fut revoqué, alla au Caire pour se défendre contre des accusations, et revint, le sultan ayant accepté ses explications. Voir la biographie d'Abrak, par M. Sobernheim, sous inscription n° 272.

Les travaux du fossé ne sont qu'une restauration intégrale de l'état antérieur. Évidemment des décombres permettaient, à certains endroits, de franchir aisément le fossé et empêchaient l'eau de s'écouler. Sa profondeur devait être de 10 mètres, la largeur moyenne de 30 mètres. Ẓāhir Ghāzī avait déjà pavé tout le glacis de dalles de pierres, jusqu'à 2 mètres de long, hautes de 0 m. 40, et épaisses de plus d'un mètre. De longues colonnes de basalte, qui servent de parpaings, augmentent encore la solidité de ce glacis. En 1832, les Égyptiens ont enlevé ce pavé pour construire leurs casernes au nord d'Alep, et n'en ont laissé que deux parties à gauche et à droite de la grande entrée.

55, A ET B.

Texte de réfection, royal, *in situ,* 915 H. — Tour avancée sur le talus nord de la citadelle, inscription enfoncée dans l'appareillage de la façade nord, au-dessous d'un machicoulis, flanquée de deux cartouches. Deux lignes, environ 2 m. 60 × 0 m. 50, naskhi mamlouk, grands caractères.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 8.

(1) جدّد هذا البرج المبارك مولانا السلطان الاعظم* الملك الأشرف قانصوه الغورى عز نصره فى أيّام المقرّ الأشرف السيفى (2) أُبرك عين مقدّمى الألوف بالديار المصريّة وشادّ الشرابخاناة الشريفة ونائب القلعة المنصورة بحلب المحروسة بتاريخ شهر ربيع الآخر سنة خمس عشر وتسعمائة

«A refait cette tour bénie notre maître etc. [comme au n° 54] à l'époque de Son Altesse illustre saif al-dīn Abrak etc., au mois de rabīʿ IIe de l'année 915» (juin-juillet 1509) [1].

D'après ibn al-Khaṭīb, les deux tours avancées avaient été fondées par Tchakam, c'est-à-dire en 809 ; un cartouche le confirme sur la tour du sud ; dans la tour du nord, une partie de la

[1] Le texte porte *al-sulṭān al-aʿẓam,* forme normale non *al-muʿaẓẓam,* forme seldjoukide.

maçonnerie primitive, visible sur la face latérale, a été incorporée dans la restauration de Qānṣauh. Les deux tours ne se ressemblent point. La tour du sud, très décorée, forme pendant à la tête de pont; la tour du nord est simplement un gros cube de maçonnerie faisant pendant au bastion de Qāitbāy qui s'élève au-dessus d'elle. Comme nous n'avons pu entrer dans les tours — chose facile aujourd'hui — je ne les décrirai pas en détail.

Abrak s'appelle ici *maqarr al-ashraf,* sa promotion doit avoir eu lieu entre les dates des deux inscriptions 54 et 55, c'est-à-dire que le n° 54 a été écrit avant le mois de rabīʿ IIe 915. La tour du nord était le dernier point du programme de reconstruction. Une comparaison de toutes les inscriptions d'Abrak fait ressortir le fait que l'an 910 ne peut pas être la date de l'inscription n° 50 : il faut lire 916. Comme le n° 55 et les deux inscriptions 251 et 252 du Khān al-Qaṣṣābiyya, datées 915 et 916, elle appartient à la dernière phase de ses titres : *maqarr al-ashraf* et *ʿain muqaddami l-ulūf.*

56.

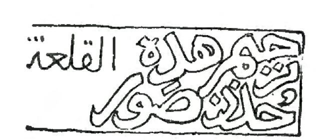
Texte de rénovation, royal, *in situ,* 928 H. — Premier saillant à l'ouest de la grande entrée de la citadelle, à pans coupés en demi-octogone, en haut, au-dessus des meurtrières, bandeau sur trois côtés, 10 mètres × 0 m. 40, en une ligne, naskhi ottoman, grands caractères, photographie. (Pl. XXXII *c*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 6.

(E) جدّد ترجيم صور هذه القلعة المنصورة (S) السلطان بن السلطان السلطان سليمان
خان ابن السلطا(O)ن سليم خان بتاريخ شهر المحرّم سنة ثمان وعشرين وتسعمائة

« A restauré les emplacements des canons [1] du mur de cette citadelle victorieuse le sultan fils de sultan, le sultan Sulaimān Khān, fils du sultan Salīm Khān, à la date du mois de muḥarram de l'année 928 » (décembre 1521).

L'œuvre entière de reconstruction par Qānṣauh al-Ghūrī avait été entreprise en raison de l'attaque imminente des Ottomans, mais ne fut pas utilisée. La Syrie fut livrée par trahison et Alep tomba sans coup férir. Le gouverneur Djānbardī al-Ghazzālī, qui avait livré la Syrie au sultan Salīm, essaya de se rendre indépendant lors de l'avènement du sultan Sulaimān, en shawwāl 926 (octobre 1520), et assiégea Alep pendant trois mois. Devant les forces appelées de Constantinople, il dut se retirer, et fut bientôt vaincu et tué. De province égyptienne, Alep devint province ottomane. Les fortifications n'étaient restées « victorieuses » que contre leurs créateurs. Une réparation superficielle fut exécutée sous le règne de Sulaimān, de même qu'à Tripoli et à Damas. A partir de ce moment on n'a plus entretenu ces monuments, dont la ruine s'acheva.


Fig. 47.

[1] La photographie, ainsi que mon croquis fait sur place, fig. 47, montrent qu'il ne faut pas lire, avec M. Sobernheim, جددت جهة, mais جدد ترجيم, nom d'action de رجّم « jeter des pierres », apparemment un néologisme de l'époque pour les emplacements de pièces d'artillerie.

INSCRIPTIONS DE L'INTÉRIEUR DE LA CITADELLE

LE PUITS

Dans une petite maison qui m'a paru moderne, à l'extrémité Est de la longue caserne égyptienne située sur le côté nord de la citadelle, est la margelle d'un puits. Son plan est un rectangle de 4 m. 50 sur 3 m. 75, et sa profondeur jusqu'au niveau de l'eau est d'environ 41 m. 40. Le relevé du niveau que j'ai fait en 1912 avec le concours expert de feu M. Ludloff, capitaine de l'état-major général, donne — 33 m. 30 comme hauteur de l'entrée du puits, en prenant le seuil de la porte intérieure de la tour du pont comme point zéro. La profondeur du puits est donc — 8 m. 10, et nous avons constaté comme profondeur moyenne du fossé — 9 mètres. Le niveau de l'eau dans le puits est à peu près à la hauteur du sol du fossé.

Le puits est appelé jusqu'à présent *al-sāṭūra,* et il n'y a pas de raison de douter qu'il soit la *sāṭūra* attribuée à Ẓāhir Ghāzī par ibn Shaddād, voir p. 78. Je regrette d'avoir négligé un peu son exploration [1]. Un escalier tournant à gauche descend autour du puits jusqu'au fond. Les premiers six mètres semblent appartenir à un exhaussement plus récent; puis commence, plus large et bien conservée, l'œuvre de Ẓāhir Ghāzī. Les 6 mètres représentent la hauteur des débris accumulés depuis 1200 ap. J.-C. De 6 à 16 mètres de profondeur, les murs extérieurs en maçonnerie de pierre sont construits encore dans des couches de décombres. Ces 10 mètres correspondent à l'accumulation depuis le plus ancien établissement jusqu'à 1200 ap. J.-C. Après 16 mètres, c'est-à-dire à — 17 mètres au-dessus de zéro, les parois extérieures sont creusées dans le rocher, avec des rapiéçages en pierres. C'est encore l'œuvre de Ẓāhir. A — 26 mètres les rapiéçages changent : ils sont faits de briques fort minces, 0 m. 23 sur 0 m. 03, analogue au matériel des grandes citernes du milieu de la citadelle, et probablement d'origine byzantine. A ce niveau, puis à — 30 mètres et à — 37 mètres de profondeur, des galeries plus ou moins comblées se détachent de l'escalier. L'escalier même est comblé, non loin de sa fin, à environ — 38 mètres de profondeur (— 4 m. 70 au-dessous de zéro), mais un boyau vertical, qui pouvait être fermé par une dalle de pierre, permet de descendre jusqu'en bas. Le sol du puits est aujourd'hui à — 41 m. 40, et contient de 10 à 30 cm. d'eau.

Au fond, sur les côtés Est, Sud et Ouest, partent des galeries, larges de 1 m. 50 et hautes de 2 mètres, bien cimentées, dans lesquelles se trouve encore de l'eau. Ce sont certainement les branches d'un système de *qanāt.* Au Nord, à 2 mètres au-dessus du niveau de l'eau, une conduite d'eau cimentée, haute de 1 m. 70, large de 0 m. 70, part vers le Nord, pendant presque 60 mètres puis tourne à l'Ouest, à angle droit, puis au Sud-Ouest et Ouest-Sud-Ouest, pendant plus de 30 mètres, ce qui nous conduit jusqu'en avant (Nord) de la tour avancée de Tchakam et de Ghūrī,

[1] Le capitaine R. Engelbach, *R. E. (T. R.)* le décrit dans un article *The Subterranean Passages of Aleppo Citadel* dans *Ancient Egypt,* 1920 (IV), p. 107-110, avec un croquis sommaire.

mais à un niveau beaucoup plus bas. Là, une courte galerie s'embranche vers le Sud. Elle semble avoir été en communication verticale avec la tour avancée. La galerie tourne à angle droit vers le Nord — ou peut-être en réalité « vient » du Nord — et est obstruée, après environ 10 mètres. Peu avant sa fin s'amorce un puits vertical, en un point qui se trouve en apparence sous le fossé.

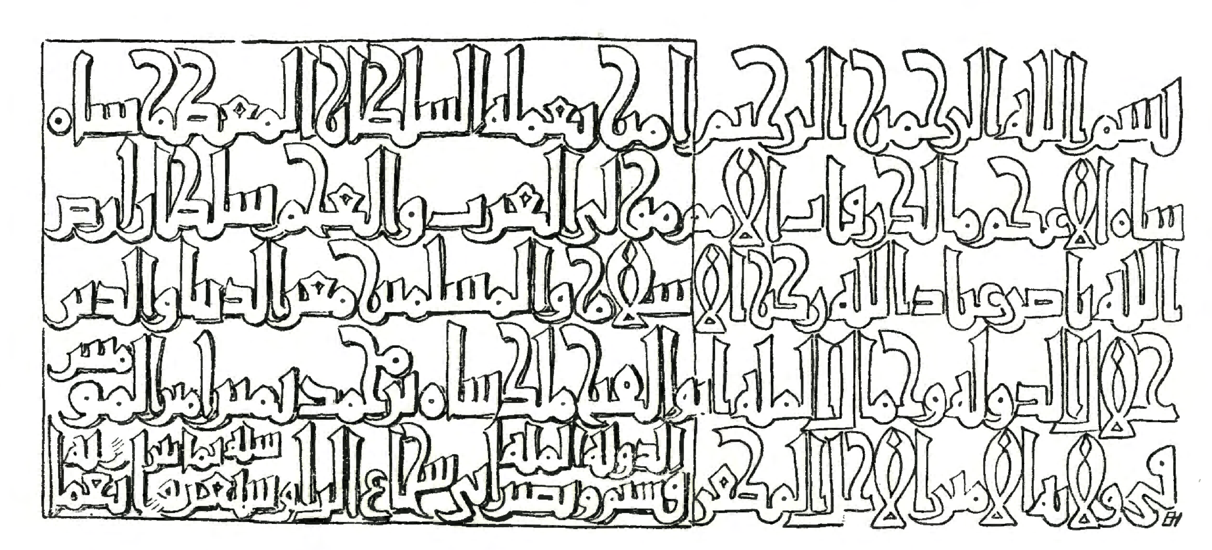


Fig. 48.

Au point où les décombres obstruent le passage, une pierre qui porte une inscription coufique gît par terre.

57.

Fragment de texte de construction, royal, pas *in situ*, 480 H. — Pierre 0 m. 75 × 0 m. 60, à inscription en cinq lignes, coufique simple, caractères moyens, estampage et photographie. Fig. 48.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 30.

1 [بسم الله الرحمن الرحيم] أمر بعمله ال[سلطان المعظّم شاه

2 [نشاه الاعظم سيّد ملوك الأم]م مولى العرب والعجم سلطان ارض

3 [الله ناصر عباد الله ركن الا]سلام والمسلمين معزّ الدنيا والدين

4 [جلال الدولة وجمال الملّة ا]بو الفتح ملكشاه بن محمّد يمين امير المؤمنين

5 [في ... الأمير الأجلّ المظفّر] قسيم الدولة ونصير الملّة ابي شجاع الب آقسنقر سنة

ثمانين واربعمائة

« [Au nom d'Allāh...] a ordonné de faire ceci l'auguste sultan, le roi des rois suprême [ ], le maître des Arabes et des non-Arabes, le sultan de la terre [d'Allāh... le pilier] de l'islam et des musulmans, muʿizz al-dunyā wa l-dīn, [ ] abu l-fatḥ Malikshāh, fils de Muḥammad, le bras droit de l'émir des croyants, [sous le gouvernement de] qasīm al-daula, le défenseur de la communauté, abu shudjāʿ Alp Aqsonqor, en l'an 480 » (1087).

Seule la partie gauche de l'inscription est conservée. Le premier mot est *amara,* nécessairement précédé par le *basmala*. Écrite à la même échelle, le *basmala* s'étend sur les 3/4 de la longueur conservée. Si l'on remplit les lacunes des autres lignes selon le protocole connu de Malikshāh, l'écriture est de densité uniforme. Mais en se servant seulement du protocole abrégé de l'inscription de Malikshāh sur le minaret d'Alep, les lignes sont plus courtes que le *basmala* et plus encore que la ligne 5, dont les mots sont indispensables. L'inscription reproduisait donc le protocole assez complet, et la partie conservée forme les 4/7e de la longueur originale.

L'inscription n'occupe pas sa place primitive et ne mentionne pas le bâtiment dont elle faisait partie. Le seul indice est l'expression *amara bi-ʿamalihi,* « a ordonné de le (masc.) faire ». La pierre n'a pas dû être portée à cet endroit, mais y est plutôt tombée d'en haut, avec d'autres décombres. Le passage appartient à un système de *qanāt* et se trouve près du bord extérieur du fossé à très courte distance de l'endroit où s'élevait le bāb al-Arbaʿīn. Par cette porte le grand aqueduc souterrain, venant de Ḥailān, entrait en ville, se ramifiant à cet endroit. La branche principale allait vers la Ḥalāwiyya, jadis la cathédrale; une autre allait évidemment sous la citadelle. L'aqueduc était une œuvre préislamique; les chroniques mentionnent une restauration par le calife ʿAbdalmalik, une par Nūr al-dīn, et enfin une, de grande échelle, par Ẓāhir Ghāzī. Les deux dernières sont attestées par les monuments du *qasṭal* de la Shuʿaibiyya, voir nos 104 et ss. et par la *sātūra* de Ẓāhir Ghāzī. Tout ce que nous trouvons est en accord avec les chroniques, et notre passage est la branche du *qanāt* conduisant sous la citadelle. Selon Yāqūt le sol du fossé atteignait le niveau où l'eau jaillissait de la terre : il est en effet à un niveau plus bas que celui de la *sātūra* dans laquelle il y a encore de l'eau. Mais on n'aurait jamais pu ainsi remplir le fossé, et ibn Shaddād dit expressément que l'eau y était abondante. L'aqueduc de Ḥailān, dont une branche conduit au fossé, pouvait seul permettre de le remplir en cas de danger. Si notre inscription appartient à cet aqueduc, elle était certainement mise en un endroit visible, par exemple un *qasṭal,* ou quelque bâtisse en haut du puits circulaire vertical sous lequel elle gît à présent.

D'autre part, elle pourrait provenir d'un endroit un peu plus éloigné, du bāb al-Arbaʿīn, qui est aussi d'origine préislamique, et qui est mentionné d'abord par al-Muqaddasī en 375 H. (985); ibn Shaddād dit avoir vu sur l'enceinte des inscriptions d'Aqsonqor et de son fils Zengi. Un problème analogue se pose pour l'inscription de Zengi, conservée sur la petite porte extérieure du djāmiʿ al-Ḥadjdjārīn, voir inscription n° 93, qui pourrait provenir du bāb Anṭākiya. L'expression *amara bi-ʿamalihi* peut viser aussi bien le mot *bāb* que le mot *qanāt* ou *qasṭal*.

TOMBEAUX.

58.

Texte funéraire, 518 H. — Nous donnons le texte, que nous n'avons pas relevé, d'après *Répertoire,* n° 3006 : « Alep, muṣallā al-ʿīdain [1] : deux blocs de pierre. Trois et trois lignes en superbe coufique fleuri; la ligne intermédiaire, dans un médaillon, en plus petits caractères » :

[1] Je ne sais où se trouve la *muṣallā al-ʿīdain,* « la place de prière des deux fêtes ». Le *Répertoire* identifie la pierre avec la « pierre tombale, datée 518, sur la citadelle » que j'ai mentionnée *Archaeol. Reise,* II, p. 282, n. 1,

A (1) [بسم] الله الرحمن الر[حيم] B المجاهد زعيم جيوش [المسلمين …]

(2) ⟨المشهد ⟩ ⟨ثمان عشر وخمسمائة⟩

(3) الامير الفقير الى[ ] فى شهر ربيع الا[… سنة]

« Au nom d'Allāh… l'émir avide de [la miséricorde d'Allāh…] le champion de la foi, le porte-parole des armées [des musulmans… ce] martyre… dans le mois de rabīʿ [—] de l'année 518 » (avril 1124).

La disposition des lignes autour d'un cadre central à caractères plus petits est celle des cénotaphes du maqām Ibrāhīm, de la même époque; le « superbe coufique fleuri » est également leur écriture. La date, 518, est l'année du siège d'Alep par Dubais, Joscelyn et Baudouin, et le tombeau est appelé *mashhad* c'est-à-dire que le défunt est mort *shahīd* au *djihād* contre les croisés, il est *mudjāhid*. Tandis que les tombeaux du maqām Ibrāhīm sont privés, à inscriptions religieuses, celui-ci est le tombeau d'un prince à inscription historique.

Les chroniques mentionnent à plusieurs reprises qu'un prince d'Alep fut enterré, soit provisoirement, soit définitivement, sur la citadelle, dans ou près d'un des *maqām*. Le premier cas est celui du Mirdaside Thimāl [1] en 454 H. (1062). On ne peut admettre qu'il fût permis d'enterrer sur la citadelle des personnes quelconques. En 518, Alep appartenait à l'Ortoqide Ilghāzī, seigneur de Mārdīn, qui l'avait fait gouverner d'abord par son neveu Sulaimān b. ʿAbdaldjabbār, seigneur de Mayyāfārkīn, mort en 517 [2], puis par un autre neveu Nūr al-daula Bālik b. Bahrām b. Orṭoq. Ilghāzī s'enfuit devant les croisés; Bālik fut tué, au cours d'une bataille victorieuse par une flèche égarée, en 518 [3].

Les seuls titres conservés, *al-amīr… al-mudjāhid, zaʿīm djuyūsh* [*al-muslimīn*] rappellent ceux de Zengi : *zaʿīm al-mudjāhidīn, muʿīn al-djuyūsh*. Les Bourides sont tous *amīr al-djuyūsh*, ce qui traduit le titre persan *isfahsalār*. Toghtekin s'appelle, pour la première fois, *nāṣir al-mudjāhidīn*. Mais ce sont les Orṭoqides qui continuent à employer le groupe en *djuyūsh* et *mudjāhidīn* avec *ashraf, zaʿīm, nāṣir* et *nuṣrat* [4]. La pierre tombale doit appartenir à un prince ortoqide, mort à Alep en 518. Cela serait Nūr al-daula Bālik.

M. Sobernheim écrit, je ne sais pas d'après qui [5], que Bālik fut enterré, en 518, sur la citadelle. Je ne suis pas absolument sûr de ma courte note « sur la citadelle ». La pierre en tout cas, a été transportée de sa place originaire, et l'attribution à Nūr al-daula Bālik, neveu d'Ilghāzī, reste.

et en faisant cela il placerait la *muṣallā* sur la citadelle, ce dont je doute. — [M. Sauvaget, tout récemment, *Ars Islamica,* V (1938), p. 207, dit : « au printemps 1924 déposé dans la cour du Lycée d'Alep », avec la note : « antérieurement abrité dans la Citadelle : *Archaeol. Reise, loc. cit.* »].

(1) *Ms. ar.*, 522. *Mus. As. Saint-Pétersb.* : ودفن فى مقام ابراهيم الفوقانى بالقلعة داخل الباب الغربى وعمل عليه ضريح وبقى إلى أيّام الملك رضوان وقلّع وبلّط عليه

(2) A qui succéda Sulaiman b. Ilghāzī, mort en 518. En 1916 j'ai copié à Tell-Ermen en Mésopotamie, sur le montant de la mosquée l'inscription suivante de Abu l-Fath Ortoq Arslan, datée 601 H. : بسمله … هذا ما تطوّع / باتمام عارة ما أنشاه / أخوه الملك السعيد حسام الدين / يولق ارسلان رحمه الله | العبد الفقير الى رحمة الله تعالى / أبو الفتح ارتق ارسلان ابن ايل غازى ابن الپى بن تمرتاش ابن ايل غازى بن / ارتق تقبّل الله تعالى منه وذلك فى سنة أحد وستّ مائة

(3) Voir IBN AL-ATHĪR, X, p. 436.

(4) Voir la tabelle, ci-après.

(5) Dans *Islam, loc. cit.*, p. 107 ; probablement d'après Roehricht, trad. d'Ibn al-ʿAdīm.

Voici une analyse du protocole ortoqide [1] :

Fakhr al-dīn, 561, Kharput.	Muḥammad, 579, Āmid.	Shāhanshāh b. Mangutchik, 592, Diwrigi.
الامير	rien	manque
الاسفهسلار الكبير الاجلّ	—	
السيّد	الملك	
العادل	العالم العادل	
المؤيّد المنصور المظفّر	المؤيّد المظفّر المنصور	
المجاهد العالم	rien	
فخر الدين	نور الدنيا والدين	…]لله (?) والمسلمين
جمال الاسلام	ظهير الاسلام	تاج الانام (?)
ظهير الامام	نصير الامام	ظهير الامام
نصير الانام …	مجير (?) الانام	عماد الايّام (??)
عضد الدولة	بهاء الدولة	علا الدولة
جلال الملّه	امين (?) الملّة	نجم الملّة
تاج الامّة	جلال الأمّة	بهاء الامّة
—	—	⟨شمس المعالى⟩
شمس الملوك عزّ السلاطين	افتخار الملوك والسلاطين	عزّ الملوك والسلاطين
—	—	ملجأ الضعفاء والمساكين
—	—	ابو الايتام والمظلومين
—	—	المنتصف من الظالمين
شرف جيوش المسلمين	قامع الكفرة والمشركين	كهف غزاة الموحّدين
نصرة المجاهدين	قاهر الالحاد والمتمرّدين	جامع ثغور المؤمنين

(1) Cf. malik al-masʿūd Maudūd, p. 236, VAN BERCHEM, *Amida,* n° 32.

Fakhr al-dīn, 561, Kharput (*suite*).	Muḥammad, 579 Āmid (*suite*).	Shāhanshāh b. Mangutchik, 592, Diwrig (*suite*).
قاتل الكفرة والمشركين	زعــــيم جيوش المسلمــــين	قاتل الكفرة والمشركين
—	ناصر المجاهدين	قامع الاولحاد (sic) والمتمرّدين
—	—	قاهر الزنادقة والمت[بـدّء]ين
فلك المعالى	فلك المعالى	—
سيف الخلافة	ذخر الخلافة	عمدة الخلافة
—	پهلوان ٔجهان	پهلوان الروم
—	خسرو ٔ ايران	والشام والارمن
سيّد الامراً	ملك الامراء	—
ايناج	ايناج	قتلغ الغ
الب غازى (ارسلان ou)	يبغو	همايون
قتلغ بك	قتلغ بك	طغرلتكين
—	—	مفخّر آل منكوچك
قرا ارسلان	محمّد	شاهنشاه
نصير امير المؤمنين	نصير امير المؤمنين	ظهير امير المومنين

59.

Texte funéraire, pas *in situ*, date manque. — Pierre aménagée, à 1 m. 15 du sol, dans le mur du moulin moderne à l'est de la *sātūra*. Inscription en deux lignes, naskhi nouride, caractères moyens, estampage.

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 33.

(1) هذه تربة الامير الاجلّ نجم الدين عمر...

(2) أبو سعيد بن مالك العمادى توقّ........

« Ceci est le mausolée de l'émir éminent Nadjm al-dīn ʿUmar... abu Saʿīd, fils de Mālik al-ʿImādī il est mort... »

Le dernier mot de la ligne 1 est indistinct; la kunya est au nominatif, donc on ne peut pas insérer un *ibn*, et la kunya suit irrégulièrement le nom propre et une qualification qui manque. Néanmoins, l'identification proposée par M. Sobernheim[1] est assez convaincante : « En 518

[1] La citation n'est pas textuelle, voir *Islam, loc. cit.*

(1124), un ʿUmar al-khāṣṣ est mentionné comme préfet de police d'Alep, investi de ce poste par l'Ortoqide Timurtash, qui voulait le récompenser d'un fait d'armes[1]. Il fut déposé, la même année, par Aqsonqor al-Bursuqī[2]. Kamāl al-dīn raconte qu'il était le beau-frère de Timurtash, et que son tombeau, portant une inscription en son nom sur les quatre côtés, se trouvait vis-à-vis du mashhad Ibrāhīm dans la citadelle. S'il est la même personne que Nadjm al-dīn ʿUmar, la nisba *al-ʿimādī* indiquerait qu'il était entré plus tard au service de ʿImād al-dīn Zengi, et il se peut qu'il soit mort à une époque où l'on employait déjà les caractères naskhi qui sont ceux de l'inscription». L'année 518 est celle du siège d'Alep par les Croisés.

INSCRIPTIONS DES SANCTUAIRES DE LA CITADELLE.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 74 : « Il y avait dans la citadelle deux églises, dont l'une était bâtie sur l'emplacement d'un ancien autel de sacrifices, *madhbaḥ*, d'Ibrāhīm al-Khalīl ; dans cette église était une pierre sur laquelle il s'asseyait pour traire ses brebis. Pendant le règne des Mirdasides, elle devint une Mosquée, connue sous le nom de *maqām Ibrāhīm supérieur*. On y tient le prône du vendredi, et c'est un lieu béni, visité par des pèlerins».

(p. 75) : « Mais dans l'autre église, le *maqām inférieur*, également consacrée à Ibrāhīm, se trouve une belle pierre, visitée par les pèlerins, et on dit qu'Ibrāhīm s'asseyait aussi sur cette pierre. On ne sait au sûr lequel des princes musulmans fonda ce maqām ; ce qu'on sait c'est que Nūr al-dīn le restaura aussi et le décora. Il y construisit une citerne bien cimentée que l'on remplit chaque année[3] et il constitua en waqf un lot des terres cultivées de la banlieue ouest d'Alep».

Ibn Buṭlān, en 440 H., dans Yāqūt, confirme ces données en disant : « une mosquée et deux églises, dans une desquelles se trouve la pierre d'Ibrāhīm». Ou, dans ibn Shiḥna, p. 76 : « Dans cette église (le maqām inférieur) sur la citadelle est l'autel sur lequel sacrifiait Ibrāhīm al-Khalīl». Ibn al-Khaṭīb ajoute que le maqām inférieur avait été une église « jusqu'à l'époque des Mirdasides». On ne saurait dire sur quoi se fonde cette remarque. — Les inscriptions confirment la description entière d'ibn Shaddād. La seule erreur semble être que le waqf, le village de Nawā'il, est à l'Est, et non à l'Ouest d'Alep.

Ibn al-ʿAẓīmī[4], *durr*, p. 74 sqq. : «En 435 (1043-1044), on découvrit à Baʿalbek, dans une châsse de pierre, *ḥadjar manqūr*, la tête de saint Jean, fils de Zacharie ; elle fut transportée à Ḥimṣ, et, dans la même année, de là à Alep, et inhumée dans le maqām, dans un réceptacle, *djurn*, de marbre blanc, déposé, bien fermé, dans un cabinet, *khazāna*, à côté du miḥrāb ; on y mettait une couverture qui le cachait».

Yāqūt, *muʿdjam*, III, 308 : «Dans la citadelle d'Alep est le maqām Ibrāhīm al-Khalīl dans lequel se trouve une caisse, *ṣandūq*, dans laquelle est conservé un morceau, *qiṭʿa*, de la tête de saint Jean, découverte en 435». Les visites de Yāqūt eurent lieu entre 611 et 625.

Kamāl al-dīn ibn al-ʿAdīm, *durr*, p. 75, d'après ʿAlī al-Harawī : « Dans la citadelle d'Alep, au maqām d'Ibrāhīm al-Khalīl, se trouve une caisse, *ṣandūq*, découverte en 434, dans laquelle est un morceau de la tête de saint Jean. — Malik al-ʿādil Nūr al-dīn restaura la construction. En 609 sous Ẓāhir Ghāzī, celle-ci fut détruite par le feu, tout ce qu'il y avait dedans, une masse de tentes et de machines de guerre, fut consumé ; la châsse, *al-djurn*, seule échappa à l'incendie, car Allāh en écarta le feu. Cela prouve que la tête est celle de saint Jean, car le feu ne l'avait pas atteinte et elle fut préservée. »

[1] *Rec. Hist. Or.*, III (ibn al-ʿAdīm, *Chron. d'Alep*), p. 643 ; Roehricht, *Kamāl al-dīn*, p. 279, où la traduction «enterré sous le dôme» est une erreur pour «en face de la porte» du mashhad.

[2] *Rec. Hist. Or.*, III, p. 650.

[3] يملا كل سنة on s'attend à « qu'il ne faut remplir qu'une fois par an».

[4] Sur cet auteur voir p. 10.

La mention des machines de guerre, qui n'étaient certainement pas dans le sanctuaire, révèle que l'incendie est celui qui, en 609, détruisit le palais de Ẓāhir et la *zardkhāna*, l'arsenal. Le sanctuaire est le maqām supérieur, dont, en effet, la construction entière date de 610, tandis que le maqām inférieur a conservé l'apparence et la décoration de l'époque de Nūr al-dīn.

Ibn al-Khaṭīb, au premier tiers du IXe siècle, ajoute, au paragraphe d'ibn al-ʿAdīm, que «la tête de saint Jean se trouve «à présent» dans le maqām inférieur de la citadelle». Et ibn Shiḥna dit, en continuation : «Mon père donna en waqf à ce maqām un lot de terres du village d'Ūrim al-kubrā, district au djabal Simʿān, dont les revenus parviennent encore à celui-ci. On le visite beaucoup, moi-même j'y ai passé un certain temps, ce qui m'a fait beaucoup de bien». Cette remarque est insérée dans le paragraphe sur le maqām supérieur, et suit immédiatement la phrase d'ibn al-Khaṭīb sur le maqām inférieur. On pourrait hésiter, mais une inscription montre que le waqf avait été constitué en faveur du maqām inférieur. — Par contre, la remarque d'ibn al-Khaṭīb doit être erronée, ou mal reproduite dans l'édition, ainsi que les paragraphes suivants le prouvent :

Ibn Shaddād, *durr*, p. 75 : «Lorsque les Tatars entrèrent en possession de la citadelle par le traité de 658, le 9 rabīʿ Ier (23 février 1269), ils la démolirent, avec la mosquée mentionnée et d'autres endroits. Lorsqu'ils revinrent la deuxième fois et virent que les Alepins avaient bâti un colombier, *burdj lil-ḥamām*, sur la citadelle, ils en prirent prétexte pour achever la destruction de la citadelle, de sorte qu'ils ne laissèrent subsister aucun des monuments ; ils détruisirent par le feu les deux maqām, de telle sorte que l'on ne pouvait plus les réparer. Cela eut lieu dans un des rabīʿ de l'année 659» (février-mars 1261).

Le colombier était destiné à des pigeons voyageurs, donc une innovation faite contre l'esprit, sinon contre la lettre du traité de capitulation [1].

Ibn Shiḥna, p. 76 : «Après l'incendie causé par les Tatars, en 659, Saif al-daula abu Bakr b. Ailiya, le *shiḥna* de la citadelle et inspecteur des munitions, *nāẓir ʿala l-dhakhā'ir*, et Sharaf al-dīn Ḥāmid b. al-Nadjīb, Dimishqī d'origine, Ḥalabī de naissance, prirent la tête de saint Jean et la portèrent de la citadelle à la Grande Mosquée de la ville, et l'ensevelirent à l'Ouest — on dit aussi à l'Est — du minbar, et on lui fit une *maqṣūra*. L'endroit est visité par les pèlerins».

Cette maqṣūra, à l'ouest du miḥrāb, existe, et il semble sûr qu'elle est antérieure aux restaurations de Qarasonqor, ou contemporaine, voir *sub* Gr. Mosquée. Au lieu de «*maqām* inférieur» ibn al-Khaṭīb aurait dû écrire «à la Mosquée en bas». Comme lui-même ne peut pas s'être trompé, il faut admettre une erreur de transmission du texte.

A Sébasté-Samaria, un tombeau vénéré en tant que tombeau de saint Jean semble avoir été détruit à l'époque de Julien l'Apostat. — Une tête de saint Jean avait été emportée à Chalcédon par l'empereur Valens et retrouvée par Théodose qui lui construisit une église en 391 ap. J.-C., où on l'oublia. Une deuxième tête, plus fameuse, fut découverte en 452 à Ḥimṣ-Emèse, par le moine Marcellus, et transférée de la cathédrale d'Emèse à Damas, après 570 et avant 720 (mention de Théophanes). Elle avait été découverte dans une «urne» ou châsse, comme la tête de Baʿalbek. — En 976 (365-366 H.), Jean Tzimiscès rapporte des cheveux de la tête de saint Jean d'une campagne en Syrie. Et au IIe siècle, à l'époque de la découverte de la tête de Baʿalbek, la tête de Ḥimṣ, *caput cum capillis integrum et barba* fut transportée à Constantinople. Moins de deux cents ans plus tard, pendant l'Empire Latin, des parties de la tête sont réparties en Europe, à Rhodes, à Malte, à Rome, en Espagne, mais surtout en France, où beaucoup de cathédrales abritent des reliques de saint Jean, tout comme les Mosquées de la Syrie [1].

[1] Un *burdj al-ḥamām* est mentionné dans des vers de Khadīdja, fille d'al-Ma'mūn, *kit. al-Aghani*, XIV, 114. Cf. *1001 Nuits*, histoire de Dalila, éd. Caire, III, *101 nuit*, 698, et Dozy, *Suppl.*, I, 65.

LE MAQĀM INFÉRIEUR.

60.

Texte de construction, royal, pas *in situ*, 563 H. — Plaque de marbre blanc, 0 m. 74 × 0 m. 63, encastrée à droite de l'arc du milieu sur la cour, inscription sans le cadre 0 m. 64 × 0 m. 54, cinq lignes, naskhi nouride, petits caractères ; photographie. (Pl. XLIV *d*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 34 ; *Répertoire*, n° 3275 ; van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim*, n° 45 ; cf. *Inscr. Ar. Syrie*, *M. I. E.*, III, p. 451, n. 1.

(1) بسمله ... أمر بانشاء هذا (2) المسجد المقام الملك العادل نور الدين (3) الفقير إلى رحمة الله ابو القاسم محمود (4) بن زنكى بن آقسنقر غفر الله له ولوالديه (5) واحسن خاتمته فى سنة ثلثة وستّين وخمسمائة

«Au nom d'Allāh... a ordonné de fonder cette mosquée, le *maqām*, al-malik al-ʿādil Nūr al-dīn, l'avide de la miséricorde d'Allāh, abu l-Qāsim Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor — qu'Allāh lui pardonne ainsi qu'à ses père et mère, et fasse se terminer sa vie par une bonne action! — en l'année 563» (1168).

Le verbe *anshaʾa* exprime ici en première ligne l'institution abstraite du sanctuaire, la constitution des waqfs, en deuxième la construction concrète. On pourrait se demander si l'inscription est *in situ* ou non. Le corps du bâtiment est toujours l'ancien. A l'intérieur de la salle à prière, la paroi était revêtue d'une marqueterie de marbre bigarré, à inscriptions coraniques (*Cor.*, 2, 256), en lettres en pâte noire incrustées sur fonds d'albâtre, le tout caractéristique des bâtiments de Nūr al-dīn à Muṣil, Ḥamāh et Damas [2]. La paroi extérieure est ancienne, ainsi que les voûtes qui retombent sur le mur. Toute cette partie doit donc être de l'époque de Nūr al-dīn, et on n'a réparé que les surfaces supérieures à partir du bord inférieur de l'inscription. Celle-ci semble avoir été touchée, mais elle garde toute sa valeur documentaire.

Sa rédaction diffère essentiellement des inscriptions de Nūr al-dīn au mashhad al-Muḥassin, n° 94, a° 541, et à la Ḥalāwiyya, n° 100, a° 545. Le protocole n'est pas seulement changé et abrégé, mais on pourrait dire qu'il n'y en a pas. Dans son inscription à Médine, Nūr al-dīn

[1] Voir E. Lucius, *Anfänge des Heiligen-Kultes*, 1904, index.

[2] Ce genre de décor vient de Mausil où l'albâtre et l'asphalte sont les matériaux du pays. — L'idée de revêtir ainsi le bas des murs est dérivée des orthostates assyriens.

n'emploie pas de titres du tout, et à la Mecque il ne s'appelle que *al-malik al-ʿādil al-ʿālim al-mudjāhid.* On reconnaît son orthodoxie rigoureuse, et on voit que la rédaction dépend du lieu : il évite intentionnellement d'étaler la gloire et la vanité de ce monde dans des lieux suprêmement saints. L'inscription, quoique écrite à la troisième personne, devient presque une prière, et le prince n'est que le *ʿabd al-faqīr* qui implore la miséricorde d'Allāh et pense au terme de sa vie [1].

L'intérieur du sanctuaire possédait quelques-uns des plus grands trésors de l'art syrien médiéval quand je fis mes relevés entre 1909 et 1916. La coupole retombait sur deux colonnes antiques de marbre et de porphyre, adossées contre le mur de l'entrée, le chapiteau de la colonne ouest était aussi antique, évidemment restes de l'église primitive. La partie basse des parois était revêtue de marqueterie de marbres, déjà mentionnée, avec une frise à inscription en naskhi, *Cor.*, II, 256. Une cymaise sous la naissance des berceaux latéraux portait le verset, *Cor.*, II, 119, en mêmes caractères, en pâte noire, incrustés sur fond d'albâtre (ou de marbre gris). Le trésor principal était le *grand miḥrāb* en bois sculpté de Nūr al-dīn. Au-dessus était une petite fenêtre avec chambranle en bois de Ẓāhir Ghāzī, inscr. 64. — Les trois baies du mur nord et les quatre niches des murs latéraux avaient des chambranles et des vantaux en menuiserie. A côté du miḥrāb était suspendu un rosaire de mille perles en bois précieux. Au coin Nord-Ouest, une plaque à inscription de ʿAzīz Muḥammad était fixée sur la paroi, inscr. n° 65; une autre, de forme exceptionnelle, en cercle, inscr. n° 66, était placée dans le pavé de la petite chambrette à l'Ouest. Presque tout cet inventaire avait disparu lorsque je revisitai la citadelle en 1930. — Dans la petite cour se trouvait un chapiteau antique en basalte, fig. 49.

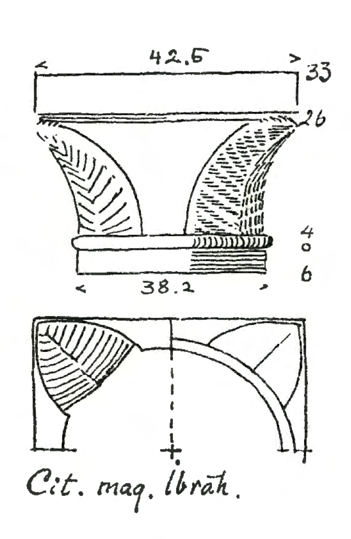


Fig. 49.

M. van Berchem m'avait communiqué, il y a longtemps, une note prouvant qu'il avait eu connaissance de ce miḥrāb : « Inscriptions du miḥrāb de la mosquée de la citadelle d'Alep, 555 H. [2], d'après une photo Saladin (superbe!) : « Magnifique miḥrāb en bois sculpté à décor d'entrelacs et rinceaux du plus beau style, plus sobre et plus noble que celui — plus riche — de la Ḥalāwiyya. On distingue quatre frises d'inscriptions avec des fragments du Coran : 1° *Cor.*, XXIV, 35; 2° *Cor.*, II, 256; 3° *Cor.*, XXV, 62-63; 4° *Cor.*, II, 257-258, tous dans la niche. Au-dessus, au milieu du cul-de-four, sur une grande étoile pentagonale centrale : la confession de foi, le tout en beau coufique fleuri ».

La photo Saladin est à vrai dire une ancienne photographie Thévenet (Alep), que je possède aussi; elle montre encore l'étoile, qui n'existait plus en 1909, mais étant prise de face, elle ne permet pas de voir la petite signature d'artisan tout en bas à droite.

[1] M. I. Goldziher a interprété les mots احسن الله خاتمته et de semblables eulogies, comme ختم الله بالصالحات اقواله وافعاله dans *Deutsche Lit. Ztg.*, 1910, p. 413. La dernière formule est étrangement zoroastrienne, avec son *aqwāl* et *afʿāl,* c'est-à-dire avest. *huxta* et *hvaršta,* et comme troisième *humata,* les bonnes pensées, la bonne volonté.

[2] La date se réfère à la mosquée, non au miḥrāb, et devait être 563.

61.

Signature d'artisan, *in situ,* sans date (563 H.) — Petite pièce de remplissage entre les panneaux en travail moucharabiya, 0 m. 15 × 0 m. 06, quatre lignes, coufique simple, petits caractères [1].

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 39; van Berchem-Oppenheim, n° 45.

صنعة ـ معالى ـ بن سلم ـ رحمه الله

« Façon de Maʿālī, fils de Salam, qu'Allāh ait pitié de lui ! »

Il est vrai que la formule *raḥimahu-llāh* est généralement employée après le nom d'un défunt, mais on la trouve bien souvent sur des signatures d'artisans, ainsi que sur des textes de waqf, et elle exprime, dans ce cas, que l'auteur de l'œuvre compte sur la miséricorde d'Allāh, en récompense [2].

معالى est un nom rare (par exemple *Aghāni,* XIV, 54 sqq., époque de Samarra), soit *Muʿālī,* soit *Maʿālī.* Mais il apparaît comme patronyme dans la signature d'un des maîtres de la chaire de l'Aqṣā : صنعة سلمان بن معالى. M. van Berchem a consacré à cette chaire une étude fascinante [3]. D'après les inscriptions, *Jér.*, n°s 277 et 278, elle fut commencée, par ordre de Nūr al-dīn en 564, et achevée sous ṣāliḥ Ismaʿīl en 570. Elle porte la signature de trois autres artisans, Ḥamīd b. Ẓāfir al-Ḥalabī, et d'abu l-Ḥasan et (abu l-)Faḍā'il, deux fils de Yaḥyā al-Ḥalabī. M. van Berchem a insisté sur le fait que tous ces artisans sont des Alepins, et que la chaire de l'Aqṣā, selon la tradition littéraire entièrement exacte, avait été ordonnée par Nūr al-dīn à la suite d'une vision qu'il avait eue de la ville de Jérusalem libérée. Abu Shāma écrit : « A Alep il y avait un menuisier, *nadjdjār, al-akhtarīnī* (nisba) [4] sans pareil... il mit plusieurs années à achever son travail... [Comme la libération de Jérusalem tardait de se produire], on éleva la chaire, destinée à Jérusalem, dans la grande Mosquée d'Alep, qui avait été incendiée (en 564, et réparée) ». Après la prise de la ville, en 583 (1187), Saladin fit transporter la chaire de Nūr al-dīn d'Alep à Jérusalem.

Deux ans avant, en 581, ibn Djubair visita Alep et décrivit avec des expressions très admiratives le *miḥrāb* en bois de la Grande Mosquée qui couvrait la paroi entière jusqu'au toit et jusqu'au *minbar,* qui n'est autre que la chaire de l'Aqṣā avant son transport à Jérusalem. Il dit qu'Alep était fameuse pour ses travaux de menuiserie et d'ébénisterie qu'il appelle صنعة قرنصيّة.

D'après abu Shāma, le maître d'Akhtarīn, ayant reçu l'ordre de Nūr al-dīn de faire la chaire pour Jérusalem, aurait ouvert un atelier et choisi ses collaborateurs. Cette école devint fameuse à l'apogée de l'art musulman [5]. Il est donc évident que Maʿālī b. Salam, le maître du

[1] Cf. Herzfeld, *Genesis d. islam. Kunst, Islam,* I, 1, p. 52; il est bien possible qu'une pièce correspondante à gauche ait contenu jadis la date de l'œuvre, mais elle manquait déjà à l'époque de la photographie Thévenet.

[2] Voir inscr. n° 125.

[3] *M. C. I. A. Jér. Har.*, p. 393-402.

[4] Nous reviendrons à cette *nisba* en parlant des fils de Yaḥyā al-Ḥalabī.

[5] Voir M. van Berchem, *Recherches,* p. 498 (18).

miḥrāb du maqām, est le père de Salmān b. Maʿālī, un des maîtres du minbar à Jérusalem [1].

Le miḥrāb du maqām est un chef-d'œuvre qui vaut la peine d'être décrit en détail, d'autant plus qu'à présent il est « en *ghaiba* » [2].

Toutes ses parties sont faites de membrures entrelacées se raccordant par des chevilles et de panneaux de remplissage à rinceaux. C'est ce travail qu'ibn Djubair appelle صنعة قربصيّة. Le verbe قربص، قربس veut dire « mesurer la longueur et la largeur d'un bâtiment afin que les murs opposés soient parallèles », mais aussi « plafonner, donner des ornements en forme de lacs aux plafonds » [3]. Évidemment la signification ne peut être limitée à l'emploi de la technique aux plafonds. Si le mot signifie en effet un procédé d'architectes et un de menuisiers, les deux procédés doivent avoir quelque chose de commun, par exemple « aligner, dresser », plutôt un terme de géométrie ou de charpenterie que d'architecture. Ce sens contredit le rapprochement proposé par Fleischer et accepté par Dozy, de ce mot emprunté avec *κρηπίς*, qui m'apparaît en tout cas erroné; ce serait plutôt *carpentum, -tarius*. L'analogie de *muqarnas* < *κορωνίς*, « corniche », suggère une origine gréco-latine, et les termes techniques du Bas-Empire sont peu connus. A Baghdad un terme persan est en usage pour cette menuiserie : *kārzauwān* [4], qui exprime le chevillage des éléments rapiécés.

Surface cylindrique de la niche. — Motif hexagonal sur plan en losanges; le même entrelac, mais de proportions différentes, est décrit par Bourgoin, pl. 18. La construction des entrelacs est déterminée par les nécessités géométriques, mais elle laisse à l'artisan le libre choix des proportions de ses éléments, et c'est là qu'il prouve son art, fig. 50. Nous dirions, en considérant le jeu des lignes génératrices, que l'entrelac consiste dans la répétition de la figure dont les pointes s'entrecoupent. Cette figure est appelée *abu thalātha kunād*, ابو ثلاثة كناد, peut-être « trois pièces de sucre candi », plur. de كند, قند, employé toujours pour désigner des pentagones irréguliers [5].

L'artisan arabe décrit l'entrelac tout autrement : *a*) un *muhr*, sceau, figure centrale en forme de *shash* (*qurūn*) « six-cornes », entouré de *b*) six *lauza* [6], « amande, losange irrégulier », et *c*) six *kashkūl*, « patère de faqīr » et de *d*) six *bādām*, « amande, losange régulier ». La confrontation des deux descriptions révèle une manière de voir essentiellement différente. On pourrait croire que

[1] On aimerait connaître la relation du beau minbar de la Mosquée de ʿAlā al-dīn à Konia avec ces œuvres, voir LOYTVED, *Inschriften d. seldsch. Bauten*, Berlin, 1907; F. SARRE, *Erzeugn. Islam. Kunst*, II, p. 28; HUART, *Epigr. ar. d'Asie Mineure*, III, n° 32. Il porte la signature d'un *al-Akhlāti* et la date « radjab 550 ». Mais le même minbar porte, à côté d'une inscription de Masʿūd I (510-551), une autre de Qylydj Arslan II (551-584), et la Mosquée est plus jeune que le minbar. Van Berchem, qui avait préparé la publication des inscriptions de Konia écrit (voir *Inschr. v. Oppenheim*, p. 136; *M. C. I. A. Jér. Har.*, p. 398, n. 3, aussi *Voy. en Syrie*, p. 220) « peut-être un produit de l'école d'Alep ». Est-ce que la lecture de la date et de la nisba de la signature sont exactes?

[2] M. van Berchem avait annoncé cette publication dans *M. C. I. A. Jér. Har.*, p. 398, n. 3.

[3] WRIGHT, *Ibn Djubair*, p. 29, confond, chose excusable, قربص et قرنص.

[4] Voir *Archaeol. Reise*, II, p. 262; *zavān* « langue », c'est-à-dire cheville.

[5] Le pentagone régulier est désigné par *mukhammis*, tandis que *pandja* ou *kaff* désignent des figures en palme, rappelant la main ouverte.

[6] Cf. لوزينج = losange, angl. lozenge, une pâtisserie d'amandes, dérivé de m.-p. *lōzēnag*.

les entrelacs sont les signes du goût des Arabes pour les mathématiques; mais les Arabes sont plus des arithméticiens que des géomètres, contrairement aux Grecs. C'est la détermination inévitable et l'absence des « représentations », l'abstraction ultime des formes qui les attire. Nous autres Européens partons des lignes géométriques de la membrure, eux partent des éléments constituants du remplissage. C'est un certain nombre de ces figures que l'artisan doit fabriquer, tandis que le cadre est toujours le même, fait d'une moulure longue, coupée suivant les besoins. C'est dans les proportions que l'artisan donne à ces figures qu'il exprime son goût et sa liberté, et il leur donne les noms que lui suggère une similitude fortuite des formes abstraites avec des objets concrets.

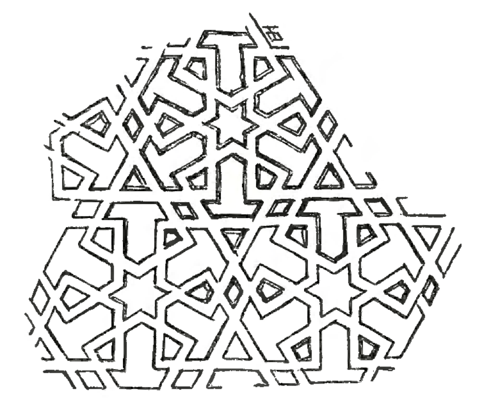


Fig. 50.

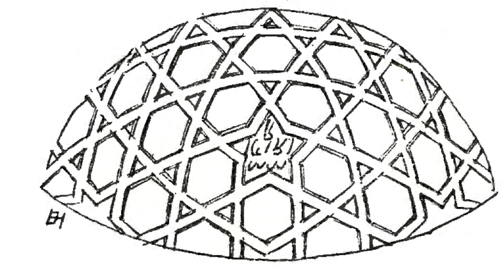


Fig. 51.

Surface de la demi-coupole. — Système le plus simple de lignes parallèles, tracées à 30, 90 et 150 degrés. Par un procédé extrêmement ingénieux, l'équidistance de ces lignes — sur une

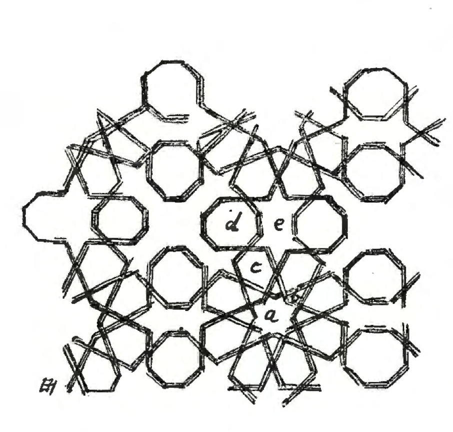


Fig. 52.

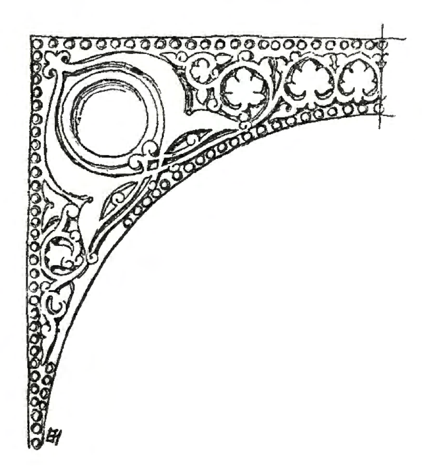


Fig. 53.

surface concave — est gardée : par la création, au centre de la composition, de l'étoile pentagonale, un *pandj qurūn*, celle qui portait la confession de foi, voir fig. 51 et p. 120.

Surface de l'encadrement. — Entrelac octagonal sur plan carré fig. 52, semblable à celui reproduit par Bourgoin, pl. 50 et 51. — Les Arabes le classifieraient comme un *tafṣīl makhbūṭ*, terme qui peut être traduit par « entrelac », mais qui ne s'applique qu'à des dessins à plus d'un système

de figures génératrices. Il consiste en des octogones placés sur leurs pointes et ayant des protubérances octogonales sur les quatre pointes dans les axes principaux, et qui s'entrecoupent. En outre, un système de paires de lignes brisées sans fin, parcourt le dessin entier horizontalement et verticalement. C'est un des dessins qui peuvent se continuer infiniment dans deux directions; pour qu'il serve de bordure, on l'a si adroitement coupé que les points faibles du dessin n'apparaissent pas. En décoration arabe, les bordures sont souvent des découpures de dessins «tapissants», pouvant être continués infiniment dans deux directions. Les bordures grecques sont extensibles dans leur longueur, mais non dans leur largeur.

Pour les artisans indigènes, le dessin consiste (*a*) en une *zuhra* «étoile de Vénus» à huit branches [1], entourée (*b*) de huit *lauza* et de (*c*) huit *dakumī* [2], avec (*d*) huit *muthamman,* octogones, et *sih-qurūn* [3] «trois-cornes» entre ceux-ci. Aux extrémités des deux axes de ce groupe des *surmadān* «boîtes à *kuhl*» se produisent, subdivisés en deux octogones et un *sih-qurūn* double.

L'arc de la niche n'est pas une ogive — dans le dialecte de Mauṣil *ʿaudjī* ou *ʿaudja,* عوجة، عوجى — mais un demi-cercle, *manṭaqa,* forme archaïque. Les coins triangulaires, *wadjh al-manṭaqa,* sont remplis de rinceaux, avec — sur la diagonale — un motif très grand, dont le centre était une boule en saillie, peut-être d'ivoire. Si peu qu'il y en ait, les petits rinceaux, fig. 53, montrent les traits caractéristiques d'une arabesque archaïque : sens de direction changeant, un héritage du rinceau «intermittant» antique; la «croissance anti-naturaliste», la tige qui sort de la feuille; le contour des «péonies» ou «feuilles de vigne», qui les relie aux palmettes complexes sasanides. Le cadre formé par de toutes petites perles, un grènetis, est aussi un héritage sasanide.

Les centres de l'entrelac de l'encadrement sont exécutés en travail *moucharabiya,* et dans le cylindre de la niche une zone en haut et une plus large en bas montrent la même technique, voir fig. 54.

Parmi les autres travaux en bois du Maqām, il faut attribuer à l'époque de Nūr al-dīn les soffites des deux fenêtres du mur nord.

(1) L'étoile à huit pointes est *zuhra,* Vénus, celle à dix douze ou plus de pointes est *shamsa,* le Soleil, *abu ʿashr, ithnāshr* etc., noms surprenants qui révèlent la survivance de notions babyloniennes : l'étoile d'Istar a huit branches, celle de Shamash en a douze. — La *zuhra,* pénétration de deux carrés dont les axes font un angle de 45°, a pour complément dans les dessins les plus simples, très communs dans les revêtements en faïence, une croix aux extrémités triangulaires. Ses quatre branches évoquent isolément (carré couvert d'un triangle) l'idée d'une église, (ou d'un temple, pas d'une maison qui n'a pas de fronton), et portent le nom *haikal* «église», bab. *ēkallu* «temple», et la *zuhra* qui demande ce complément a le surnom *umm al-haikal* «la mère du temple».

(2) C'est le mot turc *degirmi* «rond» ou «cercle», cf. *degirmen* «moulin», d'où vient le mot arabe *dakirmiyāt,* cf. Fleischer, *Stud. zu Dozy's Suppl.* (I, 454, 6) «mouchoir de soie, dont on se ceint le milieu du corps». A Baghdad les dessins entiers à étoiles complexes — détaillées en figures à six côtés avec de *sih-qurūn* autour d'une *shamsa* — sont aussi appelés *dakumiyya,* et il me semble que voilà l'origine, tandis que l'emploi du nom pour le détail serait secondaire.

(3) Encore un nom significatif : on connaît les «cornes de l'autel» dans la Bible, et les «cornes» mentionnées par les Assyriens par exemple au sommet de la *zikkurrat* de Suse, aussi les *qarnē,* cornes du croissant. On possède d'autre part un grand nombre d'autels des époques assyrienne, iranienne et hellénistique qui sont décorés de quatre créneaux ou plus. L'usage hébreu, assyrien et arabe est identique, les cornes sont toujours les «pointes». Les Grecs ont emprunté le mot sous la forme de *κέρας* et parlent de *κέρατα* dans le sens d'ailes d'une formation militaire; de même les Perses, chez lesquels la forme est *karana.* A Mauṣil ont dit *tchārlang* etc. au lieu *char-qurun* etc., «quatre-jambes».

L'un est fait d'un seul panneau, avec un dessin *dakumiyya* à *zuhra* et *pandj-qurūn* sur plan hexagonal, Bourgoin, n° 51. — Les lignes génératrices sont de larges membrures à arêtes profilées; il ne reste rien des remplissages. Une bordure à peine en relief l'entoure, voir fig. 55, que nous donnons en raison de l'extrême rareté des ornements floraux de l'époque. L'arabesque est archaïque [1].

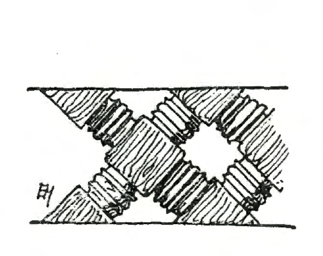
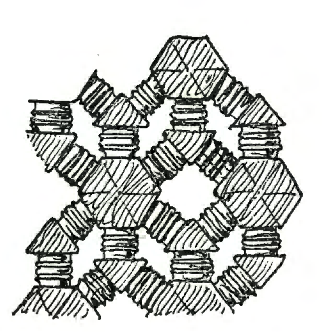



Fig. 54.

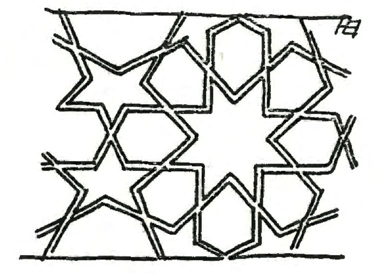
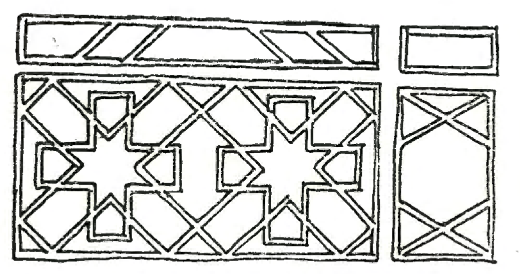
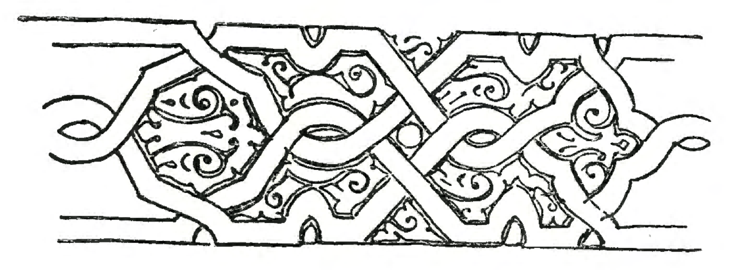




Fig. 55.

L'autre soffite a — entouré d'un bord — un champ intérieur portant un dessin simple deux fois répété : deux croix superposées à branches de longueur différente. Les remplissages existent, badigeonnés jusqu'à en être invisibles.

Les chambranles des portes latérales fig. 56 sont exécutés dans une technique différente. Les entrelacs consistent en baguettes étroites, clouées sur les planches de bois, sans remplissage.

(1) Surtout en comparaison avec les rinceaux du minbar de Konia, qui serait plus ancien d'une dizaine d'années.

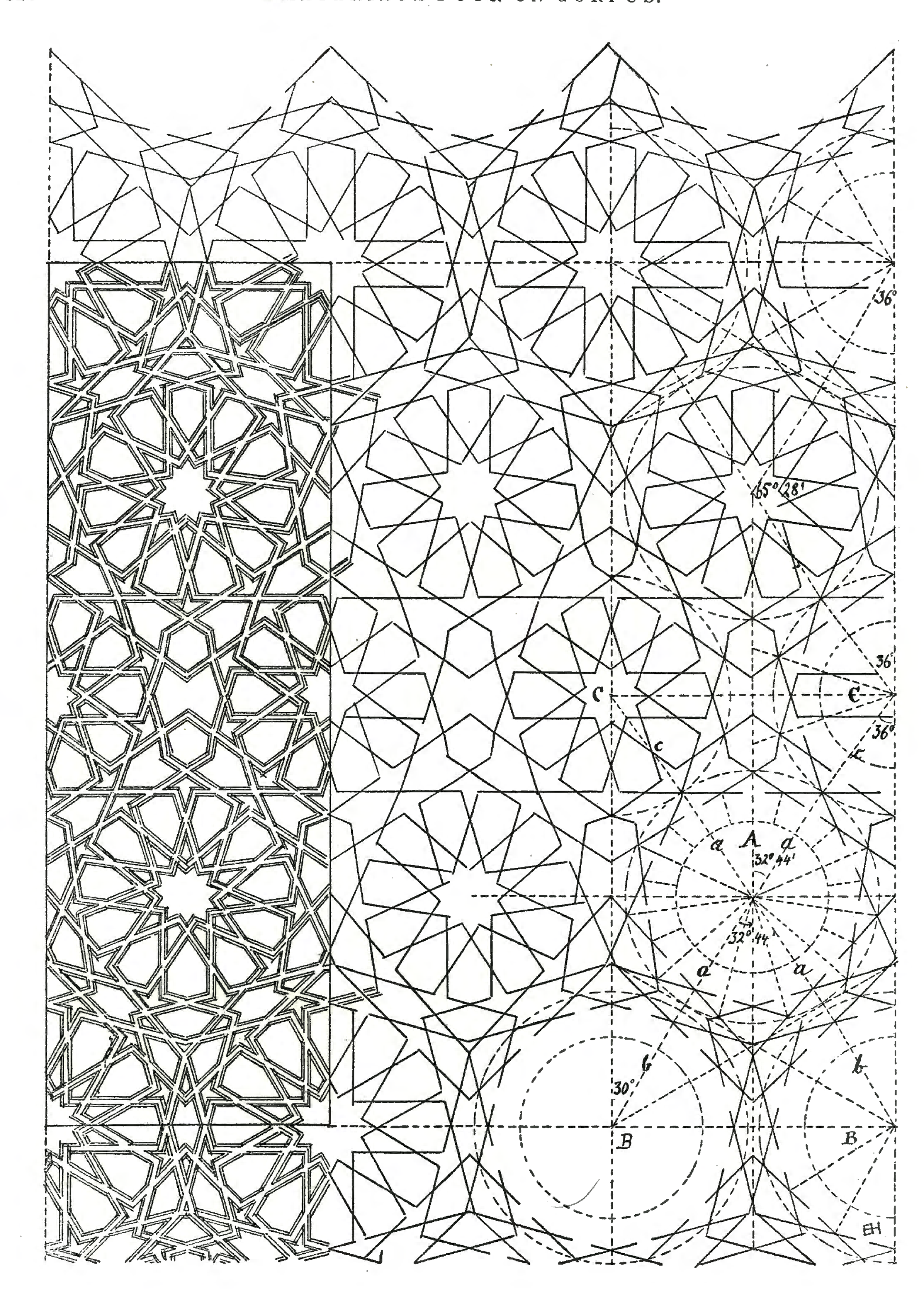


Fig. 56.

On les attribuera à l'époque de Ẓāhir Ghāzī (à laquelle appartient la petite fenêtre), ou, mieux encore, à celle de ʿAzīz Muḥammad [1].

Le jeu des lignes de ces entrelacs, qui produisent seuls la décoration, est d'une complication inouïe. En haut de la porte se trouve un grand panneau dont l'élément de base est une étoile

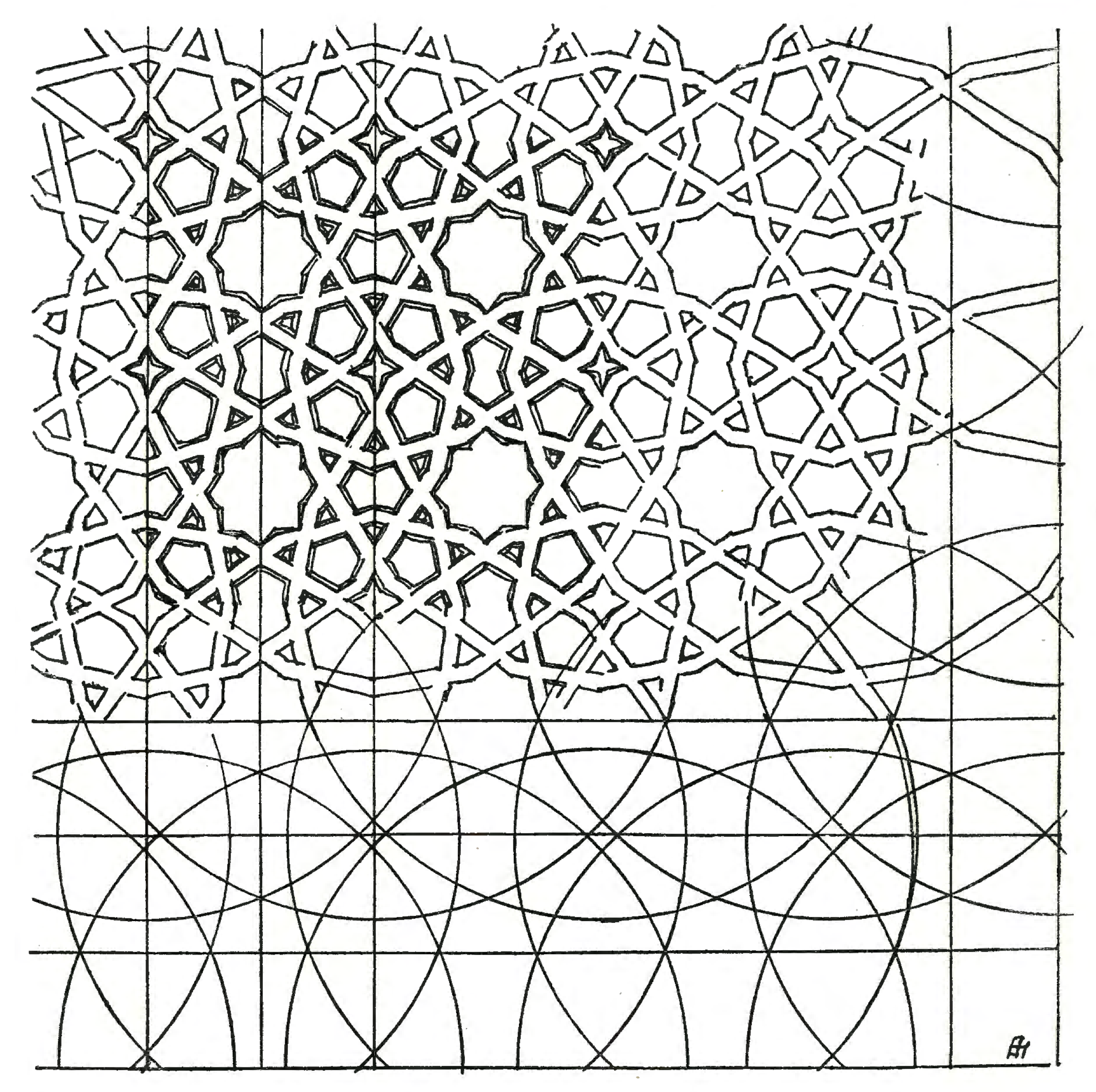


Fig 57.

complexe à onze branches, forme qui ne se rencontre presque jamais [2]. A première vue il semble impossible d'ordonner les continuations de onze rayons en un dessin régulier. L'artifice est réalisé en faisant alterner la *shamsa abu ḥidashr* avec deux étoiles à dix branches d'un côté,

[1] A comparer par exemple la porte en fer laminé du sanctuaire de ʿAun al-dīn à Mauṣil, *Archaeol. Reise,* II, p. 269, fig. 264, datée de 646 (1248), et celle de Djazīrat ibn ʿUmar, chez Preusser, *Nordmesop. Denkmäler,* pl. 36, faite pour Maḥmūd b. Sandjarshāh, après 605 H.

[2] Je ne connais qu'un autre exemple dans le ḥammām al-Ḥākim à Fatḥpur-Sikri, voir E. H. Hankin, *Mem. Arch. Surv. India,* 15, 1925, p. 20 sqq.

et deux à douze branches de l'autre. Il est inutile de décrire le jeu des lignes. Mais il faut remarquer que, même dans un dessin tellement compliqué, on n'épuise pas toute la richesse des formes de remplissage. Les *shamsa* avec leur *dakumī, sih-qurūn* et *lauza* forment les grandes unités. Chaque étoile décagonale a un point en commun avec chacune des quatre étoiles avoisinantes, tandis que les étoiles dodécagonales n'ont aucun point en commun avec leurs voisines. Entre les étoiles dodécagonales et les étoiles à onze branches, six *abu thalātha kunād* se produisent qui forment les pointes d'un hexagone circonscrit autour du dodécagone. Les étoiles décagonales sont entourées de six *surmadān* dont les extrémités se recouvrent. Entre deux décagones un *ṭabl,* c'est-à-dire « tambour » se produit, et entre les décagones et les hendécagones des paires de motifs appelés soit *dakumī,* soit *diraghlī* [1], astragale.

Le panneau fig. 57 est encadré par une bordure très étroite portant un entrelac découpé dans un ensemble compliqué dont la reconstitution est difficile. Mais le dessin général en est bien connu, et consiste en quatre systèmes de polygones de seize côtés, isogones, mais dont les côtés sont de longueur alternante : deux longs, deux courts. Les centres sont disposés en quinconce, et les polygones s'entrecoupent sur les diagonales, mais ne se touchent pas sur les perpendiculaires, de sorte que chaque centre est marqué par une petite figure à quatre « cornes » peu prononcées et qu'une *zuhra* apparaît toujours au milieu de quatre de ces petites figures. On trouve une forme nouvelle dans les octogones formés autour des figures à quatre points : quatre *shaula* « dent de scorpion », hexagones équilatéraux, mais non isogones [2].

Ce dessin extrêmement compliqué n'est que la multiplication, par quatre, des cercles sur plan carré, qui se pénètrent et se touchent, dessin simple et très connu de l'art antique, par exemple en *opus sectile* des pavés.

62.

Texte de reconstruction, royal, pas *in situ,* 575 H. — Plaque encastrée, placée après coup au-dessus de la petite porte extérieure du mur moderne de la cour. Inscription o m. 82 × o m. 50, trois lignes, naskhi nouride, caractères moyens ; photographie. (Pl. XLIV *c*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 35 ; van Berchem-Oppenheim, n° 46.

(1) أمر بعمارته الملك الصالح نور الدين أبو الفتح (2) اسمعيل بن محـــود بن زنكى بن

آقسنقر ناصر أمير (3) المؤمنين بتولّى العبد شاذبخت فى سنة خمس وسبعين وخمسمائة

« A ordonné de construire ceci al-malik al-ṣāliḥ Nūr al-dīn abu l-fatḥ Isma'īl, fils de Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants, pendant le gouvernement de l'esclave Shādhbakht, en l'année 575 » (1179).

63.

Texte de fondation, privé, pas *in situ,* sans date (575 H.) — Inscription autour des arêtes d'une console faite

[1] Ici, la pointe du milieu de la forme normale manque. Le *Qāmūs* connaît un « jeu d'enfants » *al-diraqla,* apparemment un *mu'arrab* de ἀστράγαλος, le jeu d'osselets que les enfants jouent partout.

[2] Le nom désigne aussi un losange irrégulier : le signe est employé dans le sens de « poison » déjà dans la plus ancienne écriture sumérienne.

pour un puits à poulie, à présent engagée dans le mur nord du sanctuaire, côté sud de la cour. La figure 58 donne la disposition. Naskhi nouride, petits caractères, photographie, dessin. (Pl. XLIV *b*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.,* n° 36.

ما وقف العبد الفقير الى رحمة الله شاذبخت الملكى/العادلى/على المسجد المقام بالقلعة/

المنصورة/القرية المعروفة بنوائل وقفًا محبّسًا مؤبّدًا/فمن بدله بعد ما سمعه فإنّما إثمه/

على الّذين يبدلونه إنّ الله سميع

« Ce qu'à constitué en waqf l'esclave avide de la miséricorde d'Allāh, Shādhbakht, l'affranchi d'al-malik al-'Ādil, en faveur de la mosquée *maqām* à la citadelle victorieuse, et cela est le village du nom de Nawā'il, en waqf immobilisé, perpétuel ; « car celui qui changera ces dispositions après en avoir pris connaissance, commet un crime qui retombera sur ceux qui l'imitent » (*Cor.,* II, 117) [1].

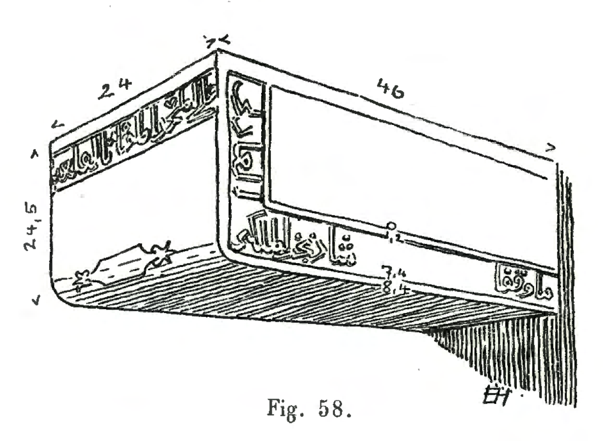


Fig. 58.

Les deux inscriptions 61 et 62 témoignent de l'activité de Ṣāliḥ Isma'īl au sanctuaire construit par son père. Ibn Shaddād attribue à Nūr al-dīn la construction d'une citerne, qui existe encore sous la cour. L'inscription précise ces données : c'était l'affranchi de Nūr al-dīn, le lieutenant de la citadelle [2], Shādhbakht qui avait construit la citerne par ordre du fils. L'objet de l'inscription n° 62, *'imāratihi,* est la citerne, *maṣna'*. Une petite bâtisse doit avoir surmonté sa margelle, pl. LXVII *f,* et doit avoir contenu l'inscription 62 et la console ; après son écroulement, les deux pierres ont été conservées près de leur place primitive. La citerne est une œuvre « dans le *sabīl Allāh* », ainsi que la constitution du village de Nawā'il en waqf en faveur du *maqām ;* c'est pourquoi la fondation est écrite sur la console du puits. La citerne et le waqf sont nés d'une intention pieuse et les inscriptions 61 et 62 doivent être lues ensemble. Quoique non datée, la console a été faite en 576.

[1] Ce vers du Coran, presque obligatoire dans les inscriptions de waqf, se trouve employé la première fois dans le document qui règle la succession des trois fils du calife al-Mutawakkil chez Tabarī, III, 1399.

[2] Les adjectifs d'appartenance comme *al-malikī al-'ādilī* sont employés normalement du vivant du souverain, plus tard on supprime *al-malikī ;* il est employé ici après la mort du prince parce que *malik al-'ādil* remplace le nom propre de Nūr al-dīn.

Selon ibn Shiḥna [1], Nawā'il était un village qui possédait aussi un maqām Ibrāhīm, fameux pour ses « bénédictions »; il était situé à l'est d'Alep, alors qu'ibn Shaddād parle, par erreur, d'un village de la banlieue Ouest.

Shādhbakht a fondé plusieurs madrasas, dont une, la Shādhbakhtiyya, existe encore. Voir les notes concernant sa personne sous « Madrasa al-Shādhbakhtiyya », nos 122 et ss.

64.

TEXTE SUR OBJET MOBILIER, royal, *in situ*, sans date. — Petite fenêtre, environ 0 m. 85 × 1 m. 30, au-dessus du miḥrāb de Nūr al-dīn. Inscription sur les quatre côtés du chambranle, large de 0 m. 15, en une ligne, naskhi ayyoubide, caractères moyens, photographie.

Publication : M. SOBERNHEIM, *loc. cit.*, n° 40.

بسمله ... عمل فى أيّام مولانا السد/طان الملك الظاهر العالم العادل المجا/هد غياث الدنيا

والدين ابو المظفّرغازى بن الملك الناصر/بتولّى العبد الفقير بدر الدين ايدمر رحمه الله

« Au nom d'Allāh... ceci a été fait à l'époque de notre maître le sultan, al-malik al-Ẓāhir, le savant, le juste, le champion de la foi, Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, abu l-muẓaffar Ghāzī, fils d'al-malik al-Nāṣir, sous le gouvernement de l'humble esclave Badr al-dīn Aidemir — qu'Allāh ait pitié de lui ! »

L'inscription a été placée sur le chambranle de cette petite et modeste fenêtre, parce que celle-ci est située au milieu de la salle; mais elle se rapporte à une organisation intérieure du sanctuaire qui a probablement nécessité quelques-uns des chambranles des portes.

Badr al-dīn Aidemir est aussi associé aux travaux de Ẓāhir Ghāzī dans l'inscription n° 36. C'est lui qui a administré, en titre de lieutenant de la citadelle, la construction de la grande entrée. Le fait que son nom apparaît ici dans le *maqām*, montre que la charge de *wakīl* du sanctuaire pouvait être jointe à la lieutenance de la citadelle [2]. — On ne peut pas conclure de la phrase *raḥimahu-llāh* qu'il soit mort pendant l'exécution des travaux [3].

65.

TEXTE DE RÉPARATION, officiel, pas *in situ*, 616 H. — Plaque aménagée à l'intérieur du sanctuaire sur la paroi nord, au coin ouest, environ 0 m. 40 × 0 m. 70 ; inscription en quatre lignes, naskhi ayyoubide, petits caractères.

Publication : M. SOBERNHEIM, *loc. cit.*, n° 41.

(1) بسمله ... عمر هذا المسجد فى أيّام (2) السلطان الملك العزيز بن الملك الظاهر خلّد

الله ملكه (3) وذلك بالإشارة الأتابكيّة الشهابيّة طغرل بن عبد الله (4) الظاهرىّ محمود

الختلقىّ رحمه الله فى سنة ست عشر وستّمائة

« Au nom d'Allāh... a réparé cette mosquée, à l'époque du sultan al-malik al-ʿAzīz, fils d'al-malik al-Ẓāhir — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — et cela sur le conseil de l'atābek Shihāb al-dīn Ṭoghrul, fils de ʿAbdallāh, al-ẓāhirī, — Maḥmūd al-Khutluqī — qu'Allāh ait pitié de lui ! — en l'année 616 » (1219).

[1] Ed. p. 92, confirmé par Yāqūt, note marginale du cod. Lindsay des *marāṣid*, voir *mu'djam*, V, 31.

[2] Voir inscr. n° 6, Timrāz ; 50, Abrak ; 270, 'Alī Bāy, *wakīl al-qal'a*.

[3] Voir déjà n° 61.

L'agent est Maḥmūd al-Khutluqī, le souverain-enfant ʿAzīz Muḥammad. Ṭoghrul, le régent, est introduit par *bil-ishāra*, mot qui semble exprimer que la réparation n'était pas suffisamment importante pour demander un *'amr* du souverain-enfant, mais qu'elle fut faite sur l'autorité de Ṭoghrul en sa qualité de régent. Sur Ṭoghrul voir le chapitre « Madrasa al-Atābekiyya », n° 153 et ss.

Maḥmūd al-Khutluqī [1] est l'ancêtre d'ibn Shiḥna, l'historien d'Alep, qui le mentionne plusieurs fois : (p. 104) « Ḥusām al-dīn Maḥmūd *al-shiḥna* », fondateur d'une mosquée; (p. 118) « Ḥusām al-dīn Maḥmūd, fils de Khutlu, c'est-à-dire mon ancêtre, جدّى الأعلى — qu'Allāh ait pitié de lui ! — fonda la madrasa al-Ḥusāmiyya, contiguë à la mosquée »; et (p. 91) « un mausolée (disparu) de Maḥmūd *al-shiḥna* [2], mon ancêtre », près du maqām hors ville. La mosquée et le collège étaient situés au point ouest de la citadelle, près de son palais, *dār*, et d'un bain qui portait son nom.

66.

TEXTE DE FONDATION, privé, *in situ*, 811 H. — Plaque aménagée sur le pan de mur à gauche de l'entrée du sanctuaire, 0 m. 80 × 0 m. 47. Inscription en quatre lignes, naskhi mamlouk, caractères moyens, photographie (Pl. XLIV *a*).

Publication : M. SOBERNHEIM, *loc. cit.*, n° 37.

(1) وقف العبد الفقير الى الله تعالى شيخ الإسلام زين (2) الدين محمّد ابن الشحنة

الحنفىّ عامله الله بلطفه نصف (3) فدّان بقرية أورم الكبرا من جبل سمعان على فرش

وتنوير ومصالح (4) مقام الخليل بقلعة حلب بتاريخ جماد الأوّل سنة أحد عشر وثما[ن]مائة

« A constitué en waqf l'esclave avide de la miséricorde d'Allāh, le shaikh al-islām Zain al-dīn Muḥammad ibn al-Shiḥna, le hanéfite — qu'Allāh le traite avec indulgence ! — un demi-feddān au village d'Ūrim al-kubrā du djabal Simʿān, pour les nattes, l'illumination et l'entretien du *maqām* d'al-Khalīl, dans la citadelle, à la date de djumād Ier de l'année 811 » (septembre-octobre 1408).

L'inscription parle du waqf qu'ibn Shiḥna mentionne. Le shaikh al-islām Zain al-dīn, 740-815, est le père de l'historien d'Alep. Il avait écrit lui aussi un extrait et une continuation jusqu'à l'an 816 (1403) des *Annales* d'abu l-Fidā [3]. Le village d'Ūrim est bien connu [4]. Il semble que ce soit pour des raisons sentimentales que Zain al-dīn a fondé un waqf en faveur du sanctuaire qu'avait administré son ancêtre Maḥmūd.

[1] Cet adjectif peut signifier que Maḥmūd était un affranchi d'un Khutluq, nom turc qui apparaît sous des graphies variées, par exemple Qutlu قتلو, mais ibn Shiḥna l'appelle « fils de Khutlu »; ختلو = *felix, faustus*.

[2] Titre, sorte de préfet de police; p. 88 ibn Shiḥna dit que Maḥmūd reçut la *shiḥnagī* d'Alep au début du règne de Ṣāliḥ Isma'īl, vers 569, avec *wallāh a'lam*.

[3] Imprimées en marge de l'édition de Boulaq des *Annales* d'ibn al-Athīr ; voir WÜSTENFELD, *Geschichtsschreiber d. Araber*, n. 460.

[4] Voir YĀQŪT, *mu'djam*, I, 401.

67, A ET B.

Texte de réfection, privé, *in situ*, 988 H. — Dans le dallage de la chambrette à l'ouest de la salle du sanctuaire, pierre en forme de cercle, diamètre o m. 60, inscription en quatre lignes, naskhi ottoman, caractères moyens.
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 42.

(1) جدّد عمارة هذا المسجد الشريف (2) بالقلعة المحميّة بحلب المحروسة (3) مصطفى مدير دار الخزينة بالقلعة المنصورة (4) بتاريخ سنة ثمان وثمانين وتسعمائة

«A refait la construction de cette sainte mosquée dans la citadelle protégée d'Alep la bien gardée, Muṣṭafā, le trésorier de la citadelle, à la date de l'année 988» (1580).

B.

Texte banal, privé, 1290 H. — Au-dessus de la porte du sanctuaire, face extérieure, petite inscription moderne :
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 38.

(1) قال النبيّ عليه السلام من بنى لله تعالى

(2) مسجدًا بنى الله له بيتًا فى الجنّة ١٢٩٠

«A dit le Prophète, salut à lui ! : «Qui bâtit une mosquée pour Allāh, Allāh lui bâtira une maison au paradis ! 1290» (1873)[1].

La première de ces réparations semble avoir concerné les parements des parties hautes des murs et les toits. C'est à cette époque, probablement, que l'on a mis les inscriptions aux places qu'elles occupent aujourd'hui. La deuxième inscription exprime également, à travers l'allusion du ḥadīth, quelques travaux de réfection, mais qui ne semblent pas avoir été importants. Ce ḥadīth se trouve très souvent sur les bâtiments religieux de l'Iran[2].

LE MAQĀM SUPÉRIEUR.

Au Nord de la citadelle très près du mur, à un niveau supérieur de 10 mètres à celui du maqām inférieur, s'élève une petite mosquée en belle maçonnerie du style le plus sobre. Elle entoure une cour rectangulaire ayant trois baies larges et assez basses sur chaque côté (pl. XLIX *a*). Aucun ornement, même aucune moulure ne décore les murs. Les portes du côté sud mènent à la qibliyya, une longue nef voûtée à arêtes dont le milieu est marqué par une coupole. Le miḥrāb, très simple, est en pierre. Une galerie plus étroite que la nef du sud parcourt les trois autres côtés de la cour. Au coin Nord-Est s'élève un minaret, haut de 25 mètres, sur plan carré, à trois étages marqués par des corniches à cymaise. Il est possible que les parties du

[1] Voir inscr. n° 227. — [2] Voir M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 38, et plus bas, sous «djāmi' Zikkī» inscr. n° 225 et ss.

minaret au-dessus des linteaux des fenêtres du deuxième étage soient une surcharge postérieure[1]. L'entrée se trouve sur la face Est, au pied du minaret. (Plan in Maqām, pl. XLIII *c*).

68.

Texte de construction, royal, *in situ*, 610 H. — Long bloc avec une inscription sculptée sur le tympan au-dessus du linteau de la petite porte d'entrée, 2 m. 65 × o m. 45, trois lignes en naskhi ayyoubide, caractères moyens, photographie. (Pl. XLIX *b*).
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.* n° 43; van Berchem-Oppenheim, n° 49.

(1) بسمله ... أمر بعمله مولانا السلطان الملك الظاهر (2) العالم العادل المجاهد المؤيّد المظفّر المنصور غياث الدنيا والدين ابو المظفّر (3) الغازى ابن الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن أيوب خلّد الله ملكه سنة عشر وستّمائة

«Au nom d'Allāh... a ordonné de le reconstruire notre maître, al-malik al-Ẓāhir, le sage, le juste, le champion de la foi, le secouru, le vainqueur, le victorieux, Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, abu l-muẓaffar al-Ghāzī, fils d'al-malik al-Nāṣir Yūsuf, fils d'Ayyūb — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — en l'année 610» (1213).

L'année indiquée est un an après l'incendie qui, selon ibn al-'Adīm, prit au palais de Ẓāhir Ghāzī lors des fêtes de noces, et qui consuma l'arsenal et le maqām supérieur. L'inscription confirme ainsi les données littéraires : on reconstruisit en toute hâte. Peut-être que l'extrême simplicité — non sans beauté — de la Mosquée est due à la contrainte de la nécessité. De plus l'édifice est petit, mais c'est bien une Mosquée et non un *mashhad* comme le *maqām* inférieur. La remarque d'ibn al-'Adīm, disant que les princes y célébraient la prière du vendredi quand ils étaient à la citadelle, est donc également juste.

69.

Décret gouvernemental, sans date (865-866). — Inscription sculptée sur deux blocs sous la naissance de la voûte qui formait un auvent devant la porte de la Mosquée, à gauche du linteau, o m. 65 × o m. 60, six lignes, naskhi mamlouk, caractères moyens, estampage et photographie. (Fig. 59. Pl. XXXIII *b*).
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 44.

(1) أدام الله العزّ والبقاء لمولانا السلطان الملك الظاهر (2) أبي سعيد خشقدم عزّ نصره الامير الكبير المخدومى (3) تغرى بردى الظاهرىّ نائب القلعة بحلب عزّ نصره (4) لا *sic* [2] لا يسكن أحد فى هذا الجامع ولا يبيّت ان يشهد الا [2] الصلاة أو لا يجدّد

[1] Je regrette de ne pas avoir relevé la corniche principale qui consiste en deux rangées de petites alvéoles, surmontées d'un larmier à denticules, et qui me paraissait être ancienne. Mais sur une photographie je crois distinguer sous le rebord de la fenêtre du troisième étage, côté Sud, un cartouche, ce qui indiquerait une époque moins ancienne.

[2] La ligne 4 commence par un لا de trop et deux ou trois derniers mots semblent être en désordre. M. Sobernheim a omis يبيت et lu simplement وان لا يشهد الا. Je traduis d'après le sens du passage.

67, A ET B.

Texte de réfection, privé *in situ*, 988 H. — Dans le dallage de la chambrette à l'ouest de la salle du sanctuaire, pierre en forme de cercle, diamètre o m. 60, inscription en quatre lignes, naskhi ottoman, caractères moyens.
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 42.

(1) جدّد عمارة هذا المسجد الشريف (2) بالقلعة المحميّة بحلب المحروسة (3) مصطفى

مدير دار الخزينة بالقلعة المنصورة (4) بتاريخ سنة ثمان وثمانين وتسعمائة

« A refait la construction de cette sainte mosquée dans la citadelle protégée d'Alep la bien gardée, Muṣṭafā, le trésorier de la citadelle, à la date de l'année 988» (1580).

B.

Texte banal, privé, 1290 H.—Au-dessus de la porte du sanctuaire, face extérieure, petite inscription moderne :
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 38.

(1) قال النبيّ عليه السلام من بنى لله تعالى

(2) مسجدًا بنى الله له بيتًا فى الجنّة ١٢٩٠

«A dit le Prophète, salut à lui ! : «Qui bâtit une mosquée pour Allāh, Allāh lui bâtira une maison au paradis ! 1290» (1873)[1].

La première de ces réparations semble avoir concerné les parements des parties hautes des murs et les toits. C'est à cette époque, probablement, que l'on a mis les inscriptions aux places qu'elles occupent aujourd'hui. La deuxième inscription exprime également, à travers l'allusion du ḥadīth, quelques travaux de réfection, mais qui ne semblent pas avoir été importants. Ce ḥadīth se trouve très souvent sur les bâtiments religieux de l'Iran[2].

LE MAQĀM SUPÉRIEUR.

Au Nord de la citadelle très près du mur, à un niveau supérieur de 10 mètres à celui du maqām inférieur, s'élève une petite mosquée en belle maçonnerie du style le plus sobre. Elle entoure une cour rectangulaire ayant trois baies larges et assez basses sur chaque côté (pl. XLIX *a*). Aucun ornement, même aucune moulure ne décore les murs. Les portes du côté sud mènent à la qibliyya, une longue nef voûtée à arêtes dont le milieu est marqué par une coupole. Le miḥrāb, très simple, est en pierre. Une galerie plus étroite que la nef du sud parcourt les trois autres côtés de la cour. Au coin Nord-Est s'élève un minaret, haut de 25 mètres, sur plan carré, à trois étages marqués par des corniches à cymaise. Il est possible que les parties du

(1) Voir inscr. n° 227. — (2) Voir M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 38, et plus bas, sous «djāmi' Zikkī» inscr. n° 225 et ss.

minaret au-dessus des linteaux des fenêtres du deuxième étage soient une surcharge postérieure[1]. L'entrée se trouve sur la face Est, au pied du minaret. (Plan in Maqām, pl. XLIII *c*).

68.

Texte de construction, royal, *in situ*, 610 H. — Long bloc avec une inscription sculptée sur le tympan au-dessus du linteau de la petite porte d'entrée, 2 m. 65 × o m. 45, trois lignes en naskhi ayyoubide, caractères moyens photographie. (Pl. XLIX *b*).
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.* n° 43 ; van Berchem-Oppenheim, n° 49.

(1) بسمله ... أُمر بعمله مولانا السلطان الملك الظاهر (2) العالم العادل المجاهد المؤيّد

المظفّر المنصور غياث الدنيا والدين ابو المظفّر (3) الغازى ابن الملك الناصر صلاح الدين

يوسف بن أيّوب خلّد الله ملكه سنة عشر وستّمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné de le reconstruire notre maître, al-malik al-Ẓāhir, le sage, le juste, le champion de la foi, le secouru, le vainqueur, le victorieux, Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, abu l-muẓaffar al-Ghāzī, fils d'al-malik al-Nāṣir Yūsuf, fils d'Ayyūb — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — en l'année 610» (1213).

L'année indiquée est un an après l'incendie qui, selon ibn al-ʿAdīm, prit au palais de Ẓāhir Ghāzī lors des fêtes de noces, et qui consuma l'arsenal et le maqām supérieur. L'inscription confirme ainsi les données littéraires : on reconstruisit en toute hâte. Peut-être que l'extrême simplicité — non sans beauté — de la Mosquée est due à la contrainte de la nécessité. De plus, l'édifice est petit, mais c'est bien une Mosquée et non un *mashhad* comme le *maqām* inférieur. La remarque d'ibn al-ʿAdīm, disant que les princes y célébraient la prière du vendredi quand ils étaient à la citadelle, est donc également juste.

69.

Décret gouvernemental, sans date (865-866). — Inscription sculptée sur deux blocs sous la naissance de la voûte qui formait un auvent devant la porte de la Mosquée, à gauche du linteau, o m. 65 × o m. 60, six lignes, naskhi mamlouk, caractères moyens, estampage et photographie. (Fig. 59. Pl. XXXIII *b*).
Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 44.

(1) أدام الله العزّ والبقاء لمولانا السلطان الملك الظاهر (2) أبي سعيد خشقدم عزّ نصره

رسم الامير الكبير المخدومى (3) تغرى بردى الظاهرىّ نائب القلعــة بحلب عزّ نصره

بان لا (4) لا sic[2] يسكن أحد فى هذا الجامع ولا بيّت ان يشهد الا 2 (5) الصلاة أو لا يجدّد

(1) Je regrette de ne pas avoir relevé la corniche principale qui consiste en deux rangées de petites alvéoles, surmontées d'un larmier à denticules, et qui me paraissait être ancienne. Mais sur une photographie je crois distinguer sous le rebord de la fenêtre du troisième étage, côté Sud, un cartouche, ce qui indiquerait une époque moins ancienne.

(2) La ligne 4 commence par un لا de trop et les deux ou trois derniers mots semblent aussi être en désordre. M. Sobernheim a omis بيت et lu simplement وان لا يشهد إلّا. Je traduis d'après le sens du passage.

خلافه ومن تغيّر على مخالفته (6) وعليه لعنة الله ولعنة الملائكة إلى يوم الدين

« Qu'Allāh fasse durer la puissance et la vie de notre maître le sultan al-malik al-Ẓāhir abu sa'īd Khoshqadam — que sa victoire soit glorifiée ! — A décrété le grand-émir bien servi, Taghriberdi al-ẓāhirī, lieutenant de la citadelle d'Alep — que sa victoire soit glorifiée ! — que personne n'habite dans cette Mosquée ou n'y passe la nuit, sauf pour être présent à la prière, et que personne ne viole de nouveau cet ordre (suit la malédiction, *Cor.*, II, 117) ».

M. Sobernheim situe la date de cette inscription par les observations suivantes : Khoshqadam régna de 865 à 872 ; Taghriberdi fut lieutenant de la citadelle jusqu'en 866, puis devint *qāḍī*

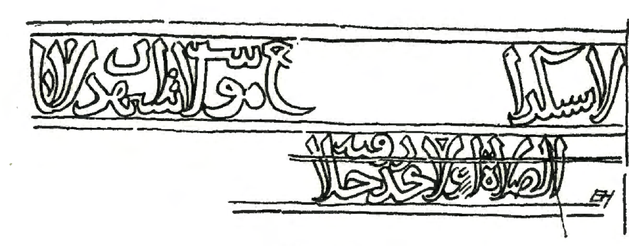


Fig. 59.

al-ʿaskar jusqu'en 874, enfin *atābek*, c'est-à-dire le commandant de l'armée au Caire ; il mourut en 876 (1471) [1]. Le décret, par conséquent, date de 865 ou 866. Ce Taghriberdi est à distinguer du fondateur du djāmiʿ Taghriberdi, en 799, voir n° 207 et ss.

M. Sobernheim cite un autre cas d'un décret qui défend d'habiter une mosquée, à Tripoli, *M. C. I. A. Trip.*, inscr. n° 63. — Les musulmans, d'habitude, n'ont pas d'objections contre un séjour prolongé dans une mosquée. Dans le livre d'ibn Shiḥna on lit assez souvent qu'une madrasa et qu'un autre édifice religieux, ayant été entièrement occupé par des gens qui y habitaient, avait perdu sa destination. Il me semble que le maqām, dans la seconde moitié du IXe siècle, était lui aussi menacé de tomber en désuétude et d'être envahi par des gens y demeurant, et que le décret vise à une restauration [2].

LES BÂTIMENTS PROFANES DE LA CITADELLE :

INSCRIPTIONS 70-74

On sait que les princes d'Alep avaient habité dans la citadelle dès l'époque ḥamdanide. La première mention d'un arsenal apparaît sous le règne du bouride Toghtekin. Saladin et Saphadin y avaient ajouté beaucoup de monuments. La description détaillée ne commence que sous le règne de Ẓāhir Ghāzī.

Ibn Shaddād, *durr*, p. 52 et 53 : « En 589, Ẓāhir Ghāzī édifia sur la citadelle un palais magnifique, appelé *dār al-ʿizz*, dont la place avait été occupée par le « palais d'or » de Nūr al-dīn, par le « palais des colonnes » et par le

[1] D'après *nudjūm*, ms. ar. Gotha, 1627, fol. 38 *a*; Ibn Iyās, II, p. 114 et 128.

[2] Une certaine analogie avec l'inscription de la Sulṭāniyya, voir n° 147 ss.

palais de Riḍwān [1]. Tout autour il construisit des appartements et des chambres, des bains, et en face de l'iwān de ce palais un vaste jardin ayant des fleurs et des arbres. Devant la porte il bâtit des portiques voûtés qui conduisaient aux passages coudés, *dargāwāt* (de la grande entrée) dont nous avons parlé. Et à la porte il bâtit des appartements pour les secrétaires civils [2] et militaires ».

« Le 11 djumādā Ier 609 (9 octobre 1212), lors du mariage de Ẓāhir avec sa cousine Ḍaifa khātūn, pendant les fêtes de noces, le feu consuma ce palais avec ses tapis, bijoux, meubles, vaisselles et autres choses, et aussi la *zardkhāna*, l'arsenal [3]. On restaura le palais, dans lequel Ḍaifa khātūn recevait comme régente, et on le nomma *dār al-shukhūṣ* « salle des images » [4] à cause de l'abondance de celles-ci dans son ornementation, *zakhārif* [5]. Il couvre 40 coudées sur 40 » [6].

Ibn Shiḥna cite un long poème d'al-Rashīd al-Nābulusī sur ce palais, qui mentionne un bassin et un jet d'eau. Sur la citadelle se trouve, près de l'extrémité Est de la caserne moderne, une vasque en pierre calcaire jaunâtre, voir pl. LXVII *c*, qui pourrait être celle du jet d'eau, en tout cas une pièce analogue.

(p. 54) : « En 628, ʿAzīz Muḥammad édifia, à côté de l'arsenal, *zardkhāna*, un palais trop beau pour qu'on puisse le décrire, sur une surface de 30 coudées sur 30. Le 9 rabīʿ Ier 658 (23 février 1260), les Tatars en démolirent les murs et pillèrent les trésors qui s'y trouvaient, ainsi que les arsenaux et les machines de guerre. La deuxième destruction eut lieu à leur retour en muḥarram 659 (décembre 1260) [7] : la citadelle entière fut irréparablement ruinée, y compris les deux maqāms ».

Ibn al-ʿAdīm, *durr*, p. 125 : « Règne de ʿAzīz Muḥammad et de l'atābek Ṭoghrul : Celui-ci bâtit dans la citadelle un nouveau palais, *dār*, pour l'habiter ; en creusant les fondations on trouva l'image d'un lion en pierre noire, on l'enleva de sa place, et le côté sud de la muraille s'écroula. Une grande partie tomba ; nous avons parlé de la reconstruction de la brèche dans le chapitre : « Citadelle ».

Il y a deux de ces lions hittites aménagés à présent dans le mur du soi-disant « puits de Séleucus », à quelques pas de la façade du palais de ʿAzīz, voir pl. IV *e*.

Nous n'avons plus retrouvé d'inscription de Ẓāhir Ghāzī, mais dans le mur nord d'une petite bâtisse remaniée dont on ne connaît pas l'époque, appelée « puits de Séleucus » [8], voisine de l'ouverture de la grande entrée, il y a un linteau sur une porte murée, en haut de laquelle les

[1] Il pourrait s'agir de trois palais successifs. J'emploie « palais » au sens d'une maison princière en ville. Il faut cependant remarquer que ces *dār* sont fort petits, et que l'expression *amākin li l-djulūs*, *buyūt* et *ḥudjr*, tous construits autour ou à côté des *dār*, indiquent que ces derniers ne sont que les salles d'audiences publiques, tout au plus le *sérail*, accessible au public, et non le *harem*, l'habitation privée. « Salle » serait peut-être la meilleure traduction.

[2] *Kuttāb al-dardj*, Dozy : « Qui transcrivent les actes auxquels le genre de papier nommé *dardj* était consacré. » Le mot se trouve chez Ṭabarī, III, 1800, employé pour une correspondance entre le calife al-Muhtadī et les troupes turques.

[3] Voir les remarques sur l'incendie du Maqām supérieur en 609 H.

[4] *Shukhūṣ* n'a pas le sens moderne de « statues », mais celui d'« images ». Le poème d'al-Nābulusī, cité par ibn Shiḥna parle de *nuqūsh*, sculptures, sur lesquelles on voyait par exemple un lion et des troupeaux de bœufs. Il s'agit probablement de rinceaux à figures d'animaux, voir le lapin de bāb al-Naṣr, pl. IV *b*.

[5] *Zakhārif* peut aussi signifier « dorures », voir *Arch. Reise*, II, p. 127, 2.

[6] Pas plus de 17 m. 50 sur 17 m. 50. Le *dār* de ʿAzīz Muhammad, « trop beau pour qu'on puisse le décrire », a encore moins, 30 sur 30 coudées, soit 13 mètres sur 13 mètres. Voir les remarques sur le *dār al-ʿAdl*, p. 15 ss. et cf. l'usage assyrien de *bītu*, spécifié par « de bois précieux », pour « salle ».

[7] Selon ibn al-ʿAdīm (ibn al-Khaṭīb, *durr*, p. 76), la date serait « un des mois de rabīʿ », mars-avril 1261.

[8] Je crois que ce nom est un néologisme introduit après la publication du livre du Dr Bischoff et de l'édition d'ibn Shiḥna de Beirout.

deux lions hittites sortent du mur comme des consoles. Cette pierre a peut-être porté une inscription, et d'autres peuvent avoir disparu sous les décombres des ruines qui se sont amoncelées depuis 1880. Le Dr Bischoff (p. 136) donne une inscription de Ẓāhir Ghāzī «écrite sur (l'entrée d')une cave [1] dans la citadelle».

70.

TEXTE DE CONSTRUCTION, royal, sans date. —

أمر بعمارته مولانا السلطان الملك الظاهر العالم العادل المجاهد المرابط المنصور المظفّر
الغازى عماد الدنيا والدين ابو المظفّر بن يوسف بن أيّوب ناصر امير المؤمنين

Il faut inverser la position d'*al-muẓaffar* et d'*al-manṣūr; al-mu'ayyad* manque; *al-ghāzī,* qui suit, est de trop, mais manque entre *abu l-muẓaffar* et *ibn Yūsuf*. *ʿImād* est une lecture fautive pour *ghiyāth* [2]. La rédaction peu abrégée est d'une teneur très officielle, et il est peu vraisemblable qu'une telle inscription, placée sur un bâtiment isolé, et qui ne mentionne pas l'exécutant, n'ait pas été datée. Il semble qu'elle était plus longue, et qu'on a été incapable de déchiffrer le reste.

A 35 mètres à l'ouest de la grande entrée, il y a un bâtiment qui consiste en deux (ou plus) rangées de voûtes à arêtes. Il était inaccessible pendant nos visites. Devant la façade ouest, un étroit passage à ciel ouvert mène à des chambres voûtées qui communiquent avec la tour à pans coupés à l'est de la grande entrée. La façade du bâtiment m'a paru être moderne.

71.

TEXTE DE CONSTRUCTION, royal, pas *in situ*, 625 H. — Sur un grand bloc, 1 m. 65 × 0 m. 46, aménagé au-dessus de la petite porte au nord de la façade, inscription en trois lignes, naskhi ayyoubide, caractères moyens, photographies [3]. (Pl. XLV *c*).

(1) بسمله ... أمر [بعما]ر[ة] هذه الزردخانه المباركة مولا[نا السلط]ا[ن] الملك (2) العـ[ـز]يز
[ ] محمّد اعزّ الله انصاره (3) [ ] طغرل فى شهور سنة خمس وعشرين
وستّمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné de [construire] cet arsenal béni notre maître le sultan al-malik al-ʿAzīz [ ] Muḥammad — qu'Allāh glorifie ses victoires! — [ ] Ṭoghrul, au cours de l'année 625» (1228).

L'inscription parle de l'arsenal, *zardkhāna,* que ʿAzīz Muḥammad doit avoir reconstruit. Quoique n'étant plus *in situ,* elle garde toute sa valeur pour fixer l'endroit du grand arsenal sur la citadelle, car on n'apporte pas de loin une pierre mal conservée pour la mettre sur une porte.

[1] قبو, terme qui signifie chez lui «construction ensevelie sous des décombres».

[2] A shaikh Muhassin on trouve أمر بعمارة هذا الموضع, autrement toujours امر بعمله, expression à laquelle on s'attend au lieu de بعمارته.

[3] C'est le n° 29 de M. Sobernheim. Les lettres étaient taillées en assez haut relief et la pierre était molle, de sorte que l'inscription, exposée aux intempéries, est presque effacée. La lecture que je donne ici est certaine.

Cette conclusion est appuyée par trois observations : 1° le bâtiment actuel, qui peut encore contenir des parties anciennes, sert d'arsenal; 2° contre son côté nord s'élèvent les ruines du palais de ʿAzīz qui, selon ibn Shaddād, fut construit, en 628, «à côté de la *zardkhāna*», comme nous allons le voir bientôt; 3° la date de notre inscription est 625, et la *zardkhāna* doit être antérieure à 628 H.

Dans la deuxième lacune il y avait une phrase exprimant le rôle du régent Ṭoghrul, comme dans les autres inscriptions écrites au nom de l'enfant ʿAzīz.

Contiguës à la face nord de la *zardkhāna* se trouvent les ruines d'un bâtiment ayant une très belle façade.

Entre des murs lisses, percés de petites fenêtres, s'ouvre un portail. Le pied des murs est enseveli jusqu'à 2 m. 50 de hauteur. Le portail est construit en assises alternantes de calcaire clair et de basalte gris foncé; la niche de la porte est couverte d'une demi-coupole alvéolée qui se termine en conque, *kundj*. Alep et Damas sont riches en portails de ce type, et une étude comparative soignée permet de placer cet exemple entre 620 et 630 H. — En haut, la surface autour de la conque est décorée d'un entrelac vigoureux, taillé dans des plaques de basalte, avec des incrustations de marbre clair entre les membrures bien noires. Le dessin est identique à celui des chambranles des portes latérales du sanctuaire du maqām inférieur que nous avons attribuées à la période de ʿAzīz Muḥammad.

Le linteau et les larges jambages de la porte elle-même sont aussi décorés d'un entrelac, mais dont les lignes génératrices sont des rainures étroites, ciselées dans les pierres jaunâtres ou grises. Le dessin appartient à la classe bien connue des «filets», dont le type le plus simple s'obtient par des cercles disposés sur plan hexagonal. Mais ici ce système est doublé et croisé par un système de carrés, et en outre, les lignes abstraites sont représentées par des rainures parallèles formant des bandes.

Le linteau est formé par une plate-bande appareillée en claveaux, dont les joints suivent les lignes brisées de l'ornement. Cette méthode est déjà en vogue à l'époque de Nūr al-dīn; voir la Shuʿaibiyya. La plate-bande cependant n'est pas profonde, mais cache un lourd linteau en basalte, et tous les deux sont supportés par une barre en fer forgé, de 7 sur 8 centimètres en coupe transversale.

Les fenêtres ont au-dessus de leurs linteaux une plaque appareillée en décharge qui est ornée d'un lourd nœud en marqueterie de marbre. On appelle ces nœuds *ʿuqda* — mot employé aussi pour les entrelacs — et ils ont une valeur talismanique et même magique.

Chaque détail mentionné ci-dessus est caractéristique des premières décades du VIIe siècle.

Sur le fond de l'alvéole inférieure du milieu se trouve une inscription, dont le faible relief et la mollesse du travail montrent dès le premier coup d'œil qu'elle a été sculptée après la pose de la pierre.

72.

TEXTE DE RÉPARATION, royal, *in situ*, 769 H. — Sur l'alvéole du milieu, au-dessus du linteau de la porte, inscription sur demi-cercle, 1 m. 10 × 0 m. 80, sept lignes, la date même en dessous sur le bord du linteau. Naskhi mamlouk, petits caractères, photographie (pl. L *b*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 28.

(1) بسمله ... (2) ونبّئهم أن المآء قسمه بينهم كلّ شرب محتضر (3) إنساق المآء الى هذه القاعة المباركة فى أيّام مولانا (4) السلطان الملك الأشرف ناصر الدنيا والدين شعبان أعزّ الله (5) أنصاره بالإشارة العاليّة المولويّة المالكية المخدوميّة السيفيّة منكلى بغا (6) الشمسى كافل المملكة الشريفة الحلبيّة أعزّ الله أنصاره بولاية العبد (7) الفقير الى الله محمّد بن السلار عزّ نصره فى شهر المحرّم سنة (8) تسع وستّين وسبعمائة

« Au nom d'Allāh... Et annonce-leur que l'eau doit être distribuée entre eux ; toutes les rations d'eau doivent se suivre alternativement» (*Cor.* 54, 28). L'eau a été amenée à cette salle bénie à l'époque du sultan al-malik al-Ashraf, nāṣir al-dunyā wa l-dīn Shaʿbān-qu'Allāh glorifie ses victoires! — sous la haute intendance de notre maître le seigneur bien servi saif al-dīn Manglibоghā al-shamsī, gouverneur de la principauté royale d'Alep — qu'Allāh glorifie ses victoires! — sous l'administration de l'esclave avide d'Allāh, Muḥammad ibn al-Salār — que sa victoire soit glorifiée! — au mois de muḥarram de l'année 769» (septembre 1367).

Ce texte date du deuxième gouvernement de Menglibоghā, 768-770, et le mois muḥarram précède celui de *ṣafar,* au commencement duquel une flotte des Lusignans de Chypre attaqua tout à coup le port d'Ayās. Menglibоghā les défit et fonda une mosquée en commémoration de cette victoire, voir 'Djāmiʿ Menglibоghā' inscription n° 192.

Pour Muḥammad b. Yūsuf ibn al-Salār, voir inscription n° 42, a° 786, Porte aux Serpents, et n° 74, a° 775-778.

Notre bâtiment n'appartient pas à cette époque, ce que l'inscription ne prétend pas. D'accord avec le verset de *Cor.*, 54, 28, qui fait allusion à la distribution d'eau comme œuvre pie et nécessaire, elle dit seulement que l'on a fait de nouveau couler l'eau dans cette *qāʿa* [1], mots qui impliquent que le monument même était en bon état. Cependant, la rédaction est trop officielle pour un simple travail de plomberie; elle vise la restauration complète des aqueducs et canalisations de la citadelle sous le règne de tel roi, la *ishāra* de tel gouverneur, et la *wilāya* de tel dignitaire. Plus haut nous avons cité la phrase de la chronique disant qu'à l'époque de Ẓāhir Ghāzī l'eau parvint à chaque bâtiment de la citadelle, et aussi la qaṣīda qui mentionne une *birka* et un jet d'eau au palais de Ẓāhir. Dans le récit de la restauration complète de l'aqueduc de Ḥailān, ibn Shaddād remarque que depuis cette époque les bassins devinrent la mode pour les maisons d'Alep. Dans les maisons privées, *qāʿa* désigne la salle de réception où il y a de telles fontaines. Ici nous avons donc la façade d'un palais, c'est-à-dire du palais de ʿAziz Muḥammad, bâti en 628 H., date qu'indique le style de son architecture. Il se peut que seule la façade ait survécu à la destruction par Hulagu. Elle diffère des autres bâtiments de l'époque par la richesse des matériaux, basalte et marbres; l'opposition des couleurs,

[1] *qāʿa* est surtout une salle qui sert de demeure, cf. *M. C. I. A. Eg.*, p. 187, note, où il est question du harem; de même ibn Shiḥna dans sa description de l'ancien Bāb al-Ṣaghīr. Les lexicographes l'expliquent plutôt par «cour ouverte, impluvium»; si la dérivation de *durqāʿa* du persan *dargāh* est juste, *qāʿa* قاعة, serait dérivé du pers. *gāh* گاه, cf. le synonyme *qāḥa*, قاحة.

développée d'abord dans des marqueteries de marbres faites pour accentuer des points limités, est employée en grand. Un autre exemple est fourni par la porte de Bāb Qinnasrīn, autre œuvre de l'époque de ʿAzīz Muḥammad. Elle devient la règle à l'époque mamlouke et dégénère rapidement. Mais ce commencement est du meilleur goût et on comprend les paroles d'ibn Shaddād : «trop beau pour qu'on puisse le décrire».

73.

Texte de construction, royal, pas *in situ*, 631 H. — Pierre qui gisait par terre, non loin des ruines du palais, à côté d'un sentier menant vers l'est, 1 m. 20 × 0 m. 42. Inscription sur champ enfoncé, 1 m. 10 × 0 m. 36, quatre lignes, naskhi ayyoubide tardif; la date, écrite en creux, aux coins inférieurs, petits caractères, photographie (Pl. XLV, *b*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 31. *Répertoire*, n° 4067.

(1) بسمله ... . ممّا أمر بعمله مولانا (2) السلطان الملك العزيز محمّد غياث الدنيا والدين ركن الإسلام (3) والمسلمين سيّد الملوك والسلاطين خلّد الله ملكه (4) بتولّى العبد الفقير الى رحمة الله سيف الدين بكتاش الملكى العزيزى (5) سنة احد وثلثين وستّمائة

« Au nom d'Allāh... Voici ce qu'a ordonné de faire notre maître, le sultan al-malik al-ʿAzīz Muḥammad, Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, le pilier de l'islam et des musulmans, le seigneur des princes et des sultans — qu'Allāh perpétue sa royauté! — sous l'administration de l'esclave avide de la miséricorde d'Allāh, Saif al-dīn Bektash, officier d'al-malik al-ʿAzīz, en l'année 631» (1234).

On ne saurait dire à quel bâtiment l'inscription appartenait, mais sa place actuelle n'est pas loin du palais d'al-ʿAzīz; cependant la rédaction est telle qu'on ne peut la considérer comme se référant à la construction du palais, mais peut-être d'une annexe ajoutée postérieurement [1].

Dans la citadelle nous possédons en tout, comme témoins de l'activité des travaux sous ʿAzīz Muḥammad : 1° le fragment n° 39 : reconstruction d'une partie des murailles qui s'étaient écroulées; 2° inscr. n° 65 : restaurations faites au maqām inférieur; 3° n° 71 : reconstruction de la *zardkhāna,* et 4° cette inscription-ci, provenant peut-être d'une addition faite à son palais. Du palais même il ne reste que la façade sans inscription.

Quant à l'enceinte de la ville, le corps de bâtiment presque complet de Bāb al-Maqām date de l'époque de ʿAzīz Muḥammad, sans inscription.

74.

Texte de construction, royal, pas *in situ*, 7..?.. (766 ou 771 H.). — Pierre remployée, le haut mis en bas, comme linteau d'une porte moderne qui conduit à un souterrain. Inscription 1 m. 30 × 0 m. 30, en trois lignes, naskhi

[1] Les mots على قبو آخر, avec lesquels le Dr Bischoff décrit l'endroit, ne doivent pas être interprétés, avec M. Sobernheim, *loc. cit.*, p. 195, comme «auf einem Gewölbebogen in der Zitadelle».

mamlouk, petits caractères. Sur la marge inférieure, des restes illisibles d'une quatrième ligne. Photographie. (Pl. XLV, *a*).

Publication : M. Sobernheim, *loc. cit.*, n° 32.

(1) بسمله ..... أمر بإنشاء هذا السبيل المبارك مولانا السلطان الملك الأشرف [نا]صر

(2) الدنيا والدين شعبان خلّد الله ملكه بإشارة المقرّ الأشرف السيفى أشقتمر الأشرفى

كافل الممالك الشريفة (3) الحلبيّة عزّ نصره بنظر العبد الفقير الى عفو ربّه محمّد بن

سلار الأشرفى المالكى *sic* المنصورى ?? ..... ـاحه (4) ..... صفر?? ..... و[سبعما]ئة]

« Au nom d'Allāh... a ordonné de fonder cette fontaine bénie notre maître, le sultan al-malik al-Ashraf nāṣir al-dunyā wa l-dīn Shaʿbān — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — sur le conseil de son Altesse illustre saif al-dīn Āshiqtimur al-ashrafī, gouverneur de la principauté royale d'Alep — que sa victoire soit glorifiée ! — sous l'inspection de l'esclave avide du pardon de son Maître, Muḥammad ibn Salār, al-ashrafī, officier d'al-malik? al-Manṣūr?.... en 7 ××.

En faisant connaître un chandelier de bronze incrusté provenant de la collection Kircher, Rome, M. Sobernheim a publié le texte et la traduction de la biographie d'Āshiqtimur selon le « Manhal al-ṣāfī » d'abu l-Maḥāsin Yūsuf ibn Taghriberdi [1]. Āshiqtimur était un enfant esclave d'un seigneur de Mārdīn — d'où son surnom al-Mārdīnī — qui le donna au sultan al-Nāṣir Ḥasan. Celui-ci l'éduqua et le fit émir. Sa carrière ne commença qu'après la mort de Ḥasan, sous le sultan Manṣūr Muḥammad — d'où son surnom al-manṣūrī. Après l'accession au trône du sultan Shaʿbān, il fut envoyé comme gouverneur à Alep, poste qu'il occupa à plusieurs reprises, 765-766, 771-775, 775-782. Dès 788 il vécut à Alep, sérieusement malade et il y mourut jeune, en 791. Notre inscription date du règne de Shaʿbān, 764-778.

L'autre personnage, Muḥammad ibn Salār, n'est autre que Muḥammad b. Yūsuf ibn Salār [2], lieutenant de la citadelle en 786 sous le sultan Barqūq. Notre inscription ne lui donne aucun titre, mais il était sans doute lieutenant de la citadelle déjà en 775-778. Les expressions *ishāra* et *naẓr* le prouvent : Āshiqtimur, comme gouverneur de la principauté, est d'un rang supérieur, mais la citadelle est hors de sa juridiction, donc il n'agit qu'en qualité de conseiller, *mushīr;* tandis que le lieutenant, comme représentant direct du souverain, agit comme *nāẓir* [3]. L'emploi des termes, marquant l'activité supérieure de l'homme de rang inférieur, est absolument correct.

[1] *Arab. Gefässinschr. v. d. Ausstellung in Paris, ZDPV* XXVIII (1905), p. 200-205; *Manhal,* ms. ar. Paris 2068, fol. 195 *s.*

[2] Voir inscription n° 42, Porte aux Serpents; M. Sobernheim pensait que Salār était le père de Muḥammad et de Yūsuf, tandis qu'il en est l'ancêtre; ibn Salār est le nom de famille.

[3] Voir les remarques *sub* inscriptions n°s 8 et 9. Je dois ajouter deux observations : déjà à l'époque achéménide, les commandants des villes et des forteresses dans les provinces étaient directement sous les ordres du grand-roi, et hors de la juridiction des satrapes. — Et, en été 1918, j'ai été officiellement chargé par Enver Pacha de fouiller et de conserver la citadelle d'Alep, et ceci dans le but de démontrer que la citadelle d'Alep n'était pas sous la juridiction du vice-roi de Syrie, Djamāl Pacha, mais sous celle du ministre de la guerre.

L'inscription n° 72, datée de 769, disait que sous le règne de Shaʿbān on avait amené l'eau au palais, et nous l'avions interprétée comme désignant une restauration générale des aqueducs de la citadelle. Cette inscription-ci parle de la fondation d'un sabīl, ce qui suppose la remise en état des canalisations et confirme donc notre interprétation. Nous avons ici un autre cas où les textes de plusieurs inscriptions témoignent d'un même grand travail. On donnera à cette inscription une date aussi proche que possible de l'année 769, celle de l'inscription n° 72; les années entre 768 et 770 sont exclues, car Mengliboghā était alors gouverneur; c'est donc soit 766, soit 771.

CHAPITRE III

LA GRANDE MOSQUÉE

SOURCES LITTÉRAIRES

IBN SHADDĀD, *durr,* p. 61 : « Les musulmans, au temps de la conquête, acquirent par traité avec les habitants un terrain pour la grande Mosquée » [1]. « La place occupée par la grande Mosquée était à l'époque byzantine un jardin appartenant à la cathédrale, dont la fondation était attribuée à Hélène, mère [2] de Constantin, fondateur de Constantinople ».

IBN SHADDĀD, *ibidem :* « Information reçue de Bahā al-dīn al-Ḥasan ibn al-Khashshāb : « Le sharīf abu Dja'far al-Hāshimī, al-Ḥalabī, m'a dit que, selon un document qui se transmet dans sa famille depuis le règne des banū Ṣāliḥ (Mirdasides), la partie nord de la grande Mosquée était le cimetière de la cathédrale ».

IBN AL-'ADĪM, *durr,* p. 61 : « Information reçue du qāḍī Shams al-dīn abu 'Abdallāh Muḥammad ibn al-Khiḍr : « La Mosquée d'Alep rivalisait avec celle de Damas pour ses ornements, *fī zakhrafatihi,* ses marbres, et ses mosaïques, *fusaifisā* ». Et on dit : « Ce fut Sulaimān b. 'Abd-almalik [calife de 96 à 99, 715-717] qui l'a bâtie, et voulut la faire aussi belle que l'œuvre de son frère Walīd à Damas ». Ou : « C'est Walīd lui-même [86-96, 705-715], qui en tout cas fit transporter à Alep les matériaux de la célèbre église de Qūrus [Cyrrhus] ».

La tradition veut que les 'Abbāsides aient dépouillé la Mosquée d'Alep comme d'autres monuments des Umayyades en Syrie.

IBN SHADDĀD continue : « Ainsi la mosquée demeura jusqu'à la conquête par Nicéphore, en 351 (962)..., qui l'incendia avec la ville. Saif al-daula, rentré, en répara quelques parties [ce serait en 353-356]. Sous Sa'd al-daula [356-381, 967-991], le domestique de Saif, Qarghūya [3]), construisit la *qubbat al-fawwāra,* coupole du jet d'eau, qui est au milieu [de la cour de] la Mosquée ; la longueur de ses colonnes est de sept empans [de 1 m. 40 à 1 m. 50]. Sous cette coupole est un bassin en marbre blanc, vaste et beau, que l'on suppose avoir été l'autel [4]) d'une des anciennes églises d'Alep. Sur le bord de ce bassin on lit :

هذا ما أمر بعمله قرغوية غلام سيف الدولة بن حمدان فى سنة أربع وخمسين وثلثمائة

« Ceci a été fait par ordre de Qarghūya, l'esclave de Saif al-daula ibn Hamḍān en l'année 354 [5].

[1] Voir Don LEONE CAETANI, *Annali,* III, 285 : « Gli Aleppini... ottennero sicurtà per la loro vita, i beni, le mura della città, le chiese, le case e la cittadella, *ḥiṣn*, dovettero però cedere un'area ove i Musulmani si costruirono una moschea ».

[2] Note : « ou sa fille ».

[3] Edition قرعونه ; — قرغويه est la transcription arabe de pers. — kurde *Gurgōy,* diminutif de Gurgēn <**vrkaina*.

[4] Plutôt « fonts baptismaux ».

[5] Ce serait encore sous Saif. — L'inscription ne se trouve pas sur le bassin qui, selon toute vraisemblance, peut être identifié avec celui de Qarghūya, pl. LXVII *d.* D'après un passage tiré de Ṭabbākh, *I'lām,* II, p. 79, cité par M. SAUVAGET, *Perles,* p. 57, n. 3, l'inscription aurait été effacée en 1302 (1885) ; ce qui serait cinq ans après la publication du livre du Dr Bischoff, qui ne la connaît pas, et dix ans avant la visite de M. von Oppenheim, à qui on a fourni une copie, voir M. VAN BERCHEM, *Inschr. v. Oppenheim* n° 38. Toutes ces indications me semblent inexactes. Voir la note de VAN BERCHEM, *loc. cit.,* p. 36, 2.

Durr p. 63 : « La famille des qāḍīs banū ʿAmmār de Ṭarābulus [1] fit des constructions dans la partie du levant ».

Ibn al-ʿAdīm, *durr* p. 67 : « J'ai lu dans l'histoire de muntakhab al-dīn abu Zakariya Yaḥyā b. abi Ṭayy al-Nadjdjār, al-Ḥalabī [2] : « Les fondations du minaret furent posées à l'époque de [abu l-faḍā'il] Sābiq, [fils de Maḥmūd ibn Ṣāliḥ [469-472, 1076-1079], par les soins du qāḍī abu l-Ḥasan ibn al-Khashshāb [3]. L'architecte, originaire de Sarmīn, creusa les fondations jusqu'aux eaux, et scella les pierres avec du fer et du plomb ; le qāḍī termina l'œuvre sous le règne de Qāsīm al-daula Aqsonqor. Sa hauteur jusqu'à la balustrade est de 97 coudées, en coudées de bras [4], le nombre des marches de l'escalier est de 174 ».

Ibn al-ʿAdīm, d'après Zaid b. Ḥasan al-Kindī [5], sur l'autorité d'al-ʿAẓīmī : aº 482 : dans cette année furent posées les fondations et fut élevé le minaret de la grande Mosquée d'Alep, par les soins du qāḍī abu l-Ḥasan b. Yaḥyā b. Muḥammad ibn al-Khashshāb, au lieu d'un minaret ancien. Il y avait eu, à Alep, un temple du feu [6], ancien bâtiment qui avait déchu et finit par devenir le poêle d'un bain. Le qāḍī se trouva obligé de faire usage des pierres de ce four pour la construction du minaret. Il avait des ennemis qui le dénoncèrent à l'émir régnant, Qāsīm al-daula Aqsonqor, cherchant à l'exciter contre le qāḍī. Aqsonqor le convoqua et lui dit : Tu as démoli un sanctuaire qui m'appartient, à moi et au gouvernement ! Le qāḍī répondit : Ô émir ! c'était un temple du feu, devenu le poêle d'un bain ; j'en ai pris les pierres pour bâtir un temple de l'islam du haut duquel on proclamera le nom d'Allāh, et j'ai écrit ton nom sur ces pierres, pour que la récompense d'Allāh vienne sur toi. Mais si tu décides que je doive rembourser le prix des pierres, de sorte que la récompense d'Allāh sera pour moi, je le ferai ! L'émir s'étonna de ces paroles, approuva le qāḍī, et dit : « Bien, la récompense d'Allah sera pour moi, fais ce que tu voudras ! [note marginale : « le délateur était abu Naṣr b. al-Naḥḥās, le nāẓir d'Alep].

Ibn al-Khaṭīb, la source d'ibn Shiḥna, citait une autre tradition, un peu différente, d'ibn Shaddād, *durr* p. 66, qui figure sous le titre « Minaret » de la grande Mosquée : « Le qāḍī Bahā al-dīn al-Ḥasan ibn al-Khashshāb m'a rapporté que son grand-oncle le qāḍī Fakhr al-dīn abu l-Ḥasan Muḥammad avait terminé la construction de la grande Mosquée en 483 ».

Ce passage important est corrompu : le mot *ʿimārat* construction, contredit le titre *manārat masdjid al-djāmiʿ*. al-Qalānisī, Amedroz, p. 120, écrit, probablement d'après al-Kindī, sub anno 482 : وفيها عمرت منارة الجامع بحلب

[1] Nom corrompu, dans l'édition ; voir Sobernheim, *MCIA Tripoli*, p. 39 ; ils régnaient vers le milieu du vᵉ siècle. Le fragment d'une de leurs inscriptions se trouve au musée de Beyrouth, *Répertoire* nº 2871.

[2] Yaḥyā est la source d'ibn al-ʿAdīm pour les événements de l'époque de Saif al-daula (351) jusqu'à la mort de Zengi (541) ; ailleurs, il donne le texte d'une inscription sur l'ancienne porte du mashhad al-Muḥassin, démolie en 585. Sur la copie des *fawā'id al-djailiyya* (voir sous 'Bāb al-Naṣr') faite pour M. Sobernheim, je trouve une note marginale concernant Yaḥyā : « Cf. Weist, Oxford, n. 316, from his work كنز الموحدين فى سيرة صلاح الدين [donc une biographie de Saladin], mentioned by Ṣafadī in his obituary notice, Br. M. add. 23, 359, fol. 258 *s*, quoting the *irshād* of Yāqūt : « Yaḥyā b. Ḥāmid abi Ṭayy b. Ẓāfir b. al-Nadjdjār b. ʿAlī b. ʿAbdallāh al-Ḥalabī ». Je ne le trouve pas dans l'édition des *irshād* de Margoliouth. Un autre ouvrage عقود الجواهر فى سيرة الملك الظاهر, une biographie de Ẓāhir Ghāzī, traitant aussi de l'histoire d'Alep, est cité par ibn Shaddād, *durr* p. 146, comme source d'une information sur les revenus de l'État en 609 H. [Selon M. Sauvaget, *Perles*, p. 140, ibn Shaddād le cite aussi pour la construction du bain et de l'hôtel ʿAfīf al-dīn ibn al-Ruzzīq (Zuraiq ?) en 608 H.].

[3] Sur ce qāḍī et sa famille voir sous 'Turbat banūl-Khashshāb'.

[4] Longueur exacte indéterminée ; la hauteur réelle jusqu'à la balustrade est d'environ 38 mètres, jusqu'au sommet 45-46 mètres ; 97 coudées du Firdaus équivalent à 42 m. 3 ; 174 marches de 22 centimètres donnent 38 mètres.

[5] Voir Yāqūt, *irshād* I, biogr. 94 : né à Baghdad en 510, mort à Damas en 597 ; possédait une belle bibliothèque à la Mosquée des Umayyades, voir sous 'Turbat banu l-Khashshāb'.

[6] Sanctuaire de l'époque hellénistique, et non zoroastrien.

Et le *ms. ar. Mus. As. St. Pétersb.* 522 *a* porte : وفى أيّام قسيم الدولة جدّد عمارة حلب الموجودة فى زماننا هذا وجدّدت فى سنة اثنين وثمانين وأربعمائة où *ʿimārat* est dépourvu de sens. Il faut lire partout *manārat* pour *ʿimārat*. Ce qui importe, c'est que si les sources parlent du commencement des travaux en 482 ou de leur achèvement en 483, elles ne parlent que du minaret, non d'une reconstruction de la Mosquée à cette époque.

Ibn Shaddād, *durr* p. 67 : « Zain al-dīn ibn al-ʿAdjamī, al-Ḥalabī, m'a raconté, d'après son père [1] : La nuit du lundi, 8 shawwāl 575 [2], un violent tremblement de terre ébranla Alep ; la plupart des maisons s'écroulèrent, beaucoup d'habitants périrent, le minaret bougea et le croissant de son sommet fut lancé à une distance de 600 pas, et se fendit » [3].

En se basant sur ce passage, M. van Berchem avait d'abord pensé que le grand minaret actuel ne pouvait être la construction primitive ; mais le texte ne parle pas d'une destruction, même pas d'un dommage sérieux, il dit seulement que les seuls dégâts furent la perte du croissant et une fente. La fente se voit encore : elle descend d'en haut jusqu'au deuxième étage.

Ibn Shaddād, *durr* p. 63 : « La nuit du mercredi, 27 shawwāl 564 (23 juillet 1169), sous le règne de Nūr al-dīn [4], les Ismaʿiliens mirent le feu à la Mosquée qui fut consumée avec les bazars attenants. Nūr al-dīn mit tout ses soins à la rebâtir, fit tailler des colonnes jaunes [5] de Baʿadīn et en fit apporter d'autres de la Mosquée de Qinnasrīn, parce que les colonnes de marbre de la Mosquée, fendues et rongées par le feu, ne pouvaient plus servir. Il y avait des bases de colonnes et quelques chapiteaux dans le sol [6] de la cour ; on les recueillit et on les remonta dans les portiques du Levant ».

« La moitié sud de la nef du Levant — qui fait partie à présent [ixᵉ siècle] de la nef du sud — était un bazar constitué en waqf en faveur de la Mosquée — contigu au bazar *al-bazz* [7] à droite en entrant par la porte du sud — dont le plan n'était pas un rectangle. Nūr al-dīn voulut lui annexer cette partie et consulta le juriste ʿAlā al-dīn ʿAbdalraḥmān al-Ghaznawī qui déclara l'annexion licite ; [ibn al-ʿAdīm dit : « j'ai lu la fatwa de la main d'al-Ghaznawī »]. Il démolit donc le bazar et l'annexa à la Mosquée qui y gagna en largeur et en beauté — Il la dota de beaucoup de wakfs ».

Ibn Shaddād, *durr* p. 64 : « On m'a informé que le mur de la nef du sud, *qibliyya*, qui donne sur la cour, est un vestige des constructions de Nūr al-dīn ».

Abu Dharr, *kunūz al-dhahab* [8] : « Le mur du miḥrāb et celui de la cour [c. à d. mur N et S de la *qibliyya*] avaient des arcs et des fenêtres, dont les restes subsistent [9].

[1] Voir l'histoire de la famille sous 'Madrasa al-Karīmiyya'.

[2] Date de l'édition ; le manuscrit ar. Paris, 1683, fol. 26 *b*, porte 576 ; ibn al-ʿAdīm, trad. Blochet, p. 39 : « 12 shawwāl 565, un an après l'incendie de la Mosquée en 564 ». La vraie date est 565.

[3] تشقّقت, scil. المنارة ; j'ai pensé d'abord, comme M. Sauvaget, que c'était le croissant qui avait été brisé.

[4] Ibn al-ʿAdīm, Blochet, p. 39, confirme le récit et la date ; le manuscrit ar. Paris, 1683, cité par Blochet, semble contenir deux erreurs : *al-malik al-nāṣir* au lieu d'*al-ʿādil* et 574 pour 564.

[5] Ed. الاعدة الصفر et عمد de Baʿādīn, à peine correct ; il semble que رخام, manque. — Baʿādīn, village dans la région des sources de ʿAin al-Tell, est connu pour ses carrières, cf. ibn Shiḥna, *durr* p. 256 : lieu de plaisance, avec un *qaṣṭāl* bâti par son grand-père maternel l'émir Sharaf al-dīn Mūsā.

[6] قواعد العمد, cf. ibn Ḥauqal, p. 115 [و] ومعاقد وقواعد رؤوس اساطينه. J'interprète les mots « dans le sol » comme indiquant l'existence de restes préislamiques sous la grande Mosquée, comme on en trouve dans tant d'autres mosquées d'Alep.

[7] Edition البن ; à lire البزّ, *βύσσος*, cf. *al-bazzāzīn*.

[8] Chez Ṭabbākh, voir *infra*, p. 148.

[9] Le texte a قارى, du grec *καμάρα*, et مناظر ; l'inscription de Nūr al-dīn à la grande Mosquée de Raqqa emploie pour une construction analogue les termes *qanṭara*,

Ces renseignements sont exacts : les murs du fond, comme ceux sur la cour, consistent en un système d'arcs, mais d'arcs remplis; un des œils-de-bœuf du mur du fond porte l'inscription n° 78. — En entreprenant une grande reconstruction vers 846 (1442), on examina les fondations de ce mur et on découvrit qu'il était construit sur une rangée d'arcs, que l'on considéra comme une construction antique, et non une fondation (voir plus bas). Cette conclusion est probablement erronée, car Vitruve écrit III, 4 : «fundationes...fodiantur...supraque terram parietes extruantur sub columnas dimidio crassiores quam columnae sunt futurae (stereobates), spirarumque projecturae non procedant extra solidum... intervalla autem *concameranda* aut solidanda festucationibus, uti distineantur». Les traditions de métier romain persistent en Syrie jusqu'à des époques beaucoup plus récentes, et cette coutume romaine, très justifiée, de fonder une série de piliers sur une arcade et non sur des blocs isolés, semble avoir été encore employée à l'époque umayyade, ou à l'époque de Nūr al-dīn.

Ibn Djubair, le voyageur espagnol, décrit, en 581 (1185) la mosquée de l'époque de Nūr al-dīn. A part le miḥrāb et le minbar, voir *infra*, il cite surtout la cour, les «cinquante et quelques arcades» qui donnent sur cette cour, son beau pavé en grandes plaques, *balāṭ*, et les deux puits. Sa description s'applique parfaitement à l'état actuel, et on voit qu'aucun détail essentiel n'a été changé. Le nombre des arcades est de 51, ou, si l'on veut, de 54. Il s'ensuit, qu'à l'intérieur aussi, chaque pilier actuel occupe la place d'une colonne ancienne. Le pavé a été réparé, mais est ancien dans l'ensemble. Et les deux puits existaient avant 581, fait qui appuie l'identification du plus petit avec la *qubbat al-fawwāra* de Qarghūya, de 351.

De l'activité de Nūr al-dīn, ibn Shaddād passe à une description des citernes, *ṣahāridj*, de la Mosquée, dont l'installation date, en effet, de la même époque. «Ibn al-ʿAdīm cite un récit de son père et de son oncle abu Ghānim» [1] — puis suit une longue histoire d'un visiteur nocturne anonyme qui donne, deux fois, la somme de mille dinars à dépenser en faveur de la Mosquée, ce qui permet au *mutawallī* d'exécuter le plan qui lui est cher, de fournir à la Mosquée, au lieu de l'eau salée des citernes d'Alep, l'eau douce d'un réservoir alimenté par le grand aqueduc de Ḥailān. Cet aqueduc, reconstruit par Nūr al-dīn, entrait en ville par Bāb al-Arbaʿīn et passait à la Ḥalāwiyya, fait qui donna au mutawallī l'idée d'en profiter. A présent, les bouches d'eau se trouvent à l'extrémité ouest du portique nord, près du minaret, voir inscr. n° 85, c'est-à-dire dans la partie de la Mosquée voisine de la Ḥalāwiyya. Le grand puits à coupole dans la cour, vu par ibn Djubair en 581, me semble avoir été fondé en même temps que le réservoir et joint plus tard directement à l'aqueduc.

Dans le récit des reconstructions à l'époque du sultan Djaqmaq, vers 846 (voir plus bas), on attribue l'affaissement du mur nord de la *qibliyya* à l'existence, dans la cour, de ce réservoir, qui était alors hors d'usage (fait confirmé par ibn al-Khaṭīb, *durr* p. 66).

de grec *κέντρον*, et *rukn*, arc et pied-droit. Les *manāẓir* sont évidemment les œils-de-bœuf dans l'axe des pieds-droits entre les arcs; ceux qui donnent sur la cour peuvent avoir été à l'origine de vraies fenêtres; les autres étaient de fausses fenêtres.

[1] Ce passage touche au problème d'histoire littéraire; il montre qu'ibn Shaddād a fait usage du livre presque contemporain d'ibn al-ʿAdīm. — Les deux banu l-ʿAdīm florissaient vers 570-580, voir sous 'Ḥalāwiyya', miḥrāb.

Ibn Shaddād, *durr* p. 66, donne une «information reçue de Bahā al-dīn al-Ḥasan ibn al-Khashshāb, concernant ce que raconte aussi, sur la même autorité, ibn al-ʿAdīm [1] : L'astronome al-Faḍl b. al-Iklīl, al-Ḥalabī, raconte : «En creusant la citerne au milieu de la grande Mosquée, on trouva l'image d'un lion en pierre noire, placé sur une plaque, *balāṭ*, noire, sa face tournée vers la *qibla*. On le changea de place, et tout ce qui devait arriver à la Mosquée arriva, tremblements de terre, incendies etc.».

Ce récit est vrai et est corroboré par un autre récit d'une découverte analogue faite à la citadelle, où le lion et d'autres sculptures existent encore [2]. Ce qu'on décrit est un pilastre hittite, découvert *in situ*, orienté comme tout le temple. Le stratum sous la cour de la Mosquée doit contenir un monument hittite, que l'on peut supposer être un temple datant des époques pré-helléniques de la ville; la cathédrale et la Mosquée d'Alep sont une illustration de la loi générale de continuité des places de culte. Les superstitions qui se rattachent au remploi de pareilles dépouilles sont intéressantes à noter.

Ibn Shaddād, *durr* p. 50, description de la citadelle : «En 600 (1203-1204), l'ancienne *bāshūra* de l'entrée de la citadelle s'écroula en tuant un certain nombre de personnes, entre autres «le maître Thābit, ibn Sfvys [3], qui avait bâti le mur sud de la grande Mosquée, dans lequel se trouve le miḥrāb...».

Nous ne possédons aucune indication littéraire ou épigraphique de travaux exécutés depuis Nūr al-dīn, 654-658, jusqu'à la destruction par les Tatars, en 658. L'architecte qui périt en 600, est donc probablement l'architecte de Nūr al-dīn. Son nom Thābit ibn Shuqwaiq rappelle le nom d'abu l-Ghanāʾim ibn Shuqwaiq, qui s'appelle abu l-Ghanāʾim b. abi l-Faḍl ibn (Shuqwaiq?) dans l'inscr. n° 115, datée de 569 H.

Ibn al-Khaṭīb, *durr* p. 64 : «Hélas, la Mosquée fut brûlée pendant le sac des Tatars en 679 [erreur dans le texte], par le seigneur de Sīs».

Ibn Shaddād, *durr* p. 68, plus explicite : «Lorsque les maudits Tatars [4] s'emparèrent d'Alep, le dimanche, 10 ṣafar 658 (26 janvier 1260), le seigneur de Sīs (= la Petite Arménie) entra de force dans la Mosquée, y massacra beaucoup de gens et mit le feu à la nef du sud; l'incendie se propagea vers le sud-ouest, à la Ḥalāwiyya; le bazar des *bazzāzīn* [5] devint aussi la proie des flammes. Alors, ʿImād al-dīn al-Qazwīnī informa Hulagu des actes de vandalisme commis contre la Mosquée et les églises [6] et Hulagu donna l'ordre de les faire cesser, d'éteindre le feu, et de mettre à mort les gens de Sīs. On réussit à en tuer beaucoup, mais pas à arrêter l'incendie. Alors Allāh envoya une grande pluie qui éteignit le feu. Ensuite, le ṣūfī Nūr al-dīn Yūsuf al-Salmāsī prit soin du nettoyage de la Mosquée, et on enterra les musulmans tués dans des silos à blé, *djubāb lil-ghilla,* dans la nef

[1] Autre preuve qu'ibn Shaddād a eu connaissance du livre d'ibn al-ʿAdīm.

[2] Voir sous 'Citadelle', palais de ʿAzīz Muḥammad.

[3] Une pareille racine n'existe pas en arabe; le nom est peut-être une corruption de شقويق, cf. inscr. n° 115, mashhad Ḥusain. [Cette supposition est confirmée par la note de M. Sauvaget, *Perles,* p. 215 : «Ibn al-ʿAdīm, *bughyat,* ms. ar. Stambul, t^e viii, *f.* 154 v°, donne شقويق au lieu de سفويس].

[4] *al-makhdhūlūn,* désignation constante des Tatars. L'expression la plus fréquente pour la courte domination est *istilā* «prise de possession», tandis que l'événement analogue, la conquête par Tamerlan, est appelé suivant la règle *fitna,* à peu près «la débacle timouride».

[5] Voir *supra,* le *bāzār al-bazz*.

[6] Il faut donc que des églises aient échappé à la transformation de 519; Hulagu n'était pas encore musulman, et les deux religions en appellent à lui comme à un neutre, ce qui montre les rivalités des diverses religions à l'époque tatare. — [M. Sauvaget interprète différemment l'expression obscure du texte : les gens de Sīs, en tant que chrétiens, auraient attaqué la Mosquée, mais non les églises. Cela ne me semble pas un motif pour mettre Hulagu en colère contre eux].

du nord. ʿIzz al-dīn Aḥmad, un des *bitikdjis,* secrétaires [1], légua — avec l'agrément de son frère [son héritier] — toute sa fortune à Allāh, vingt mille dirhams, dont dix-huit mille furent dépensés pour la reconstruction des murs, deux mille pour les tapis et l'éclairage».

Ici finit le récit d'ibn Shaddād, qui s'était réfugié au Caire et refusa l'offre de Hulagu d'accepter le poste de qāḍī al-quḍāt de la Syrie. Ibn Shiḥna ajoute p. 69 :

«Sous le règne de malik al-Ẓāhir [Baibars, 659-676], on badigeonna les murs réparés, on jeta les fermes à double pente sur les nefs méridionale et occidentale, et on les couvrit d'un toit solide».

Ibn Shiḥna *durr* p. 76 : (après l'incendie du maqām de la citadelle par les Tatars) Saif al-daula abu Bakr b. Iliyās, le shiḥna de la citadelle et inspecteur des munitions, et Sharaf al-dīn abu Ḥāmid ibn al-Nadjīb prirent la tête de st. Jean et la portèrent de la citadelle à la grande Mosquée de la ville, où on l'ensevelit à l'ouest — ou à l'est — du minbar, et on lui fit une *maqṣūra*» (arcade et grille du tombeau, pl. LXV *a* et LXVII *a*).

Cette chapelle, *maqṣūra,* est à l'ouest du miḥrāb [2].

Ibn al-Khaṭīb, *durr* p. 64 : «Qarasonqor, devenu gouverneur d'Alep [3], restaura la Mosquée sous la gestion du qāḍī Shams al-dīn ibn Ṣaqar al-Ḥalabī ; les travaux furent terminés en radjab 684 (septembre 1285)».

Abu Dharr, *kunūz al-dhahab* [4], donne un texte plus détaillé : «Le toit de la grande Mosquée était à dos d'âne [5] comme celui de la Mosquée de Damas [suit la remarque citée en haut, sur le mode de construction de ces murs]. Après l'incendie causé par les Tatars, le qāḍī ibn Ṣaqar la reconstruisit en voûtes, mais le gouverneur [Qarasonqor] lui fit des reproches : «C'est une écurie ce que tu as bâtie!».

Ibn al-Khaṭīb, *durr* p. 64 : «Alṭynbogha al-ṣālihī, comme gouverneur d'Alep [6], restaura la nef du levant».

Ibn Shiḥna, p. 80 : «Dans la grande Mosquée, partie nord du portique oriental, il y a un *maudiʿ* vénéré de Mashriq al-ʿābid».

Ibn al-Khaṭīb, *durr* p. 64 : «824 (1421), la nef du couchant s'écroula. Elle avait eu un toit à double pente, et l'émir Yashbek al-Yūsufī [7], gouverneur d'Alep, avait voulu le remplacer par des voûtes, *qubw,* mais il mourut après l'avoir à peine commencé. On continua sur les fonds de la Mosquée, tandis que lui y avait employé une partie de sa propre fortune, et on fit la construction en pierre et en mortier de chaux, avec le toit voûté».

Abu Dharr, *kunūz* [8] : «Sous le règne de malik al-ẓāhir Djaqmaq [842-857] et sous le gouvernement de Qānibāy al-Ḥamzāwī et pendant l'administration des affaires par Zain al-dīn ʿUmar ibn al-Ṣaffāḥ [9], une différence d'o-

(1) Ibn Shiḥna s'oppose à cette traduction d'ibn al-Khaṭīb — qui est néanmoins juste — que *bitikdji* serait «l'auteur, le copiste d'un livre». Les trois personnages de l'entourage de Hulagu sont des musulmans persans. L'ordre de punir les gens de Sīs jette une lumière favorable sur Hulagu.

(2) Voir plus haut la remarque contradictoire d'ibn al-Khaṭīb.

(3) Deux fois gouverneur, en 681-691. et en 699-709 voir la notice biographique par M. Sobernheim, *sub* n° 171. Les inscriptions confirment la date 684 ; pendant sa deuxième période le gouverneur a augmenté l'ameublement de la Mosquée.

(4) Voir plus bas, et cf. la traduction de M. Sauvaget, *Perles,* p. 59, n. 2.

(5) *djamalūn* «bosse de chameau», dos d'âne, comble à deux versants, voir l'inscription de Nūr al-dīn à Raqqa, n° 561, *Archæol. Reise,* I, p. 4 *s,* et II, p. 360 *s;* van Berchem remarque, contre Dozy, que *djamalūn* n'est jamais «voûte», mais toujours une charpente ; voir plus bas sous «*Sidillā*».

(6) Le nom d'Alṭynbogha n'est pas rare à cette époque mais aucun des personnages ne se prête à une identification, sauf Alṭynbogha al-ṣalāḥī al-nāṣirī, deux fois gouverneur, en 714-717 et en 731-739, voir sa biographie *sub* n° 173. L'adjectif d'appartenance rare *al-ṣalāḥī* est corrompu par mégarde dans la forme fréquente *al-ṣāliḥī*.

(7) 820-824, voir sa biographie p. 56.

(8) Cité par Muḥammad Rāghib al-Ṭabbākh, *Iʿlām,* IV (1925), p. 48 *s;* voir la traduction de M. Sauvaget, *Perles,* p. 59, n. 2.

(9) Les termes sont *kafīl* et *malāku amri Ḥalab,* garant et plénipotentiaire, comme s'il y avait eu une commission permanente, outre celle des architectes organisés avec un chef. — Pour Qānibāy, voir inscr. n° 225 et sa biographie ; il était gouverneur en 843-848 et en 857-860. Ibn al-Ṣaffāḥ apparaît dans un édit du Mūristān Arghūn, daté 846 (1442), voir inscription n° 229 et cf. *sub* 'Ṣaffāḥiyya'. La date de l'événement se place peu avant 853, probablement vers 846.

pinion surgit entre les ingénieurs, dont le chef était ʿAlī b. al-Raḥḥāl, au sujet du mur dans lequel sont percées les portes de la *qibliyya*. Le milieu de ce mur commençait à pencher et à perdre son aplomb d'une manière menaçante, comme les ingénieurs venaient de le constater. Au-dessus de la porte (principale) était un fronton *nasr* [1], bâti en pierre *hiraqlī,* d'où saillait une corniche, *rafraf* [2], ajoutée récemment par le gouverneur Qaṣrauh [3] (Pl. LXVII *b*). Notre shaikh, ibn al-Khaṭīb [4] arriva juste au moment où des fentes et des dislocations se montraient dans les voûtes qui retombent sur le mur. Les dévots étaient en train de faire la prière du vendredi, et le *khaṭīb* était en chaire, lorsque de la terre commença à couler des fissures... Alors arrivèrent le gouverneur Qānibāy al-Ḥamzawi accompagné d'ibn Ṣaffāḥ... et les ingénieurs et architectes, stupéfaits. On proposa d'abattre le mur, mais le gouverneur objecta que cela pourrait entraîner la chute du minaret [5]. D'autres conseillèrent de creuser des tranchées dans la cour pour examiner les fondations ; le gouverneur pensa que l'eau qui s'échappait de la citerne sous la cour était la cause de ces dégâts. On creusa et on constata que le mur reposait sur des arcs, d'où l'on conclut, que le constructeur l'avait bâti sur des fondations antiques au lieu de descendre jusqu'au roc vif. D'autres voulaient renforcer les fondations, et on commença à vider la citerne. Enfin on se sépara sans résultat. Un des architectes était d'avis, que si l'on jetait à bas le fronton au-dessus de la porte (principale) ainsi que les voûtes fissurées [dont la poussée avait fait céder les murs], le mur cesserait de bouger. L'architecte en chef, ibn al-Raḥḥāl, en parla à l'auteur du récit — [ibn al-Khaṭīb?] — et celui-ci donna l'ordre d'abattre les voûtes qui retombaient sur le mur. On aurait dû le faire peu à peu et avec précaution, mais on se hâta, et tout d'un coup, tout le reste des voûtes s'écroula. Le sultan Djaqmaq, informé, envoya la somme de mille dinars, mais ibn al-Ṣaffāḥ, par crainte de sa sévérité connue, n'osa dépenser que très peu pour la construction des éperons de butée intérieurs [6], en faisant usage des pierres du fronton [7]. En effet le mur, comme auparavant, ne bougea plus et n'avait plus besoin d'être renforcé» [8]. (Sur la Grande Mosquée, voir les pl. LII à LV et LXIV à LXVII).

(1) *nasr* «aigle» : le triangle bas du fronton rappelle la silhouette d'un aigle aux ailes éployées. Cette signification ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais l'auteur veut éveiller, en employant ce mot, l'image de la Mosquée des Umayyades, dont la coupole porte — dès l'époque d'ibn Djubair — le nom de *qubbat al-nasr,* parce qu'elle surmonte le grand fronton. *Nasr* ne diffère en rien du terme grec *ἀετός* pour les frontons des temples, cf. Pindare, *Ode Corinth. :* «le roi des oiseaux sur les temples des dieux» ; ou Aristophane, *Oiseaux,* v. 1105 *ss,* voir Herzfeld, *Iran. Felsreliefs,* p. 179 *s*. Le mot ne se trouve qu'en Syrie et pourrait être une traduction, faite à Damas, de *ἀετός*. — Pour l'idée, comp. 1001 *Nuits,* éd. Caire 3,215, histoire du vizir égyptien visitant Solomon : toute l'armée d'hommes, de djinns et d'animaux est rangée en haie, de l'Egypte jusqu'à Jérusalem, والطير نشرت اجناحتها لتظلهم

(2) Dozy, *Suppl.,* «auvent, petit toit en saillie». A rapprocher de *raff,* de l'aram. RPPVT, S. Fraenkel, *Aram. Fremdw.,* p. 13 «fenêtre grillée», mieux «fenêtre en saillie» ; Dozy «corniche en saillie, étagère». Dans le dialecte de Baghdad, *raff* est une planchette en bois sur consoles ; une étagère. *Ṭabarī,* III, 1719 : dans le trésor de Qabīḥa, mère d'al-Muʿtazz, les bourses d'argent et les coffrets à bijoux sont arrangés sur des *rafraf* le long des murs. Cf. *ruffa* «partie du toit d'une tente qui sort au delà des parois verticales». De Gœje, *Ṭabarī Gloss.,* cite Fā'ik : رفيف الفسطاط والسحاب ورفرفهما ما تدلى منها كالذيل La planche LXVII *b,* montre la corniche de Qaṣrauh très saillante, supportée par des consoles.

(3) De 830-837, voir la notice biographique, par M. Sobernheim, *sub* 'al-Anṣārī et n° 221.

(4) Il me semble que l'auteur du récit entier est ibn al-Khaṭīb, qui — dans un passage que j'ai omis ici — parle à la première personne en disant «je pensais, etc.».

(5) Il n'y a aucune connection entre ce mur et le grand minaret, mais il est également difficile de croire à l'existence d'un second minaret ancien près de ce mur.

(6) *al-bawāriz* البوارز التى على الحائط

(7) Abu Dharr? ajoute : «une partie fut aussi employée pour le passage de la porte orientale, qui cependant demeura sans *rafraf :* le qāḍī ibn al-Shiḥna y construisit un auvent en shaʿbān 853» (septembre 1449).

(8) Ou : «il n'est pas nécessaire de faire davantage».

GRANDE MOSQUÉE, MINARET : Inscriptions 75-77.

Tour sur plan carré, 4 m. 95 de côté, hauteur jusqu'à la corniche principale env. 38 mètres, jusqu'au sommet 45-46 mètres, divisée en cinq étages par des entablements, sans compter le pavillon du haut (voir les planches LVI à LXIII.)

75, A-D.

TEXTE DE CONSTRUCTION, royal, *in situ,* 483 H. — Bandeau A, sur la frise de l'entablement du premier étage, commençant à l'angle S.E. et parcourant les quatre faces, à 2 mètres au-dessus du toit plat de la nef N. Chaque côté de 4 m. 95 sur 0 m. 55, coufique fleuri très riche, grands caractères. — Sur chacune des faces E, S et O, il y a en outre un bandeau B, C, et D sur l'architrave de l'entablement, 4 m. 65 sur 0 m. 33, mêmes caractères, sauf les mots *a'azza 'llāhu naṣrahu* du côté E, qui sont écrits en naskhi archaïque. Enfin, sur la face S, encore au-dessous, un grand cartouche allongé, 1 m. 54 sur 0 m. 60, en deux lignes, mêmes caractères coufiques.

Répertoire, n° 2783.

A.

(S) بسمله ..... جدّدت هذه المأذنة فى دولة مولانا (O) السلطان المعظّم شاهنشاه الأعظم
سيّد الأمم مولا العرب والعجم سلـ[N]ـطان أرض الله ركن الإسلام والمسلمين معزّ الدنيا
والدين جلال الدولة (E) أبي الفتح ملكشاه ابن محمّد يمين أمير المؤمنين نصّر الله سلطانه

B.

وأيام الأمير الأجلّ المظفّر قسيم الدولة ونصير الملّة آلپ أبي سعيد آق سنقربك
مولا أمير المؤمنين اعزّ الله نصره

C.

ممّا أبتداء بإنشائه وهـ[.....]ابه القاضى ا[لأ]جلّ ابي الحسن محمّ[د بن يحـ]ـيى؟ [ا]بن؟
محمّد [بن] الخشّاب رحمه الله

D.

إنّما يعمر مساجد الله من آمن بالله واليوم الآخر وأقام الزكٰوة

E.

صنعة حسن بن معرح؟ السرمانى سنة ثلث وثمانين واربعمادة

« Au nom d'Allāh... a été reconstruit à neuf ce minaret sous le règne de notre maître, le sultan auguste, le roi des rois suprême, le seigneur des peuples, le maître des Arabes et des non-Arabes, le sultan de la terre d'Allāh, le pilier de l'islam et des musulmans, mu'izz al-dunyā wa l-dīn, djalāl al-daula, abu l-fatḥ Malikshāh, fils de Muḥammad, le bras droit de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie sa souveraineté! — (B) et durant l'époque

de l'émir éminent, le victorieux, l'associé au pouvoir et le défenseur de la communauté, Alp abu sa'īd Aq Sonqor Bek, client de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie sa victoire! — (C) De ce dont la fondation a été commencée et la... a été ...ée par le qāḍī éminent abu l-Ḥasan Muḥamma[d, fils de? Yaḥ]yā? f[ils de] Muḥammad [ibn] al-Khashshāb — qu'Allāh ait pitié de lui! (D) *Cor.* 9, 18 : Que les mosquées d'Allāh soient visitées par ceux qui croient en Allāh etc.» (E) Œuvre de Ḥasan, fils de Muqrī? al-Sarmānī, en l'année 483» (1090).

En C, ابتداء doit être passif, cf. la graphie مصطفا au n° 77 B. Il me semble qu'il y avait une deuxième expression *wa... bi... ā'ihi,* en parallèle avec... *inshā'ihi;* la kunya du qāḍī apparaît au génitif. Son nom a été martelé intentionnellement à une époque reculée; tous les

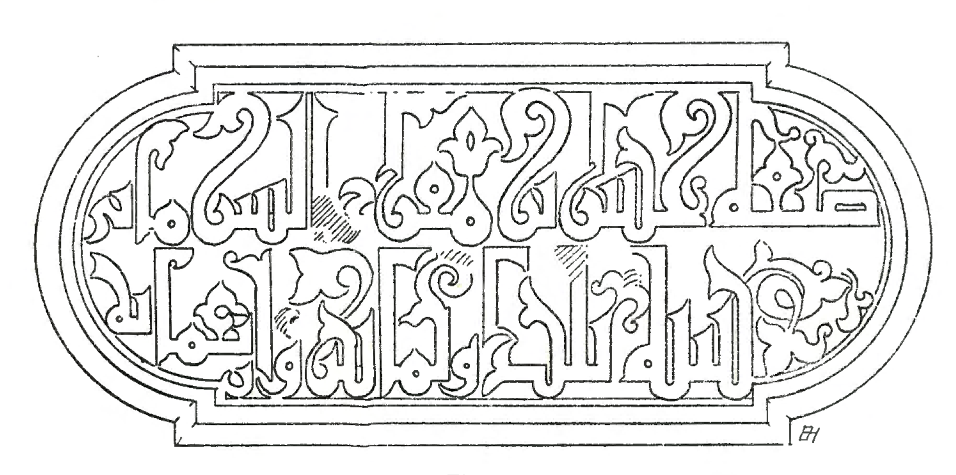


Fig. 60.

signes en sont affectés, ceux mis entre crochets jusqu'à être illisibles. Il se peut que les trois بن qui manquent aient été rejetés hors de la ligne en petits caractères; ou aussi que le texte n'ait porté que « abu l-Ḥasan ibn Muḥammad al-Khashshāb ». Lorsque j'ai relevé cette inscription, en 1908, j'étais inexpérimenté; je crois qu'aujourd'hui je pourrais la déchiffrer entièrement sur place.

B commence par un و clair. Sur les inscriptions de Malikshāh et de Tutush, à la Mosquée des Umayyades, voir M. VAN BERCHEM, *Inscr. Ar. de Syrie,* 1897, p. 14, de l'année 475, on a «*fi khilāfati,* sous le califat de la dynastie 'abbaside; *ayyāmi* époque de l'imām al-Muqtadī;... *wa fī daulati,* et sous le règne du sultan... Malikshāh...; *wa ayyāmi,* et l'époque de son frère ... Tutush; *wa fi ayyāmi wizārati* et à l'époque du vizirat de ...Niẓām al-mulk...». Ici simplement *fi daulati l-sulṭāni* et *wa ayyāmi l-amīri.*» « A l'époque du vizirat» indique que dans les cas où *ayyām* apparaît devant le nom d'un gouverneur, le mot *wilāyati* est sous-entendu. Ces formules n'impliquent aucune contradiction avec la règle, que *ayyām* ne figure que devant le nom d'un prince. Le *wāw* initial prouve en même temps que les diverses parties de l'inscription forment un tout. — Enfin, la formule جددت فى دولة ... وأيّام ... مما ابتدا بانشائه me semble confirmer la tradition, que la construction était en fait commencée avant le règne de Malikshāh et d'Aqsonqor. —

E. Le nom du père de l'architecte (fig. 60) peut être lu de diverses façons : la finale est anormalement petite pour un ح et pourrait être un ى; théoriquement, une douzaine de lectures sont possibles; cf. مفرح au mashhad 'Alī sur l'Euphrate, *Islam* V, p. 367.

76, A, B, C.

Textes coraniques, *in situ*. (Pl. LVIII et LIX.)

Chaque étage du minaret porte des inscriptions. Les entablements conservent la division tripartite en architrave, frise et corniche des entablements ioniques dont ils dérivent. Au lieu des sculptures grecques, c'est l'inscription qui occupe ici toute la hauteur de la frise. Les détails des ornements floraux des inscriptions sont les mêmes que ceux de la *sima* du premier étage, des chapiteaux des pilastres d'angle du troisième, des alvéoles et consoles du cinquième, et ne laissent subsister aucun doute que les inscriptions formaient, dès le début, un élément essentiel du projet de l'édifice. Toutes les inscriptions sont contemporaines de la seule et unique construction du minaret [1].

A.

Deuxième étage, grand bandeau, commençant, comme B et C, à l'angle nord-est et parcourant les quatre faces du minaret. Coufique fleuri, mais d'un autre type que celui de l'inscription n° 75 : plus serré, les verticales allongées et bien prononcées.

Cor., 2, 121 et 122 : «Lorsque Ibrāhīm et Isma'īl eurent élevé les fondements de la maison, ils s'écrièrent : agrée-la, ô notre Seigneur, car Tu entends et connais tout!» etc.

La 'Maison' est la Ka'ba, les deux 'prophètes' sont considérés comme les premiers musulmans.

B.

Troisième étage, grand bandeau, même disposition, mais en naskhi 'seldjoukide', sans aucun point ni signe. Cette écriture archaïque, qui se trouve sur un grand nombre d'inscriptions seldjoukides en Iran, se détache sur un fond de rinceaux, identique à celui de beaucoup d'inscriptions coufiques de l'époque, dont l'écriture est souvent, mais à tort, appelée «coufique fleuri». L'inscription commence, à l'angle N. E., par *Cor.*, 33, 56 :

«Allāh et les anges prononcent des bénédictions sur le prophète» etc.

Au milieu de la face Sud commence une dévotion aux douze imams :

اللهمّ صلّى على محمّد المصطفا *sic* وعلىّ المر[تضى الخ]

«Ô Allāh, accorde Ta bénédiction à Muḥammad l'élu, à 'Alī l'agréé», etc. [2].

[1] Dans une étude «Mshattā, Ḥīra et Bādiya», *Jahrb. d. Preuss. Kunstsmlg.*, 1921, II/III, p. 141, j'avais écrit «Der ganze Turm, das Werk des Meisters Ḥasan aus Sarmīn, aus einem Guss, hat alle Erdbeben sogut wie unbeschädigt überstanden und ist, ohne eine einzige Veränderung erlitten zu haben, auf uns gelangt*). Daher ist er das bedeutungsvollste Denkmal des islamischen Mittelalters in Nordsyrien». [*) Bis ich van Berchem davon überzeugte, musste ich einen förmlichen Kampf ausfechten; am 12. 2. 1910 schrieb er mir : «Ich muss Ihnen gestehen, dass ich mit meiner letzten misstrauischen Karte doch etwas diplomatisch verfahren bin, So ganz für eine Flickung war ich nie — [er hatte geäussert die naskhi Inschrift könnte nachgetragen sein]—, ich hatte nur Bedenken und wollte Sie etwas aufreizen, um Ihren Brief herauszufordern. Jetzt verlieren Sie keine Worte mehr mit mir darüber, aber um Gottes willen, machen Sie uns im Corpus ein eigenes Kapitel darüber, mit allen Beobachtungen und Schlussfolgerungen, damit das Kleinod ganz genau bekannt wird»].

[2] Voir les dévotions des deux mashhad, al-Muḥassin et al-Ḥusain.

C.

Quatrième étage, grand bandeau, même description, en coufique fleuri, d'un type plus simple que celui des inscriptions 75 et 76 A, et qui se rapproche du type de l'inscription 77.

Cor. 5, 60 : «Vos amis sont Allāh et son apôtre, et ceux qui croient» etc.

77.

Texte de construction, royal, *in situ*, sans date (automne 487/1095). (Pl. LVIII et LXIII *b*.)

Cinquième étage, grand bandeau, commençant à l'angle N. O. et parcourant les quatre faces au-dessous des niches de la corniche principale, à 25 mètres au-dessus du toit plat de la Mosquée, dimensions à peu près comme celles du n° 75, coufique plus simple que dans les inscriptions précédentes.

(N) بسمله ..... شهد الله [un mot] أمر بإتما(E)م هذه البنية فى دولة السلطان المعظّم
شاه شاه [1] (S) الأعظم تاج الدولة القاهرة وسيّد [2] الامّة الباهرة (O) أبو سعيد تتش بن
محمّد ناصر أمير المؤمنين [.....] [3]

«Au nom d'Allāh... Allāh est témoin... l'ordre de terminer ce bâtiment a été donné sous le règne du sultan auguste, le roi des rois suprême, la couronne du royaume triomphant et le Seigneur de la nation florissante, abu Sa'īd Tutush, fils de Muḥammad, le défenseur de l'émir des croyants, [---]».

Les deux protocoles de Malikshāh que nous avons constatés dans les inscriptions n°s 57 et 75 nous amènent à étudier le protocole des Grands-Seldjouks qui est la base de tous les développements postérieurs. Pour cette étude nous faisons usage de neuf inscriptions : 1° grande Mosquée d'Isfahan, sans date, mais probablement bâtie entre 465 et 475; — 2° et 3°, n°s 57 et 75, Alep, citadelle et grande Mosquée, datées 480 et 483; — 4° Āmid, enceinte, a° 481, *Répertoire* n° 2773; — 5, 6 et 7 Āmid, voir van Berchem-Strzygowski n° 16, a° 482, enceinte; n° 18, a° 484, grande Mosquée; n° 17, a° 485, enceinte; — 8° une inscription de la Mosquée des Umayyades, Damas, a° 475, voir van Berchem, *Inscr. ar. de Syrie*, chapitre iv; — enfin, 9°, Gulpāigān, grande Mosquée, sultan Muḥammad b. Malikshāh, sans date, *Répertoire* n° 2974.

Le protocole des inscriptions 6 à 8 est abrégé, le dernier est presque inexistant, ce qui réduit en réalité le matériel à six inscriptions.

Trois groupes de titres précèdent la kunya, le nom propre et la généalogie; seul le titre conféré par le calife les suit.

Le premier groupe A, *al-sulṭān al-mu'aẓẓam, shāhanshāh al-a'ẓam* ne souffre pas d'exception. Cette combinaison des deux titres ne se trouve que chez les grands-Seldjouks, et l'attribut *al-mu'aẓẓam* est extrêmement rare. Auparavant, le Bouyide abu Kālīdjār s'appelle, dans son

[1] La même graphie incorrecte se trouve à Masyād, voir M. van Berchem, *Epigr. d. Assass.*, p. 482, sur une inscription du grand-maître 'Alā al-dīn Muḥammad, vers 620 H.

[2] *al-sayyid*, et non *al-sunnah*, comme j'avais transcrit par erreur dans *Arch. Mitt. Iran*, VIII, p. 89.

[3] Manque soit la date «en 487», soit *khallada 'llāhu mulkaku.*

inscription à Persépolis, *shāhanshāh al-mu'azzam;* et dans une inscription du Ulu Djāmi' à Van j'ai lu *al-khilāfa al-mu'azzama.* Plus tard le titre générique *al-sultan al-mu'azzam* des Seldjouks est hérité par les Ortoqides [1].

Le deuxième groupe, B, a deux formes. A Isfahan, c'est-à-dire en Iran même, on n'écrit que *malik al-mashriq wa l-maghrib,* « prince de l'orient et de l'occident ». Partout ailleurs — sauf en cas d'abréviation [2] — on trouve une subdivision en deux parties ayant chacune deux membres qui riment : *sayyid mulūk al-umam, maula al-'arab wa l-'adjam* et *sulṭān arḍ Allāh, malik bilād Allāh.* Āmid 483 omet *malik bilād Allāh,* en détruisant la rime et le parallélisme. D'autre part, Āmid 481 omet *al-umam* et *al-'arab wa l-'adjam,* mais ajoute *mu'īn khalīfat Allāh* aux deux membres en Allāh. Āmid 482 ajoute [*ḥāfiẓ*] *thughur* [*al-muslimīn*] [3], ce qui rime avec le titre en *al-dunyā wa l-dīn,* qui dans cette inscription suit immédiatement, l'élément précédant du troisième groupe, en *muslimīn,* ayant été sauté.

Le groupe C est incomplet s'il ne comprend pas les quatre éléments *rukn al-islām wa l-muslimīn, mu'izz al-dunyā wa l-dīn, djalāl al-daula wa djamāl al-milla* [4].

Le titre califien, après la généalogie, apparaît sous la forme de *yamīn khalīfat Allāh amīr al-mu'minīn* dans l'inscription d'Isfahan, de *yamīn amīr al-mu'minīn* dans les deux inscriptions d'Alep. Les autres l'omettent tout à fait. Leurs dates prouvent qu'ils ne peut s'agir d'un changement réel, mais seulement d'une omission, qui d'ailleurs reste étrange.

Le groupe A contient les titres génériques, B les titres territoriaux, C les titres honorifiques surtout en rapport avec la religion, la communauté, l'empire.

Ce qui nous frappe tout d'abord est le fait que la composition et presque tout le détail sont identiques au protocole achéménide, qui est d'origine mède. Ce phénomène, la réapparition avec peu de changements de formes presque préhistoriques est très surprenant; il faut le comparer avec la reprise par Mithradate le Grand de titres qui étaient tombés en désuétude pendant plus de deux cents ans. On peut prouver que la tradition historique avait été interrompue et que seuls des détails se perpétuent qui ne sont pas des inventions spontanées, mais des expressions d'un état social qui n'a pas fondamentalement changé; et aux grandes époques l'idée reprend toujours les mêmes formes comme si celles-ci étaient les seules possibles ou les seules satisfaisantes.

Les titres initiaux de Malikshāh, dans le groupe A, correspondent à *χšāyaθya vazrka, χšāyaθya χšāyaθyānām* du protocole achéménide (plus exactement mède), eux-mêmes dérivés de *šarru dannu, šarr šarrāni* des Assyriens. Dans les attributs *al-mu'aẓẓam* et *al-a'ẓam,* on sent une trace de

[1] Je ne suis pas tout à fait sûr, si le titre *sulṭān* a été en usage officiel avant les Seldjouqides. L'un des Bouyides s'appelle *sulṭān al-daula,* voir l'inscription sur son sceau, p. 157. — En tout cas il est peu probable que le vizir Dja'far b. Yaḥyā al-Barmakī ait porté, sous Hārūn al-Rashīd, le « titre » *al-sulṭān,* comme le veut ibn Khaldūn, *Prolég.,* II, p. 9. — Encore au IIIe siècle *al-sulṭān* a toujours le sens abstrait de « gouvernement »; voir la note *sub* inscription n° 149, de l'atabek Ṭoghrul, Sulṭāniyya, a° 620 H.

[2] Par exemple *Āmid,* n° 18, où il n'y a que *malik al-mulūk.*

[3] Cette restitution provient de la comparaison avec Nūr al-dīn, Ḥalāwiyya, n° 100, a° 543 : *ḥāfiẓ bilād Allāh wa thughrihā,* et Oldjaitu, Bistām, a° 713 : *sulṭān arḍ Allāh, ḥāfiẓ bilād Allāh.*

[4] Seule l'inscription de Āmid, 481, présente intact le titre en *milla;* et aussi une pièce de monnaie unique de Ray, voir G. C. MILES, *Numism. History of Rayy,* Amer. Num. Soc. Studies, n° 2, 1938, n° 244°, p. 207.

l'époque arsacide le *μέγας βασιλεὺς βασιλέων,* titre revivifié par Mithradate en 110 av. J.-C.

Les titres territoriaux, groupe B, première partie, sont représentés par *χšāya-θya dahyūnām,* titre spécifiquement mède, sans lequel le protocole n'est pas celui d'un souverain. Ici encore, la trace des phases intermédiaires, le *Shāhanshāh Ērān ut Anērān* sasanide, apparaît dans l'expression *al-'arab wa l-'adjam,* les Arabes et les non-Arabes. On trouve aussi, plus tard, *Īrānu Tūrān.* Le point de départ en est le terme achéménide *dahyūnām paru. zanānām* (dial. mède) « des pays de beaucoup de peuples » ou *visadanānām* (dial. perse) « de tous les peuples », *γένεα,* rendu en akkadien par *šā napḫar lišānu* « de toutes les langues » [1]. Plus étonnant encore est le fait que les protocoles complets achéménides possèdent aussi la deuxième partie du groupe B sous la forme de *šāyaθya ahyāyā būmyā* « roi sur cette terre-ci ». A l'époque antique, c'est la terre d'Ahuramazdā, plus tard celle d'Allāh. *sulṭān arḍ Allāh* n'est qu'une expression plus intensifiée de *malik al-mashriq wa l-maghrib,* lui-même étant la forme plus récente de la notion assyrienne *šarr kibrat irbittim* « roi des quatre régions de la terre » [2]. Le sultan Qalā'ūn, en 683-684 [3], emploie سلطان الأرض ذات الطول والعرض « sultan de la terre longue et large »; plusieurs inscriptions achéménides ont mot à mot le même terme : *χšāyaθya ahyāyā būmyā vazrkāyā dūrayapi.* Ce titre prétend à la domination mondiale, comme le titre babylonien *šarr kiššati.* Al-Bundārī, p. 70, dit : « Malikshāh avait décidé la conquête du monde, et avait assigné à l'émir Bursuq l'empire byzantin..., à son frère Tādj al-daula Tutush la Syrie et, au delà, l'Egypte et le Maghrib, tâche dans laquelle ses deux mamlouks, Buzan d'Urfa et Aqsonqor d'Alep, devaient l'assister; Sa'd al-daula Kūhrā'īn devait conquérir le Yaman etc. ». Tout cela ne fut qu'*opera interrupta,* car Malikshāh fut assassiné avant d'avoir exécuté son plan. Ces titres sont, par conséquent, l'indication d'un programme.

Les titres honorifiques, groupe C, sont trop mahométans pour être représentés dans les protocoles achéménides. Mais ils sont très proches des « noms de trône » : *Dārayavahuš* « qui (sou)-tient la bonne mentalité », *Xšayarša* « qui règne par la mentalité correcte », *Rtaχšaθra* « qui donne l'empire au principe du bon » [4]. Chez les Assyriens se forment déjà de pareilles idées : des honorifiques composés avec *dēn Šamaš, samni El-lil, Marduk* etc. Enfin, à l'Est de l'Iran, chez les Turcs iranisés, à la première époque musulmane, se trouvent des titres sasanides comme *dārāg ē dēn, vēnārāg ē ardavān, anžīvagā dēn* [5] « soutien de la religion, restaurateur des croyants, vivificateur de la religion ». Le *dīn Allāh* n'a pas encore remplacé la *dēn māzdēsn,* et il y a encore des *ardavān* au lieu des *muslimīn.* Mais c'est là toute la différence.

En principe, tous les titres honorifiques possibles qui décrivent le rôle du sultan par rapport à la religion, à la juridiction sur les peuples et à l'empire, sont contenus dans le terme

[1] Les Iraniens considèrent les « peuples » sous l'angle de leur descendance, les Babyloniens sous celui de leur langue. Même différence entre *Ērān ut Anērān* et *'arab wa l-'adjam.*

[2] Cf. *šarrāni ṣīt šamši u ērib šamši,* et *ša ultu tāmtim ēlīt adi tāmtim šaplīt ibelūma.*

[3] Voir VAN BERCHEM, *M. C. I. A., Eg.,* n° 82.

[4] *dāraya.vahuš* comme abréviation de **dāraya.vahumanah, ašaya.ršah* abréviation de **χašaya.ršmanah. Vahumanah* est le terme zoroastrien connu; *ršmanah* est « la mentalité des croyants dont les pensées, paroles et actions sont correctes » : définition de l'orthodoxie à une phase plus récente.

[5] Voir TEDESCO, *Dialektologie,* in *Le Monde Oriental.,* XV, 1921, p. 218, d'après F. W. K. MÜLLER, *Handschriftenreste,* p. 66.

achéménide *êva parūnām framātā* «un (seul) *framātar* d'une multitude». La multitude est l'humanité, ce que les Arabes expriment par *kāffat al-anām* ou *al-uman*. *Framātar* est un terme complexe, qui comprend la qualité de seigneur justicier et de suprême juge, ainsi que celle de suzerain, Liege Lord, suprême. Les deux qualités sont divines et émanent de l'investiture; le roi agit *ina ṣilli* — le *ẓill Allāhi* arabe — «à l'ombre du dieu», notion qui contient l'origine du sultanat ainsi que du califat [1].

Enfin, le *laqab* de Malikshāh, par lequel le calife investit le sultan du pouvoir suprême [2] est «le bras droit de l'émir des croyants». L'idée est essentiellement iranienne; dans le Yasht 13, 99 Vishtaspa, le père de Darius, est appelé *bāzušča upastāča dēnayå* «le bras et le secours de la religion» [3].

Le mot *sulṭān* n'est pas d'origine arabe, ni iranienne. A l'époque achéménide, on ne connaît que le titre mède *χšāyaθya*>*šāh*. *sulṭān* est un nom abstrait, plus tard employé pro concreto; il provient du nom assyrien *šalṭu*, avec le dérivé *šalṭāniš* et le verbe *šallaṭu* «avoir pouvoir sur», aussi «possession établie par la force des armes», qui ne figure qu'après les noms de rois. Dès l'époque arsacide le titre *χvatāvya* a été inventé, traduction du grec *αὐτοκράτωρ* et employé comme le latin *imperator* [4]. En étudiant l'histoire des titres on arrive à la conclusion que *sulṭān* a pris la place de *χvatāvya*>*khudā*, au sens d'empereur.

Une seule inscription de Malikshāh trouvée en Iran n'est pas suffisante pour pouvoir tirer des conclusions sûres; cependant, il me semble significatif que le terme *al-ʿarab wa l-ʿadjam* n'y apparaît pas [5]. *al-ʿadjam* est au début ce que les Grecs expriment par *βάρβαροι*, les gens qui ne savent pas parler l'arabe, cf. l'expression babylonienne *ša napḫar lišānu;* plus tard il signifie surtout les Iraniens. Mais un certain mépris y est toujours attaché, et ce n'est pas le bon mot à employer, en langue de chancellerie, pour désigner les gens du pays. Même s'il s'était introduit en Perse assez tôt, son emploi hors de la Perse n'impliquerait jamais la prétention à un pouvoir politique sur des pays iraniens.

Après la conquête arabe, le titre *shāhanshāh* a été revivifié par les Sāmānides, vers la fin du IIIe siècle de l'hégire [6]. L'exercice continué de titres implique la succession en droit, presque un héritage. Mais la reprise d'un titre abandonné indique un programme politique, une aspiration aux droits et prérogatives que ce titre exprimait jadis.

Chez les Bouyides, ʿAdud al-daula, dans une inscription datée de 344 H., à Persépolis, s'appelle simplement *al-amīr al-adjall,* l'émir majestueux [7]; mais *shāhānshāh* pourrait se trouver

[1] Voir *Altp. Inschr.*, p. 150-154.

[2] Voir M. van Berchem, *Inscr. Ar. Syr.*, p. 14, 2. Les *laqab* en *dīn* et en *amīr al-mu'minīn* ont besoin d'un acte officiel du calife, mais non pas le protocole entier; voir *Ṭār. Guzida*, p. 463 : ومسترشد خليفه اورا سلطان مغيث الدين يمين امير المؤمنين لقب داد

[3] Voir *Altp. Inschr.*, p. 207. — *upastā* correspond à *ghiyāth, mughīth;* le terme *m.-p.* serait *panāh* ou *pahrakīh*.

[4] Voir *Arch. Mitt. Ir.*, VII, p. 53 *s*, et IV, p. 45 *s*, n. 2, p. 102, n. 2.

[5] Pas plus que dans une inscription de son petit-fils Maḥmūd à Shāpūrkhwāst (Khurramābād), tandis que ce sultan en fait usage dans ses inscriptions de Gulpāigān et d'Āmid, voir plus bas. Dès l'époque mongole, on trouve, en Perse, *al-turk wa l-ʿadjam,* aussi avec *wa l-ʿarab,* mais voilà une époque tardive, et l'attitude des Mongols envers les nations sujettes est toute différente.

[6] Voir M. van Berchem, *Amida,* p. 38, n. 4. Il faut comparer le Siyāsatnāmah de Niẓām al-mulk, éd. Schefer, pour la chancellerie pré-seldjoukide.

[7] *djalīl* est un mot fort, cf. *Allāhu ʿazza wa djalla,* et l'expression moderne *djalālatak* «Votre Majesté». Dans le récit de la prophétie chrétienne sur la fondation de Samarra, Yaʿqūbī, *tanbīh,* p. 257, le *malik djalīl muẓaffar manṣūr* est le calife al-Muʿtaṣim. — Cette force appartient au positif, non à l'élatif *al-adjall,* de même que l'attribut *ʿazīz* est réservé aux califes, en opposition à l'élatif *al-aʿazz,* voir inscription n° 100, Nūr al-dīn, Ḥalāwiyya; ou, à l'époque mamlouke, *sharīf* «royal, sultanien», mais *ashraf* «illustre, honorable». — Cette distinction est préislamique et iranienne. D'après le Sūr Āfrīn sasanide, l'épithète du grand-roi (confirmée par une inscription) est *mardān pahlum,* «le premier des hommes», ar. *khair al-nās* (attribut chiite de ʿAlī); celle à l'héritier du trône est *dāmān pahlumtum,* double superlatif, «*πρώτιστος* des créatures», hyperbolique et moins fort, voir *Arch. Mitt. Ir.,* VII, p. 50.

dans d'autres de ses inscriptions [1]. — Bahā al-daula, qui visita Persépolis en 392, est appelé ملك الملوك شاهنشاه بها الدولة وضيا الملّة وغياث الامّة ابو النصر بن عضد الدولة وتاج الملّة

et son fils qui l'accompagna أُمير الامراء ابو منصور ابن بها الدولة وضيا الملّة وغياث الامّة

Le groupe en *daula-milla-umma* est encore indivisible, aucun des trois laqab n'est prépondérant. Je possède le sceau de Sulṭān al-daula (403-415), une cornaline oblongue, avec la légende coufique [2] :

شاهنشاه عماد الدين / سلطان الدولة وعزّ الملّة / ومغيث الامّة ابو شجاع

En 438, son fils abu Kālīdjār [3] écrit, à Persépolis (naskhi archaïque) : شاهنشا *sic* المعظّم ملك الملوك محيى دين الله وغياث عباد الله قسيم خليفة الله أبو كاليجار بن سلطان الدولة معزّ امير المؤمنين

Ces quelques exemples permettent déjà de voir comment le protocole seldjoukide se formera. L'attribut *al-muʿaẓẓam* plus tard relié à *al-sulṭān* [4], figure auprès de *shāhanshāh*. Les Ayyoubides ne l'emploient jamais, leur titre dynastique est *sulṭān al-islām wa l-muslimīn*. La traduction arabe de *shāhanshāh, malik al-mulūk,* est mise à côté de l'original comme dans Āmid a° 484 H. — Le groupe de *dīn Allāh* et *ʿibād Allāh* sera transformé, plus tard, en *arḍ Allāh wa bilād Allāh.* Comme à Isfahan, mais non à Alep, le calife est *khalīfat Allāh,* pas seulement *khalīfat rasūl Allāh.*

Le groupe de titres génériques en *daula* — *milla* — *umma* est typiquement bouyide. La formule en *al-dunyā wa l-dīn,* destinée à devenir le criterium de la souveraineté, manque encore [5]. Les califes, entièrement dépouillés de leur pouvoir séculier par les Bouyides,

[1] Je possédais l'imitation, assez mal faite, par un menuisier d'Abādeh, d'une porte en bois qui a dû appartenir au mausolée inconnu de ʿAḍud al-daula. Le Gouvernement Iranien n'a pas donné la permission d'exporter la copie, considérée comme «monument national», alors que l'original a été exporté. ʿAḍud al-daula y portait les titres (en désordre, sur la copie) de *shāhanshāh, ʿaḍud al-daula, tādj al-milla, abu Shudjāʿ Fanākhusrau.*

[2] Sur le revers, un prince muzaffaride, qui a usé de ce sceau, a fait graver la légende naskhi : محمد بن الحسين بن المظفّر يثق بالله

[3] *kālīdjār* ou *kālīžār* est la forme «tabarie» de *kārēzār* «tumulte de combat»; la lecture *kālindjār* du nom est donc fausse.

[4] Voir les conclusions iconographiques (Porte aux Serpents à Alep, Porte du Talisman à Baghdad, pierre à deux dragons avec *al-ṣulṭān al-muʿaẓẓam* découverte au mausolée de Mu'ayyad Shaikh au Caire etc.) que M. van Berchem a tirées de pareilles observations, *Amida* p. 83 *s.*

[5] Voir les vers de ʿAlī b. Djahm, à propos d'al-Wāthiq, Ṭabarī III, 1365 : «les ذو الدنيا وذو الدين triompheront avec la دولة d'al-Wāthiq Hārūn», et «l'union heureuse de la *dunyā* et du *dīn*».

n'accordent pas encore des titres en *dīn*, par lesquels ils délèguent plus tard une partie de leurs pouvoirs religieux. — Les Seldjoukides font suivre leurs titres en *al-dunyā wa l-dīn* par des titres en *daula* et *milla*, résidu de titres bouyides. D'autres dynasties qui n'arrivent jamais à ce rang supérieur conservent les titres bouyides, spécialement les Hamdanides qui commencent leur carrière en contact avec les Bouyides à Baghdad, et après eux les Mirdasides. C'est pourquoi le protocole bouyide a pris une haute importance dans toutes les chancelleries de l'Ouest.

Le protocole des grands-Seldjouks subit, sous les successeurs de Malikshāh, quelques changements qui éclairent la génèse des protocoles zengide et ayyoubide. Nous connaissons les inscriptions suivantes :

SULṬĀN MUḤAMMAD FILS DE MALIKSHĀH, DAMAS, GRANDE MOSQUÉE COPIE VAN BERCHEM	SULṬĀN MUḤAMMAD FILS DE MALIKSHĀH, ĀMID, VERS 510	SULṬAN MUḤAMMAD FILS DE MALIKSHHĀ, GULPĀIGÂN, SANS DATE	SULṬĀN MAḤMŪD FILS DE MUḤAMMAD SHĀPŪRKHWĀST, 513	SULṬĀN MAḤMŪD FILS DE MUḤAMMAD ĀMID, 518
السلطان المعظّم	السلطان المعظم	الملك العادل	در عهد	السلطان المعظّم
شاهنشاه الأعظم	شاهنشاه الأعظم	السلطان المعظم	السلطا[ن . . . ا]لعا[دل	شاهنشاه الأعظم
مولى الامم	مولى الأمم	شاهنشاه الأعظم	شاهنشاه	مولى العرب والعجم
مالك رقاب العرب والعجم	مالـك [رقاب الـعـرب	مولى العرب والعجم		
جلال دين الله	والع]جم			
سلطال أرض الله				
ظهير عباد الله				ناصر عباد الله
معين خليفة الله				ظهير خليفة الله
غياث الدنيا والدين	غياث الدنيا والدين		مغيث الدنيا والدين	مغيث الدنيا والدين
ناصر الاسلام والمسلمين	ملك الاسلام والمسلمين		ملك الاسلام والمسلمين	ملك الاسلام والمسلمين
محيى الدولة القاهرة				
ومعين الملّة الزاهرة				
وعماد الأمّة الباهرة				
Kunya	nom propre	et généalogie		
	أمير المؤمنين	قسيم		يمين امير المؤمنين

La combinaison des titres génériques, *al-sulṭān al-mu'aẓẓam, shāhanshāh al-ā'ẓam* reste constante. Les titres en « Arabes et non-Arabes » qui manquent dans l'inscription de Malikshāh à Isfahan, manquent également à Shāpūrkhwāst ; ils sont une précision de la notion de *umam* qui peut avoir été exprimée différemment dans chaque région du grand empire[1]. Au titre

[1] En Asie Mineure : 'Alā al-dīn, Konia : *sulṭān bilād al-Rūm wa l-Arman wa l-Ifrandj wa l-Shā'm.*

arḍ wa 'ibād Allāh se joint, par une association d'idées évidente, *ẓāhir khalīfat Allāh* et *djalāl dīn Allāh* : c'est le terrain sur lequel les droits du calife et les aspirations des sultans se heurtent. Le double groupe en *dunyā wa dīn, islām wa muslimīn* se continue ; dans le même membre, *malik* remplace *rukn*, préparant le pas suivant : le *sulṭān al-islām wa l-muslimīn* des Ayyoubides. Nūr al-dīn b. Zengi, en adoptant, dès 552, dans ses inscriptions de Ḥamāh et de Raqqa, le double titre de Malikshāh, (*Nūr*) *al-dunyā wa l-dīn, rukn al-islām wa l-muslimīn,* exprime franchement sa souveraineté, et après lui, les Ayyoubides, en portant les mêmes titres, se déclarent ses successeurs en droit.

Tutush, l'auteur du texte n° 77, a laissé d'autres inscriptions dans la Mosquée des Umayyades, mentionnées ci-dessus, et qui fournissent un autre protocole. Tutush y est nommé *al-malik al-adjall al-mu'ayyad al-manṣūr,* épithètes arabes qui se trouvent cinquante ans avant chez les émirs Marwānides d'Āmid. Le tout ne forme pas un titre souverain. Cette observation nous met en état de dater exactement l'inscription sans date du minaret. Les inscriptions de Damas datent du vivant de Malikshāh, l'inscription d'Alep est postérieure à sa mort, le 16 shawāl 485 (9 novembre 1092), occasion que Tutush saisit pour s'emparer du pouvoir suprême, ce qui causa le conflit avec son neveu Barkiyaroq et Aqsonqor[1]. Tutush ne reçut la soumission d'Alep qu'après avoir tué Aqsonqor, en djumādā Ier 487 (mai-juin 1094), et fut tué lui-même à Ray en muḥarram 488 (janvier 1095). Le minaret, par conséquent, fut terminé dans l'automne de 487. Comme *atabek,* régent de la Syrie, Tutush avait été *tādj al-daula wa sirādj al-milla wa sharaf al-umma* « Couronne du royaume, flambeau de la communauté, noblesse de la nation », titres bouyides du rang d'un *amīr al-umarā'*. Comme souverain il en garde son vrai surnom *tādj al-daula,* mais élargi en *tādj al-daula al-qāhira wa sirādj al-umma al-ẓāhira wa sharaf al-milla al-bāhira*[2]. Le titre califien, *nāṣir amīr al-mu'minīn* ne varie pas.

Il ne faut pas confondre Qasīm al-daula Aqsonqor, le père de Zengi, avec Saif al-daula Aqsonqor, le protecteur de Zengi, qui entre en scène, dans l'histoire d'Alep, en 519 H., en forçant les Croisés à lever le siège de la ville[3].

Le protocole de Qasīm al-daula Aqsonqor est assez simple. Il est *amīr al-adjall,* les sources littéraires l'appellent *al-ḥādjib,* le chambellan. Selon l'ancien usage de la chancellerie de la cour de Baghdad, outre les membres de la famille califienne, les gouverneurs des provinces étaient des émirs[4], et à notre époque, *adjall* est leur attribut normal.

[1] Ce changement brusque amena une décadence rapide et profonde, qui se trahit en épigraphie, voir M. van Berchem, *Amida,* p. 58.

[2] Cette formule, la plus complexe, se trouve dans son inscription souveraine sur l'enceinte d'Āmid, *Répertoire* n° 2804, a° 487 ; à Alep : *tādj al-daula al-qāhira wa sayyid al-umma al-bāhira.* L'attribut *al-qāhira* du subst. *al-daula* se trouve aussi en 513 dans l'inscription de Shāpūrkhwāst. — Aucun des titres atabekiens ou sultaniens n'est fortuit, et tous se retrouvent dans l'inscription de la Darwīshiyya de Damas, M. van Berchem, *Inscr. v. Oppenheim* n° 190, où *'aḍud al-dīn* précède la série en *daula-milla-umma.*

[3] On lui donne, semble-t-il, quelquefois le laqab *qasīm al-daula,* mais il est toujours caractérisé par le relatif *al-Bursuqī,* comme client de ce grand-émir de la première phase du sultanat seldjoukide, voir sub. « Djāmi' al-Ḥadjdjārīn ».

[4] Voir par exemple A. v. Kremer, *Einnahmebudget,* Wien, 1887, p. 18 ; le *cod. Gotha f°* 111, note expressément les provinces Egypte, Syrie, Fārs, Baṣra, Thughūr, Ahwāz, Ray et Isfahan.

Quelques inscriptions de Dāmghān et de Simnān éclairent les relations entre ces titres.

Le mausolée de Pīr i ʿAlamdar à Dāmghān fut bâti, en 417, par Bakhtyār pour son père, le bienheureux *ḥādjib* abu Djaʿfar Muḥammad b. Ibrāhīm. — Sur le minaret de Tchihilsutūn à Dāmghān on lit : « bâti par *al-ḥādjib al-djalīl abu Ḥarb Bakhtyār b. Muḥammad,* sous le gouvernement de l'émir, le *sayyid al-adjall Falak al-maʿālī abī Manṣūr* ». Ce dernier est le frère de Qābūs, protecteur de Firdausī, et fut gouverneur de 417 à 420. — Sur le minaret du masdjid i djumʿa de Simnān on lit : « bâti par *al-amīr al-djalīl al-sayyid abī Ḥarb Bakhtyār b. Muḥammad, maulā amīr al-muʾminīn* ». On voit comment Bakhtyār, après la mort de son père, devint d'abord *ḥādjib,* puis comment il succéda à Falak al-maʿāli à titre de *amīr i djalīl,* comme gouverneur. Enfin, sur le mausolée de Tchihil Dukhtarān à Dāmghān : « bâti par *al-amīr al-djalīl abu Shudjāʿ Isfārangī,* en 446 ». Ce dernier doit être le successeur de Bakhtyār.

maulā amīr al-muʾminīn, quoique, à cette époque, le degré le plus bas de l'échelle des titres califiens, exprime néanmoins une relation directe avec le calife, et donne à Aqsonqor un rang distingué : la 'clientèle' dans son sens primitif établit et remplace la parenté de sang [1]. « L'associé à l'empire et le défenseur de la communauté » expriment sa relation directe avec le sultan Malikshāh qu'il représente, sans dépendre de Tutush à Damas. Malikshāh l'avait investi personnellement lors de sa visite à Alep, le 23 shaʿbān 479 (25 novembre 1087) [2].

Toutes les chroniques vantent les qualités personnelles et de régent d'Aqsonqor. Après que Malikshāh eut été victime des assassins, Aqsonqor reconnut tout d'abord Tutush comme successeur, fidèle aux ordres du feu sultan. Mais lorsque Barkiyāroq, le fils de Malikshāh, monta sur le trône à Isfahan, Aqsonqor se sentit lié au nouveau suzerain. Tutush lui reprocha cette attitude comme une trahison, marcha contre lui, le fit prisonnier, et le fit décapiter. Alep fut incorporée à l'empire de Tutush, et le fils d'Aqsonqor, Zengi, un enfant de dix ans, fut dépouillé de son héritage.

Ibn al-ʿAdīm dit [3], que la tête d'Aqsonqor fut exposée à Alep et à Damas, et que le corps fut enterré à Qarnabiyā, non loin d'Alep, auprès d'un sanctuaire que le malheureux prince avait bâti lui-même. Quand Zengi fut devenu prince d'Alep, il fit transporter les dépouilles dans un mausolée à la madrasa al-Zadjdjādjiyya.

Le rédacteur des inscriptions du minaret, et l'esprit moteur de l'œuvre entière, est le fameux qāḍī abu l-Ḥasan Muḥammad ibn al-Khashshāb. Dans notre inscription n° 75 C sa généalogie est mutilée; on peut essayer de la reconstituer à l'aide des données littéraires.

[1] Voir Goldziher, *Muhammed. Stud.* I, 104 ss, et ibn Khaldun, *Prolég.* I, 284, qui cite et discute — sur l'exemple des Barmakides — le ḥadīth : « Le client d'une famille est un membre de cette famille, qu'il soit client par affranchissement, ou par adoption, ou par un engagement solennel, ce droit lui appartient ».

[2] Ibn Shaddād, Freytag, p. xix : « Malic-schahus ipse Halebum pervenit, oppido Kasim-Aldewlam Ak-Sonkarum, arci Nuham Turcam præfecit ». — Ibn al-Athīr X, 107 : a. 480 : « Malikshāh donne la ville et la citadelle d'Alep à son mamlouk Aqsonqor, ... il était le mari de la nourrice du sultan qui l'avait soigné et élevé, et qui mourut à Alep en 484-. — A l'occasion de sa visite on érigea le miḥrāb de Ṣāliḥīn, voir inscr. n° 87.

[3] *Ms. ar.,* 522, *Mus. As. St. Péterb., f°* 72 : وحمل رأسه الى حلب والى دمشق ودفن جسده فى القبّة الّتى على ستح جبل قرنيا غربىّ المشهد الذى إبتنا بقرنيا ثمّ نقله إبنه زنكى لمّا فتح حلب الى مدرسة الزجّاجيّة ووقف شامر (?) قرية من حلب على من يقراء على قبره. — Cf. ibn Shaddād, *durr* p. 109, qui donne le nom exact du village قرْنَبيا. Voir *sub* « Ḥadjdjārīn » inscription n° 91. Le nom est araméen et akkadien, et se retrouve au Khūzistān et en ʿIrāq. Il se peut que *Karbalā* ne soit pas autre chose.

L'autorité la plus contemporaine, abu ʿAbdallah Muḥammad b. ʿAli al-ʿAẓīmī [1] donne : « abu l-Ḥasan Muḥammad b. Yaḥya b. Muḥammad, ibn al-Khashshāb ». L'inscription confirme le premier et le troisième nom, et le nom de famille. L'autre autorité, ibn Shaddād [2], cite une information orale, reçue du chef de la famille, qu'il appelle : « Bahā al-dīn abu Muḥammad al-Ḥasan b. abī Zāhir Ibrāhīm, b. abī l-Barakāt Saʿid, b. Yaḥyā, b. Muḥammad b. Aḥmad b. al-Ḥasan b. ʿĪsa, ibn al-Khashshāb », disant que le grand-oncle de ce Bahā al-dīn aurait terminé le minaret en 483. Bahā al-dīn est surintendant des *auqāf* sous Ẓāhir Ghāzī et ʿAzīz Muḥammad, et, à partir de 600, seigneur du fief de la famille, al-Ḥūta, qu'il possédait jusqu'à sa mort en 648. — Le père, Ibrāhīm, rentra en possession de ce fief grâce à Saladin en 579, circonstance qui le montre chef de famille, homme mûr, donc né vers 540. — Son oncle, qu'ibn Shaddād appelle Fakhr al-dīn abu l-Ḥasan Muḥammad b. Yaḥyā b. Muḥammad, aurait terminé le minaret en 483. L'abu l-Ḥasan Muḥammad b. Yaḥyā b. Muḥammad qui a construit le minaret apparaît d'abord vers 470, comme homme mûr, donc né vers 440, et est assassiné en 519. Il a un fils abu l-Ḥasan Yaḥyā, qui lui succéda, en 519, comme *raʾīs* d'Alep. Evidemment, les deux abu l-Ḥasan b. Yaḥyā b. Muḥammad ne sont pas identiques. Le groupe de noms Muḥammad b. Yaḥyā b. Muḥammad se répète deux fois dans la famille, et Fakhr al-dīn abu l-Ḥasan Muḥammad est le petit-fils d'abu l-Ḥasan Muḥammad, fondateur du minaret. A part la correction منارة pour عمارة, il faut corriger, dans l'édition d'ibn Shaddād, عن pour أن, et lire : « Bahā al-dīn etc., sur l'autorité de son grand-oncle Fakhr al-dīn etc. Le minaret fut terminé en 483 ».

L'ancêtre ʿĪsā a immigré sous Saif al-daula, 333-357. Les deux générations d'al-ʿAẓīmī ne couvrent pas tout cet espace de temps. Mais ibn Shaddād donne deux noms en plus, Aḥmad et Ḥasan, qui — par la répétition nécessaire de Yaḥyā et Muḥammad — deviennent les représentants de la troisième et de la quatrième générations dans la lacune entre abu l-Ḥasan Muḥammad, 470, et ʿĪsā, 357, ce qui donne des générations normales de trente années. Il n'y a donc aucune objection à formuler contre la généalogie donnée par al-ʿAẓīmī, et on lira, dans la partie mutilée de l'inscription :

« Abu l-Ḥasan Muḥamma[d b. Yaḥy]ā [b.] Muḥammad [ibn] al-Khashshāb » [3]).

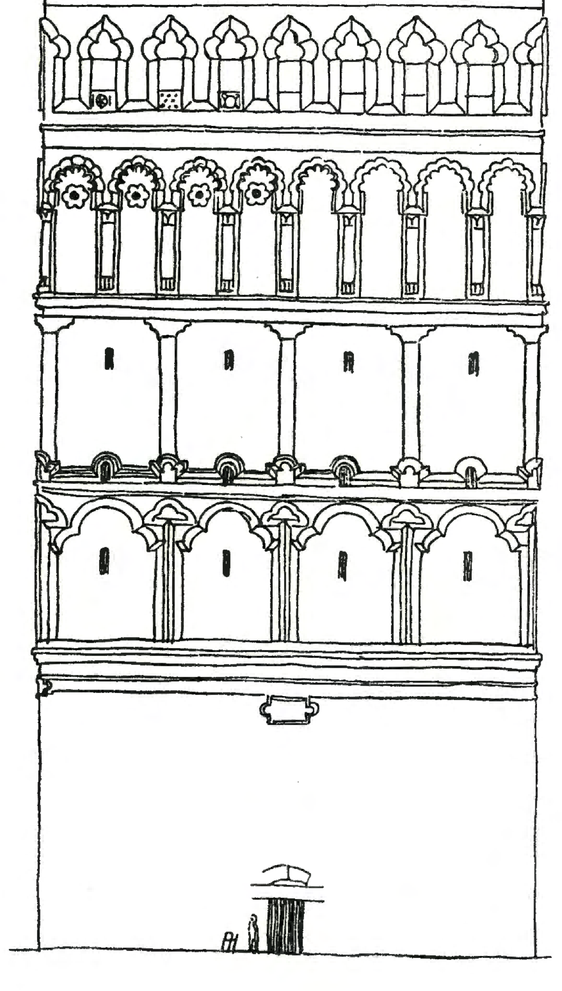
En 483, sous Aqsonqor, les travaux généraux semblent avoir été achevés; on aurait à peine sculpté l'inscription, c'est-à-dire le décor des étages inférieurs, avant d'avoir érigé le corps de bâtiment des étages supérieurs. La tradition qui place la pose des fondations sous le règne du Mirdāside Sābiq, 468-472, est supportée par la rédaction inusitée de l'inscription du qāḍī et est authentique. Les troubles politiques de l'époque doivent avoir causé plus d'une interruption de ce travail, et l'anecdote du qāḍī et d'Aqsonqor révèle la difficulté de financer le projet. Il n'est donc pas surprenant que la date de l'achèvement soit l'an 487. Le nom de l'architecte, homme de Sarmīn, est une preuve éclatante de l'exactitude de la tradition littéraire.

[1] Voir p. 10 n. 3.

[2] Né en 615; en 638 en mission diplomatique à Ḥarrān; se réfugie d'Alep au Caire en 657; ne peut avoir reçu l'information avant l'an 640.

[3] Cf. le chapitre « Mausolée des banū l-Khashshāb » sur lui et sa famille.

L'anecdote charmante du qāḍī et d'Aqsonqor doit aussi être vraie dans sa teneur. Dans sa réponse aux reproches du prince, la qāḍī dit que l'inscription était au nom d'Aqsonqor et lui assurait la récompense d'Allāh. En vérité, l'inscription portait les deux noms d'Aqsonqor et du qāḍī, et le nom du qāḍī a été martelé. C'est une chose que l'on ne fait pas. Dès la plus haute antiquité les inscriptions invoquent les malédictions des dieux sur ceux qui commettraient un tel crime; et s'il a été commis quand même, on peut y trouver des raisons spéciales [1]. Dans notre cas il me semble sûr que c'était le qāḍī même qui a fait marteler son nom.


Fig. 61.

L'inscription emploie le verbe *djuddidat* pour le mode de construction : il y avait eu un minaret antérieur, mais la tour actuelle est une construction entièrement nouvelle, du fondement jusqu'au sommet. Voilà le sens exact du verbe *djaddada*, fréquent en épigraphie : «remplacer une construction antérieure par une autre entièrement nouvelle». *istadjadda* signifie une construction nouvelle qui ne remplace rien. *ʿamara* ou *ʿammara*, s'il exprime une activité concrète, et non seulement abstraite, est «reconstruire, en conservant une assez grande partie de ce qui existait avant», et, dans la plupart des cas, moins que cela : «réparer».

L'étude archéologique du monument même enseigne qu'il est en harmonie avec les inscriptions et la tradition littéraire qui concordent (fig. 61).

Le premier étage, dont la hauteur surpasse de peu le toit plat du portique nord, est entièrement lisse et couronné par un entablement tripartite. Les inscriptions n° 75 B-D, encadrées d'une fine moulure ronde, enroulée de différentes façons aux deux bouts de chaque côté, forment l'architrave, haut de 49 cm. La frise, haute de 55 cm., porte l'inscription 75 A. Le fond entre les lettres est enfoncé dans le parement, de sorte que la frise ne fait pas saillie sur la surface des parois. La corniche se compose d'une *sima* vigoureuse au-dessus d'une bande qui avance en écharpe, et décorée d'un rinceau à feuilles de vigne.

Deuxième étage : pilastres à rainures aux quatre angles, traités comme un double ruban de moulures qui se divisent en haut. La moitié extérieure forme un hémicycle trilobé qui fait coude

[1] Je connais une inscription sasanide, plusieurs inscriptions umayyades, une kadjare, qui ont été martelées. Voir M. Sauvaget, *Syria* X, p. 141, Damas, djisr Thōrā, avec le nom de Badr (al-Gamālī) martelé, par haine.

autour de l'angle de la tour, tenant lieu de couronnement supérieur des pilastres d'angle. La moitié intérieure forme un large arc trilobé sur chaque face. Les moulures, traitées comme des rubans qui raccordent l'un avec l'autre les éléments d'une façade, sont un trait caractéristique de l'architecture syrienne dès l'époque du bas-empire. Sur le côté sud se trouve un cadran solaire qui appartient à la construction primitive — L'entablement au-dessus de cette arcade n'a pas d'architrave. L'inscription 76, en coufique, forme la frise; et la corniche est remplacée par une moulure qui entoure une toute petite fenêtre à la base du troisième étage, motif de cadre qu'on répète sur les angles en le brisant autour du pied des pilastres de l'étage supérieur.

Troisième étage : aux quatre angles de la tour il y a des pilastres à fût lisse, couronnés par des chapiteaux à deux faces différentes : sur les fronts sud et nord leur surface ne sort pas du plan du pilastre, mais ils font corbeau sur les faces Est et Ouest, et s'élargissent vers l'intérieur des faces Sud et Nord, élargissement auquel correspond sur les autres faces une console, appliquée sans saillie contre le corbeau en saillie. Les faces principales plates sont décorées de feuilles d'acanthe et de rinceaux. Le tout est l'interprétation tardive d'un imposte *anté-ionique*. — En dessus s'étend l'entablement tripartite ionique : l'architrave, réduite à 11 cm. de hauteur, est décorée de toutes petites conques qui lui donnent un aspect denticulé. La frise, haute de ca. 40 cm., porte l'inscription 76 B en naskhi sur fond de rinceaux. La corniche consiste en une *sima* supportée par une mince bande à denticules.

Quatrième étage : plus on monte, plus la décoration s'épanouit. Aux angles et au milieu des quatre faces il y a des colonnettes engagées, à bases octogonales et à chapiteaux corinthiens simplifiés, sur lesquels retombent deux arcs surhaussés à sept lobes. Au centre de chaque arcade se trouve un petit œil-de-bœuf encadré d'une moulure à six lobes, motif connu de la façade d'al-Mshattā. L'entablement n'a pas d'architrave; la frise porte l'inscription 76 C et la corniche est une *sima* à forte saillie.

Le cinquième étage est celui des grandes fenêtres, adaptation par l'art islamique du type syrien des 'campaniles' chrétiens [1]. Les fenêtres sont rectangulaires, et préservent, en partie, les dalles ajourées de leur parapet, type employé dans les églises pour le κατάστρωμα, qui sépare le chœur de la nef centrale. Un ruban a moulure profilée en *sima* accompagne les jambages des fenêtres, forme un arc trilobé et pointu au-dessus d'elles, et relie en bas ce cadre à un motif analogue qui fait coude autour des arêtes de la tour. A aucun point cette moulure ne touche la ligne de base de l'étage; c'est donc une des «arcades suspendues» assez fréquentes. En haut se déploie, en grand encorbellement, la corniche principale, sans architrave, et avec l'inscription 77 servant de frise. La corniche même se compose de deux rangées de niches, à axes alternants, à fond plat, et à bords saillants en écharpe. Un larmier les surmonte, en trois degrés : un *ovulus* antique, des consoles, et une bande à conques rayées. Toutes les surfaces sont couvertes d'arabesques dont le caractère est encore franchement byzantin. — La corniche entière, comme document architectonique, doit être classée dans le même ordre que les entablements des anciennes portes de ville du Caire, de la grande Mosquée de Diyārbakr, de la Shuʿaibiyya d'Alep, du minaret de Bizāʿa, etc. [2].

[1] Voir les remarques sur les clochers sous «Dabbāgha al-ʿatīqa».

[2] Cf. Herzfeld, *Mshattā, Ḥīra, Bādiya*, dans «Jahrb. Preuss. Kunstsammlg.» 40 (1920), pl. 7-10.

Sixième étage : une petite maisonnette cubique, en pierre, couvre le sommet de l'escalier; la galerie en bois qui l'entoure n'est plus la balustrade primitive.

Le minaret, érigé juste avant la première croisade, est d'une importance unique. D'un côté, il nous permet de reconnaître comme représentants d'une grande unité et d'une norme, les monuments, autrement isolés et incompréhensibles, du XIe siècle en Egypte, en Syrie et en Mésopotamie, et ceux qui continuent cette tradition durant le XIIe siècle. Malgré toutes les transformations qu'elle a subies, cette architecture est encore essentiellement antique; elle a peu d'analogie avec les styles contemporains qui dominent dans les provinces orientales du monde musulman, telles que Mauṣil, Baghdād, Irān; elle est un produit de la civilisation de la Méditerranée. En dessinant le développement des quatre côtés de ce minaret sur le même plan, on croit voir la façade d'un palazzo vénitien.

D'autre part, la position chronologique du minaret d'Alep et la richesse de ses formes en font le document fondamental pour toute étude des relations entre l'architecture médiévale en Europe et en Orient. C'est le moment où le style romanesque va se transformer en gothique, expression artistique d'un des changements les plus décisifs dans le développement de l'esprit européen. Le minaret d'Alep symbolise l'impression que le contact avec le monde musulman a produite, pendant les croisades, sur l'esprit européen.

LES PORTIQUES DE LA MOSQUÉE, Inscriptions 78-86

En 1908, pour des travaux de réparation, on enleva le badigeonnage épais du mur de fond du portique Est; comme le mur de la cour, il est construit en arcades, mais avec les vides remplis et sans que les pieds-droits fassent saillie. Selon ibn al-ʿAdīm le mur de fond de la qibliyya, attribué à Nūr al-dīn, était construit de la même manière. Dans un des tympans apparut un grand médaillon de 1 m. 16 de diamètre, avec un cadre circulaire de 0 m. 22, haut de 6 centimètres. Cet œil-de-bœuf, analogue à ceux de la grande façade, est une des *manāẓir* mentionnées par ibn al-Khatib.

78.

Texte de construction, royal *in situ*, sans date. *Répertoire*, n° 3130.

Dans le cercle intérieur de l'œil-de-bœuf mentionné ci-dessus, inscription qui semble avoir eu neuf lignes, coufique simple. Seuls des restes des quatre dernières lignes sont conservés (Pl. LXVII*e*).

(6) .... را .... ادكس

(7) .... عيد ر .... ر

(8) نصير أمير المؤمنين أعزّ

(9) .... الله نصره

Le caractère de l'écriture élimine les dates postérieures aux premières années de Nūr al-dīn; et le titre califien élimine aussi ces premières années. Tout d'abord j'avais cru lire *yamīn* au lieu de *naṣīr*, cependant mon dessin montre décidément *naṣīr;* mais Nūr al-dīn était *nāṣir* et non

naṣīr [1]. Malikshāh est *yamīn*, Aqsonqor *maulā*, Tutush *nāṣir amīr al-mu'minīn*. De tous les princes dont nous possédons des inscriptions, ʿImād al-dīn Zengi est le seul *naṣīr amīr al-mu'minīn*. Le peu de restes de la ligne 7 contient sûrement le mot *[sa]ʿīd;* et *abu saʿīd* est la kunya d'Aqsonqor; ce qui suit n'est pas un *alif*, mais clairement un *r* ou un *z*. Le mot ne peut pas être la kunya du père. Le protocole le plus complet de Zengi, le fils, que j'aie trouvé, est dans ibn al-Athīr : *atābek al-shahīd ʿimād al-dīn Zengi b. Aqsonqor;* il ne contient pas sa kunya. La seule instance où la kunya est mentionnée est dans al-Nuʿaimī, dont la source doit être ibn Shaddād [2] : La *dār al-ḥadith al-Nūriyya* à Damas fut construite par Nūr al-dīn Maḥmud b. *abi Saʿīd* Zengi b. Aqsonqor». Dans l'inscription de Baʿlbak le commencement seul d'une kunya est conservé : *abu l-...*, ce qui exclut *saʿīd*. Pourtant, je ne vois pas d'autre possibilité que de remplir la lacune entre les signes conservés *z* et *r* par *Z[engi b. Aqsonqo]r*, c'est dire que Zengi doit avoir fait usage de deux kunya. La ligne se remplit ainsi parfaitement. On s'attendrait à trouver *atābek* comme dernier mot de la ligne précédente; mon croquis donne plutôt *[ṭoghru]ltek[īn]* ce qui serait le signe d'un protocole abrégé, soit *[alp arsla]n i[nandj]*, soit *[khusrau i Īrā]n a[tābek ṭoghru]ltek[i]n*.

De cette façon nous arrivons au texte suivant :

(6) [خسرو ايرا]ن ا[تابك طغر]لتكين (7) [أبي سع]يد ز[نكى بن اقسنق]ر (8) نصير أمير المؤمنين أعزّ (9) الله نصره

«...[khusrau i Īrān]n a[tābek ṭoghru]ltekīn [abu sa]ʿīd Z[engi b. Aqsonqo]r, l'assistant de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie sa victoire!»

Du point de vue graphique et protocolaire, cette restitution me semble acceptable; on ne peut objecter, que les chroniques ne disent rien d'une activité de Zengi à la Mosquée; car la grande Mosquée de Mauṣil offre un cas analogue. Les chroniques attribuent sa construction en 566-568, à Nūr al-dīn, qui ne fut jamais régent de Mauṣil, mais qui la visita pour des affaires politiques en 566, et la tradition populaire indique la date 561 pour sa construction. Les rares inscriptions conservées n'ont que la date 543, dans celle du miḥrāb, c'est-à-dire pendant la courte époque de Saif al-dīn Ghāzī I, fils de Zengi. Et l'architecture révèle deux périodes, l'une terminée en 543 (Zengi et Saif al-dīn), l'autre à attribuer à Nūr al-dīn (ou à ses neveux), vers 561-568 [3].

L'attribution de notre inscription à Zengi serait la seule possible, s'il n'y avait pas eu d'autres *naṣīr amīr al-mu'minīn*. Deux Ortoqides, Fakhr al-dīn de Kharput, en 561, et

[1] Ne diffèrent que par la deuxième radicale, ou ronde ou oblongue; mon dessin la donne oblongue.

[2] Chez Sauvaire, *Description de Damas, J. As.*, 1894, 2, p. 280. Sauvaire met un «sic» après cette kunya.

[3] Voir *Archæol. Reise,* I, p. 16 *ss* et II, p. 217-231; abu Shāma, I, p. 189; ibn al-Athīr, XI, 267; Sibṭ ibn al-Djauzī, ed. Jewett, p. 194 *ss.* — J'avais ignoré auparavant une notice d'ibn al-Athīr, VI, 51 : «en 167 H., al-Mahdī ordonna بالزيادة dans le masdjid al-Ḥaram et le masdjid du Prophète..., on y incorpora beaucoup de maisons. L'administrateur de la construction était Yaqṭīn b. Mūsā; la construction continua jusqu'à la mort d'al-Mahdī. De la même manière, il ordonna بالزيادة dans le masdjid al-djāmiʿ à Mauṣil, et j'y ai vu une plaque dans le mur de la Mosquée, sur laquelle cela était mentionné, en 603, où l'inscription existait encore.»

Muḥammad, à Amid, en 579, portent aussi ce titre [1]; il se peut donc qu'auparavant d'autres membres de la famille l'aient porté, par exemple Ilghazi et Sulaimān, Ortoqides qui jouent un rôle éphémère dans l'histoire d'Alep vers 518. Mais même si cela était, il resterait difficile de croire qu'un si grand travail ait été commencé pendant les quelques années troublées de leur gouvernement.

Finalement, je n'hésite pas à attribuer l'inscription et par conséquent une partie de la construction de la grande Mosquée d'Alep à ʿImād al-dīn Zengi. Du point de vue archéologique, cette période se confond avec celle de Nūr al-dīn, mentionnée dans les chroniques, mais non attestée par des inscriptions.

Pour la vie et le protocole de Zengi, voir *sub* «Djāmiʿ al-Ḥadjadjārīn».

79.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, 684 H. — Au-dessus du miḥrāb principal de la qibliyya, inscription en deux lignes, surmontée du *basmala*; la première ligne 4 m. 50.0 m. 40; la deuxième, divisée en deux parties par l'ogive du miḥrāb, chaque partie 1 m. 45. 0 m. 15. — Naskhi mamlouk, grands (et moyens) caractères; photographie, inédite. (Pl. LXV *b*). *Répertoire*, n° 4859.

(a) بسمله .... (1) أمر بعمارته بعد حريقه مولانا السلطان الأعظم الملك المنصور سيف الدنيا والدين قلاون أعزّ الله نصره (2a) بالإشارة العاليّة المولويّة الاميريّة الشمسيّة قراسنقر الجوكندار الملكى المنصورى (2b) كافل المملكه بحلب المحروسة أثابه وحرسه وتملّا من عنده فى رجب سنة اربعة وثمانين وستّمائة

«Au nom d'Allāh... a ordonné de le reconstruire après l'incendie, notre maître le sultan suprême, al-malik al-manṣūr Saif al-dunyā wa l-dīn Qalā'ūn — qu'Allāh glorifie sa victoire! — sur le haut conseil de notre maître l'émir Shams al-dīn Qarāsonqor, le porte-raquettes, officier d'al-malik al-manṣūr, gouverneur de la principauté d'Alep — qu'elle soit gardée! — qu'Allāh le récompense, le conserve et le fasse se réjouir longtemps! — en radjab de l'année 684» (septembre 1285).

L'inscription est placée au-dessus du miḥrāb, au milieu de la qibliyya, à l'endroit le plus visible. Son objet, «de *le* reconstruire», n'est pas le miḥrāb, mais la mosquée, le *djāmiʿ* entier. Elle avait été incendiée par les Tatars, et pendant 25 ans, on s'était contenté de la réparation provisoire faite par Ẓāhir Baibars. Il va sans dire que le miḥrāb en pierre appartient à la restauration de Qalāʾūn. Ce n'est pas seulement pour éviter la répétition d'une mauvaise expérience, que le nouveau miḥrāb fut fait en pierre, mais parce que c'était devenu la mode à cette époque. Ibn Djubair avait vu en 581 l'ancien miḥrāb en bois de Nūr al-dīn; le minbar qui était à son côté avait été transporté à Jérusalem, comme on l'a déjà dit.

Notre traduction «a ordonné (la reconstruction) notre maître le sultan... sur le haut conseil» — qui suit le texte —, ne doit pas être interprétée dans le sens que le sultan a consulté le

[1] Voir M. van Berchem, *Inschr. Lehmann-Haupt*, et *Amida*.

gouverneur. Le passage veut dire «l'ordre du sultan fut exécuté par les autorités de la mosquée, alors que le gouverneur agissait seulement à titre de conseiller», car la Mosquée était hors de sa juridiction [1].

Pour Qarāsonqor, voir sa biographie par M. Sobernheim, au chapitre de son mausolée. Comme au n° 80, il est nommé par la formule régulière «*al-malikī al-mansūrī*», d'après le sultan régnant. On a généralement adopté la traduction de ces adjectifs d'appartenance par «(fonctionnaire, ou officier d')al-malik al-....». Mais cet exemple-ci et ceux qui suivent suggèrent plutôt le sens de «représentant du sultan régnant».

80.

Texte de renovation, officiel, *in situ*, sans date. — Inscription sur une maqṣūra dans la troisième travée à l'ouest du miḥrāb, enlevée en 1908, une ligne, naskhi mamlouk, grands caractères.

Publication : *Archaeol. Mitth. aus Iran*, VIII, p. 98. — *Répertoire*, n° 4860.

جدّدت هذه المقصورة فى أيّام المقرّ العالى المولوىّ الشمسىّ قراسنقر الملكى المنصورى كافل المملكة الحلبيّة أعزّ الله نصره

«Cette maqṣūra fut refaite à l'époque de Son Altesse le maître Shams al-dīn Qarasonqor, officier d'al-malik al-Manṣūr, gouverneur de la province d'Alep — qu'Allāh glorifie sa victoire!».

L'ordre du sultan, inscription n° 79, est général; pour un détail comme cette maqsūra, le gouverneur écrit en son propre nom. Ici encore, Qarāsonqor est *al-malikī al-manṣūrī*; l'inscription ne porte pas de date, mais l'objet fait partie de la restauration générale. Le verbe est *djuddidat;* s'il y avait des restes anciens, on ne les a pas conservés.

Maqṣūra, du syrien *qaṣṭrōma*, *κατάστρωμα* [2], est normalement une grille, une balustrade en bois, quelquefois à draperies brodées, qui isole une partie de la nef d'une mosquée. A la grande mosquée d'Āmid, inscription Inalide Ilaldi, a° 510, et Nisanide ʿAlī, a° 559, *maqṣūra* signifie une grande colonnade, un portique. La forme en colonnettes des balustrades est le troisième point de comparaison qui permet l'application de ce mot aux deux choses; le terme ordinaire pour une balustre est *ʿirnās* [3].

[1] Comparez le cas des travaux exécutés à la citadelle où le gouverneur apparaît comme «conseiller». — Par suite, la phrase fréquente «a ordonné le sultan... sous le gouvernement d'un tel...» veut dire : «l'ordre fut exécuté par le gouverneur».

[2] Voir pour les termes syriaques sub «Ḥalāwiyya».

[3] Voir «Mashhad al-Muḥassin», époque d'Aqsonqor, «un *ṭauq* avec des *ʿarānīs* d'argent», et l'inscription de la Sulṭāniyya, n° 150, qui défend d'y faire «des colonnes». Sur *ʿirnās, ʿarānīs*, voir sub «Mashhad al-Muḥassin».

INSCRIPTIONS DU MINBAR

81, A-D

Texte sur objet mobilier, officiel, *in situ* (sans date ?).
A se trouve au-dessus de la porte du minbar, sous la corniche, une ligne o m. 85 × o m. 16 ; *B* en haut du panneau adossé au mur, sous le siège de l'imām, une ligne, mêmes dimensions ; *C* sur les deux battants de la porte, en deux parties, o m. 26 × o m. 06 ; *D* au-dessous de *A*, sur le chambranle, o m. 38 × o m. 07. Naskhi mamlouk, caractères moyens ou petits. Inédite.

A.

عمل في أيّام مولانا السلطان الملك الناصر ابي الفتح محمّد عزّ نصره

B.

أمر بعمله المقرّ العالي الاميري الشمسي قراسنقر الجوكندار الملكي الناصري [peut-être la date ici]

C.

بتولّي العبد الفقير إلى / الله تعالى محمّد بن الحدّاد

D.

عمل العبد الفقير الى الله محمّد بن علي الموصلي

A : « a été fait sous le règne du sultan al-malik al-Nāṣir abu l-fatḥ Muḥammad — que sa victoire soit glorifiée ! »
B : « a ordonné de le faire Son Altesse l'émir Shams al-dīn Qarāsonqor, le porte-raquettes, officier d'al-malik al-Nāṣir [date ?] [1].
C : « sous l'administration de l'esclave avide d'Allāh l'Exalté, Muḥammad ibn al-Ḥaddād » [2].
D : « œuvre de l'esclave avide d'Allāh, Muḥammad, fils de ʿAlī, al-Mauṣilī ».

La rédaction fait penser que le minbar était un cadeau du gouverneur à la Mosquée.

Au lieu d'*al-malikī al-manṣūrī*, Qarāsonqor s'appelle ici *al-malikī al-nāṣirī*, ce qui montre que le déterminatif change avec le règne du sultan représenté. Nāṣir Muḥammad règna de 693 à 741 (1293-1340); Qarāsonqor fut deux fois gouverneur, 681-691. — période durant laquelle il restaura la mosquée —, et 699-709. Le miḥrāb fut fait pendant son deuxième gouvernement, probablement à l'occasion de son retour en 699 (1299-1300). L'humble esclave du texte C est le *mutawallī* de la mosquée, — fonctionnaire qui n'inscrit presque jamais ses titres dans les Mosquées, — et probablement le qāḍī d'Alep; c'est pourquoi on s'attend à « ibn Shaddād ». — L'artisan est mosouliote; son œuvre ne se distingue en rien des autres produits de l'époque, mais Mauṣil était fameuse dans diverses branches de métiers, et le minbar est un bon spécimen de son industrie. (Pl. LXV *b*; LXVI *d*.)

[1] Je n'avais pas remarqué cette ligne sur l'original, et je ne l'ai découverte que sur une photographie, où une ombre cache les derniers signes.

[2] On s'attend à ibn al-Shaddād, on voit Ḥaddād : il se peut que le signe ait été faussement repeint.

82.

Texte de rénovation, officiel, *in situ*, sans date. — La « Maqṣūrat al-wālī », enlevée en 1908, se trouvait dans la cinquième travée à l'ouest du miḥrāb. Inscription sur le mur du fond, deux lignes, 1 m. 10 × o m. 30, naskhī mamlouk, caractères moyens, photographie, inédite.

(١) بسمله ..... جدّدت هذه المقصورة في أيّام مولانا (٢) السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين محمّد خلّد الله ملكه

« Au nom d'Allāh... cette maqṣūra fut refaite à l'époque de notre maître le sultan al-malik al-nāṣir, Nāṣir al-dunyā wa l-dīn Muḥammad — qu'Allāh perpétue sa royauté ! ».

Il n'y a pas de limites plus précises pour la date que les années du long règne de Nāṣīr Muḥammad, 693-741 (1293-1340). Mais la maqṣūra et le minbar sont des pièces d'ameublement de la Mosquée, et forment un ensemble. Nous avons constaté plusieurs cas où, dans un groupe d'objets, l'un porte l'inscription royale, l'autre celle du gouverneur, un autre encore la date. On peut supposer que la date se place pendant le gouvernement de Qarāsonqor.

83.

Texte de reconstruction, incomplet. — Dans la qibliyya (fig. 62), près de la porte, quatrième travée à l'est du minbar, appelée *bāb al-sudda*, inscription o m. 90 × o m. 40, deux lignes, maskhi mamlouk, caractères moyens. Publication : M. van Berchem. *Inschr. v. Oppenheim* n° 39.

(١) بالإشارة العالية العلائيّة الطنبغا كافل الممالك الحلبيّة (٢) أعزّ الله أنصاره بشدّ المقرّ العالي العلائي سيّدي عبد الرزّاق عزّ نصره

« Sur le haut conseil de ʿAlā al-dīn Alṭynbogha, gouverneur des principautés d'Alep — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — sous l'inspection du fonctionnaire de Son Altesse ʿAla al-dīn, monseigneur ʿAbdalrazzāq — que sa victoire soit glorifiée ! ».

Le début, qui doit avoir contenu le nom du sultan, manque et le gouverneur ne porte pas de *nisba* d'après le sultan régnant ; la date aussi manque. Comme M. van Berchem le remarque, Alep a eu trois gouverneurs du nom d'Alṭynbogha, 1° ʿAlā al-dīn al-ṣalāḥī al-nāṣirī, sous Nāṣir Muḥammad, en 714-727 et en 731-739, fondateur du djāmiʿ Alṭynboghā, voir inscription 173, *infra*. — 2° Alṭynbogha al-Mārdīnī, sous Ṣāliḥ Ismaʿīl, en 743. — 3° Alṭynbogha al-Ḥalabī, en 791. Selon ibn al-Khaṭīb, le restaurateur du portique oriental de la grande mosquée aurait été Alṭynbogha *al-ṣāliḥī* ; *ṣalāḥī* est une forme rare, *ṣāliḥī* une forme fréquente. Ibn al-Khaṭīb a fait une faute, par mégarde. L'auteur de cette inscription, qui se rapporte à ces travaux de restauration, est le premier des trois gouverneurs de ce nom.

Fig. 62.
Heurtoir, porte du milieu de la qibliyya.

84.

Texte de réfection, officiel, *in situ*, 746 H. — Dans la travée contiguë au minbar vers l'Ouest, une porte dans le mur Sud mène à une petite pièce, sorte de sacristie, appelée *ḥudjrat al-khaṭib*. En haut de la porte, à 3 m. 75 du sol, inscription, 2 m. 00 × 0 m. 35, deux lignes, naskhi mamlouk, caractères moyens, inédite. (Pl. LXIV, *b*).

(1) جدّدت هذه المقصورة فى أيّام السلطان الملك الصالح عماد الدنيا والدين أبى الفدا إسمعيل بن محمّد (2) بإشارة المقرّ الأشرف العالى المولوى السيفى يلبغا كافل الممالك الشريفة الحلبيّة عزّ نصره فى سنة ستّ واربعين وسبعمائة

« Cette maqṣūra a été refaite à l'époque du sultan al-malik al-ṣāliḥ ʿImād al-dīn abī l-Fidā Ismaʿīl, fils de Muḥammad, sur le conseil de Son Altesse illustre et haut, le maître Saif al-dīn Yelbogha, gouverneur des principautés royales d'Alep. — que sa victoire soit glorifiée! — en l'année 746» (1345).

La date est la dernière année de Ṣalih Isma'il qui régnait de 743 à 746. Pour le gouverneur Yelbogha, voir la notice biographique par M. Sobernheim, *sub* n° 176.

85.

Texte de construction, royal, *in situ*, 797 H. — Sur la parois du fonds dans la partie Ouest de la nef Nord, au-dessus d'un bassin d'eau, à 2 m. du sol, plaque d'inscription en trois lignes, 0 m. 90 × 0 m. 60, naskhi mamlouk, caractères moyens; estampage, photographie, inédite (Pl. LXVI, *a*).

(1) أمر بإنشائه مولانا المقام الأعظم السلطان الملك الظاهر ابو سعيد برقوق عزّ نصره
(2) فى أيّام المقرّ السيفى تغرى بردى كافل المملكة الحلبيّة عزّ نصره بتولّى العبد
(3) الفقير الى الله تعالى حمزة الجعفرى الحنفى سنة سبع وتسعين وسبعمائة

« A ordonné de le fonder notre maître, Sa Majesté suprême, al-malik al-ẓāhir abu Saʿīd Barqūq — que sa victoire soit glorifiée! — à l'époque de Son Altesse, Saif al-dīn Taghri-Berdi, gouverneur de la principauté d'Alep — que sa victoire soit glorifiée! — sous l'administration du pauvre en Allāh l'Exalté, Ḥamza al-Djaʿfarī, le ḥanéfite, en l'année 797 » (1395).

Le sultan n'a pas donné l'ordre à l'époque (au sens de 'sous le règne') du gouverneur, moins encore 'sous l'administration' du mutawallī : les 'jours', *ayyām* du gouverneur ne sont qu'une période du règne du sultan (784-801/1382-1398); l'ordre a été exécuté pendant la période du gouvernement de Taghriberdi.

Taghriberdi — dont la carrière se déploie surtout à Damas et au Caire — ne fut gouverneur d'Alep qu'une fois, de 796-800 (1394-1398). Il est le père du chronographe célèbre abu l-Maḥāsin Yūsuf; il acheva et dota de waqfs, en 797, la mosquée al-Mawāzīnī (ou de Taghriberdi)[1]. Le mutawallī de la musquée, Ḥamza al-Djaʿfarī, est évidemment un sayyid, pro-

[1] Voir les inscriptions nos 207-209.

bablement qāḍī d'Alep; il a fondé, en 796, une mosquée, avec madrassa, dār al-ḥadīth et sabīl, en mémoire de son fils défunt[1].

Comme c'est souvent le cas, nous avons ici une inscription qui mentionne l'organisation de travaux considérables, et l'objet — *bi-inshā'ihi* — n'est pas le bassin d'eau, au-dessus duquel la plaque se trouve, mais la nef Nord entière de la mosquée. Le bassin a l'air d'être une addition plus récente.

86.

Texte de construction, officiel, *in situ*, 996 H. — *Maqṣūrat al-qāḍī*, entre les piliers de la qibliyya près la porte du Sud, à gauche en entrant, inscription 0 m. 65 × 0 m. 50, en quatre lignes, naskhi ottoman, petits caractères, inédite.

(1) أنشأ هذا المحراب الشريف البحر العلامة والحَبر الفهّامة سلطان (2) العلماء وبرهان الفضلاء ناظر العصابة الهاشميّة إمام الدولة (3) المحمّديّة مصطفا ابو محمّد ابن امير حسن الحسنى أبو المسند الحاكم العدل (4) بمدينة الخير وواليها فى حلب الشهباء فى شهر محرّم سنة ستّ وتسعين وتسعمائة

« A fondé ce saint miḥrāb, l'océan d'érudition, le docteur en perspicacité, le sultan des savants, la preuve des hommes éminents, le surintendant de la race hāshimite, l'imām de l'empire mahométan, Muṣṭafa abu Muḥammad, fils de l'émir Ḥasan al-Ḥasanī, le connaisseur de la tradition, qui juge selon la justice dans la bonne ville et gouverne à Alep la Grise, — au mois de muḥarram de l'année 996» (décembre 1587).

L'inscription a été rédigée à l'époque du sultan ottoman Murad III; l'auteur était un sayyid, descendant d'al-Ḥasan b. ʿAlī b. abi Ṭālib. Auparavant, en pays arabe, on aurait considéré comme indécent de déployer des titres si prétentieux dans un lieu saint, et l'on se serait contenté de s'appeler «l'humble esclave». Mais dans cette période de décadence, le verbalisme des textes augmente en même temps qu'ils se vident de leur contenu.

DATES ÉPIGRAPHIQUES DE LA GRANDE MOSQUÉE

Les dates épigraphiques, tirées des inscriptions de la grande mosquée, sont :

483 Malikshāh, Aqsonqor et ibn al-Khashshāb, construction du minaret, architecte originaire de Sarmīn.

487 Tutush, achèvement du minaret.

Entre 522 et 541. Zengi, la nef orientale.

684 Qarāsonqor sous Qalā'ūn, miḥrāb et maqṣūrat Qarāsonqor.

699-709 Qarāsonqor sous Nāṣir Muḥammad, aménagement intérieur, minbar et maqṣūrat al-wālī.

714-27 ou 731-739 Altynbogha al-ṣalāḥī sous Nāṣir Muḥammad, bāb al-sudda.

[1] Voir les inscriptions nos 204-206.

746 Yelbogha al-Yaḥyāwī sous Ṣāliḥ Isma'īl, ḥudjrat al-khaṭīb.
797 Taghriberdi et Ḥamza al-Dja'farī, sous Barqūq, la nef du Nord.

Les décrets, montrent seulement que les murs qui les portent existaient déjà (nos 237 et 263).

En combinant les dates des deux catégories de sources, L = littéraires et E = épigraphiques, nous arrivons à la chronologie suivante :

1. L 86-96 ou 96-99, fondation par Walīd ou Sulaimān.
2. L 351 incendie lors de la conquête par Nicéphore.
3. L 353-356, réparation par Saif al-daula.
4. E 354, bassin du jet d'eau, Qarghūya.
5. L ca 450, les qāḍīs banū ʿAmmār de Tripoli construisent la nef orientale.
6. L 468-472, le qāḍī ibn al-Khashshāb pose les fondations du minaret, sous Sābiq ibn Mirdās.
7. L et E 483, le qāḍī construit le minaret, sous Malikshāh et Aqsonqor.
8. E 487, achèvement du minaret sous Tutush.
9. E 522-541, Zengi, construction de la nef orientale.
10. L 564, incendie de la grande Mosquée par les Isma'iliens.
11. L 565, grand séisme, fente dans le minaret.
12. L 564-569, Nūr al-dīn restaure la nef principale, y ajoute l'angle sud-est; architecte Thābit ibn Shaqwaiq.
13. L vers 570-580, construction d'une citerne dans la cour.
14. L 10 ṣafar 658 (12 I. 1260) incendie par les gens de Sīs.
15. L Ẓāhir Baibars, restauration provisoire de la nef principale et occidentale; transfert de la tête de saint Jean de la citadelle à la chambre funéraire.
16. L et E Qarāsonqor et Shams al-dīn Ṣaqar sous Qalā'ūn remplacent le toit en bois de la nef principale par des voûtes; nouveau miḥrāb.
17. E 699-709, aménagement intérieur de la mosquée par Qarāsonqor sous Nāṣir Muḥammad, minbar et maqṣūras.
18. L et E 714-727 ou 731-739, Alṭynbogha al-ṣalāḥī répare les nefs principale et orientale.
19. E 797, Taghriberdi et Ḥamza al-Dja'farī, sous Barqūq, reconstruisent la nef du nord.
20. L 824, Yashbek al-Yūsufī reconstruit en voûtes la nef occidentale.
21. L env. 846, Qānibāy al-Ḥamzāwī, Zain al-dīn ibn al-Ṣaffāḥ et ibn al-Khaṭīb reconstruisent, sous Ẓāhir Djaqmaq, les piliers et les voûtes de la nef principale.
22. E époque ottomane, réfection de la porte de la nef principale et des trois portes extérieures s'ouvrant sur les bazars.

Pour les représenter graphiquement sur mon plan, pl. LIII, j'ai groupé ces vingt-deux dates en cinq périodes. La haute antiquité n'a pas laissé de traces, sauf le bassin de Qarghūya, et n'est pas représentée. La plus ancienne période dont nous avons des restes monumentaux est le ve siècle, le minaret.

IIe période : les travaux de Zengi et de Nūr al-dīn. Le mur du fond de la nef orientale appartient à Zengi, probablement aussi le mur sur la cour. L'angle sud-est de la grande nef appartient à Nūr al-dīn, comme probablement les deux murs nord et sud de la nef principale. Pour les autres murs du fond, on ne peut pas distinguer les deux phases.

IIIe période : la restauration après la destruction par les Tatars, au viie siècle. Il y a la chambre de la relique de saint Jean; mais des travaux importants de Qarāsonqor, il ne reste que le grand miḥrāb et le minbar.

IVe période : comprend les travaux ultérieurs. Tous les piliers avec leurs voûtes qui encombrent l'intérieur ont été ajoutés aux viiie et ixe siècles, lui donnant l'aspect d'une «écurie» selon Qarāsonqor. Les voûtes de la nef orientale sont dues à Alṭynbogha, mais non le mur ancien qui donne sur la cour; la nef du Nord est entièrement de Taghriberdi sauf le mur du fond qui est ancien. Pour la nef occidentale, je ne suis pas sûr : elle a l'air si neuve, qu'au lieu d'être l'œuvre de Yashbek al-Yūsufī, elle pourrait être une reconstruction faite après la date du livre d'ibn Shiḥna, milieu du ixe siècle [1]. Enfin, à l'intérieur de la nef principale, ibn al-Khatib a refait entièrement l'œuvre de Qarāsonqor.

Les travaux de la cinquième période, l'époque ottomane, en partie tout récents, sont insignifiants.

Je résume ici les observations dispersées dans le commentaire des textes :

La plus ancienne construction, qui n'a pas laissé de vestiges, était faite sur le modèle de la Mosquée des Umayyades. La grande reconstruction de l'époque de Zengi et de Nūr al-dīn, au xiie siècle, est complètement déterminée par ce plan primitif. A l'intérieur de la qibliyya, un transept central occupa la partie du milieu entre la porte principale et le miḥrāb. Sur ses deux côtés, deux longues rangées de colonnes s'étendaient parallèlement à la cour. Les colonnes étaient de marbre, le plafond était en bois, les toits charpentés à double versant. Le transept était marqué sur la cour par un haut fronton qui a été enlevé; à part cela, l'aspect général de la cour n'a pas été transformé. Après l'incendie par les Tatars au xiiie siècle, des voûtes sur piliers carrés ont remplacé partout les plafonds sur colonnades. Mais les murs du fond et les arcades de la cour ont été conservés, et avec eux leur système d'axes. Chaque pilier de l'intérieur moderne occupe la place d'une ancienne colonne.

Le type original de la grande Mosquée d'Alep entre donc dans un groupe bien connu, représenté par un grand nombre de monuments syriens, spécialement par la Mosquée des Umayyades de Damas.

[1] Un terminus *ante quem* pourrait être déduit de la date des décrets écrits sur ses parois, mais je ne saurais dire s'il y en a encore sous le badigeonnage.

CHAPITRE IV.

LA VILLE ET SES ENVIRONS.

A. — ÉPOQUE SELDJOUKIDE ET NOURIDE.

MAQĀM IBRĀHĪM, AL-ṢĀLIḤĪN.

Nous avons parlé, dans le chapitre « Préhistoire », des légendes qui rattachent Alep au nom du patriarche Ibrāhīm al-Khalīl, et dans le chapitre « Citadelle », nous avons traité des *maqām* supérieur et inférieur d'Ibrāhīm qui s'y trouvent. Le plus fameux des *maqām Ibrāhīm* du monde musulman était le maqām Ibrāhīm khalīl al-Raḥmān à la Mecque : d'après la croyance arabe, ce musulman avant l'islam avait adoré la Kaʿba. Voir les vers par lesquels le « faux calife » des *1001 Nuits* salue Hārūn-al-Rashīd :

لا زالت بابك كعبة مقصودة   وترابها فوق الجباه رسوم

حتى ينادى فى البلاد بأسمهم   هذا المقام وأنت إبراهيم

Il y avait d'autres *maqām,* par exemple à Barza, dans la Ghūṭa de Damas, considéré comme lieu de naissance d'Abraham, cf. *masālik al-abṣār,* éd. Ahmed Zeki Pasha, et d'autres aux environs d'Alep, un par exemple au village de Nawāʾil [1], dont le plus célèbre était celui situé dans la banlieue sud à 800 mètres de Bāb-al-Maqām. La région autour de ce sanctuaire s'appelle « *al-Maqāmāt* ». Jusqu'à l'époque de Tamerlan, on aimait être enseveli dans cette région, et elle est parsemée de mausolées et de sanctuaires funéraires.

Ibn al-Khaṭīb en donne une description dont la source est, comme nous le verrons, ibn al-ʿAdīm, et dont la disposition a été dérangée par ibn Shiḥna, p. 80 s. Il faut la reconstruire comme suit :

« Mosquées situées dans la banlieue de la ville : le maqām Ibrāhīm al-khalīl dans la *djabbāna*. Dans son miḥrāb se trouve une pierre sur laquelle on croit qu'Ibrāhīm s'asseyait, et dans le portique du sud, *riwāq al-qiblī,* qui donne sur la cour [2] est une autre pierre [3] avec une cavité, dans laquelle on dit qu'Ibrāhīm trayait ses brebis. Au sud de ce mashad est la *djabbāna* [4], cimetière, dans lequel sont les tombeaux d'un certain nombre de *walī* et de *ʿulamāʾ al-ṣāliḥīn* [5], parmi eux celui du *ḥāfiẓ* abu l-Ḥasan... et du shaikh abu l-Ḥasan ʿAlī [6] etc.

[1] Voir inscription n° 63.

[2] Lire صحن au lieu de la dittographie صحرة de l'édition.

[3] Lire صخرة ثابتة au lieu de ثابتة de l'édition.

[4] Ibn Shiḥna remarque par inattention « c'est-à-dire al-Djubail », après avoir interpolé la description d'autres sanctuaires situés dans le cimetière du faubourg al-Djubail.

[5] De savants, religieux pieux, origine du nom populaire « al-Ṣāliḥīn ».

[6] C'est abu Bakr al-Harawī, voir inscr. nos 129-139.

Yāqūt, *muʿdjam* II, 308, écrit : « Au sud du djabal Djaushan [situé à l'ouest d'Alep], s'étend une seule *djabbāna*[1] connue sous le nom d'*al-maqām*; là se trouve un maqām attribué à Ibrāhīm». Et *Muʿdjam* II, 16, il explique le terme *djabbāna* ou *djabbān* : « au sens propre un désert (ṣaḥrā', vaste plaine); les gens de Kūfa appellent les cimetières *djabbāna*, tandis que les gens de Baṣra disent *maqbara*. A Kūfa sont des endroits appelés *djabbāna*, qualifiés par le nom de tribus arabes».

Yāqūt écrit deux cents ans avant ibn al-Khaṭīb, mais l'accord des deux descriptions va jusqu'à l'emploi de termes rares dans le même sens. Cela veut dire qu'ibn al-Khaṭīb, comme d'ordinaire, cite ibn al-ʿAdīm, livre dont Yāqūt a eu connaissance.

Dans tous les *maqām*, on montrait des pierres antiques, chaires ou auges. M. van Berchem a discuté le terme *maqām*[2] : « lieu de station ou de séjour», sens plus général « monument commémoratif élevé en un lieu où s'est arrêté un saint personnage; peut-être aussi» lieu de prière, oratoire», de *qāma* « prier», comme *masdjid* de *sadjada*. Peut-être aussi islamisation d'un sens beaucoup plus ancien, tel que « pierre dressée», comme *manṣab* de l'hébreu *maṣṣēbāh* (Wellhausen, *Reste*, p. 101). A la Mecque, le maqām Ibrāhīm, c'est-à-dire au point de vue musulman le lieu d'une station d'Abraham, est représenté encore par une pierre, ancien autel ou bétyle; voir Snouck, *Mekka*, I, p. 11».

La présence de pierres antiques, qui sont des preuves de l'antiquité des divers *maqām* d'Ibrāhīm à Alep, peut être considérée comme appuyant cette dernière hypothèse. Plus encore ce que *Génèse*, 28, 11 (aussi 17 et 19) dit du *māqōm* d'Abraham à Ḥarrān, endroit où il eut le songe de l'échelle; une autre source appelle le même endroit *bēt-ēl*, grec, *βαίτυλος*, et la source primaire, au v. 22, dit « cette pierre que j'ai dressée comme *maṣṣēbāh* deviendra une maison d'Elōhīm» un *bēt-ēl*. En tout cas, ces sanctuaires musulmans ne sont que des adaptations de sanctuaires préislamiques. Goldziher[3] parle de l'avidité de l'islam de s'approprier des *maqām*, tombeaux ou sanctuaires de « prophètes» en ʿIrāq et ailleurs», et on peut leur appliquer ce que M. van Berchem dit des *mazār*[4] : « sous chacun des mazārs islamiques se cachent — et cela partout — des superstitions préislamiques».

Malgré leur nom, les maqām d'Alep semblent ne pas avoir été des sanctuaires juifs. Ceux de la citadelle nous sont connus dès leur phase chrétienne; or, il n'y a pas d'exemples de sanctuaires juifs devenus chrétiens, et certainement une citadelle n'est pas la place pour un sanctuaire juif. Quant au maqām hors de la ville, la pierre auprès de la *kaʿba* du shaikh ʿAlī al-Harawī, voir inscr. n° 139, pourrait être considérée comme l'auge d'Ibrāhīm, et non loin il y a, sur un jambage antique, une autre inscription, n° 138, en écriture hébraïque carrée, mais en langue araméenne, dans laquelle on pourrait voir un indice de l'origine juive du sanctuaire. Cependant la tradition juive locale n'a jamais revendiqué ces sanctuaires, et ignore un séjour d'Abraham à Alep, comme la Bible ignore le nom de la ville[5]. Ibrāhīm — comme d'autre part saint Jean — semble donc être substitué à un dieu païen.

[1] Guy Lestrange, *Palestine*, p. 365 traduit « the one cemetery».
[2] Voir *M. C. I. A. Eg.*, p. 115, 2; 205, 1; *Jér. Har.*, p. 10.
[3] *Archæol. Reise.*, II, p. 180.
[4] Chez E. Diez, *Chorasan. Denkmäler*, p. 89, n. 6.
[5] Voir p. 2 et 6.

Les restes antiques, comme portes, auge, bases, fûts et chapiteaux de colonnes (pl. LXVIII *b-c*), qui se trouvent dans le petit sanctuaire aux Maqāmāt, appelé *al-Ṣālihīn*, témoignent de l'antiquité païenne de l'endroit et de son identité avec le maqām Ibrāhīm de la tradition littéraire. Miss Gertrude Bell signale, qu'à l'intérieur du sanctuaire on montre un « gigantic footprint» d'Abraham, fait que nous avons ignoré.

Le sanctuaire actuel d'al-Ṣālihīn est un petit enclos à tombeaux, détruit et remanié à plusieurs reprises, de sorte que je n'ai pas pu en retrouver la disposition originale. Un minaret (pl. LXVIII *a*) octogonal qui appartient à l'époque de Ẓāhir Ghāzī, se dresse au-dessus d'une porte qui donne accès dans la cour, et qui est fermée par un seul battant antique en basalte[1] (pl. LXIX *b*). Sur le côté Sud (?) s'étend un portique à six arcs en ogive qui retombent sur de lourds pieds-droits oblongs. Au coin Sud-Ouest une porte ouvre sur une petite chambre.

Cette porte, ainsi que le tympan en haut et le miḥrāb à son côté, est encore *in situ*.

87.

Texte de construction, royal, *in situ*, 479 H. — Sur le tympan, au-dessus d'une porte sous une voûte à arêtes, à 3 m. 35 du sol, inscription, 1 m. 30 × 1 m. 00, encadrée d'une mince bordure ornementale, fig. 63, sept lignes en coufique simple, petits caractères, photographies. (Pl. LXIX, *a*.)

Publication : *Répertoire*, n° 2760; *Arch. Mitt. Iran* VIII, p. 90.

(2-1) بسمله ..... (3) ممّا أمر بعمله ملك الملو(4)ك عضد الدولة ابو شجاع احمد (5) ابن يمين أمير المؤمنين وجرى ذلك (5) على يد تاج الملك أبو الغنائم فى سنة (7) تسع وسبعين واربع مائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné de le faire le prince des princes, ʿaḍud al-daula abu shudjāʿ Aḥmad, fils du bras droit de l'émir des croyants, et cela fut exécuté par les soins de Tādj al-mulk abu l-Ghanā'im, en l'année 479» (1086).

Fig. 63.

Le titre califien *yamīn amīr al-mu'minīn* appartient à Malikshāh, et la substitution de son nom par ce titre seul est à remarquer.

Tādj al-mulk est un de ses ministres. Sur son inscription dans la grande Mosquée d'Isfahan, 481 H.[2], il s'appelle abu l-Ghanā'im al-Marzubān b. Khusrau-Fīrūz. Il était l'ennemi acharné du grand vizir Niẓām al-mulk, et mourut jeune, un an après l'assassinat de Niẓām al-mulk en 485[3]. ʿAḍud al-daula Aḥmad était un enfant, fils aîné de Malikshāh. Ibn al-Athīr raconte, sous l'an 480 :[4] « en cette

[1] Cf. la porte de Sidi Ghauth. Partout en Syrie on trouve des telles portes en basalte, en très grand nombre à Sarmīn et à Maʿarrat al-Nuʿmān; aussi en Perse, surtout dans les vallées autour d'Isfahan, et à Simnān.
[2] Voir *Arch. Mitt. Ir.*, VIII, p. 85 *s*.
[3] Voir al-Bundārī, ed. Houtsma, p. 61 *ss*.
[4] Ed. Thornberg, X, p. 107.

année, le sultan investit comme prince héritier son fils abu shudjā' Aḥmad, et lui conféra le titre *malik am-mulūk, ʿaḍud al-daula wa tādj al-milla, ʿuddat amīr al-mu'-minīn* [1]. La remarque n'est pas entièrement correcte, car seul le calife peut conférer un titre en *amīr al-mu'minīn*. A Alep, en 479, le prince ne le porte pas encore, la date 480 doit par conséquent être exacte. L'investiture eut lieu avant le voyage à Alep, l'agrément du calife à la demande du sultan de conférer le titre et de mentionner le prince dans la *khuṭba*, fut donné en 480. L'enfant mourut un an plus tard, à Marw, agé de onze ans, et la cour observa un deuil de huit jours lors de ses funérailles à Baghdad.

Notre inscription contient un des rares protocoles de prince héritier. Abu ʿAbdallāh Muḥammad, fils d'al-Mutawakkil, dans ses inscriptions au palais d'al-Balkuwārā à Samarra, porte comme héritier désigné du califat le simple titre «*al-amīr*.... fils de l'émir des croyants», mais déjà avec son nom califien al-Muʿtazz billāh. — Le fils du Bouyide Bahā al-daula, à Persépolis, est *amīr al-umarā'*, avec les laqab en *daula-milla-umma*. Ibn al-Athīr a omis le laqab en *umma* d'abu shudjāʿ Aḥmad. — A l'époque de Malikshah, *malik* commence partout à remplacer *amīr*. Les souverains sont *sulṭān*, titre qui ne comporte aucun autre usage. Leurs fils deviennent des *mulūk* avec divers attributs, tandis que les fils du calife gardent leur titre archaïque d'émir. Et le prince héritier devient *malik al-mulūk* [2] au lieu d'*amīr al-umarā'*. Le fait, que l'héritier reçoive déjà son titre califien, est analogue à l'octroi des noms califiens al-Muntasir, al-Muʿtazz et al-Mu'ayyad aux fils d'al-Mutawakkil, ou al-Mufawwaḍ au fils d'al-Muʿtamid.

En discutant le protocole des grands-Seldjouks, nous avons indiqué son caractère achéménide [3]. Dans le protocole du prince héritier, nous pouvons constater des traits semblables. Dans le Sūr Afrīn § 10, l'apostrophe sasanide nous est conservée : *pus ē vāspuhr, šāhān farraxvtum dāmān pahlumtum, ē andar gēhān apāyišnīktum* «le prince, l'héritier, le plus glorieux des rois» etc. [4]. Chez les Achéménides, enfin, Xerxès, comme prince héritier, et *nāẓir*, protecteur du diwān des constructions publiques, n'est appelé que *χšayaθya* et «fils du roi des rois». Ce dernier titre étant encore réservé aux souverains, les princes royaux sont de simples «rois», et comme chez les califes, le titre de ces princes de sang et celui des gouverneurs des provinces, des satrapes, est le même. En même temps, l'attribut du prince héritier est *maθišta* «le plus grand» *al-aʿẓam* [5].

La date de l'inscription, 479, est celle de la visite de Malikshāh à Alep [6], au cours de laquelle le sultan investit Aqsonqor du gouvernement. Il vint avec un grand cortège : le prince héritier, des ministres comme Tādj al-mulk, peut-être aussi Mu'ayyid al-dīn [7], et avec son confident

[1] Voir sur ce titre sub «Ḥadjdjārīn»; *Répertoire*, n° 2704, inscription de Salkhad, d'après Sibṭ ibn al-Djauzī, ms. ar. Paris 1506, un émir *muqaddam* العرب, probablement الغزات, porte le même titre califien, vers 466 H.

[2] Le même processus a lieu pour le titre du grand vizir, qui change de *amīr al-umarā'* en *malik al-mulūk*.

[3] Voir p. 155 *ss*.

[4] Voir *B. S. O. S*, VIII, p. 937 *ss* «Old-Iranian Peership». *Farraxv* est un mot intraduisible puisqu'il comprend les notions de «gloire, auréole», mais aussi du latin *felix faustusque*, dans un sens imprécatif. La traduction grecque du protocole du Khusrau I le rend par *εὐτυχής*. Pour *dāmām pahlumtum*, voir p. 157. — *apāyišnik* est «convenable», on pourrait traduire par «gentilhomme», en même temps, c'est ce que les Arabes expriment par *al-malik al-kāmil* «le prince parfait».

[5] En assyrien *mār šarri rabū, mār šarri Aššur rabū*, voir Altp. Inscrh. s. v. *maθišta* et s. v. *viθpati*.

[6] Voir ibn Shaddād, éd., Freytag, p. xix, et plus haut, p. 160.

[7] Voir l'inscription suivante n° 88.

Aqsonqor et des dames de la cour. Conduit par Tādj al-mulk, ministre du harem et des princes, l'enfant Aḥmad, le «familier de l'émir des croyants», «goes sight-seing», fait le tour des «merveilles» d'Alep, et vient ainsi au maqām Ibrāhīm al-Khalil, où il fait bâtir, en souvenir de sa visite, un petit sanctuaire, «par les soins de Tadj al-mulk». L'inscription n'est pas officielle; il n'y a pas «par ordre du sultan Malikshāh».

88.

Texte de construction, privé, *in situ*, 505 H. — Inscription sculptée dans les pierres du grand miḥrāb (pl. LXX *b*, LXXI *b* et LXXV), à 3 mètres du sol, sous la corniche et au-dessus de la niche; trois lignes, celle du milieu 2 m. 85 × 0 m. 09, les deux autres plus courtes; coufique simple, petits caractères, estampage, dessin, photographie. (Pl. LXXI, *a* et LXXVII, *b*.)

Publication : *Répertoire* n° 2947, faussement désigné «mosquée al-Firdaus».

(1) إنّما يعمر مساجد لله من آمن بالله واليوم الآخر (2) بسمله ..... عمّره خواجه موفّق الوزيرى المؤيّدى أثابه الله وأدام عزّته ووفقه (3) فى عمل الخير فى رجب سنة خمس وخمسمائة صنعة فهد بن سلمان السرمانى رحمه الله

«*Cor*. IX, 18... au nom d'Allāh... l'a construit le khwādja Muwaffaq, fonctionnaire du vizir al-Mu'ayyid — qu'Allāh le récompense, fasse durer sa gloire, et le laisse accomplir de bonnes actions! — en radjab de l'année 505 [janvier 1112]. Façon de Fahd, fils de Salmān, al-Sarmānī — qu'Allāh ait pitié de lui!».

Mu'ayyid al-mulk abu Bakr 'Ubaidallah était vizir de Malikshāh, qui l'avait envoyé à Alep, en 477 (1084), pour conclure une paix avec Muslim ibn Quraish [1]. Après la mort de Malikshāh, il passa du service de Barkiyāroq à celui de son frère ennemi Muḥammad. Il avait tenu emprisonnée et fait tuer la mère de Barkiyāroq, et lorsque celui-ci réussit à s'emparer de Mu'ayyid, en 494 (1101), il l'exécuta de sa propre main. Muwaffaq, selon sa nisba un client du vizir, apparaît ici en Syrie, pays des descendants de Tutush, adversaire de Barkiyāroq, donc probablement comme refugié. Il porte le titre persan *khwādja* [2] qui ne signifie aujourd'hui rien de plus que «sieur», surtout chrétien ou juif, mais qui était un titre de vizir à l'époque seldjoukide. Niẓām al-mulk est *khwādja i buzurg* «le grand khwādja, grand-vizir», et à l'époque d'Oldjaitu Khudabānda, vers 700, le grand-vizir Zain al-dunyā wa l-dīn est encore *khwādja*. En 505, le jeune Riḍwān, fils de Tutush, régnait à Alep, et il se peut que Muwaffaq ait été son vizir.

L'artisan, Fahd b. Salmān, de Sarmīn, pourrait appartenir à la famille de l'architecte, qui a signé le minaret de la grande Mosquée en 485. En tout cas, sa provenance prouve l'importance de l'école de Sarmīn, représentée par les minarets d'Alep et de Maʿarrat al-Nuʿmān, a° 565, pour l'architecture de l'époque : le miḥrāb appartient par chacun de ses détails à cette antique tradition de la Syrie.

[1] Voir *Rec. Hist. Or.*, II *b*, p. 14.

[2] Voir *Arch. Mitt., Ir*. VIII, p. 84 et 94 *s*. — L'étymologie et les formes anciennes sont inconnues; les lexicographes l'expliquent par *paterfamilias, shaikh, pīr, khudāwand* = *ṣāḥib, sayyid*, gouverneur, vizir. Jupiter est le *khwādja* des planètes, Mahomet le *khwādja* de la résurrection, et dans le nom *Kūh i khwādja* au Sistan, le «Mont du Seigneur», se cache un souvenir de Zoroastre. Je soupçonne que le mot est à rapprocher de av. *hvētuš* «pair, peer».

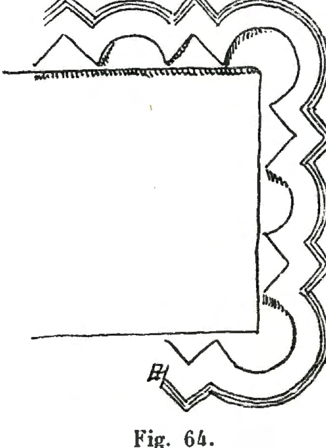
89.

Texte de construction, royal, *in situ,* 594 H. — Plaque encastrée dans le parement du mur nord de la cour, o m. 80 × o m. 35, dans son cadre (fig. 64) primitif [1]. Trois lignes naskhi ayyoubide, caractères moyens, photographie, inédite. (Pl. LXXI, *c*.)

(1) بسمله ..... ممّا عمل بأمر الملك (2) الظاهر غياث الدنيا والدين أبي الفتح غازى

(3) بن الملك الناصر خلّد الله ملكه في سنة اربع وتسعين وخمسمائة

« Au nom d'Allāh...ceci a été fait par ordre d'al-malik al-Ẓāhir, ghiyāth al-dunyā wa l-dīn, abu l-fatḥ Ghāzī, fils d'al-malik al-Nāṣir — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — en l'année 594» (1198).


Fig. 64.

Il semble qu'une grande partie du parement du mur et de son corps même appartienne à l'époque de l'inscription, mais on ne peut délimiter l'étendue véritable de cette réparation ou addition faite sur l'ordre de Ẓāhir Ghāzī. Une fenêtre à l'intérieur de la cour, avec un arc légèrement outrepassé, pourrait lui appartenir, ainsi que le minaret, dont le fût lisse est divisé en étages par une *sima* et une corniche à alvéoles du type classique ayyoubide. Il ressemble en effet par sa maçonnerie et ses moulures au minaret quadrangulaire du Maqām supérieur de la citadelle; le plan octogonal et la situation au-dessus du portail se retrouvent au minaret de la Sulṭāniyya et au sanctuaire de nabī Yūsha' à Ma'arra, daté de 598 H. Les alvéoles de la lourde corniche de la galerie sont également typiques pour la fin du vi^e siècle.

90, I-III.

CÉNOTAPHES, sans dates.

Tout autour du maqām Ibrāhīm s'étend la *djabbāna,* vaste cimetière (pl. LXXII *a*) où, en 1909, il y avait encore trois cénotaphes d'un type fort ancien, en forme de sarcophage ou de maisonnette, richement décorés : l'un était bien conservé, le deuxième allait s'écrouler, du troisième il ne restait qu'une plaque.

Aux quatre angles monte, en bande figurant les poteaux de la maisonnette, un ornement dérivé de la vigne. Le dessin appartient, comme c'est la règle en ornementation arabe, à la famille des compositions tapissantes, mais la section exécutée rappelle le schéma d'arbre sasanide. La vigne est un des sujets symboliques de l'art chrétien, par allusion à Jean XV, 1, et

[1] Ce genre de moulure dentelée ou « cuspidée » s'appelle *muqandal* en arabe, surtout les variantes riches à pointes allongées, qui éveillent l'image d'un *qandīl* chandelier; les formes simples, qui sont dérivées du « cuspidated moulding » (terme de Butler) des monuments du bas-empire romain en Syrie, sont une caractéristique des époques nouride et ayyoubide.

nos exemples sont un héritage de l'antiquité chrétienne, car ils apparaissent sur des tombeaux, et des détails de leur forme sont encore spécifiquement syriens (pl. LXXV).

Les surfaces entre ces pièces d'angle portent des bandeaux d'écriture coufique. Sur les tombeaux II et III, ils sont disposés sur deux zones, au II avec un mince ornement servant de cadre. Sur le tombeau I, le bandeau parcourt les quatre côtés en laissant vide un rectangle allongé, avec une cavité au centre, entre deux petits champs d'inscription. En Perse, on rencontre fréquemment des cavités sur les dalles de cénotaphes placées horizontalement, et là leur but est clair : on y met des grains, du pain et d'autres petites offrandes, et après une pluie l'eau y reste et les oiseaux y viennent boire. Les cavités prennent souvent la forme d'une coupe de mendiants, *kashkkūl,* ou de libations [1].

Sur chacun des grands bandeaux des trois cénotaphes, on lit un verset de la *āyat al-kursī, Cor.* II, 256, en grands caractères coufiques fleuris. Le cénotaphe I (pl. LXXII *b*) est le seul qui porte le nom du défunt, inscrit sur les rectangles allongés centraux des grands côtés; hauteur des caractères 9 centimètres.

هذه ترا/بة حسين/ ابن حسن ا/لشكرى رحمه الله

« Ceci est le tombeau de Ḥusain, fils de Ḥasan al-Shukrī, qu'Allāh ait pitié de lui ! ».

Il n'y a pas de date, et je n'ai pas réussi à découvrir ce personnage dans les chroniques; la nisba *al-Shukrī* existe et pourrait être un nom de famille [2].

L'écriture sur les trois cénotaphes n'est pas la même, mais toutes appartiennent aux plus riches variétés de coufique fleuri; et l'on ne peut pas douter que les cénotaphes ne soient étroitement contemporains.

Cénotaphe I (pl. LXXIII *a-b;* LXXIV *c*) : les caractères mêmes ne sont pas d'un type unique; à part des caractères simples, la plupart se terminent par des ornements floraux, d'autres forment des nœuds ou des entrelacs. En Perse, les nœuds *'uqda,* se trouvent comme éléments isolés entre les lettres ou forment partie des lettres dès la fin du ive siècle, par exemple dans l'inscription bilingue du mausolée de Rādkān en Ṭabaristan, ou à l'intérieur du Pīr i 'Alamdār à Dāmghān. Ce genre d'écriture resta longtemps en vogue, sans doute à cause de la valeur talismanique de ces « nœuds magiques ». Hors de la Perse, le genre est rare, surtout en Syrie; là où il se trouve, on note d'autres signes de relations avec la Perse; nous sommes à l'époque où le chi'isme dominait à Alep, et où les Assassins tâchaient de s'emparer de la Qal'at al-sharīf. Les terminaisons florales des caractères sont, en général, simples et assez équilibrées, mais la manière dont elles sont traitées diffère essentiellement sur chacun des côtés. Une fois, au-dessous des mots يشفع عنده on remarque un long rinceau ramifié. Les feuilles de forme étrange qui font penser à des cors ou des trombones, tout comme dans les ornements irlandais, mais qui proviennent en réalité du « style I » de Samarra, sont rares sur les côtés longs, mais

[1] Cf. les coupes d'argent sasanides chez Smirnoff, *Argenterie Orientale,* pl. 42-45; les porcelaines chinoises et leurs imitations islamiques F. Sarre, *Keramik v. Samarra,* n° 217, p. 61 *s.*

[2] Voir « Badr al-dīn Maḥmūd ibn al-Shukrī, celui qui fut étranglé sous Ẓāhir Ghāzī », *sub* « Madrasa al-Saifiyya », inscription n° 141.

typiques sur les côtés courts. Des formes presque identiques se retrouvent sur un minbar en bois dans la Mosquée de Nūr al-dīn à Ḥamāh, a° 558. L'écriture du cénotaphe I est belle, mais n'est pas d'un style pur.

Cénotaphe II (pl. LXXIV *d-e*) : l'écriture est plus unie. Ici, les *alif-lām* et les *lām-alif* sont le plus souvent entrelacés. Le corps des lettres est beaucoup plus large que les éléments floraux, et entre les grandes lettres qui servent de cadre, se développent de riches et fines compositions ornementales, qui ne se répètent jamais. La même écriture est connue, en Perse, dès la première décade du vi^e^ siècle. Moins prononcé qu'au premier exemple, il y a encore un mélange de styles.

Cénotaphe III (pl. LXXIV *b*) : l'écriture est impeccable au point de vue de la pureté du style. Le corps des caractères, avec leurs signes diacritiques attachés, couvre la surface avec une répartition équilibrée et partout également dense, et les quelques interstices sont remplis de petits éléments de rinceaux également équilibrés. La pierre semble être recouverte par une dentelle parfaite.

En résumé, ces écritures sont décidément plus évoluées que, par exemple, celles du minaret de la grande Mosquée, de 483-487, de l'époque de Malikshāh. L'écriture elle-même est très proche de l'inscription de Nūr al-dīn sur la corniche de la Shuʿaibiyya, et leurs détails ornementaux rappellent d'autres œuvres des premières années de Nūr al-dīn. Les inscriptions de la Shuʿaibiyya apparaissent au premier coup d'œil d'une beauté éblouissante. Une étude approfondie révèle qu'ici l'art a dépassé son apogée depuis assez longtemps. L'écriture des tombeaux me semble être plus vivante et plus archaïque, et j'attribuerais à ces cénotaphes la date «vers 520», attribution corroborée par la pierre tombale d'un caractère identique et portant des titres ortoqides, datée de 518, voir inscription n° 58.

DJĀMIʿ AL-ḤADJDJĀRĪN

Petite mosquée, située à peu de distance hors de Bāb Anṭākiya, dans le quartier Dabbāgha. On l'appelle aussi *Anzūʿa*, et le quartier Waraqa. Le premier nom signifie, «mosquée des tailleurs de pierre» et les chantiers de ces artisans se trouvent dans cette région tout le long des murs de la ville.

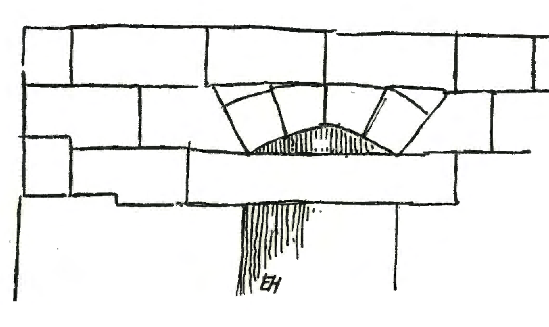


Fig. 65.

La mosquée (plan, pl. XCV *c*) possède, au Sud, une nef oblongue voûtée, type ayyoubide ou mamlouk, avec un īwān attenant à l'Est. L'inscription 93, a° 810, donne probablement la date des diverses parties qui ont l'air d'être les restes d'une madrasa plutôt que d'une mosquée. Mais, à l'Ouest, s'élève — orienté différemment — un minaret, ce qui indique plutôt une ancienne mosquée. Le minaret est sur plan carré, d'une maçonnerie excellente en grandes pierres de taille, voir figure 65, et a le caractère des bâtisses nourides. Pas d'inscription, tout le reste est moderne.

La petite cour est séparée de la rue par un mur récent avec une porte basse, simple, pour le linteau de laquelle on a remployé un large linteau antique, en basalte.

91.

Texte de construction, royal, pas *in situ*, sans date. — Linteau antique, 2 m. 90 × 0 m. 50, avec inscription en quatre lignes, coufique simple et grossier, caractères moyens. Le milieu des lignes deux et trois forme un champ encadré à part, qu'il faut lire après le reste [1]. Estampage, inédit. (Pl. LXXVI *b-c*; pl. LXXVII *c*).

(1) فى أيّام مولانا المالك العادل العالم المؤيّد المظفّر المنصور عماد الدين ركن الاسلام ظهير الامام فخر الانام محيى (2) العدل قطب الخلافة قسيم الدولة ناصر الملّة / جلال الامّة شرف الملوك عُدّوة السلاطين قاهر (3) المتمرّدين قامع الكفرة والمشركين زعيم المجاهدين / معين الجيوش [2] زعيم المجاهدين [2] ملك الامراء فى الشرق والعرب (4) امير العراقين والشأم پهلوان جهان خسروء ايران الپ غازى اغ ارســلان اينانج قتلغ طغرلتكين اتابك نصير أمير المؤمنين خلّد الله ملكه (centre) (2) وجعل ثوابه لمولانا (3) اتابك خلّد الله ملكه

«A l'époque de notre maître, le puissant, le juste, le savant, le secouru, le victorieux, le vainqueur, ʿImād al-dīn, le pilier de l'islām, l'appui de l'imām, la gloire des sujets, le vivificateur de la justice, le pôle du califat, l'associé à l'empire, le défenseur de la communauté, la majesté de la nation, l'honneur des princes, le familier des sultans, le subjugueur des rebelles, le dompteur des infidèles et des païens, le porte-parole des champions de la foi [2], le prince des émirs de l'Orient et de l'Occident, l'émir des deux ʿIraq et de la Syrie, le gardien du monde, le Chosroès de l'Iran, alp ghazi agh arslān ināndj qutlugh ṭoghrultekin, l'atabek, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh perpétue sa royauté et qu'Il donne la récompense méritée à notre maître, l'atabek — qu'Allāh perpétue sa royauté!

Au moment de l'exécution de son père Aqsonqor par Tutush, en 487, Zengi était un enfant de dix ans et on le mit en sécurité à Mauṣil et à Baghdad. Déjà en 515 (1122-1123), Aqsonqor al-Bursuqī, alors gouverneur général du ʿIrāq, le nomma gouverneur de Wāsiṭ [3], un peu plus tard aussi de Baṣra; il remplit aussi le poste de la *shiḥnagī* de Baghdad, c'est-à-dire qu'il était le délégué du grand-Seldjouk auprès du calife et préfet de la ville. Ses titres font allusion à cette période de sa carrière. Après le meurtre d'Aqsonqor al-Bursuqī, à Mauṣil en 520, et la mort de son fils dans la même ville, le seldjouk Maḥmūd, sultan du ʿIrāq et du Kurdistan, investit Zengi du gouvernement sur Sindjār et Ḥarrān, et occupa Alep — où régnait une anarchie complète — en muḥarram 522 (janvier 1128). Il acquit aussi Ḥimṣ

[1] Arrangement archaïque et assez rare, qui se retrouve par exemple dans une inscription du mausolée de Muslim b. Quraish, appelé Imām Dūr, au nord de Samarra, voir «Ausgr. v. Samarra, vol. VI».

[2] L'inscription du champ central a entraîné une faute *zaʿīm al-mudjāhidīn* est répété, là où il aurait fallu; *ḥāfiz ḥauzat al-muslimīn*, et peut-être *shams al-maʿālī*.

[3] Région centrale du ʿIrāq, entre Baghdad et Baṣra; la ville même, d'après les recherches inédites de R. Koldewey et du feu comte Aymar de Liedekerke-Beaufort, est située à peu de distance au Sud-Est de Kūt al-Amara, sur le lit médiéval du Tigre, qui abrège le grand détour du fleuve vers l'est; voir «Ausgrab. v. Samarra», vol. VI.

et Baʿlbak, mais ne réalisa jamais son désir : posséder Damas [1]. En 539 il retourna à Mauṣil et, en rabīʿ (I ou II) 541, il fut assassiné par quelques-uns de ses mamlouks. Ibn al-Athīr, le Mossouliote, en fait de grands éloges, et il est vrai que son énergie rendit la prospérité aux pays sujets [2]. Mais il semble avoir eu tous les vices de ses vertus, peu scrupuleux et cruel, résultat peut-être des expériences de sa jeunesse.

Comme les autres inscriptions de Zengi, celle-ci ne porte pas de date, et — fait plus étrange, comme celles de Baʿlbak et du mashhad al-Muḥassin — elle passe sous silence l'objet du texte, en disant — sans verbe — « à l'époque de notre maître ». Une autre anomalie est qu'elle ne donne ni le nom propre, Zengi, ni la kunya. L'inscription de Baʿlbak en a un reste : [...]ال, qui n'est pas conforme à la kunya de l'inscription de la Grande Mosquée : [abu Saʿ]īd, qui, elle, est confirmée par al-Nuʿaimī, d'après ibn Shaddād, voir inscription 78. — La phrase finale indique que l'objet était une œuvre méritoire, au moins d'utilité publique. En fait, il n'est pas certain que l'inscription, qui n'est plus *in situ*, ait un rapport immédiat avec la petite mosquée où elle se trouve à présent. Il est très possible qu'on ne l'ait placée là que pour donner asile à un document écrit, que des superstitions défendent de détruire ou de laisser périr, et la pierre peut provenir d'un autre monument disparu du voisinage.

Les chroniques mentionnent peu de bâtiments attribués ou rattachés de quelque façon à Zengi. Il y a d'abord la *madrasa al-Zadjdjādjiyya*. Ibn Shaddād, *durr* p. 109 *s.* écrit :

« La première madrasa bâtie à Alep, *intra muros*, est la madrasa al-Zadjdjādjiyya, fondée par Badr al-daula abu l-rabīʿ Sulaimān b. ʿAbdaldjabbār ibn Ortoq, seigneur d'Alep ; elle fut commencée en 510, mais sur ses murailles est écrit 517 [3]. Alors qu'il voulait la construire, les Alepins ne le laissaient pas faire, la plupart étant alors des shiʿites. Ils démolissaient pendant la nuit ce qu'il avait bâti pendant la journée. A la fin, il en fut las, et convoqua le sharīf abu Ibrāhīm al-Isḥāqī, al-Ḥusainī [4] — qui raconta l'histoire à mon précepteur — et le supplia de se charger de la direction des travaux, pour que la populace cessât de détruire ce qu'il bâtissait. Le sharīf s'en occupa avec zèle jusqu'à la fin. C'était un homme aussi sage que noble, et qui jouissait du plus grand respect chez les grands et les petits. Lorsque Zengi retourna à Mauṣil, en 539, il amena le sharīf avec lui, qui y mourut.

« En 522, Zengi, devenu prince d'Alep, fit conduire la dépouille mortelle de son père Aqsonqor de Qaranbiyā à Alep, la fit ensevelir dans le portique nord de cette madrasa, et pourvut aux besoins des récitateurs engagés au mausolée en augmentant les waqfs de la madrasa ».

Ibn Khallikān, *biogr.* 140, p. 101, dit avoir vu la tombe d'Aqsonqor dans la madrasa al-Zadjdjāddjiyya à Alep (au milieu du VIIᵉ siècle) où chaque vendredi le Coran était récité. On lui parla du waqf considérable de cette madrasa. Concernant sa situation, il dit : « Zengi fit transporter la dépouille de son père à Alep, dans cette madrasa ودلاّه من سور البلد. »

Ibn Shiḥna ajoute : « La madrasa est à présent en ruines et délabrée ; à l'intérieur on a bâti des maisons d'habitation » [5].

[1] Sa suzeraineté fut reconnue à Damas en 534, sans que la ville fût gouvernée en fait par Zengi, cf. *Rec. Hist. Or.*, II, *b*, p. 682.

[2] Voir *Arch. Reise*, II, p. 210.

[3] L'édition porte 510 et 517 ; le ms. ar. Paris 1683 d'après Blochet, semble avoir 526 ; M. van Berchem, dans une remarque sur les premiers collèges en Syrie, écrit 516. — Sulaiman n'était gouverneur que depuis 514 ; la date probable est donc 516.

[4] Voir inscr. nº 121, mausolée de la famille.

[5] L'attitude des Alepins shiʿites hostiles à la fondation de la première madrasa — institution sunnite par définition — est importante pour l'étude de l'introduction des madrasas iraniennes à l'Ouest. On est

Il serait intéressant de connaître la situation exacte de la Zadjdjadjiyya pour résoudre le problème de la provenance de notre inscription ; car sa rédaction, surtout la phrase finale, conviendrait bien à un bâtiment religieux, pourvu que la Zadjdjādjiyya ait été près de Bāb Anṭākiya ; la phrase finale d'ibn Khallikān la situe en tout cas « près du mur de la ville ».

Yaḥyā b. abī Ṭayy [1], *durr* p. 83, dit : « En 522 fut découvert le mashad ʿAlī en avant de Bāb al-Djinān ; il avait été un débit où l'on vendait du vin ». Ce sanctuaire était « contigu à la porte ». Si l'indication est exacte, la Darwīshiyya moderne pourrait avoir succédé au mashhad. Le fleuve est proche de Bāb Anṭākiya. On pourrait se demander si Djinān, chez ibn Shiḥna, n'est pas une erreur pour Anṭākiya.

En outre, Zengi s'occupa de la reconstruction de l'enceinte, et ibn Shaddād a vu des inscriptions au nom de Zengi sur les murs. Notre pierre pourrait provenir de Bāb Anṭākiya, comme la pierre qui porte l'inscription de Malikshāh et d'Aqsonqor, nº 57, peut provenir de Bāb al-Arbaʿīn. L'eulogie convient mieux à un bâtiment ayant un but religieux, le protocole complet est préférable dans la dernière hypothèse.

A Mauṣil aucune inscription de Zengi n'est conservée, quoiqu'il doive avoir inauguré la construction de la grande Mosquée [2]. A Alep nous possédons trois inscriptions, deux complètes et un fragment dans la grande Mosquée. A Baʿlbak on possède trois pierres, une portant le commencement, deux la fin de cinq lignes ; M. Sobernheim [3] dit « die ursprünglich aus vier Steinen bestanden haben muss ». La seule méthode qui permet de reconstituer les lacunes d'une inscription est de retrouver dans les inscriptions analogues les mots qui peuvent s'y inscrire, et cela avec des caractères de style et de grandeur identiques à ceux des fragments connus. En faisant ainsi, on reconnaît vite qu'à Baʿlbak la lacune s'étend sur trois blocs, chacun aussi long que les deux derniers existants. C'est seulement de cette façon que les insertions nécessaires dans les lignes 2, 3 et 4 ont la même longueur. On arrive au texte suivant (pl. LXXVII *d.*)

(1) بسمله ..... [أمر .... مولانا الأمير الإسفهسلاء السيّد الكبير المالك العادل]
العالم عماد الدين ركن الإسلام ظهير الإمام (2) مجير الأنام صفوة ا[لخلافة قسيم الدولة
نصير الملّة جلال الأمّة شرف الملوك عُدّة السلاطين أ]مير المجاهدين قامع الملحدين قاهر
الكفرة (3) والمشركين معين جيوش [المسلمين ملك امراء المشرق والمغرب شهريار الشأم
والعراقين] پهلوانء جهان خسروء ايران الپ غازى اينانج قتلغ (4) طغرلتكين اتابك

tenté de s'imaginer que l'état de choses était alors ce qu'il est à notre époque : la Syrie purement sunnite, la Perse purement shiʿite. En fait, au commencement du VIᵉ siècle, le shiʿisme était encore très fort en Syrie, le sunnisme prédominant en Perse. En 515, les *bāṭiniyya*, shiʿites extrêmes, mirent le feu à la grande Mosquée d'Isfahan, encore aux mains des sunnites, voir IBN AL-ATHĪR, X, p. 420, et en 554, les shiʿites saccagèrent les madrasas récemment construites à Alep par Nūr al-dīn, voir ibn al-ʿAdīm, BLOCHET, p. 20.

[1] Voir p. 144, n. 2.

[2] Le fragment de Raqqa —]اا سنقر نصير أُمير [... que j'avais publié dans *Arch. Reise*, II, p. 363, ne peut appartenir qu'à Zengi ; mais ni à Aqsonqor, ni à Nūr al-dīn, comme j'avais dit par inadvertance.

[3] Voir *Z. D. P. V.*, XXVIII, 1905, p. 195 *ss* et Baʿalbak, inscription nº 1.

ابو الفتح زنكى بن آقسنقر نصير امير المؤمنين ..... enlogies ..... وشيّد .... ار]كانه ولا خلا من الشرف العالى مكانه وجعل (5) سيفه (؟) الظافر وشهر ال]......... [لعبده احمد بن سلطان العادى وفقه الله بخدمته

A Ba'lbak, le groupe *al-mu'ayyad al-muzaffar al-manṣūr* avant *'imād al-dīn* n'existait pas; non plus *muḥyī al-'adl, ḥafiẓ ḥauzat al-muslimīn* et *shams al-ma'ālī;* l'omission de *ḥauzat al-muslimīn* est en partie compensée par l'addition d'*al-muslimīn* à *mu'īn al-djuyūsh.* La notion du titre *qāmi' al-mulḥidīn,* porté par Zengi, Nūr al-dīn et Ẓāhir Ghazī, — cf. *qātil al-mulḥidīn,* insc. n° 40 Ashraf Khalīl — se trouve d'abord dans la *bī'a* des califes al-Muntaṣir et al-Mu'tazz, Ṭabarī III, 1475 ss. comme un des devoirs des adhérents du calife, et signifie à cette époque la suppression des 'sacrilèges'; ce n'est qu'à l'époque des croisades que l'expression vise les Isma'iliens, les Assassins. — Vers la fin de l'inscription, *agh arslan* manque. A part ces omissions — les protocoles qui n'omettent rien sont rares — il y a de petites variantes : Alep *Ḥadj.* a *fakhr;* Al. *Muḥ.: nāṣir;* Ba'lb. *mudjīr al-anām;* au lieu de *quṭb* on a *ṣafwat al-khilāfa.* La forme normale du groupe tripartite des titres de croisades est (a) *qāhir al-mutamarridīn,* (b) *qāmi' al-kafara wa l-mushrikīn,* (c) *mu'īn al-djuyūsh;* mais à Ba'lb. (a) *amīr al-mudjāhidīn,* (b) *qāmi' al-mulḥidīn,* (c) *qāhir al-kafara wa l-mushrikīn.* On doit constater que les variantes dans le protocole très riche des inscriptions de Zengi n'en affectent pas le type, qui reste constant, et cela parce qu'il est ancien.

La date de l'inscription de Ba'lbak ne peut être située plus précisément qu'entre 522 et 541: Zengi conquiert la forteresse en 534 et se retire à Mauṣil en 539. L'inscription doit avoir été exécutée immédiatement après la conquête, en 534-535. L'inscription du mashad al-Muḥassin est datée en 539. Le texte de la mosquée al-Ḥadjdjārīn est presque identique, et la première inscription faite par Nūr al-dīn au mashhad, le mois même où il succéda à son père, en 541, répète, si fragmentaire qu'elle soit, ce protocole et non celui de Ba'lbak. Par conséquent, l'inscription de la mosquée al-Ḥadjdjārīn doit être contemporaine de celle du mashhad.

Pour appuyer l'assertion que la constance des titres prouve leur ancienneté, et pour faciliter la comparaison, j'ai dressé une liste des titres marwānides, bourides et nisānides, et de ceux de Zengi que l'on trouvera aux pages 187 et 188.

LISTE

On voit tout de suite comment le groupe de titres ou de prédicats arabes, qui précèdent le laqab en *dīn,* commence et se forme. Le groupe ملك جليل مظفر منصور se trouve d'abord chez Ya'qūbī, *kitāb al-buldān,* p. 257, dans une prophétie concernant la fondation de Samarra, que l'abbé d'un monastère raconte au calife al-Mu'taṣim, en 220 H. — On voit aussi comment, dans le double laqab en *islām* et en *dīn,* le deuxième devient prépondérant. Dans les protocoles de toutes les autres dynasties, ce groupe est directement suivi par le groupe bouyide en *daula — milla — umma;* tandis que Zengi et ses successeurs intercalent à cet endroit le nouveau groupe de titres en *imām — anām, 'adl* et *khilāfa.* Tous font suivre le groupe bouyide par un autre en *mulūk et umarā'* et, dès l'époque de Zengi, certains remplacent *al-umarā'* par *al-salāṭīn.*

MARWANIDES			BOURIDES		INALIDES			NISANĪDES	
AḤMAD ĀMID, 426 ET 444	NAṢR ĀMID, 460	MANṢŪR ĀMID, 476	ṬOGHTEKIN DAMAS, 503 ET S.D.	BURI DAMAS, 514	ILALDI ĀMID, GR. MOSQUÉE 510 ET 518	MAḤMŪD ĀMID, 550	IDEM 559	'ALĪ 559	FRGMT.
الأمير السيّد الأجلّ	الاميـر الأجـلّ السيّـد	السيّـد الاجـل	الاسفهسلار الاجلّ السيد الكبير	الاميـر الاجـلّ السيّـد	الأميـر الأجـلّ السيّـد	الأمير الاسفهسلار الاجلّ السيّد الكبير		الأمير الاسفهسلار الأجلّ	
المؤيّد المنصور		المنصور			المؤيّد المنصور	المؤيّد المنصور العالم العادل	مولانا المالك العادل ابو النعم		المظفّر المجاهد
عزّ الاسلام		سيف؟ الاسلام	ظهير الدين	فخر الدين	فخر الدين	جمال الدين والدولة	جمال الدين	كمال الدين	
سعد الدين	نظام الدين	علم الدين	عضد الاسلام	فضل الاسلام		بها الاسلام والمسلمين	بها الاسلام	شرف الاسلام	
نصر الدولة ركن الملّة مجد الأمّة	مؤيّد الدولة فخر الامّة	ناصر الدولة	معتمد الدولة شرف الملّة فخر الامة	سراج الدولة بها الملّة نظام الامّة	سعد الدولة وبها الملّة جمال } الامّة شرف } 518	سعد الملّة	سعد الملّة مغيث الامّة	جمال الدولة بهاء الملّة زين الامّة	
	عزّ الملوك	تاج الملوك	قوام الملوك	تاج الملوك	نصير الملك تاج الملوك (erreur) 518	شمس الملوك والسلاطين		مقدّم الجيوش	
		شرف الأمراء	عماد الامراء أمير الجيوش ناصر المجاهدين et (s.d.) قتلغ ايناج	شمس الامراء أمير الجيوش	عز الأمراء adām Allāhu sulṭānahu	قاتل [الكفرة ....[	أمير الثغر	تاج الامراء فخر المعالى	
Aḥmad	Naṣr بن عز الاسلام	Manṣūr بن نظام الدين	Ṭoghtekin سيف أمير ...	Buri بن اتابك حسام أمير المؤمنين	Ilaldi مولى أمير ...	Maḥmūd معين أمير المؤمنين	idem »	'Alī مرتضى أمير المؤمنين	

ZENGI

Ba'lbak 535	Mashhad al-Muḥassin, 537	Djāmiʿ al-Ḥadjdjārīn, s.d.	à comparer : Ortoqide Alpi, Gr. Mosquée, Mayāfāriqīn :
[الأمير]	الامير		الامير
[الاسفهسلار]	الاسفهسلار		الاسفهسلار الأجلّ
[السيّد الكبير]	السيّد الكبير		السيّد المؤيّد المظفّر
[المالك العادل] العالم	المالك العادل العالم	الملك العادل العالم	العالم العادل
	المؤيّد المنصور المظفّر	المؤيّد المظفر المنصور	الكبير
عماد الدين	عماد الدين	عماد الدين	نجم الدين
ركن الاسلام	ركن الاسلام	ركن الاسلام	سيف الاسلام
ظهير الامام	ظهير الامام	ظهير الامام	كهف الامام
مجير الانام	نصير الانام	فخر الانام	مجير الانام
	محيى العدل	محيى العدل	[manquent trois
صفوة [الخلافة]	قطب الخلافة	قطب الخلافة	الخلافة [mots
[قسيم الدولة]	قسيم الدولة	قسيم الدولة	[pas de
[نصير الملّة]	ناصر الملّة	ناصر الملّة	titres
[جلال الامّة]	جلال الامّة	جلال الامّة	bouyides]
[شرف الملوك]	شرف الملوك	شرف الملوك	قطب الملوك
[عُدّة السلاطين]	عدّة السلاطين	عدّة السلاطين	والسلاطين
[ا]مير المجاهدين	قاهر المتمرّدين	قاهر المتمرّدين	ناصر المجاهدين
قامع الملحدين	قامع الكفرة والمشركين	قامع الكفرة والمشركين	قامع الملحدين
قاهر الكفرة والمشركين	زعيم المجاهدين	زعيم المجاهدين	والمتمرّدين
معين جيوش [المسلمين]	معين الجيوش	معين الجيوش	صاحب جيوش المسلمين
	حافظ حوزة المسلمين	⟨زعيم المجاهدين⟩(dittograph)	
	شمس المعالى		
[ملك امراء المشرق والمغرب]	ملك أمراء المشرق والمغرب	ملك الامراء فى الشرق والغرب	ملك الأمرأ
[شهريار الشام والعراقين]	شهريار الشام والعراقين	أمير العراقين والشام	خسرو العراق والشام
			وديار بكر وارمنية
پهلوان ء جهان	پهلوان ء جهان	پهلوان جهان	فلك المعالى
خسرو ء ايران	خسرو ء ايران	خسرو ايران	
الپ غازى	الپ غازى	الپ غازى	الپ
	اغ ارسلان	اغ ارسلان	
اينانج قلتغ	اينانج قلتغ	ايناج قتلغ	ايناج قلتغ
طغرلتكين	طغرلتكين	طغرلتكين	
اتابك	اتابك	اتابك	بك
ابو ال[فتح زنكى بن اقسنقر]			ابى المظفّر البى بن تمرتاش
			بن ايل غازى بن ارتق
[نصير امير المؤمنين]	نصير أمير المؤمنين	نصير امير المؤمنين	شهاب [امير المومنين]

Evidemment, dans des constructions comme *shams al-mulūk wa l-salāṭīn,* il ne s'agit pas d'un génitif objectif, mais partitif. En assyrien on a *igi-gal malki ša kiššati,* ce que M. Thureau-Dangin traduit par «le sage d'entre les princes du monde». Il faut adopter cette façon de traduire dans ce cas et dans beaucoup d'autres. Un *shams al-muluk wa l-salāṭīn* est un émir qui «brille comme un soleil même dans un entourage de sultans», mais tout cela ne lui donne pas un rang plus élevé.

On peut aussi clairement observer la naissance et le développement des titres relatifs aux croisades. Ṭoghtekin de Damas, en 503 (1109), est le premier à s'appeler *nāṣir al-mudjāhidīn.* On range ces titres avec *amīr al-djuyūsh,* dont ils sont le complément naturel. L'ancien *amīr al-djuyūsh* n'est que la traduction arabe du titre sasanide *isfahsalār,* qui, à la fin du siècle, tombe en désuétude. Le groupe des titres à l'époque des croisades est de formation plus récente; c'est pourquoi nous notons leur oscillation en opposition à la constance des autres.

Un détail : le titre en *salāṭīn,* porté par Zengi dans toutes ses inscriptions, et encore dans la première de Nūr al-dīn, n° 94 — est *ʿuddat al-salāṭīn* [1]; le mot est rare. On connaît un Ḥamdanide *ʿuddat al-daula* al-Ghaḍanfir, à Mauṣil, 358-369; un *ʿuddat al-daula* Rifq, gouverneur fatimide à Damas, en 441; Aḥmad b. Malikshāh était, comme héritier, *ʿuddat amir al-muʾminin* [2]; abu Saʿid Muḥammad b. Shīrkūh a le titre *ʿuddat al-imām* sur son tombeau dans la Shāmiyya extra muros à Damas, 581 H. — Dans tout ces cas *ʿudda* se rapporte à des personnes. Par extention, Yūsuf b. Fīrūz, *shiḥna* de Damas sous Buri b. Ṭoghtekin, porte le titre *ʿuddat al-islām* dans son inscription à Palmyre (après 516) [3], et un fils du calife al-Nāṣir, avant 616, est *ʿuddat al-dīn* [4]. Il faut dériver le sens de *ʿadīd* «familiaris, confident» [5], donc «intime».

Le nombre considérable des titres de Zengi se retrouve chez les Ortoqides, qui cependant ne font pas usage des titres bouyides. Tous les deux partagent les titres turcs avec les Bouyides. La plupart donc dépendent du style seljoukide de l'Iran, et on observe clairement comment les éléments arabes y pénètrent.

Le modèle de *shams al-maʿālī* est Qābūs i Washmgīr, 366-403, à qui Bīrūnī a dédié sa «Chronologie». Son protocole complet est : *al-amīr, al-sayyid al-adjall, al-manṣur, waliyyu-l-niʿmi, shamsu l-maʿālī Qābūs.* Bīrūnī raconte (p. 134s) — M. van Berchem doute de l'historicité du récit — que le calife lui avait offert plusieurs titres en *daula,* mais qu'il avait choisi le titre en *ma'āli* comme «étant le seul qui ne fût pas contraire à la réalité; car, en fait, il était parmi les princes du monde comme le soleil qui illumine leurs ténèbres par les rayons de ses *maʿālī*». Les ténèbres sont sans doute une réalité historique. Dans l'inscription de son tombeau il s'appelle simplement *al-amīr shams al-maʿālī,* tant par modestie qu'à cause de la rime.

Le sens de *maʿālī* est ambigu, au concret «les hauteurs des cieux», à l'abstrait-moral «les hautes qualités». D'ordinaire il s'associe avec *shams* soleil» ou avec *falak* «sphère, astre». Par

(1) Et non *ʿizzat* «graphisch sicher», M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg,* p. 8, erreur qui a causé la remarque de M. Sauvaget, *Syria,* XII, p. 145.

(2) Voir inscr. n° 87.

(3) Voir Sauvaget, *loc. cit.,* p. 143 *ss*; *Répertoire,* n° 3056.

(4) Voir Yāqūt, *irshād,* II, p. 115.

(5) Ou d'une phrase citée par Dozy, *ʿuddatak waʿiyālak* (Bīdpāy), cf. Lane, *iʿtadd* «faire grand cas de», aussi «considérer». — Hilāl al-Ṣābī, chez Qalānisī, Amedroz, p. 72 (a 419) dit وظهر امره وكثرة عِدّته وعُدّته وقويت شوكته M. Wiet, *Répertoire,* traduit *ʿuddat al-imām* par «viatique», Sauvaget par «ressource», ce qui me semble erroné.

exemple abu Manṣūr, le frère de Qābūs, est *falak al-maʿālī* (1). Nūr al-dīn, inscr. n° 100, combine les deux : *shamsu l-maʿālī wa falakuhā*. En 594, le sultan ayyoubide ʿUthman s'appelle *niẓām al-ʿālam falak al-maʿālī* « (principe d')ordre du monde, astre des *maʿālī* » (2). Un troisième mot associé avec *maʿālī* est *fakhr*. C'est comme cela que M. van Berchem (3) le lit, en le traduisant par « gloire des hautes qualités ». L'inscription est en coufique, sans points, et on peut lire également *fadjr*, aurore, ce qui s'accorderait mieux avec *shams*, *falak* et avec les parallèles *ʿālam* et *maʿālī*. Je préfère considérer *maʿālī* comme pluriel de *maʿluwa*, et traduire « les hauteurs célestes » (4). Le sens « hautes qualités » y est inhérent, et le jeu de mots de Bīrūnī n'y contredit pas.

Les Ortoqides, dont tout le protocole archaïsant prouve qu'ils se considéraient comme les gardiens d'anciennes traditions et aspirations, continuent à employer les titres en *maʿālī*, qui apparaissent dans la longue série de leurs titres honorifiques à la même place que chez Zengi et chez Nūr-al-dīn (5), après les titres se référant au *djihād* et avant les titres turcs (6). Mais les atabeks seldjoukides en Syrie ne le portent pas. Zengi et les Ortoqides doivent l'avoir emprunté directement à la Perse. Je ne connais pas d'exemples bouyides.

malik al-umarāʾ, forme seldjoukide et post-seldjoukide de l'ancien *amīr al-umarāʾ* bouyide, n'est jamais un titre souverain, mais désigne le rang d'un grand vizir (7). Le frère cadet de Nūr al-dīn, Nāṣir ou Nuṣrat al-dīn, porte toujours la forme persane de ce titre, *amīr i amīrān*, ainsi qu'un frère de ʿIzz al-dīn Masʿūd, vers 579. Ces titres — comme *qāḍī al-quḍāt* (8) — sont modelés sur le type vieux-iranien de « roi des rois » v-p. *χšāyaθya χšāyaθyānām*) > m. p. (ancien) *shāhānshāh*, m.-p. (tardif) *shāh i shāhān*; sous Mithradate le Grand, vers 111 av. J.-C., on trouve *σατράπης τῶν σατράπων* (9). La combinaison avec « de l'Orient et de l'Occident » indique un rapport avec le « sultan de l'Orient et de l'Occident », le grand-Seldjouk. Nous savons que Zengi était *shiḥna*, délégué du grand-Seldjouk auprès du calife, et c'est exactement ce que le titre exprime.

Ce qui suit, *amīr al-ʿIraqain wa l-Shaʾm*, semble aussi se rapporter à la carrière du prince.

(1) Inscription du minaret Tchihilsutūn, Dāmghān, 417-420. — Dans le protocole de l'Ortoqide Alpi b. Timurtash, grande Mosquée de Mayyāfārkīn, a° 575, il faut lire فلك المعالى au lieu de ملك.

(2) Sur un linteau de porte, *Mus. Ar.*, du Caire, *M. C. I. A. Eg.*, n° 459. — Dans le titre *niẓām al-mulk*, *niẓām* « ordo, *κόσμος* » prend le sens de régent, mais *niẓām al-ʿālam* est encore l'ordre cosmique, « Weltordnung », l'antique notion iranienne du *Rtam*, voir *Altp. Inschr.*, p. 207, et cf. *ardavīrāz* « qui réforme, restaure l'ordre du monde » à l'époque sasanide.

(3) Chez le Nisanide ʿAlī, grande Mosquée d'Āmid, *Amida*, n° 24, a° 559. — *fakhr* est « gloire = orgueil » et non « gloire = auréole ». Un deuxième cas : Buzan, enceinte de Damas, près du Djāmiʿ al-Sādāt, a° 538 ; le *Répertoire*, n° 3117, donne فخر المعالى اعزّ الخواصّ, il faut lire *fadjr* et rapprocher *aʿazz al-khawāṣṣ* de خاصّة امير المومنين.

(4) Comme *makārim* de *makruma*; cf. *ʿalawī* « céleste », nom de famille de Hamadan, et persan *mīnawī*, au pluriel et au duel « les planètes supérieures, Saturne, Jupiter, Mars ». — On trouve encore, sur un fragment dans le Ulu Djāmiʿ de Van, époque de Nūr al-dīn : مجد المعالى وفلكها.

(5) Voir les listes.

(6) De même de petits princes de l'Asie Mineure, comme l'émir Shāhanshāh b. Mangutchik à Dirwrigi, *M. C. I. A. Siw.*, n° 38. a° 592, *shams al-maʿālī*, à un endroit plus frappant : après les titres bouyides et avant ceux du *djihād*.

(7) Elle continue longtemps en Iran, par exemple dans une inscription d'Oldjaitu sur le minaret du Dhu l-Kifl près de Babylone, a° 703-714.

(8) Equivalent de *mōbedhān mōbedh*; cf. M. VAN BERCHEM, *Amida*, p. 41.

(9) Son inscription à Bīstūn, voir *Thor v. Asien*, p. 36 s; cf. *γίγας γιγάντων* dans le protocole de Khusrau II, et جبابرة الجبابرة dans des inscriptions ṣafawides à Isfahan.

Le terme « les deux ʿIrāq » est dérivé du nom des deux parties constituantes du ʿIrāq, *sawād al-Baṣra wa sawād al-Kūfa*, ou en terme duel *al-Baṣratain*. Le duel *al-ʿIraqain* est formé par analogie et désigne toujours le ʿIrāq proprement dit, mais non une combinaison du ʿIrāq arabe avec le *ʿIrāq ʿadjamī*, iranien. Ce dernier terme s'est développé à partir de la forme ancienne *Māh al-Kūfa wa Māh al-Baṣra*, « la Médie conquise par les troupes de Kūfa et par celles de Baṣra » après que *Māh*, 'la Médie', fut tombée en désuétude, on parla des « deux ʿIrāqs iraniens » ou simplement *ʿIrāq al-ʿadjamī*. Avant d'être investi du gouvernement de Mauṣil par le sultan Maḥmūd, Zengi avait été gouverneur de Wāsiṭ et de Baṣra, sous le gouverneur Aqsonqor al-Bursuqī. C'est pourquoi il porte ce titre, qui ne contient aucune prétention à la souveraineté sur les ʿIrāqs arabe ou iranien.

L'inscription de la Mosquée al-Ḥadjdjārīn traduit le mot persan *shahriyār* par *amīr*, et l'inscription de Nūr al-dīn au mashhad, a° 541, en fait deux membres parallèles, *amīr al-ʿIraqain*, *shahriyār al-Shaʾm*. Cela donne la signification exacte de *shahriyār* < m.-p. *šaθrʿdār* > mède **χšaθradārā*, avec √- *dār-*, tenir (à la main), c'est-à-dire conduire, protéger, synonyme de *χšaθrapāvan* 'protecteur d'une province, satrap'. A l'époque sasanide, ce sont les roitelets héréditaires, d'origine variée, qui précèdent en rang la plus haute classe de la noblesse iranienne, les *vāspuhrān*, mais qui sont toujours des sujets du *shāhanshāh*, et non des souverains (1). Le titre exprime seulement que le porteur occupe le rang d'un *shahriyār* à la cour de Perse.

Le groupe de titres personnels est suivi par *pahlawān i djahān*, *Khusrau i Īrān*, chez Zengi et Nūr al-dīn. A Pasargades, sur une inscription du Ṣalgharide muzaffar Saʿd, a° 612 (1215) on lit : *pahlawān i djihān*, *shahriyār i Īrān*, *marzbān i Tūrān*; et Badr al-dīn Luʾluʾ s'appelle [*marz*]*bān* (2) *al-shaʾm shahriyār al-ʿIraqain*, *Rustam i Zāl al-waqt*. Ḥamdallah i Mustawfi (3) explique *djihān pahlawān*, titre conféré par Kaiqubādh à Rustam, par *amīr al-umarāʾ*, c'est-à-dire, il le remplace par un titre du même rang (4). Selon Thaʿalibī (5), Zāl, le père de Rustam, aurait été *pahlawān i djihān*, ce qu'il traduit par *ʿumdat al-dunyā* « soutien du monde », synonyme de *rukn*.

On peut proposer plusieurs étymologies pour *pahlawān*. Le mot peut être un simple adjectif de *pahlav* < v.-p. *parθava* < ar. **prthu-* (6). Il pourrait aussi être un composé avec *-pāna* > *-wān*, 'protecteur, gardien', soit de *prθu-* (d'où *parθava*), soit de *pâθra*, parthe *p(ā)θrak*, nom abstrait 'garde'. Pendant l'époque arsacide, les grandes familles aristocratiques adoptèrent le surnom *pahlav* 'parthe'; ils devinrent « les pahlavans », et au cours des siècles, surtout comme c'était l'époque où le Shāhnāmah se forma, ce mot a pu prendre le sens de 'héros' (7). D'autre part,

(1) Dans le protocole fort complet de l'Ortoqide malik al-masʿūd Maudūd, *Amid*, n° 32, M. VAN BERCHEM traduit *Khusrau i Īrān*, *shahriyār i Tūrān* par « souverain de *Tūrān* ». En fait *shahriyār* correspond à *amīr*, comme *isfahsalār* à *amīr al-djuyūsh*.

(2) Inscription du khān Djudāl ou Dadjdjāl, à l'Ouest de Mauṣil ; correction, par M. van Berchem, du déchiffrement de ma copie insuffisante, faite en 1907, et de ceux proposés par moi-même.

(3) *Tar. i guzīda*, p. 11 : *Kaiqubādh djihān pahlavānī ki dar in zamān amīr al-umarāʾ mīxvānand ba Rustam dād*

(4) Comme les auteurs byzantins rendent le sas. *bitaxš* « margrave » par *ὕπαρχος* ou *κομιτατήσιος*, voir *Altp. Inscr.*, p. 211.

(5) Ed. SCHEFER, p. 68 : وكان يدعى بالفارسيّة پهلوان جهان اى عدة الدنيا.

(6) HENNING, *Mittelir. Manichaica*, II, 2 Rii, 1 *pahlavā-*[*nī*]*g dibīrī* [*u*]*d izv*[*ān*] « écriture et langue parthe ».

(7) C'est ce que j'ai répondu une fois — en pensant à l'anecdote de Bīrūnī et de Qābūs — à une question de S. M. Rizā Shāh Pahlavī : « Dites-moi, vous devez le savoir, que veut dire Pahlavī? ».

au Kānārmak e Artaxšēr, app. p. 63, on rencontre l'expression *pa pāhrakīh e gēhānīkān* «pour la protection des habitants du monde», version abstraite du titre *pahlavān ē gēhān,* si l'on prend *pahlavān* comme forme mède de **paθra-pāna,* «garde-gardien»; *'umdat al-dunya* s'en rapproche; le titre serait, par étymologie ou par interprétation, un synonyme de *marzbān,* avec lequel il s'associe. Que ces titres se trouvent groupés avec *Rustam i Zāl al-waqt* (ou *al-zamān*) est absolument logique. Ils font du porteur le Rustam, le plus célèbre héros de l'époque. De même, Khusrau i Īrān n'est qu'une expression pour le roi le plus fameux. Une hyperbole analogue est *Iskandar al-zamān* (ou *al-thānī*) [1]. Le goût de l'époque pour la littérature fait naître ces comparaisons avec les héros de l'antiquité, qui n'étaient connus que par le Shāhnāmah et le roman d'Alexandre [2]. Elles prouvent que ces livres étaient la lecture favorite de ces princes.

On peut traduire les titres turcs : *alp* 'héros, courageux'; *agh* 'blanc'; *arslan* 'lion'; *inanč,* 'homme de confiance, fidèle'; *qutlugh* 'fortuné, de bon augure'; *atabek* 'père-seigneur' = tuteur; *tekin* 'prince du sang'. *Alp, qutlugh, inanč* se trouvent chez les Uigurs et les Turcs occidentaux depuis le VIIIe siècle [3]. *Ṭoghrultekin* «faucon-prince» est, comme M. van Berchem l'a constaté [4], un titre caractéristique pour les Zengides, pour Lu'lu' de Mauṣil, Maḥmuḍ de Djazīra, et aussi pour Shāhanshāh b. Mangutchik de Diwrigi. Or, dans l'édit, écrit en caractères coufiques, mais en langue persane, de Shāpūrkhwāst-Khurramābād à l'époque du sultan Maḥmūd, a° 513, on lit :

درعهد السلطان شاهنشاه [ابو القٰ]سم محود بن محمد بن مل[كشاه] يمين أُمير المؤمنين

..... أُميره إسفهسلار كبير ظهير الدين والدولة معين الإسلام طغرلتكين ابو سعيد

برسق بن برسق بن برسق بن حسنوي[ه .....] أُمر بذلك برسق بن برسق بن برسق

فى سنة [ثلث] عشر [وخمسمائة] لعن الله من بدله [5]

Par conséquent, le premier *toghrultekin* est Bursuq, mamlouk de Ṭoghrulbek, le grand dignitaire de la première époque seldjoukide, d'après lequel Aqsonqor, le gouverneur général du 'Irāq et seigneur de Mauṣil, le protecteur de Zengi, se nomme *al-Bursuqī,* «client de Bursuq». Tous les princes qui portent le titre honorifique *ṭoghrultekin* sont liés par Aqsonqor à Bursuq. Ils le portent donc pour indiquer cette origine de leur fortune et pour asseoir leurs droits.

[1] Voir inscription n° 40, Ashraf Khalīl, a° 691, et Oldjaitu, a° 713, à Bisṭām.

[2] Cela explique en même temps les noms Kaiqubādh, Kaikhusrau chez les Seldjuks de Konia; un fait exactement analogue se produit à l'époque sasanide : le mot *kai,* attribut primitif de la plus haute noblesse, apparaît devant les noms de Yazdkirt (438-457), Pērōz (457-48) et Kavāt I (488-496), sur leurs monnaies; le Shāhnāmah sasanide doit s'être formé à leur époque. Voir *Arch. Mitt. Ir.,* I, p. 77, note. C'est déjà le sens du nom de Sargon II d'Assur, «Sarrukēnu arkū, un second Šarrukēnu», héros de la légende de l'ancien Sargon d'Akkad.

[3] Voir G. Schlegel, *Die chines. Inschr. auf d. Denkmal von Kara Balgassun,* Mém. Soc. Finno-Ougr., IX, 1896; Radloff, *Alttürk. Inschr. d. Mongolei,* p. 358; V. Thompsen, *Les inscr. de l'Orkhon déchiffrées,* Helsingfors, 1896, *passim.* Aussi M. Th. Houtsma, *Türk.-arab., Glossar,* 1894.

[4] *Amida,* p. 87 *s,* cf. *Monum. et inscr. de l'atabek Lulu,* Nöldeeke-Festschrift, 1906, p. 197-210.

[5] Justement à cet endroit on a gravé une inscription récente de *a'lāhaḍrat i humāyūn Riḍā Shāh Pahlavī shāhinshāh i Īrān.* J'eus l'occasion de la montrer au ministre de la Cour, qui ordonna, qu'il fallait demander une autorisation du ministère avant de mettre des inscriptions. — Ibn al-Athīr X mentionne plusieurs fois, entre les années 492 et 510, un émir Zengi b. Bursuq (I) seigneur du fief de Līshtar, frère d'un autre Bursuq (II), tous les deux morts en 510. Le Bursuq III, auteur de l'inscription, serait le neveu de cet autre Zengi. On se demande, s'il y avait une parenté entre ces personnages.

92.

Texte religieux, anonyme, 810 H. — Au-dessus de l'inscription du linteau (n° 92), inscription, 0 m. 60 × 0 m. 22, en deux lignes, naskhi mamlouk, petits caractères; inédite.

(1) سبحانك لا يحصى ثناء عليك أنت كما أُثنيت على نفسك (2) أنعم الله عليك وعلى

الفقراء فى سنة عشرة وثمانمائة

«Sois loué, les louanges sur Toi sont innombrables! Tu es comme Tu T'es décrit Toi-même! Qu'Allāh soit bienveillant pour toi et pour les humbles (les faqīrs)! En l'année 810» (1407).

Il est possible que cette inscription, par ailleurs sans beaucoup d'intérêt, date la construction de la qibliyya et de l'īwān attenant à la petite mosquée. En tout cas elle indique à quelle date l'inscription de Zengi a été placée au-dessus de la porte d'entrée de la cour; c'est quand Nāṣir Faradj fit exécuter à l'enceinte de grands travaux de reconstruction.

MASHHAD AL-MUḤASSIN

Situé sur le versant Est du djabal Djaushan (pl. LXXIX *b*), à 1 km. 600 à l'ouest de l'angle S.-O. de l'enceinte d'Alep, à 300 mètres au sud du mashhad al-Ḥusain. (Plan du Mashhad, pl. LXXX; cimetière, pl. LXXIV.)

Ibn Shaddād, *durr* p. 85 : «Sanctuaires de la banlieue d'Alep : mashhad al-Dakka, à l'ouest d'Alep, appelé ainsi parce que Saif al-daula possédait une terrasse, *dakka,* sur la colline qui domine le mashhad, où il s'asséyait pour regarder les courses de chevaux, *ḥalaba,* qui se déroulaient devant lui dans le bas-fond où s'éleva plus tard le mashhad».

«D'après Yaḥyā b. abi Ṭayy [1] : En 351, on découvrit le mashhad al-Dakka de la manière suivante : Saif al-daula 'Alī ibn Ḥamdān était dans un des belvédères, *manāẓir,* de son palais hors de la ville, lorsqu'il vit une lumière qui descendit, à plusieurs reprises, sur l'endroit où fut construit le mashhad. Le matin il alla lui-même à cheval à cet endroit, y fouilla et trouva une pierre avec l'inscription

هذا [قبر] المحسّن بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب

«Ceci est [le tombeau] d'al-Muḥassin b. 'Alī b. abī Ṭālib». Il convoqua donc les 'Alides et leur demanda, si al-Ḥusain avait eu un fils du nom d'al-Muḥassin. Quelques-uns répondirent qu'ils l'ignoraient, mais qu'ils savaient que le Prophète avait dit à Fāṭima, qui était enceinte : «Dans ton sein est un *muḥassin* (qui rendra beau)». D'autres répondirent que, comme les femmes d'al-Ḥusain étaient captives, il se peut que l'une d'elles ait accouché avant terme de cet enfant en arrivant à cet endroit; nous savons par nos aïeux que cet endroit s'appelle Djaushan, parce que le maudit Shumr dhu l-Djaushan y campa avec les captives et les têtes (coupées), que l'endroit avait été une mine, d'où on extrayait du cuivre jaune, *ṣifr,* et que les mineurs raillaient les captives; mais que Zainab, fille d'al-Ḥusain, invoqua Allāh contre eux, et que la mine se tarit dès cet instant. D'autres encore dirent : l'inscription sur la pierre est ancienne, les vestiges de cet endroit sont anciens, et le soi-disant avorton n'en était pas un, mais il a vécu, il faut donc le considérer comme un fils d'al-Ḥusain».

[1] Voir p. 144 note 2.

« Cette conférence fut connue du public, et les gens allèrent à l'endroit pour y ériger un bâtiment. Mais Saif al-daula dit : « C'est moi qu'Allāh a appelé à bâtir en cet endroit au nom des 'gens de la maison' (du Prophète) ».

La légende de cette 'découverte', ainsi que des reliques du mashhad al-Ḥusain, 'Alī, al-Anṣārī à Alep et de reliques semblables dans d'autres lieux de Syrie, rappelle dans tous ses détails les récits de découvertes de reliques chrétiennes dans les mêmes régions [1]. Ce sont toujours des rêves ou des apparitions, surtout de lumières, qui aboutissent à ces trouvailles de reliques. Le changement de religion n'a pas changé le besoin de retrouver les anciens dieux-médiateurs.

Yāqūt, *mu'djam*, II, 308 : « A l'ouest de la ville, sur la pente du djabal Djaushan, est le mausolée d'al-Muḥassin, fils d'al-Ḥusain; on croit qu'il est un avorton, né lorsqu'on transporta les captives du 'Iraq à Damas, ou un bébé qui était avec elles à Alep et qu'on y a enseveli ». La remarque ressemble trop au récit de Yaḥyā pour pouvoir être considérée comme un témoignage indépendant.

Ibn Shaddād, *durr* p. 86 : « Yaḥyā b. abī Ṭayy écrit : « J'ai examiné la porte de ce mashhad. C'est une petite porte en pierre noire avec un arc, sur laquelle se trouve une longue inscription coufique :

عمر هـذا المشهد المبارك ابتغاءً وجه الله وقربة اليه على إسم مولانا المحسّن بن الحسين
بن علىّ بن ابي طالب رضى الله عنهم الأمير الاجـلّ سيف الدولة ابو الحسن علىّ بن
عبد الله بن حمدان فى سنة إحدى وخمسين وثلثمائة

« A construit ce mashhad béni, désireux de voir la face d'Allāh et d'en être proche, sous le nom de notre maître al-Muḥassin, fils d'al-Ḥusain, fils de 'Alī, fils d'abī Ṭālib — paix sur eux ! — l'émir éminent, Saif al-daula abu l-Ḥasan 'Alī, fils de 'Abdallah, fils de Ḥamdān, en l'année 351 » (962).

Chaque expression de cette inscription apparaît si authentique que l'on ne peut pas douter de l'exactitude de la copie. On peut aussi imaginer son aspect d'après une inscription de Ḥimṣ écrite par abu l-Fawāris Bakdjūr [2], 372-381. En fondant le mashhad, Saif al-daula suit l'attitude de son père abul-Haidjā 'Abdallāh qui fut le premier à bâtir « une coupole sur quatre arcs » sur le tombeau de 'Alī à Nadjaf [3]. Mais l'inscription qui n'existe plus depuis 585 (1189) ne devrait pas figurer au *Répertoire IV*, p. 181 n° 1557 avec la description « coufique simple, caractères épais, sur l'arc de la porte de la mosquée du shaikh Muḥassin; publication : ibn Shiḥna, Sobernheim, Ṭabbākh ».

Ibn Shaddād (ou ibn al-Khaṭib) : « Plus tard, sous le règne des Mirdasides, on construisit le *maṣna'* au Nord du mashhad. En 583 [4], Qasīm al-daula Aqsonqor bâtit, en dehors du mur du midi, une citerne d'eau, *maṣna' lil-mā'* [5], avec inscription en son nom; il reconstruisit aussi le mur méridional qui s'était écroulé [6], et constitua

(1) Voir E. Lucius, *Anfänge d. Heiligenkultes,* 1904, p. 181 *ss.*

(2) Le vainqueur de Sa'd al-daula b. Saif; *Cor.,* 24, 36, puis : أمر ببناء هذه المدنة الأمير ابو الفوارس بكجور السيفى .

(3) Voir sub. « Firdaus ».

(4) Le manuscrit ar. Paris, 1683 donne 582; en tout cas les centaines doivent être 4 et non 5.

(5) Il y a opposition, soit de deux *maṣna'* = citernes, une au Nord et une au Sud, soit d'un *maṣna'* et d'un *maṣna' lil-mā'*. Pourquoi aurait-on eu besoin de trois citernes ? *maṣna'* peut signifier toute construction solide, des travaux d'art etc., voir M. van Berchem, *M. C. I. A., Jér. Har.,* p. 100. — En Arabie *maṣāni'* équivaut à *ḥuṣūn,* château < castellum, voir Yāqūt IV, 644 et 351, Herzfeld, *Mshattā, Hīra, Bādiya,* Jahrb. Preuss. Kustsmlg., 1921, p. 114. — Selon Yāqūt IV, 95, il est identique, en dialecte syrien, à *qasṭal* < castellum, dividiculum.

(6) On rencontre plusieurs fois dans cette description le mot, apparemment inexact, de « mur », où le sens demande « salle »; car le sanctuaire n'était pas une cour entourée d'un simple mur, mais un bâtiment à cour centrale.

en waqf pour le mashhad le moulin Handabāt et deux arpents au Ḥāḍir al-Sulaimānī ; il fit faire une balustrade, *ṭauq,* avec des colonnettes, *'arānīs,* d'argent [1], et mettre une couverture sur le cercueil ».

D'après l'histoire d'ibn Mullā, citée par ibn Shaddād dans *durr,* p. 86, les Croisés, lors du siège d'Alep en 518, exhumèrent le cercueil, sans y rien trouver, puis le brûlèrent. En 658, les Tatars le détruisirent de nouveau. Un cénotaphe qui existe doit être attribué, à cause de son style, à l'époque de la restauration de Baibars [2].

« Sous le règne de Nūr al-dīn, et sur son ordre, une citerne, *ṣihrīdj,* fut bâtie dans la cour, et des lieux d'ablutions avec plusieurs cabinets [3], pour le confort de ceux qui y habitaient ».

Le paragraphe qui suit, sur les remaniements de Ṭāriq ibn Ṭarīra, a été mutilé par ibn Shiḥna, p. 86 en bas. Mais il répète le passage d'ibn Shiḥna qui se trouve dans la description du mashhad al-Ḥusain, p. 88, où il est déplacé. Au début les deux passages sont identiques; pour la fin, page 88 présente la meilleure version [4] :

« Le ra'īs Ṣafī al-dīn Ṭāriq, fils d'[abī Ghānim] 'Alī, [fils de Yaḥyā], al-Bālisī, *ra'īs* d'Alep, connu sous le nom d'ibn Ṭarīra, abattit la porte bâtie par Saif al-daula et la reconstruisit plus haute qu'elle n'avait été, et cela fut exécuté en l'année 585 (1189). Lorsque son fils, le ra'īs Walī al-dīn abu l-Qāsim, ra'īs d'Alep, mourut, il fut enterré à côté de la citerne, la porte avec l'inscription de Qasīm al-daula fut démolie, et son propre nom inscrit sur la nouvelle porte [du *maṣna'*], et cela fut fait en 613 » (1216).

Ibn Ṭarīra était un officier sous Ṣaliḥ Isma'īl, et déjà sous Nūr al-dīn. Selon ibn al-'Adīm, 'Izz al-dīn de Mauṣil le laissa dans sa fonction de *ra'īs,* après la mort d'Isma'īl en 577 (1181). Lorsque, en 579, pendant les années troublées qui précédèrent l'arrivée de Saladin, 'Imād al-dīn de Sindjār rendit Alep avec la citadelle à Saladin — les pourparlers avaient été secrets —, ibn Ṭarīra ne lui cacha pas sa désapprobation. Il appartenait à un parti qui n'était pas favorable à Saladin. Néanmoins, Saladin le laissa dans sa charge de ra'īs et augmenta ses fiefs [5].

La porte d'ibn Ṭarīra (pl. LXXXI *b*) existe, avec son inscription, et on voit clairement qu'elle a été aménagée entre deux parties plus anciennes : sur la partie Sud se trouvent les

(1) Une « chaîne » de collines, plus basse mais parallèle au Djabal Sindjār, porte le nom *al-ṭauq,* collier, chaîne, balustrade, voir *Archæol. Reise,* I, 199, 5. — *'irnās,* à Mauṣil et à Baghdad, est le mot normal pour « balustrade »; voir Fleischer, *Stud. zu Dozy* : « die Gäbelchen an den Weinranken », auch « ein Werkzeug aus Eisen u. drgl. mit mehreren شعث, um welches die Weiber die Baumwollsträhnen wickeln, um sie dann zu spinnen : daher عرانيس الكرم, indem man die Gäbelchen der Weinstöcke mit jenen Verästelungen vergleicht ». Le mot est un synonyme de *darābzīn* < *τραπέσιον*, cf. *Aghānī,* 13, 27 satire sur abu Shibl.

(2) Cf. le cénotaphe de Faḍḍa, femme de Khālid b. al-Walīd qui était dans le grand sanctuaire de Ḥimṣ, époque de Qalā'ūn, même type, travail supérieur, *Ars Islamica,* X, 1943, *Damascus,* II, p. 68 et fig. 86.

(3) صهريج وميضاة فيها بيوت كثيرة, cf. *BGA,* IV *Gloss.,* s. v. سِقَاية كبيرة اى للوضوء فيها عدّة من البيوت اى الأخلية. — Cette partie du bâtiment existe, se projetant au Nord du grand portail; elle est importante pour déterminer les diverses périodes du monument.

(4) Il faut combiner : وهدم الرئيس صفى الدين طارق بن علىّ البالسى رئيس حلب المعروف بابن الطريرة بابه الذى بناه سيف الدولة ورفع بناه عمّا كان عليه أوّلاً وذلك فى سنة خمس وثمانين وخمس مائة فلمّا مات --- ابنه --- دفن --- وذلك فى سنة ٦١٣ : [puis p. 76] Selon le texte de l'édition, le père aurait refait la porte à la date de la mort de son fils; en vérité, le père était ra'īs avant 577, et le fils, mort en 613, avait été son successeur.

(5) Voir Blochet, *Kamal al-dīn,* p. 59, 78 et 80. Pour la charge de *ra'īs* cf. p. 24, le shārīf abu 'Alī al-Ḥasan al-Hutaitī.

inscriptions de Zengi et de Nūr al-dīn; dans la partie nord sont la cuisine (fig. 66) et les lieux d'ablution, construits, selon ibn Shaddād, par Nūr al-dīn.

Ibn Shaddād : « Sous Ẓāhir Ghāzī, le mur S[1] s'écroula et fut reconstruit sur son ordre. — Sous Nāṣir Yūsuf (634-658), fils de ʿAzīz Muḥammad (613-633), le mur[1] du nord s'écroula et fut reconstruit sur son ordre. Il fit aussi faire la lanterne à fenêtres, *raushan al-dā'ir*, dans la *qāʿa* de la cour, *ṣaḥn*[2] ».

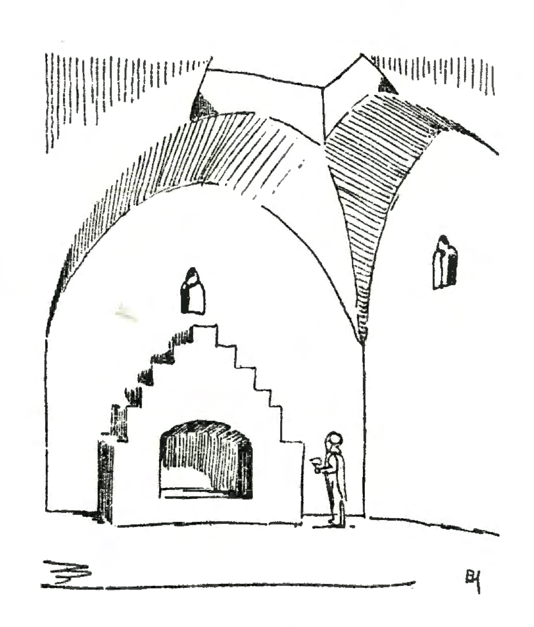


Fig. 66.

L'inscription de Ẓāhir Ghāzī se trouve dans la cour, sur le mur de la qibliyya; vis-à-vis, au nord, se trouve une inscription de ʿAzīz Muhammad, datée 632. — Dans la qibliyya, la coupole centrale s'élève plus haut que les autres et possède une rangée de fenêtres à sa naissance. La même disposition se retrouve au Firdaus, a° 633. Ibn Shaddād se trompe en attribuant ces remaniements à Nāṣir Yūsuf au lieu de son père ʿAziz Muḥammad. Il se peut que le fils ait achevé les travaux du père.

« Lorsque les Tatars se furent emparé d'Alep, ils se jetèrent sur ce mashhad et saccagèrent la vaisselle d'argent et les tapis qui s'y trouvaient; ils détruisirent le cercueil, endommagèrent les murailles, et démolirent les portes. Le sultan Ẓāhir Baibars ordonna de réparer le mashhad, le restaura, refit [les vantaux de] la porte, et y installa un imām et un mu'adhdin ».

93.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, 537 H. — Plaque encadrée, aménagée dans le parement de la face orientale, au-dessus d'une fenêtre, plus tard murée, de la chambre funéraire (angle S.E.), à 3 m. 50 du sol, 1 m. 05, avec cadre, 12 lignes en coufique simple, petits caractères. (Pl. LXXIX, *e*.)

Publication : M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg* n° 1 ; *Répertoire* n° 3112.

(1) بسمله ..... فى أيّام مولانا (2) الامير الاسفهسلار السيّد الكبير الما(3)لك العادل

(1) Voir la remarque plus haut : même si le mur seul s'était écroulé, il aurait entraîné la chute du portique entier.

(2) *qāʿa* du *ṣaḥn* pourrait signifier un *īwān* donnant sur la cour, mais la mention des fenêtres implique une salle fermée; l'expression ne peut viser que la qibliyya attenante à la cour. — *raushan*, aussi *rauzana*, sont empruntés du m. — p. *rōzan*, av. *rōčanam*, cf. *Vidēvdād*, 7, 14 : « un vêtement souillé par un cadavre doit être enfumé durant trois mois *rōčanam pati nmānahya*, dans le *r*. de la maison ». C'est originairement une ouverture dans le toit, par laquelle la fumée sort et la lumière entre, cf. *window;* donc pers. *rōžan* « foramen, fenestra » et *rōžan i gulkhan* « fumarium fornacis ». Voir Ṭabarī, III, 1636 : « le calife al-Mustaʿīn ne quitte le palais de Muḥammad b. ʿAbdallāh, le Tahiride, qu'après que les gens, qui n'avaient pas réussi à forcer la porte, eurent tenté de mettre le feu au *raushan* du palais, donnant sur le fleuve ». Aussi III, 2044 : le *raushan*, une des parties hautes du palais du khabīth, chef des Zandj, est brûlé. — 1001 *Nuits*, éd. Caire IV, 173 : à Qarn al-Ṣarāt (Baghdad, rive droite) se trouve une haute maison avec un *raushan* qui domine le rivage, et qui a une fenêtre. Dans tous ces cas il s'agit de ce qu'on appelle aujourd'hui *shanashil*, du pers. *shāhnishīn*, « Erker », construit en bois et à fenêtres. Le gloss. de *B. G. A.*, en fait un synonyme de جناح.

العالم المؤيّد المنصور المظفّر عماد (4) الدين ركن الاسلام ظهير الإمام نصير الأنام محيى
(5) العدل قطب الخلافة قسيم الدولة ناصر الملّة (6) جلال الأمّة شرف الملوك عُدّة
السلاطين قاهر المتمرّ(7)دين قامع الكفره والمشركين زعيم المجاهدين معين (8) الجيوش حافظ
حوزة المسلمين شمس المعالى (9) ملك أمراء المشرق والمغرب شهريار الشأم والعراقين (10) پهلوانء
جهان خسروء ايران آلپ غازى آغ ارسلان (11) اينانج قتلغ طغرلتكين اتابك نصير أمير
المؤمنين (12) اعزّ الله انصاره وعمل فى محرّم سنة سبع وثلثين [وخمس مائة]

« Au nom d'Allāh... à l'époque de notre maître l'émir, le maréchal, le grand seigneur, le puissant, le juste, le savant, l'assisté (par Allāh), le vainqueur, le victorieux, ʿImād al-dīn, le pilier de l'islām, l'auxiliaire de l'imām le défenseur des sujets, le restaurateur de la justice, le pôle du califat, l'associé à l'empire, l'aide de la communauté, la majesté du peuple, la noblesse des princes, le familier des sultans, le dompteur des rebelles, le subjugueur des infidèles et des idolâtres, le porte-parole des champions de la foi, le meneur des armées à la victoire, le gardien des territoires musulmans, le soleil des hauteurs célestes, le prince des émirs de l'Orient et de l'Occident, le prince de la Syrie et des deux ʿIraqs, le héros du monde, le Chosroès d'Iran, le vaillant guerrier, le lion blanc, l'homme de confiance, le fortuné, ṭoghrultekin, atabek, l'assistant de l'émir des croyants — qu'Allāh glorifie ses victoires! — et cela (fut achevé) en muḥarram de l'année (5)37 » (août 1142)[1].

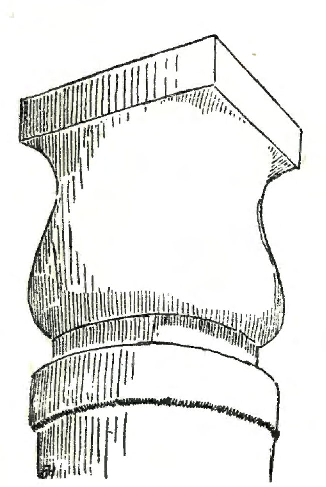


Fig. 67.

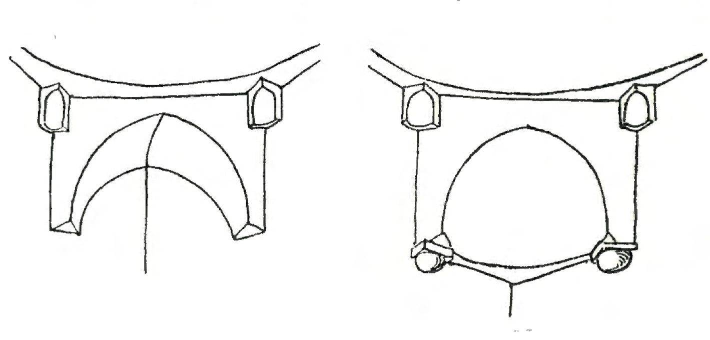


Fig. 68.

Nous avons amplement discuté le protocole de Zengi. L'inscription ne contient que ce protocole, introduit par *fī ayyāmi*, et, à la fin, *wa ʿumila* avec la date. On trouverait d'autres formules, si Zengi avait fondé le bâtiment; il n'a fait qu'une reconstruction. La partie du bâtiment sur laquelle l'inscription se trouve est plus ancienne que la porte d'ibn Ṭarīra, de 585 H. — Le cadre est contemporain de la plaque, et celle-ci se trouve droit au-dessus de la fenêtre de la chambre funéraire qui occupe l'angle sud-est du bâtiment. L'architecture intérieure de cette chambre, la paire de colonnes adossées au mur, fig. 67, supportant l'arc entre les deux coupoles, les trompes sous ces coupoles, fig. 68, rappellent l'intérieur du maqām inférieur de la citadelle et les chambres à coupoles de l'aile Est de la Mosquée de Ḥamāh, œuvres

(1) La fin n'est pas claire, وعمل فى ذلك فى المحرّم ou وعمل فى شهر المحرّم. La date est très serrée, il me semble que les centaines ne sont pas omises.

de Nūr al-dīn. Cette partie du bâtiment représente la période de Zengi et de Nūr al-dīn, 537-541, et l'inscription me semble être *in situ*.

94.

Fragment de texte de reconstruction, royal, *in situ*, 541. — Sur une pierre aménagée dans le parement de la face orientale du même corps de bâtiment que le n° 93, sous le bord du toit plat, à 7 m. 50 du sol, à droite de la précédente, à peu près 0 m. 50 × 0 m. 40, quatre lignes en coufique simple, petits caractères. (Pl. LXXIX, *a*.)

Publication : M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg*, n° 2 ; *Répertoire* n° 3128.

(1) [..... [المالك العادل العا]لم المؤيد المنصور المظفّر نور الدين

(2) [..... [تاج] الملوك عُدّة الشلاطين قاهر

(3) [المتمرّدين ..... بهلوان جا]هان خسرو ايران أمير العراقين شهريار الشام

(4) [اتابك ابو القسم محمود بن زنكى بن آقسنقر ناصر امير المؤمنين فى] ربيع الآخر سنة احدى واربعين وخمسمائة

« ....le puissant, le juste, le s]avant, l'assisté, le vainqueur, le victorieux, Nūr al-dīn [.......l'honneur des] princes, le familier des sultans, le dompteur [des rebelles.......le héros du] monde, le Chosroès d'Iran, l'émir des deux ʿIraqs, le prince de la Syrie, [atabek, l-Qasīm Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants, en] rabīʿ II de l'année 541 » (septembre 1146).

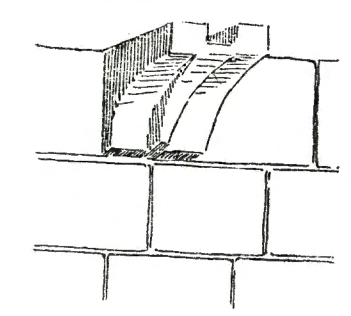


Fig. 69. Gargouille.

Le bloc conservé contient la fin des lignes. Les mots suppléés en ligne 4 sont obligatoires, et l'espace nécessaire montre qu'on n'a pas plus des deux tiers ou des trois cinquièmes du texte. La date est le mois même où Nūr al-dīn succéda à son père Zengi qui avait été assassiné le 5 rabīʿ II 541 (14 septembre 1146), à Qalʿat Djaʿbar, sur l'Euphrate. Cette catastrophe n'était pas prévue, et la chancellerie n'avait pas encore élaboré le protocole du nouveau roi; elle continua à faire usage — cas rare et instructif — du protocole du prédécesseur, tel que nous l'avons étudié [1].

Le verbe qui précise l'action manque, mais évidemment, dans la quinzaine qui a suivi l'arrivée de la nouvelle de l'assassinat, on n'a pas pu faire grand'chose. L'inscription ne peut rien commémorer d'autre que l'achèvement des travaux de Zengi. En termes d'archéologie, on n'a pas qu'une période, celle de l'époque de Zengi; mais la chronique ne parle que de Nūr al-dīn. Le cas est plus net que dans celui de la grande Mosquée ou de la Mosquée de Mauṣil; l'unique divergence entre la chronique et les inscriptions, qui concerne la période de ʿAzīz Muḥammad, voir inscription n° 98, s'expliquera d'une manière analogue.

Le fragment est placé tout en haut. En effet, la seule chose que Nūr al-dīn a pu faire en si peu de jours, c'est de finir le toit (fig. 69). Le fragment doit donc être tout près de sa place primitive et fut mis là au cours d'une des réparations postérieures.

[1] On omet, semble-t-il, les titres turcs, mais on emploie les titres persans.

95.

Texte de renovation, privé *in situ*, sans date (585). — Inscription sur le grand portail, au-dessus du linteau de la porte, sous les alvéoles de la demi-coupole, à 4 m. 70 du sol, 1 m. 10 × 0 m. 40, trois lignes naskhi ayyoubide caractères moyens. (Elévation de la porte, pl. LXXXI *b*).

Publication : M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg*, n° 4. *Répertoire*, n° 3791.

(1) بسمله ..... جدّد عمارته فى دولة مولانا الملك (2) الظاهر غياث الدنيا والدين غازى بن الملك الناصر يوسف بن أيّوب (3) الفقير الى رحمة الله تعالى طارق بن طريرة بن يحيى

« Au nom d'Allāh... a renouvelé sa construction sous le règne de notre maître al-malik al-Ẓāhir Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn Ghāzī, fils d'al-malik al-Nāṣir Yūsuf, fils d'Ayyūb, l'avide de la miséricorde d'Allāh, Ṭāriq ibn Ṭarīra, fils de Yaḥyā ».

L'inscription n'est pas datée, mais ibn Shaddād donne l'année 585, qu'il n'y a aucune raison de mettre en doute. Le verbe *djaddada* signifie 'remplacer une chose ancienne par une nouvelle'. L'extension de ces travaux est visible; le grand portail avec sa demi-coupole et ses pieds-droits et le petit *īwān* intérieur, ont été insérés à la place d'une porte plus ancienne, entre le corps des bâtiments qui appartiennent à la période de Zengi.

L'ancienneté de cette partie du monument souligne encore l'importance des traits particuliers de son architecture.

La petite porte ne montre, au dehors, qu'un lourd linteau de pierre; mais dedans, on voit un arc de décharge en ogive outrepassé, avec les pieds-droits en retrait, de sorte que le plus grand diamètre de l'arc égale la distance entre les jambages. Cette forme exceptionnelle ne se retrouve à Alep que très rarement à cette époque, par exemple dans la madrasa al-Muqaddamiyya, mais plusieurs fois à Ṣāliḥiyya, Damas.

La demi-coupole elle-même est lisse; des alvéoles, en encorbellement, n'occupent que deux zones étroites qui forment la transition d'un octogone à un polygone à seize côtés. Les formes spéciales des alvéoles et consoles se retrouvent par exemple sur la grande corniche du minaret du Maqām hors de la ville et du beau minaret quadrangulaire du djāmiʿ al-Dabbāgha al-ʿatīqa, qui est anépigraphe et pas autrement daté.

Le raccord entre l'octogone de la base de la coupole et le carré des parois verticales est effectué par trois rangées d'alvéoles en encorbellement aménagées dans les coins. La forme extérieure de ces pièces de raccord est un triangle, face de pyramide; elle n'est pas sphérique, mais elle a les mêmes fonctions que les triangles sphériques des pendentifs byzantins. La caractéristique qui apparaît au premier coup d'œil, est que le raccord des parois verticales et de la base polygonale de la coupole est fait par un support au-dessous de la ligne de naissance de la voûte. C'est le critère qui permet de rattacher les coupoles syriennes à pendentifs à la manière occidentale, byzantine, de résoudre le problème de la coupole sur plan carré. Nous rencontrerons bientôt une autre solution [1] du même problème architectural, où le raccord est fait du haut de la naissance de la coupole par un enjambement; c'est la solution orientale, persane.



[1] Voir mashhad al-Ḥusain.



L'inscription publiée dans le *Répertoire*, IX, n° 3382, comme texte de construction du mashhad al-Muḥassin, d'après *Nahr*, II, p. 281, est en réalité notre inscription n° 115 du mashhad al-Ḥusain; la date en est 569 H., et non 579.

96.

Texte de reconstruction, royal, *in situ*, 609 H. — Plaque encastrée, à 5 mètres du sol, dans le parement de la qibliyya, façade sud de la cour, entre les arcs en ogive des portes, environ o m. 80 × o m. 60, quatre lignes, naskhi ayyoubide, caractères moyens, sans points ni signes (pl. LXXIX *c*).
Publication : M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg*, n° 3. *Répertoire* n° 3708.

(1) بسمله ..... أمر بعمارة (2) هذا الموضع المبارك مولانا السلطان (3) الملك الظاهر غياث
الدنيا والدين أبو المظفّر (4) الغازى بن يوسف خلّد الله ملكه فى سنة تسع وستّمائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné la reconstruction de cet endroit béni notre maître le sultan al-malik al-Ẓāhir Ghiyāth al-dunyā wa l-dīn abu l-muẓaffar al-Ghāzī, fils de Yūsuf — qu'Allāh perpétue sa royauté! — en l'année 609» (1212).

La qibliyya, sur laquelle se trouve cette inscription, a reçu une nouvelle coupole déjà 23 ans après sa reconstruction par Ẓāhir Ghāzī. A cette occasion on semble avoir enlevé l'inscription de sa place primitive, mais — comme nous l'avons observé dans beaucoup de cas analogues — elle a été remise sur le corps de bâtiment auquel elle appartenait et à la place qu'elle y occupait auparavant. Par conséquent, elle n'a pas perdu son importance pour dater la construction. La qibliyya s'élève probablement sur un fond plus ancien, mais elle représente la période de Ẓāhir Ghāzī. La coupole centrale, à tambour ajouré, est l'œuvre de ʿAzīz Muḥammad.

97.

Texte de restauration, avec dévotion aux imāms, *in situ*, 632 H. — Inscription encadrée, texte et cadre sculptés dans les blocs du parement de la façade du nord de la cour, à 5 m. 20 du sol; 1 m. 75 × 1 m. 15, avec cadre, six lignes, naskhi ayyoubide, caractères moyens; la sixième ligne sur le côté inférieur du cadre, suivi par des versets coraniques (V, 60) sur les trois autres côtés (pl. LXXIX *d*).
Publication : M. Sobernheim, *Mél. Dérenbourg*, n° 5. *Répertoire* n° 4075.

(1) اللهمّ صلّ على محمّد المصطفى وعلىّ المرتضى وفاطمة الزهراء وخديجة (2) الكبرى
والحسن المجتبى والحسين شهيد كربلا وعلىّ بن الحسن زين العابدين (3) ومحمّد بن علىّ
الباقر علم الدين وجعفر بن محمّد الصادق (4) الآمر وموسى بن جعفر الكاظم الحلم وعلىّ
بن موسى الرضى ومحمّد (5) بن علىّ الجواد وعلىّ بن محمّد الهادى وحسن بن علىّ ومحمّد
ابن حسن المصطفى (6) جدّد فى شهر سنة اثنين وثلثين وستّمائة [et Cor. 5,60]

« Ô Allāh, accorde Ta bénédiction à Mahomet l'élu; et à ʿAlī l'agréé; et à Fāṭima la brillante; et à Khadīdja l'aînée; et à al-Ḥasan le choisi; et à al-Ḥusain le martyr de Karbalā; et à ʿAlī, fils d'al-Ḥasan, Zain al-ʿĀbidīn; et à Muḥammad, fils d'al-Ḥasan, al-Bāqir, *ʿalam al-dīn;* et à Djaʿfar, fils de Muḥammad, al-Ṣādiq, *al-āmir* [1]; et à Mūsā, fils de Djaʿfar, al-Kāẓim, *al-ḥalīm;* et à ʿAlī, fils de Mūsā, al-Riḍā; et à Muḥammad, fils de ʿĀlī, al-Djawād; et à ʿAlī, fils de Muḥammad, al-Hādī; et à Ḥasan, fils de ʿAlī; et à Muḥammad, fils de Ḥasan al-Muṣṭafā! A été refait au cours de l'année 632» (1234-1235).

Les premiers six noms — Mahomet, ʿAlī, Fāṭima, Khadīdja, Ḥasan et Ḥusain — ne portent qu'une seule épithète. A partir du nom de ʿAlī Zain al-ʿabīdīn, la désignation patronymique est insérée avant l'épithète. Le douzième imām ne porte pas son qualificatif normal *al-Mahdi,* mais comme le prophète lui-même *al-Muṣṭafā*. Nous avons constaté, plus haut, une dévotion analogue, plus ancienne, sur le minaret de la grande Mosquée. Nous en rencontrerons trois autres au mashhad al-Ḥusain, sur lesquelles il y aura quelques remarques à faire.

Cette inscription n'a jamais été touchée : les deux coins inférieurs du cadre sont sculptés, ainsi que quelques lettres du texte, dans des voussoirs de l'arcade du mashhad, qui doit avoir été entièrement refaite en 632, l'avant-dernière année de ʿAzīz Muḥammad, tandis qu'ibn Shaddād l'attribue à son fils Nāṣir Yūsuf. Il se peut que les travaux se soient prolongés pendant la première année de celui-ci. A la même époque appartient, selon ibn Shaddād, la coupole ajourée au milieu de la qibliyya.

MASDJID AḤMAD AL-ISKĀFĪ

Le nom populaire est *Djāmiʿ shaikh Ḥamūd*. C'est une petite mosquée dans le quartier Bāb Qinnasrīn, contiguë au sud au Mūristān Arghun. [M. Sauvaget, *Perles*, p. 105, d'après abu Dharr, *iʿlām,* IV, 241-242 : « dans le *darb al-banāt,* au sud de l'hôpital (al-Kāmilī) est le masdjid d'Aḥmad (ibn) al-Iskāfī, sur lequel est une *dāʾira* renfermant une inscription coufique»].

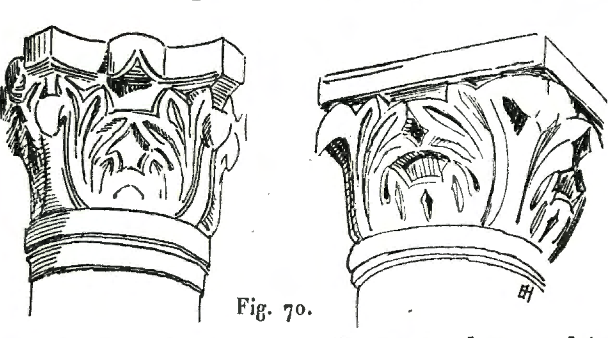


Fig. 70.

Les seules pièces anciennes, que nous ayons observées dans ce bâtiment assez récent, sont des chapiteaux et un groupe de douze blocs aménagés dans le parement au-dessus de la porte, sur la rue.

En bas, un grand entrelac (pl. LXXVI *a*), *ʿuqda* (1 m. 10 × o m. 71) s'étend sur trois assises, couvrant un bloc en haut, trois au milieu, et un bloc inférieur appareillé « en décharge»; par conséquent sa situation originale était au-dessus de la baie d'une porte — ou d'une fenêtre — comme les grands « nœuds», encore *in situ,* du palais de ʿAzīz Muḥammad à la citadelle, et de la porte du mashhad al-Ḥusain, époque de Ẓāhir Ghāzī. Les larges bandes qui forment le nœud, composé d'un *surmadān* et de deux *haikals,* sont profilées (fig. 70) et ce trait les rapproche du grand entrelac de la porte de la madrasa al-Sharafiyya.

[1] Voir la remarque sur cette épithète, inscription 117-118.

L'entrelac est surmonté d'un disque, entouré d'un mince filet, et haut de trois assises; trois paires de blocs font le raccord entre ce cercle et les assises horizontales du parement. La qualité des douze blocs et le traitement de leur surface sont identiques, ils ont dû former un ensemble avant d'être mis à leur place actuelle. Mais les deux parties, le nœud et le disque, ne doivent pas être strictement contemporaines. On daterait l'entrelac «vers 625».

98.

Texte de reconstruction, privé, pas *in situ,* 541 H. — Disque de o m. 67 de diamètres, six lignes en coufique sobrement fleuri, petits caractères, dessin, estampage, photographie (pl. LXXVI, *a* et fig. 71).

Publication : *Répertoire,* n° 3129, d'après Ṭabbākh, I, p. 18, IV, p. 241.

(1) بسم الله الرحمٰن (2) الرحيم هذا ما عمر إبتغاءً (3) ثواب الله تعالى أبي الرضا عيسى

(4) بن الفضل بن الإسكافى رضى (5) الله عنه فى سنة إحدى (6) وأربعين وخمسمائة

« Au nom d'Allāh... ce qu'a construit, en désirant la récompense d'Allāh, abu l-Riḍā ʿĪsā, fils d'al-Faḍl, ibn al-Iskāfī — qu'Allāh soit satisfait de lui ! — en l'année 541» (1146).

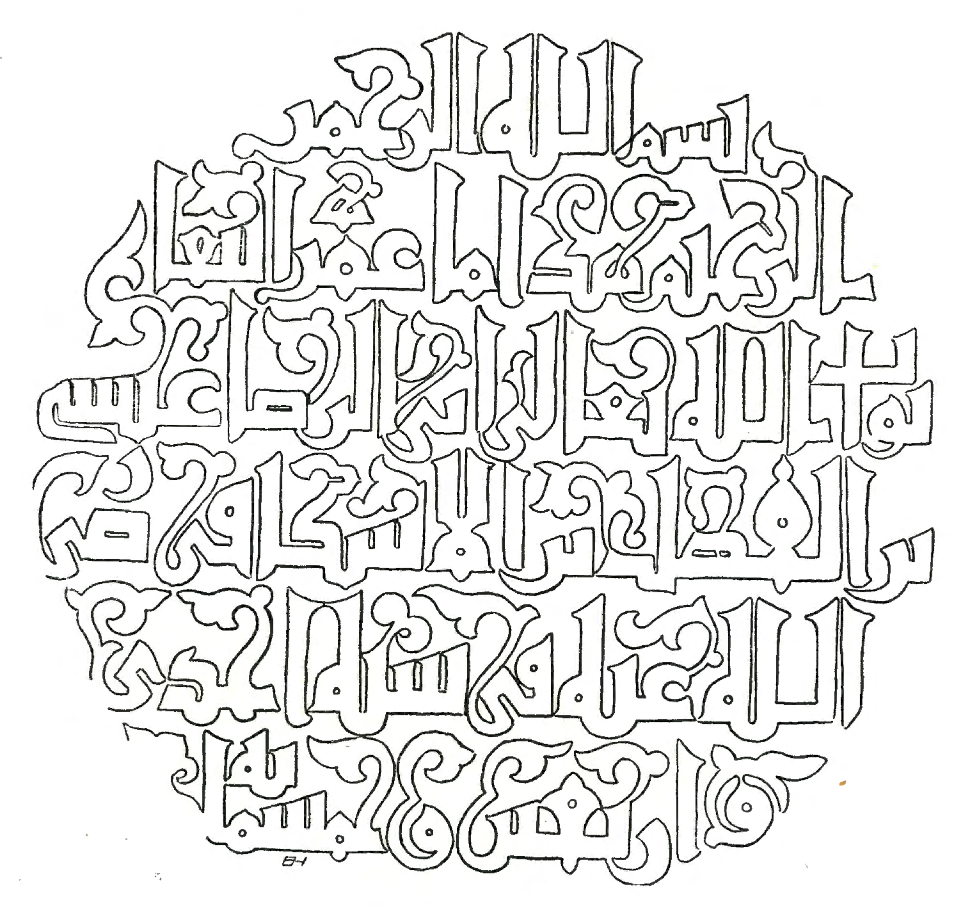


Fig. 71.

La date est l'année dans laquelle Nūr al-dīn succéda à son père Zengi. L'objet de la construction n'est pas mentionné, mais les formules «désirant...» et «... satistait...» montrent que c'était un bâtiment religieux. Un pauvre homme privé ne construit pas de mosquée, et

l'auteur doit être un des dignitaires de l'époque, ibn al-Iskāfī «cordonnier» ou «originaire de Iskāf» son nom de famille.

J'ai trouvé dans l'histoire d'Alep un membre plus ancien et un autre plus récent de cette famille.

Ibn al-ʿAdīm, *durr* p. 125 : «abu l-Ḥasan Muḥammad b. Hilāl al-Ṣābi écrit dans son *kitāb al-rabīʿ* : abu ʿAbdallāh ibn al-Iskāfī, le secrétaire d'al-Basāsīrī, m'a raconté en 451 H. : l'année dernière, une des tours de l'enceinte d'Alep fut consumée par le feu. Un eunuque du calife fatimide al-Mustanṣir qui était présent, le lui raconta, et le calife y vit l'accomplissement d'une prédiction, que dans cette année la *khuṭba* serait prêchée, en ʿIrāq, en son nom».

L'écrivain est le fils de Hilāl al-dīn al-Ṣābī, à qui est adressée, en 440 H., la lettre du docteur ibn Buṭlān, contenant la description d'Alep (voir p. 12); al-Basāsīrī est le fameux condottiere, chef de mercenaires, dont la vie mouvementée se passa à Baṣra (444), Mauṣil (448), Baghdad (450-451), combattant toujours les Bouyides, Muslim b. Quraish, Ṭoghrul et le calife al-Qāʾim.

Il est bien possible que cet abu ʿAbdallāh soit un descendant d'abu Isḥāq Muḥammad al-Iskāfī, connu comme al-Qarārīṭī, secrétaire et vizir des califes al-Rāḍī et al-Muttaqī, entre 321 et 336, sous les amīr al-umarāʾ Nāṣir al-daula Būya et Saif al-daula Ḥamdān. Lui-même descendait d'abu l-Faḍl Djaʿfar b. Maḥmūd (ou Muḥammad) al-Iskāfī, vizir du calife al-Muʿtazz à Samarra, en 252-255 [1], qui, selon ibn al-Ṭiqṭaqa, «ne possédait ni savoir, ni culture [2]. Il y a une certaine probabilité que ce soit par Saif al-daula que la famille s'établit à Alep, où elle posséda plus tard de vastes biens.

Ibn Shaddād, *durr* p. 128 : «A l'est d'Alep est un village ..., connu sous le nom *djubb al-kalab* «puits de la rage», à cause de son pouvoir de guérir cette maladie, près d'un village appelé Qubthān et d'autres entourés par les biens de shaikh Muntakhab al-dīn (b.) [3] abi l-maʿālī Aḥmad ibn al-Iskāfī. Celui-ci avait raconté à ibn Shaddād deux histoires apprises de son père et de son grand-père, disant comment le puits avait perdu sa puissance peu avant 500, sous Riḍwān b. Tutush».

D'après ce récit, Muntakhab al-dīn vivait encore vers 640, et pourrait être le petit-fils d'abi l-Riḍā ʿĪsā, l'auteur de notre inscription.

Ibn Shaddād, *durr* p. 144, raconte aussi que ce même shaikh Muntakhab al-dīn avait bâti une citerne, *maṣnaʿ* dans une mosquée contiguë au côté nord du masdjid الحسب, construction qui donne à ibn Shaddād l'occasion d'examiner l'aqueduc, *qanāt,* qui entrait par Bāb Qinnasrīn. La mosquée avec la citerne du petit-fils et le djāmiʿ Ḥamūd avec l'inscription du grand-père sont donc dans le même quartier et semblent être identiques [4].

(1) Cf. *Ṭabarī,* III, 1550, 1707 et 1709.

(2) *al-Fakhrī,* éd. Ahlwardt, p. 289 *s.* — Cf. Muḥammad b. ʿAlī al-Iskāfī, dans ibn al-Athīr, VI, p. 346, a° 223, anecdote sur lui et ʿUdjaif, qu'ibn al-Athīr appelle «le récit le plus amusant». Yāqūt, I, 252 énumère un assez grand nombre de «Iskāfīs» provenant de Iskāf, supérieur et inférieur, situé sur le Nahrawān, à l'est du Tigre; voir *Arch. Reise,* I, p. 63.

(3) L'édition porte الدين بن, c'est-à-dire que l'auteur apparait seulement sous son laqab, son père sous sa kunya et son nom propre; بن est évidemment une dittographie; laqab, kunya et nom, tous appartiennent à la même personne. Cf. *infra,* le cas analogue de Rukn al-dīn abu l-makārim Ḥamza, inscr. n° 121.

(4) Le nom الحسب semble être incorrect, peut-être المختصب (ou المنتخب ?). [Dans la description détaillée des fontaines le long des branches de l'aqueduc de Ḥailān, voir M. Sauvaget, *Perles,* p. 158, ibn Shaddād

PLAQUE À INSCRIPTION AU MUSÉE DU TCHINILI KIOSHK, ISTANBUL

99.

Fragment de texte de fondation, conservé au Musée du Tchinili Kioshk, sans date.

Plaque calcaire provenant d'Alep, o m. 50 × o m. 30, quatre lignes, coufique fleuri, petits caractères, estampage donné par Halil Edhem Bey à M. van Berchem (lettre du 25 avril 1911), inédite.

(1) ويجرى ذلك على يدى القاضى الفقير (2) الى رحمة الله سبحانه فضل الله وأخيه[1]

(3) يحيى أبنى محمّد ابن عبد الرحمن إبن ماها(4)ن وفّقهما الله تعالى لطلطه (?)[2]

«... et cela a été exécuté par les soins du qāḍī, avide de la miséricorde d'Allāh l'Exalté, Faḍl Allāh et de son frère Yaḥyā, les deux fils de Muḥammad ibn ʿAbdalraḥmān ibn Māhān — qu'Allāh leur donne du succès pour...»

D'après ses formules, le fragment est la fin d'un texte de fondation, probablement royal, dont les deux frères étaient chargés, l'un à titre de qāḍī. L'écriture coufique fournit une limite pour la date : pas postérieure à 543, ou à la date de l'inscription précédente, n° 98.

Māhān est un nom purement persan; le plus fameux Māhān est ʿAlī b. Īsā, gouverneur du Khurāsān sous Hārūn al-Rashīd. Le grand musicien Isḥāq b. Ibrāhīm al-Mauṣilī est aussi un ibn Māhān. C'est un nom de famille. Je n'ai trouvé qu'un seul membre de cette famille dans l'histoire d'Alep. En 580 (1184), Saladin a une explication peu amicale avec Gökbüri d'Irbil et appelle, comme témoin, son ancien ambassadeur, al-ʿAlam ibn Māhān. Le même homme prend part, en 590, à titre de ministre de Ẓāhir Ghāzī, avec Maimūn al-Qaṣrī et Sonqor al-kabīr, deux grands émirs de l'époque de Saladin, aux affaires compliquées entre les princes al-ʿĀdil, al-Afḍal et Ghāzī. Enfin, en 592, Ẓāhir Ghāzī envoie ibn Māhān, le vizir, pour effectuer la remise du fief de Lādhiqiyya à ʿAlam al-dīn Qaiṣar. Ibn Māhān qui commet la félonie de s'emparer lui-même de la forteresse de Lādhiqiyya, est fait prisonnier, ses biens sont confisqués, et il finit sa vie en prison à la citadelle d'Alep[3].

Cinquante ans le séparent des deux auteurs de l'inscription, qui pourraient être son père et son oncle.

énumère sur la branche qui conduit à Bāb Qinnasrīn : «un *qaṣṭal* auprès du madjid d'ibn al-Iskāfī, ensuite un autre à l'endroit à côté du masdjid المحصب où l'aqueduc se divise en trois branches, l'une allant vers al-Ṭarīra (?), masdjid de Ṣāfī al-dīn Ṭārīq, l'autre vers Bāb Qinnasrīn, la troisième vers Djurn al-aṣfar», passage qui confirme nos conclusions].

(1) Le يه est écrit au-dessus de la ligne à angle droit, procédé bien connu, surtout en écriture coufique, appelé «Schriftauswerfung» par J. v. Karabacek, *Altor. Altertumskunde*, VI, K. Ak. d. M. Wien, Sb. 184, 3 (1917), p. 17 *ss.*

(2) Ni M. van Berchem, ni nous-mêmes n'avons pu déchiffrer le dernier mot de l'estampage. J'ai vu la pierre à Istanbul plusieurs fois et je regrette d'avoir oublié de contrôler les signes. Sur l'inscription de Zengi à Baʿlbak, on a وفقه الله بخدمته, autrement on trouve وفقه الله في عمل الخير; on pourrait penser à طاعة.

(3) Voir Blochet, *Kamāl al-dīn*, p. 85, 118, 122.

MADRASA AL-ḤALĀWIYYA

La madrasa al-Ḥalāwiyya est l'ancienne cathédrale d'Alep, située à la limite des quartiers Suwaiqat Ḥātim wa ʿAlī et Djubb al-Sidillā, contiguë à la Grande Mosquée, séparée d'elle par une ruelle étroite qui passe le long du côté ouest de la Mosquée; voir plan d'ensemble, pl. LXXXII.

Ibn Shiḥna, *durr* p. 82 ss. : «Les sanctuaires chrétiens d'Alep : ibn Shaddād parle de plus de 70 *haikal*, c'est-à-dire temples avec l'image de Miryam. — Le *haikal al-aʿẓam* était dans l'église cathédrale, *al-kanīsa al-kubrā*, qui est située en face de la porte occidentale de la grande Mosquée; elle est la plus grande église, bâtie par Hélène mère de Constantin, tenue en grande vénération...» Ici, ibn Shiḥna insère deux notices, sans indications de source : «On dit : au début elle avait été un temple des adorateurs du feu[1], puis elle passa aux juifs qui y venaient en pèlerinage, puis aux chrétiens, enfin aux musulmans». On dit : à cette église officiait un prêtre très vénéré, Barṣaumā, etc.»[2].

«Temple du feu» se réfère au paganisme antique de la Syrie; Barṣaumā, qui était le seul survivant d'une peste, vise peut-être l'archimandrite monophysite, mort en 458 ap. J.-C. — Ibn Shaddād parle au présent, comme si sa source était antérieure à la conversion en mosquée, de 518 H. — La fondation par Hélène est une légende qui se répète pour plusieurs des grandes cathédrales de la Syrie.

Haikal est une partie d'une église. Dans son édition du *Book of Governors* de Thomas de Marga[3], E. W. Budge a discuté les expressions syriaques désignant les diverses parties des églises nestoriennes : le *haikla* > ar. *haikal,* dérivé de l'assyrien *ēkal,* est la nef principale, le *ναὸς* des églises. L'apside est appelée *qankhē,* du grec *κόγχη* > ar. pers. *kundj,* terme d'architecture pour les demi-coupoles ou niches voûtées des bâtiments musulmans. L'autel est *madbaḥā* > ar. *madhbaḥ;* l'espace devant l'autel le *bēmā,* grec *βῆμα;* il est séparé de la nef principale par une balustrade, la *qaṣṭrōmā,* grec *κατάστρωμα* > ar. *maqṣūra*. En prolongation d'une nef latérale, il y a souvent un *μαρτύριον*, *bēth šahdē* > ar. *mashhad*. Le *ἐξωνάρθηξ* est le *bēth esṭūnē*[4], colonnade, correspondant au *riwāq,* portique ouvert des sanctuaires musulmans. Enfin il faut mentionner ici, une *patūkhē,* lat. patina, patère, ou «table des sacrements», probablement la «table en forme de *sigma*».

Continuation du récit d'ibn Shaddād, p. 82 :

«Cela dura jusqu'au siège d'Alep par les Croisés en 518 (1124). Le prince d'Alep, Ilghazi ibn Orṭoq, seigneur de Mārdīn, prit la fuite, et le qāḍī abu l-Ḥasan Muḥammad b. Yaḥyā ibn al-Khashshāb [que nous connaissons comme fondateur du minaret de la Grande Mosquée] se chargea de l'administration de la ville. Ibn Mullā décrit dans son histoire comment les Francs violèrent les tombeaux musulmans hors de la ville : «En 518, Dubais, Joscelin et Baudouin marchèrent contre Alep... Ils se mirent à provoquer les Alépins, en coupant les arbres des jardins, en ruinant les mausolées, en violant les tombeaux, dont ils exhumaient les morts. Ils brulèrent le

(1) Ce qui signifie paganisme antique.

(2) Qui était le seul survivant d'une peste, peut être l'archimandrite monophysite, mort en 458 par. J.-C.

(3) 1892, t. I, p. LIII et II, p. 431; cf. *Archæol. Reise,* II, p. 298 *ss.*

(4) Cf. ar. *ustuwāna,* emprunt indirect du v.-p. *stūnā,* colonne. Pour *riwāq* voir p. 26, n. 1.

cercueil du mashhad al-Dakka, après l'avoir exhumé sans y rien trouver; ils traînaient les cadavres, qui n'étaient pas encore décomposés, jusque devant les murs en criant : Voilà votre Prophète Mahomet!, et d'autres horreurs. Lorsque le qāḍī en fut averti, il désaffecta les quatres églises chrétiennes *intra muros* et les transforma en mosquées, en y mettant des niches à prière. L'une d'elles était la cathédrale, désormais appelée *masdjid al-Sarrādjīn*, mosquée des selliers c'est la *Ḥalāwiyya* de nos jours. Cela dura jusqu'au règne de Nūr al-dīn» (1).

Depuis la conquête en l'an 16 jusqu'en 518, les musulmans avaient donc fidèlement observé la clause de la Capitulation qui garantissait leurs églises aux chrétiens. On sent bien qu'ibn Shaddād considère l'acte du qāḍī comme une représaille strictement légitime contre les forfaits des Croisés. Cela révèle une manière d'agir qui explique l'histoire de beaucoup des grands sanctuaires de la Syrie et de la Mésopotamie.

La même chose a dû se produire à Ḥimṣ-Emesa, où par la Capitulation un quart de la cathédrale fut cédé. Ṭabarī III, 1422 raconte, qu'à l'occasion d'une émeute à Ḥimṣ, en 241 H., le calife al-Mutawakkil donna l'ordre — en exécutant son édit de l'année 235 (et 239) contre les *ahl al-dhimma* — de démolir, en représaille, toutes les églises et synagogues de Ḥimṣ, et d'incorporer dans la Grande Mosquée, la cathédrale contiguë. D'autre part, al-Istakhrī, qui visita Ḥimṣ vers 340 (950) parle encore de la cathédrale et semble ignorer sa conversion totale; le nom actuel, Djāmiʿ Nūri, peut être interprété comme indiquant que cette transformation se passait sous Nūr al-dīn, après le début des croisades (2).

Don Leone Caetani, *Annali*, III, 125 ss, a voué une étude approfondie aux «vicende della basilica e moschea di Damasco». A Amid, la cathédrale de St.-Thomas fut cédée contre le droit d'ériger une nouvelle cathédrale, en 153 (770) (3). En général, on s'en tenait aux stipulations légales, quoique l'interprétation du droit n'ait pas toujours été impeccable.

Jusqu'à ces dernières années, on conservait au palais de Tchihil Sutūn à Isfahan un document étrange qui passait pour être le *ʿahdnāmah*, le traité de Capitulation entre le calife ʿAlī et les chrétiens de Dhu l-Kifl (près de Babylone), certifié authentique par les grands mudjtahids de Shāh ʿAbbās Ier (4). L'écriture coufique du document est typique de la fin du XIIIe et du

(1) Continuation, p. 83 : «Les autres sont : la deuxième, celle qui fut donnée aux *ḥaddādīn*, forgerons; à l'époque de Saladin, son neveu Ḥusām al-dīn [b. ʿUmar b.] Lādjīn en fit une madrasa ḥanéfite [voir *durr*, p. 117]. — La troisième, dans la rue des bûcherons, *ḥaṭṭābīn*, transformée en madrasa ḥanéfite par ʿAbdalmalik ibn al-Muqaddam [voir sub «Muqaddamiyya»]. Pour la quatrième, le plus probable me semble être la mosquée près du *ḥammām al-Maughān*, et que celui-ci est identique au *ḥammām al-Bailūnī* actuel, situé sur l'emplacement du palais, appelé de nos jours *dār al-Kūra* [cf. p. 42, *khān Darkūra* à l'intérieur de Bāb al-Faradj], palais et bain fondés par Dhukā' al-daula, mutawalli d'Alep en 292 (905). A cet emplacement était le chœur, *bait al-madhbaḥ*, de l'église transformée en collège al-Ḥalāwiyya. Par des passages souterrains voûtés, on pouvait se rendre du chœur au *haikal*. Le bain de Maughān était le bain du *haikal* [un baptistère isolé?]; tout autour de lui [le haikal] étaient près de 200 [v. l. 100] cellules, *qallāya*, ... et en son milieu était une chaire de marbre blanc, haute de 11 aunes».

La fin de cette description n'est pas claire du tout, et l'argumentation évidemment érronée. *qallāya*, emprunt par le syriaque, du grec κέλλια, nom pluriel, diminutif de *cella*, voir Dozy, *Suppl.*, avec une longue explication de ces cellules de cénobites.

(2) Voir mes remarques, *Festschr. f. C. F. Lehmann-Haupt*, Janus, I, 1, p. 234.

(3) Voir les remarques de S. Guyer, *Amida*, Repert. f. Kunstwiss. XXXVIII, p. 230 *s*, où il faut corriger, p. 231, l. 10 en-bas «Umbauten» par «Neubauten». Encore : *Arch. Reise*, II, p. 300 pour Mauṣil.

(4) J'en possède une copie photographique et une autre écrite, complètes, voir *Ephem. Orient.* Harrassowitz, janv. 1926, «*Einige Bücherschätze* in Persien».

commencement du XIVe siècle. Le texte arabe est accompagné d'une transcription interlinéaire en naskhi, et — addition postérieure ou plutôt contemporaine — d'une traduction en turc.

Les conditions du traité sont : «aucune sorte d'oppression, aucune destitution d'évêque, moine ou anachorète, pas de divorce, pas de démolition d'églises ou de monastères, pas d'incorporation de maisons chrétiennes à des mosquées ou à des maisons musulmanes, aucun empêchement à l'appel chrétien au service divin; par contre : paiement annuel, par les évêques, de 33 dirhams pour chacun de leurs coréligionnaires». Mais la plus grande partie du document contient des phrases ampoulées sur le caractère sacré des traités, etc.

Ce document date, sans doute, de l'époque du sultan Oldjaitu Khudabanda, qui avait commencé à bâtir, vers 1300, la mosquée de Dhu l-Kifl, dont le minaret porte son inscription. Ḥamdallāh al-Mustaufī témoigne qu'il avait adjugé l'ancien sanctuaire juif aux musulmans, et non aux chrétiens. A cette époque il doit y avoir eu une concurrence féroce des trois religions pour la possession de tels sanctuaires, chacune comptant sur l'indifférence des sultans mongols. Après la conquête de la province de Mauṣil, le grand évêque Grégoire abu l-Faradj produisit un document semblable à celui d'Isfahan pour s'emparer de sanctuaires, par exemple ceux de Khiḍr Iliyās ou Mār Behnām en Assyrie. Ces documents ont été forgés de toutes pièces. Oldjaitu a dû prendre le *ʿahdnāmah*, présenté à Dhu l-Kifl, et l'avoir emporté à Isfahan, de sorte qu'à l'époque de Shāh ʿAbbās, les détails ayant été oubliés, les mudjtahids pouvaient croire à l'authenticité du document.

Continuation du récit d'ibn Shaddād, *durr* p. 115 : Chapitre 'madrasas' : «Nūr al-dīn, après son avènement au trône, transforma le djāmiʿ al-sarrādjīn en madrasa ḥanéfite, et y ajouta des chambres où les étudiants trouvaient l'hospitalité, et un *īwān* (1); la construction fut commencée en 544 et terminée (2). C'est une des madrasas les plus renommées, ayant le plus grand nombre d'étudiants, et donnant les appointements les plus importants. Une des conditions du fondateur du waqf (Nūr al-dīn) est : «Chaque année, en ramaḍān le professeur (directeur) prendra sur le waqf la somme de trois mille dirhams pour donner aux autres juristes leurs honoraires, طاقا; chaque année, en mi-shaʿbān, il offrira des pâtisseries, à titre d'honoraires; en hiver, le prix d'un habit pour chaque professeur, à titre d'honoraires; au printemps et en automne, aux jours où l'on se purge, le prix des médicaments et des fruits; aux fêtes des saints, encore des pâtisseries; aux fêtes religieuses, de l'argent pour acheter des provisions, à titre d'honoraires; et aux époques de la maturité des fruits, pour acheter des melons, des abricots, et des mûres».

Ces pâtisseries, حَلَاوى pluriel de حَلْوَاء, ont donné le nom à la Ḥalāwiyya. La date de l'inscription de la porte est 543; le passage original d'ibn Shaddād était peut-être plus clair que le texte du *durr* : وكان مبداء عمارتها فى سنة اربع واربعين وانتهت commencée en 543, terminée en 544. Il cite textuellement le *kitāb al-waqf*, dont on trouve souvent des extraits sculptés sur les murs des mosquées.

Durr p. 68 : «Selon ibn Shaddād, lors de la conquête d'Alep par les Tatars sous Hulagu, le feu, qu'on avait mis à la grande Mosquée, se répandit au sud-ouest et prit à la Ḥalāwiyya et au bazar des marchands de *bazz* (3), en 658 (1260)». Ibn Shiḥna ajoute, p. 115, qu'on avait toujours enseigné à la Ḥalāwiyya jusqu'à son époque en 824 (1421).

(1) Un passage analogue se trouve aussi sous le chapitre «Eglises», avec une faute d'impression (ou de manuscrit?) أبواباً au lieu de ايواناً.

(2) Suit une remarque sur l'autel de l'église d'Antioche.

(3) *i. e.* βύσσος, *al-bazzāzīn*, voir البز, p. 12 et 145.

La Ḥalāwiyya contenait un trésor remarquable, qui n'existe plus :

Ibn Shaddād, *durr* p. 115 : «Nūr al-dīn y fit apporter d'Apamée un autel *madhbaḥ*, de marbre royal diaphane, qui permet de voir à sa surface une lumière qu'on place dessous».

La source de ce court passage doit être ibn al-ʿAdīm, *durr* p. 103 : «On montre dans la madrasa hanéfite al-Ḥalāwiyya, un autel sur lequel les chrétiens sacrifiaient, en marbre royal diaphane, pierre de la plus grande beauté : si l'on place une lumière dessous, on la voit à sa surface [1]. A notre question on a répondu que Nūr al-dīn l'avait amené d'Apamée, en 544, et l'avait placé dans cette madrasa. La pierre porte une inscription grecque que l'on nous a traduite comme suit : «Ceci a été fait pour le roi Falṭiyānūs, فلطيانوس : *Aquila* est à quatorze degrés du Scorpio», ce qui donnerait un laps de temps de 3000 ans avant Nūr al-dīn. — On raconte que Nūr al-dīn avait la coutume de bourrer les professeurs de pâtisseries, dont on remplissait ce bassin, *djurn* [2] de marbre, et ils s'asseyaient autour et mangeaient. Et ce Daqiyānūs دقيانوس est le dernier roi de Rome; on dit qu'il a régné vingt ans. Le bassin se trouve encore à présent à la Ḥalāwiyya.»

Ibn Shiḥna critique ces passages d'ibn al-ʿAdīm, p. 103 : «J'ai bien vu ce marbre, mais ce n'est pas un *djurn*. *djurn* est une pierre creuse qu'on emploie pour des ablutions ou pour y mettre quelque chose, tandis que ce marbre est plat, long et large, carré ou un peu oblong, sauf qu'il possède des bords un peu relevés, de deux ou trois doigts. Il dit — qu'Allāh lui soit propice! — c'est l'œuvre de l'empereur Falṭiyānūs, mais dans le passage qui suit sa traduction, il parle de Daqiyānūs. Que ce soit le premier nom qui soit juste ou le second, en tout cas il donne deux noms différents. Et tous les deux, ibn Shaddād et ibn al-Khaṭīb appellent la pierre *djurn*. Ibn al-Khaṭīb n'est pas le premier à employer ce terme (faux). Il se peut qu'il ait voulu écrire Daqlaṭiyānūs, دقلطيانوس et ait omis le *d* initial. Le nom ne peut pas être, avec son *lām* et *ṭa*, Daqiyānūs.»

Cet exemple médiéval de «critique de texte» est fort curieux. Ibn Shiḥna ne cite ibn al-ʿAdīm que d'après ibn al-Khaṭīb. La différence des noms de l'empereur chez ibn al-ʿAdīm — pourvu que ce ne soit pas ibn al-Khaṭīb qui ait introduit cette erreur — s'explique par l'emploi de deux informations différentes. Apparemment Dāqlaṭiyānūs, Dioclétien, est le nom authentique, nom connu seulement des érudits, tandis que le nom de Daqiyānūs était très populaire à cause du miracle des Sept Dormeurs d'Ephèse, mentionné dans le Coran. Ce miracle eut lieu sous le règne de Décius et était spécialement populaire à Alep, où la porte de ʿAmūriya, ville dans le voisinage de laquelle on imaginait *al-Rakīm*, la caverne des dormants, se trouvait à Bāb Qinnasrīn [3]. *djurn* est en effet toujours une pierre creuse d'une profondeur considérable; ibn Khurdādhbih emploie le terme pour «sarcophage». Ce qu'ibn Shiḥna décrit est évidemment une patène, *patūkhē* des églises chrétiennes, une table des sacrements, en forme de *sigma*, sur plaque à peu près carrée, dont on trouve un assez grand nombre dans les mosquées de la Syrie [4].

100.

Texte de réfection, royal, *in situ*, 543 H. — Dans la baie du portail, parcourant ses trois côtés, sous la voûte, à 4 m. du sol, long de 1 m. 85, 2 m. 65, 1 m. 85, inscription en trois lignes, naskhi nouride, caractères moyens [5].

[1] Le terme est رخام, normalement marbre, tandis que مرمر signifie normalement l'albâtre; mais la distinction n'est pas technique.

[2] Voir le *djurn* dans l'inscription n° 139.

[3] Cf. Guy le Strange, *Palestine under the Muslims*, chap. VII.

[4] Voir par exemple la Grande Mosquée de Ḥimṣ; la Darwīshiyya de Damas; le Mūristān Nūrī, la Grande Mosquée de Ḥamāh, etc.

[5] Depuis la restauration de 1315 (1897), le milieu de l'inscription a disparu, les parties latérales ont été badigeonnées. M. van Berchem a sauvé le document historique par sa copie faite avant cette restauration.

Publication : *Répertoire*, n° 3137, d'après la copie de M. van Berchem, Carnet IX, p. 90.

(1) (dr.) بسمله ... من جا بالحسنة فعليه عشر امثالها جدّد (m.) هذه البنيّة السعيدة وانشائها مدرسةً للمتفقهة على مذهب إمام [..... أبي حنيفه ..... رضى] (g.) الله عنه مولانا الامير الإسفهسلار الاجلّ السيّد الكبير (2) (dr.) المالك العالم العارف العادل المجاهد المؤيّد المنصور المظفّر الأعزّ ال(m)كامل نور الدين ومظهر الملّة الإسلاميّة بسيفه صفى الإمام بنصره قسيم الدولة وعمادها إختيار الأنام ومعزّه *sic* رضى الخلافة .ا..ده.... (g) الملّة ومجدها تاج الملوك والسلاطين وجلالها حافظ بلاد المسلمين وثغرها شمس المعالى وفلكها (3) (dr.) [deux mots + و...]ها قاهر المتمرّدين قامع الملحدين قاتل الكفرة والمشركين پهلوانء جهان شه[m]ريار الشام [4-5 mots effacés] اتا]بك أبو القسم محمود بن زنكى بن آق سنقر ناصر أمير المؤمنين تقبّل الله منه على (g) يد محمّد نن عبد الصمد الطرسوسى الفقير الى رحمة الله فى شوّال سنة ثلث وأربعين وخمسمائة

«Au nom d'Allāh... Qui a fait une belle action en sera dix fois récompensé! (*Cor.* 6, 161). A refait cet édifice d'heureux augure, et l'a fondé comme collège pour les étudiants en droit selon le rite de l'imām [auguste abu Ḥanīfa.. [1]] — qu'Allāh soit Satisfait de lui! — notre maître, l'émir, le maréchal éminent, le grand seigneur, le puissant, le savant, le docte, le juste, le champion de la foi, l'assisté (d'Allāh]), le vainqueur, le victorieux, le très-glorieux [2], le parfait, Nūr al-dīn, qui fait triompher la nation islamique par son glaive, l'ami [3] de l'imām par ses victoires, l'associé à l'empire [4] et son appui, l'ancien [5] des sujets et leur glorificateur, l'agréé du califat par son..., le... [6] de la nation et leur gloire, la couronne des princes et des sultans et leur majesté, le gardien des pays des musulmans et de leurs frontières, le soleil des hautes sphères et leur astre [7], l'[émir des armées, le... des champions de la foi [8]], le subjugueur des rebelles, le dompteur des hérétiques, le tueur des infidèles

[1] Le nom de l'imām est martelé; ibn al-ʿAdīm raconte qu'en 554 les shiʿites saccagèrent plusieurs des nouvelles madrasas. Y eut-il une fois un mouvement anti-ḥanéfite? En Perse on a martelé après l'époque seldjoukide les phrases strictement sunnites.

[2] Superlatif absolu; le positif *al-ʿazīz* est réservé au calife, voir p. 157, n. 7.

[3] *ṣafī* signifie celui pour lequel l'imām a une sincère affection; en même temps le mot suggère la notion «sérénité»; *naṣr* est le secours qu'Allāh prête et qui mène à la victoire. La phrase entière : «qui rend *serenus* l'imām (le calife) par les victoires qu'il remporte par le secours d'Allāh».

[4] Ou au pluriel الدول «aux empires».

[5] On traduit presque toujours اختيار par «élu». Le parallèle entre (*sic*) قسيم الدولة اختيار الانام et شيخ الدولة وقسيمها, titre attribué à Ayyūb, prouve que le mot possède déjà le sens moderne «shaikh, *pīr*», presque «saint». Le Marwānide abu Naṣr Aḥmad porte le titre *ikhtiyār al-milla* déjà en 416 H., à Mayyāfārkīn, van Berchem, *Inscr. Lehmann-Haupt*, n° 3. Le chef d'un clan, paterfamilias au sens premier, dans l'organisation des bédouins, est le *mukhtār* (part. act.); il semble que *ikhtiyār* (inf.) n'est que le titre *mukhtār* à la forme abstraite : la dignité d'un *mukhtār*, d'un shaikh. Le *mukhtār* est le chef reconnu par mérite, le *shaikh* le chef par relation de sang. Cf. Lane, trad. des *1001 Nuits*, I, 233 pour les *akhyār* et Dozy, *Suppl.*, sous *istikhāra, ikhtiyār*. Il y a des «élus» d'Allāh ou du calife, mais des «élus du peuple» n'apparaissent qu'avec la démocratie; le peuple a des «anciens», un sénat, et déjà Chosroès I porte le titre honorifique ἀρχαῖος.

[6] La lacune doit avoir contenu deux mots, l'un complémentaire à رضى, l'autre à مجد; dans le Ulu Djāmiʿ de Van on lit صفى الخلافة المعظّمة. — الملّة apparaît deux fois dans cette inscription; y avait-il une fois الامّة ?

[7] Voir plus haut p. 190.

[8] On s'attend à *amīr* ou *zaʿīm* avec *al-mudjāhidīn* ou *al-djuyūsh*; la copie de M. van Berchem porte les restes ---احر حسو--+- نحا--- dans la lacune suivante.

et des païens, le héros du monde, le prince de la Syrie, [l'émir des deux ʿIrāq [1], ... ata]bek abu l-Qāsim Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh agrée de lui (cette œuvre) ! — par les soins de Muḥammad, fils de ʿAbdalṣamad, al-Ṭarsūsī, l'avide de la miséricorde d'Allāh, en shawwāl de l'année 543» (février-mars 1149).

Depuis que M. van Berchem a étudié, dans ses «Inscriptions arabes de Syrie», en 1897, les douze inscriptions de Nūr al-dīn alors connues, leur nombre a triplé [2]; un certain nombre d'autres sont publiées dans ce volume. Ces nouvelles inscriptions confirment et précisent l'observation de M. van Berchem sur l'intérêt que présentent les inscriptions de Nūr al-dīn; le prince a introduit, en 543, un changement dans les usages de la chancellerie : l'emploi de l'écriture naskhi au lieu du coufique pour les textes historiques sur les monuments. On peut comparer ce changement au *naql al-dawāwin,* changement plus radical opéré en 75 H. par ʿAbdalmalik. Il est vrai que l'inscription de la Shuʿaibiyya d'Alep est écrite en coufique, mais la raison en est évidente : la partie historique, réduite à la date, n'est qu'une partie de l'ensemble des inscriptions décoratives de l'entablement, de sorte qu'elle ne pouvait pas être écrite en caractères différents. A Damas aussi il y a une inscription de 550, un édit de Bāb Shāghūr, écrit en coufique, que M. van Berchem a appelé «le testament paléographique d'une époque mourante»; mais l'année même de la conquête de Damas, en 549, Nūr al-dīn a écrit la première inscription historique et protocolaire en naskhi. Egalement à Mauṣil (543), Ḥamāh (546), Médine (558), la Mecque (561), Raqqa (561), Baʿlbak (563) les premières inscriptions en naskhi datent toutes du règne de Nūr al-dīn, et à partir de 553 (Le Caire, masdjid al-Ṭalāʾī), le coufique disparaît pour toujours des textes épigraphiques historiques dans tous les pays de l'ouest.

Ce changement, soudain et complet, s'effectue en huit ans. A l'est, en Iran, Afghanistan et aux Indes, le processus est tout différent [3]. L'écriture naskhi apparaît à Persépolis, dès 438, d'abord dans des textes «commémoratifs», qui ne sont que des graffiti, mais des œuvres de calligraphie; à Ghazni dès le milieu du ve siècle, en Iran dès 501 dans des textes historiques. Par contre, l'écriture coufique continue en épigraphie historique jusqu'à la fin du vi^e^ siècle, devient de plus en plus rare durant le viie, et disparaît vers la fin du viiie siècle. Cette observation fait ressortir ce point important : à l'est, le changement est un processus purement pratique et autonome, l'écriture cursive de la vie quotidienne supplante lentement, sans plan ou dessin, une écriture monumentale que personne ne pouvait plus lire. A l'ouest, le changement a été introduit par ordre de Nūr al-dīn, mesure intentionnelle pour la réalisation d'un vaste plan, partie d'une réforme.

[1] Il faut certainement suppléer *amīr al-irāqain,* et peut-être un ou deux titres turcs.

[2] Ajoutez à sa liste : *Archæol. Reise* I, n° 14, a° 543. Mauṣil, grande Mosquée, signature et date de l'ancien miḥrāb ; n° 5, a° 561, texte de construction de la grande Mosquée de Raqqa. A Ḥamāh on trouve ce texte inédit, privé, a° 546, en naskhi :

(1) أنشاء هذه القبّة المباركة الفقير الى الله تعالى محمّد

(2) ابن الحائد (?) الراق عفو ربّه بتاريخ سنة ست واربعين وخمس مائة

Puis la longue série des Inscriptions de Damas dans le *Répertoire,* IX : il faut remarquer que le numéro 3254 est entièrement défiguré ; et que dans 3263 et 3293 le titre *al-sulṭān* est faux.

[3] Voir mes remarques *Arch. Mitt. Ir.,* VII, p. 74-81, et *Arch. Reise,* II, p. 2.

Avant de discuter les autres aspects de cette réforme, ou, comme M. van Berchem disait, «la renaissance de la *sunna*» [1], il faut étudier le protocole de Nūr al-dīn.

Notre inscription est rédigée dans un style rare en épigraphie, plutôt littéraire et poétique, néanmoins entièrement officiel, car il s'épanouit richement dans la rédaction du protocole des Ayyoubides dans le petit livre sur leur généalogie que nous avons étudié plus haut [2]. La composition rimée est fort répandue, mais le strict parallélisme des groupes de titres honorifiques, chacun avec un objet à deux attributs, est tout à fait arabe.

Comme nous l'avons constaté en parlant des inscriptions de Ẓāhir Ghāzī, les textes se groupent en textes royaux, officiels et privés. Chez Nūr al-dīn, le premier groupe contient aussi des protocoles réduits. Mieux que toutes les autres, les inscriptions de Nūr al-dīn mettent en évidence, que dans les lieux saints, comme à la Mecque, Médine, Jérusalem, on évitait d'étaler toute la pompe des titres séculiers.

A Médine, Nūr al-dīn dit simplement *al-ʿabd al-faqīr Maḥmud b. Zengī;* à la Mecque, où l'inscription commence avec le protocole du calife, il dit *al-malik al-ʿādil,* le savant, le champion de la foi, Nūr al-dīn Maḥmud... *nāṣir amīr al-mu'minīn* [3]. M. van Berchem a mis en lumière la singularité de la teneur des formules employées sur la chaire de l'Aqṣā [4], d'abord *al-ʿabd al-faqīr* et trois expressions analogues, puis, après les *laqab* avec *malik* et *dīn* — choix significatif — rien que *rukn al-islām wa l-muslimīn, munṣif al-maẓlumīn min al-ẓālimīn,* «pilier de l'islam et des musulmans, avocat des opprimés contre les oppresseurs». On peut comprendre que sur la porte de son mausolée à Damas, la seule épithète employée soit *al-zāhid* «l'ascète», et que sur le sarcophage même, il n'y ait que *al-shahīd Nūr al-dīn,* dont toute la vie de *mudjāhid fī sabīl Allāh* a été une *shahāda.*

Mais ses inscriptions sont remplies de formules étranges qu'on ne trouve pas dans d'autres inscriptions royales. Sur le *sadda* de la Mosquée Nūrī à Ḥamāh, a° 559, on lit : «fait dans le désir de la satisfaction d'Allāh et dans l'ardent désir de Sa récompense, par ordre de l'esclave avide de la miséricorde d'Allāh, l'humble en Sa vénération, le vigilant contre les ennemis de Sa religion, abu l-Qāsim Maḥmūd etc...». Là, il s'agit encore d'un monument religieux. Dans le décret de Bāb Shāghūr, Damas a° 559, il abolit le droit de commission prélevé sur les caravanes entre Damas et Baghdad «par bienveillance, bonté, grâce et condescendance envers ses sujets, pour se rapprocher d'Allāh et Lui offrir cela pour recevoir un surcroît (de bienfaits) le jour où Allāh récompensera par Sa bienveillance ceux qui auront fait le bien» [5].

[1] Voir *M. C. I. A., Eg.,* p. 46 et 106 *s; ZDPV,* XVI, p. 94-98.

[2] Inscr. n° 1, Bāb al-Naṣr.

[3] La copie porte *naṣīr;* ce qui me paraît inadmissible.

[4] Notez *al-murābiṭ li-aʿdā' dīn Allāh,* formule qui permet de reconstituer une partie endommagée de l'inscription sur la *sadda* de Ḥamāh, où *Répertoire,* n° 3255 offre un *murshid li-aʿdā'* impossible. Allāh est *murshid,* qui mène sur la voie droite; Nūr al-dīn ne guide, ni ne ramène les ennemis d'Allāh, mais les «guette», les «combat» pour les punir, comme *qātil al-kafara.* Le sens est «celui qui, prêt à côté de son cheval sellé, fait le guet», ou plus généralement «est mobilisé contre, combat les ennemis d'Allāh». Voir van Berchem, *Inschr. a. d. Ostjordan. ZDP,* V, XVI, 1893, p. 84 *ss.* sur les allusions coraniques et les réminiscences historiques contenues dans *murābiṭ, mudjāhid* etc. — Dans la Gāthā *Y.* 44, 11, Zoroastre fait usage de la même expression : «je guette tous les ennemis (de Ta religion) avec un esprit hostile».

[5] Le règlement de compte au jugement dernier est une idée du Zoroastrisme, que l'islam a adoptée, cf. les termes v.-p. *hučāram čartanai* «mettre en compte

Des formules analogues se trouvent aussi sur des bâtiments militaires : à Damas, Bāb al-Djābiya, a° 560 ; « Qu'Allāh double sa récompense et facilite son compte dernier — (fait) dans le désir de l'agrément d'Allāh et pour se rapprocher de Lui ». Et sur Bāb al-Sāghīr : « qu'Allāh double sa récompense, lui pardonne ainsi qu'à ses père et mère au jour du jugement, — dans le désir de l'agrément d'Allāh, que le Miséricordieux le fasse réussir ! » Enfin si, sur la porte de Damas à Baʿlbak, *al-mudjāhid* « le champion de la foi » est le seul titre honorifique qu'il emploie, on en retire l'impression d'avoir à faire, non à une modestie ou à un souci de décence communément d'usage, mais à une attitude toute personnelle, à une disposition d'esprit de Nūr al-dīn, qui s'exprime par son aversion pour l'étalage vaniteux des titres séculiers qui lui étaient dûs.

Quoi qu'il en soit, le fait est qu'à part l'inscription fragmentaire du mois de son accession en 541, mashhad al-Muḥassin n° 95, où le protocole est encore à peu près celui de Zengi, et à part l'inscription mutilée de la citadelle, n° 34, a° 568, deux seulement sur la trentaine de ses inscriptions nous fournissent des protocoles qu'on peut qualifier « « épigraphiquement complets ». Ce sont l'inscription de la Ḥalāwiyya, a° 543, en coufique, et celle du djāmiʿ Nūrī à Ḥamāh, a° 558, en naskhi. Une comparaison rapide suffit à révéler un changement radical, parallèle au changement d'écriture. Le protocole réduit de l'inscription de la porte du Mūristān Nūri à Damas — sans date, mais comme l'autre située dans l'iwān intérieur [1] de l'année 549 — et celui du décret de Bāb Shāghūr, de 550, prouvent que le nouveau protocole était déjà en vigueur en 549.

Nous donnons ici ces deux protocoles, celui de 543, complété vers la fin avec celui de 541, et le nouveau, employé dès 549, représenté par l'inscription de Ḥamāh, 558, avec trois compléments et les variantes des autres inscriptions (voir page ci-contre).

Les formes réduites du protocole nouveau nous renseignent sur ce qu'on jugeait être l'essentiel. Leur norme est l'inscription de la *sadda* de Ḥamāh, a° 559 : « *al-malik al-ʿādil al-mudjāhid* [2] *Nūr al-dīn rukn al-islām wa l-muslimīn muḥyī al-ʿadl fī l-alamīn munṣif al-maẓlūmīn min al-ẓālimīn, kunya*, nom, généalogie et *nāṣir amīr al-mu'minīn* ». Le groupe en *islām* et *ʿadl* est constant, et *munṣif* etc. est préféré à tout le reste.

Les deux protocoles sont essentiellement différents, bien que la succession de leurs groupes soit la même et que les nouveaux groupes soient formés sur les anciens.

Le groupe initial (1), titres anciens du rang d'émir, est complètement éliminé.

Les attributs arabes du groupe (2) sont nuancés : que *al-aʿazz* et *al-kāmil* ne se trouvent plus, est de moindre importance, mais le « *amīr* ... *al-malik* [3] *al-ʿādil* » est devenu un « *malik al-ʿādil* ». Les qualificatifs *al-ʿārif al-zāhid* [4] « le contemplatif, l'ascète » sont franchement des attributs

comme avoir », et *krpa*, pahl. *kirpak* — d'où ar. *qurba* — « bienfaits, bonnes œuvres », qui doivent « compenser, annuler » les *vinās* « pêchés » ; voir *Altp. Inschr.*, p. 194 *ss.*

[1] Notre copie est un peu plus complète que celle de M. van Berchem, publiée *Répertoire*, n° 3164. [Voir cependant la correction, vol. IX, p. 271-272.]

[2] Quelquefois combiné avec ou remplacé par *al-zāhid*.

[3] Dans la littérature épigraphique moderne on trouve *al-mālik* souvent annoté par « sic », ou rendu, par erreur, par *al-malik*. En fait, *mālik* est l'adjectif normal pour les émirs et les atabeks.

[4] Ibn al-Athīr, XI, p. 264 *ss*, l'appelle *ʿārifan* en jurisprudence ḥanéfite et parle de son *zuhd*, sa vie ascétique, ainsi que Kamāl al-dīn.

soufis [1] et sont en contraste frappant — pour ne pas dire en contradiction complète — avec l'idée de « guerrier vainqueur » des autres ; c'est parce que les uns sont traditionnels, les autres personnels.

ANCIEN : 543, ḤALĀWIYYA, ALEP	NOUVEAU : 558, DJĀMIʿ NŪRĪ, ḤAMĀH	SOURCE DES SUPPLÉMENTS ET VARIANTES :
(1) الأمير		
الاسفهسلار الاجلّ		
السيّد الكبير		
المالك العالم العارف العادل المجاهد	(2) الملك العادل العالم العارف الزاهد	
المؤيّد المنصور المظفّر الأعزّ الكامل	المجاهد [المرابط] [المؤيّد المظفّر	[ ] à Damas Mūr. 549; Shāgh. 550;
	المنصور]	à Raqqa 561.
نور الدين	نور [الدنيا و]الدين	[ ] à Raqqa 561 ; Qal. Djab. s.d.
(3) ومظهر الملّة الاسلاميّة بسيفه	(3) ركن الاسلام والمسلمين محيى العدل	dès 549, constant
صفى الامام بنصره	فى العالمين * نصير الحق بالبراهين	* Raqqa 561, et Alep Mūr. s.d.
(4) قسيم الدولة وعمادها إختيار الانام	(4) قسيم الدولة القاهرة عزّ الملّة	restitué ; Qal. Djb. ناصر الحق
ومعزة *sic* رضى الخلافة و[.....]ها	الزاهرة مجير الامّة الباهرة	ماحى الفساد
[...] الملّة ومجدها		
(5) تاج الملوك والسلاطين وجلالها		
حافظ بلاد المسلمين وثغرها شمس	حافظ الثغور (* غياث الجمهور	*) Qal. Djb. حافظ بلاد الله
المعالى	قاهر المتمردين [قامع الملحدين]	type seldjoukide
(6) قاهر المتمرّدين قامع الملحدين قاتل	قاتل الكفرة والمشركين (* منصف	[ ] à Raqqa 561 ; Alep Mūr. s.d.
الكفرة والمشركين	المظلومين من الظالمين	*) à Raqqa, 561 ; entre
(7) شهريار الشام [أمير العراقين : 541]		ناصر الحق et محيى العدل
[deux mots manquent, 541 :		
پهلوان ء جهان خسروء ايران		
ou de titres turcs et		
(8) اتابك		
(9)	(7) ابو القاسم محمود بن زنكى بن آقسنقر	constant
	ناصر أمير المؤمنين	constant

Le laqab individuel, *Nūr al-dīn*, a pris la forme souveraine de *Nūr al-dunyā wa l-dīn*, quoique cette forme ne soit attestée que par deux inscriptions : Qalʿat Dja ʿbar, sans date, et Raqqa,

[1] Voir « Shaikh Fāris », inscriptions n°s 126-128.

561 H. — Après cette date, on retrouve de nouveau *Nūr al-dīn*. Il va sans dire que le prince n'a pas renoncé à la souveraineté, mais qu'il préfère la forme plus modeste du nom sous lequel il était devenu célèbre.

Dès 549, le groupe (3), avec *milla* et *imām*, vieux style des Atabeks, est abandonné et remplacé par le double groupe constant en *islām wa l-muslimīn* et en *'ādl*. Le premier élément est un des titres de Malikshāh qui, chez lui, précède le laqab en *al-dunyā wa l-dīn*. En analysant ses titres, nous avons mentionné l'origine antique de la notion de « soutien de la religion », *dāra-yavahuš* et *upastā dēnayā*. La notion de « ranimer la justice » toujours moribonde, est également antique. L'idée de « l'assistance de la vérité par les preuves » est musulmane, plus précisément soufie, une formule qui témoigne de l'infiltration d'idées soufies iraniennes à cette époque. La Vérité *al-ḥaqq*, devient Dieu, comme le *Rtam* antique, et le mot persan *burhān*, qui pourrait représenter le mot avest. *ākā* indique aussi une origine iranienne. La variante de Qal'at Dja'bar, « défenseur de la Vérité, qui efface le vice »[1], reproduit exactement l'opposition zoroastrienne de *rāstam* et de *miθa*[2].

Le groupe (4) qui n'avait été qu'un élargissement du prototype bouyide, prend la forme souveraine qui se trouve pour la première fois dans les inscriptions de Tutush et de Muḥammad b. Malikshāh.

Dans le groupe (5), les membres *a* et *c* sont abandonnés, *a*, parce qu'il est un honorifique d'émir, *c* comme iranien et désuet. Par contre, *b* est élargi en « gardien des frontières, refuge de la multitude ». L'emploi de *djamhūr*, jusqu'ici unique, correspond exactement au v.-p. *parūnām*[3] des inscriptions achéménides, ou à *kāffat al-anām* chez le calife al-Mustanṣir : les foules, l'humanité entière; puis il devient « res publica » et aujourd'hui « république ».

Dans le groupe (6), les titres créés à l'époque des croisades sont naturellement conservés intacts; ils s'enchaînent immédiatement au titre précédent en *thughūr*, comme *al-mudjāhid* à *al-muthāghir*. Et l'on ajoute — innovation qui pourrait être faite à une date un peu antérieure — *munṣif al-maẓlūmīn*, « celui qui rend justice aux opprimés », idée corollaire de l'animateur de la justice[4]. Ce devoir du roi idéal s'exerce dans le *naẓar al-maẓālīm*, la présidence personnelle du souverain à la cour d'appel dans tout le monde islamique. A l'époque sasanide nous trouvons un « avocat des pauvres » spécial, *yātakgow ē drigōšān*. Darius dit « ce n'est pas mon plaisir que le petit souffre de l'injustice du grand », et une phrase analogue se trouve déjà dans le code Hammurabi.

Tout le reste, les groupes (7), les titres persans, en partie littéraires, et (8), les titres totémiques turcs, sont radicalement éliminés. Ces derniers culminaient dans le titre d'*atabek*, « tuteur-lieutenant », et son omission explique la suppression du groupe entier : Nūr al-dīn n'est plus *atabek* d'un souverain turc, mais lui-même souverain arabe. Tous les titres du rang d'émir sont remodelés et adaptés au rang plus élevé ainsi qu'aux conceptions religieuses-

(1) Pas « le désordre ? », comme *Répertoire*, n° 3314.

(2) Les versions akkadiennes emploient aussi, pour rendre cette notion, soit *pišqu?*, soit *pišdu?*, ce qui ressemble à ar. *fasād*, voir *Altp. Inscr.*, p. 26.

(3) Voir *Altp. Inschr.*, p. 152.

(4) Ibn al-Athīr, XI, p. 264 *ss* dit que Nūr al-dīn bâtit dans son empire des *dār al-'adl* où il donnait audience, lui et le qāḍī ينصف المظلوم « et rendait justice aux opprimés, que ce soit un juif, contre les oppresseurs, que ce soit son propre fils ».

orthodoxes et nationalistes-xénophobes de l'époque, ou à des idées toutes personnelles.

Nous avons laissé de côté l'inscription du Mūristān d'Alep, n° 111, non datée, dont le protocole occupe le milieu entre les deux types. Fait étrange : alors que le premier mot aurait dû être soit *maulānā*, soit *al-amīr* ou *al-malik*, il y a *al-mulūk* suivi par *al-mālik*. Le protocole est incomplet. Il conserve les qualificatifs *al-a'azz* et *al-kāmil* du type ancien; il a *rukn al-dīn* comme le type nouveau, cependant sans le complément *wa l-muslimīn*, et formant groupe avec l'expression unique *muḥassin al-daula*, puis *raḍī al-khilāfa;* ces deux dernières formules sont conformes au style ancien. Il conserve l'ancien *tādj al-mulūk*, mais ajoute le nouveau *nāṣir al-ḥaqq* et *muḥyī al-'adl*. Comme toutes les inscriptions à partir de 549, il omet les titres persans et turcs. Mais le fait principal est que c'est le protocole d'un émir, et qu'il ne contient aucun titre souverain. Les omissions plus que les additions témoignent déjà de l'esprit qui dominera le protocole d'un émir. Il doit y avoir eu une phase de transition entre 543 et 549; sinon on pourrait penser que l'avance décisive vers la souveraineté se fit aussitôt après la mort de son frère aîné Saif al-daula Ghāzī de Mauṣil, en 544, c'est alors que les héritiers, Quṭb al-dīn et Nūr al-dīn, décidèrent que toute la Syrie serait la part de Nūr al-dīn. Cette date ne laisse aucune place à une phase intermédiaire, et tout cela rend assez certain que le changement se fit au moment de la conquête de Damas en 549.

L'intendant des constructions de la Ḥalāwiyya est Muḥammad b. 'Abdalṣamad, al-Ṭarsūsī. al-Qalānisī note, p. 331 : « En ramaḍān 549 (novembre 1154), mourut à Alep le qāḍī Fakhr al-dīn abu Manṣūr Muḥammad, fils de 'Abdalṣamad, al-Ṭarsūsī ». L'auteur dit *nil nisi bene de mortuo*, et ajoute que ses affaires devinrent très florissantes sous Nūr al-dīn, et qu'il dépensa ses revenus, dans les districts d'Alep, en fondant beaucoup de waqfs importants. Ṭarsūs est une des grandes villes de la Cilicie. Ibn Shaddād, *durr* p. 106, mentionne un autre Ṭarsūsī, Shams abu l-Qāsim, comme intendant de la *khānqāh al-Qadīm*, fondée par Nūr al-dīn. Si le texte était sans faute, *shams* signifierait *shams al-dīn*, et nous aurions à faire, probablement, au fils de Fakhr al-dīn[1].

Les *khānqāh*[2] sont des hospices pour les pauvres, surtout pour les faqīrs soufis, et leur grand nombre montre qu'à cette époque, le soufisme envahissait l'ouest. C'est un mysticisme, réaction de l'esprit iranien contre le rationalisme arabe de l'islam; mais le mouvement n'a rien à faire avec le shī'isme, autre réaction iranienne, dans laquelle l'opposition nationaliste et politique a autant de place que l'antagonisme religieux. Chez les Arabes, le shī'isme a toujours provoqué une vive aversion, mais l'élément non-arabe dans le soufisme ne semble pas les avoir gênés; fonder une khānqāh était simplement une œuvre de charité.

La fondation des madrasas est tout autre chose. La madrasa est une institution d'État, destinée à l'éducation des générations de magistrats politiques, juridiques et religieux, dans l'esprit orthodoxe. Leur fondation est la mesure la plus importante prise par le sunnisme, dont la

(1) D'après abu Dharr, dans Ṭabbākh, cité par Sauvaget, *Perles*, p. 98, la date du waqf de la khānqāh al-Qadīm serait 543, l'année de notre inscription, coïncidence un peu suspecte. Aussi le nom de la khānqāh me semble douteux : les noms de la longue liste de khānqāh apparaissent tous en relation de génitif, donc « la khānqāh de l'ancien » : qui était cet « ancien »?

(2) Voir plus bas, sous « Khānqāh fi l-Farāfrā », inscription n° 163.

conscience se réveille en présence d'une double attaque : la pénétration de l'esprit shi'ite iranien de l'est, et l'attaque ouverte des Croisés de l'ouest. C'est pourquoi tous les phénomènes que nous avons observés et observerons encore : le changement d'écriture, de protocole, la sobriété de l'architecture, la suppression, non seulement de représentations humaines ou animales, mais d'ornements floraux, la récusation du bel esprit littéraire persan — doivent être compris comme les aspects différents d'un seul mouvement, comme la regénération de l'orthodoxie, comme un puritanisme extrême. La personnalité de Nūr al-dīn a été un facteur décisif dans cette réforme.

Une madrasa, la Zadjdjādjiyya [1], avait été, en 516-517, avant son époque, fondée à Alep, et il est significatif que la population, en grande partie shi'ite, se soit opposée violemment à cette construction. Nūr al-dīn lui-même a fondé plusieurs madrasas, ibn al-'Adīm [2] énumère 1° en 543-544 la *Ḥalāwiyya,* ḥanéfite, dont le premier professeur fut Burhān al-dīn abu-l Ḥasan 'Alī b. al-Ḥasan al-Balkhī. 2° en 545, la *Shu'aibiyya,* jadis djāmi' al-Ghaḍā'irī, pour le shaikh Shu'aib, voir inscr. 104-106. 3° la *'Aṣrūniyya,* shāfi'ite, jadis le palais du vizir 'Alī b. Yūsuf b. abi l-Thurāyā près du Mirdaside 'Atiyya b. Ṣāliḥ [3]. Le premier professeur, Sharaf al-dīn abu 'Aṣrūn, de Mauṣil, était si fameux que Nūr al-dīn ouvrit des madrasas pour lui aussi à Manbidj, Ḥamāh, Ḥimṣ, Ba'lbak et Damas. 4° la madrasat *al-Nāṣirī,* avec le shaikh Quṭb al-dīn al-Nīshāpūrī. Il semble douteux que la transmission du nom soit exacte; car selon ibn Shaddād, la première madrasa fondée à Alep par Nūr al-dīn, en 544, aurait été la *Nūriyya.* La date est celle de la Ḥalāwiyya, mais ni celle-ci, ni une autre, ne s'est jamais appelée Nūriyya, et on doit se demander si le nom étrange n'est pas en vérité al-Nāṣiniyya ou al-Nūriyya.

Comme on le voit, les professeurs viennent tous de l'est, surtout de Perse, foyer d'études sunnites dès le IIe siècle, qui s'est développé grâce aux madrasas fondées sous le règne du grand vizir Niẓām al-mulk.

On lit chez ibn al-'Adīm [4] qu'en 543 (date de la Ḥalāwiyya), Nūr al-dīn changea l'appel à la prière à Alep, fait jusqu'alors selon la formule shi'ite. Al Qalānisī en parle avec plus de détails [5] :

« En radjab 543 [trois ans avant la date de la Ḥalāwiyya] Nūr al-dīn ordonna de supprimer le passage

حيّ على خير العمل محمّد وعلىّ خير الناس

et les invectives contre les *aṣḥāb,* ce qui causa de l'agitation et l'opposition de la population. Burhān al-dīn 'Alī al-Balkhī et d'autres sunnites d'Alep avaient poussé le prince. L'opposition s'éteignit enfin « par crainte de l'impétuosité connue de Nūr al-dīn » — l'auteur vit au Caire, sous les Fatimides shi'ites.

L'appel shi'ite avait été introduit en rabī' I, 212 (juin 827) par un décret rigoureusement mu'tazilite du calife al-Ma'mūn [6].

(1) Voir inscr., n° 91.
(2) Trad., BLOCHET, p. 10.
(3) D'après *ms. or.,* 522 *St. Péterb.,* fol. 51, voir ibn Shiḥna, p. 110.
(4) BLOCHET, p. 10.
(5) Ed. AMEDROZ, p. 301.

(6) Voir mes remarques sur l'inscription funéraire du miḥrāb de Mauṣil, djāmī 'Umarī, *Arch. Reise,* II, p. 283 *ss,* et la correction du texte par NALLINO, *Riv. Stud. Or.,* IX, 1921, p. 210 *s.* Une inscription en naskhi, a° 501, Isfahan, minaret Tchil-Dukhtarān, est un tel *ādhān* : d'abord la *shahāda,* puis les mots خير الناس بعد رسول الله suivis

Ibn Shaddād parle de l'amitié qui liait Nūr al-dīn au shaikh Shu'aib, et ibn al-'Adīm raconte (*loc. cit.,* p. 28) que, sur des remontrances de Burhān al-dīn 'Alī al-Balkhī, Nūr al-dīn s'engagea vis-à-vis d'Allāh à se repentir, renonça à tout luxe, porta un vêtement grossier, etc., en un mot il vécut en *zāhid.* Le récit, assez naïf, attribue cette attitude à une défaite subie en 558; en réalité elle répond à une disposition de caractère.

Ibn al-'Adīm et al-Qalānisī racontent aussi qu'en 554, pendant une maladie de Nūr al-dīn, le bruit se répandit qu'il était mort et qu'aussitôt des troubles éclatèrent dans la ville; un frère cadet, Amīr Amīrān, permit que l'on revienne à l'*ādhān* shi'ite. L'apparition personnelle de Nūr al-dīn mit fin à cette agitation, et à partir de ce temps, la nouvelle orientation semble avoir été généralement suivie.

Dans le mur sud de l'iwān — mentionné comme œuvre de Nūr al-dīn par ibn Shaddād — qui s'ouvre sur la face ouest de la cour, se trouve un beau miḥrāb en bois sculpté, travail *qarbaṣiyya,* avec quelques incrustations en ébène, ivoire et nacre. Lors de notre première visite, il avait déjà été réparé et tout récemment couvert d'une épaisse couche de couleurs à huile rose, bleu ciel, réséda et crème, qui empêchait de distinguer les sculptures délicates des panneaux. Je possède une ancienne photographie d'avant la réparation, une autre d'avant la peinture.

Le miḥrāb porte plusieurs inscriptions.

101.

TEXTE SUR OBJET MOBILIER, officiel, *in situ,* 643 H. — Grand bandeau encadrant les trois côtés du miḥrāb, 4 m. 15 + 3 m. 54 + 4 m. 15 sur 0 m. 17; naskhi ayyoubide, caractères moyens; inédite (voir pl. LXXXIII et fig. 72 page suivante). *Répertoire* n° 4248. M. van Berchem, Carnet IX, p. 126.

(droite) بسمله ..... جدّد هذا المحراب فى أيّام مولانا السلطان الملك العادل المجاهد

المرابط المؤيّد المنصور الملك الناصر صلاح الدنيا والدين سلطان ا(haut)لإسلام والمسلمين

منصف المظلومين من الظالمين رافع العدل فى العالمين قامع الكفرة والملحدين أبي المظفّر

يوسف بن محمّد ناصر (gauche) امير المؤمنين خلّد الله ملكه وأعزّ أنصاره وأعلى رائته

وأنار برهانه بولاية الفقير الى رحمة الله عمر بن احمد ابن هبة الله ابن محمّد ابن ابي

جراد غفر الله له ولوالديه ولجميع المسلمين فى سنة ثلاثة واربعين وستّمائة

« An nom d'Allāh... Ce miḥrāb a été refait sous le règne de notre maître le sultan, le prince juste, le champion de la foi, l'assisté d'Allāh, le vainqueur, al-malik al-nāṣir Ṣalāḥ al-dunyā wa l-dīn, sultan de l'islam et des musulmans, le justicier des opprimés contre les oppresseurs, celui qui élève la justice dans les mondes, le dompteur des infidèles et des hérétiques, abu l-muẓaffar Yūsuf, fils de Muḥammad, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh perpétue sa royauté ! — sous l'administration de l'avide de la miséricorde d'Allāh, 'Umar fils d'Aḥmad fils de Hibbatallāh, fils de Muḥammad, ibn abi Djarād, — qu'Allāh lui pardonne ainsi qu'à ses parents et à tous les musulmans ! — en l'année 643 » (1245).

dans une ligne martelée par les noms des trois califes orthodoxes, enfin على بن ابى طالب رضى الله عنهم اجمعين. Sur le minaret de Bālis, à l'est d'Alep, bâti par al-'Ādil Saphadin, vers 600, on lit على ولى الله, voir *Arch. Reise,* I, p. 3.

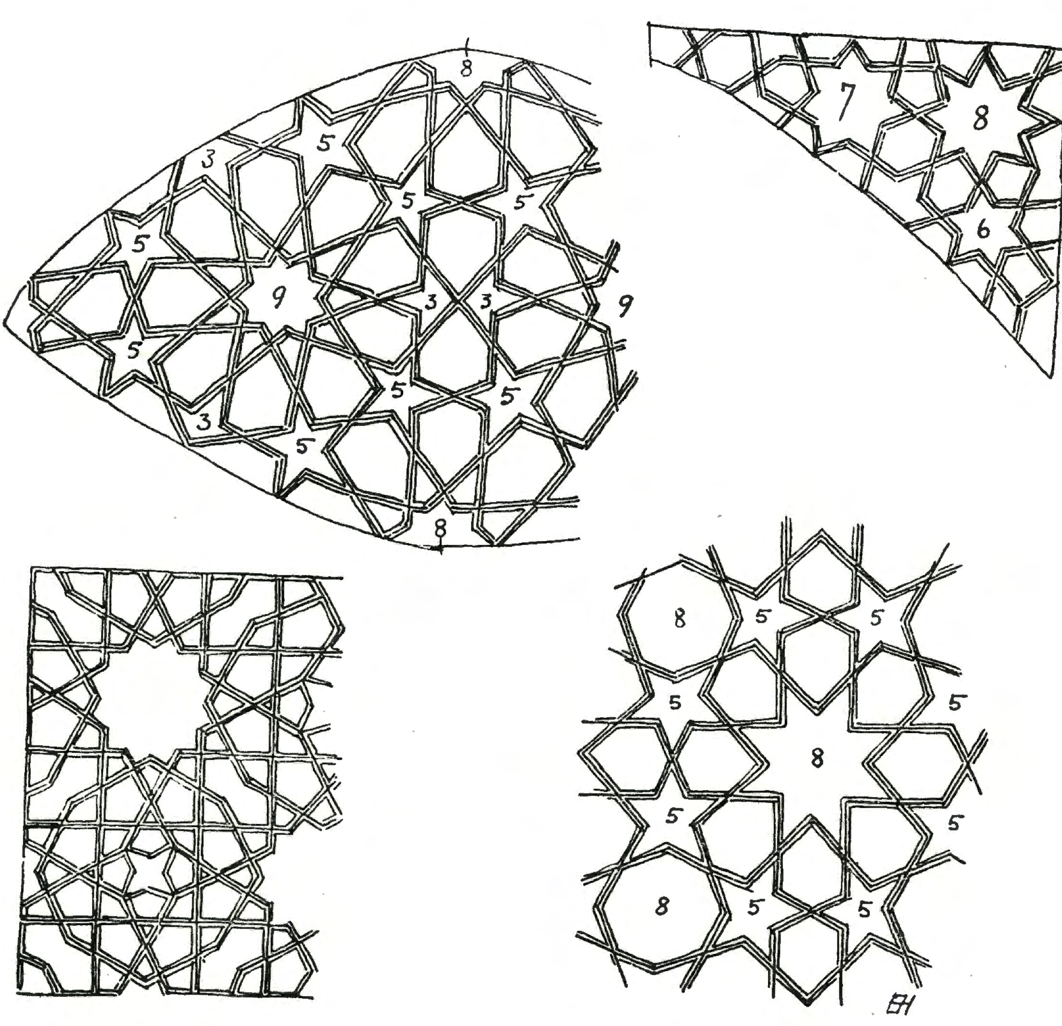


Fig. 72.

102, A ET B.

SIGNATURES D'ARTISANS. *Répertoire, idem.*

A : sous la bande du haut, au milieu d'un bandeau de rinceaux, signature d'artisan en une ligne, 0 m. 70 × 0 m. 07, naskhi ayyoubide, petits caractères. Inédite (pl. LXXXIII).

صنعة أبي الحسين بن محمد الحرّاني رحمه الله

« façon d'abu l-Ḥusain, fils de Muḥammad, al-Ḥarrānī, qu'Allāh ait pitié de lui ! ».

B : Au fond de la niche, au cul-de-four de la demi-coupole, également au milieu d'un bandeau de rinceaux, en deux lignes, 0 m. 20 × 0 m. 07, mêmes caractères. Inédite.

(1) نجارة العبد الفقير الى رحمة ربّه (2) عبد الله بن احمد النجّار

« menuiserie de l'avide de la miséricorde de son Maître ʿAbdallāh, fils d'Aḥmad, le menuisier ».

Sur les trois bordures de chacun des deux panneaux triangulaires, surmontant l'ogive, inscriptions coraniques en naskhi ayyoubide, d'abord à droite, puis à gauche, *Cor.* XXIV, 36-38, IX, 18 jusqu'à *illā 'llāha.*

Sur la demi-coupole de la niche, inscription coranique en coufique décoratif, formant cadre.

On ne sait rien sur ces deux artisans. Comme sur la chaire de l'Aqṣā, les signatures distinguent entre *sanʿa* et *nadjāra*. Le deuxième terme désigne la menuiserie, la membrure; le premier doit désigner l'ornementation, la sculpture. M. van Berchem avait douté de sa propre lecture de *al-ḥarrānī,* mais les photographies prises avant le barbouillage la prouvent juste; l'artisan était de Ḥarrān en Mésopotamie.

Le sultan régnant est Nāṣir Yūsuf, Saladin II, et l'intendant, ʿUmar ibn abi Djarād [1] n'est autre que le grand historien d'Alep, Kamal al-dīn ʿUmar ibn al-ʿAdīm. Sa généalogie est : al-ṣāḥib [2] Kamal al-dīn abu l-Qāsim ʿUmar b. Aḥmad b. Hibbatallāh b. Muḥammad ibn abi Djarrāda ibn al-ʿAdīm [3].

La famille, issue de la tribu arabe ʿUqail, avait émigré de Baṣra à Alep vers 200 H. Le plus ancien membre, dont j'ai trouvé des traces dans l'histoire d'Alep, est abu l-Faradj Hibbatallāh b. Aḥmad ibn abi Djarrāda [4]. A la mort de Muslim b. Quraish, en 478 (1085), le pouvoir politique était aux mains du sharīf al-Ḥutaitī [5]; le qāḍī, Kisrā b. ʿAbdalkarīm b. Kisrā, qui avait occupé sa charge dès 422, règne de Muʿizz al-daula Thimāl, était mort pendant le règne de Muslim, 472-478, et Muslim avait nommé comme successeur abu l-Faḍl Hibbatallāh, dont le père, Aḥmad, époux de la fille de Kisrā, avait été substitut de Kisrā, المتقدّم من قبل كسرى. Muslim l'appelait « mon cousin » parce que tous les deux étaient des ʿUqailīs. A l'année 477, ibn al-ʿAdīm mentionne un livre de la bibliothèque d'abu l-Faḍl contenant la prophétie d'un astronome al-Ṣabī sur la libération d'Antioche.

En ramaḍān 522 (octobre 1157), al-Qalānisī, p. 345, qui mourut en 555, note la mort de son grand ami, le shaikh, l'émir Mukhlis al-dīn abu l-Barakāt ʿAbd al qāhir b. ʿAlī b. abi Djarrāda, al-Ḥalabī, qui avait été trésorier de Nūr al-dīn.

Cinq ans plus tard, en 557, Nūr al-dīn, qui avait investi comme qāḍī al-quḍāt de tout son empire Kamāl al-dīn abu l-Faḍl Muḥammad al-Shahrazūrī, destitue le qāḍī d'Alep, abu l-Faḍl Hibbatallāh b. Muḥammad, petit-fils de son homonyme de 478, parce qu'il refusait d'agir comme substitut d'al-Shahrazūrī : « Je ne veux pas être un délégué d'injustice ».

En 577 (1181) [6], après la mort de Ṣāliḥ Ismaʿīl, fils de Nūr al-dīn, ʿIzz al-dīn de Mauṣil investit le père de ʿUmar comme qāḍī, et son oncle, al-shaikh al-ṣāliḥ abu l-Ghanāʾim [7] Muḥammad comme khaṭīb d'Alep. Et dans le traité conclu entre ʿImād al-dīn de Sindjār et Saladin, en 578, qui livra Alep à Saladin, il fut stipulé que les charges de qaḍī et de khaṭīb seraient réservées aux ḥanéfites, dans la famille des banu l-ʿAdīm. Mais déjà en 579, les intrigues (c'est Kamāl al-dīn qui parle !) d'un jurisconsulte ʿĪsā [8] furent cause que les banu l-ʿAdīm furent

(1) L'inscription porte *Djarād* ou *Djarrād,* je ne peux pas voir un — *ah :* les sources littéraires semblent toujours écrire جرادة avec *-ah* final; le *manuscrit ar.,* 522, *Mus. As. St. Péterb.,* d'ibn al-ʿAdīm porte toujours جرّادة avec *tašdīd,* graphie que j'adopte ici.

(2) Qualificatif des vizirs.

(3) MAQRĪZĪ, *Sulūk,* retrace l'arbre généalogique à travers plusieurs générations jusqu'aux ʿUqail.

(4) *Ms. ar.,* 522, *St. Péterb.,* fol. 67 *b* et 68 *b.*

(5) Voir plus haut, sous 'Qalʿat al-Sharīf'.

(6) Voir *Kamāl,* BLOCHET, p. 69, 78, 80, 133.

(7) Ibn Shaddād l'appelle *abu l-Ghānim.*

(8) Ce *faqīh* Ḍiyā al-dīn ʿIsā b. Muḥammad al-Hakkārī, al-Kurdī, était un grand ami de Shīrkūh et de Saladin, mort le 9 dhu l-qāʿda 585 (19 décembre 1189), dont ibn Shaddād l'aîné, qāḍī et historien de Saladin, parle avec admiration dans ses *Res gestæ Saladini,* cap. 63, p. 112; voir *infra,* Djāmiʿ Bānqūsa.

destitués. En 596, nous les retrouvons en grâce : pendant une maladie de Ẓāhir Ghāzī, c'est abu l-Ghanā'im Muḥammad qui prie près de son lit de malade.

Yāqūt, *irshād,* II, 269, mentionne, en 579, un Iftikhār al-dīn comme professeur de la Ḥalāwiyya. Comme le même laqab réapparaît dans la famille et que Kamāl al-dīn 'Umar s'occupa de la Ḥalāwiyya, Iftikhār al-dīn semble en faire partie. Le récit est tragique, il reçut le grand savant Shihāb al-dīn al-Suhrawardī qui acquit une profonde influence sur le jeune Ẓāhir Ghāzī, jusqu'à ce que des ennemis aient écrit à Saladin que Ẓāhir devenait *zandīq*. Saladin lui ordonna de l'exécuter, et Suhrawardī mourut en prison en 587. On dit que Ẓāhir n'oublia jamais et qu'il punit au cours des années toutes les personnes impliquées dans cette affaire.

Kamāl al-dīn 'Umar est né en dhu l-ḥidjdja 588 (décembre 1192). Il devint professeur au collège al-Shādhbakhtiyya à l'âge de 28 ans, puis qāḍī et, de 603 à 634, vizir auprès de 'Azīz Muḥammad, puis jusqu'en 658 auprès de Nāṣir Yūsuf. En 642, date du miḥrāb, il était donc vizir. En 654, son fils Madjd al-dīn 'Abdalraḥmān est mentionné comme qāḍī al-quḍāt d'Alep [1], et un petit-fils de son oncle abu l-Ghanā'im, Iftikhār al-dīn abu l-Mafakhir Yaḥyā était professeur au collège al-Muqaddamiyya [2]. Celui-ci fut assassiné par les Tatars en 658 ; le vieux 'Umar se refugia en Egypte. Hulagu essaya en vain de le rappeler, lui offrant le poste de qāḍī al-quḍāt de la Syrie. 'Umar mourut au Caire, le 29 djumādā I, 660 (21 avril 1262). Pour la grande œuvre littéraire d'ibn al-'Adīm, voir Brockelmann, *Enc. Isl.,* s. v. Kamāl al-dīn.

Ibn Shaddād, *durr* p. 122, dit qu'il avait fondé la madrasa al-Kamāliyya al-'Adīmiyya, à l'ouest d'Alep, en dehors de la ville, avec un mausolée, un kiosque et un jardin avoisinant, le tout commencé en 639 et terminé en 649, mais que le collège ne fut jamais inauguré, parce que « la famille s'éteignit avant que les dispositions financières aient été prises ». Il se peut qu'il faille traduire autrement cette phrase obscure, car ibn Shiḥna, dont la famille était hostile aux Banu al-'Adīm, dit (p. 122) à une date postérieure, au ixe siècle : « la madrasa al-Djamāliyya est aussi une des madrasas que mon père enleva au qāḍī Djamāl al-dīn ibn al-'Adīm en raison de son ignorance ».

La famille porte deux noms, Banu abi Djarrāda et Banu l-'Adīm, qui peuvent provenir de deux ancêtres d'époque différente ou d'un seul abu Djarrāda al-'Adīm. — Comme kunya, abu Djarrāda pourrait signifier « l'homme aux sauterelles » (ou au singulier) ; il se peut aussi que *djar(r)ād* vienne de *djard* « bouclier », cf. *dhu djaushan*. Le nom n'est pas entièrement oublié : on connaît encore un *djāmi' abi Durrādja* (ou *darādja?*) à Alep [3].

103.

Texte de réfection, officiel, *in situ,* 1091 H. — Sur la porte du sanctuaire même, dans la cour, inscription encadrée, 2 m. 40 × 0 m. 75, trois lignes, naskhi ottoman, inédite.

[1] C'est lui qui raconta à ibn Shaddād la prophétie du shaikh Sharaf al-dīn al-Ḥaurānī concernant Bāb Qinnasrīn.

[2] Voir inscription n° 111.

[3] Voir sous « Turbat banu l-Khashshāb, inscription n° 157, avec la métathèse vulgaire et connue de la palatale et de la dentale, surtout dans les thèmes dont la troisième radicale est une liquide, cf. *Djudāl : Dadjdjāl,* in *Archæol. Reise,* I, p. 14.

(1) بسمله .... جدّدت هذه المدرسة المباركة فى أيّام مولانا السلطان الأعظم والخاقان الأكرم مالك رقاب الأمم سلطان العرب والعجم مولانا (2) السلطان الغازى محمّد خان ابن السلطان ابراهيم خان أعزّ الله أنصاره باشارة الدستور المكرّم المشير المفخّم نظام العالم مدبّر أمور الجهور بالراى الصائب (3) متمّم مهامّ الأنام بالفكر الثاقب الوزير ابو النور محمّد باشا حافظ الديار الحلبيّة حفّظه الله بتاريخ سنة احدى وتسعين وألف من الهجرة النبويّة على صاحبها أكمل التحيّة

« Au nom d'Allāh...cette madrasa bénie fut refaite à l'époque de notre maître le sultan suprême et le khāqān le plus gracieux, le tout-puissant sur les nuques des peuples, le sultan des Arabes et des non-Arabes, notre maître le sultan guerrier, Muḥammad Khān, fils du sultan Ibrāhīm Khān — qu'Allāh glorifie ses victoires ! — sur le conseil du ministre très gracieux, le conseiller très glorieux, le régent du monde, l'organisateur des affaires publiques par la juste conception, celui qui achève les choses importantes des hommes par les idées brillantes, le vizir abu l-Nūr Muḥammad Pacha, le gardien des contrées alépines — qu'Allāh le garde ! — à la date de l'année 1091 de l'hégire du Prohète, — le parfait salut sur lui ! ».

En 1091 (1680), Alep était une province de l'empire ottoman ; le sultan est Muḥammad IV (1058-1099/1648-1687). La rédaction entière montre la survivance tardive de formes périmées. Si les titres du sultan rappellent encore des titres anciens, c'est parce que le sultan est l'héritier en droit des Seldjoukides de l'Asie Mineure et des Mamlouks d'Egypte. Les titres du gouverneur, exagérés à l'égard des titres ministériels de jadis, mais très modestes en comparaison avec leurs égaux à l'époque safawide en Perse, ont commencé à descendre en degré.

La réfection dont l'inscription parle est un lamentable travail et nous donne une juste idée des « œuvres importantes » que ce régent du monde a achevées par ses « idées brillantes ».

Une grande partie de la madrasa al-Ḥalāwiyya est faite de constructions récentes et sans intérêt. Les restes des périodes anciennes sont : des vestiges du narthex et de l'extrémité occidentale des trois nefs de la cathédrale. La nef centrale se termine par une colonnade en demi-cercle, probablement destinée à cacher une forte déviation du narthex par rapport à l'axe des nefs. C'est pourquoi ibn Shaddād dit : « Cet emplacement avait été le chœur de l'église transformée en collège al-Ḥalāwiyya. » La colonnade s'ouvre sur une partie carrée de la nef, couverte d'une coupole ; cette partie a deux nefs latérales. De ces vestiges on peut conclure avec M. Samuel Guyer [1] que la nef centrale était couverte d'une série de coupoles, et attribuer un plan de ce genre, ainsi que les détails des colonnes et d'autres ornements, à la fin du vie siècle ap. J.-C. (Pl. LXXXIV, intérieur ; pl. LXXXV chapiteaux de la colonnade.)

A l'époque de Nūr al-dīn appartiennent l'iwān qui s'appuie contre la partie antique, et dans lequel se trouve le miḥrāb en bois, puis le portail jusqu'à la hauteur de l'inscription.

[1] *La Madrasa al-Halâwiyya à Alep,* dans *Bull. Inst. franç. d'Archéol. orient.,* t. XI, 217-231.

QAṢṬAL AL-SHUʿAIBIYYA

Nom populaire : *Djāmiʿ al-Tūtī*. La mosquée est située au sud de la ʿAqaba, dans le quartier de Bāb Anṭākiya, sur un emplacement triangulaire, dont la pointe est tournée vers la porte de la ville. Le monument occupe la pointe, dans l'embranchement des deux grands bazars qui ensuite vont parallèlement, passent au sud de la Grande Mosquée et arrivent jusqu'au fossé de la citadelle (pl. LXXXVI *a*).

Le djāmiʿ Tūtī remplace la madrasa al-Shuʿaibiyya, dont le nom est encore connu. Nous

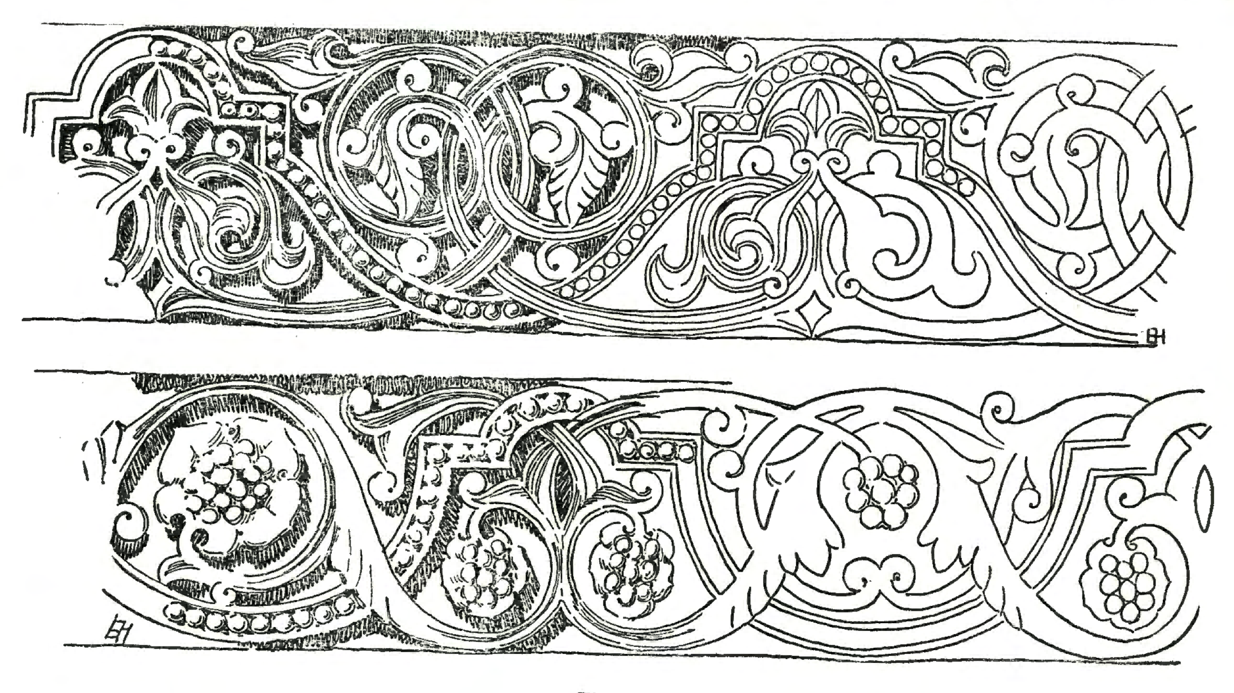


Fig. 73.

n'avons pu découvrir de restes monumentaux anciens dans la mosquée même, sauf la porte avec un *sabīl* à sa droite.

Ibn Shaddād, *durr* p. 79, écrit : « La mosquée al-Ghaḍā'irī, connue à présent sous le nom de masdjid de Shuʿaib (ou al-Shuʿaibiyya), est la première mosquée tracée [1] par les musulmans dès la conquête d'Alep. Muḥammad b. ʿAlī al-ʿAẓīmī écrit (*histoire*) : « Les musulmans, lors de la conquête d'Alep, entrèrent par la porte d'Anṭākiya, s'arrêtèrent la porte passée, et jetèrent leurs boucliers sur la place où fut construite cette mosquée». Le nom ancien est dérivé de la nisba d'abu l-Ḥasan ʿAlī b. ʿAbdalḥamīd al-Ghaḍā'irī [2], le second nom se réfère au regretté Shuʿaib b. abi l-Ḥasan b. al-Ḥusain b. Aḥmad al-Andalusī, juriste et ascète. Nūr al-dīn s'était attaché à lui, le fréquentait, et lui donna un waqf avec lequel celui-ci organisa une madrassa pour le rite shāfiʿite. (p. 112) : il y enseigna jusqu'à sa mort, en pèlerinage à la Mecque, en 596». Ibn Shiḥna ajoute : « de nos jours, c'est une Mosquée où l'on prêche le vendredi». Il l'énumère, p. 76, parmi une vingtaine de mosquées construites après l'époque d'ibn Shaddād, c'est-à-dire après la conquête par les Tatars.

[1] خطّ II, « delineavit», tracer sur le papier ou sur le terrain.

[2] Note d'ibn Shiḥna : *al-ghaḍā'ir* sont les vaisselles dans lesquelles on mange, faites de faïence ou de matière semblable.

L'entablement magnifique de ce bâtiment (pl. LXXXVIII *b*) porte deux inscriptions, l'une sur la frise en forme de cymaise (fig. 73), haut. o m. 50, l'autre sur l'architrave droit, haut. o m. 27. La première commençait primitivement sur la face méridionale du bâtiment, à présent disparue; un des blocs, avec un bord vertical ornementé à droite, et avec le mot *bism Al-*, a été posé à la place du premier bloc perdu de la face ouest, au-dessus de la fontaine (face A); elle parcourt les trois faces sud (B), ouest (C) et nord (D) du portail (pl. LXXXVII *a-b*) (qui est en saillie et sur lequel s'élève un petit minaret). Au nord, à gauche, la corniche (pl. LXXXVI *b-c*; LXXXVIII *a*; LXXXIX *a-b*; XC *a-d*) est coupée suivant la verticale et l'inscription est arrêtée par un bord ornemental qui correspond à celui du début, mais elle n'est pas finie, et s'achève sur l'architrave en-dessous, après la fin de l'inscription 105. — L'inscription 105 ne contourne que les trois faces de l'architrave du portail, tandis qu'au-dessous de A un beau rinceau en arabesque la remplace. La section B est dissimulée par le toit moderne construit sur le bassin de la fontaine. Quoique cette section semble être endommagée et n'avoir jamais été entièrement terminée, il faudrait enlever le toit moderne, car l'inscription est historique et un document important pour l'histoire d'Alep. La section C, face Ouest, n'est qu'à demi terminée et est en partie détruite; la section D, face Nord, contient la date et la fin de l'autre inscription.

104.

Texte coranique (pl. LXXXVII *a* et XCI).

بسم ال[له ..... لا تقوم فيه ابداً لمس(A)جد أسّس] على التقوى من أوّل يوم أحقّ أن
تقوم فيه فيه رجال يحبّون أن يتطهّر(B)وا والله يحبّ المطهّرين وأن المساجد ل(C)لّه فلا
تد[عوا مع ا]للّ[ه أحدا] إنّما يعمر مساجد ال(D)له من آمن بالله واليوم الآخر وأقام الصلاة
وآتى ال[ز]كاة *sic* ولم يخشر إلّا الله fin, continué sur l. 2]

« Au nom d'Allāh (*Cor.* 9, 109) : N'y mets jamais le pied! Il existe une mosquée bâtie dès le premier jour sur la crainte d'Allāh; elle mérite mieux que tu y entres. Il s'y rassemble des hommes qui désirent être purs. Allāh aime ceux qui aspirent à la pureté. (*Cor.* 72, 18) : les mosquées sont consacrées à Allāh; n'invoquez qui que ce soit à côté d'Allāh! (*Cor.* 9, 18) : Que les mosquées d'Allāh ne soient visitées que par ceux qui croient en Allāh et au jour dernier, qui observent la prière et font l'aumône, et qui ne craignent que Lui! »

Nous donnons le texte et la traduction de ces versets à cause de la double importance paléographique et archéologique de l'inscription. Les premiers mots opposent à un temple païen, qu'il ne faut pas visiter, la mosquée de Koba inaugurée par Mahomet après l'hégire, et située à deux lieues de Médine.

105.

Texte de construction, (royal) *in situ*, 545 H. — Au-dessous de l'inscription précédente, suivant la description ci-dessus, sur les côtés de l'architrave en haut du portail, 2 m. 95 + 3 m. 80 + 2 m. 95, grands caractères, coufique fleuri. (Pl. XCI).

(C), B invisible .....امير ال]مؤمنين عمر بن الخطّاب [رضى ال]له عنه [ ] (D) فى سنة
خمس واربعين وخمس ما]ئة [suit fin de n° 105.

« .....l'émir des croyants ʿUmar fils d'al-Khaṭṭāb — qu'Allāh soit Satisfait de lui! — .....en l'année 545» (1150).

Le seul rapport existant entre le calife ʿUmar et le bâtiment est que la première bâtisse fut érigée à cet endroit lors de la conquête d'Alep en 16 H. (636) sous son règne. On doit en conclure que l'inscription se réfère à ce fait, en accord avec la tradition littéraire.

106.

Signature d'architecte, *in situ*, 545 H. — Au sommet de l'arc en ogive de la porte, face O, médaillon, o m. 36 de diamètre, quatre lignes en coufique simple, estampage, photographie et dessin. (Pl. LXXXIX *a* et fig. 74). Publication : *Répertoire*, n° 3149.

(1) الله (2) صنعة سعيد (3) المقدسي بن عبد (4) الله رحمه

«façon de Saʿīd al-Maqdisī, fils de ʿAbdallāh, qu'Allāh, ait pitié de lui!».

Le nom de cet architecte n'apparaît qu'ici. Il est *maqdisī*, originaire de *Bait al-maqdis*, Jérusalem, ville célèbre pour ses architectes dès les jours d'abu Bakr *al-bannāʾ*, grand-père du grand géographe abu ʿAbdallah Muḥammad b. Aḥmad al-Muqaddasī (375 = 985), qui bâtit les portes de ʿAkkā pour ibn Ṭūlūn. — A la date de notre monument, les Croisés possédaient, Jérusalem et l'architecte était apparemment un refugié.



Fig. 74.

Ibn Shaddād, *durr* p. 142, mentionne notre monument en le décrivant avec exactitude comme «un *qaṣṭal* à la tête de la Shuʿaibiyya», le château d'eau à la pointe de l'immeuble triangulaire de la madrasa, dans le chapitre (p. 140 ss) sur le «Grand Aqueduc, *qanāt al-ʿuẓmā*, qui entre dans la ville, et sur les canaux qui en dérivent».

«On dit : cet aqueduc est le *ʿain Ibrāhīm*, la source d'Abraham. Il a son origine à Ḥailān, village au Nord d'Alep où sont des sources dont l'eau a été captée et conduite en ville. [Interpol. : le roi qui a fondé Alep fit le nivellement de sorte que l'eau arrivait au centre de la ville qu'il construisit]. Après avoir passé le *mashad al-ʿāfiya* [de la santé], près de Baʿādīn, l'eau coule sur un mur solide pour franchir la dépression existant à cet endroit. L'aqueduc, passant en partie sur le sol, en partie sous terre, avec une série de puits [1], arrive ensuite au village de Bābillā [2] ; il atteint enfin Bāb al-Qanāt, au niveau du sol, puis continue sous terre jusqu'à Bāb al-Arbaʿīn, où il entre en ville pour s'y ramifier.

Les maisons ont des citernes, *ṣāhāridj*, alimentées par cet aqueduc, excepté les quartiers trop élevés comme la ʿAqaba et la Qalʿat al-Sharīf, qui ont des citernes à eau de pluie».

«Le fondateur de l'aqueduc l'avait fait aller jusqu'à l'église d'Hélène, la Ḥalāwiyya de notre temps. On dit en effet que cet aqueduc est une œuvre islamique, mais en vérité, il est grec, *rūmī*, et aux temps anciens il entrait seulement dans la Mosquée [note d'ibn Shiḥna : «nous avions mentionné qu'il coule à la Ḥalāwiyya».] On dit qu'il était délabré et que ʿAbdalmalik b. Marwān le fit restaurer... A l'époque de Nūr al-dīn, on en détourna une branche vers les lavoirs à l'Ouest de la grande Mosquée, dans le 'bazar des armes'» [3].

(1) Signification spécifique de *qanāt*.

(2) *Var. lect. : bāb Allāh.*

(3) Il se peut que le fragment, *Répertoire*, n° 3567, «dans une rue voisine du Khān al-Gumruk, deux lignes, naskhi ayyoubide» vise ces lavoirs :
(1) --- هذا الحانوت --- (2) --- وقف على الطهارة ---

«Sur le cours de cet aqueduc, Nūr al-dīn construisit le *qaṣṭal* à la tête de la Shuʿaibiyya ; et il en détacha une autre branche au (*qaṣṭal*) *al-Khashshābīn*, avec une continuation jusqu'à la *raḥba al-kabīra*, 'la grande place', à l'intérieur du bāb Qinnasrīn. — Après sa mort, tout cela cessa de fonctionner. Nous n'avons vu de cet aqueduc que le qaṣṭal al-Khashshābīn seul [1]».

«Les tuyaux restèrent longtemps engorgés, et l'eau coulait de moins en moins. En 605, Ẓāhir Ghāzī envoya chercher à Damas des artisans du métier, et alla avec eux pour examiner les sources de cet aqueduc à Ḥailān. Il leur fit estimer la quantité d'eau en dehors de la ville, et celle qui actuellement y arrivait. Le résultat fut que sur 160 doigts hors de ville, exactement 20 doigts arrivaient en ville, et ils garantirent que la quantité (qu'ils obtiendraient) non seulement suffirait pour toutes les grandes rues, ruelles, maisons, collèges, caravansérails et bains d'Alep, mais que l'on aurait un surplus considérable pour irriguer les jardins et les champs. Le sultan s'occupa ardemment du travail, et fit d'abord nettoyer tout le cours de Ḥailān jusqu'à la ville, sous sa surveillance personnelle. Il appela tous ses émirs qui dressèrent leurs tentes le long de l'aqueduc, et il assigna à chacun une section, avec des gens de métier et des ouvriers. On mesura toute la distance, c'étaient 35.000 aunes *al-nadjdjār*, chacune équivalent à une aune et demie. On apporta de la chaux, de l'huile [2], des pierres, et des briques, et l'aqueduc entier fut réparé et refait jusqu'à la ville. Les endroits d'où l'eau s'échappait, furent bouchés avec de la chaux, de sorte que l'eau commença à couler abondamment. On tailla de grosses pierres en forme de dos d'âne et on garnit de ces couvercles toute la longueur de l'aqueduc, sauf les endroits réservés pour le nettoyage [3] et pour les abreuvoirs. Tout cela fut exécuté en 58 jours.»

«Quand l'eau atteignit la ville, Ẓāhir Ghāzī fit construire les *qaṣṭals* — le premier fut celui devant *Bāb al-Arbaʿīn* [4] ; l'eau coula dans la plupart des maisons, et les piscines, *birka*, devinrent à la mode. Alors l'eau de l'aqueduc atteignit des régions qui n'avaient jamais été atteintes auparavant, même le ḥāḍir al-Sulaimānī [5].

Ibn Shaddād parle ensuite d'un autre *qanāt* qui venait du sud et entrait en ville par Bāb Qinnasrīn [6].

Toute sa description est un modèle de clarté. L'aqueduc antique entre par la «Porte des Quarante» et va droit à la cathédrale, la Ḥalāwiyya; on connaît de pareilles œuvres dès les époques séleucide et romaine dans les grandes villes de la Syrie et des côtes de l'Asie Mineure. Une première restauration fut faite sous le règne de ʿAbdalmalik; les renseignements que l'on possède ne sont pas détaillés, mais à Damas, les aqueducs antiques continuèrent toujours à fonctionner et les dizaines de kilomètres de qanāts à Samarra, œuvre de cette époque, confirment ces renseignements. Le système de passages et de canaux souterrains sous la citadelle montre que l'aqueduc fonctionnait en tout cas à l'époque de Malikshāh, et que la citadelle y était reliée, en un point très proche de Bāb al-Arbaʿīn.

Puis vient la deuxième restauration, sous Nūr al-dīn, dont le *qaṣṭal* de la Shuʿaibiyya est un témoin monumental; voir aussi l'anecdote de la construction d'une citerne, *ṣihrīdj*, alimentée par ce *qanāt*, sous la cour de la grande Mosquée. Nūr al-dīn ouvre une nouvelle branche qui s'étend vers Bāb Qinnasrīn.

La troisième restauration qui amena des changements importants, est celle de Ẓāhir Ghāzī. La *sāṭūra* sur la citadelle en témoigne. Chose extraordinaire, on réussit à faire monter l'eau dans

(1) C'est-à-dire «fonctionnant». Cette sœur de la fontaine de la Shuʿaibiyya n'existe plus.

(2) Pour mélanger du *sārūdj*, voir plus bas.

(3) تنقيتها?

(4) Cf. chap. III, Les Puits; ibn Shiḥna, p. 111 l'appelle par erreur «*qaṣṭal* d'al-malik al-ʿādil Ghiyāth al-dīn».

(5) Faubourg au sud-ouest d'Alep, opposé à l'entrée du *qanāt*.

(6) Voir sous «Djāmiʿ shaikh Ḥamūd», inscription n° 88.

la citadelle, où chaque maison eut à cette époque de l'eau courante; le palais de Ẓāhir avait un bassin et un jet d'eau; la vérité de ces assertions est prouvée par notre inscription n° 72 qui parle de la restauration des conduites de la citadelle en 769 H. En ville, les *qasṭals* se multiplient; on sait que ces *sabīls*, répliques modestes des *fontane* des villes italiennes, sont encore aujourd'hui un trait caractéristique des villes syriennes. Et dès ce temps la plupart des maisons privées possédèrent un bassin, *birka*, à eau courante, coutume qui s'est perpétuée et est encore une attraction des maisons syriennes.

Le mot *qanāt* [1] n'est pas d'origine arabe. On le rapproche de l'akkadien *qanū* «roseau», puis «canne» et «tuyau», développement sémantique naturel, comme lat. *canna : canalis*. Le mot akkadien a passé en hébreu et en araméen, et le grec *κάννα*, lat. *canna*, en sont dérivés. — Le pluriel *qanawāt* se trouve comme toponyme en Syrie, anc. *κάναθα*, à 85 km. au sud de Damas; l'aqueduc de Qanawāt fonctionne encore. Le diminutif *qunai'a* est un autre toponyme, dans la région de Der'āt, peut-être le Qenāt biblique, *Num.*, 32, 42; I, *Chron.*, II, 23.

Les aqueducs antiques ont la fonction de transporter l'eau de sources vives en un endroit éloigné, et sont généralement tracés au niveau ou au-dessus du sol, sur des bâtisses et des ponts à arcades, *κέντρα*, d'où leur nom arabe *qanṭara, qanāṭir*. Mais la langue vulgaire — et déjà ibn Shaddād — entend par *qanāt* des conduites d'eau souterraines. En Perse aussi, on emploie le mot arabe *qanāt* comme synonyme du mot persan *kārīz* < *kahrēz*, pour les drainages souterrains. Ces conduites d'eau iraniennes sont bien différentes des aqueducs romains; elles ne servent pas seulement à transporter — sur des dizaines de kilomètres — l'eau des sources, mais à découvrir, à recueillir des eaux souterraines, par un système de puits verticaux reliés en bas par des tuyaux horizontaux. Leur invention remonte à la préhistoire jusqu'à une phase reculée de l'âge du bronze. Au-dessous de la terrasse de Persépolis, il y a un système de conduites d'eau qui peut rivaliser avec celui de la citadelle d'Alep. Les *qanāts-kariz* sont mentionnés pour la première fois par Polybe, à l'occasion de la campagne d'Antiochus III en Choarène, en 209 av. J.-C.

Les conditions hydrographiques de l'Iran ont rendu cette invention nécessaire et ont favorisé son développement. Les grandes œuvres hydrauliques ont été une particularité de l'Iran dès la haute antiquité; avec la chose, le terme se répandit à l'ouest; par conséquent, un grand nombre de mots techniques arabes employés en hydraulique sont d'origine iranienne, soit par l'intermédiaire de l'araméen, soit par emprunt direct.

La plupart des mots iraniens sont dérivés de la racine *kan-* 'creuser, fouiller', cf. skr. *khani* 'mine', *khaná* 'trou, puits', ir. *avakani-*, *-kana-* 'fosse, fossé', **kanda-* > pers. -ar. *khandaq*, ou pers. *pārgīn*, ar. *fārqīn*, armén. *parkēn*. Le synonyme *kahrīz* — les lexicographes prescrivent *-ēz* — est emprunté en arabe sous la forme *ṣihrīdj*, pl. *ṣahārīdj*; la forme persane suppose **kahrēdj*, la forme arabe **čahrēdj* (ou *-īdj* malgré les lexicographes?). L'étymologie en est obscure, la solution satisfaisante serait celle qui expliquerait en même temps le terme étrange *shādhurwān* des grands travaux hydrauliques [2]. Le problème est compliqué par l'existence d'étymologies populaires : pour construire des *ṣahārīdj*, citernes, ou des *qanāt, kahrēz*, on emploie un mortier qui

[1] Voir M. Streck, *Enc. Isl.*, s. v. qanāt.

[2] Il y a, semble-t-il, deux mots différents qui tous les deux ont abouti à *šādhurwān*. Voir *B. G. A.*, VII, ibn Rusta, p. 96, n. *b*; *Arch. Reise*, II, p. 118; Hübschmann, *Arm. Gram.*, 212, n. 475; et comparez *sāṭūra*, chap. «Citadelle», sources littéraires.

durcit sous l'eau, fait de chaux vive mélangée de cendres, d'huile, de poils de bœuf, appelé en persan *sārū(k)* ou *čārū(k)*, ar. *ṣārūdj, ṣahrūdj*, mot entièrement distinct de *ṣihrīdj*, mais le verbe dénom. *ṣarradja* est «construire des *ṣahārīdj* avec du *sārūdj*».

Un dernier terme, qui apparaît dans la description du grand *qanāt* est *qasṭal;* il s'agit de *shādhurwān* de petites dimensions. Le mot *qasṭal*, araméen et arabe, vient du lat. *castellum* dans l'acception spéciale de château d'eau, ce qu'on appelle *dividiculum* à Rome; les *qasṭal* sont aménagés aux endroits où les conduites d'eau se ramifient, pour servir d'abreuvoirs ou de fontaines. En réalité, les qasṭals orientaux correspondent aux *fontane* de Rome. Comme objet d'utilité publique, ils sont communément appelés *sabīl*, «res qua unusquisque gratuito uti potest», mot qui remplace de plus en plus le terme archaïque de *qasṭal*.

Le qasṭal de la Shu'aibiyya, soixante ans plus jeune que le grand minaret d'Alep et bien plus petit, se range pourtant, en raison de sa valeur documentaire, parmi les grands monuments de l'architecture islamique, avec le minaret d'Alep, la Mosquée de Diyārbakr, les anciennes portes du Caire et d'autres édifices. La leçon que nous en tirons est que le qasṭal n'est pas un «arc antique» comme on l'appelait d'abord, mais une bâtisse typique de son époque. Il n'est pas une exception à la règle, mais illustre la règle même. La technique parfaite et les formes de l'architecture classique se perpétuent encore au IIe siècle en Syrie.

Son plan est des plus simple : sur deux pieds-droits libres, devant la porte, retombe une voûte à arêtes, pénétration de deux berceaux légèrement pointus, dont les trois têtes sont ouvertes. Tous les joints horizontaux des assises sont accentués par un fin biseau le long des arêtes des blocs. La clef de voûte a presque la forme d'une croix de Malte. Le lourd linteau de la porte est une plate-bande appareillée en queues-d'arondes, et l'arc de décharge qui le surmonte est disposé en crossettes. Le jeu de ces lignes, qui fait ressortir la beauté du matériel et la virtuosité avec laquelle il est traité, est le seul ornement; et cette simplicité contraste, de parti pris, avec la richesse du décor de l'entablement qui garde intacte la disposition ionique : architrave, frise et corniche, celle-ci tripartite avec denticules, filet saillant supporté par des consoles, et doucine. Chaque élément est richement ornementé d'arabesques. Ce qui distingue cet entablement des exemples classiques est que l'architrave et la frise font saillie, l'architrave en écharpe, la frise en cymaise.

KHĀNQĀH SONQORDJA

Ibn Shaddād, *durr*, p. 108 : «Une khānqāh de Sonqorshāh, située au bout du *zuqāq al-bahā'* [autrement inconnu], au sud du dār al-'Adl, une des places célèbres». Ibn Shiḥna ajoute un *wallāh a'lam*, qui veut dire qu'il n'en connaissait rien.

D'après le texte d'une inscription chez abu Dharr, *Répertoire*, n° 3227, d'après Ṭabbākh, *i'lam*, IV, p. 435s [1], la khānqāh aurait été fondée en 554 :

عمر هذا الرباط في أيّام دولة أبي القاسم محمود بن زنكي مولايا سنقرجاه من ماله ووقفه
على فقراء العرب وزهادهم سنة أربع وخمسين وخمسمائة صنعة عيسى بن عليّ

Traduction du *Répertoire* : «cet hospice a été construit sous l'empire d'abu l-Qāsim Maḥmūd, fils de Zengi, par

[1] Voir Sauvaget, *Perles*, p. 104, n. 6.

son client Sunqurdjāh, sur sa fortune, il l'a constitué waqf en faveur des pauvres et des ascètes arabes, en l'année 554 (1159). Façon de ʿĪsā, fils de ʿAlī».

M. Sauvaget traduit comme d'après un texte légèrement différent :

« Sous le règne d'abu l-Qāsim Maḥmūd, fils de Zengi, son affranchi Sonqordja al-Nūrī a construit ce couvent, sur sa propre fortune, et l'a constitué waqf au profit des soufis et des ascètes de langue arabe, en l'année 554» (1159).

Dans ses propres inscriptions Nūr al-dīn évite d'étaler tous ses titres; mais il en irait tout autrement si un de ses affranchis parlait de lui dans un document public; il ne pourrait pas le nommer simplement abu l-Qāsim Maḥmūd. *faqīr,* groupé avec *zāhid* signifie soufi, on s'attendrait donc à un autre mot que العرب [1].

Ṭabbākh reproduit aussi le texte d'une inscription «sur une colonne proche de la mosquée Sonqordja» [2]; voir *Répertoire,* n° 3285 :

أسّست هذه البنية فى أيّام العادل محمود برسم منافع الخانقاه المجاهديّة الملاصقة المتولّى

شاذبخت وقفاً مؤيّداً فى سنة اربع وستّين وخمسائة

Traduction du *Répertoire :* « Cette bâtisse fut fondée durant les jours d'al-ʿĀdil Maḥmūd, pour les intérêts du monastère contigu de Mudjāhid al-dīn Shādhbakht, l'administrateur, comme waqf perpétuel, en l'année 564» (1169).

Texte et traduction sont erronés. Shādhbakht, que nous connaissons par ses inscriptions à la citadelle, a° 596, et à la Shādhbakhtiyya, était Djamāl al-dīn. La khānqāh al-Mudjāhidiyya n'est pas la sienne, mais doit avoir été fondée par un malik al-mudjāhid ou un mudjāhid al-dīn. Je ne connais ni l'un ni l'autre à cette époque. M. Sauvaget traduit, — *Perles,* p. 104 note 6 — évidemment en corrigeant le texte :

« Cette construction a été fondée sous le règne d'(al-malik) al-ʿAdil Maḥmūd, pour servir de communs, *manāfiʿ*, à la khānqāh Mudjāhidiyya, à laquelle elle est contiguë, sous la direction de Shādhbakht, en qualité de waqf perpétuel. En l'année 564».

Cette traduction rend correctement l'état des choses. Mais il me semble que *al-mutawallī* est le sujet de la phrase, et que أسّست est une faute, soit pour أسّس, ou, en vue de *waqfan,* pour أنشاء.

107.

Texte funéraire, sans date. Publication : *Répertoire,* n° 3313 :

« Cimetière de Ṣāliḥīn [c'est-à-dire du maqām Ibrāhīm]. Dalle se terminant en fer de lance, 55 × 49 ; cinq lignes en nashkhi ayyoubide, la dernière, disposée en chevron, au revers ; petits caractères».

(1) بسمله ... (2) هذه تربة الفقير إلى (3) رحمة ربّه الراجى رضاءه (4) وغفرانه سنقرجه

بن عبد الله النورىّ (5) رحمه الله ورحم من ترحّم عليه

« Au nom d'Allāh... ceci est le mausolée de l'avide de la miséricorde de son Maître, qui espère en Sa satis-

[1] Voir الغرباء, turbat ʿAlī al-Harawī, inscription n° 129; ou المستعربة. Sauvaget, *Perles,* p. 103, d'après abu Dharr, chez Ṭabbākh, *iʿlām* IV, p. 435 ; enfin المغاربة inscr. n° 144 Sidi Ghauth.

[2] Voir Sauvaget, *Perles, loc. cit.*

faction, et Son pardon, Sonqordja, fils de ʿAbdallāh, al-Nūrī, — qu'Allāh ait pitié de lui et ait pitié de quiconque récitera une formule de miséricorde pour lui ! ».

La graphie du nom est ici normale. Sonqordja est un dérivé de *sonqor* « gerfaut» avec la désinence — *ča* des diminutifs ou de la similitude. Ibn Shaddād écrit *-shāh* [1], interprétation populaire avec l'alternance connue de *sh : tsh.* La graphie *-djāh* du premier texte n'est ni l'un ni l'autre.

MŪRISTĀN AL-ʿATĪQ (pl. XCII *a-b*).

Il est situé non loin de Bāb Antākiya dans le quartier Djallūm al-suflā.

Ar. *mūristān,* du pers. *bīmāristān* est une institution persane, introduite dans le monde musulman à une époque bien antérieure à celle de l'introduction des madrasas, voir *kitāb Baghdād,* fol. 20 *b* et suiv., lettre (testament) de Ṭāhir dhu l-yaminain à son fils ʿAbdallāh : « fonde des maisons pour les mahométans malades, où ils trouveront protection, médecins, etc.». Le terme moyen-persan est *armēštān-gāh.*

108, A et B.

Texte de construction, royal, *in situ,* sans date (entre 545 et 549 H.) — Grand portail (pl. XCIII *a-b*) sur la rue; A : Bandeau passant sur les trois côtés de la baie, deux lignes, 2 m. 85 × 0 m. 50 au milieu, 1 m. 45 × 0 m. 50 sur les côtés. Au-dessous de la partie du milieu, l'inscription B, sculptée sur les quatre voussoirs de l'arc de décharge, et encadrée séparément (fig. 75), trois lignes 1 m. 45 × 0 m. 40, la troisième, très courte, sur le cadre. Photographies.

Publication : *Répertoire,* n° 3312.

Fig. 75.

(A) (1) (droite) بسمله ... أمر بعمله الملو(?) (milieu) المالك العالم العادل المجاهد

المرابط الأعزّ الكامل نور الدين [ركن] الاسلام (gauche) محسّن الدولة رضى

الخلافة تاج الملوك والسلا(2) (droite)طين ناصر[ر] الحقّ بالبراهين محيى العدل

فى العالم(milieu) ين قامع الملحدين قاتل الكفرة والمشركين أبو القسم محمود بن

أقسنقر ناصرا (gauche) مير المؤمنين أدام الله دولته بمحمّد النبىّ وآله

(B) (1) بتولّى العبد الفقير الى رحمة مولاه ا[1 mot] (2) عتيق بن اسعد بن أبى الصعاليك

الموصلّى رحمه الله

« Au nom d'Allāh... a ordonné de le faire notre (?) maître, le puissant, le savant, le juste, le champion de la foi, le vigilant, le très-puissant, le parfait, Nūr al-dīn, le [pilier] de l'islām, le bienfaiteur de l'empire, l'agréé du califat, la couronne des princes et des sultans, le défenseur de la vérité par les preuves, le restaurateur de la justice dans les mondes, le subjugueur des hérétiques, le tueur des infidèles et des polythéistes, abu l-Qāsim Maḥmūd

[1] Cf. Arghūn : Arghūndja et Arghūnshāh, sa mosquée à Tripoli, *M. C. I. A., Trip.,* inscr. n° 57, édit de Qāitbāy 880 H., concernant un waqf constitué par le défunt Arghūnča, prononciation vulgaire : Arghūmsha.

(fils de Zengi), fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh fasse durer son empire par Mahomet le Prophète et Sa famille ! — (B) sous l'administration de l'esclave avide de la miséricorde de son Maître [un mot], ʿAtīq, fils d'Asʿad, fils d'abi l-Saʿālīk, al-Mauṣilī — qu'Allāh ait pitié de lui ! ».

Deux négligences contrastent avec le travail soigné du lapicide et la beauté du ductus : au commencement il y a الملك ou المولى ? où il faudrait مولانا ; et بن زنكى, indispensable, est omis. A la fin de B, l. 2, manque probablement un des 1000-1001 noms d'Allah, par exemple القدير.

En discutant le protocole de Nūr al-dīn, nous avons constaté qu'il se place entre le protocole ancien, attesté jusqu'en 543, et le nouveau de 549. Le fait principal est que ce protocole-ci n'est pas souverain. Nūr al-dīn est le *muḥassin*[1] *al-daula,* c'est-à-dire d'un autre sultan suzerain, et le *raḍī* du califat, type de titre d'émir comme « la couronne d'entre les princes et les sultans ».

L'intendant (*fi mutawalli*), ʿAtīq, est apparemment un gouverneur, *wālī,* d'Alep, un des mossouliotes venus avec le prince. L'édifice perpétue son nom[2], mais ibn Shaddād et ibn al-ʿAdīm n'en parlent pas, et je ne l'ai pas retrouvé dans la littérature de l'époque, malgré le caractère exceptionnel des noms *ʿatīq* « affranchi », *abu l-saʿālīk* « père des mercenaires »[3] et Mossouliote.

Ibn Shiḥna, *durr,* p. 230, mentionne, parmi les sanctuaires omis par ibn Shaddād :

« *al-bīmāristān al-Nūrī,* bâti par Nūr al-dīn, à l'intérieur de Bāb Anṭākiya, près du sūq al-hawā'. Nūr al-dīn ordonna aux médecins de découvrir le plus salubre d'entre les quartiers d'Alep, pour y bâtir l'hôpital. Ils égorgèrent une brebis et la coupèrent en quatre parties qu'ils suspendirent durant une nuit dans quatre quartiers de la ville. Le matin venu, ils trouvèrent que le quartier d'agneau suspendu dans cette région-là avait une meilleure odeur que les autres, et on y bâtit l'hôpital. Nūr al-dīn le dota, en waqf, du village Maʿrāthā, de la moitié du domaine de wādī l-ʿAsal dans le djabal Simʿān, de cinq arpents du domaine d'al-Khālidī et de son moulin dans le district de Maṭkh, d'un huitième du moulin d'al-Gharbiyya hors de Bāb al-Djinān, de huit arpents du domaine d'Abū-madāyā à ʿAzāz, de cinq arpents dans le domaine d'al-Ḥumaira à al-Maṭkh, de douze arpents dans le domaine d'al-Furzul à al-Maʿarra, d'un tiers du village de Bait Rā'il à al-Gharbiyāt, de dix boutiques dans le sūq al-Hawā', dont trois entières, les autres en commun avec la grande Mosquée, de jardins potagers hors des portes Anṭākiya, al-Faradj et al-Djinān ».

Les revenus du Mūristān ont dû être très considérables. Ibn Shiḥna, qui montre partout son intérêt pour les waqfs, reproduit ici un *kitāb al-waqf* original, comme pour la Ḥalāwiyya. L'importance de ses renseignements sur les waqfs est qu'ils nous permettent de comprendre les

[1] Mot rare, cf. « dans ton sein est un *muḥassin* », p. 193.

[2] On l'entend probablement à présent dans le sens de « Mūristān ancien » *ʿatīq,* opposé au « Mūristān nouveau » *djadīd* d'Arghūn al-Kāmilī.

[3] « Mercenaire » semble être la signification première, puis larron et mendiant. Le mot apparaît assez souvent comme surnom, la première fois, je crois chez le poète arabe ʿUrwa al-saʿālīk, voir *Aghānī,* II, 193. (Bakr al-naṭṭāḥ, un *saʿlūk,* voleur de grands chemins est fait *djundī* soldat de l'armée régulière, par le poète et grand soldat abu Dulaf al-Qāsim, *Aghānī,* 17, 153). Dans les *1001 Nuits* on trouve plusieurs fois الغنى والصعلوك « les riches et les mendiants », قصير الحال صعلوك et des expressions semblables. Yāqūt, II, 687, s. v. Dair Qunnā : auparavant un collège très riche, à présent il n'en reste que les murs de la cour, où habitent des moines mendiants, رهبان صعاليك.

raisons de la décadence des institutions culturelles : leur existence dépendait de la prospérité de leurs waqfs, dont la ruine par les guerres et les conquêtes entraîna leur appauvrissement et leur disparition.

109.

Texte de restauration, privé, *in situ,* 840 H. — Au-dessus de la fenêtre à gauche de la porte de Nūr al-dīn, inscription en deux lignes, 0 m. 82, 0 m. 37, nashki mamlouk, caractères moyens, inédite.

(1) أنشأ هذا المكان المبارك العبد الفقير الى الله تعالى الحاجّ (2) محمّد الرومىّ فى أيّام السلطان الملك الأشرف برسباى عزّ نصره سنة أربعين وثمانمائة

« A fondé cet endroit béni l'esclave avide d'Allāh l'Exalté, le pèlerin Muḥammad al-Rūmī, pendant le règne d'al-malik al-Ashrāf Barsbay — que sa victoire soit glorieuse ! — en l'année 840 » (1436).

La seule partie de ce *mūristān* qui nous ait paru ancienne est la baie de la porte. Sans qu'on le sache avec certitude, il semble, en jugeant d'après un autre, moins ancien, à Ṣāliḥiyya, que le *mūristān* n'avait pas un type architectonique différent de celui de la madrasa.

Les parties anciennes du portail sont les trois parois verticales avec les banquettes, à présent au-dessous du niveau de la rue, le chambranle de la porte, son arc de décharge, et l'inscription, tandis que toutes les parties au-dessus de l'inscription, surtout la voûte, sont récentes. Le mur à gauche de la porte avec la fenêtre de style mamlouk est une addition de l'an 840, époque où le bâtiment était évidemment déjà en ruines.

Fig. 76.

L'appareillage des larges blocs anciens est parfait. Non seulement les arêtes horizontales — comme à la Shuʿaibiyya — mais tous les joints sont munis d'un fin biseau. Sur la façade, la silhouette de la baie est soulignée par une moulure mince ornementée d'une tresse, fig. 76. Le décor principal de l'ensemble était la moulure « cuspidée » du chambranle de la porte, qui se retrouve par exemple sur le cadre de l'inscription n° 89, a° 594, et autour des fenêtres du minaret Dabbāgha al-ʿAtīqa. Le panneau inférieur de l'inscription n° 108 B est encadré par un rinceau ondulé très simple. Des encadrements semblables se trouvent déjà à l'époque seldjoukide, voir maqām Ibrāhīm, tympan et miḥrāb. Un peu plus riche, mais du même genre, est le cadre de la grande inscription du djāmiʿ Nūrī à Ḥamāh, a° 558.

La place de la date du Mūristān est limitée, par le style du protocole, entre 543 et 549. La comparaison de son architecture avec celle d'autres œuvres resserre ces limites à 545-549. En 545, nous voyons encore la richesse exubérante du décor de la Shuʿaibiyya ; au Mūristān, la sobriété règne. Mais la technique n'est pas descendue de son haut niveau ; le sens des proportions est parfait. On était capable de tout faire, mais on ne le voulait plus ; on n'orne plus, on ne cherche qu'une beauté objectivement sobre et logique. Le changement de style est aussi soudain et aussi radical que le changement de l'écriture ou du protocole. C'est un puritanisme artistique conscient.

LA MONTRE DE NŪR AL-DĪN

Plaquette rectangulaire de cuivre, 51 mm. sur 86, conservée au Cabinet des Médailles, Bibl. Nat., Paris.

109 *bis*.

A part les noms des douzes signes du zodiaque, inscrits au bas, un espace libre de la face est occupé par une inscription en quatre lignes, qui se continue sur le dos par une ligne ; coufique astronomique simple, petits caractères.

Publication : P. Casanova, dans *Syria* IV, 1923, p. 282-299. *Répertoire*, n° 3228.

(1) الملك العادل نور الدين محمود بن زنكى (2) لمعرفة الساعات الزمانيّة واوقات الصلوات

(3) لعرض لو صنعة أبي الفرج عيسى تلميذ القسم (4) بن هبة الله الأصطرلابي سنة ثند

«al-malik al-ʿAdil Nūr al-dīn Maḥmūd, fils de Zengi, pour la connaissance des heures du temps et des moments de la prière, à la latitude de 36°. Façon d'abu l-Faradj ʿĪsā, disciple d'al-Qāsim, fils de Hibatallāh, le fabricant d'astrolabes, en l'année 554» (1159) ; et : «connaissance des heures du temps à la latitude de 33°».

Comme M. Casanova l'a démontré, le père Hibatallāh du maître Qāsim est le célèbre fabricant d'astrolabes Hibatallāh *badīʿ al-zamān*, «la Merveille du temps», dont la biographie se trouve dans ibn Khallikān, éd. Wustenfeld, n° 779. La latitude 33° est à peu près celle de Damas, 36° celle d'Alep.

MASDJID SHAIKH ʿABDALLĀH

Nom moderne ; le nom ancien m'est inconnu. — Situé en face du Māristān ʿAtīq dans le quartier Djallūm, non loin de Bāb Anṭākiya.

110.

Texte de construction et de fondation, privé, 558 H. — Au-dessus de la fenêtre du bâtiment récent, sur une plaque encastrée à 2 mètres du sol ; 1 m. 15 × 0 m. 50, quatre lignes, naskhi nouride, photographie (pl. CIII*a*).

Publication : *Répertoire*, n° 3249.

(1) بسمله ..... الحمد لله وسلام على (2) عباده الذين أصطفى عمّر هذا المسجد المبارك

وأنشأه تقرّباً الى الله (3) سبحانه و ابتغاءً رضوانه وغفرانه العبد الفقير الى رحمته ابو سالم

محمّد بن علىّ (4) ابن أحمد ابن عبد اللطيف بن زريق رحمه الله فى سنة ثمان وخمسين

وخمسمائة

«Au nom d'Allāh... Louange à Allāh et salut sur Ses serviteurs qu'Il a créés ![1] (*Cor.* 27, 60). A construit cette mosquée et l'a fondée pour se rapprocher d'Allāh — qu'Il soit loué ! — et pour gagner Sa satisfaction et Son

[1] Voir Lane, sous صفا VII : اصطفاء الله عباده.

pardon, l'esclave avide de Sa miséricorde, abu Sālim Muḥammad], fils de ʿAlī, fils d'Aḥmad, fils de ʿAbd-allaṭīf, ibn Zuraiq[1] — qu'Allāh ait pitié de lui ! — en l'année 558» (1163).

Le fondateur énumère cinq générations de sa famille ; les banu Zuraiq devaient appartenir à l'aristocratie arabe d'Alep ; banu Zuraiq est un nom de tribu arabe. A Baghdad il y avait une famille appelée banu Zuraiq, voir Yāqūt IV, 190, qui entre autres choses avait construit le fameux pont, *qanṭarat banī Zuraiq*, en marbre blanc. Zuraiq est aussi le nom d'un ancêtre des Ṭ hirides, voir Ṭabarī III, 1404. Il me semble qu'on peut rapprocher ce nom de celui d'un ʿAfīf al-dīn, surnommé ibn Ruzzīq, ابن رزّيق qu'ibn Shaddād mentionne comme fondateur d'un bain et d'un hôtel dans le quartier Dulba à Alep, en 608[2].

La plaque à inscription nous a semblé être le seul vestige de l'ancienne mosquée, dont les chroniques ne parlent pas. L'inscription est privée et ne mentionne pas le règne de Nūr al-dīn, sous lequel la mosquée fut construite.

MADRASA AL-MUQADDAMIYYA

Le nom populaire est Khān al-tutun, le marché du tabac ; le nom ancien est encore connu. Situé dans le quartier Djallūm ; nom ancien de la rue : al-Ḥattābīn.

111.

Texte de fondation, privé, *in situ*, 564 H. — Plaque à inscription encastrée dans le tympan de la baie, au-dessus de l'arc de décharge de la porte, 0 m. 80 × 0 m. 35, quatre lignes ; une cinquième, badigeonnée et presque illisible, sur le bord inférieur. Naskhi nouride, petits caractères, photographies (Pl. LXIX *c*).

Publication : *Répertoire*, n° 3284.

(1) ..... هذا ما أوقفه تقرّباً الى الله تعالى (2) فى أيام الملك العادل محمود بن زنكى بن

آقسنقر عزّ نصره (3) الفقير الى رحمة الله محمد بن عبد الملك بن محمّد فى (4) سنة أربع

وستّين وخمس مائة فرحم الله من قراه ودعا بالمغفرة (5) على أصحاب الإمام [الأعظم سراج

الأمّة] [3] أبي حنيفة رضى الله عنه

«Au nom d'Allāh... voici ce qu'a constitué en waqf, pour se rapprocher d'Allāh, à l'époque d'al-malik al-ʿĀdil Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor — que sa victoire soit glorieuse ! — l'avide de la miséricorde d'Allāh, Muḥammad, fils de ʿAbdalmalik, fils de Muḥammad, en l'année 564 (1169) — qu'Allāh ait pitié de quiconque lira ceci en implorant le pardon ! — en faveur des disciples de l'imām [suprême, le flambeau de la nation] abu Ḥanīfa — qu'Allāh soit Satisfait de lui ! ».

[1] M. Sobernheim lisait *Suyūr*, Blochet, d'après Bishoff, *Zahbūd*, le *Répertoire : Bahbūdh ?* En fait c'est زريق en naskhi nouride ; les points diacritiques demandent Zarīq Zuraiq, et non Razīq, Ruzaiq.

[2] Voir M. Sauvaget, *Perles*, p. 140, et cf. p. 146 : «un bain dans le jardin d'ibn al-Azraq, ابن الازرق.

[3] Il se peut qu'ici, comme à la Ḥalāwiyya, voir inscription n° 100, les épithètes d'abu Ḥanīfa aient été effacées intentionnellement.

Contrairement à l'inscription N° 110, celle-ci mentionne le règne de Nūr al-dīn. Cette mention ou l'omission semblent indiquer, au moins à des époques anciennes, la qualité officielle ou non des fondateurs; mais, à cette époque, ils ne font jamais étalage de leurs titres, si haut que soit leur rang.

Le fondateur et sa famille sont connus. Ibn al-Athīr, IX, p. 92, dit :

« En 544, après la mort, à Mauṣil, de Saif al-dīn Ghāzī, frère aîné de Nūr al-dīn, un groupe d'émirs préféra la succession de Nūr al-dīn à celle de son frère cadet Quṭb al-dīn Maudūd; parmi eux était le *muqaddam* ʿAbd-al-malik, qui, à ce moment, était *mustaḥfiẓ* de Sindjār. »

Un récit identique se trouve chez ibn al-ʿAdīm, Blochet, p. 11. Son fils Shams al-dīn Muḥammad, l'auteur de notre inscription, commandait alors la citadelle de Sindjār. Nūr al-dīn lui donna en fief la forteresse de Raʿbān, prise à Qilidj Arslan de Konia, qu'il garda toujours [1].

Muqaddam est un titre porté par les chefs des tribus Kurdes, par ex. les Hadhabānīs, déjà au IIIe siècle H. [2]. Avec les qualifications dix, cent, mille ou « des armées », *al-djuyūsh,* c'est un titre militaire, « préposé, commandant de ... » [3], mais à l'origine plutôt « chef de l'avant-garde ». D'autre part, *muqaddam* est le préposé d'une communauté, d'un groupe, par exemple des mamlouks affranchis d'un sultan décédé; sous Saladin, ces groupes, ainsi que les Kurdes et d'autres, ont tous leur *muqaddam,* président d'une sorte de conseil, porte-parole, *zaʿīm,* et représentant de leurs intérêts. Dans ce sens, *muqaddam* correspond au pers. *pēšway* < pahl. *pēšopāy* « qui va en avant de... » [4], à l'origine « chef de l'avant-garde », à l'époque islamique « préposé de la communauté zoroastrienne ». Vice-versa, *al-muqaddam,* en Syrie, est le grand-maître des Assassins, à titre de préposé de la communauté ismaʿīlite [5].

Avant sa mort, à Damas, le 11 shawwāl 569 (15 mai 1174), Nūr al-dīn avait nommé Shams al-dīn ibn al-Muqaddam membre du conseil de régence de Ṣāliḥ Ismaʿīl, enfant âgé de onze ans. De 570 à 574, Shams al-dīn séjourna à Baʿlbak, fief qu'il avait reçu de Saladin. Mais Tūrānshāh b. Ayyūb, frère aîné de Saladin, insistait pour posséder Baʿlbak, où il était né et avait passé sa jeunesse, et Saladin fut forcé de reprendre Baʿlbak à Shams al-dīn, non sans résistance de celui-ci par les armes, et de le dédommager ailleurs [6]. Après cela, Shams al-dīn devint le vassal fidèle de Saladin, qui lui confia, après la mort de son neveu Farrukhshāh, le gouvernement de Damas. Il prit part à la conquête de Jérusalem, et, en 583 (février 1188) partit en pèlerinage à la Mecque, à titre de chef de la caravane syrienne. Au jour de ʿArafa, à ʿArafāt même, une querelle surgit entre la caravane syrienne et celle du ʿIraq. Ibn al-Muqaddam

(1) Selon ibn al-Athīr; voir Yāqūt, *muʿdjam,* II, 791 : ville des « marches », *thughur,* d'Alep, entre Alep et Sumaisāṭ, proche de l'Euphrate. Le titre *mustaḥfiẓ* se rapporte aux *thughur,* cf. *ḥāfiẓ al-thughur;* on pourrait le traduire par « gérant du margravat »; c'est la relation de *vicomte* à *marquis*».

(2) Cp. ibn al-Athīr, VII, 372.

(3) Lit. « qui marche en avant de... », par exemple inscription n° 24 de la Grande Mosquée d'Āmid, a° 559 H., cf. *al-qā'im* « qui est debout ». Il n'y a pas de « président » parce qu'on n'est pas assis. — *Répertoire,* n° 2704 (s. a. 466, d'après Sibṭ ibn al-Djauzī) مقدّم العرب, probablement à corriger en الغزات, cf. inscr. n° 108 : فقراء العرب ?

(4) On écrit *pēš* avec l'idéogramme QDM.

(5) Voir M. van Berchem, *Epigr. des Assass.,* p. 467; cf. « Altp. Inscr. » p. 211.

(6) Voir Maqrīzī, *sulūk,* p. 133; Blochet, *Kamāl al-dīn,* p. 54 et 65; M. Sobernheim, *Baʿlbek,* p. 8 s.

fut sérieusement blessé dans le combat et mourut le jour suivant. On l'ensevelit à Minā, dans le cimetière *al-muʿallā*. Ibn al-Athīr lui fait cet épitaphe :

ورزق الشهادة بعد الجهادة وشهود فتح البيت المقدس رحمه الله تع

« Ainsi lui fut accordé de mourir martyr, *shahāda,* après avoir combattu pour la foi, *djahāda,* et avoir été témoin, *shuhūd,* de la libération de Jérusalem ».

La troisième génération des banū l-Muqaddam selon ibn al-ʿAdīm (Blochet, p. 120) : en 591 (1195), ʿIzz al-dīn ibn al-Muqaddam, seigneur de Bārīn, fief dépendant auparavant de Damas, rentre sous la suzeraineté de Ẓāhir Ghāzī d'Alep; (p. 133) et en 596 (1200), Bārīn dépend de Ḥamāh; le prince de Ḥamāh le retire à ʿIzz al-dīn en l'échangeant contre Manbidj. ʿIzz al-dīn meurt, et un frère cadet se rend à Manbidj.

D'autre part, selon Taqī al-dīn al-Asadī [1] : a° 597 : Fakhr al-dīn Ibrāhīm, b. Muḥammad b. ʿAbdalmalik, ibn al-Muqaddam, avait été investi de la citadelle de Bārīn et de plusieurs autres châteaux-forts..., Ẓāhir Ghāzī les prit et il ne lui resta que Bārīn. Il mourut à Damas et fut enterré dans la madrasa près du palais de sa famille, en dehors de Bāb Farādīs.

Il semble y avoir confusion entre les noms des deux frères; abu l-Fidā donne le nom ʿIzz al-dīn Ibrāhīm; Fakhr al-dīn pourrait être le « frère cadet » qui se rendit à Manbidj. En tout cas, Ibrāhīm a construit, à Damas, la madrasa al-Muqaddamiyya extra muros, sur la pente du Qāsyūn, et aussi la madrasa-turba al-Muqaddamiyya dans le cimetière de Daḥdāḥ, en dehors de Bāb Farādīs, où il fut enterré [2].

Ibn Shiḥna, *durr,* p. 118, sur les bâtiments des banū Muqaddam Alep, sans citer ibn Shaddād : « La madrasa al-Muqaddamiyya, fondée par ʿIzz al-dīn ʿAbdalmalik al-Muqaddam (sic), une des quatre églises que le qāḍī al-Khashshāb avait transformées en mosquées [en 518, voir *supra,* Ḥalāwiyya); l'émir en fit une madrasa y ajoutant un palais attenant; commencement des travaux en 545. — La succession des professeurs y fut continuelle, jusqu'à Iftikhār al-dīn abu l-mafākhir Muḥammad b. Tādj al-dīn abī l-Fatḥ Yaḥyā b. al-qāḍī abu Ghānim Muḥammad ibn abi Djarrāda, connu sous le nom d'ibn al-ʿAdīm, qui y fut assassiné lors de la prise d'Alep par les Tatars ».

La différence des dates, 545 et 564, n'empêche pas l'identification du bâtiment avec la madrasa mentionnée par ibn Shiḥna; car 564 est la date du waqf qui n'est pas nécessairement identique à celle du commencement de la construction, et il se peut que les travaux aient duré de 545 à 564. La construction n'était qu'une adaptation de la mosquée-église existante; le fait que l'inscription ne parle pas de la construction peut être interprété en faveur de l'identification : pour une construction toute neuve, on aurait probablement choisi une autre formule. Mais « ʿIzz al-din ʿAbdal-malik l-Muqaddam » est douteux; en 545 il s'agit de ʿAbdal-malik, dont le titre, *al-muqaddam,* devint plus tard le nom de famille, tandis que ʿIzz al-dīn est le titre honorifique du petit-fils. En 564, c'est le fils, Shams al-dīn ibn al-Muqaddam.

A présent on ne voit plus de traces de l'ancienne église. Tout ce qui en reste sont trois parties de la construction d'ibn al-Muqaddam : la porte sur la rue, à une distance de 15 mètres de

(1) Sauvaire, *Descr. de Damas, J. As.,* 1894, 5, p. 325, n. 205.

(2) Sauvaire, *ibid.,* p. 285, et n. 205. M. Khaled Moaz, dans *Mél. Inst. franç. Dam.,* I (1929), p. 68 *ss* « Le mausolée d'ibn al-Muqaddam » identifie la turbat al-Muqaddam avec le bâtiment anépigraphe *qabr sayyidnā Ṭalḥā* au Daḥdāḥ, qui sans doute porte tous les traits caractéristiques de l'architecture de la fin du VIe siècle.

la cour; la qibliyya au Sud de la cour, salle oblongue de 14 m. 20 sur 3 m. 85 (avec un miḥrāb profond au milieu de la paroi Sud) s'ouvrant sur la cour par trois larges baies en ogive, et couverte d'un dôme plus élevé entre berceaux, type régulier des sanctuaires alépins du VIe et du VIIe siècles; enfin, sur le côté Ouest de la cour, une série de chambrettes. On peut supposer un plan assez symétrique : les chambrettes répétées sur le côté Est de la cour, et un large īwān ouvert faisant face à la qibliyya.

Le plan du portail (pl. LXXXI *a*) est une baie carrée entre deux pieds-droits solides, de 2 m. 56 de portée; elle est couverte d'une voûte à arêtes, semblable à celle de l'entrée de la Shuʿaibiyya, mais avec les côtés fermés; pas de biseaux sur les arêtes des blocs. La coupe transversale de la voûte donne un arc trilobé, légèrement ogival au sommet et outrepassé en bas, mais en saillie sur les parois, de sorte que les quatre points de la naissance de la voûte ressemblent à des consoles [1].

La porte même possède un linteau lourd sous un arc de décharge fait de quatre voussoirs solides. Au-dessus de cet arc est le champ d'inscription, encastrée dans un cadre avec profil à quart de rond creux, sculpté dans les blocs du parement. Le tympan de l'arc trilobé est occupé par un œil-de-bœuf, fermé par un disque qui semble être décoré par la devise فتح قريب, écrite deux fois symétriquement. Tous ces détails appartiennent à la période de 564.

Comme au mūristān al-ʿAtīq, une sobriété absolue règne ici. On ne fait usage que des moyens fournis par les matériaux mêmes, on s'abstient de toute ornementation, et on se contente de montrer la virtuosité avec laquelle on sait traiter la maçonnerie.

MASHHAD AL-ḤUSAIN

La description de ce sanctuaire par ibn Shaddād a été surchargée et remplie par ibn Shiḥna (*durr,* p. 87 *s*) d'interpolations inutiles et en partie erronées au point qu'il est difficile d'en éplucher le texte original. Yaḥyā b. abī Ṭayy est l'auteur du récit très détaillé de la «révélation» du sanctuaire [2], et le premier passage sur la source, cité plus haut, est tout ce qu'ibn Shiḥna en a conservé.

«Le mashhad al-Ḥusain est situé sur la pente du djabal Djaushan (Pl. LXXVIII *a* et LXXIX *b*). — Une source jaillissait là d'une roche si dure que les pioches ne l'entamaient pas; mais on réussit à dégager la source, et son eau coula abondamment».

[Interpolation : «Anciennement il y avait là une mine de cuivre», passage que nous connaissons par l'anecdote de la malédiction de Zainab, au *mashhad al-Muḥassin,* et qui n'est pas à sa place ici. Note d'ibn Shiḥna : «Cette description vise évidemment le *mashhad al-nuqṭa* de nos jours, situé au Nord du sanctuaire et connu à présent sous le nom de *mashhad al-Ḥusain;* le premier est à présent presque ruiné, tandis que le mashhad al-Ḥusain moderne est florissant, actif et habité, avec des récitateurs et des employés qui, en partie, dépendent de nous; c'est à ce mashhad al-Ḥusain qu'appartient, à titre de waqf, le moulin que nous allons mentionner, et dont les revenus sont encore payés au sanctuaire et à ses employés; *wallāh aʿlam*». — Les raisons d'ibn Shiḥna semblent être surtout philologiques : *nuqṭa* de *naqaṭa* «laisser couler goutte à goutte», mais le mashhad al-Ḥusain d'ibn Shaddād avec le moulin en waqf est le nôtre, qui existait jusqu'en 1919.]

(1) Voir l'arc intérieur du portail de Ṭārīq ibn Ṭarīra au mashhad al-Muḥassin, n° 585.

(2) Voir M. Sauvaget, *Perles,* p. 88 *s.*

Ibn Shaddād continue : «Le mashhad al-Ḥusain fut bâti sous le règne de Ṣāliḥ Ismaʿīl, fils de Nūr al-dīn. Au commencement des travaux, le mur du sud ne montait pas aussi vite que les autres. Cela le [1] chagrinait tant qu'il augmenta le budget sur ses propres ressources. Le public aussi vint au secours de la construction : les artisans se firent un devoir religieux d'y travailler une journée [par semaine] gratuitement [2], et les gens du bazar, de consacrer une partie de leurs recettes journalières pour les frais des gages et de la nourriture des ouvriers. Le ḥādjdj abu l-Ghanā'im b. Shuwaiq [3] bâtit l'īwān au fond de la cour, *fī ṣadrihi,* entièrement à ses frais [4]. Et en cette année la construction fut terminée».

«Ṣalāḥ al-dīn Yūsuf (Saladin), comme seigneur d'Alep, vint un jour visiter le mashhad, et lui fit cadeau de dix mille dirhams. Son fils Ẓāhir Ghāzī aussi s'intéressait vivement au mashhad et lui donna en waqf le moulin al-Kāmiliyya, dont les revenus annuels s'élevaient à 6000 dirhams destinés à acheter, la veille de vendredi, du pain et des confitures pour les gens qui y demeuraient. Il confia la surintendance à Shams al-dīn abu ʿAlī al-Ḥasan b. Zuhra, al-Ḥusaini, alors naqīb al-ashrāf [5], et au qāḍī Bahā al-dīn abu Muḥammad al-Ḥassan b. Ibrahim ibn al-Khashshāb [6], al-Ḥalabī. — Son fils ʿAzīz Muḥammad autorisa le qāḍī Bahā al-dīn à fonder un *ḥaram* latéral avec des chambres où les gens attachés au mashhad trouvaient l'hospitalité. Le qāḍī commença la construction, mais les Tatars s'emparèrent d'Alep avant qu'il l'eût finie».

«Après la conquête, ils entrèrent au mashhad, volèrent une quantité innombrable de couvertures, nattes, tapis vaisselles de cuivre, chandeliers d'or et d'argent, que les gens avaient donnés en waqfs, endommagèrent le bâtiment et démolirent les portes. Le sultan Ẓāhir Baibars le répara entièrement, refit les portes, et y installa un imām, un mu'adhdhin et un gardien».

Une courte note semblable se trouve chez Yāqūt, *muʿdjam* II, p. 308 : «Dans le voisinage du mashhad al-Dakka, sur la pente du djabal Djaushan, est un beau mashhad à la construction duquel les Alépins travaillèrent gratuitement; ils ont érigé un bâtiment solide, en y dépensant beaucoup. Ils croient que l'on a vu, en rêve, ʿAlī en cet endroit». ʿAlī est un lapsus pour Ḥusain b. ʿAlī qui provient de ce que Yāqūt fait, immédiatement avant, la même remarque pour le mashhad ʿAlī. Sous *Dair Mārat,* II, 692, il donne un récit dont la source doit être le 'Livre des Couvents' d'al-Shābushti : قال عبد الله الفقير اليه. Ce monastère a disparu, il n'y en a plus de traces aujourd'hui, et sur son emplacement on a bâti un nouveau mashhad, où, d'après la croyance des Alépins, on a vu al-Ḥusain b. ʿAlī faire la prière. Les adhérents de la shīʿa ont collectionné parmi eux-mêmes de l'argent et l'ont construit comme un bâtiment très beau et solide. Un homme de Damas dit sur ce mashhad :

«A Dair mārat est Marūthā etc.», vers qui doivent provenir du livre d'al-Shābushtī. Les *Masālik al-abṣār,* également dérivés d'al-Shābushtī, décrivent (p. 332) le Dair mār Marūthā comme existant (à l'époque de leur source) : «C'est un petit monastère dans la banlieue d'Alep sur la pente du Djabal Djaushan, sur le nahr al-ʿUrdjān».

112.

Texte de construction, privé, *in situ,* 569 H. — Sur le mur de fond de l'Īwān, à 4 m. 30 du sol, plaque à inscription, 0 m. 93 0 m. 40, trois lignes, naskhi ayyoubide, crépie et badigeonnée, caractères moyens, photographie.

(1) *Nahr,* voir M. Sauvaget, *Perles,* p. 88, donne ici — au lieu de «le» — le nom «*shaikh Ibrāhīm ibn Shaddād*», qui doit être le grand-père de l'écrivain, nom qui, à ma connaissance n'est jamais mentionné ailleurs. La date, l'an 569, serait conforme à cette interprétation. Mais si l'on élimine les interpolations postérieures, le texte original d'ibn Shaddād n'a pas besoin de cette insertion. Le sujet du passage est *Ṣāliḥ Ismaʿīl.* Et après avoir été ainsi nommé, le shaikh Ibrāhīm disparaît aussitôt et complètement de l'histoire.

(2) *ʿalā nafsihi;* dans l'inscription n° 117 *bi-nafsihi* «pour (le salut de) leur âme», pour l'amour de Dieu; cf. les remarques, p. 244.

(3) L'auteur de l'inscription n° 112.

(4) Suit l'interpolation fautive sur la nouvelle porte bâtie par Ṭarīq b. Ṭarīra, en 585, remarque qui se rapporte au mashhad al-Muḥassin. — Cette interpolation a entraîné la corruption du passage concernant la date qui n'est pas 585, mais bien une date du règne de Ṣāliḥ Ismaʿīl, 569-577 H.

(5) Voir inscr. n° 121.

(6) Mort en 648, voir inscr. n° 136.

Publication : *Répertoire*, n° 3027 : « Alep, mausolée a° 522, d'après Bischoff », et n° 3382, « Alep, Mashhad al-Muḥassin, a° 579, d'après *Nahr*, II, p. 281 ». Ces deux transcriptions ne sont que des reflets de l'inscription, mais tellement défigurés, que leur identité a échappé aux éditeurs (Pl. XCVII*a*).

(1) بسمله ... أمر بعمارة هذا الأيوان المبارك (2) العبد الفقير الى رحمة ربّه أبو الغنائم
بن أبي الفضل يحى (?) البزّاز (?) (3) الحلبي غفر الله له وذلك فى شهور سنة تسع وستّين وخمسائة

« Au nom d'Allāh... a ordonné la construction de cet īwān béni l'avide de la miséricorde de son Maître, abu l-Ghanā'im, fils d'abi l-Faḍl, fils de ....., le marchand de lin, al-Ḥalabī — qu'Allāh lui pardonne ! — et cela (fut achevé) au cours de l'année 569 » (1173-1174).

Ce qu'on voyait du nom du grand-père lors de nos visites, pouvait être Yaḥyā ou ʿĪsā ; le barbouillage grossier dissimulait la vraie graphie, qui, à mon avis, n'était ni l'un ni l'autre, mais سقويق *shuqwaiq*, graphie d'ibn Shaddād ; — *al-bazzāz* était aussi ce que le peintre moderne a cru lire. Pour les mêmes raisons nous donnons la date 569 sous toute réserve. Le shaikh du docteur Bischoff l'a vue avant le badigeonnage, mais l'édition l'a défigurée en ٥٢٢, date impossible pour une inscription en naskhi, donc probablement erreur d'impression pour ٥٦٩, trop tôt pour Ṣāliḥ ʿIsmaʿīl, 569-577. Je crois que 569 est la vraie date, car la « découverte » du sanctuaire aura été le présage du bonheur du nouveau règne, et le passage corrompu d'ibn Shaddād, « en cette année, etc. » veut probablement dire dans la première année de Ṣāliḥ ʿIsmaʿīl.

113.

Texte de reconstruction, privé, *in situ*, 596 H. — Plaque de marbre, encastrée au centre d'un grand entrelac (Pl. XCVII*a*) au-dessus du linteau de la porte, au fond de la baie, à 3 m. 70 du sol, 1 m. 44, 0 m. 53, cinq lignes, nashkhi ayyoubide, petits caractères ; photographie (Pl. XCVIII*b*) Voir *Répertoire*, n° 3483.

(1) بسمله ... عمر مشهد مولانا الحسين بن على بن أبي طالب (2) عليهما السلام فى أيّام
دولة مولانا الملك الظاهر العالم العادل سلطان الاسلام (3) والمسلمين سيّد الملوك والسلاطين
أبي المظفّر الغازى بن الملك الناصر يوسف بن أيّوب (4) ناصر أمير المؤمنين فى شهور سنة
ستّ وتسعين (5) وخمسائة

« Au nom d'Allāh... a été construit le martyrium de notre maître al-Ḥusain, fils de ʿAlī, fils d'abī Ṭālib, — salut sur eux ! — à l'époque du règne de notre maître al-malik al-Ẓāhir, le savant, le juste, le sultan de l'islām et des musulmans, le seigneur des princes et des sultans, abī l-muẓaffar al-Ghāzī, le défenseur de l'émir des croyants, au cours de l'année 596 » (1200).

114.

Signature d'architecte. — Sur la clef de l'arc en marbres bigarrés et découpés, qui surmonte la baie du portail, petit champ en forme de secteur, photographie et dessin (Pl. CII*a*).

Inédite.

صنعة الحاجّ أبي م درمس ..... ال ..... رحمه الله

« Façon d'al-ḥādjdj abī l-...r, m. s... al-...., qu'Allāh ait pitié de lui ! ».

Je regrette de ne pas avoir étudié suffisamment, sur place, cette inscription qui était peu visible et endommagée, mais non pas illisible. Le manuscrit ar. 522, Mus. As. St. Péterbourg, *fol.* 21 *b* (ibn al-ʿAdīm), d'après une note que j'ai copiée en 1910 dans le « cahier, X, p. 2 » de M. Soberheim, mais que je ne peux pas contrôler, dit : « Le mashhad fut bâti par le ḥādjdj abu l-naṣr al-Ṭabbākh ». Il se peut que ce soit le nom de l'architecte.

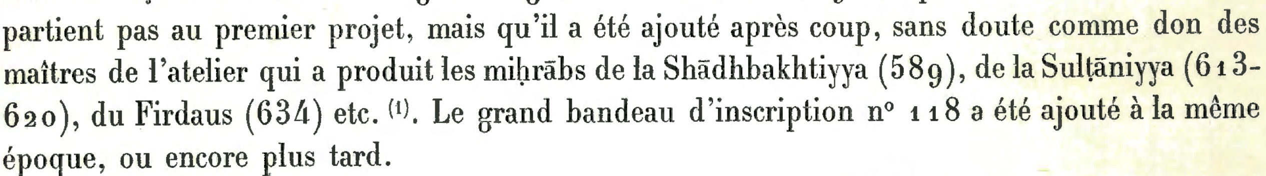
L'inscription 113 indique que le mashhad était loin d'être terminé sous Ṣāliḥ ʿIsmaʿīl. Bien que le protocole soit dans les formes, l'inscription n'est pas « royale » : Ẓāhir Ghāzī *n'ordonne* pas, il « s'intéresse » seulement au sanctuaire dont la construction reste une libre entreprise des habitants d'Alep.

Le portail (Pl. XCVIII*a*) entier fut fait d'un seul jet. Il n'y a aucune trace que la porte ait été insérée après coup entre les murs attenants, comme celle d'ibn Ṭarīra au mashhad al-Muḥassin. Des deux côtés on ne voit que les décrochements indispensables pour le raccord des assises un peu irrégulières du portail, avec les lits réguliers de l'appareil de la façade. On ne peut parler, en termes d'archéologie, de « deux périodes » : il s'agit d'une activité une et continue pendant les années 569 à 596. Sur notre plan toute cette période est indiquée de la même façon.



Fig. 77. Ornement de la voûte de la porte.

Mais quelques changements et additions furent introduits dans les élévations (Pl. XCIX). En étudiant la façade Ouest de la cour (Pl. XCVII*b*), on remarque que le grand entrelac en marqueterie de marbres, qui orne la façade au-dessus du grand ogive de l'īwān de 569, n'appartient pas au premier projet, mais qu'il a été ajouté après coup, sans doute comme don des maîtres de l'atelier qui a produit les miḥrābs de la Shādhbakhtiyya (589), de la Sulṭāniyya (613-620), du Firdaus (634) etc. [1]. Le grand bandeau d'inscription n° 118 a été ajouté à la même époque, ou encore plus tard.



Au contraire, tous les détails du portail sont exactement de 596. La baie est encore aussi profonde que large, selon la coutume de l'époque de Nūr al-dīn ; une demi-coupole n'en couvrirait pas toute la profondeur ; on place donc au-dessus une voûte en fer à cheval (en plan) adossée à un arc épais faisant tête de voûte. En élévation, cet arc forme un cadre à la silhouette de la voûte. La naissance de la voûte est marquée par une mince moulure richement ornementée : un filet ondulé à perles, croisé par un rinceau à feuilles de vigne. Les ornements floraux, évités à l'époque de Nūr al-dīn, réapparaissent discrètement dans l'architecture, surtout après la conquête tatare, et l'ornement favori est la vigne schématisée par la grappe sur feuille à cinq lobes [2].

[1] Voir ces monuments, plus bas. — En grande architecture le motif apparaît comme décor de façade par exemple sur la porte de la Grande Mosquée de Konia, bâtie pour ʿAlā al-dīn Kai Qubādh II, 617 H., par un maître Maḥmūd de Damas ; sur le portail de la Qara Ṭay madrasa, *ibid.* (la date de l'inscription, 649, a été remaniée) ; sur la porte de la qibliyya, Grande Mosquée d'Alep ; au-dessus d'une fenêtre, Djaqmaqiyya, Damas ; au-dessus de la porte de la mosquée Shuʿaib Rūmī, Maidān, Damas, on voit des exemples remployés ; un autre se trouve sur un miḥrāb de la qubbat al-Silsila à Jérusalem, etc.

[2] Par exemple à Baʿlbak, ou au mausolée de Baibars (bâti par Qalāʾūn) à Damas ; décoration d'une salle du māristān Nūrī, Damas, par Qalāʾūn.

La voûte sort de cette ligne horizontale. Le raccord entre le plan rectangulaire des parois et l'octogone n'est pas obtenu par des pendentifs au-dessous de la naissance de la voûte, mais par une trompe au-dessus de ce niveau; plus exactement par une niche jetée sur les coins, dont la hauteur égale celle de deux zones d'alvéoles et qui reproduit à échelle réduite l'idée de la demi-coupole entière. La taille des *muqarnas*, alvéoles et consoles de cette zone inférieure, est presque le double de celle des autres. Elles sont toutes construites par encorbellement; le couronnement de la coupole — comme celui des trompes — est un couvercle en forme de conque [1]. A proprement parler, la construction entière ne répond pas à la définition d'une « voûte ». Voilà « le système iranien » de ces portails à coupole, opposé au « système romain-byzantin » que nous avons décrit dans le chapitre « Mashad al-Muḥassin ». Le trait le plus frappant qui les distingue est, que le système iranien part toujours de l'horizontale et ne connaît pas de pendentifs au-dessous de cette ligne.

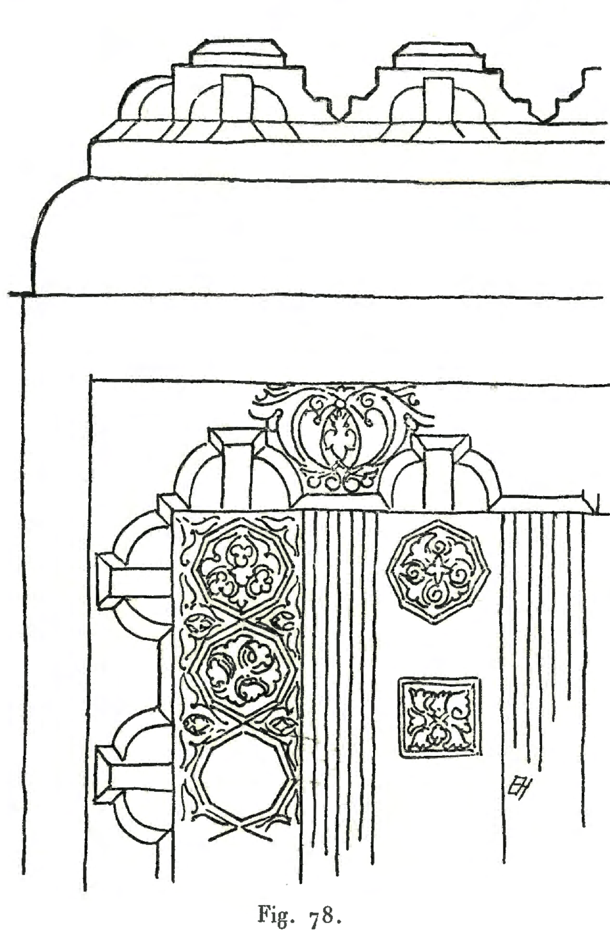


Fig. 78.

Le linteau de la porte, sans saillie, mais profilé aux deux bouts en *sima* [2], révèle une tendance, qui va grandir, à l'accentuer; elle est née du souvenir des linteaux à corniche classiques. Le grand entrelac qui le surmonte et qui encadre l'inscription n° 113, fonctionne par un expédient ingénieux comme arc de décharge du linteau. Son large ruban est profilé en double bande, rappelant le superbe entrelac de la madrasa al-Sharafiyya, mais il n'est symétrique qu'autour de l'axe vertical. Forme et fonction correspondent aux « nœuds » qui sont au-dessus des fenêtres du palais de ʿAzīz Muhammad à la citadelle [3]; c'est aussi, nettement, un « nœud magique ».

Les trois parois de la baie sont couronnées, au-dessous des alvéoles, par une série de petits arceaux pendants avec lampes suspendues. C'est la reproduction en bas-relief d'une corniche en forte saillie, faite pour qu'on y suspende des lampes pour les illuminations les jours de fête. C'est en même temps l'illustration du verset du *Coran*, 24, 35 : « Allāh est la lumière...

(1) Grec *κόγχη*, syr. *qankhē* > ar. pers. *kundj*, terme moderne pour l'ensemble des baies de porte à demi-coupole. Le terme *muqarnas*, participe d'un verbe dénominatif de *κορωνίς*, signifie « alvéole ».

(2) Ou *kyma*; à Mauṣil, on emploie ce terme grec sous la forme de *kumma*, كمّة.

(3) Voir plus haut, inscription n° 72.

cette lumière est comme une niche, dans laquelle est une mèche placée dans un verre etc. » [1]. Le motif est fréquent à cette époque.

Enfin, l'espace après la porte est plafonné par une dalle de pierre (fig. 78 et pl. CII *b*) qui imite un plafond en bois richement ornementé. Ni en Syrie, ni en Egypte, un original en bois de cette époque n'a été conservé; c'est un exemple unique, rappelant les plafonds de Palerme.

115.

Dans la qibliyya du mashhad se trouvait un beau miḥrāb (Pl. CVI *a*) en marbre, du même type que ceux de la Shādhbakhtiyya et de la Sulṭāniyya. Le travail superbe en marqueterie de marbres bigarrés était couvert d'une couche épaisse de peinture à l'huile jaune. Les deux colonnettes étaient de marbre gris, leur chapiteaux appartenaient au type corinthien, avec deux rangées d'acanthes abstraits. Dans la niche était un lutrin, type connu des églises nestoriennes, qui servait de reliquaire ou de tombeau de la tête de Ḥusain [2].

Signature d'Artisan. — Au sommet, dans un petit médaillon pointu, inscription en cinq lignes courtes; naskhi ayyoubide très cursif, caractères tout petits, en creux.

Publication : *Répertoire*, n° 3486 (sous l'année 592).

(1) الله (2) صنعة أبي عبد (3) الله وأبي الرجا (4) إبني يحيى الختراني (?) (5) رحمهما

« Façon d'abu ʿAbdallāh et d'abu l-Ridja, les deux fils de Yaḥya al-khatarānī (?), qu'Allāh ait pitié d'eux ! ».

Les deux frères ont signé le miḥrāb de la madrasa al-Shādhbakhtiyya, daté 589, voir inscr. n° 123; là, leur père Yaḥyā ne porte pas de nisba. A Jérusalem, sur la chaire de l'Aqṣā, datée 564-570, se trouve la signature de deux autres fils de Yaḥyā, abu l-Ḥasan et abu l-Faḍā'il, et le père porte un toponyme différent : *al-Ḥalabī*, la nisba de séjour, tandis que *al-khatarānī?* est la nisba de provenance.

Quand j'ai relevé l'inscription il y a trente ans, il semblait ne s'agir que d'une lecture difficile et peu sûre, mais sans conséquence. C'est ainsi quand on explore ou fouille : les problèmes surgissent plus tard, ainsi ce toponyme. Dans le *Répertoire* on débrouille cette nisba en اكهاى ou en الكماى, noms inconnus l'un et l'autre.

D'abord : il y a sûrement un ح au lieu du ك; puis, le signe interprété par ـه ou ـه n'est pas lié à gauche, et consiste plutôt en deux petits signes serrés : ـمر. Dans sa profonde étude sur la chaire de l'Aqṣā, M. van Berchem cite un passage d'abu Shāma [3] : « Il y avait à Alep un menuisier, *nadjdjār*, appelé al-Akhtarīnī, du nom du village d'Akhtarīn, qui n'avait pas son pareil dans l'exercice génial de son art. Nūr al-dīn lui donna l'ordre de fabriquer un minbar pour la

(1) Voir le miḥrāb du djāmiʿ al-Khazām, Mauṣil, époque de Nūr al-dīn, *Arch. Reise*, II, p. 286 *s*; le miḥrāb de la Pandjah ʿAlī *ibid.*, II, p. 276, a° 686; les fameux tapis de la Grande Mosquée de ʿAlā al-dīn à Konia, au Musée des Ewqafs, Istanbul, F. Sarre, *Seldschuk. Kleinkunst*, pl. XXII et Herzfeld, *OLZ*, 1910, Sp. 216-217 pour leur date, le xiiie siècle, date confirmée par l'étude des tapis du xve siècle, voir Amy Riggs, *Ars Isl.*, 1940, VII. — Le motif est rare, mais se trouve déjà sur des monuments chrétiens, par exemple à al-ʿAudja, H. C. Butler, *Princ. Un. Arch. Exped. Syria*, II B, 2, p. 68, fig. 111, sur un linteau de basalte.

(2) Le type est représenté dans le martyrium de Mār Tahmāzgerd à Karkūk, voir *Arch. Reise*, II, Abb. 308.

(3) II, p. 112 *ss*; voir *M. C. I. A, Jér. Har.*, p. 399 *s* et les remarques sur le miḥrāb du Maqām inférieur de la citadelle.

maison sanctifiée d'Allāh (Jérusalem), en lui recommandant d'y apporter tous ses soins... Alors, il réunit des ouvriers, inventa de beaux motifs, et mit plusieurs années à achever son travail». M. van Berchem identifie le lieu de naissance du maître avec Akhterīn Köy, situé à environ 40 kilomètres au N. N. E. d'Alep. Mais le passage d'abu Shāma en est la seule mention dans la littérature médiévale, et le nom turc ne se trouve que chez des voyageurs modernes.

On sait combien il y a de variantes dans la graphie des toponymes syriens, par exemple A'zāz اعزاز à côté de 'Azāz عزاز ; d'autre part, les noms de lieu en *-īn* forment des nisba en *-āni,* par

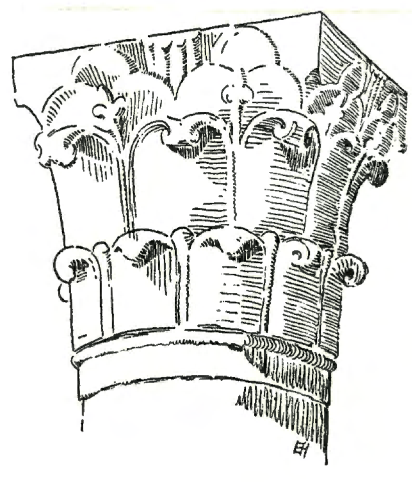


Fig. 79.

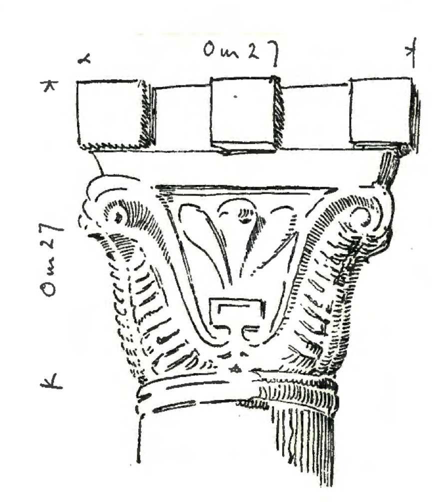


Fig. 80.

exemple *Djibrīni* et *Djibrāni,* ou *al-Sarmāni* «de Sarmīn» maître du grand minaret d'Alep ; aussi Mārdīn : Māridānī. Rien ne nous empêche de considérer الاختريني chez abu Shāma et الحراني de notre inscription comme identiques, quelle que soit la vraie lecture de ce nom et la situation du lieu [1]. Le menuisier, لم يلق له في براعته وصنعة قرين est Yaḥyā, et les noms de ses fils, abu 'Abdallāh et abu l-Ridjā à Alep, abu l-Ḥasan et abu l-Faḍāil à Jérusalem, et de leurs collaborateurs, Salmān b. Ma'āli Ḥamīd b. Ẓāfir, tous des Alépins, attestent l'exactitude du passage d'abu Shāma : « alors il réunit des ouvriers etc. ». Salmān b. Ma'āli de Jérusalem était le fils de Ma'āli b. S(ā)lim [ou Salm(ā)n ?] qui a fabriqué le miḥrāb du Maqām inférieur pour Nūr al-dīn en 663 H.

Ces signatures nous font connaître l'existence des deux ateliers, créés et formés à Alep par les plus grands artistes de l'époque de Nūr al-dīn et de Saladin, à l'apogée de l'art islamique. L'un de ces ateliers produisit des chefs-d'œuvre de menuiserie, l'autre des travaux en marqueterie de marbre, et tous les deux ont exercé leur influence jusqu'à Konia et au Caire.

Les deux colonnettes qui flanquent notre miḥrāb (fig. 79), ont des chapiteaux romans ; les deux rangées de feuilles d'acanthes abstrait, surmontées de paires de trèfles, révèlent nettement la main-d'œuvre franque. Une autre paire, avec la fleur-de-lys, ou les trois plumes d'autruche du prince de Galles, qui ornent un autre miḥrāb dans l'īwān de la cour à droite du portail, est également une œuvre des Croisés (fig. 80). On n'a pas utilisé ces pièces parce qu'on ne

[1] Je suis convaincu qu'il faut lire partout الجبريني et الجبريني, aussi chez abu Shāma ; voir Yāqūt, *mu'djam* I, 776 et II, 19 *s* sur *bait Djibrīn* près Jérusalem ; Djibrīn al-Fustuq, à deux lieues des portes d'Alep ; Djibrīn Qurusṭāya ou Dj. septentrional, dépendance de A'zāz (Alep) ; un autre entre Damas et Ba'lbak.

pouvait pas en produire de pareilles, ni parce qu'on les trouvait plus belles que les produits indigènes — l'art du lapicide est alors à son apogée — ; mais ce sont des trophées que l'on remploie, comme au miḥrāb d'abu l-Fidā dans la mosquée de Nūr al-dīn à Ḥamāh, en vertu de leur pouvoir magique [1].

116.

DÉVOTION SUNNITE à la famille du prophète et aux califes orthodoxes. —

DÉVOTION SUNNITE à la famille du prophète et aux califes orthodoxes. — Sur les trois grandes alvéoles au fond de la demi-coupole du portail, au-dessus de l'inscription n° 113, disposée en trois lignes, naskhi ayyoubide, caractères moyens ; photographie. Inédite (Pl. XCVIII *a-b*).

La date est 596 (1173-1174).

(A) (1) اللهمّ (2) صلى على سيّدنا محمّد (3) وعلى آل محمّد [un mot]

(B) (1) ورضى الله (2) عن أبا بكر وعمر (3) وعثمان وعلىّ

(C) (1) ورضى (2) الله عن أصحاب *sic* (3) ورحم للمسلمين أجمعين

« Ô Allāh ! Accorde Ta bénédiction à notre seigneur Mahomet et à la famille de Mahomet, la... et qu'Allāh soit satisfait d'abu Bakr, 'Umar, 'Uthmān et 'Alī ; qu'Allāh soit satisfait des Compagnons, et accorde la miséricorde à tous les musulmans !.

Cette litanie sunnite précède ici et neutralise la dévotion shi'ite écrite sur les deux parois latérales du portail, n° 117. Malgré les actes de violence qui éclataient de temps en temps entre les deux factions hostiles, la population place ce sanctuaire au-dessus des divisions.

Sur le minaret de la mosquée Tchihil Dukhtarān à Isfahan, se trouve une litanie, en naskhi archaïque (date 501/1107-1108), qui commence avec le *basmala* et la *shahāda,* puis donne une formule d'*adhān :* «les meilleurs des hommes, après l'envoyé d'Allāh — qu'Allāh lui accorde Sa bénédiction — sont [abu Bakr, 'Umar, 'Uthmān] et 'Alī, fils d'abi Ṭālib — qu'Allāh soit satisfait d'eux tous». Cette inscription iranienne est encore purement sunnite, mais à une époque où le shi'isme était devenu dominant, on a martelé les noms des califes orthodoxes [2]. Ibn al-'Athīr, dans son nécrologe, pour vanter Nūr al-dīn, ne sait mieux dire qu'«il était comme les *khulafā', al-rāshidīn*». La formule la plus orthodoxe se trouve sur une pierre tombale, *shāhid* en forme de miḥrāb, à Mauṣil [3], où abu Bakr, 'Umar, 'Uthmān, 'Alī, 'Aīsha et Mu'āwiya sont invoqués, formule strictement interdite, en 212 H., par le calife al-Ma'mūn.

117.

DÉVOTION SHI'ITE aux douze imāms, (596 H.) — Bandeau sur les deux faces latérales de la baie du portail, à 4 m. 40 du sol, deux fois 2 m. 78 × 0 m. 35, deux lignes, naskhi ayyoubide, caractères moyens, photographie.

Publication : *Répertoire,* n° 3484.

[1] Beaucoup de chapiteaux francs ont été remployés, surtout dans des miḥrābs, à Damas.

[2] Nous avons cité ce document en parlant du changement de l'*adhān* introduit à Alep par Nūr al-dīn, p. 261.

[3] Voir *Archæol. Reise,* II, p. 283 *ss,* avec correction du texte par NALLINO, *Riv. Stud. Or.,* IX, 1921, p. 210 *s.*

(1) بسمله ..... اللهمّ صلّى على محمّد النبى وعلىّ الوصىّ ولحسين المسموم ولحسين الشهيد المظلوم وعلىّ زين العابدين ومحمّد الباقر علم الدين وجعفر الصادق الآمر وموسى الكاظم الوفىّ ولحسن العسكرى وصاحب الزمان لحجّة المهدىّ وأغفر لمن سعى فى هذا المشهد بنفسه

«Au nom d'Allāh... Ô Allāh ! accorde Ta bénédiction au prophète Mahomet ; à ʿAlī le mandataire (1) ; à al-Ḥasan l'empoisonné ; à al-Ḥusain le martyr, l'injurié ; à ʿAlī Zain al-ʿābidīn ; à Muḥammad al-Bāqir, l'étendard de la religon ; à Djaʿfar al-Ṣādiq, *al-amir* (2) ; à Mūsā al-Kāẓim, le fidèle ; à ʿAlī, le pur, al-Riḍā ; à Muḥammad, le vertueux, al-Taqī ; à ʿAlī le bien-dirigé, al-Naqī ; à al-Ḥasan al-ʿAskarī ; et au Seigneur du Temps (3) et de l'argument, al-Mahdī ! Et pardonne à ceux qui ont travaillé pour (le salut de) leurs âmes à ce martyrium ! ».

Le passage final, «pardonne à ceux qui ont travaillé, etc.», confirme le récit d'ibn Shaddād, corroboré par Yāqūt, que les Alepins avaient bâti le mashhad gratuitement, et est, à lui seul, une preuve suffisante de l'identification.

L'expression *bi-nafsihi,* quelquefois en parallèle avec *min mālihi,* possède encore toute sa signification religieuse d'une œuvre surérogatoire. L'origine de la double expression est iranienne. Dans l'inscription du pont de Fīrūzābād, Mihrharseh, le grand-vizir *vuzurg framādār,* construit le pont *rawān ē xvēš rād ač hēr ē xvēš* (idéogr. *NFSH*) «pour sa propre âme et sur sa propre fortune». L'opposé est «qui se procure maison et prospérité et qui ramasse «pour le corps», *tan rād cīyēd,* et paie ses impôts, etc.». Ces «fondations pour l'âme», soit pour le salut de l'âme du fondateur, soit en souvenir d'un mort, étaient rendues notoires en déposant l'acte dans un *dīwān,* et étaient invendables (4). C'est le principe des *auqāf* islamiques déjà formé à l'époque sasanide en Iran. Toute l'inscription de Shahpuhr I sur la Kaʿba i Zardusht, à Naqsh i Rustam, n'est qu'un grand waqf, la fondation *pa rawān* du roi et de sa famille, de cinq temples à feu mémoriaux. Elle contient une longue liste d'environ 130 noms de personnes qui doivent être nommées dans les prières (messes) régulières. Comme cette liste élucide complètement la liste semblable incorporée dans le *Yasht* 13 de l'Avesta, il s'ensuit qu'elle aussi était un document de waqf, fondé par Vishtāspa «pour sa propre âme et pour l'âme de Zoroastre». L'usage remonte donc à la haute antiquité, au moins au VIe siècle av. J.-C. — Les *mafātīḥ al-ʿulūm* appellent ce dīwān *rawānagān dafīra* «secrétariat des (fondations pour les) âmes», traduit par *kitābat al-auqāf,* qui devient la *wizārat al-auqāf* islamique.

La teneur de la litanie est d'un esprit shiʿite assez agressif : l'empoisonné, l'injurié, le martyr. Pour bien comprendre, il faut lire le récit saisissant du drame des imāms dans Eugène Aubin (5). Deux faits ont élevé les imāms au point d'être déifiés : leur descendance du mariage de Fāṭima, seule fille du Prophète, avec ʿAlī, et leur sort tragique : ils ont — probablement

(1) *Répertoire,* comme M. Sobernheim, الرصىّ «l'agréé».

(2) A peine à distinguer de *al-āmīn,* en tout cas le même mot que celui employé dans l'inscription n° 99.

(3) M. Sobernheim avait lu *ṣāḥib al-zinār* «Seigneur de la ceinture» et je me rappelle qu'il avait une explication pour cette épithète, que je ne trouve pas parmi ses notes. Je préfère les formules communes des dévotions iraniennes.

(4) Voir Chr. Bartholomae, *Mittelir. Studien,* IV, p. 369.

(5) *La Perse d'aujourd'hui,* Paris, 1908.

tous — trouvé une mort violente. Mais leur histoire est un des cas où l'effet semble être disportionné avec la cause. Aucun d'eux n'a été une grande personnalité. Déjà leur ancêtre ʿAlī était détesté par sa belle-mère ʿĀ'isha qui ne pouvait prendre sur elle de prononcer son nom, et Fāṭima, son épouse, ne pouvait pas le souffrir, et ne parlait de lui que comme «l'œil aux larmes» et «le gros ventre», comme les gens de Kūfa, qui criaient «*buzurg shikamb āmad!* — voilà le gros-ventre!», s'il se montrait aux bazars (1).

118.

Dévotion aux imāms. — Grand bandeau encadré, couronnement de la façade du grand īwān de la cour, environ 7 mètres × o m. 65, deux lignes, naskhi ayyoubide, grands caractères. Photographies (Pl. XCVII *a*).

Publication : van Berchem, *Inschr. v. Oppenheim,* n° 58 ; *Répertoire,* n° 3485.

(1) بسمله .... اللهمّ صلى على محمّد المصطفى وعلىّ المرتضى وفاطمة الزهراء ولحسن المجتبى ولحسين الشهيد وعلىّ زين العابدين ومحمّد الباقر (2) وجعفر الصادق وموسى الكاظم وعلىّ الرضى ومحمّد لجواد وعلىّ الهادى ولحسن العسكرى ومولانا محمّد بن لحسن القائم بأمر الله تعالى

«Ô Allāh!... accorde Ta bénédiction à Mahomet l'élu, à ʿAlī l'agréé, à Fāṭima la brillante, à al-Ḥasan le choisi, à al-Ḥusain le martyr, à ʿAlī Zain al-ʿābidīn, à [etc. jusqu'à] Muḥammad le généreux, à ʿAlī al-Hādī, à al-Ḥasan al-ʿAskarī, et à notre maître Muḥammad, fils d'al-Ḥasan, al-Qā'im bi-amr Allāh!».

La date «en l'année 608» que le shaikh du Dr Bischoff ajoute, et qui choquait van Berchem, n'a jamais fait partie de cette inscription. Le bandeau se trouve au-dessus du grand entrelac qui a été ajouté à l'īwān de 569 à l'époque de Ẓāhir Ghāzī, vers 596 ; il est bien possible qu'il ait été ajouté encore plus tard. Le texte diffère par beaucoup de petits détails qu'il est inutile d'énumérer ici, de celui du n° 119, mais est en accord presque parfait avec la dévotion du mashhad al-Muḥassin, n° 98, datée 632 H. Je regrette de ne pas avoir copié le texte entier de la dévotion du grand minaret, qui est daté de 483 H. (2).

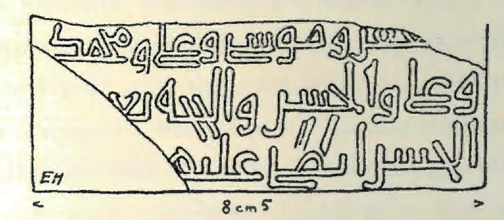


Fig. 81. Pierre noire de l'auteur.

(1) Voir de Goeje, *Z. D. M. G.,* XXXVIII, p. 309 *s,* compte-rendu du *kitāb al-ansāb,* éd. Ahlwardt. — Chez Masʿūdī, VII, 36 on trouve une histoire, supprimée par Ṭabarī, III, 1496, comme «trop indécente», dans laquelle le kalife al-Mutawakkil permet au chanteur ʿAbāda *al-mukhannath,* de travestir ʿAlī, ce qui pousse son fils al-Muntaṣir à protester énergiquement : une des raisons du meurtre d'al-Mutawakkil par al-Muntaṣir.

(2) J'ai comparé les litanies suivantes : 1. copie (exacte ?) d'une porte en bois (mausolée de ʿAḍud al-daula?) de 445; 2. stèle funéraire, coll. Sassoon, *Répertoire,* n° 3019, a° 520 ; 3. Ghaibat al-Mahdī, Samarra, a° 606 ; 4. Pandjah ʿAlī, Mauṣil, *Arch. Reise,* I, n° 29, a° 685 ; 5. abu l-Qāsim, Mauṣil, *ibid.,* n° 27, vers 700 ; 6. Isfahan, Djaʿfariyya, a° 72x ; 7. bassin de cuivre jaune, Tamerlan, coll. Sidney Burney, Londres, a° 782 ; 8. *waqfnāmah* sur dalle de marbre, Damghān, 851, H. Plus ancien me semble être le fragment d'un moule d'orfèvre, dans ma collection, provenant d'Īsfahan, en pierre noire, 8 cm 5 × 3 cm coufique du IVe siècle, fig. 81. Je ne trouve rien pour restituer le mot après *al-ḥudjdja;* le deuxième mot de la dernière ligne semble être mal écrit et mal corrigé, pour *ṣly ?* ou *'nty ?*

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les variantes des attributs du Mahdī, l'enfant, dernier rejeton de la famille, qui disparut à Samarra; on adore encore sa *ghaiba,* une petite cave de son palais, place de sa disparition. A Alep, a° 632, il est appelé *al-muṣṭafā* comme le prophète lui-même. Les formules développées sont :

Alep, 596 : مولانا ..... صاحب الزمان لحجة المهدى

Alep, 596 (ou plus tard) : القائم بأمر الله تعالى

Mauṣil, Pandjah, 686 : الخلف لحجّة القائم بأمر الله صاحب الزمان

Mauṣil, abu l-Qāsim, vers 700 : مولانا خلف لحجّة صاحب الزمان

Dāmghān, 851 : صاحب الزمان وقاطع البرهان وخليفة الرحمن

Tous ces qualificatifs sont eschatologiques, et l'eschatologie shi'ite est pleine d'idées pré-islamiques, gnostiques ou iraniennes. Mais le seul fait que le Mahdī est toujours appelé *ṣāḥib al-zamān,* avec le mot persan, et jamais *ṣāḥib al-waqt,* trahit que les notions iraniennes dominent. C'est l'*Astvatrta* iranien; l'idée primitive est celle du dieu qui reviendra sur terre pour inaugurer dans l'univers un état d'immortalité. L'expression *al-qā'im bi-amr Allāh,* «le préposé à la cause, le plénipotentiaire d'Allāh» et plus encore *al-khalaf,* «le successeur, le rejeton» quelquefois «le fils chéri», rappellent aussi la notion du Christ Sauveur. Le terme étrange *al-ḥudjdja,* dont *qāṭi' al-burhān* — à demi persan — est une explication, «la preuve péremptoire» se rattache au rôle du sauveur au jugement dernier, et est encore iranien [1].

Plus encore, au point de vue littéraire, les litanies sont iraniennes. Elles sont faites pour être apprises par cœur, donc, en partie rimées; aux simples noms et patronymes, des attributs caractéristiques sont ajoutés. En les lisant ou en les écoutant, on se souvient des litanies monotones de l'Avesta, du Fravardīn-yasht, où 240 noms de personnes sont introduits par la formule «nous adorons l'âme de l'orthodoxe un tel», avec patronyme et peu d'attributs. «Nous adorons» devient plus tard «accorde Ta bénédiction». Les litanies sont du même ordre, qui énumèrent les noms ou attributs des divinités, dont beaucoup remontent à une antiquité reculée, où la vertu magique de pareilles invocations était l'essentiel de la religion. Elles répondent à un besoin si ancien qu'on peut le considérer comme inné, et retrouvant spontanément son expression après une longue disparition. Le phénomène est le même que celui de la «revivification» des anciens protocoles royaux, ou de formes d'expression artistiques.

La bâtisse du mashhad se composait de deux parties appartenant à deux périodes.

Celle de 569 à 596 ressemblait en plan et en élévation au mashhad al-Muḥassin. Par le portail que nous avons décrit, on entrait dans une cour à peu près carrée. Sur sa face Sud se trouvait la salle de prière si longue qu'elle était plafonnée d'une série de cinq coupoles; celle du milieu est plus décorée. La face opposée à l'entrée possédait un large īwān ouvert, à berceau,

(1) *Al-ḥudjdja* évoque aussi une autre association d'idées : le calife al-Mustanṣir, dans l'inscription de la Mustanṣiriyya à Baghdad, s'appelle المحجّة البيضاء *al-maḥadjdja al-baiḍā'* «le sentier blanc»; cf. *kit. Baghdad,* fol. 32 : *al-ḥudjdja al-baiḍā,* — expression qui rappelle le *šowān ē rōšan* «sentier lumineux» des inscriptions pahlavies, voir *Altp. Inschr.,* p. 282 ; *šowān,* racine **šav-*«aller», sert de traduction du syr. *šebīlā* > ar. *sabīl Allāh.*

entre des chambres fermées. On ne saurait dire pourquoi le plan de ces pièces, ainsi qu'au mashhad al-Muḥassin, est si compliqué, mais on peut supposer qu'elles servaient d'habitation aux mutawallis. Sur la face Nord s'ouvrait un portique à trois larges baies, plafonné de trois coupoles. Les chambres de chaque côté de l'entrée étaient asymétriques et contenaient l'escalier conduisant au toit. Le tout pourrait avoir été une *madrasa-turba;* un type différencié de «mashhad» n'existe pas.

A cette bâtisse une large annexe (pl. C *a-b*) avait été ajoutée sur le côté Nord. Elle dépassait par la portée de ses voûtes et surtout par sa hauteur la bâtisse primitive. L'annexe se composait de deux parties sans communication entre elles. A l'Ouest il y avait deux salles voûtées, hautes et belles, avec beaucoup de coins et de niches, et avec un cabinet d'aisance séparé. A l'Est, une magnifique cuisine, avec un puits à poulie, et une vaste salle de lavoir à eau courante. Cette annexe a été terminée complètement, mais elle est anépigraphe, fait qui dans plusieurs cas indique que la mort du fondateur survint avant l'achèvement de la construction. Evidemment, c'est le «ḥaram latéral» mentionné par ibn Shaddād, où les habitants du mashhad «trouvaient l'hospitalité» — la cuisine! — construit par le qāḍī Bahā al-dīn ibn al-Khashshāb avec l'autorisation de 'Azīz Muḥammad (613-634). Cette attribution n'est pas contredite par la remarque d'ibn Shaddād que la conquête par les Tatars empêcha l'achèvement. Car cette remarque ne peut pas être exacte : entre les deux dates, du règne de 'Azīz et de la conquête tatare, il y a tout le règne de Nāṣir Yusūf, 634-658. La conquête tatare ne peut pas avoir été la cause du retard dans l'achèvement, mais probablement la mort de Bahā al-dīn.

Les formes de l'architecture, fort curieuses, sont en accord avec la date 613-634. A part la belle maçonnerie et la solidité merveilleuse de la construction, il faut noter les détails des alvéoles formant des pendentifs et une zone sous la naissance de la coupole de la salle du milieu. La coupole même était lisse, avec une ouverture ronde au sommet; puis la solution intéressante et entièrement «classique» de la plus grande coupole au Nord-Ouest : quatre niches, dont le cul-de-four en conque est supporté par une paire de colonnettes sur des bases en corbeau, remplissent les coins, et, dans les axes de la coupole, le même motif répété à faible profondeur avec une petite fenêtre au milieu. Cette solution se rencontre par exemple dans l'étage supérieur des tours de l'église d'Alaḥan Monastyr en Cilicie [1], époque de Héraclius, et un motif plus simple, sans colonnettes, est employé dans les parties du mashhad al-Muḥassin qui appartiennent à l'époque de Zengi. La coupole même était lisse et légèrement pointue. Plus classique encore était l'impluvium carré sur la cuisine (pl. CI *c*), avec un entablement se composant d'une frise en cymaise et d'une corniche à consoles. Cet entablement, quoique simplifié, reproduit encore celui de la Shua'ibiyya; on en trouve presque une réplique dans le grand passage de Bāb Qinnasrīn, époque de Nāṣir Yūsuf. D'autre part, une disposition semblable, mais en impluvium rond, se trouve dans les voûtes de Bāb Anṭākiya, aussi de l'époque de Nāṣir Yūsuf. Les traditions antiques en Syrie sont très persistantes. Même la margelle de puits avait survécu aux siècles.

(1) Voir *Archæol. Reise,* VI, pl. CXXII, et les autres exemples réunis sur la même planche : Ruṣāfa, vers 500 A. D., Ḥāḥ au Ṭūr 'Abdīn, cf. S. Guyer, *loc. cit.,* II, p. 10 et Herzfeld, p. 345.

Je donne cette description assez détaillée d'un des plus importants monuments d'Alep, et je suis content de pouvoir donner des plans (vues, pl. LXXIV *a;* LXXVIII *b-c;* XCVI *a-b;* plan, pl. XCV *a-b;* coupes, pl. XCV *a-b*) et des élévations très complets, car le bâtiment n'existe plus. Comme le plus beau monument de l'antiquité de Baghdad, le Bāb Ṭalism, il servait de magasin à poudre, et comme à Baghdad, en 1919 ou 1920, un jour il sauta. En 1930, je n'ai plus vu que des tas de pierres et des débris de murs.

PONT SUR LE QUWAIQ

119.

Texte de fondation, privé, 577 H. — Nous ne l'avons pas relevé. Publication : *Répertoire,* n° 3369 : « Alep, pont sur le Quwaiq, entre la ville et la gare de Baghdad. Dalle dans un cadre biseauté, 1 m. 02 × 0 m. 84, encastrée dans la culée du pont moderne, sous la voûte. Cinq lignes en beau naskhi ayyoubide, petits caractères ».

(1) بسمله ... [deux mots] إلى رحمته (2) الله والدة مولانا الملك الصالح العادل (3) نور الدين

ابي ال[فتح ا[سم]عيـل بن محمود بن زنكى بن (4) آق سنقر ناصر أمير المؤمنين نصره الله

الله إبتغاءً لما (5) عند الله فى سنة سبع وسبعين وخمس مائة الهجرية (sic)

« Au nom d'Allāh... [ceci a été fondé par l'avide] de la miséricorde d'Allāh, mère de notre maître al-malik al-ṣāliḥ le juste, Nūr al-dīn abu l-[fatḥ?] I[sma]ʿīl, fils de Maḥmūd, fils de Zengi, fils d'Aqsonqor, le défenseur de l'émir des croyants — qu'Allāh le rende victorieux ! — dans le désir de ce qui se trouve [(1)] auprès d'Allāh, en l'année 577 de l'hégire » (1181).

Dans sa liste de khānqāhs situées en ville, ibn Shaddād, *durr,* p. 106, parle de la « khānqāh al-sitt », mère de Ṣāliḥ ʿIsmaʿīl, fils de Nūr al-dīn, au Taḥt al-Qalʿah, en 578 ; à côté elle construisit un mausolée dans lequel on ensevelit son fils ʿIsmaʿīl ». Cette khānqāh comprenait en outre, selon ibn Shaddād (p. 124), un dār al-Ḥadīth. — Ibn al-ʿAdīm confirme ces données [(2)] : « Ṣāliḥ ʿIsmaʿīl mourut le 20 radjab 577 (29 novembre 1181) à l'âge de 18 ans; il fut inhumé d'abord dans la citadelle, puis dans la khānqāh que sa mère avait fait construire en face de la citadelle ».

Cette khānqāh existait au moment de la mort inattendue du jeune prince; le mausolée ne peut avoir été construit qu'après sa mort. Les dates sont donc 577 et 578, et concordent avec la date de notre inscription qui fut écrite du vivant d'ʿIsmaʿīl, c'est-à-dire entre le 17 mai et le 29 novembre 1181. Sa mère l'appelle selon le style cérémonial « notre maître al-malik al-Ṣāliḥ ». La seule raison qui s'oppose à ce que l'on considère l'inscription du pont sur le Quwaiq comme le texte de fondation de la khānqāh située au pied de la citadelle, est qu'une grande distance les sépare. Il se peut que l'épouse de Nūr al-dīn ait fondé une autre khānqāh hors de la ville; en tout cas, ce ne fut qu'après la mort de son époux.

(1) L'expression normale serait إبتغاء لما عند au lieu de لما.

(2) Trad. Blochet, p. 67 s.

Une anecdote racontée par ibn al-Athīr, IX, p. 266 s. décrit sa situation financière : « Nūr al-dīn payait tous les frais de cuisine et de toilettes du ménage sur son modeste budget privé. Sa femme se plaignait d'une telle gêne, et il lui fit cadeau de trois boutiques à Ḥimṣ qui lui appartinrent personnellement, et qui rapportaient vingt dinars par an. Un jour que la princesse lui reprochait que c'était trop peu, Nūr al-dīn répondit : « C'est tout ce que j'ai. Pour tout le reste de ce qui est entre mes mains, je ne suis que le banquier des croyants. Je ne les tromperai pas et je n'irai pas en enfer pour toi ». — D'autre part, ibn al-Athīr dit que les revenus des waqfs fondés par Nūr al-dīn lui-même étaient de 9.000 dinars par an.

DJĀMIʿ DABBĀGHA AL-ʿATĪQA

Le djāmiʿ Dabbāgha al-ʿatīqa est anépigraphe, mais nous en donnons une courte description à cause des traits archaïques de son architecture [(1)].

Ibn Shiḥna *durr,* p. 242, mentionne la ḥārat al-Dabbāgha entre Baḥsītā et al-Yahūd, région où se trouve la mosquée, que le plan Rousseau relève déjà, à environ 200 mètres au nord de la Grande Mosquée.

L'intérieur est en ruines; il s'y trouve plusieurs colonnes antiques, signe que le sanctuaire musulman a succédé à une ancienne bâtisse. Je n'ai rien noté sur la coupole, basse et à large portée, et je crois me souvenir que nous n'avons pas pu l'examiner. Les murs extérieurs sont en grande partie anciens, voir sur la figure 82 la maçonnerie du coin Est, où des pierres de taille antiques sont remployées comme jambages et linteau de la porte; leur grande taille rendait inévitables les décrochements, bien exécutés, par lesquels s'effectue le raccord avec les lits réguliers des murs. Une des fenêtres, en haut, possède encore sa dalle ajourée primitive.

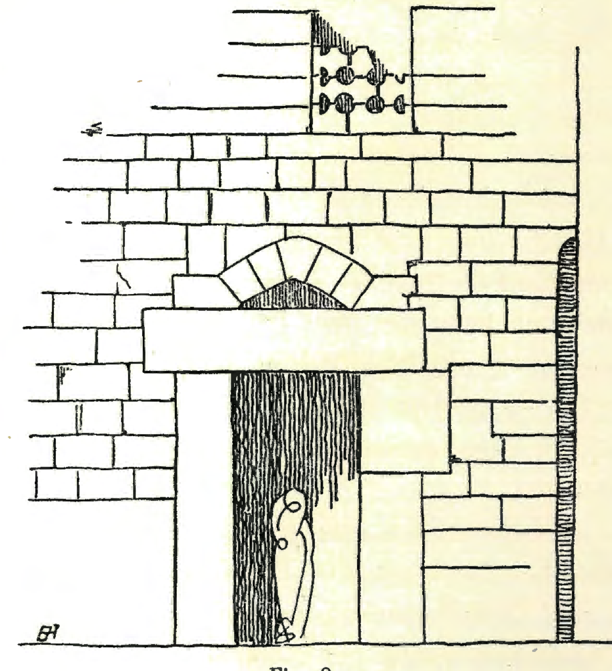


Fig. 82.

L'orientation du minaret (pl. CIV *a-b*), parfaitement conservé, dévie un peu de celle de la mosquée, comme dans le cas de la mosquée al-Ḥadjdjarīn, et sa maçonnerie est encore plus solide que celle du sanctuaire. C'est une tour à plan carré, sans autres ouvertures que les quatre fenêtres du haut, organe primitif qui n'a plus d'utilité. Le clocher d'une église chrétienne en a besoin, mais dans les minarets, c'est la galerie ouverte du sommet qui sert à l'appel à la prière. Le minaret à

(1) جامع دباغة العتيقة dans une inscription moderne sur la porte; le nom est sans article; le tashdīd n'est jamais marqué, cependant ce n'est pas *al-dibāgha,* mais *dabbāgha,* nom de lieu dérivé de *dabbāgh* « tanneur ».

plan carré et à quatre larges fenêtres en haut est le type archaïque syrien, continuation immédiate des clochers chrétiens, qui continuent les tours des temples antiques, comme par exemple les minarets des grandes Mosquées de Damas et de Ḥimṣ.

Les minarets d'Alep antérieurs à 600 H. sont quadrangulaires, ainsi le grand minaret de 483-487, le minaret de la citadelle, a° 610, le minaret de la mosquée alj-Hadjdjarīn, sans date. Le minaret du Maqām Ibrāhīm hors ville, probablement de Ẓāhir Ghāzī, 594, et celui de la Sulṭāniyya, a° 613-620, appartiennent déjà à une deuxième phase : leur fût est octogone.

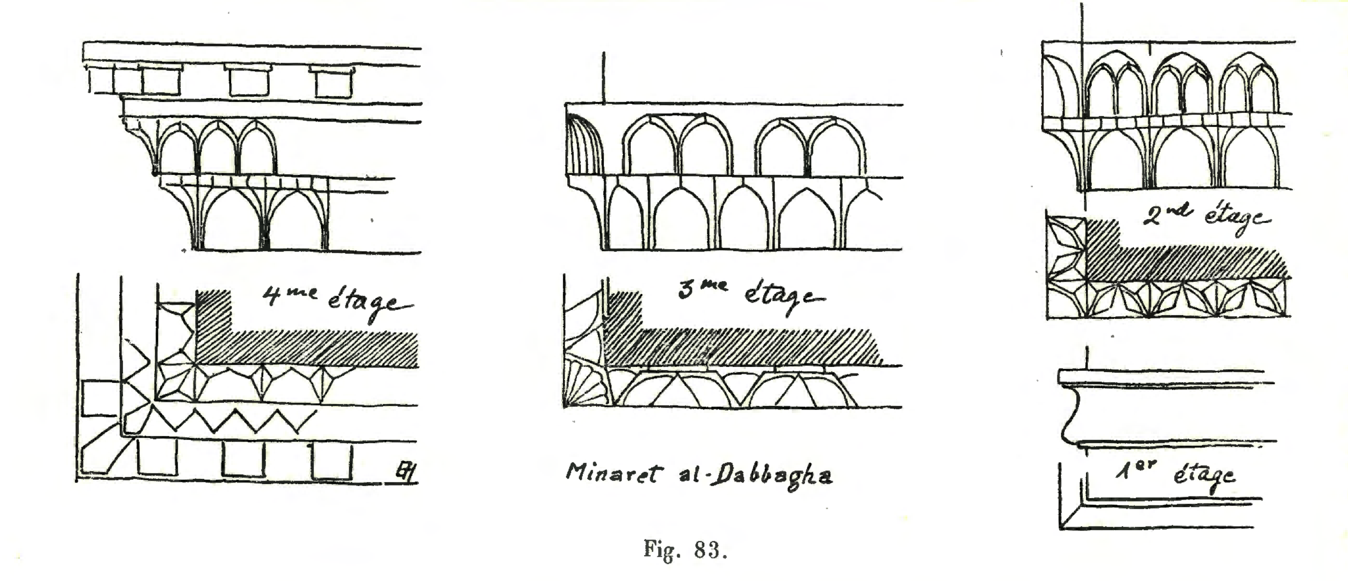
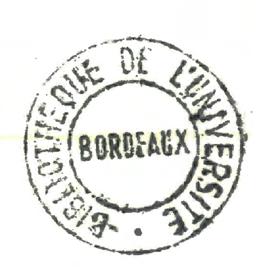


Fig. 83.

De même à Maʿarrat al-Nuʿmān, le grand minaret, semblable à celui d'Alep, est sur plan carré, celui du sanctuaire de nabī Yūshaʿ, est octogone, et s'élève sur la baie du portail, comme celui de la Sultāniyya d'Alep. Le grand minaret est dû au même architecte que la madrasa de Maʿarra, datée de l'année 598, mais pourrait être bâti trente ans avant la madrasa. Le mouvement se continue et donnera plus tard les fûts polygones ou ronds.

Les quatre fenêtres de notre minaret ont un cadre avec la même moulure «cuspidée» — d'origine syrienne antique — que le chambranle de la porte du Mūristān de Nūr al-dīn, a° 545-549 et que l'inscription de Ẓāhir Ghāzī au maqām Ibrāhīm, a° 594.

Ses étages sont marqués par des entablements; la figure 83 nous dispense d'une description détaillée. En bas il y a une simple corniche en *sima,* d'un profil vigoureux. Tous les autres entablements sont alvéolés, d'un style qui caractérise la deuxième moitié du VIe siècle. L'entablement du troisième étage est identique à l'encorbellement du portail d'ibn Ṭarīra au mashhad al-Muḥassin, a° 585; tous ressemblent à la corniche principale du minaret du maqām Ibrāhīm, a° 594. L'entablement principal présente un trait archaïque, la rangée de consoles de sa corniche.



EN VENTE :

AU CAIRE : chez les principaux libraires et à l'Institut français d'Archéologie orientale, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (rue Mounira).

A PARIS : à la Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice.

A LA HAYE : chez Martinus Nijhoff, 9, Lange Voorhout.

Imprimé en Égypte